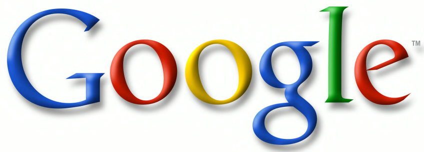




LES PÈRES

DE

L'ÉGLISE LATINE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

LES PÈRES

DE

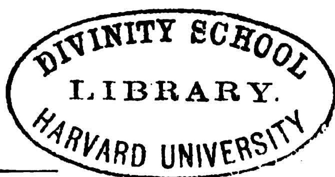
L'ÉGLISE LATINE

LEUR VIE, LEURS ÉCRITS, LEUR TEMPS

PAR J. F. NOURRISSON

Professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Clermont

TOME II



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

(Près de l'École de médecine)

1856

LES PÈRES

DE L'ÉGLISE LATINE.

TROISIÈME PARTIE.

LES PÈRES ET LES EMPEREURS.

I. DE LA CONDUITE DES CHRÉTIENS DANS L'ÉTAT.

Je vais montrer à quoi s'occupe la faction des chrétiens : après l'avoir défendue contre les calomnies, il faut la faire connaître. Unis ensemble par les nœuds d'une même foi, d'une même espérance, d'une même morale, nous ne sommes qu'un corps. Nous nous assemblons pour prier Dieu; nous formons une sainte conjuration, pour lui faire une violence qui lui est agréable; nous prions pour les empereurs, pour leurs ministres, pour toutes les puissances, pour l'état présent de ce monde, pour la paix, pour le retardement de la fin de l'univers. Nous nous assemblons pour lire les Écritures, où nous puisons, selon les circonstances, les lumières et les avertissements dont nous avons besoin. Cette sainte parole nourrit notre foi, relève notre espérance, affermit notre confiance, resserre de plus en plus la discipline en nous inculquant la connaissance des préceptes. C'est là qu'ont lieu les exhortations et les corrections, que se prononcent les censures au nom de Dieu. Certains que nous sommes toujours en sa présence, nous jugeons avec grand poids ; et c'est

un terrible préjugé pour le jugement futur, quand quelqu'un a mérité d'être retranché de la communion des prières, de nos assemblées et de tout ce saint commerce. Des vieillards président : ils parviennent à cet honneur non pas à prix d'argent, mais par le témoignage d'un mérite éprouvé. L'argent n'influe en rien dans les choses de Dieu ; et si l'on trouve chez nous une espèce de trésor, nous n'avons pas du moins à rougir d'avoir vendu la religion. Chacun fournit une somme modique tous les mois, ou lorsqu'il le veut, s'il le veut et s'il le peut ; on n'y oblige personne : rien de plus libre que cette contribution. C'est un dépôt de piété qu'on ne dissipe point en repas et en débauches : il n'est employé qu'à nourrir et à enterrer les pauvres, à soulager les orphelins sans fortune, les domestiques épuisés de vieillesse, les malheureux qui ont fait naufrage. S'il y a des chrétiens condamnés aux mines, détenus dans les prisons ou relégués dans les îles, uniquement pour la cause de Dieu, ils y sont entretenus par la religion qu'ils ont confessée.

Il se trouve néanmoins des gens qui nous font un crime de cette charité. « Voyez, disent-ils, comme ils s'aiment ; » car, pour nos censeurs, ils se haïssent tous. « Voyez comme « ils sont prêts à mourir les uns pour les autres ; » pour eux, ils sont plutôt prêts à s'entr'égorger. Quant au nom de frères que nous nous donnons, ils ne le décrient que parce que chez eux tous les noms de parenté ne sont que des expressions trompeuses d'attachement. Nous sommes aussi vos frères par le droit de la nature, la mère commune de tous les hommes. Il est vrai que vous êtes de mauvais frères ; à peine êtes-vous des hommes. De véritables frères sont ceux qui reconnaissent pour père le même Dieu, qui ont reçu le même esprit de sainteté, qui, sortis du sein commun de l'ignorance, ont vu avec transport luire le jour de la même vérité. Mais peut-être qu'on ne nous croit pas frères, ou parce que notre nom ne se trouve jamais dans vos tragédies, ou parce que nous vivons,

en commun et en frères, des mêmes biens qui chez vous divisent tous les jours les frères. Ne faisant tous qu'un cœur et qu'une âme, pourrions-nous avoir de la répugnance à communiquer nos biens?

D'autre part, il n'est pas étonnant que des chrétiens, qui s'aiment si tendrement, aient des repas communs. Vous cherchez à décrier nos soupers, non-seulement comme criminels, mais comme trop somptueux. C'est apparemment pour nous que Diogène disait : « Les Mégariens mangent comme s'ils devaient mourir le lendemain, et bâtissent comme s'ils étaient immortels. » On voit plutôt une paille dans l'œil d'autrui qu'une poutre dans le sien. Chez vous en effet l'air est infecté des digestions de tant de tribus, de curies et de décuries. Les Saliens ne donnent pas de soupers sans faire d'emprunt. Il faut de grands calculs pour arrêter les frais des festins en l'honneur d'Hercule. On choisit les plus habiles cuisiniers pour les Apaturies, les Dionysiaques et les mystères de l'Attique. La fumée des soupers de Sérapis est telle qu'elle éveille ceux qui sont chargés d'éteindre les incendies, et l'on ne parle que des repas des chrétiens!

Leur nom seul montre quel en est le motif : on les appelle *agapes*, d'un mot grec qui signifie *charité*. Quoi qu'ils puissent coûter, nous nous croyons bien dédommagés par l'avantage de faire du bien; nous soulageons par là les pauvres; nous ne rassemblons point comme vous des parasites qui se glorifient de vendre leur liberté, et de venir à vos tables s'engraisser au prix de mille avanies. Nous traitons les pauvres comme les hommes sur lesquels la Divinité attache ses regards avec le plus de complaisance.

Vous voyez combien le motif de nos soupers est honnête : tout ce qui s'y passe y répond, et est également réglé par des vues de religion. On n'y souffre ni bassesse ni immodestie; on ne se met à table qu'après avoir fait

une prière à Dieu. On mange autant qu'on a faim; on boit comme il convient à des gens qui font profession de chasteté; on se rassasie comme devant prier Dieu cette même nuit; on converse comme sachant que Dieu écoute. Après qu'on s'est lavé les mains et qu'on a allumé les flambeaux, chacun est invité à chanter les louanges de Dieu, qu'il tire des saintes Écritures ou qu'il compose lui-même. On voit par là combien il a bu. Le repas finit comme il a commencé, par la prière. On sort de là, non pour se livrer au désordre, pour commettre des insolences et des meurtres, mais avec modestie, avec pudeur : on sort d'une école de vertu plutôt que d'un souper.

Condamnez, proscrivez nos assemblées si elles ont quelque rapport avec les assemblées dangereuses et criminelles, si on peut leur adresser le même reproche qu'aux factions ordinaires. Mais nous sommes-nous jamais assemblés pour nuire à qui que ce soit? Assemblés, nous sommes tels que séparés; tous ensemble, tels que chacun en particulier, n'offensant personne, n'affligeant personne.

Une assemblée de gens de bien, de gens vertueux, pieux et chastes, n'est point une faction, c'est un sénat. Le nom de faction convient à ceux qui conspirent contre ces hommes vertueux; qui demandent à grands cris leur sang; qui prennent pour prétexte de leur haine que les chrétiens sont la cause de toutes les calamités publiques. Pitoyable prétexte! Si le Tibre inonde Rome, si le Nil n'inonde point les campagnes, si le ciel est fermé, si la terre tremble, s'il survient une famine, une peste, on entend crier aussitôt : « Les chrétiens au lion! » Quoi! tous les chrétiens au lion?

Mais dites-moi, je vous prie, avant Tibère, c'est-à-dire avant la naissance de Jésus-Christ, la terre, les villes n'ont-elles pas éprouvé les plus grands malheurs? L'histoire ne nous apprend-elle pas que Hiérapolis, que les îles de Délos, de Rhodes et de Cos ont été submergées

avec plusieurs milliers d'hommes? Platon assure que la mer Atlantique a couvert la plus grande partie du continent de l'Asie ou de l'Afrique. Un tremblement de terre a mis à sec la mer de Corinthe. La violence des flots a détaché la Lucanie de l'Italie et en a fait l'île de Sicile. De tels changements dans le globe n'ont pu arriver sans faire périr quantité d'hommes. Où étaient, je ne dis pas les chrétiens, ces contempteurs de vos dieux, où étaient vos dieux eux-mêmes, lorsque le déluge a submergé toute la terre ou du moins les plaines, comme Platon l'a prétendu? Les villes où vos dieux sont nés, où ils sont morts, celles même qu'ils ont bâties, prouvent assez qu'ils sont postérieurs au déluge; autrement elles ne subsisteraient pas aujourd'hui.

Les tribus des Juifs, d'où les chrétiens tirent leur origine, n'étaient pas encore sorties de l'Égypte pour aller se fixer dans la Palestine, lorsqu'une pluie de feu consuma sur ses frontières les villes de Sodome et de Gomorrhe. La terre de cette contrée exhale encore une odeur infecte, et si on y voit quelques fruits, ils tombent en cendre dès qu'on y porte la main.

La Tuscie et la Campanie ne se plaignaient pas des chrétiens lorsque Vulsinie fut brûlée par le feu du ciel et Pompéi par celui d'un volcan. Personne n'adorait à Rome le vrai Dieu lorsque Annibal, après la sanglante journée de Cannes, remplissait un boisseau des anneaux des Romains. Tous vos dieux étaient adorés de vous tous lorsque les Gaulois Sénonais investirent le Capitole. Pour tout dire, en un mot, les villes n'ont jamais essuyé de désastres que les temples ne les aient partagés. Les dieux ne sauraient donc être regardés comme les auteurs des calamités dont ils se sont eux-mêmes ressentis.

La race des mortels n'a cessé d'offenser Dieu, soit en négligeant son culte, et en ne cherchant pas cet être suprême, qui s'était laissé entrevoir, soit en se faisant des dieux pour les adorer; et parce que les hommes n'ont pas

cherché l'auteur de l'innocence, le juge et le vengeur du crime, ils se sont livrés à toute sorte de vices et de déréglements. S'ils l'avaient cherché, ils le connaîtraient; s'ils le connaissaient, ils l'adoreraient; s'ils l'adoraient, ils éprouveraient sa clémence, au lieu d'être en butte à sa colère. Le même Dieu dont les hommes ont ressenti la vengeance avant qu'il y eût des chrétiens, les châtie encore aujourd'hui. Avant qu'ils se fussent forgé des dieux, ils jouissaient de ses bienfaits sans penser à leur bienfaiteur. Qu'ils apprennent que c'est également de lui que viennent les maux qu'a mérités leur ingratitude.

Si cependant nous nous rappelons les calamités qui désolèrent autrefois la terre, nous verrons que les hommes sont traités avec moins de rigueur, depuis qu'il y a des chrétiens. Depuis cette époque, l'innocence a balancé le crime; la terre a eu des intercesseurs auprès de Dieu. Lorsque les pluies d'hiver et d'été suspendues nous menacent tous d'une affreuse stérilité, vous remplissez les bains, les cabarets, les lieux de débauche; vous sacrifiez à Jupiter; vous avertissez le peuple de demander de l'eau nu-pieds; vous cherchez le ciel au Capitole; vous comptez faire descendre les nuages des voûtes des temples, tandis que vous outragez Dieu et le ciel. Pour nous, exténués par le jeûne, purifiés par la continence, sevrés de tous les plaisirs, sous le sac et la cendre, nous désarmons le ciel; et, lorsque nous avons arraché le pardon, on remercie Jupiter.

C'est donc vous qui êtes à charge à la terre; c'est vous qui, méprisant Dieu pour adorer des statues, causez tous les malheurs de l'État. C'est ce Dieu que vous méprisez qui vous fait éprouver sa colère, et non point ces prétendus dieux que vous servez avec tant de zèle. Ce serait de leur part le comble de l'injustice de punir leurs propres adorateurs à cause des chrétiens, d'envelopper dans la même infortune des hommes si différents. Il est aisé, dites-vous, de rétorquer la difficulté contre vous-mêmes.

Car votre Dieu souffre donc que ses fidèles serviteurs soient punis de nos sacriléges ?

Apprenez quels sont les desseins de Dieu, et vos objections cesseront. Dieu, qui a renvoyé après la fin du monde le jugement éternel de tous les hommes, ne précipite point, avant ce terme, la séparation qui sera la suite du jugement. En attendant, il paraît traiter de même tous les hommes ; il veut que les infidèles partagent les biens de ses serviteurs, et que ses serviteurs aient part aux maux des infidèles ; que les uns et les autres ressentent et sa bonté et sa sévérité. C'est pourquoi, instruits par lui-même de ses décrets, nous aimons sa bonté, nous craignons sa sévérité. Pour vous, vous méprisez l'une et l'autre : de là il arrive que tous les maux qui sont pour vous de véritables punitions ne sont pour nous que des avertissements. Nous ne nous plaignons point, parce que nous n'avons d'autre intérêt dans ce monde que d'en sortir au plus tôt. D'ailleurs nous savons que ce sont vos crimes qui attirent sur la terre les fléaux du ciel ; et, quoique nous nous en ressentions nécessairement, faisant partie avec vous de la même société, nous voyons néanmoins avec joie l'accomplissement des oracles divins qui affermissent notre foi et notre espérance. Si, au contraire, il était vrai que les puissances que vous adorez vous envoyassent tous ces maux à cause de nous, comment pourriez-vous adorer encore des dieux et si ingrats et si injustes, qui devraient vous en garantir, et vous combler de faveurs en haine des chrétiens ?

On nous fait un autre reproche : on dit que nous sommes inutiles au commerce de la vie. Comment cela pourrait-il être ? Nous vivons avec vous, nous avons la même nourriture, les mêmes habits, les mêmes meubles, les mêmes besoins. Nous ne ressemblons pas aux brachmanes et aux gymnosophistes des Indes : nous n'habitons pas les forêts, nous ne fuyons pas les hommes. Nous nous souvenons que nous devons rendre grâces à Dieu,

le seigneur et le créateur de toutes choses ; nous ne rejetons rien de ce qu'il a fait pour nous ; mais nous sommes en garde contre l'excès et contre l'abus. Nous nous trouvons avec vous au forum, au marché, aux bains, dans les boutiques, les hôtelleries, aux foires, dans tous les lieux nécessaires au commerce de la vie. Nous naviguons avec vous, nous portons les armes, nous cultivons la terre, nous trafiquons, nous exerçons les mêmes arts, et pour votre usage. Je ne comprends pas comment nous vous sommes inutiles, tandis que nous vivons avec vous, et que nous vivons de ce que nous gagnons à votre service.

Si je ne fréquente pas vos cérémonies, je ne laisse pas de vivre durant ces jours de fête. Je ne prends pas le bain la nuit pendant les saturnales, pour ne pas perdre le jour et la nuit ; je le prends à une heure convenable pour ne pas me glacer le sang : il sera assez temps après ma mort d'être pâle et roide au sortir de l'eau. Je ne mange point en public aux fêtes de Bacchus, à l'exemple des bestiaires, qui font leur dernier repas ; mais quelque part que je me mette à table, on me sert les mêmes mets qu'à vous. Je n'achète pas de couronnes de fleurs, mais j'achète des fleurs ; et que vous importe l'usage que j'en fais ? Je les aime mieux quand elles ne sont pas liées ensemble, qu'elles ne forment ni couronnes, ni bouquets. Les fleurs mêmes qui sont tressées en couronnes, c'est par l'odorat que je les apprécie : j'en demande pardon à ceux qui ont leur odorat dans les cheveux. Nous n'allons pas aux spectacles ; mais quand j'ai envie de ce qui se vend dans vos réunions, je l'achète plus volontiers chez les marchands. Nous n'achetons pas d'encens, il est vrai : si les Arabes s'en plaignent, les Sabéens savent que nous achetons des aromates plus cher et en plus grande quantité pour ensevelir les morts, que vous n'en perdez à enfumer vos dieux.

Du moins, dites-vous, on ne saurait nier que les revenus des temples ne diminuent tous les jours. Qui est-ce

qui dépose encore quelque offrande dans les troncs? C'est que nous ne pouvons suffire à donner aux hommes et aux dieux, et que nous ne croyons devoir donner qu'à ceux qui demandent. Que Jupiter tende la main, nous lui donnerons. Enfin, vous faites moins de sacrifices dans vos temples que nous ne faisons d'aumônes dans les rues. Et combien le fisc n'a-t-il pas à se louer des chrétiens! Car, si l'on examine combien les différents impôts perdent par vos fraudes et vos fausses déclarations, tandis que nous les payons avec cette même bonne foi, qui ne nous permet pas de frustrer qui que ce soit, on reconnaîtra que le seul article où vous puissiez nous reprocher d'être inutiles à l'État, est bien compensé par tous les autres.

Il faut l'avouer cependant, il y a des gens fondés à se plaindre qu'il n'y ait rien à gagner avec les chrétiens. Et qui sont-ils? Ce sont ceux qui font un commerce infâme, et leurs vils esclaves, les ravisseurs, les assassins, les empoisonneurs, les magiciens, les aruspices, les devins, les astrologues : on gagne beaucoup de ne rien faire gagner à tous ces gens-là. Mais s'il était vrai que notre secte vous causât quelque préjudice, convenez qu'elle vous en dédommage bien. Comptez-vous pour rien d'avoir parmi vous des hommes, je ne dis plus qui chassent les démons, qui invoquent pour vous le vrai Dieu, mais du moins de qui vous n'avez rien à craindre?

Une perte réelle, une perte irréparable pour l'État, à laquelle personne ne prend garde, c'est celle de tant d'hommes vertueux, irréprochables, qu'on persécute, qu'on fait mourir tous les jours. Je prends à témoin vos registres, vous qui jugez tous les jours les prisonniers; qui condamnez tant d'hommes coupables de toutes sortes de crimes, des assassins, des voleurs, des sacriléges, des séducteurs : y en a-t-il un seul d'entre eux qui soit chrétien? Ou, parmi ceux qui vous sont déférés comme chrétiens, s'en trouve-t-il un seul coupable d'aucun de ces

crimes ? C'est donc des vôtres que regorgent les prisons, que s'engraissent les bêtes ; c'est de leurs cris que retentissent les mines ; c'est parmi les vôtres qu'on choisit des troupeaux de criminels pour servir de spectacle. Nul d'entre eux n'est chrétien, ou il n'est que chrétien : s'il est coupable de quelque autre crime, non, il n'est point chrétien.

Nous seuls donc, nous seuls sommes innocents. Qu'y a-t-il là qui doive vous surprendre ? L'innocence est pour nous une nécessité, oui, une nécessité : nous la connaissons parfaitement, l'ayant apprise de Dieu même, qui est un maître parfait ; nous la gardons fidèlement, comme ordonnée par un juge qu'on ne peut mépriser. Pour vous, ce sont des hommes qui vous l'ont enseignée, ce sont des hommes qui vous l'ont ordonnée. Vous ne pouvez donc ni la connaître comme nous, ni craindre comme nous de la perdre. Eh ! peut-on compter sur les lumières de l'homme pour faire connaître la vraie vertu, sur son autorité pour la faire pratiquer ? Ses lumières égarent, son autorité est méprisée.

D'ailleurs, quelle est la loi la plus sage de celle qui dit : « *Vous ne tuerez point*, » ou de celle qui dit : « *Vous ne vous mettrez point en colère ?* » Lequel est le plus parfait de condamner l'adultère, ou la simple concupiscence des yeux ; les actions mauvaises, ou jusqu'aux paroles ; de défendre de faire injure à personne, ou de défendre même de repousser l'injure ? Et remarquez que vos lois ont emprunté ce qu'elles ont de bon d'une loi plus ancienne, qui est la loi divine.

Encore une fois, que toutes les lois humaines sont impuissantes ! Presque toujours on peut leur échapper en se cachant ; ou bien la passion et la nécessité les bravent, et le supplice dont elles menacent est d'une si courte durée ! du moins on ne peut le prolonger au delà de la vie. C'est pour cette raison qu'Épicure méprisait tous les tourments et toutes les douleurs. « Si la douleur est légère, disait-il,

« elle est par conséquent aisée à supporter; si elle est « violente, elle ne dure pas. » Quant à nous, qui devons être jugés par un Dieu qui voit tout, et qui savons que ses punitions sont éternelles, nous sommes les seuls qui embrassions la vraie vertu, et parce que nous la connaissons parfaitement, et parce que le supplice destiné au crime est, non pas de longue durée, mais éternel. Nous craignons l'être souverain que doit craindre celui-là même qui juge des hommes qui le craignent; nous craignons Dieu, et non le proconsul.

Je crois avoir justifié les chrétiens de tous les crimes que leur imputent des accusateurs altérés de leur sang. J'ai tracé, sans rien déguiser, le tableau de leur religion. L'autorité et l'ancienneté de nos Écritures, la confession même des démons : voilà mes preuves. Si quelqu'un entreprend de me réfuter, qu'il laisse là l'artifice du discours; qu'il réponde avec la franchise et la simplicité dont je lui ai donné l'exemple.

Mais l'incrédulité, convaincue par sa propre expérience de l'excellence du christianisme, se retranche à dire qu'il n'a rien de divin, que ce n'est qu'une secte de philosophie comme les autres sectes. Les philosophes, nous dit-on, enseignent comme vous, font profession comme vous d'innocence, de justice, de patience, de sobriété, de chasteté. Pourquoi donc, si notre doctrine est la même que la leur, ne nous est-il pas permis de la professer comme à eux? Pourquoi, s'ils sont d'une secte semblable à la nôtre, ne les oblige-t-on pas aux mêmes actes, que nous ne pouvons refuser d'accomplir sans courir risque de la vie? Quel est, en effet, le philosophe qu'on ait contraint de sacrifier, de jurer par les dieux, d'allumer follement des flambeaux en plein midi? Tout est permis aux philosophes : ils détruisent ouvertement le culte de vos dieux, ils écrivent contre vos superstitions, et vous leur applaudissez; la plupart même se déchaînent contre vos princes, et vous le souffrez; au lieu de les condamner

aux bêtes, vous leur décernez des récompenses, vous leur élevez des statues. Vous avez raison de le faire : ils prennent le nom de philosophes, et non pas de chrétiens ; et le nom de philosophe ne met pas en fuite les démons. Que dis-je ? les philosophes placent les démons au second rang après les dieux : *Si mon démon le permet*, disait Socrate. Ce philosophe, qui du moins entrevoyait la vérité, puisqu'il niait qu'il y eût des dieux, ordonna cependant, sur le point de mourir, qu'on sacrifiât un coq à Esculape, sans doute par reconnaissance pour son père Apollon, dont l'oracle l'avait déclaré le plus sage des hommes. Mais quelle imprudence de vanter la sagesse d'un homme qui ne reconnaissait pas les dieux !

Plus la vérité est odieuse, plus celui qui la professe sans déguisement révolte les esprits. Mais un moyen sûr de plaire à tous ceux qui la persécutent, c'est de l'affaiblir et de l'altérer : c'est ce que font les philosophes qui se vantent d'enseigner la vérité, et qui n'ont d'autre but que la gloire. Les chrétiens, au contraire, qui ne pensent qu'à leur salut, recherchent nécessairement la vérité, et la professent dans toute sa pureté. Les philosophes ne sont donc pas, comme vous le pensez, à comparer aux chrétiens, soit pour la doctrine, soit pour les mœurs.

Thalès, ce grand physicien, put-il répondre à Crésus quelque chose de positif sur la Divinité, après avoir pris cependant plusieurs délais pour y penser ? Chez les chrétiens, le dernier artisan connaît Dieu, le fait connaître aux autres, et satisfait à toutes vos questions sur l'auteur de l'univers, tandis que Platon nous assure qu'il est bien difficile de le connaître, et encore plus d'en parler devant le peuple.

Les philosophes prétendraient-ils nous le disputer pour la chasteté ? Je lis dans l'arrêt de mort de Socrate qu'il fut condamné comme corrupteur de la jeunesse : jamais on ne reprochera à un chrétien de violer les lois

de la nature. Parlerai-je de l'humilité? Je vois Diogène fouler de ses pieds couverts de boue l'orgueil de Platon, avec un orgueil plus grand encore : un chrétien ne connaît pas la hauteur, même avec un pauvre. S'agit-il de la modération? Pythagore veut régner sur les Thuriens, Zénon sur les Priéniens : un chrétien ne brigue pas même l'édilité. Si j'en viens à l'égalité d'âme, Lycurgue se fit mourir de faim parce que les Lacédémoniens avaient changé quelque chose à ses lois : un chrétien remercie ceux qui l'ont condamné. Si je compare la bonne foi, Anaxagore nie le dépôt qu'il a reçu de ses hôtes : la bonne foi des chrétiens est vantée par les païens eux-mêmes. Si je considère la bonté, Aristote fait chasser son ami Hermias de la place qu'il occupait : un chrétien n'humiliera point son ennemi. Aristote flatte bassement Alexandre pour le gouverner, Platon Denys le tyran pour être admis à sa table; Aristippe sous la pourpre, et sous le masque de la plus grande austérité, s'abandonne à la débauche; Hippias est tué lorsqu'il veut opprimer sa patrie : jamais un chrétien ne s'est rien permis contre l'État, même pour venger les chrétiens, quoiqu'ils fussent traités inhumainement.

On dira peut-être qu'il y a des gens parmi nous qui s'affranchissent des règles de la morale : qu'on ajoute donc aussi que nous ne les comptons plus au nombre des chrétiens. Mais les philosophes, après tant de crimes et de bassesses, conservent parmi vous le nom et les honneurs réservés aux sages. Et comment pouvez-vous comparer un philosophe avec un chrétien, un disciple de la Grèce avec un disciple du ciel, un homme qui n'est occupé que de la gloire avec celui qui n'a que son salut à cœur, un homme qui parle en sage avec un homme qui vit en sage, un homme qui détruit tout avec un homme qui établit ou maintient tout? Comment pouvez-vous comparer le partisan et l'adversaire de l'erreur, le corrupteur et le vengeur de la vérité, celui qui l'a dérobée et celui qui en

est de tout temps le possesseur et le gardien? Qu'y a-t-il de commun entre deux hommes si opposés?

En outre l'antiquité de nos livres ne doit-elle pas vous disposer à les regarder comme le trésor d'où les sages, venus ensuite, ont tiré toutes leurs richesses? Si je ne craignais les longueurs, il me serait aisé de le démontrer. Quel est le poëte, quel est le sophiste qui n'ait puisé dans les prophètes? C'est à ces sources sacrées que les philosophes ont essayé d'étancher leur soif. C'est pour cela qu'on les compare aux chrétiens; c'est même à cette occasion que quelques États les ont chassés, comme Thèbes, Sparte et Argos. Ces hommes, passionnés uniquement pour la gloire et l'éloquence, s'efforcèrent d'atteindre à l'élévation de nos Écritures; et lorsqu'ils y trouvaient quelque chose qui pouvait servir à leurs vues, ils se l'appropriaient. Ne regardant pas les Écritures comme divines, ils ne se faisaient pas scrupule de les altérer : d'ailleurs ils ne pouvaient avoir l'intelligence de beaucoup de passages voilés même pour les Juifs, à qui ces livres appartenaient. Des esprits pointilleux et méprisants, qui ne pouvaient goûter, ni croire la vérité simple et sans ornement, la corrompirent par le mélange de leurs conjectures. Au lieu d'enseigner le dogme de l'unité de Dieu, tel qu'ils l'avaient trouvé, ils disputèrent sur sa nature, sur ses attributs, sur le lieu de sa demeure. Les uns, tels que les platoniciens, croient que Dieu n'a point de corps; les autres, tels que les stoïciens, soutiennent le contraire. Épicure veut qu'il soit composé d'atomes, Pythagore de nombres, Héraclite de la matière du feu. Suivant Platon, il a soin de tout, il préside à tout; suivant Épicure, il est toujours dans le repos et dans l'inaction, il est nul, pour ainsi dire, dans tout ce qui arrive aux hommes. Les stoïciens le supposent hors du monde, qu'il meut comme le potier tourne sa roue; les platoniciens le placent dans le monde même qu'il régit, comme le pilote conduit son vaisseau. Les philosophes ne s'ac-

cordent pas non plus sur le monde : les uns prétendent qu'il a été fait, les autres qu'il est éternel; les uns assurent qu'il doit finir, les autres qu'il durera toujours. Ils ne s'accordent pas non plus sur la nature de l'âme, qui, selon ceux-ci, est divine et éternelle; selon ceux-là, mortelle et corruptible. Chacun, en un mot, a changé ou ajouté à sa fantaisie.

Il ne faut pas s'étonner que les philosophes aient défiguré de la sorte des livres si anciens, puisque des hommes sortis des écoles des philosophes ont corrompu les nouveaux livres des chrétiens, en y interpolant avec leurs opinions particulières des dogmes philosophiques : d'un seul chemin droit ils ont fait une multitude de sentiers détournés, où l'on se perd; ce que je dis ici en passant, de peur que le grand nombre de sectes qui divisent les chrétiens ne fournisse un nouveau prétexte de nous comparer aux philosophes, et qu'on ne confonde avec leurs enseignements la vérité de notre religion.

A tous ces corrupteurs de l'Évangile nous opposons l'argument invincible de la prescription : que la seule véritable religion est celle qui, enseignée par Jésus-Christ, nous a été transmise par ses disciples, auxquels tous ces novateurs sont postérieurs. C'est dans la vérité même que, par la suggestion des esprits trompeurs, ils ont trouvé des matériaux pour élever leurs systèmes d'erreurs. Ce sont ces esprits qui ont infecté notre salutaire doctrine par un alliage impur. Ce sont eux qui ont inventé des fables à l'imitation de nos dogmes, pour affaiblir la croyance due à la vérité, et se l'attirer à eux-mêmes tout entière, soit en détournant de croire les chrétiens, par la raison qu'on ne peut pas croire les poëtes et les philosophes, soit en faisant même croire d'autant plus ceux-ci qu'ils ne sont pas chrétiens. Ainsi, prêchons-nous le jugement de Dieu? on se moque de nous, parce que les poëtes et les philosophes ont imaginé aussi des juges dans les enfers. Menaçons-nous des feux souterrains qui

sont destinés à la punition du crime? on rit encore plus fort, parce que la fable fait couler un fleuve de feu dans le séjour des morts. Parlons-nous du paradis, ce lieu de délices préparé par Dieu même pour les âmes des saints, et séparé de notre globe par une portion de la zone de feu? nous trouvons que les Champs-Élysées se sont emparés de tous les esprits. Or, qu'est-ce qui a pu donner aux poëtes et aux philosophes l'idée de fictions si semblables à nos mystères, sinon nos mystères mêmes, d'ailleurs beaucoup plus anciens? Nos mystères doivent donc paraître plus croyables et plus certains, puisqu'on croît même ce qui n'en est que l'ombre et l'image. Dira-t-on que les poëtes et les philosophes sont les créateurs de la fable? Il s'ensuivra donc que nos mystères seront l'image de ce qui leur est postérieur, ce qui est contre l'essence des choses : car jamais l'ombre n'est avant le corps, ni la copie avant l'original.

Que quelque philosophe vienne soutenir, comme Labérius le dit, suivant les principes de Pythagore, qu'après la mort le mulet est changé en homme, la femme en couleuvre; qu'il emploie tout l'art du raisonnement pour le prouver : ne vous séduira-t-il pas, ne vous persuadera-t-il pas de vous abstenir de la chair des animaux, vous faisant craindre de manger vos ancêtres, en mangeant du bœuf? Mais qu'un chrétien vous assure que vous ressusciterez tels que vous étiez, ce ne sera pas assez pour la populace de le charger de coups, elle prendra des pierres pour le lapider. Si cependant il y a quelque fondement à l'opinion du retour des âmes humaines dans les corps, pourquoi ne reviendraient-elles pas animer les mêmes corps? C'est ce qu'on appelle ressusciter, redevenir ce qu'on était. Séparées du corps, les âmes ne sont plus ce qu'elles avaient été, car elles n'ont pu devenir ce qu'elles n'étaient pas, qu'en cessant d'être ce qu'elles avaient été.

Je perdrais trop de temps, et prêterais trop au ridicule,

si je voulais examiner ici en quelle sorte de bête chacun devrait être changé : il vaut mieux continuer notre apologie et faire remarquer qu'il est bien plus raisonnable de croire que chaque homme redeviendra ce qu'il avait été, et que la même âme animera de nouveau le même corps, quoique peut-être la figure n'en doive pas absolument être la même. La résurrection est essentielle pour le jugement dernier, où il faut que l'homme comparaisse le même qu'il était dans ce monde, pour recevoir de Dieu la récompense ou la punition qu'il aura méritée. Les corps doivent être rétablis tels qu'ils avaient été, et parce que les âmes sont incapables de sentir sans le corps, et parce qu'elles ont mérité, dans le corps et avec le corps, le traitement qu'elles éprouveront en vertu du jugement de Dieu.

Mais comment, dites-vous, cette matière réduite en poussière pourra-t-elle de nouveau former un corps? Homme, jetez les yeux sur vous-même, et vous n'aurez plus de peine à croire. Qu'étiez-vous avant d'être homme? Rien sans doute. Si vous aviez été quelque chose, vous vous en souviendriez. Vous n'étiez rien avant d'être; vous ne serez plus rien lorsque vous aurez cessé d'être. Pourquoi alors ne recommencerez-vous pas d'être, si celui qui vous a tiré du néant le veut? Qu'y aura-t-il de nouveau? Vous n'étiez rien, lorsque vous avez été fait; lorsque vous ne serez plus, vous serez fait de nouveau. Expliquez-moi le premier phénomène, je vous expliquerai le second. Ne semble-t-il pas que vous redeviendrez encore plus facilement ce que vous avez déjà été, après que Dieu vous a fait sans aucune difficulté ce que vous n'aviez jamais été?

Révoquerez-vous en doute la puissance de Dieu, qui a tiré l'univers du néant, qui a donné la vie à tout ce qui respire? Pour vous aider à croire, il vous a tracé plusieurs images de la résurrection. Tous les jours la lumière expire et renaît; sans cesse les ténèbres lui succè-

dent, pour lui faire place; les astres semblent et s'éteindre et se rallumer. Toutes les révolutions des temps se renouvellent. Les fruits passent pour revenir, les semences se corrompent pour multiplier; tout se conserve par sa destruction même, se reproduit par sa mort. Homme, être sublime, si tu as appris de l'oracle d'Apollon à *te connaître toi-même, comme le seigneur de tout ce qui meurt et de tout ce qui renaît*, toi seul en mourant pourrais-tu périr pour toujours? Quelque part que tu sois mort, quelque corps que ce soit qui ait détruit le tien, qui l'ait englouti, consumé, et, ce me semble, anéanti, Dieu te le rendra : le néant obéit à celui à qui tout le monde obéit. Quoi donc? dites-vous, faudra-t-il toujours mourir, toujours ressusciter? Si le maître de l'univers l'avait ainsi réglé, il vous faudrait, bon gré mal gré, subir sa loi; mais il n'a rien réglé là-dessus que ce qu'il nous a lui-même appris. La même sagesse qui a composé l'univers, ce tout si bien assorti des éléments les plus opposés; qui fait concourir à sa perfection le plein et le vide, les êtres animés et inanimés, ce qui tombe sous nos sens et ce qui leur échappe, la lumière et les ténèbres, la vie et la mort; la même sagesse a placé à la suite l'une de l'autre deux périodes de siècles bien différentes : la première qui a commencé avec le monde, et qui finira avec lui; la seconde que nous attendons, et qui se confondra avec l'éternité.

Lors donc que sera arrivé ce terme qui sépare le temps de l'éternité, la figure de ce monde s'évanouira; le rideau tiré, l'éternité paraîtra. Tous les hommes ressusciteront, pour recevoir le salaire et le châtiment de ce qu'ils auront fait en cette vie, pour être heureux ou malheureux à jamais : ainsi il n'y aura plus ni mort ni résurrection. Redevenus ce que nous sommes à présent, nous ne changerons plus. Les fidèles adorateurs de Dieu, revêtus de l'immortalité, jouiront éternellement de Dieu. Les profanes, tous ceux qui ne seront pas irréprochables devant

Dieu, seront condamnés à des flammes éternelles et divines, qui auront la vertu de les rendre incorruptibles. Les philosophes mêmes ont connu la différence de ce feu d'avec le feu ordinaire. Celui-ci, qui sert à tous nos usages, est tout autre que celui que Dieu a préparé pour être l'instrument de ses vengeances, soit qu'il tombe du ciel en forme de foudre, soit qu'il s'élance de la terre à travers le sommet des montagnes. Il ne consume pas ce qu'il brûle; il répare à mesure qu'il détruit. Ainsi les montagnes brûlent et subsistent toujours; et celui qui est frappé de la foudre parmi vous, n'a plus rien à craindre du feu. Faible image de ce feu éternel, qui, en vertu du jugement du Tout-Puissant, exercera toujours son action sur les méchants et les ennemis de Dieu! Pourquoi ne pourraient-ils pas éprouver ce que nous voyons arriver aux montagnes qui brûlent sans se consumer?

Ces dogmes, vous ne les traitez de préjugés que chez nous : chez les philosophes et les poëtes, ce sont des connaissances sublimes. Ces hommes sont tous des génies transcendants; pour nous, nous ne sommes que des idiots. Ils sont dignes de toute sorte d'honneurs; nous ne méritons que le mépris, et, ce qui est encore pis, des châtiments.

Je veux que nos dogmes ne soient que faussetés et préjugés, ils n'en sont pas moins nécessaires; que ce soient des absurdités, elles sont cependant utiles : car ceux qui les croient sont obligés de devenir meilleurs, tant par la crainte des supplices éternels que par l'espérance d'une récompense également éternelle. Ainsi, il n'est pas à propos de traiter de faussetés et d'absurdités des dogmes qu'il est à propos qu'on croie. On ne peut avoir aucune raison de condamner ce qui est véritablement avantageux; et c'est ainsi de votre part une contradiction que de condamner nos dogmes. Quand même, ce qui ne peut être, ce seraient des faussetés et des absurdités, au moins elles ne sauraient porter préjudice à personne. Il fau-

drait alors les mettre dans la classe de tant d'opinions vaines et fabuleuses que personne ne vous défère, que vous ne punissez point, que vous permettez même comme indifférentes; et si vous êtes absolument décidés à les punir, punissez-les par le ridicule, et non point par le fer, le feu, les croix et les bêtes.

Ce n'est pas seulement une aveugle multitude qui triomphe de ces cruautés révoltantes et qui nous insulte : il en est parmi vous qui cherchent à gagner la faveur du peuple par ces injustices, et qui en font gloire, comme si le pouvoir que vous avez sur nous ne venait pas de nous-mêmes. Assurément, je suis chrétien, parce que je veux l'être : vous ne me condamnerez donc que parce que je voudrai bien être condamné. Puisque vous n'avez de pouvoir sur moi qu'autant que je vous en donne, ce n'est donc pas de vous, mais de moi seul que vous le tenez; et la multitude triomphe bien vainement de nous voir persécutés. C'est nous qui avons droit de triompher, puisque nous aimons mieux être condamnés que d'être infidèles à Dieu; et nos ennemis devraient s'aftliger plutôt que se réjouir, puisque nous avons obtenu ce que nous avions choisi.

Cela étant, dites-vous, pourquoi vous plaignez-vous d'être persécutés, puisque vous voulez l'être? Vous devez aimer ceux de qui vous souffrez ce que vous voulez souffrir. Sans doute, nous aimons les souffrances, mais comme on aime la guerre, où personne ne s'engage volontiers, à cause des alarmes et des périls; mais on combat de toutes ses forces, et on se réjouit de la victoire, après s'être plaint de la guerre, parce qu'on en sort chargé de gloire et de butin. Or on nous déclare la guerre, lorsqu'on nous mène devant les tribunaux, où nous combattons pour la vérité au péril de notre tête. Nous remportons la victoire, puisque nous obtenons ce qui fait le sujet du combat. Le fruit de la victoire, c'est la gloire de plaire à Dieu, c'est la conquête de la vie éternelle. Nous

perdons la vie, il est vrai ; mais nous emportons en mourant ce qui fait l'objet de notre ambition. Nous mourons au sein de la victoire, et par notre mort nous échappons à nos ennemis. Tournez-nous en ridicule tant que vous voudrez parce qu'on nous attache à des poteaux pour nous brûler avec des sarments : ce sont là les instruments de notre victoire, ce sont là les ornements, c'est là le char de notre triomphe. Aussi les vaincus ont bien sujet de ne pas nous aimer ; et c'est pourquoi ils nous traitent de furieux et de désespérés.

Et cependant cette fureur et ce désespoir, quand la passion de la gloire et de la réputation les produit, il vous semble voir déployer l'étendard de l'héroïsme. Scévola brûle lui-même sa main : quelle constance ! Empédocle se précipite dans les flammes du mont Etna : quel courage ! La fondatrice de Carthage préfère un bûcher à un second mariage : ô prodige de chasteté ! Régulus, plutôt que d'être échangé contre plusieurs ennemis, souffre dans tout son corps des tourments inouïs : ô magnanimité digne d'un Romain vainqueur, tout captif qu'il est ! Anaxarque, tandis qu'on le broyait dans un mortier : *Frappe*, disait-il, *frappe le fourreau d'Anaxarque ; Anaxarque ne sent rien :* quelle force d'âme dans ce philosophe pour pouvoir plaisanter sur son état ! Je ne dis rien de ceux qui ont prétendu s'immortaliser en se donnant la mort avec le fer ou de quelque autre façon plus douce. Vous-mêmes vous célébrez la constance à souffrir les tourments. Une courtisane d'Athènes, après avoir lassé le bourreau, se coupa la langue avec ses dents et la cracha au visage du tyran, afin qu'il lui fût impossible de révéler les conjurés, quand même, vaincue par la douleur, elle le voudrait. Zénon d'Élée, interrogé par Denys à quoi pouvait servir la philosophie : *A braver la mort*, répondit-il ; et le tyran l'ayant fait mourir à coups de fouet, ce philosophe scella sa réponse de son sang. Dans la flagellation des jeunes Lacédémoniens, que la

présence et les exhortations de leurs parents rendent encore plus cruelle, la mesure du sang répandu est la mesure même de la gloire dont ils se couvrent.

Voilà une gloire légitime, parce que c'est une gloire humaine. Il n'y a ici ni préjugé, ni fanatisme, ni désespoir dans le mépris de la vie et des supplices; il est permis d'endurer pour la patrie, pour l'empire, pour l'amitié, ce qu'il est défendu d'endurer pour Dieu. Vous élevez des statues à ces héros profanes : vous gravez leurs éloges sur le marbre et l'airain pour éterniser leurs noms, s'il était possible; vous vous efforcez par là de les rappeler en quelque sorte à la vie : le héros chrétien qui attend de Dieu la véritable récompense, et qui souffre pour lui dans cet espoir, vous le regardez comme un insensé.

Pour vous, dignes magistrats, assurés comme vous l'êtes des applaudissements du peuple tant que vous lui immolerez des chrétiens, condamnez-nous, tourmentez-nous, écrasez-nous : votre injustice est la preuve de notre innocence; c'est pourquoi Dieu permet que nous soyons persécutés. Dernièrement, condamnant une chrétienne à être exposée dans un lieu infâme plutôt qu'au lion, vous avez reconnu que la perte de la chasteté est pour nous le plus grand des supplices, et un châtiment plus terrible que la mort même.

Mais vos cruautés les plus raffinées ne servent de rien : elles sont un attrait de plus pour notre religion. Nous multiplions à mesure que vous nous moissonnez; notre sang est une semence de chrétiens. Plusieurs de vos philosophes ont écrit des traités pour engager à souffrir la douleur et la mort, comme Cicéron dans ses Tusculanes, comme Sénèque, Diogène, Pyrrhon, Callinicus; mais les exemples des chrétiens sont plus éloquents que tous les ouvrages des philosophes. Et cette invincible fermeté dont vous nous faites un crime est une instruction. Qui peut, en effet, en être témoin sans en être ébranlé, et sans vouloir en pénétrer la cause? Quand on l'a pénétrée,

ne vient-on pas se joindre à nous? Et ne désire-t-on pas souffrir pour obtenir la grâce de Dieu, pour acheter au prix de son sang le pardon de ses péchés? car il n'en est point que le martyre n'efface. C'est pour cela que nous vous remercions des arrêts que vous portez contre nous. Mais que les jugements de Dieu sont opposés à ceux des hommes! Tandis que vous nous condamnez, Dieu nous absout.

(Tertullien, *Apologétique*.)

II. DU RESPECT DU AUX EMPEREURS.

Forcer des hommes libres à sacrifier, c'est une injustice trop criante, c'est une violence inouïe. Eh! quoi de plus déraisonnable en effet que de vouloir contraindre un autre homme de rendre à la Divinité des hommages que de lui-même il est assez intéressé à lui rendre? N'aurait-il pas le droit de répondre : Je ne veux pas, moi, mériter les faveurs de Jupiter; que vous importe? Que Janus se fâche, qu'il me tourne quel visage il voudra, que vous importe? C'est pourtant là, ô magistrats, l'esprit qui vous anime, lorsque vous voulez nous forcer à sacrifier pour les jours des empereurs. Vous vous croyez obligés de nous y contraindre, et nous le sommes de courir risque de la vie.

Nous voilà donc arrivés au crime de lèse-majesté humaine; mais cette majesté est pour vous plus auguste que la majesté divine. Vous craignez, vous respectez plus l'empereur que Jupiter même dans l'Olympe : vous avez raison sans doute, si vous savez ce qu'est Jupiter, puisque le dernier des vivants est préférable à quelque mort que ce soit. Mais ce n'est point là le motif qui vous fait agir. Vous avez plus d'égard pour la puissance des empereurs, parce qu'elle frappe vos yeux, et vous êtes véritablement coupables envers la Divinité de lui préférer une majesté humaine. Aussi vous parjureriez-vous plutôt en jurant par tous vos dieux que par le génie seul de César.

Il faut d'abord s'assurer que les êtres à qui vous sacrifiez peuvent rendre la santé aux empereurs ou à quelque autre homme. Si cela est, traitez-nous en criminels; mais si ces esprits méchants, anges ou démons, sont capables de faire quelque bien; si condamnés, si perdus eux-mêmes sans ressource, ils justifient et ils sauvent les autres, si des morts (vous savez ce qu'il en est) garantissent les

vivants, qu'ils commencent donc par garantir leurs statues et leurs temples, qui ne sauraient se passer des gardes que leur donne l'empereur. Et ces statues, ces temples; la matière n'en est-elle pas tirée des mines et des carrières de l'empereur? Les temples ne dépendent-ils pas absolument de l'empereur? Plusieurs dieux ont éprouvé sa colère, d'autres se sont ressentis de sa magnificence et de sa faveur. Or, ceux qui sont au pouvoir de l'empereur, qui tiennent tout de lui, comment seront-ils les arbitres de sa destinée? Comment leur devra-t-il sa conservation, tandis qu'eux-mêmes ils lui sont redevables de la leur?

Voilà donc pourquoi nous sommes criminels de lèse-majesté, parce que nous n'abaissons pas les empereurs au-dessous de ce qui leur est soumis, parce que nous ne nous jouons pas du salut des empereurs, en le plaçant dans des mains de plomb. Pour vous, vous êtes religieux envers les empereurs, parce que vous cherchez leur salut où il n'est point, que vous le demandez à des êtres qui ne sauraient l'accorder, tandis que vous ne pensez point à Celui de qui il dépend uniquement, et que vous faites une cruelle guerre aux chrétiens, qui seuls savent comment il faut le demander, et par conséquent peuvent seuls l'obtenir.

Car nous invoquons pour le salut des empereurs le Dieu éternel, le vrai Dieu, le Dieu vivant, que les empereurs souhaitent se rendre favorable, plutôt que tous les dieux ensemble. Peuvent-ils ignorer en effet que c'est de lui qu'ils ont reçu et l'empire et la vie, qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui, qu'ils sont en sa puissance, qu'ils sont immédiatement après lui, en même temps qu'avant tous les dieux? Ils sont au-dessus de tous les êtres vivants, à plus forte raison donc au-dessus de ces dieux morts. Ils connaissent les bornes de leur pouvoir; ils sentent qu'ils ne peuvent rien contre Celui par qui ils peuvent tout. Que l'empereur déclare la guerre au ciel, qu'il le traîne captif, attaché à son char de triomphe,

qu'il mette des sentinelles dans le ciel, qu'il rende le ciel tributaire, extravagantes chimères! Il n'est grand qu'autant qu'il reconnaît son maître dans le Dieu du ciel. L'auteur du ciel et de toutes les créatures est aussi le sien : c'est par lui qu'il est empereur, et qu'avant d'être empereur il est homme : il tient sa couronne du Dieu dont il tient la vie. Les yeux levés au ciel, les mains étendues parce qu'elles sont pures, la tête nue parce que nous n'avons à rougir de rien, sans ministre qui nous enseigne des formules de prières, parce que c'est le cœur qui prie, nous demandons pour les empereurs une longue vie, un règne tranquille, la sûreté dans leurs palais, la valeur dans les troupes, la fidélité dans le sénat, la vertu dans le peuple, la paix dans tout l'univers, enfin tout ce qu'un homme, tout ce qu'un empereur peut désirer.

Or, je ne puis demander tout cela qu'à Celui de qui je suis assuré de l'obtenir; il est le seul qui puisse l'accorder, et je suis le seul qui puisse l'obtenir, comme son serviteur et son adorateur, prêt à être immolé pour sa loi. Je lui offre la plus précieuse victime et qu'il m'a demandée lui-même, la prière, qui vient d'un corps chaste, d'une âme innocente et du Saint-Esprit. Je ne lui offrirai pas quelques grains d'un vil encens ou d'autres parfums d'Arabie, des gouttes de vin, du sang d'un bœuf languissant qui désire la mort, beaucoup moins encore une conscience infecte. Je suis toujours étonné de voir les prêtres les plus corrompus choisir les victimes, et qu'on examine plutôt les entrailles des animaux que les cœurs des sacrificateurs. Tandis que nous prions de la sorte, déchirez-nous, si vous voulez, avec des ongles de fer; attachez-nous à des croix, jetez-nous dans les flammes, tirez le glaive contre nous, exposez-nous aux bêtes : le chrétien qui prie est disposé à tout souffrir. Pour vous, magistrats zélés, hâtez-vous d'arracher la vie à des hommes qui l'emploient à prier pour l'empereur. La vérité, la fidélité à Dieu, voilà donc nos crimes!

Mais nous sommes des flatteurs dont le but est d'échapper au supplice à la faveur de l'imposture. En vérité, cet artifice nous réussit à merveille. Sans doute vous croyez et vous nous laissez prouver tout ce que nous voulons. Si cependant vous êtes persuadés que nous ne prenons aucun intérêt à la vie des empereurs, ouvrez nos livres, qui sont la parole de Dieu même : nous ne les cachons à personne, et différentes circonstances les ont fait passer dans les mains des étrangers : vous verrez qu'il nous est ordonné de prier, par un excès de charité, pour nos ennemis, de souhaiter du bien à nos persécuteurs. Or, qui sont les plus grands ennemis, les plus ardents persécuteurs des chrétiens, sinon ceux dont ils sont accusés d'offenser la majesté? De plus, nous lisons en termes exprès dans les saintes Écritures : « Priez pour les rois et pour toutes les puissances, afin que vous jouissiez d'une paix parfaite. » En effet, l'empire ne peut être ébranlé que tous ses membres ne le soient; et nous-mêmes, quoique nous y soyons regardés comme étrangers, nous nous trouvons nécessairement enveloppés dans ses malheurs.

D'ailleurs, nous sommes obligés par une raison particulière de prier pour les empereurs et pour l'empire romain : c'est que nous savons que la fin du monde, avec les calamités affreuses dont elle menace tout l'univers, est suspendue par la durée de l'empire romain. En demandant à Dieu que cet horrible catastrophe soit retardée, nous demandons par conséquent que la durée de l'empire romain soit prolongée. Si nous ne jurons point par le génie des empereurs, nous jurons par leur vie, plus auguste que tous les génies qui sont des démons. Nous respectons dans les empereurs les jugements de Dieu, qui les a établis pour gouverner les peuples. Nous savons qu'ils n'ont de pouvoir que celui que Dieu leur a départi. Nous demandons la conservation de ce que Dieu même a voulu; et c'est là pour nous un grand serment.

Quant aux génies, nous les conjurons pour les chasser du corps des hommes ; nous n'avons garde de jurer par eux, pour leur déférer un honneur qui n'appartient qu'à Dieu.

Mais pourquoi parler davantage de nos sentiments religieux pour l'empereur? Pouvons-nous ne pas les avoir pour celui que notre Dieu a placé sur le trône, et qu'à ce titre nous sommes fondés à regarder spécialement comme notre empereur? Je puis aussi, plus qu'un autre, contribuer à sa conservation, non-seulement parce que je la demande à Celui qui peut l'accorder, et que je suis ce qu'il faut être pour l'obtenir, mais encore parce qu'en abaissant sa majesté au-dessous de Dieu et de Dieu seul, je dispose Dieu par là à lui être favorable. Je n'égalerai point l'empereur à Dieu ; je ne l'appellerai point dieu, et parce que je ne sais pas mentir, et parce que je le respecte trop pour me moquer de lui, et parce que lui-même ne voudra point s'entendre appeler dieu, puisqu'il est homme, et que le devoir, ainsi que l'intérêt de l'homme, est de se reconnaître inférieur à Dieu. C'est bien assez pour lui d'avoir le titre d'empereur, titre auguste qu'il tient de Dieu. Qui l'appelle dieu nie qu'il soit empereur : car il ne peut être empereur sans être un homme. Lors même qu'il est porté sur un pompeux char de triomphe, on a soin de l'avertir qu'il est homme : quelqu'un est placé derrière lui pour lui dire : « Regarde derrière toi, et souviens-toi que tu es homme. » Rien de si flatteur, de si propre à lui donner la plus haute idée de sa gloire, que cette précaution, qu'on juge nécessaire, de le faire ressouvenir de ce qu'il est. Il serait moins grand si on l'appelait dieu, parce qu'il sentirait que c'est une fausseté. Il est bien plus grand quand on l'avertit de ne pas se croire un dieu.

Le fondateur de votre empire, Auguste, ne souffrait pas qu'on le nommât seigneur. Ce nom, en effet, appartient à la Divinité. Je consens cependant à donner à l'empereur

le nom de seigneur, pourvu que ce ne soit pas dans le même sens que je le donne à Dieu. Je ne suis point l'esclave de l'empereur : je n'ai proprement qu'un seigneur, le Dieu tout-puissant et éternel, qui est également le seigneur de l'empereur. D'ailleurs, comment le père de la patrie en serait-il encore le seigneur? Un nom qui respire la douceur et l'amour n'est-il pas préférable à celui qui n'annonce que la puissance? Aussi les chefs de famille en sont-ils appelés les pères plutôt que les seigneurs.

Le nom de dieu convient encore moins à l'empereur. Ce n'est qu'à la plus honteuse et la plus funeste flatterie qu'il appartient de le lui décerner. Tandis que vous avez un empereur, irez-vous saluer empereur quelqu'un de ses sujets? Par ce sanglant outrage vous attireriez infailliblement la vengeance de l'empereur sur votre tête, peut-être même sur celui que vous auriez nommé empereur. Rendez à Dieu le culte qui lui est dû, si vous voulez ménager à l'empereur la protection de Dieu; cessez de reconnaître un autre dieu; cessez d'appeler dieu celui qui ne peut se passer du secours de Dieu. Si cette basse et sacrilége adulation ne rougit pas de son imposture, qu'elle en redoute les suites : vous-mêmes ne maudissez-vous pas quiconque appelle l'empereur dieu avant son apothéose?

Les chrétiens sont donc les ennemis de l'État, parce qu'ils rendent à l'empereur des honneurs qui ne sont ni vains, ni faux, ni sacriléges; parce que, faisant profession de la véritable religion, ils célèbrent les jours de fête de l'empereur par les sentiments de leurs cœurs et non par la débauche. Grande preuve de zèle, en effet, d'allumer des feux et de dresser des lits dans les rues, d'y faire de grands festins, de changer Rome en taverne, de répandre le vin partout, de courir en troupes pour insulter et pour commettre toutes sortes de désordres! La joie publique ne s'annonce-t-elle donc que par la honte publique? Ce qui serait indécent un autre jour devient-il décent dans les jours consacrés au prince? Ceux qui observent les lois

par respect pour le prince les violeront-ils à cause de lui? La licence et le déréglement s'appelleront-ils piété? Une occasion de dissolution passera-t-elle pour une fête religieuse? Nous sommes bien coupables sans doute: nous acquittons les vœux qu'on fait pour les empereurs sans cesser d'être sobres, chastes et modestes! Dans ces jours de joie nous ne couvrons pas nos portes de lauriers, nous n'allumons pas des lampes en plein midi : rien cependant n'est plus honnête alors que de donner à sa maison l'air d'un lieu de prostitution.

Il est à propos maintenant de mettre dans son jour la sincérité de vos démonstrations pour la seconde majesté, qu'on nous accuse d'offenser par un second sacrilége, lorsque nous refusons de célébrer avec vous les fêtes des empereurs, d'une manière également opposée à la bienséance, à la modestie et à la pudeur. Il faut voir si ceux qui nous refusent le nom de Romains, qui nous traitent d'ennemis des empereurs, ne sont pas plus criminels que nous. J'interroge donc les Romains : je demande à cette immense multitude qui remplit vos sept collines, si jamais, dans son langage romain, elle épargne les empereurs : le Tibre et les écoles des gladiateurs peuvent en rendre témoignage. Si la nature n'eût couvert les cœurs que d'une matière transparente, on y verrait l'objet de leurs vœux secrets; car on y verrait les images de nouveaux princes se succéder sans cesse pour faire des largesses et des distributions au peuple. Oui, voilà les vœux secrets de ces Romains, dans le temps même qu'on les entend crier : « O Jupiter! retranche des années de nos années pour les donner à l'empereur. » Un chrétien ne sait point tenir ce langage : il ne sait point non plus souhaiter un nouvel empereur.

Le peuple, dites-vous, est toujours peuple. A merveille. Mais cependant ce sont là des Romains, et nos plus grands ennemis. Les autres ordres de l'État, chacun selon son rang, sont sans doute d'une fidélité à l'épreuve :

jamais il ne s'est trouvé de factieux dans le sénat, dans l'ordre équestre, dans les camps, dans le palais. D'où sont donc sortis les Cassius, les Niger, les Albinus; ceux qui assassinent leur prince entre deux bosquets de lauriers; ceux qui s'exercent dans les gymnases pour les étrangler habilement; ceux qui forcent le palais à main armée, plus audacieux que les Sigérius et les Parthénius? Si je ne me trompe, tous ces gens-là étaient Romains, c'est-à-dire n'étaient pas chrétiens. Tous, jusqu'au moment où leur rébellion a éclaté, sacrifiaient pour le salut de l'empereur, juraient par son génie, et surtout ne manquaient pas de donner aux chrétiens le nom d'ennemis publics. Les complices ou les partisans des dernières factions qu'on découvre tous les jours, restes échappés d'un parti dont les parricides chefs viennent d'être moissonnés, n'ornaient-ils pas leurs portes des branches de laurier les plus fraîches et les plus touffues? N'avaient-ils pas dans leurs vestibules les plus brillantes illuminations? Ne remplissaient-ils pas la place de lits superbes? non, à la vérité, dans l'intention de prendre part à la joie publique, mais pour former leurs vœux particuliers dans une fête, qui leur était complétement étrangère; pour faire, en quelque sorte dans le secret, l'inauguration de celui à qui ils destinaient le trône.

Ceux qui consultent les astrologues, les aruspices, les augures, les magiciens, sur la vie des empereurs, n'ont pas moins d'empressement à s'acquitter de ces devoirs religieux. Pour les chrétiens, jamais ils n'ont recours à des sciences inventées par les anges rebelles et maudits de Dieu. Et d'où peut venir cette curiosité de s'informer des jours des empereurs, si on ne trame rien contre eux, si du moins on ne souhaite et si on n'attend pas leur mort? Car on ne tire pas l'horoscope de ses maîtres par le même motif qu'on tire celui des personnes qu'on aime : la curiosité du sang et de l'amitié est bien différente de celle de l'esclavage.

Si donc il est certain que ceux que vous appeliez Romains, et qui passaient pour tels, sont convaincus d'être les ennemis de l'empire, ne pourrait-il pas se faire aussi que ceux qui passent pour ennemis, et à qui vous refusez le nom de Romains, fussent effectivement Romains, et rien moins qu'ennemis? Non, la fidélité et le dévouement dus aux empereurs ne consistent pas dans de vaines démonstrations, sous le masque desquelles la trahison sait si bien se cacher. Ils consistent dans les sentiments que nous sommes obligés d'avoir pour tous les hommes comme pour les empereurs : car ce n'est pas aux empereurs seuls que nous devons vouloir du bien. Nous faisons le bien sans acception de personnes, parce que c'est pour nous-mêmes que nous le faisons, sans attendre ni louange, ni récompense d'aucun homme. Notre rémunérateur est Dieu seul, qui nous fait une loi de cet amour universel pour tous indistinctement. Nous sommes les mêmes pour les empereurs que pour tous ceux avec qui nous avons quelque rapport. Il nous est également défendu de vouloir du mal à qui que ce soit, d'en faire, d'en dire, d'en penser même. Ce qui ne nous est pas permis contre l'empereur, ne l'est contre personne; ce qui ne l'est contre personne, l'est peut-être encore moins contre celui que Dieu a fait si grand.

Si, comme nous l'avons dit, il nous est ordonné d'aimer nos ennemis, qui pourrions-nous haïr? S'il nous est défendu de nous venger de ceux qui nous offensent, pour ne pas nous rendre aussi coupables qu'eux, qui nous sera-t-il permis d'offenser? Vous-mêmes, je vous en fais juges, combien de fois exercez-vous des cruautés contre les chrétiens, ou de votre propre mouvement, ou pour obéir aux lois? Combien de fois le peuple, sans attendre vos ordres, ne nous accable-t-il pas de pierres et ne met-il pas le feu à nos maisons? Dans la fureur des bacchanales on n'épargne pas même les morts : oui, l'asile de la mort est violé. Du fond des tombeaux où ils reposent, on

arrache les cadavres des chrétiens, quoique méconnaissables, quoique déjà corrompus, pour les insulter et les mettre en pièces. Cependant avez-vous remarqué que nous ayons jamais cherché à nous venger de cet acharnement qui nous poursuit au delà du tombeau? Une seule nuit avec quelques flambeaux, c'en serait assez, s'il nous était permis de rendre le mal pour le mal; mais à Dieu ne plaise qu'une religion divine ait recours à des moyens humains pour se venger, ou qu'elle se laisse abattre par les épreuves. Si, au lieu de nous venger sourdement, nous voulions agir en ennemis déclarés, nous ne manquerions ni de ressources, ni de troupes. Les Maures, les Marcomans, les Parthes même, quelque nation que ce soit, renfermée après tout dans ses frontières, est-elle plus nombreuse qu'une nation qui n'a d'autres frontières que celles de l'univers? Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout, vos cités, vos îles, vos forteresses, vos camps, vos colonies, vos tribus, vos décuries, vos conseils, le palais, le sénat, le forum; nous ne vous laissons que vos temples. Ne serions-nous pas bien propres à la guerre, même à forces inégales, nous qui nous laissons tuer si volontiers, si ce n'était une de nos maximes qu'il vaut mieux souffrir la mort que de la donner? Sans même prendre les armes, sans nous révolter, nous pourrions vous combattre simplement en nous séparant de vous; car si cette multitude d'hommes vous eût quittés pour se retirer dans quelque contrée éloignée, la perte de tant de citoyens de tout état aurait décrié votre gouvernement et vous eût assez punis; vous auriez été effrayés de votre solitude, du silence, de l'étonnement du monde, qui aurait paru comme mort; vous auriez cherché à qui commander : il vous serait resté plus d'ennemis que de citoyens. A présent la multitude des chrétiens fait que vos ennemis paraissent en petit nombre.

Et qui vous délivrerait de ces ennemis cachés, aussi funestes à vos âmes qu'à vos corps, je veux dire des dé-

mons, que nous chassons sans intérêt et sans réclamer de récompense? Il suffirait pour notre vengeance de vous laisser à la merci de ces esprits immondes. Et vous, sans nous tenir compte d'un service de cette importance, sans réfléchir que, loin de vous être nuisibles, nous vous sommes nécessaires, vous nous traitez en ennemis : nous sommes, sans doute, des ennemis déclarés, mais de l'erreur, et nullement du genre humain.

(Tertullien. *Apologétique.*)

III. DU MASSACRE DE THESSALONIQUE.

Au très-auguste Empereur Théodose, Ambroise Évêque.

Je me souviens avec joie de l'ancienne amitié dont vous m'avez honoré, et des fréquentes grâces que vous avez accordées avec tant de bonté à d'autres par mon intercession. Je rappelle dans mon esprit toutes vos faveurs. En conséquence, vous pouvez comprendre que ce n'est point par ingratitude que j'ai évité votre arrivée, qui jusqu'alors m'avait toujours été infiniment désirable. Je vais d'ailleurs vous exposer en peu de mots le motif qui m'a obligé d'agir de la sorte.

Je voyais que j'étais le seul dans votre cour à qui on ôtât le droit que la nature nous a acquis d'écouter, afin que je n'eusse pas la liberté de parler. Car vous avez souvent regretté que les résolutions prises dans votre conseil fussent parvenues jusqu'à moi. Je suis donc privé d'un avantage dont tous les hommes jouissent, puisque Jésus-Christ dit : « Il n'y a rien de caché qui ne soit manifesté. » J'ai obéi avec tout le respect que j'ai pu à la volonté de mon empereur, et j'ai été attentif à ne point émouvoir vos susceptibilités, en empêchant qu'on me rapportât rien de ce qui se passe dans votre conseil. De cette manière, malgré ma présence, ou je n'entends rien dire, tout le monde étant retenu par la crainte, et je me donne ainsi la réputation d'un homme politique et discret; ou si j'entends quoi que ce soit, c'est les oreilles ouvertes, mais la bouche fermée, me taisant sur ce que j'ai entendu, de peur de mettre en péril ceux qu'on soupçonnerait d'avoir révélé les secrets du prince.

Quel parti devais-je donc prendre dans les conjonctures actuelles? De ne rien entendre. Mais je ne pouvais pas

me boucher les oreilles avec la cire dont parlent les anciennes fables. De déclarer celui qui m'a révélé le secret? Mais sachant ce qu'il fallait redouter des ordres que vous aviez donnés, je devais craindre que mes paroles ne fissent répandre du sang. De garder le silence? Mais de tous les partis c'était le plus dangereux, puisqu'en perdant la liberté de parler, je chargeais terriblement ma conscience, selon ce qui a été dit par le Prophète : « Si le prêtre n'avertit pas celui qui pèche, le pécheur mourra dans son péché, mais le prêtre sera coupable, et méritera d'être puni pour n'avoir pas repris le pécheur. »

Écoutez donc ce que j'ai à vous dire, auguste Empereur. Je ne saurais nier que vous n'ayez du zèle pour la foi. Je confesse que vous avez la crainte de Dieu. Mais la nature vous a donné une vivacité de tempérament qui se tourne bientôt à la clémence, si quelqu'un prend soin de vous apaiser; ou qui vous jette, lorsqu'on vous irrite, dans des excès dont vous avez de la peine à revenir. Plût à Dieu que personne ne vous portant à la douceur, personne aussi ne vous enflammât de colère! On pourrait s'en remettre à vous-même; car vous revenez à vous de votre propre mouvement. Vous surmontez par la piété l'impétuosité de votre nature.

C'est pourquoi j'ai mieux aimé abandonner en secret vos violences à vos réflexions, que de les exciter peut-être publiquement par mes actes. Ainsi, j'ai mieux aimé rester en deçà de mon devoir, que de manquer de modération, et j'ai préféré que les autres évêques me reprochassent de ne pas me servir de l'autorité que ma dignité me confère, que si vous m'accusiez de ne vous avoir pas rendu tout l'honneur qui vous est dû; afin qu'étant pleinement calmé, vous eussiez toute liberté pour choisir le meilleur parti. J'ai prétexté une maladie, à la vérité, très-grave, et qui ne pouvait guère être soulagée que par d'extrêmes ménagements. Cependant j'aurais préféré

mourir que de ne pas attendre deux ou trois jours votre arrivée ; mais je ne savais à quoi me résoudre.

On a fait à Thessalonique un massacre qui, de mémoire d'homme, n'a jamais eu son pareil. Je n'ai pu empêcher qu'il ne s'accomplît. J'ai protesté, après m'être répandu en supplications pour détourner le coup, que cette exécution serait un crime énorme, et puisque vous avez regardé vous-même votre rescrit, en le révoquant, quoiqu'un peu tard, comme une action cruelle, je ne pouvais en diminuer l'atrocité. Lorsqu'on en apprit la première nouvelle, on avait assemblé un concile, à cause de l'arrivée des évêques des Gaules. Parmi eux, il n'y en eut aucun qui ne poussât de profonds soupirs; il n'y en eut aucun qui ne fût touché jusqu'au fond du cœur. Ambroise n'aurait donc plus été de leur communion s'il vous avait donné l'absolution d'une si grande faute. On aurait plus immédiatement encore rejeté sur moi toute l'horreur de ce massacre, si je n'avais pas dit que la pénitence vous était nécessaire pour vous réconcilier avec Dieu.

Aurez-vous honte, auguste Empereur, de faire ce qu'a fait David, un roi, un prophète, un aïeul de Jésus-Christ selon la chair? Nathan lui dit : « Un homme riche qui avait plusieurs troupeaux, voulant fêter un ami qui était venu loger chez lui, prit la seule brebis qu'avait un pauvre homme, et la tua. Ce prince, comprenant que cette parabole lui reprochait le crime qu'il avait commis, s'écria : « J'ai péché contre le Seigneur. » Ne vous irritez donc pas, auguste Empereur, si l'on vous dit ce que le prophète Nathan dit au roi David : « Vous avez commis un péché. » Car si vous écoutez fréquemment cette parole, et que vous disiez : « J'ai péché contre le Seigneur; » si vous avez dans la bouche ce verset du roi-prophète : « Venez, adorons le Seigneur et prosternons-nous devant lui. Pleurons en la présence de Dieu qui nous a créés; » on vous dira aussi : « Puisque vous faites pénitence, Dieu vous remet vos péchés et vous ne mourrez point. »

David encore, ayant ordonné de faire le dénombrement du peuple, sentit un violent remords dans sa conscience, et dit au Seigneur : « J'ai commis un grand péché dans cette action. Mais je vous prie, Seigneur, d'ôter de devant vos yeux l'iniquité de votre serviteur; car j'ai commis une très-grande faute. » Le prophète Nathan fut envoyé vers lui une seconde fois pour lui offrir le choix de trois fléaux, afin qu'il prît celui qu'il voudrait, ou la famine durant trois ans, ou la fuite devant ses ennemis durant trois mois, ou la peste dans ses États durant trois jours. David répondit : « Je me trouve dans une grande extrémité à la vue de ces trois fléaux, mais il vaut mieux que je tombe entre les mains du Seigneur, puisqu'il est plein de miséricorde, que dans les mains des hommes. » Toute sa faute pourtant consistait à vouloir connaître le nombre des sujets que comprenait son royaume, ce qu'il aurait dû réserver à Dieu seul.

Or, lorsque la peste faisait déjà mourir beaucoup de personnes, le premier jour à l'heure de midi, David, ayant vu l'ange qui frappait le peuple, dit au Seigneur : « C'est moi qui ai péché. C'est moi qui suis le pasteur et qui suis coupable. Qu'ont fait ceux-ci qui ne sont que des brebis? Que votre main, je vous prie, se tourne contre moi et contre la maison de mon père. » Alors le Seigneur se repentit, et ordonna à l'ange d'épargner le peuple, et à David d'offrir un sacrifice. Car il y avait, à cette époque, des sacrifices pour l'expiation, tandis que présentement il s'agit des sacrifices de la pénitence. C'est par cette humiliation que ce roi se rendit encore plus agréable à Dieu; car il n'est pas surprenant qu'un homme pèche, mais ce qui le rend répréhensible, c'est de ne pas reconnaître qu'il a péché, c'est de ne pas s'humilier devant Dieu.

Le saint homme Job qui était aussi un grand prince dans le siècle, s'écria : « Je n'ai pas caché mon péché. Je l'ai confessé devant tout le peuple. » Jonathas, fils de Saül, dit à son père, ce roi cruel : « Ne péchez point contre

votre serviteur David. Et pourquoi voulez-vous maintenant commettre une faute en répandant le sang innocent? » Car, quoiqu'il fût roi, il ne laissait pas de pécher en mettant à mort un innocent. Enfin David étant déjà maître de son royaume, et ayant appris que Joab, général de ses armées, avait tué l'innocent Abner, s'écria : « Je suis innocent pour jamais devant le Seigneur, moi et mon royaume, du sang d'Abner, fils de Ner. » Et il se condamna au jeûne et aux larmes.

Je vous ai écrit ces choses, non pour vous couvrir de confusion, mais pour vous exciter, par l'exemple de ces rois, à ôter le péché de votre règne. Or, vous l'ôterez en humiliant votre âme devant Dieu. Vous êtes homme. Une tentation vous est survenue; surmontez-la. Le péché ne s'efface que par la pénitence et par les larmes. Ni un ange, ni un archange, mais le Seigneur peut seul dire : « Je suis avec vous. » Et lorsque nous avons commis un péché, il ne nous le pardonne qu'après que nous en avons fait pénitence.

Je vous conseille, je vous conjure, je vous exhorte, je vous avertis, parce que je sens une profonde tristesse de ce que vous, qui étiez le modèle de la plus éminente piété, qui étiez le prince du monde le plus clément, qui ne souffriez qu'avec peine qu'un criminel fût exposé à la mort, ne soyez pas affligé d'avoir fait périr tant d'innocents. Quoique vous ayez eu d'heureux succès dans les batailles, et que vous méritiez des louanges pour le reste de votre conduite, on peut dire néanmoins que la piété a été le comble de vos bonnes œuvres et la principale de vos vertus. Le démon vous a envié ce qui vous rendait plus illustre que toutes vos grandes qualités. Triomphez de lui lorsque vous avez encore le moyen de le vaincre. N'ajoutez pas un nouveau péché à celui que vous avez déjà commis, et ne faites pas ce que plusieurs n'ont pu faire sans nuire infiniment à leur âme.

Pour moi, quoique dans tout le reste je doive à votre

piété une reconnaissance à laquelle je ne ne saurais manquer, piété que je préférais à celle de plusieurs empereurs, et que je n'égalais qu'à celle de l'un d'entre eux ; pour moi, dis-je, je n'ai aucun sujet de me plaindre que vous ayez jusqu'ici méconnu la discipline de l'Église ; mais j'ai sujet de craindre pour l'avenir. Et cependant je n'oserai offrir le sacrifice si vous voulez y assister. En effet, ce qui ne m'est pas permis en présence d'un homme qui a versé le sang d'un seul innocent, le sera-t-il devant celui qui est coupable du sang d'une infinité d'innocents? Je ne le pense pas.

Enfin je vous écris de ma propre main une lettre que vous lirez tout seul. Ainsi Dieu me délivre de toutes mes tribulations, comme il est vrai que j'ai reconnu non par un homme, ni par une voie humaine, mais par une révélation claire et évidente, que Dieu me défendait d'approcher de l'autel. Car étant dans une grande inquiétude, la nuit même où je me préparais à partir, il m'a semblé que vous veniez à l'Église, mais il ne m'a pas été permis d'offrir le sacrifice. J'omets d'autres visions que j'ai détournées autant que j'ai pu, mais que je crois avoir souffertes pour l'amour de vous. Plaise au ciel que tout se passe avec tranquillité. Dieu nous avertit en plusieurs manières diverses, par des signes célestes, par les commandements des prophètes, par les visions même des pécheurs, et ainsi il nous fait entendre qu'il faut le prier d'éloigner les troubles et les calamités, de conserver la paix durant votre règne, et d'asseoir solidement la foi et la tranquillité de l'Église, pour qui c'est un grand avantage d'avoir des empereurs chrétiens et pieux.

Vous voulez certainement plaire à Dieu. Il y a un temps pour toutes choses, dit l'Écriture. « Il est temps d'agir, Seigneur. » Et « voici le temps, ô mon Dieu, de faire éclater votre bonté. » Alors vous offrirez votre don lorsque vous aurez la permission d'assister au sacrifice, et que votre hostie sera agréable Dieu. Ne serait-ce pas pour

moi une grande joie d'avoir les bonnes grâces de l'empereur, et de me conformer en tout à sa volonté si je le pouvais dans une pareille occurrence? Vous avez maintenant dans la prière un autre sacrifice qui vous obtiendra le pardon, au lieu que le premier vous attirera la colère du Seigneur. Du sacrifice de la prière et du sacrifice de l'autel, celui-là est accompagné d'humilité, celui-ci de mépris. Car Dieu nous déclare expressément qu'il aime mieux qu'on garde ses commandements, que si on lui offrait des sacrifices. Dieu nous le fait entendre. Moïse l'annonce aux Juifs; saint Paul le prêche aux Gentils. Faites donc ce que vous connaissez être le plus obligé de faire selon le temps. « J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, » dit le Seigneur. Comment ne serait-on pas meilleur chrétien en condamnant son péché qu'en le justifiant? Car « le juste est son propre accusateur dès le commencement de son discours. » Celui qui s'accuse lui-même lorsqu'il a péché devient juste, et non pas celui qui a la hardiesse de s'applaudir.

Plût à Dieu, auguste Empereur, qu'avant l'événement je me fusse plutôt fié à mes propres pensées qu'à votre manière ordinaire d'agir. Dans la créance où j'étais que vous pardonnez promptement, et que vous révoquez sans peine, comme vous l'avez fait souvent, les ordres que vous donnez de punir les coupables, je n'ai pu détourner un malheur contre lequel je ne devais pas me précautionner, et pendant ce temps-là vous avez été excité à la vengeance. Mais il faut en rendre grâces à Dieu qui veut châtier ses serviteurs, afin de ne pas les perdre. C'est le sort qui m'est commun avec les prophètes, et il vous sera commun avec les saints.

Le père de Gratien ne m'est-il pas plus précieux que mes yeux? Vos autres enfants, ces chers et aimables gages de votre tendresse, doivent aussi m'obtenir mon pardon. Mais j'ai commencé, les embrassant tous également dans mon amour, par employer d'abord pour me protéger un

nom qui m'est doux et agréable. Je vous aime ; je vous chéris. Vous êtes l'objet de mes vœux et de mes prières. Si vous me croyez, suivez la route que je vous indique. Si, dis-je, vous me croyez, reconnaissez la vérité et la justice de mes paroles. Si vous ne me croyez pas, pardonnez-moi une démarche à laquelle je ne me suis résolu que parce que je préfère Dieu à tout. Je souhaite, auguste Empereur, que vous jouissiez avec vos illustres enfants d'une perpétuelle tranquillité, et que votre empire soit heureux et florissant.

(Saint Ambroise. *Lettre LI*e.)

IV. DU RÉTABLISSEMENT DE L'AUTEL DE LA VICTOIRE.

Ambroise, Évêque, au très-heureux Prince et au très-chrétien Empereur Valentinien.

Pendant que tous les hommes soumis à l'empire romain portent les armes pour vous, qui êtes les empereurs et les princes de la terre, vous portez les armes pour la gloire du Dieu tout-puissant, et pour la défense de la foi. Vous n'avez pas d'autre moyen d'assurer le salut de l'État, que de faire adorer à chacun le véritable Dieu, je veux dire le Dieu des chrétiens qui gouverne tout l'univers, celui-là seul étant le véritable Dieu qu'on honore du fond du cœur; car « les dieux des païens sont des démons, » comme nous l'apprend l'Écriture.

Quiconque par conséquent porte les armes pour le véritable Dieu, et croit qu'il faut l'adorer du fond du cœur, n'use ni de dissimulation ni de connivence avec les ennemis de son culte, mais témoigne d'une ardente foi et d'un attachement inviolable à Jésus-Christ. Au reste, s'il n'est point animé d'un tel zèle, il ne doit du moins consentir en aucune manière qu'on révère les idoles, et qu'on rétablisse leurs profanes cérémonies. Car on ne saurait tromper Dieu à qui les mouvements les plus secrets du cœur sont connus.

Puis donc que vous devez, Empereur très-chrétien, rendre au véritable Dieu l'hommage de votre foi, et d'une foi ardente, et avoir pour lui un respect et un attachement sincères, j'admire que certains hommes aient osé espérer que vous donneriez l'ordre de restaurer les autels des faux dieux, et fourniriez l'argent nécessaire aux sacrifices sacriléges des païens. Car tous les revenus des idoles ayant été adjugés ou au fisc, ou à votre trésor par-

ticulier, vous paraîtrez bien plus donner votre propre bien à ces fausses divinités, que leur restituer le leur.

Eh quoi! les païens se plaignent de leurs pertes, eux qui n'ont jamais épargné notre sang, et qui ont renversé nos églises. Ils demandent que vous leur accordiez des priviléges. Eh quoi! ont-ils oublié que Julien a interdit à nos professeurs de parler et d'enseigner en public, et nous a ôté tous les priviléges qui ont souvent servi de piéges aux chrétiens? Ces priviléges en effet ont été comme des filets où plusieurs se sont laissé prendre, les uns par imprudence, les autres pour se mettre à couvert des vexations qu'ils avaient à endurer; et comme le nombre des forts n'est pas toujours le plus grand, il est arrivé que plusieurs sont tombés sous des princes même chrétiens.

Et quand même ces priviléges ne seraient pas déjà annulés, je serais d'avis qu'ils le fussent par votre commandement. Mais comme ils ont été expressément abolis presque dans toute la terre par beaucoup de princes vos prédécesseurs, et à Rome par Gratien, d'auguste mémoire, frère de Votre Clémence, qui les a supprimés par le motif d'une véritable foi, et en vertu d'un rescrit public; ne renversez pas, je vous prie, ce qui a été salutairement décrété, et ne détruisez pas les ordonnances de votre frère. Personne n'ose transgresser les règlements qu'il a établis pour les affaires civiles, et l'on foulerait aux pieds une ordonnance rendue en faveur de la religion!

Que personne ne séduise votre jeunesse. Si c'est un païen qui vous adresse ces demandes, il ne doit pas enchaîner votre esprit par les liens de sa superstition. Il doit plutôt par son faux zèle vous avertir et vous rappeler avec quelle ardeur il vous faut soutenir la foi, puisqu'il prend la défense de vains simulacres avec autant de vivacité que s'il s'agissait du culte du véritable Dieu. J'approuve fort que vous déferiez beaucoup au mérite et aux

services des hommes considérables, mais je dis avec assurance qu'il faut préférer Dieu à tout.

Quand il s'agit de délibérer sur une expédition militaire, on prend le sentiment d'un homme habile et expérimenté dans les combats, et l'on suit son avis. Mais quand il s'agit d'une affaire de religion, ne consultez que Dieu. On ne fait injure à personne, lorsqu'on lui préfère le Tout-Puissant, qui a ses règles et ses lois. Vous ne forcez aucun païen à embrasser malgré lui un culte qu'il ne veut pas embrasser; qu'il vous soit permis, grand Empereur, d'avoir la même liberté, et que chacun souffre patiemment de ne pouvoir obtenir par force de l'empereur ce qu'il trouverait mauvais que l'empereur voulût obtenir de lui par violence. Les païens mêmes ont coutume de condamner la lâcheté des prévaricateurs, tout le monde étant obligé de défendre librement sa croyance, et de conserver fidèlement ses convictions.

Que si quelques-uns de ceux qui portent le nom de chrétiens prétendent que vous pouvez accorder aux païens leur demande, ne vous laissez pas surprendre par de vaines paroles, ne vous laissez pas tromper par un nom dont ils abusent. Quiconque donne un tel conseil, aussi bien que celui qui l'exécute, sacrifie aux idoles. Il est pourtant plus supportable qu'un seul sacrifie, que si tous tombaient dans ce crime d'idolâtrie. Or, on met ici en danger le salut de tous les sénateurs chrétiens.

Si aujourd'hui quelque païen, ô religieux Empereur! faisait dresser, ce qu'à Dieu ne plaise, un autel devant la statue d'une fausse divinité, et contraignait les chrétiens de s'y assembler, afin que, témoins des sacrifices qu'on y offre, ils eussent la bouche et la respiration remplies de la cendre qui sort de l'autel, des étincelles du feu qui consume une victime impure, de la fumée qui s'élève du sacrifice, et que ce païen opinât dans un sénat où l'on fût obligé de dire son sentiment, après avoir prêté serment devant l'autel du faux dieu (car les païens pensent

que cet autel a été élevé, afin que chacun, respectant le serment qu'il y a fait, délibère au milieu des sénateurs, dont la plupart sont maintenant chrétiens); sans doute un chrétien croirait être dans un temps de persécution, puisqu'il ne lui serait permis de venir au sénat qu'à cette condition. Or, c'est ce qui arrive souvent, car les chrétiens ne peuvent siéger qu'en mentant à leur conscience. Les chrétiens seront-ils donc obligés, grand Empereur, sous votre règne, de prêter serment devant l'autel d'une fausse divinité? Et qu'est-ce que prêter serment, sinon confesser la Divinité et le pouvoir de celui que vous attestez être le garant de votre fidélité? Voilà, pendant que vous êtes empereur, ce qu'on demande, ce qu'on sollicite. On veut que vous érigiez un autel sacrilége, que vous fournissiez à la dépense des sacrifices profanes!

Vous n'y pouvez consentir sans violer les lois divines. Ainsi gardez-vous bien, je vous en conjure, de le permettre, de l'ordonner, de signer un tel rescrit. Je me présente à vous qui êtes chrétien, moi qui ai l'honneur d'être le pontife de Jésus-Christ, et tous les autres évêques se présenteraient avec moi, si la nouvelle qui s'est répandue tout d'un coup n'avait paru incroyable, qu'on avait porté cette affaire à votre conseil, et que cette demande avait été formulée par le sénat. Mais à Dieu ne plaise que le sénat ait adressé une pareille demande! Ce sont quelques sénateurs païens, en petit nombre, qui ont abusé du nom qu'ils portent. Car il y a près de deux ans qu'à propos d'une semblable pétition et de la même tentative, Damase, évêque de l'Église Romaine, élu par le choix de Dieu, m'envoya la requête des sénateurs chrétiens qui étaient en très-grand nombre, déclarant qu'ils n'avaient point de part à cette délibération, qu'ils n'approuvaient nullement la conduite des païens, qu'ils ne consentaient point à leur demande, protestant en public et en particulier qu'ils ne viendraient pas au sénat, si cette ordonnance passait. Quoi! sera-t-il digne du temps où vous

gouvernez l'empire, je veux dire digne du règne d'un empereur chrétien, que la majesté des sénateurs chrétiens soit avilie pour satisfaire l'injuste désir des païens? J'ai envoyé cette requête au frère de Votre Clémence, d'où il est résulté que le sénat n'avait donné à ses députés aucune instruction au sujet des dépenses qu'on faisait autrefois pour les superstitions païennes.

Mais, dira-t-on peut-être, pourquoi les sénateurs chrétiens n'ont-ils pas assisté au sénat, pendant qu'on formulait de telles demandes? Ceux qui n'y ont pas assisté témoignent assez quelle est leur volonté. Ceux qui ont parlé devant l'empereur ont assez découvert leur pensée. Après cela, serons-nous surpris qu'à Rome les païens ôtent à des particuliers la liberté de leur résister, puisqu'ils ne veulent pas qu'il vous soit libre de ne pas ordonner ce que vous désapprouvez, et de conserver ce qui vous paraît juste?

Ainsi me souvenant de la commission qui me fut donnée naguère d'agir auprès de Gratien pour l'empêcher d'accorder le rétablissement de l'autel de la Victoire, je m'adresse pour la seconde fois à vous qui êtes un prince fidèle, je m'adresse à votre cœur plein de piété pour vous conjurer de ne pas répondre favorablement aux demandes des païens, et surtout de ne pas ajouter à votre réponse une signature sacrilége. Du moins renvoyez cette affaire à l'empereur Théodose, le père de Votre Piété, que vous avez coutume de consulter sur toutes les causes importantes. Et en est-il de plus importante que celle de la religion? En est-il de plus grande que celle de la foi?

Si c'était une cause civile, on réserverait aux diverses parties le droit de répondre. C'est ici la cause de la religion; je m'adresse à vous comme étant un de ses pontifes. Ordonnez qu'on me remette une copie du rapport qu'on a envoyé, afin que j'y réponde plus exactement, et qu'ainsi le père de Votre Clémence, se trouvant instruit de tout,

daigne nous faire savoir son sentiment. Certainement s'il en advient autrement, ni moi, ni les évêques nous ne le souffrirons patiemment, et il nous sera impossible de dissimuler notre douleur. Vous pourrez venir à l'église, mais vous n'y trouverez point d'évêques, ou vous n'y en trouverez que pour vous résister.

Que répondrez-vous à l'évêque qui vous dira : « L'Église ne recherche pas vos présents, puisque vous avez enrichi de vos présents les temples des païens. L'autel de Jésus-Christ rejette vos dons, parce que vous dressez un autel à de fausses divinités : car votre main est l'interprète de votre parole, et votre signature est votre ouvrage. Le Seigneur Jésus ne reçoit pas des hommages et des adorations que vous avez offerts à des idoles. Car il vous a dit : « Vous ne pouvez servir deux maîtres. » Les vierges consacrées à Dieu ne jouissent pas des priviléges qu'on vous demande, et les vierges de Vesta se les attribuent : pourquoi recherchez-vous les ministres de Dieu, auxquels vous avez préféré les suppliques impies des païens? Nous ne pouvons avoir de société et de communion avec ceux qui protégent les égarements des idolâtres. »

Que répondrez-vous à ces remontrances? Direz-vous que votre grande jeunesse vous a fait tomber dans cette faute? Mais tout âge, avec la grâce de Jésus-Christ, est capable de la plus haute perfection. Tout âge peut être rempli de l'esprit de Dieu. Il n'y a point de jeunesse pour quiconque a de la foi. Les enfants mêmes ont constamment confessé Jésus-Christ devant les persécuteurs.

Que répondrez-vous à votre frère? Ne vous dira-t-il pas : « Je ne me suis pas cru vaincu, sachant que je vous laissais empereur après moi. Je n'ai pas été affligé de mourir, puisque vous étiez mon héritier. J'ai quitté l'empire sans regret, étant persuadé que mes ordonnances, surtout celles que j'ai rendues en faveur de la religion du vrai Dieu, subsisteraient dans tous les siècles. C'étaient là les monuments de ma piété et de mon courage.

C'étaient là les dépouilles que j'avais remportées sur le siècle, c'étaient là les armes que j'avais enlevées au démon, c'étaient là les richesses que j'avais prises sur l'ennemi du genre humain, et que j'offrais à Dieu en signe d'une victoire éternelle. Que pouvait faire de plus contre moi Maxime, mon ennemi? Vous avez abrogé mes lois, ce que n'a pas encore osé celui qui s'est révolté contre moi. C'est maintenant que je reçois un coup plus mortel, puisque mon frère condamne ce que j'ai établi. Vous mettez en péril la meilleure partie de moi-même. Le tyran n'a donné la mort qu'à mon corps, et vous la donnerez à ma vertu. C'est maintenant qu'on m'ôte l'empire, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce sont vos parents et les miens qui me l'ôtent, qui m'ôtent ce que mes adversaires relevaient en moi par de grandes louanges. Si vous avez acquiescé volontairement aux demandes des païens, vous avez condamné ma foi. Si vous leur avez cédé malgré vous, vous avez trahi la vôtre. Donc, ce qui est plus grave, je périclite dans votre propre personne. »

Que répondrez-vous à votre père qui, vous abordant avec une douleur encore plus vive, vous dira : « Vous m'avez bien mal jugé, mon cher fils, en croyant que j'aie jamais favorisé l'impiété des païens? Personne ne m'a informé qu'il y eût un autel dans le sénat de Rome. Je n'ai jamais pu croire qu'il se commît un si grand crime, et que dans une assemblée composée de chrétiens et de païens, les païens offrissent des sacrifices en présence des chrétiens, c'est-à-dire leur insultassent, et que les chrétiens fussent contraints d'assister malgré eux aux sacrifices des païens. On a commis durant mon règne bien des crimes différents. J'ai puni tous ceux qui ont été découverts. S'il y en a eu qui soient demeurés cachés, doit-on dire que j'ai approuvé ceux qu'on n'a pas déférés à mon tribunal? Vous avez porté de moi un jugement très-injuste, si vous avez pensé qu'un culte superstitieux, et non pas ma foi m'ait conservé l'empire. »

Ainsi, puisque vous reconnaissez, auguste Empereur, que si vous rendez un tel rescrit vous offensez Dieu premièrement, et qu'ensuite vous manquez à la mémoire de votre père et de votre frère, faites, je vous prie, ce que vous comprenez devoir vous être utile auprès de Dieu pour votre salut.

RAPPORT DE SYMMAQUE, PRÉFET DE ROME.

« Il supplie les empereurs, au nom du sénat, de rétablir les anciennes cérémonies, et de relever l'autel de la Victoire, afin que, selon la coutume, on y fasse prêter serment. Il dit qu'il ne faut pas imiter les princes, leurs prédécesseurs, en ce qu'ils ont renversé cet autel, mais en ce qu'ils n'ont pas aboli les autres rites du paganisme; que Rome leur demande cette grâce; qu'ils peuvent l'accorder sans qu'il en coûte rien à leur trésor; que c'est une injustice que les vestales et les prêtres ne puissent recueillir les biens qu'on leur lègue par testament; que c'est cette faute que les dieux ont punie par le fléau de la famine. Il nie qu'on doive appeler ce qu'il demande une dépense dont le public sera chargé. Enfin il finit son discours en exhortant les empereurs à écouter ses prières. »

Aussitôt que l'illustre sénat, toujours dévoué à votre service, a été informé des crimes que les lois punissent, et aussitôt qu'il a vu que les bons princes voulaient effacer le souvenir des horreurs qui ont déshonoré les derniers temps, il a profité des avantages d'un siècle plus heureux ; et faisant éclater au dehors la douleur qu'il retenait depuis longtemps au fond de son cœur, il m'a député une seconde fois pour vous porter ses justes plaintes. Or, si des méchants ont eu auparavant assez de crédit pour me faire refuser audience du divin empereur, j'espère qu'aujourd'hui justice ne me sera pas déniée, Empereurs Valentinien, Théodose, Ar-

cadius, illustres, vainqueurs, triomphateurs, toujours augustes.

Chargé donc d'un double devoir, je vous expose comme votre préfet les délibérations publiques, et je vous recommande comme député de mes concitoyens les vœux qu'ils m'ont chargé de vous exprimer. Les volontés ne sont pas partagées sur ce point. Car on n'est plus dans le faux préjugé qu'on se prête au goût des courtisans, en embrassant des sentiments opposés. D'autre part, il est plus glorieux d'être aimé, chéri, respecté, que de posséder l'empire. Et enfin qui souffrirait que pour des querelles particulières on altérât le bonheur de la république? C'est par conséquent avec raison que le sénat traite en ennemis ceux qui ont préféré leurs intérêts à la gloire du prince.

Nous employons nos travaux et nos veilles pour mériter la confiance de Votre Majesté. Car en prenant la défense des ordonnances de nos ancêtres, des droits et de la destinée de notre patrie, est-ce par intérêt personnel que nous agissons? Ne contribuons-nous pas plutôt à la gloire de notre temps, laquelle n'est jamais plus grande que lorsque vous ne croyez pas qu'il vous soit permis de rien changer aux coutumes de vos prédécesseurs? C'est pourquoi nous redemandons le rétablissement de cette religion qui a rendu durant tant de siècles la république florissante. Qu'on fasse l'énumération des princes qui ont professé les deux religions, et pensé diversement sur ce sujet. Julien, qui est le plus ancien, a observé le culte de ses ancêtres. Valentinien Ier, dont le règne est plus récent, ne l'a pas aboli. Si la religion que les anciens ont professée ne peut servir d'exemple, qu'on en cherche un dans la modération et la tolérance de ceux qui leur ont succédé.

Qui est assez ami des barbares pour ne pas réclamer l'autel de la Victoire? Nous prenons des précautions contre l'avenir, et nous évitons les présages des événements

funestes. Qu'on rende du moins au nom de la Victoire l'honneur qu'on refuse à sa divinité. Votre Éternité doit beaucoup à la Victoire, et lui devra encore davantage. Que ceux à qui elle n'a pas été utile haïssent sa puissance. Pour vous, n'abandonnez pas une protectrice qui vous a procuré tant de triomphes. Tout le monde adresse des vœux à cette puissante déesse. Comment refuserait-on de révérer celle que l'on désire avec tant d'ardeur ?

Mais quand même le renversement de l'autel de la déesse ne serait pas un mauvais augure qu'il faut éviter, il est certainement de la bienséance de ne pas dépouiller le sénat de ses ornements. Faites en sorte, je vous conjure, que ce que nous avons reçu enfants, nous le laissions dans notre vieillesse à nos descendants. Nous sommes fortement attachés à la coutume. Et c'est pourquoi ce n'est pas sans raison que les lois de Constance n'ont pas longtemps subsisté. Par conséquent vous devez être en garde contre les exemples éloignés qui vous ont été proposés depuis peu. Pour nous, nous sommes attentifs à rendre votre nom et votre réputation immortels, et à empêcher que les siècles futurs n'y trouvent quelque sujet de blâme.

Or, où jurerons-nous d'observer vos lois et vos commandements ? Par quelle religieuse frayeur sera-t-on détourné de commettre un parjure, et de porter un faux témoignage ? Tout est plein de la Divinité, dira-t-on. Nul lieu ne met un perfide en assurance. A la bonne heure. Mais rien ne contribue autant à inspirer l'horreur du crime que la vue des monuments de la religion. Cet autel tient tous les hommes dans l'union et dans la concorde. Cet autel rappelle à chacun la fidélité qu'il a promise. Nos arrêts n'ont jamais autant de poids que lorsque le sénat ne les prononce qu'après avoir prêté serment. La porte sera donc ouverte aux méchants et aux parjures, et mes illustres princes approuveront un tel désordre,

eux dont la vie n'est en sûreté que sous la garde du serment public!

Mais on dit que Constance a établi un pareil règlement. Imitons plutôt les autres actions de ce prince qui n'aurait exécuté rien de semblable, si un autre avant lui était tombé dans l'égarement. Car la faute du prédécesseur porte celui qui succède à se corriger, et à ne pas encourir l'animadversion publique. Le père de Votre Majesté a pu dans une affaire récente s'exposer à la censure. Aurons-nous la même excuse, si nous imitons ce qu'on a publiquement désapprouvé?

Que Votre Éternité permette que je lui propose d'autres exemples de ce prince, dont elle fera un usage plus glorieux et plus digne d'elle. Il n'a ôté aux vierges sacrées de Vesta aucun de leurs priviléges. Il a rempli les sacerdoces de gens de condition. Il n'a pas refusé de fournir à la dépense des sacrifices et des cérémonies romaines, et ayant suivi dans toutes les rues de la ville éternelle le sénat transporté de joie, il a vu avec un visage serein les statues des dieux, il a lu leurs noms écrits au haut de leurs demeures sacrées, il s'est informé du temps où les temples ont été bâtis, il a admiré les architectes qui les ont construits, et quoiqu'il fît profession d'une autre religion, il a conservé la nôtre pendant son règne, car chacun a sa coutume. Chacun garde le culte qu'il a embrassé. La providence divine a assigné aux villes différents gardiens et des cultes particuliers. Comme elle distribue des âmes à ceux qui naissent, elle donne aussi aux peuples des génies qui règlent leur destinée. Ajoutez à cela l'utilité que les hommes en retirent, et qui les attache particulièrement aux dieux. Car la raison étant obscurcie et comme couverte d'un voile, où trouvons-nous plus sûrement la connaissance de la Divinité, que dans le souvenir des heureux succès que nous a ménagés sa bonté? Enfin si une longue suite d'années autorise une religion, il faut observer celle qu'on a suivie durant tant de siè-

cles, et marcher sur les traces de nos pères qui eux-mêmes ont marché heureusement sur celles de leurs ancêtres.

Supposons maintenant que Rome est ici présente, et qu'elle vous adresse ce discours : « Grands princes, pères de la patrie, ayez égard à ce grand nombre d'années, où la piété avec laquelle j'ai pratiqué ma religion m'a fait parvenir. Je m'en tiendrai aux cérémonies de mes ancêtres, car je n'ai pas sujet de me repentir de les avoir respectées. Je vivrai selon mes usages, étant libre comme je suis. Cette religion a mis tout l'univers sous ma domination. Ces sacrifices ont éloigné Annibal de mes murailles, et les Gaulois du Capitole. N'ai-je donc été préservée de ces redoutables ennemis que pour être déshonorée dans ma vieillesse ? Je réfléchirai sur ce qu'on prétend établir. Mais vouloir me corriger dans ma vieillesse, c'est s'y prendre bien tard et me faire injure. »

Nous demandons la paix aux dieux du pays, aux dieux qui président à chaque contrée. Il est juste de croire que celui que tous les hommes révèrent n'est qu'un seul et même Dieu. Nous contemplons les mêmes astres ; le ciel nous est commun ; nous habitons le même monde. Qu'importe par quel moyen chacun recherche la vérité ? Nous ne parvenons point par la même voie à la connaissance de ce grand secret. Voilà sur quoi disputent les oisifs. Quant à nous, nous songeons à offrir pour vous des prières, non à vous entretenir de discussions inutiles.

Quelle somme est entrée dans votre sacré trésor, pour avoir privé les vestales de leurs prérogatives ? Eh quoi ! des empereurs qui aiment à répandre des largesses leur refuseront ce que des princes économes leur ont accordé ? Elles n'ont d'autres récompenses de leur chasteté que l'honneur qui y est attaché. Comme les bandelettes qui flottent autour de leur tête en font l'ornement, ainsi elles regardent comme une grande distinction le privilége de présider aux sacrifices. Elles ne recherchent, pour ainsi

dire, que le nom et l'apparence des immunités. L'amour de la pauvreté les met à couvert du retranchement de leurs revenus. En diminuant leur bien, on augmente leur gloire, car la virginité, étant dévouée au salut public, acquiert un nouveau mérite, lorsqu'on la laisse sans rémunération.

Que ces sortes d'épargnes ne souillent jamais la pureté de votre trésor. Que le fisc des bons princes ne se remplisse pas des pertes que souffrent les prêtres, mais des dépouilles qu'on enlève aux ennemis. Peut-on se dédommager par aucun profit du déshonneur qu'on s'attire ? Et puisque l'avarice est infiniment éloignée de vos mœurs, ceux à qui on supprime les revenus dont ils jouissaient autrefois n'en sont que plus malheureux. En effet sous les empereurs, qui maîtres de leurs passions n'usurpent pas le bien d'autrui, on fait à celui qu'on dépouille une gratuite injure, lorsqu'en le dépouillant on ne cherche point à contenter de coupables désirs.

On attribue aussi au fisc les champs que la volonté des mourants a légués aux vierges et aux prêtres. Ordonnez qu'on restitue, je vous prie, vous qui êtes les pontifes de la justice, les successions que laissent les particuliers pour l'entretien des personnes sacrées de cette ville. Permettez qu'ils fassent leur testament avec sûreté, et qu'ils sachent que sous des princes qui ne sont pas avares, les clauses en seront fidèlement exécutées. Que ce bonheur du genre humain vous cause de la joie. Les exemples des spoliations ont commencé à inquiéter les mourants. La religion des Romains n'est-elle donc pas sous la protection des lois romaines ? Quel nom donnera-t-on à l'enlèvement des biens dont on n'a été privé par aucune loi, qu'on n'a perdus par aucun accident ? Les affranchis perçoivent les legs qu'on leur a faits par testament. On ne refuse pas aux esclaves de leur assigner un honnête entretien. Il n'y a que des vierges nobles et les ministres des sacrifices qui soient exclus des propriétés dont ils ont

hérité. De quoi sert alors de consacrer son corps à la chasteté pour le salut public ; d'affermir, en attirant le secours du ciel, l'éternité de l'empire; d'engager des génies amis et salutaires à favoriser vos armes et vos enseignes ; de faire des vœux efficaces pour tous les citoyens, si on n'a pas les mêmes droits que tous les autres? Il vaut donc mieux être sous le joug de la servitude que la dureté des hommes impose. Et évidemment on fait injure à la république à qui il n'est jamais honorable de payer d'ingratitude les services qu'on lui rend.

Et qu'on ne croie pas que je n'aie d'autre dessein que de soutenir la cause de ma religion. Je dis que de cette criminelle conduite sont venues toutes les calamités qui affligent l'empire romain. Nos ancêtres avaient honoré les vestales et les ministres des dieux, et leur avaient assigné par une loi un modique revenu, et de justes privilégés. On n'a point touché à ce don jusqu'au moment où d'indignes dépositaires se sont emparés des fonds destinés à la nourriture de chastes vierges, et en ont fait le salaire des plus vils esclaves. Cette horrible action a été suivie d'une affreuse famine. Une mauvaise récolte a trompé l'espérance de toutes les provinces. Ce ne sont pas les terres qui ont été en faute. Nous n'imputons pas cette disette aux malignes influences des astres. Le blé n'a été ni gâté par la rouille, ni étouffé par la nielle. Le sacrilége qu'on a commis a rendu l'année stérile, et le ciel dans sa justice a détruit les aliments dont tous avaient besoin, parce qu'on les refusait aux ministres de la religion.

Si jamais on a vu un si étrange malheur, rejetons cette grande famine sur la décadence du siècle. Mais la peste a suivi de près la stérilité de la terre. On mange des fruits sauvages pour soutenir sa vie, et le peuple des campagnes, pressé par la faim, court de nouveau aux glands des chênes de Dodone. Les provinces ont-elles jamais été frappées d'un si terrible fléau, lorsque les prêtres des dieux ont été honorés et nourris aux dépens du

public? Les hommes ont-ils jamais secoué les chênes pour avoir de quoi subsister? Quand ont-ils arraché les racines et les herbes des champs? Quand est-il arrivé que l'abondance de quelques provinces n'a pas suppléé à la disette des autres, tant que les récoltes ont été également réparties entre le peuple et les vierges? Ce qu'on fournissait aux ministres des autels attirait la bénédiction du ciel sur les fruits de la terre, et était moins une largesse qu'une précaution contre la famine. Peut-on douter que la disette n'ait enlevé à tout le monde ce que le ciel destine pour mettre tout le monde dans l'abondance?

On dira qu'on n'a refusé les revenus publics qu'aux ministres d'une fausse religion. Loin des bons princes cette pensée, qu'ils puissent adjuger au fisc ce qu'on a donné du bien commun de la république à quelques personnes. Car, comme la république se compose de particuliers, ce qu'elle donne de son fonds devient ensuite propre à chaque particulier. Vous avez l'inspection et le gouvernement de tous les biens, mais vous conservez à chacun ce qui lui appartient; et la justice a plus de pouvoir sur vous que n'en a votre liberté sans contrôle. Consultez votre libéralité et demandez-vous si vous croyez que ce que vous avez transféré à des particuliers appartienne au public? Les revenus employés à la gloire de Rome ne sont plus à ceux qui les ont consentis, et ce qui d'abord a été une grâce est devenu une dette par la coutume et par la suite du temps. On tâche donc de jeter un vain scrupule dans votre âme si grande et si divine, en vous persuadant que si vous ne nous ôtez pas nos priviléges aux dépens de votre réputation, vous ne blessez pas moins votre conscience que si vous nous les aviez concédés.

Je souhaite que les dieux de toutes les religions vous protégent, et prodiguent à la personne de Votre Majesté toute sorte de secours. Mais je désire surtout que les dieux qui ont été favorables à vos prédécesseurs vous mettent à couvert de vos ennemis, et qu'il nous soit per-

mis d'adorer ces dieux. Nous demandons que vous laissiez subsister le culte qui a conservé à votre divin père votre souveraineté et votre empire, et qui a donné à ce prince fortuné des héritiers légitimes. Ce divin vieillard, du milieu des astres où il est placé, regarde couler les larmes des prêtres, et pense qu'on l'outrage en abolissant la coutume qu'il a toujours observée.

Travaillez aussi à effacer le tort qu'a fait à votre divin frère le mauvais conseil qu'un étranger lui a donné. Couvrez d'un voile une action qu'il n'aurait jamais hasardée, s'il eût su qu'elle déplairait au sénat. Car il est certain qu'on n'a empêché les députés d'avoir audience que de peur que le sentiment public ne parvînt jusqu'à lui. Il importe à la gloire du passé que vous n'hésitiez pas à révoquer un rescrit que j'ai prouvé ne pas venir de la volonté du prince.

RÉPONSE DE SAINT AMBROISE AU RAPPORT DE SYMMAQUE

Ambroise, Évêque, au très-heureux Prince et très-clément Empereur Valentinien, toujours auguste.

Lorsque l'illustrissime Symmaque, préfet de Rome, eut présenté à Votre Majesté le rapport où il demandait que l'autel de la Victoire, qui avait été enlevé du sénat, fût remis à sa place, et que j'eus su que vous, grand Empereur, désapprouviez les demandes des païens, quoique vous fussiez encore jeune et à la fleur de l'âge, mais déjà un vieillard par la grandeur de vos vertus et par l'ardeur de votre foi; aussitôt, dis-je, que je fus instruit de ce qui se passait, je vous présentai une requête, où, après avoir exposé tout ce qui me semblait nécessaire à la connaissance des faits, je demandais néanmoins une copie du rapport.

Ce n'est donc pas que j'aie le moindre doute sur votre foi, mais parce que je songe à vous prémunir contre l'artifice, et parce que je m'assure que la piété triomphera

dans l'examen de cette affaire, que je réponds, comme il suit, aux énoncés du rapport, vous priant avant tout de ne pas vous arrêter au charme et à l'élégance du style, mais d'examiner la force des raisons. Car, comme nous l'apprend l'Écriture, la langue des savants et des lettrés est une langue d'or, qui ornée de discours vifs et pressants, et toute brillante des rayons d'une pénétrante éloquence, surprend les esprits par sa beauté, et éblouit les yeux par son éclat. Mais cet or dont les couleurs sont si belles, si vous l'examinez plus attentivement, vous trouverez qu'extérieurement c'est de l'or, mais qu'au dedans c'est un vil métal. Réfléchissez, je vous prie, et allez au fond du paganisme. Les païens font retentir de grandes et magnifiques paroles. Mais ils soutiennent des maximes tout opposées à la vérité. Ils ont dans la bouche le nom de Dieu, et ils offrent leurs hommages à une idole.

L'illustrissime préfet de Rome a proposé dans son rapport trois choses qu'il a crues bien fortes : « Rome, dit-il, redemande son ancien culte; il faut donner à ses prêtres et aux vestales de quoi les entretenir; c'est parce qu'on leur a refusé ce don, que l'empire a été affligé d'une grande famine. »

Dans le premier article, il introduit Rome qui réclame son ancien culte, en remplissant son discours de plaintes amères, et en versant des torrents de larmes. « Mes cérémonies sacrées, dit-elle, ont éloigné Annibal de mes murailles, et les Gaulois du Capitole. » Ainsi pendant qu'ils relèvent le pouvoir de leurs dieux, les païens en publient la faiblesse. Annibal a donc insulté longtemps à la religion des Romains, et malgré les dieux qui combattaient contre lui, ses victoires l'ont conduit jusqu'au pied des murailles de Rome. Pourquoi les Romains ont-ils souffert qu'on ait assiégé leur ville, si les armes de leurs dieux leur étaient favorables?

Que dirai-je des Gaulois, qui ont pénétré jusqu'au Capitole et dont ce qui restait de Romains n'aurait

pas soutenu l'effort, si les oies intimidées ne leur avaient découvert par leurs cris l'approche des ennemis? Voilà pourtant, ô païens, quels sont les gardiens de vos temples! Où était alors Jupiter? Parlait-il par la voix et par le ministère des oies?

Mais pourquoi nierais-je que la religion des Romains ait été favorable à leur parti? Cependant Annibal adorait les mêmes dieux. Que les païens fassent donc le choix qu'ils voudront. Si les dieux ont rendu les Romains victorieux, ces dieux ont donc été défaits dans la personne des Carthaginois. S'ils ont fait triompher les Carthaginois, ils n'ont donc été d'aucun secours aux Romains.

Qu'on ne rappelle plus par conséquent cette plainte lamentable du peuple romain. Car ce n'est pas Rome qui en a fourni les expressions. Rome tient un bien autre langage. « Pourquoi, dit-elle, versez-vous inutilement tous les jours le sang de tant de troupeaux innocents? Ce n'est pas par les entrailles des victimes qu'on remporte les victoires et qu'on érige les trophées, mais par la valeur des combattants. D'autres moyens m'ont soumis l'univers. Camille combattait, lorsqu'il précipita les Gaulois de la roche Tarpéienne, et reprit sur les vainqueurs les étendards qu'ils avaient enlevés du Capitole. Son courage mit en déroute ceux que la religion n'avait pas éloignés. Que dirai-je d'Attilius Regulus qui fit continuer la guerre aux dépens de sa vie? Scipion l'Africain n'a pas mérité l'honneur du triomphe parmi les autels du Capitole, mais au milieu des combats livrés à Annibal. Pourquoi me proposez-vous les exemples des anciens? Je déteste la religion des Néron? Parlerai-je de ces empereurs dont le règne n'a duré que deux mois, et de ces rois dont la puissance a été aussitôt terminée que commencée? Ou peut-être est-ce une chose nouvelle que les barbares soient sortis de leur pays pour ravager nos provinces? Les deux empereurs dont l'un offrit un exemple si funeste et si extraordinaire d'un empereur captif, et l'autre tyrannisa

l'univers par ses vices, Valérien et Gallien étaient-ils chrétiens, et avaient-ils abandonné leurs cérémonies, lorsqu'ils furent trompés par des présages qui leur promettaient la victoire? N'y avait-il pas alors un autel de la Victoire? Je me repens de mon erreur. J'ai vu mes cheveux blancs se rougir du sang que j'ai honteusement répandu. Ce ne m'est point une honte, tout accablée d'ans que je suis, de me convertir avec toute la terre. Rien n'est plus vrai que, dans quelque âge qu'on soit, il n'est jamais trop tard pour s'instruire. Que la vieillesse qui ne peut se corriger soit livrée à la confusion. On n'est pas digne de louanges, pour avoir vécu un grand nombre d'années et pour avoir des cheveux blancs, mais pour avoir la blancheur de l'innocence et des mœurs pures. Il ne saurait être honteux de prendre un meilleur parti. La seule chose qui m'était commune avec les barbares, c'est qu'auparavant je ne connaissais pas Dieu. Les rites de vos sacrifices ne consistent que dans les aspersions du sang des bêtes. Pourquoi cherchez-vous dans les entrailles des victimes immolées à connaître la volonté de Dieu? Venez apprendre la milice céleste dans laquelle nous sommes engagés; nous vivons sur la terre, et nous combattons pour le ciel. Que Dieu qui m'a créée m'instruise lui-même des mystères du ciel, et non pas l'homme qui s'est lui-même méconnu? Quand il s'agit de connaître Dieu, à qui croirai-je qu'à Dieu? Comment puis-je vous croire, vous qui avouez ne savoir pas qui est celui que vous adorez? »

On ne parvient pas, dites-vous, par une seule voie à pénétrer un si grand secret. Ce que vous ignorez, nous l'avons connu par l'oracle de Dieu; et ce que vous cherchez par de vaines conjectures, sa sagesse et sa vérité nous l'ont révélé avec certitude. Vos sentiments sont donc bien différents des nôtres. Vous demandez pour vos dieux la paix aux empereurs. Nous demandons à Jésus-Christ la paix pour les empereurs mêmes. Vous adorez les ou-

vrages de vos mains. Nous regardons comme un crime d'attribuer la divinité à tout ce qui peut être fait. Dieu ne veut pas être adoré dans des statues de pierre. Enfin vos propres philosophes se sont moqués de ce culte ridicule.

Que si vous niez que Jésus-Christ soit Dieu, parce que vous ne pouvez vous persuader qu'il soit mort étant Dieu (car vous ne savez pas qu'il n'a souffert la mort que dans sa chair, et non pas dans sa divinité, et que sa mort a délivré de la mort tous ceux qui croient en lui); quelle étrange imprudence est la vôtre, d'outrager les dieux que vous adorez, et de les déprimer en leur rendant des honneurs ! Car vous croyez que vos dieux sont du bois. O respect insultant ! Vous ne pouvez vous persuader que Jésus-Christ soit mort. O opiniâtreté honorable !

Il faut, dites-vous encore, relever les anciens autels des dieux, rendre aux statues leurs ornements. Redemandez-les à un empereur qui suive votre superstition. Un empereur chrétien ne sait respecter que l'autel de Jésus-Christ. Quoi ! les païens prétendent-ils obliger des mains pures et des bouches fidèles à se prêter à leurs sacriléges ? Que la voix de notre empereur ne fasse entendre que le nom de Jésus-Christ, et ne parle que de celui-là seul qui est sensible à son cœur, parce que *le cœur du roi est dans la main de Dieu*. Un empereur païen a-t-il jamais dressé un autel à Jésus-Christ ? Nos ennemis montrent par leur exemple, en demandant qu'on rétablisse l'ancien culte, combien les empereurs chrétiens doivent avoir de respect et d'attachement pour la religion qu'ils professent, puisque les empereurs païens ont tout fait pour leurs propres superstitions.

Il n'y a pas longtemps que nous avons commencé à paraître, et déjà les païens ne viennent plus qu'après ceux qu'ils ont exclus de leur société. Nous nous glorifions de verser notre sang, et ils s'affligent de la perte d'un peu de bien. Nous croyons en mourant remporter une victoire. Ils prennent cela pour un déshonneur. Ils ne nous

ont jamais procuré tant de gloire que lorsqu'ils ont ordonné de battre de verges les chrétiens, de les proscrire, de les tuer. La religion a changé en récompense ce que la haine nous imposait comme un supplice. Voyez quelle a été la grandeur de notre courage. Les outrages, la pauvreté, les tourments nous ont multipliés. Les païens au contraire ne croient pas que leurs cérémonies puissent subsister, si l'on n'y attache des revenus.

Il faut, disent-ils, que les vestales jouissent de leurs immunités. Qu'un tel langage se trouve dans la bouche de ceux qui ne peuvent croire qu'on embrasse gratuitement la virginité; qu'ils animent par l'espérance des richesses des filles qui n'ont pas assez de vertu. Cependant combien de vierges ont-ils attirées par la promesse de ces récompenses? A peine ont-ils reçu sept vestales. Voilà à quoi se réduit le nombre des filles qu'une mitre ornée de bandelettes, des robes de pourpre, des litières magnifiques, un cortége d'une foule d'esclaves, de grands priviléges, des profits immenses ont assemblées; encore n'ont-elles qu'un certain temps prescrit pour garder la virginité.

Que les païens ouvrent donc les yeux du corps et de l'esprit. Qu'ils considèrent une multitude de filles pleines de pudeur, un peuple de chastes colombes, une assemblée prodigieuse de vierges. Des bandelettes ne servent pas d'ornement à leur tête ; elles ne portent qu'un voile vil et méprisable, mais propre à relever leur chasteté. Loin de les rechercher, elles renoncent à toutes ces parures qui augmentent les charmes de la beauté. Elles ne connaissent point les robes de pourpre ni le luxe des habits. Elles ne mènent pas une vie de délices. Leurs jeûnes au contraire sont fréquents. Il n'y a pour elles ni priviléges ni richesses. Enfin tout pour elles est si rebutant que vous croiriez presque qu'on veut les détourner de leur profession, lorsqu'on leur en prescrit les devoirs ; mais c'est l'accomplissement de ces devoirs mêmes qui leur donne encore plus d'ardeur pour leur profession. La

virginité se comble de gloire à force de renoncements. Ce n'est plus une virginité, lorsqu'elle est achetée à prix d'argent, et qu'on ne l'embrasse point par amour de la vertu. Elle n'est plus véritable, lorsqu'elle est mise comme à l'enchère et marchandée, pour ainsi dire, seulement pour un certain temps. La première victoire de la chasteté, c'est d'étouffer le désir des richesses, car ce désir est un piége pour la pudeur et un sujet de tentation. Supposons néanmoins qu'il faille donner aux vierges des revenus et des secours pécuniaires : quels dons fera-t-on aux vierges chrétiennes assez grands pour leur multitude ? Quel trésor suffira à leur procurer assez de richesses ? Ou si les païens pensent qu'il les faut réserver aux seules vestales, n'ont-ils pas honte d'avoir pris pour eux seuls tous les biens sous le règne des empereurs païens et de refuser de les partager avec nous sous le règne des empereurs chrétiens ?

Ils se plaignent encore qu'on n'accorde plus d'aliments aux frais du public à leurs prêtres et à leurs ministres. Combien ce retranchement n'a-t-il pas provoqué de discours séditieux et emportés ? Nous, au contraire, nous ne nous plaignons point qu'en vertu d'une loi établie depuis peu, on nous refuse les successions que des particuliers nous ont léguées. Cette loi ne nous paraît pas injurieuse, parce que nous ne regrettons pas la perte des biens temporels. Si un prêtre veut s'exempter des charges curiales, il faut qu'il renonce à la possession du patrimoine de son aïeul, de son père et de tout ce qu'il a lui-même. Combien les païens, s'ils avaient un tel sujet de plainte, ne redoubleraient-ils pas leurs cris ? Combien ne gémiraient-ils pas de ce que leurs prêtres ne pourraient librement exercer les fonctions de leur sacerdoce qu'en perdant leur fortune, et seraient obligés d'acheter la faculté de servir le public au prix de toutes les commodités de la vie ? D'ailleurs, puisqu'ils sont si zélés pour le salut commun, qu'ils se consolent de l'indigence où ils

sont réduits en réfléchissant qu'ils n'ont pas vendu leur ministère, mais qu'ils se sont acquis beaucoup de gloire.

Comparez la situation des deux partis. Vous voulez qu'on vous exempte d'être décurion, lorsqu'il n'est pas permis à l'Église d'en exempter ses prêtres. On fait des testaments en faveur des ministres de vos temples. On n'exclut du droit d'hérédité aucun profane, non pas même les hommes de la plus basse condition, ni ceux qui sont perdus de réputation. Ce droit commun n'est refusé, entre tous, qu'aux seuls clercs, qui seuls néanmoins sont préposés pour offrir des vœux en faveur de tous, et chargés d'un ministère qui regarde tous les hommes. Il ne leur est permis de recevoir des plus prudentes veuves ni legs ni donation; et quoiqu'ils aient des mœurs pures et une vie irréprochable, on les punit dans le nom qu'ils portent et dans la charge qu'ils exercent : ce qu'une veuve chrétienne a légué aux prêtres d'une idole leur est acquis, et l'on annule ce qu'elle laisse aux ministres de Dieu. Je relève ces faits, non pour me plaindre, mais pour apprendre aux païens que je ne me plains pas, car j'aime mieux que nous manquions de richesses que de vertu.

Mais ils disent qu'on n'a point touché à ce qui a été donné ou laissé à l'Église. Qu'ils montrent que quelqu'un a pillé les dons de leurs temples. Au contraire, on a dévasté les temples des chrétiens. Et pourtant, si on avait dépouillé les païens, c'eût été beaucoup moins être injuste envers eux que leur rendre injure pour injure. Appelleront-ils maintenant la justice à leur secours, et feront-ils valoir l'équité des lois ? Où était donc ce sentiment de l'équité, lorsque s'étant emparés de tous les biens des chrétiens, ils ne leur permettaient pas de respirer, et défendaient qu'on leur rendît les derniers honneurs de la sépulture qu'on ne refuse jamais aux morts? La mer a restitué les corps de ceux que les païens y ont précipités. Ils font triompher notre foi en blâmant la

conduite de leurs ancêtres, dont ils condamnent les ordonnances. Mais, de grâce, quelle raison ont-ils de demander des priviléges de ceux-là mêmes dont ils condamnent les ordonnances?

Personne toutefois n'a refusé d'admettre comme légitimes les dons qu'on a faits aux temples des idoles, ni les legs qu'on a laissés aux aruspices. On ne leur a ôté que les fonds de terre dont ils n'usaient pas religieusement, quoiqu'ils prétendissent les avoir par le droit de la religion. Pourquoi, puisqu'ils invoquent notre exemple, n'imitent-ils pas notre conduite? L'Église n'a d'autre possession que sa foi. C'est la foi qui lui procure des revenus; c'est la foi qui lui procure des fruits. Les possessions de l'Église sont la nourriture des pauvres. Que les païens énumèrent les captifs que nos temples ont rachetés, les indigents auxquels ils ont fourni des aliments, les exilés à qui ils ont donné des moyens de subsistance. On n'a donc point enlevé aux païens le droit qu'ils avaient sur le fonds de la terre; on n'a que changé l'usage qu'ils faisaient des fruits que la terre produit.

Et cependant voilà, disent-ils, l'étrange action, et l'horrible crime qu'il fallait expier, et que le ciel a vengé par une famine générale; sans doute parce qu'on a fait servir à l'utilité de tous un bien qui n'était employé qu'au luxe et à la bonne chère des prêtres. C'est pour cela, disent-ils, qu'on a dépouillé les arbres de leurs écorces, et que des hommes, languissants et à demi morts, y ont appliqué leur bouche pour en tirer un misérable suc. C'est pour cela que faute de blé ils ont eu recours aux glands, qu'ils ont secoué les chênes de Chaonie, qu'ils sont revenus à la nourriture des bêtes, et que, n'ayant pour vivre que ces chétifs aliments, ils sont allés dans les forêts apaiser la faim qui les pressait. Ce sont donc là de nouveaux prodiges qui n'avaient jamais paru sur la terre, dans le temps que la superstition païenne était dominante par tout l'univers? Et en effet quand est-ce que

les mauvaises récoltes avaient auparavant trompé les vœux de l'avide laboureur ? Quand est-ce que les herbes surmontant les épis avaient ôté aux habitants de la campagne l'espérance de recueillir du grain dans les sillons qu'ils avaient ensemencés ?

Et d'où vient que les Grecs ont cru que ces chênes rendaient des oracles, sinon parce qu'ils ont reçu comme un présent du ciel les aliments sauvages que ces arbres leur fournissaient, et y ont vu un présent de la main de leurs dieux ? Qu'est-ce qui a adoré ces arbres de Dodone, si ce n'est les païens, lorsque les forêts leur offraient cette fade nourriture ? Or il n'est pas vraisemblable que leurs dieux irrités leur aient imposé comme une peine ce qu'ils avaient coutume de leur accorder comme une faveur, lorsqu'ils étaient satisfaits. De plus les dieux auraient-ils été équitables de refuser à tous les hommes la nourriture, parce qu'ils étaient irrités qu'on l'eût retranchée à un petit nombre de prêtres ? Certes, la sévérité de la vengeance passerait de beaucoup la grandeur de la faute. Cette punition n'était donc nullement propre à réprimer les excès et les égarements du monde, en détruisant tout d'un coup l'espérance que la beauté du blé donnait, cette année-là, d'une abondante récolte.

Et de vrai, il y avait plusieurs années que les priviléges des temples avaient été supprimés dans tout l'univers. N'est-ce que d'aujourd'hui qu'il est venu dans l'esprit de vos dieux de punir ceux qui les ont insultés ? C'est pour cela sans doute que le Nil n'a pas répandu ses eaux selon sa coutume, afin de venger les dommages que souffraient les prêtres de Rome, pendant qu'il ne vengeait pas ceux que souffraient ses propres prêtres.

Supposons pourtant que les dieux des païens, comme ils le pensent, se soient vengés l'année précédente des injures qu'ils avaient reçues. D'où vient que cette année ils les négligent ? Car maintenant les habitants de la campagne ne se nourrissent plus des herbes qu'ils ont

arrachées; ils ne vont plus chercher des fruits sauvages pour soulager leur faim; ils ne sont plus obligés de cueillir jusqu'aux chardons et de les manger. Mais, pleins de joie du succès de leurs travaux, ils admirent la fertilité de leurs moissons, et ils se dédommagent par l'abondance où ils se trouvent de la longue disette qu'ils ont endurée. La terre nous a rendu ses fruits avec usure.

Qui donc s'étonnera de ces vicissitudes qui marquent les années, à moins de n'avoir aucune expérience des choses humaines? Et cependant nous savons que même l'année précédente plusieurs provinces ont fait d'abondantes récoltes. Je ne parlerai pas des Gaules qui ont été plus riches que de coutume. Les Pannonies ont vendu le blé qu'elles n'avaient pas semé. La seconde Rhétie sait ce qu'il lui en a coûté pour avoir été trop fertile; car, la stérilité faisant auparavant sa sûreté, elle a attiré par sa fécondité les armes de ses ennemis. La Ligurie et la Vénétie ont trouvé des ressources dans les fruits de l'automne. Ce n'est donc point pour punir un sacrilége qu'une excessive sécheresse a rendu l'année dernière stérile; et ce n'est pas sa foi qui a mérité à la présente année des récoltes abondantes. Les païens nieront-ils aussi que la vigne ait produit une quantité prodigieuse de raisins? Ainsi nous avons eu des moissons qui nous dédommagent amplement de nos peines, et une vendange qui nous enrichit.

Il reste encore le dernier article et le plus important. Car il s'agit de savoir si vous devez, grands empereurs, rendre aux païens des revenus qui vous ont procuré de si grands avantages. En effet, dit leur apologiste, que nos dieux vous protégent et qu'il nous soit permis de les adorer. Voilà, princes pleins de foi, ce que nous ne pouvons souffrir. Les païens nous objectent comme un reproche, qu'ils offrent en votre nom leurs prières à leurs dieux, et, sans en avoir la permission de vous, ils commettent un horrible sacrilége, prenant votre silence pour un

consentement. Que leurs dieux se servent à eux-mêmes de protecteurs! Qu'ils défendent, s'ils peuvent, ceux qui les adorent! Car s'ils ne peuvent secourir leurs adorateurs, comment vous protégeront-ils, vous qui ne les adorez point?.

Il faut, ajoute l'illustrissime préfet de Rome, conserver la religion de nos ancêtres. Eh quoi! alors même que toutes choses ont dans la suite des temps été changées en mieux! Le monde qui à sa naissance n'avait été qu'un chaos d'éléments informes et répandus dans le vide, qu'un ouvrage confus et enveloppé dans une horrible obscurité; le monde ne devint-il pas plus tard, par la formation du ciel, de la mer et de la terre, un objet plein de charmes et de beauté? La terre, sortie de ces eaux ténébreuses où elle était plongée, admira avec étonnement le soleil nouveau qui l'éclairait. Le jour ne brilla pas tout d'abord; mais avec le progrès du temps, resplendissant d'un plus grand éclat, il fit sentir à l'air une vive chaleur.

La lune qui, selon les oracles des prophètes, est la figure de l'Église, au moment où elle se lève et se prépare à parcourir sa carrière mensuelle, la lune est cachée à nos yeux par les ténèbres de la nuit. Mais peu à peu croissant, pour décroître ensuite, selon qu'elle est illuminée par le soleil, elle brille d'une pure et radieuse clarté.

Les hommes ne savaient pas, au commencement, cultiver la terre et lui faire porter des fruits; mais lorsque le laboureur attentif se fut mis à dompter les champs par la charrue et à revêtir de vignes d'arides coteaux, ces soins domestiques adoucirent une nature sauvage. Pour être stériles, les premiers mois de l'année se sont pas inutiles. Puis le printemps s'émaille de fleurs qui passent promptement. Enfin l'automne nous apporte toute sorte de fruits.

Nous-mêmes, tant que nous sommes en bas âge, nous pensons comme les enfants, et nous en avons les sentiments. Mais par la suite des années la raison se déve-

loppe, et nous quittons les faiblesses de l'enfance. Que les païens soutiennent donc que tout devrait demeurer tel qu'il était dans sa naissance, que le monde devait rester couvert de ténèbres, et qu'il a perdu sa beauté en recevant la lumière du soleil! Or, combien est-il plus agréable d'avoir chassé les ténèbres de l'esprit que celles du corps, et d'avoir fait briller devant les hommes la lumière de la foi, que la lumière du soleil? Le premier âge du monde a été faible et imparfait, mais il a été suivi de la vieillesse vénérable de la foi. Que ceux qui n'approuvent pas une telle succession blâment la moisson de venir trop tard, la vigne de ne donner des raisins que lorsque l'année est avancée, et se plaignent enfin de ce que les oliviers ne produisent que des fruits tardifs.

C'est notre foi qui a fait une grande moisson des âmes. C'est la grâce de l'Église qui a fait une abondante vendange de mérites. Cette foi dès le commencement du monde agissait dans les saints; mais dans les derniers temps elle s'est répandue sur tous les peuples, afin que tous les hommes reconnussent que la foi de Jésus-Christ ne s'est pas établie, lorsque les esprits étaient encore grossiers et peu éclairés (car on ne remporte point de victoire ni de couronne sans avoir un ennemi à combattre); mais qu'ayant détruit les fausses opinions qui régnaient auparavant, elle a su, avec le triomphe de la justice, assurer celui de la vérité.

Si Rome aimait son ancien culte, pourquoi a-t-elle introduit un culte étranger? Je passe sous silence l'or enfoui dans la terre, et les cabanes des bergers toutes brillantes de superbes dorures. Pourquoi, pour ne parler que de ce qui excite leurs plaintes, pourquoi les païens ont-ils reçu les simulacres des villes qu'ils avaient prises, les dieux dont ils avaient triomphé, et toutes leurs cérémonies, jaloux d'adopter les superstitions étrangères? D'où ont-ils appris que Cybèle lave ses chars dans la rivière fabuleuse d'Alméon? D'où leurs sont venus les devins

Phrygiens et les dieux de l'injuste Carthage toujours exécrables aux Romains? Ils adorent la déesse que les Africains appellent Céleste, les Perses Mithra, plusieurs Vénus, non que ce soient des divinités diverses, mais une divinité unique à qui on a donné des noms différents. C'est ainsi qu'ils ont cru que la Victoire était une déesse, quoique la Victoire soit une faveur, non une puissance du ciel; un don, et non pas une force dominatrice; le prix de la valeur des légions, mais non pas la récompense des superstitieux. Est-ce donc une grande déesse, la Victoire que la multitude des soldats s'attribue, ou qu'on doit à l'heureux succès des combats?

Or les païens demandent qu'on dresse son autel dans le sénat de Rome, c'est-à-dire dans le lieu où s'assemblent beaucoup de chrétiens. Il y a des autels dans tous les temples; il en faut encore un dans le temple des victoires. Parce que les païens se plaisent à avoir ce grand nombre d'autels, ils offrent leurs sacrifices en tous lieux. Mais n'est-ce pas insulter à la foi que de vouloir encore offrir un sacrifice sur cet autel? Peut-on souffrir que pendant qu'un païen sacrifie, un chrétien soit présent? Que les chrétiens, dit Symmaque, reçoivent malgré eux dans leurs yeux la fumée des victimes, qu'ils entendent de leurs oreilles la symphonie qui accompagne le sacrifice, qu'ils aient la bouche pleine de la cendre qui sort de l'autel, qu'ils respirent de leurs narines l'encens qu'on y brûle, et que, malgré leur répugnance, ils aient le visage exposé aux étincelles qui éclatent de nos foyers. N'est-ce pas assez pour lui d'avoir rempli d'idoles les bains, les portiques et les rues mêmes? Sera-t-il dit que dans une assemblée où tout est commun, la condition ne sera pas commune? La portion du sénat qui fait profession de piété sera-t-elle engagée par la parole de ceux qui prêtent serment et qui jurent devant cette idole? Si les sénateurs chrétiens rejettent un tel engagement, ils sembleront publier qu'on ne fait que des mensonges et des parjures.

S'ils y consentent, ils sembleront confesser le sacrilége dont ils se rendent coupables.

Mais en quel lieu, ajoute Symmaque, grands empereurs, jurerons-nous d'observer vos lois et vos édits? Eh quoi! vous qui êtes les gardiens et les dépositaires des lois, aurez-vous recours aux suffrages et aux cérémonies des païens, pour vous assurer de notre fidélité? Non-seulement on rend suspecte la fidélité de ceux qui sont présents, mais aussi la fidélité de ceux qui sont absents; et ce qui est encore pis, on attaque votre foi, car vous nous forcez de commettre un sacrilége, si vous nous ordonnez de consentir à ce que demandent les païens. Constance, d'auguste mémoire, étant encore catéchumène, et n'étant pas initié à nos mystères, crut se souiller, s'il voyait seulement cet autel. Il commanda qu'on l'enlevât, il ne commanda pas qu'on le rétablît. De la sorte, il proposa un exemple à suivre, sans donner un ordre auquel il fallût se soumettre.

Et que personne ne se fasse illusion sur ce que Constance n'est plus. La présence de l'âme est beaucoup plus intime que celle des yeux. La liaison qui se forme par l'esprit est tout autrement forte que celle qui se produit par le corps. Vous êtes les maîtres et les présidents du sénat; vous le convoquez, il s'assemble sur votre commandement. C'est à vous et non pas aux dieux des païens qu'il engage sa conscience. Il vous préfère à ses enfants, mais non pas à la foi de Jésus-Christ. Voilà l'amour que les souverains doivent désirer de la part de leurs sujets. Voilà l'amour qu'ils doivent plus estimer que l'empire. Car si la foi de Jésus-Christ est en sûreté, par elle leur empire sera conservé.

Peut-être quelqu'un se scandalisera-t-il qu'un prince aussi fidèle et aussi religieux que Gratien ait perdu l'empire et la vie : comme si le mérite et la vertu dépendaient de l'instabilité des choses présentes. Pour peu qu'on soit sage, ne sait-on pas que les affaires humaines roulent

comme en un cercle qui ne les laisse point toujours dans la même situation, mais qui les change sans cesse et les fait passer par des vicissitudes continuelles?

Qui d'entre les Romains a été plus heureux que Pompée? Ce grand homme, après s'être rendu célèbre dans tout l'univers par trois triomphes, perdit malheureusement une décisive bataille. Obligé alors de prendre la fuite, s'exilant en quelque sorte aux extrémités de l'empire où il tenait le premier rang, et croyant trouver un asile à Canope, il y fut assassiné par la main d'un eunuque.

Qui a été plus illustre que Cyrus, roi de Perse et le maître de tout l'Orient? Et pourtant, après avoir soumis des ennemis très-puissants, et donné la vie sauve à des princes qu'il avait défaits, il fut lui-même vaincu, et perdit la vie par les armes d'une femme. Il avait traité avec beaucoup d'honneur ceux même qui étaient ses captifs, et lui il devint le jouet et l'objet du mépris d'une reine qui lui fit trancher la tête, et qui ordonna de la jeter dans une outre pleine de sang, lui disant avec insulte de s'en rassasier. Tant il est vrai que dans le cours de la vie présente on n'a pas toujours le même succès, mais qu'on éprouve des changements contraires.

Nous ne trouvons point d'homme plus appliqué à offrir des sacrifices qu'Amilcar, général des Carthaginois. Occupé durant tout le temps du combat à sacrifier au milieu de ses troupes, il n'eut pas plutôt reconnu qu'une des ailes de son armée était rompue, qu'il se précipita lui-même dans les flammes qu'il allumait, pour éteindre par le poids de son corps ce feu sacré qui ne lui avait été d'aucun secours.

Parlerai-je de Julien qui, par excès de crédulité, se confiant trop aux réponses des aruspices, s'ôta le moyen de retourner dans son empire? Ce n'est donc pas toujours la même faute qui attire le même malheur. Quant à nous, nous n'avons fait périr personne par de mensongères promesses.

J'ai répondu à ceux qui m'ont attaqué, comme si j'étais insensible à leurs attaques. Mon dessein n'a été que de refuser leur rapport, non d'exposer le ridicule de leurs superstitions. Cependant, grand Empereur, ce rapport doit encore redoubler votre défiance. Symmaque, en effet, vous y ayant représenté que parmi les princes vos prédécesseurs, les premiers ont suivi le culte de leurs ancêtres, et que l'un des derniers ne l'a point aboli ; et ayant ajouté : « si la religion des anciens ne vous sert pas d'exemple, du moins imitez la modération du dernier de nos empereurs ; » il vous a clairement montré par là que vous devez à votre foi de ne pas suivre l'exemple des païens en favorisant leur idolâtrie, et que vous devez à l'amour fraternel de ne point violer les lois de Gratien. Car, si pour la défense de leur parti, nos adversaires ont allégué la modération des princes, qui étant chrétiens n'ont pas aboli les ordonnances des empereurs païens, combien plus devez-vous déférer à l'amour fraternel ? En effet, s'il était possible que votre frère eût rendu quelque loi que vous n'approuvassiez pas, il faudrait dissimuler afin de ne pas manquer à sa mémoire. Maintenant au contraire vous pouvez satisfaire à ce qui convient à votre foi, et à ce que vous impose l'amitié qui vous unit à votre frère.

« Saint Ambroise expose à Eugène pourquoi il ne l'a pas attendu à Milan. Ayant ensuite rappelé tout ce qui s'est passé sous le règne de Valentinien et de Théodose à l'occasion du rapport de Symmaque, il reprend avec liberté ce tyran de ce qu'en rendant aux temples des idoles leurs revenus, il n'a eu devant les yeux ni la crainte de Dieu, ni le soin de sa propre réputation. »

Au très-clément Empereur Eugène, Ambroise Évêque.

Le motif de ma retraite a été la crainte de Dieu ; car j'ai coutume de lui rapporter, autant que je peux, toutes

mes actions, de n'en détourner jamais mon esprit, et de tenir plus à la grâce de Jésus-Christ qu'à la faveur de quelque homme que ce soit. Or, je ne fais injure à personne si je préfère Dieu à tous les hommes, et si me confiant en lui je ne crains pas de dire aux empereurs toute ma pensée. Ainsi, n'ayant pas gardé le silence avec les autres empereurs, je ne me tairai pas non plus avec vous, très-clément Empereur, et pour observer l'ordre des choses je vous rapporterai en abrégé ce qui concerne l'affaire qui nous occupe.

Symmaque, homme illustrissime, étant préfet de Rome, présenta une requête à Valentinien le Jeune, d'auguste mémoire, pour obtenir qu'on rendît aux idoles les revenus qu'on leur avait ôtés. Symmaque fit ce que son devoir et sa religion lui prescrivaient. Je dus aussi, moi qui suis évêque, reconnaître à quoi m'obligeait ma dignité. Je présentai donc, de mon côté, aux empereurs deux requêtes, où je remontrais qu'un chrétien ne pouvait pas rendre des revenus qui devaient être employés à des sacrifices profanes; que je n'avais pas conseillé qu'on les leur enlevât, mais que je conseillais de ne les leur point rendre; que l'empereur semblerait bien plus les donner aux idoles que les leur restituer; qu'il ne leur rendrait pas ce qu'il ne leur avait pas ôté, mais qu'il fournirait de sa propre volonté de quoi entretenir la superstition; que s'il négligeait ces observations, je l'avertissais ou qu'il ne vînt pas à l'Église, ou, s'il y venait, qu'il s'attendît à n'y point trouver d'évêques ou à n'y en trouver que pour lui résister; qu'enfin il n'alléguât pas pour excuse qu'il n'était que catéchumène, puisqu'il n'est pas permis aux catéchumènes mêmes de donner des revenus aux idoles.

On lut mes requêtes dans le conseil impérial. Le comte Bauton, grand maître de la milice, et Rumoride, chef militaire également puissant, et qui dès ses plus tendres années adorait les divinités païennes, étaient tous deux pré-

sents. Valentinien dans ce temps-là écouta favorablement ma demande, et il n'agit que selon les lumières et les maximes de notre religion. Tous ses conseillers avaient suivi l'avis contraire du comte Bauton.

Je fis dans la suite la même déclaration au très-clément empereur Théodose, et je n'hésitai pas à m'expliquer sur ce sujet avec lui-même, lorsque le sénat lui envoya une ambassade pour cette affaire, quoique ce ne fût pas au nom de tout le sénat. Il eut la bonté de se rendre enfin à mes instances, quoique j'eusse été quelques jours sans le voir. Mais il ne songea point à s'en offenser, parce que ne me proposant pas mes propres intérêts, mais l'utilité de son âme et de la mienne, je n'avais point de confusion de parler devant les rois.

Le sénat envoya une seconde ambassade dans les Gaules à l'empereur Valentinien, d'auguste mémoire, sans pouvoir rien obtenir. Cependant j'étais absent, et pour lors je ne lui avais point écrit.

Mais aussitôt que Votre Clémence eut pris les rênes de l'empire, on apprit que vous aviez fini par accorder aux hommes les plus distingués de l'État, mais païens de religion, la grâce qu'ils avaient jusque-là vainement sollicitée. Et peut-être pourrait-on dire que vous n'avez pas rendu des revenus aux temples, mais que vous les avez donnés à des officiers auxquels vous étiez redevable des plus importants services. Toutefois vous savez que la crainte de Dieu doit nous porter à agir avec fermeté, ce que font souvent pour conserver la liberté non-seulement les évêques, mais encore les officiers de vos armées, et ceux même qui gouvernent vos provinces. Des ambassadeurs après votre avénement vous ont demandé la restitution des revenus des temples. Vous les avez refusés. D'autres ambassadeurs vous ont adressé la même demande. Vous avez encore montré de la répugnance. Enfin vous avez cru pouvoir satisfaire les exigences des derniers.

La puissance impériale est grande, il est vrai, mais considérez, auguste Empereur, que Dieu est infiniment grand, qu'il connaît les pensées de tous les hommes, qu'il sonde les secrets des consciences, qu'il prévoit toutes choses avant qu'elles arrivent, qu'il pénètre jusqu'au fond de votre cœur. Vous ne souffrez point qu'on vous trompe, et vous voudriez cacher à Dieu quelque chose. Je suis sûr que telle n'a pas été votre pensée. Cependant, quoique ces ambassadeurs vous pressassent si instamment, n'était-il pas de votre devoir, auguste Empereur, de leur résister pour l'amour du Dieu souverain, vivant et véritable, avec encore plus de fermeté, et de leur refuser ce qui tournait au déshonneur de notre sainte religion?

Qui songe à se plaindre que vous répandiez vos libéralités comme il vous plaît? Nous ne recherchons pas sur qui vous répandez vos bienfaits. Nous ne portons point envie à la fortune des autres, mais nous sommes les interprètes et les gardiens de la foi. Comment désormais offrirez-vous vos présents à Jésus-Christ? Peu de gens jugeront sainement de ce que vous avez fait; tous diront que vous avez fait ce que vous avez voulu. On vous attribuera tout ce que les païens feront; on ne leur attribuera que ce qu'ils ne feront pas. Tout empereur que vous êtes, vous n'en devez être que plus soumis à Dieu. Comment les pontifes de Jésus-Christ distribueront-ils maintenant vos aumônes?

On agita une pareille question dans les anciens temps; les persécuteurs néanmoins cédèrent à la foi de nos pères, et les idolâtres eurent pour nos ancêtres cette condescendance. Car, comme on célébrait dans la ville de Tyr les jeux qui ont lieu tous les cinq ans, et comme le très-impie roi Antiochus était venu pour y assister, Jason ordonna que ceux qui avaient soin des choses saintes à Antioche apporteraient de Jérusalem trois cents drachmes d'argent, et qu'on les emploierait pour le sacrifice

d'Hercule. Or, nos pères ne confièrent pas cet argent à des Gentils, mais à des hommes fidèles qui protestèrent que cette somme ne serait pas destinée aux sacrifices des faux dieux, cela étant contraire à leur religion, mais à d'autres dépenses. On décida, en conséquence, que Jason ayant envoyé cet argent pour le sacrifice d'Hercule, on devait le recevoir dans l'intention pour laquelle il avait été envoyé; mais que ceux qui l'avaient apporté s'opposant par zèle de religion à ce qu'on en fît cet usage, on le destinerait non à des sacrifices, mais à d'autres besoins. On l'employa donc à la construction des galères. Et quoique les chrétiens eussent envoyé cet argent malgré eux, il ne fut pourtant pas affecté aux sacrifices, mais à d'autres dépenses publiques.

Sans doute ceux qui l'avaient apporté auraient pu se taire, mais ils auraient transgressé leur mandat, sachant à qui ils l'apportaient. Voilà pourquoi on avait député des hommes craignant Dieu, afin qu'ils obtinssent que cet argent ne fût pas destiné aux temples des idoles, mais à la construction des galères. Ainsi cet argent se trouva confié à des hommes qui soutinrent la cause et l'honneur de la loi sainte, et l'événement, en leur venant en aide, mit leur conscience en repos. Si donc des Juifs soumis à l'empire d'un roi infidèle témoignaient de si grands égards, pouvez-vous douter, auguste Empereur, de ce que vous auriez dû faire? Vous que personne ne contraignait, vous qui n'étiez assujetti à personne, vous auriez dû prendre conseil des évêques.

Pour moi, lorsque j'ai résisté alors à votre rescrit, quoique j'aie été le seul qui ait résisté, je n'ai pas été néanmoins le seul qui ait voulu agir de la sorte, je n'ai pas été le seul qui en ait donné le conseil. Mais étant engagé par ma parole et devant Dieu et devant les hommes, j'ai compris que rien ne m'était permis; que je ne devais prendre d'autre parti que de ne pas blesser ma conscience, ne pouvant d'ailleurs ajouter foi à vos promesses.

Et j'ai longtemps tenu ma douleur secrète; je l'ai longtemps cachée, j'ai cru ne devoir en rien découvrir à personne. A présent il ne m'est plus permis de dissimuler. Je n'ai plus la liberté de me taire. Aussi voilà pourquoi dès le commencement de votre empire je n'ai pas répondu aux lettres que vous m'avez écrites, prévoyant ce qui arriverait. Enfin, lorsque vous me demandiez des lettres, et que je ne vous écrivais point, je me suis dit : Voilà ce qui m'oblige à ne point répondre, et voilà, je pense, le moyen de lui arracher en quelque sorte ce que je désire d'obtenir.

Cependant, quand l'occasion s'est présentée, et que mon devoir l'a exigé, je vous ai écrit, et vous ai prié pour ceux qui avaient sujet de redouter votre colère, montrant ainsi que, dans la cause de Dieu, j'éprouve une juste frayeur de contrevenir à ce qu'il m'ordonne, et que je n'ai garde de préférer les bonnes grâces des grands, méritées par une basse adulation, à ce que je dois au salut de mon âme. Mais d'autre part, n'est-il pas clair que lorsque je puis vous adresser mes prières avec bienséance, je ne manque pas de vous rendre tout le respect et toute la soumission dus à la puissance souveraine; selon qu'il est écrit : « Rendez hommage à celui à qui vous devez hommage; payez le tribut à celui à qui vous devez le tribut. » Car, vous ayant honoré de tout mon cœur lorsque vous n'étiez qu'un particulier, comment ne vous honorerais-je pas à présent que vous êtes empereur? Mais puisque vous voulez qu'on vous honore, souffrez qu'on honore Celui que vous voulez aussi qu'on reconnaisse pour l'auteur de votre empire.

(Saint Ambroise. *Lettres XVII*[e], *XVIII*[e] *et LVII*[e].)

V. TABLEAU D'UN ÉTAT CORROMPU.

Les adorateurs des dieux et qui imitent avec joie les déréglements et les crimes des dieux ne se soucient pas que la république soit prostituée à toutes sortes de vices. Qu'elle demeure seulement debout, disent-ils, qu'elle fleurisse, qu'elle soit triomphante et victorieuse, mais surtout qu'elle jouisse d'une parfaite tranquillité; que nous importe le reste ? Il nous importe bien davantage que chacun accroisse tous les jours ses richesses pour suffire à toutes ses profusions et s'assujettir les faibles : Que les pauvres deviennent les courtisans des riches pour avoir de quoi vivre et jouir d'une oisiveté tranquille à l'ombre de leur protection, et que les riches abusent des pauvres pour les faire servir à leur faste et à leur vanité : Que les peuples applaudissent non à ceux qui s'occupent de leurs véritables intérêts, mais à ceux qui leur fournissent la matière de leurs voluptés : Qu'on ne commande rien de fâcheux, qu'on ne défende rien d'agréable : Que les rois ne se soucient pas que leurs sujets soient bons, pourvu qu'ils soient soumis : Que leurs sujets ne leur obéissent pas comme aux directeurs de leurs mœurs et de leur conduite, mais comme aux arbitres souverains de leur fortune, qui sont obligés de subvenir à leurs délices, et qu'ils ne les honorent pas sincèrement, mais les craignent en esclaves : Que les lois songent plutôt à conserver à chacun sa vigne que son innocence : Que l'on n'appelle en justice que ceux qui entreprennent sur la fortune ou sur la vie d'autrui, ou qui le gênent et lui font tort; mais qu'on puisse faire librement tout ce qui plaît des siens, ou avec les siens, ou avec tous ceux qui le veulent bien souffrir : Qu'il y ait grand nombre de courtisanes : Que l'on bâtisse de grandes et superbes maisons : Qu'on

puisse faire bonne chère partout où l'on voudra, sans en être empêché, et passer les nuits à jouer, boire, et se livrer à toutes sortes de débauches : Qu'on danse et qu'on balle de tous côtés : Que les théâtres retentissent des voix de ceux qui applaudissent à des actions infâmes ou cruelles, et que celui qui désapprouvera ces divertissements soit regardé comme un ennemi public : Que quiconque s'y veut opposer ne soit point écouté, et que le peuple le bannisse et le lapide : Qu'on ne tienne pour les vrais dieux que ceux qui ont procuré aux peuples cette félicité, et qui la leur conservent : Qu'on les adore comme ils veulent être adorés, et qu'ils demandent tels jeux qu'il leur plaira, et les reçoivent de leurs adorateurs ou avec leurs adorateurs : Qu'ils fassent seulement que ni la guerre, ni la peste, ni aucune autre calamité ne trouble un État si heureux. Quel est l'homme sensé qui comparerait une telle république, je ne dis pas à l'Empire Romain, mais à la maison de Sardanapale?

(Saint Augustin. *Cité de Dieu*, liv. II, ch. xx.)

VI. LES DEUX HOMMES; LES DEUX CITÉS.

Voici la manière dont Dieu dispense ses grâces dans le cours des temps, et les remèdes que sa providence donne à ceux qui ont mérité par le péché d'être assujettis à la mort :

Premièrement il faut considérer la nature et la condition de chaque homme qui naît dans le monde.

Son premier âge, qui est l'enfance, se passe à nourrir son corps, et il oublie cet âge à mesure qu'il croît.

Après l'enfance, vient le second âge, et nous commençons à faire quelque usage de la mémoire.

A celui-là succède le troisième âge, auquel la nature met l'homme en état d'être père.

Le quatrième âge rend l'homme capable d'exercer les charges publiques, et l'oblige à régler sa vie sur les ordonnances des lois. C'est à cet âge que les défenses sévères de commettre des crimes, et les peines décernées contre ceux qui les ont commis, lesquelles retiennent les hommes par le frein d'une crainte servile, excitent dans les âmes charnelles une ardeur encore plus violente de satisfaire leurs passions, et les rendent doublement coupables dans toutes leurs fautes, parce qu'il y a plus de péché à faire une action qui non-seulement est mauvaise, mais qui encore est défendue.

Après les travaux et les agitations de cet âge, l'homme entre dans la vieillesse, où il trouve quelque paix et quelque repos.

Et il tombe enfin dans le dernier âge qui, au milieu des chagrins et des incommodités, au milieu des faiblesses et des maladies, le conduit jusqu'à la mort.

Voilà la vie de l'homme, qui vit selon le corps, et qui

est comme enchaîné par les passions violentes que lui cause l'amour des choses du monde.

C'est celui qu'on appelle le vieil homme, l'homme extérieur et terrestre, quelque heureux qu'il puisse être de cette félicité humaine, qui seule est connue du peuple; quelque bien réglée que soit la ville où il demeure, qu'elle soit gouvernée par des rois, ou par des princes, ou par les lois, ou par toutes ces puissances ensemble. Car il est impossible que les peuples mêmes qui ne recherchent que les biens de la terre puissent vivre avec justice et conserver cette beauté qui se trouve dans l'ordre civil des États et des républiques, s'ils ne sont soumis à quelqu'une de ces sortes de gouvernements.

Il y a des hommes qui depuis leur naissance jusqu'à leur mort ne mènent que la vie de ce vieil homme extérieur et terrestre, soit qu'ils se montrent honnêtes gens et modérés autant que des personnes du monde le peuvent être, soit qu'ils ne gardent pas cette modération, et qu'ils ne soient pas même justes de cette justice servile et humaine.

Mais il y en a quelques-uns qui, commençant à vivre de la vie de ce vieil homme (comme ils ne sauraient faire autrement), renaissent ensuite par une naissance intérieure. Détruisant alors les restes de cette vieillesse et de cette corruption par la force qu'ils acquièrent dans la vie spirituelle, et par le progrès qu'ils font dans la sagesse du christianisme, ils soumettent violemment leur existence aux lois du ciel, jusqu'à ce qu'après la mort visible, l'âme et le corps soient entièrement renouvelés.

C'est cet homme qu'on appelle l'homme nouveau, l'homme intérieur et céleste, lequel, par une proportion qui se rencontre entre lui et le vieil homme, a aussi ses âges spirituels, mais qui sont plus distingués par les degrés de son avancement dans la vertu que par le nombre de ses années.

Dans son premier âge, il se nourrit des bons exemples

qu'il trouve dans les histoires, et cette nourriture est comme le lait de son enfance.

Dans le second, il oublie déjà les choses humaines, n'aspirant plus qu'aux choses divines, et il ne demeure plus dans le sein et comme dans les bras de l'autorité humaine, mais s'avance par les démarches de la raison vers la loi souveraine et immuable.

Dans le troisième, l'homme est dans une force et une vigueur plus grandes, et soumettant parfaitement la chair à l'esprit, comme la femme est soumise à son mari, il ressent une joie intérieure, et comme les douceurs de l'affection conjugale. C'est alors que la partie inférieure s'unit et se joint avec la supérieure, qu'elle se couvre comme du voile de la chasteté et de la pudeur, et qu'elle est si éloignée d'avoir besoin qu'on l'oblige à bien vivre, qu'elle ne voudrait pas pécher quand toute la terre le lui permettrait.

Dans le quatrième âge, l'homme nouveau accomplit les mêmes actes que dans le troisième, mais il les accomplit avec plus de conduite et de fermeté. Il commence alors à entrer dans l'état d'homme parfait, et se trouve capable de soutenir toutes les persécutions des hommes, de résister à tous les flots et à toutes les tempêtes du monde.

Lorsqu'il est arrivé au cinquième âge, il jouit d'une paix entière et d'une parfaite tranquillité, vivant parmi les richesses et dans l'abondance du royaume immuable de la souveraine et ineffable sagesse.

Dans le sixième, il se renouvelle et se change entièrement, il oublie toute cette vie temporelle et passagère, et ne pense plus qu'à l'éternité. C'est alors qu'il prend cette forme si parfaite et si accomplie, qui a été créée à l'image et ressemblance de Dieu même.

Dans le septième âge, il possède le royaume éternel, et une béatitude perpétuelle, qui ne peut être distinguée par la succession des temps. Car, comme la mort est la fin du vieil homme, ainsi la vie éternelle est la fin de l'homme

nouveau, parce que le premier est l'homme pécheur et le second est l'homme juste.

Nous appelons Cité de Dieu cette cité à qui rend témoignage l'Écriture, dont l'autorité divine s'est assujetti toutes sortes d'esprits, non par les mouvements fortuits des volontés humaines, mais par la disposition souveraine de la Providence. Car c'est là qu'il est écrit : « On a dit des choses glorieuses de vous, Cité de Dieu. » Et en un autre psaume : « Le Seigneur est grand et digne des plus hautes louanges. Il augmente les sujets de réjouissance par toute la terre dans la Cité de notre Dieu, sur sa montagne sainte. » Et un peu après au même psaume : « Nous avons vu de nos yeux dans la ville du Seigneur des armées, dans la ville de notre Dieu tout ce que nous en avions ouï dire ; Dieu l'a fondée pour l'éternité. » Et encore dans un autre psaume : « Le cours impétueux du fleuve réjouit la Cité de Dieu, le Très-Haut a sanctifié sa demeure ; Dieu est au milieu d'elle, elle ne sera point ébranlée. » Par ces témoignages et ces manifestations nous apprenons qu'il y a une Cité de Dieu, dont nous désirons d'être citoyens par l'amour que son fondateur nous a inspiré. Les citoyens de la Cité de la terre préfèrent leurs divinités à ce fondateur de la sainte Cité, ne sachant pas qu'il est le Dieu des dieux, non des faux dieux, c'est-à-dire des dieux impies et superbes, qui privés de la lumière immuable et commune à tous, et réduits à je ne sais quelle misérable prééminence, sont jaloux de leur propre grandeur, et demandent des honneurs divins de ceux qu'ils ont trompés et assujettis ; mais le Dieu des dieux saints, c'est-à-dire des anges, qui aiment mieux se soumettre eux-mêmes à un seul que de s'en soumettre plusieurs ; et adorer Dieu, que d'être adorés au lieu de lui.

Dieu a voulu que tous les hommes sortissent d'un seul homme, afin de les unir plus étroitement ensemble, non-seulement par la ressemblance de la nature, mais aussi par les nœuds de la parenté ; et les hommes ne seraient point morts si les deux premiers, dont l'un n'a été créé d'aucun autre, et l'autre a été créé de celui-là, n'eussent mérité ce châtiment par leur désobéissance, qui a corrompu la nature humaine, et transmis leurs péchés à leurs descendants avec la nécessité de mourir. Or, cette mort a tellement établi son empire parmi les hommes, qu'elle les précipiterait tous dans la seconde mort qui n'a point de fin, si la grâce gratuite de Dieu n'en sauvait quelques-uns. De là vient que tant de nations qui sont dans le monde, si différentes de mœurs, de coutumes et de langage, ne composent toutes ensemble que deux sociétés d'hommes, que nous pouvons justement appeler deux cités selon l'Écriture. L'une est la cité de ceux qui veulent vivre selon la chair; et l'autre, la cité de ceux qui vivent selon l'esprit : et quand les uns et les autres ont obtenu ce qu'ils désirent, ils sont en repos chacun en leur manière.

Il faut donc voir premièrement ce que c'est que vivre selon la chair, et ce que c'est que vivre selon l'esprit. Car quelqu'un qui ne serait pas fort versé dans le langage de l'Écriture pourrait s'imaginer d'abord que les épicuriens vivent selon la chair, parce qu'ils mettent le souverain bien de l'homme dans la volupté du corps, et que les stoïciens, qui le mettent dans l'âme, vivent selon l'esprit. Mais au sentiment de l'Écriture, les uns et les autres vivent selon la chair. Car l'Écriture n'appelle pas seulement chair le corps de tout animal mortel et terrestre, comme lorsqu'elle dit : « Toute chair n'est pas la même ; car autre est la chair de l'homme, autre celle des bêtes, autre celle des oiseaux, autre celle des poissons ; » mais elle emploie ce mot en beaucoup d'autres sens, et entre autres pour signifier l'homme même en prenant la partie

pour le tout, comme en ce passage de l'Apôtre : « Nulle chair ne sera justifiée par les œuvres de la loi ; » car qu'est-ce que cela veut dire, sinon *nul homme?* comme saint Paul le déclare lui-même en ces termes ; « Nul homme ne sera justifié par la loi ; » et dans l'épître aux Galates : « Sachons qu'aucun homme ne sera justifié par les œuvres de la loi. » C'est en ce sens qu'on doit prendre ces paroles de saint Jean : « Et le Verbe s'est fait chair, » c'est-à-dire homme. Paroles qui, mal interprétées, ont porté quelques-uns à penser que Jésus-Christ n'avait point d'âme humaine. Car, comme on entend la partie par le tout dans ces paroles de Marie-Madeleine : « Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis, » la Madeleine ne voulant parler que du corps du Christ qu'elle croyait qu'on avait ôté du tombeau, on entend de même quelquefois le tout par la partie, comme dans ces autres expressions que nous venons de rapporter. L'Écriture donc prenant ce mot de chair en plusieurs façons qu'il serait superflu de rapporter, pour concevoir ce que c'est que vivre selon la chair, considérons attentivement ce passage de l'épître de saint Paul aux Galates, où il dit : « Les œuvres de la chair sont aisées à connaître, comme l'impureté, l'idolâtrie, les empoisonnements, les inimitiés, les contentions, les jalousies, les animosités, les dissensions, les hérésies, les envies, les ivrogneries, les débauches et autres actions semblables dont je vous ai dit et vous le dis encore, que ceux qui commettent ces crimes ne posséderont point le royaume de Dieu. Car dans les œuvres de la chair que l'Apôtre dit être aisées à connaître et qu'il condamne, nous ne trouvons pas seulement celles qui concernent le corps, comme sont l'impureté, l'ivrognerie, la gourmandise, mais encore celles qui ne regardent que l'esprit. En effet, qui ne reconnaîtra que l'idolâtrie, les empoisonnements, les inimitiés, les contentions, les jalousies, les animosités, les dissensions, les hérésies et les envies,

sont plutôt des vices de l'âme que du corps? puisqu'il se peut faire qu'on s'abstienne des plaisirs du corps pour devenir idolâtre ou hérétique; et cependant un homme de la sorte est convaincu par cette autorité de l'Apôtre de vivre selon la chair, et en cela même qu'il s'abstient des voluptés de la chair, il est clair qu'il commet des œuvres damnables de la chair? Les inimitiés ne sont-elles pas dans l'esprit? Et qui s'aviserait de dire à son ennemi : Vous avez une mauvaise chair contre moi, pour dire qu'il a une mauvaise volonté? Pourquoi donc le docteur des Gentils appelle-t-il tout cela œuvres de la chair, sinon par cette façon de parler qui fait qu'on exprime le tout par la partie, c'est-à-dire l'homme entier par la chair?

Car, prétendre que la chair est cause de tous les vices, et que l'âme n'y est sujette que parce qu'elle en est revêtue, c'est ne pas considérer assez attentivement toute la nature de l'homme. Il est vrai que le corps appesantit l'âme; d'où vient que le même apôtre parlant de ce corps corruptible, dont il avait dit un peu auparavant : « Quoique notre homme extérieur se corrompe : Nous savons, ajoute-t-il, que si cette maison de terre où nous habitons vient à se dissoudre, Dieu nous doit donner dans le ciel une autre maison qui ne sera point faite de la main des hommes. C'est pourquoi nous soupirons, désirant être bientôt revêtus de la gloire qui est cette maison céleste; si toutefois nous sommes trouvés vêtus, et non pas nus. Car, pendant que nous habitons cette demeure mortelle, nous gémissons sous ce faix, désirant non pas être dépouillés, mais recouverts d'un autre vêtement, en sorte que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie. » Nous sommes donc tirés en bas par ce corps corruptible comme par un poids; mais parce que nous savons que cette infirmité ne vient pas de la substance même du corps, mais de sa corruption, nous ne voulons

pas en être dépouillés, mais être revêtus d'immortalité. Pour lors, en effet, le corps demeurera toujours ; mais parce qu'il ne sera pas corruptible, il ne nous appesantira point. « Le corps corruptible appesantit donc l'âme maintenant, et cette demeure de terre abat l'esprit qui est vif et agissant. » Toutefois, c'est une erreur de croire que tous les déréglements de l'âme viennent du corps; et quoique Virgile ait exprimé noblement l'opinion de Platon lorsqu'il a dit : « Les âmes qui tirent leur origine du ciel ont une vigueur immortelle, si ce n'est que le poids du corps arrête leur activité, et qu'une chair terrestre appesantit leurs membres défaillants, » et que voulant faire entendre que ces quatre principales passions, le désir, la joie, la crainte et la tristesse, qui sont les sources de tous les vices, viennent du corps, il ajoute : « De là vient que les âmes craignent, qu'elles désirent, qu'elles s'affligent et qu'elles se réjouissent ; et qu'elles ne peuvent contempler le ciel, enveloppées qu'elles sont de ténèbres, et enfermées dans ce corps comme dans un cachot, » néanmoins notre foi nous apprend autre chose. Car la corruption du corps qui appesantit l'âme n'est pas la cause, mais la peine du premier péché. Si bien qu'encore qu'elle excite en nous certains désirs déréglés, il ne faut pourtant pas attribuer tous les désordres à la chair, de peur que nous ne justifiions le démon qui n'en a point. En effet, quoiqu'on ne puisse pas dire que le démon soit sujet aux péchés de la chair, il ne laisse pas toutefois d'être extrêmement superbe et envieux. Et il l'est tellement, que c'est pour cela que, selon l'apôtre saint Pierre, il a été précipité dans les prisons obscures de l'air, et condamné à des supplices éternels. Or, saint Paul attribue à la chair ces vices qui règnent principalement dans le démon, quoiqu'il soit certain qu'il n'a point de chair. Car il dit que les inimitiés, les contentions, les jalousies, les animosités et les envies sont les œuvres de la chair, aussi bien que l'orgueil qui est la source de tous ces vices et le vice qui do-

mine particulièrement dans le démon. En effet, qui est plus ennemi des saints que lui? Qui a plus d'animosité contre eux? Qui est plus jaloux de leur gloire? Ayant donc tous ces vices et n'ayant point de chair, comment sont-ce les œuvres de la chair, sinon parce que ce sont les œuvres de l'homme, que saint Paul entend par le nom de chair? Car ce n'est pas pour avoir une chair, que le démon n'a point, mais pour avoir voulu vivre selon lui-même, c'est-à-dire selon l'homme, que l'homme est devenu semblable au démon. Et le démon a voulu vivre aussi selon lui-même, quand il n'est pas demeuré dans la vérité; en sorte que lorsqu'il mentait, cela ne venait pas de Dieu, mais de lui-même, lui qui n'est pas seulement menteur, mais aussi le père du mensonge. Et c'est lui qui a menti le premier, et qui n'est l'auteur du péché que parce qu'il est l'auteur du mensonge.

Quand donc l'homme vit selon l'homme, et non selon Dieu, il est semblable au démon; parce que l'ange même ne devait pas vivre selon l'ange, mais selon Dieu, pour demeurer dans la vérité, et parler le langage de la vérité qui vient de Dieu, et non celui du mensonge qu'il tire de son propre fonds. En effet, le même apôtre dit en un autre endroit : « Si la vérité de Dieu éclate davantage par mon mensonge. » Il dit que le mensonge est de l'homme, et la vérité de Dieu. Lors donc que l'homme vit selon la vérité, il ne vit pas selon lui-même, mais selon Dieu. Car c'est Dieu qui a dit : « Je suis la vérité. » Mais lorsqu'il vit selon lui-même, il vit selon le mensonge; non que l'homme soit lui-même mensonge, ayant pour auteur de son être et pour créateur un Dieu qui n'est point auteur ni créateur du mensonge, mais parce que l'homme n'a pas été créé innocent pour vivre selon lui-même, mais pour vivre selon celui qui l'a fait, c'est-à-dire pour accomplir plutôt la volonté de Dieu que la sienne. Or, le mensonge consiste pour l'homme à ne pas vivre de la façon pour laquelle il

a été créé. Car il veut être heureux, même en ne vivant pas comme il faut vivre pour l'être. Et qu'y a-t-il de plus mensonger que cette volonté? d'où il résulte que l'on peut fort bien dire que tout péché est un mensonge. Car nous ne péchons que par la même volonté par laquelle nous voulons être heureux, ou nous ne voulons pas être malheureux. Il y a donc mensonge lorsque ce que nous faisons pour devenir heureux ne sert qu'à nous rendre malheureux. Et d'où vient cela, sinon parce que l'homme ne peut trouver son bonheur qu'en Dieu, qu'il abandonne en péchant, et non en soi-même? Car vivant selon soi-même il pèche. Par conséquent ce que nous avons dit, que tous les hommes sont partagés en deux cités différentes et opposées, parce que les uns y vivent selon la chair, et les autres selon l'esprit, se peut aussi exprimer de cette façon, parce que les uns vivent selon l'homme, et les autres selon Dieu. En effet, saint Paul emploie cette expression dans son épître aux Corinthiens, quand il dit: « Puisqu'il y a encore des piques et des jalousies parmi vous, n'est-il pas visible que vous êtes charnels, et que vous marchez encore selon l'homme? » C'est donc la même chose de marcher selon l'homme et d'être charnel, en prenant la chair, c'est-à-dire une partie de l'homme, pour tout l'homme. Car l'Apôtre avait appelé un peu auparavant animaux ceux qu'il nomme ici charnels: « Quel homme, dit-il, connaît ce qui est en l'homme, que l'esprit même de l'homme, qui est en lui? Ainsi, personne ne connaît ce qui est en Dieu, que l'esprit de Dieu. Or, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu, pour connaître les dons que Dieu nous a faits; et nous les annonçons non par des discours savants et éloquents, mais comme instruits par l'esprit de Dieu en parlant spirituellement des choses spirituelles. Or, l'homme animal ne conçoit point ce qui est de l'esprit de Dieu, car cela lui semble une folie. » C'est donc à ces sortes de personnes, qui sont encore des animaux, qu'il

dit un peu après : « Aussi, mes frères, n'ai-je pu vous parler comme à des personnes spirituelles, mais comme à des gens qui sont encore charnels. » Ce qui se doit encore entendre de la même manière, c'est-à-dire le tout par la partie. Car tout l'homme peut être désigné par l'esprit, ou par la chair, qui sont les deux parties qui le composent. Et ainsi, l'homme animal et l'homme charnel ne sont point deux choses différentes, mais une même chose, c'est-à-dire l'homme vivant selon l'homme; comme on ne doit entendre que l'homme, soit en ce passage : « Nulle chair ne sera justifiée par les œuvres de la loi, » soit en celui-ci : « Soixante et quinze âmes descendirent en Égypte avec Jacob. » Cela paraît encore plus clairement par ces paroles de saint Paul : « Car, puisque l'un dit : Je suis à Paul; et l'autre : Je suis à Apollon, n'êtes-vous pas encore des hommes? » Il appelle des hommes ceux qu'il avait auparavant appelés charnels et animaux. Vous êtes des hommes, dit-il; c'est-à-dire, vous vivez selon l'homme, et non pas selon Dieu; car si vous viviez selon Dieu, vous seriez des dieux. Il ne faut donc pas, lorsque nous péchons, accuser la chair en elle-même pour faire retomber ce reproche sur le Créateur, puisque la chair est bonne en son genre : mais il n'est pas bon d'abandonner le Créateur pour vivre selon un bien créé; soit que l'on veuille vivre selon la chair, ou selon l'âme, ou selon l'homme tout entier, qui est composé des deux ensemble. Car celui qui loue l'âme comme le souverain bien, et condamne la chair comme un mal, aime l'une et fuit l'autre charnellement, parce que sa haine, aussi bien que son amour, n'est pas fondée sur la vérité, mais sur une vaine imagination.

Ainsi deux amours ont bâti deux cités : l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu, la cité de la terre, et l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même, la cité du

ciel. Car l'une se glorifie en soi, et l'autre dans le Seigneur : l'une brigue la gloire des hommes, et l'autre ne veut pour toute gloire que le témoignage de sa conscience : l'une marche la tête levée, toute bouffie d'orgueil, et l'autre dit à son Dieu : « Vous êtes ma gloire, et c'est vous qui me faites marcher la tête levée : » en l'une les princes sont dominés par la passion de maîtriser leurs sujets, et en l'autre les princes et les sujets se prêtent une assistance mutuelle, ceux-là par leur bon gouvernement, et ceux-ci par leur obéissance : l'une place sa force en la personne de ses souverains, et l'autre dit à Dieu : « Seigneur, qui êtes ma force, je vous aimerai. » Aussi, les sages de l'une de ces deux cités, vivant selon l'homme, n'ont cherché que les biens du corps ou de l'âme, ou ces deux sortes de biens ensemble; ou si quelques-uns ont connu Dieu, ils ne lui ont point rendu les hommages qui lui sont dus, mais ils se sont évanouis dans leurs pensées, et sont tombés dans l'erreur et l'aveuglement. Car voulant passer pour sages, c'est-à-dire s'enflant de leur sagesse, ils sont devenus fous, et ont rendu l'honneur qui n'appartient qu'au Dieu incorruptible, à l'image d'un homme corruptible, et à des figures d'oiseaux, de bêtes et de serpents. En effet, ou ils ont porté les peuples à adorer ces idoles, ou ils ont suivi les idolâtres, et ont préféré rendre le culte souverain à la créature plutôt qu'au Créateur, qui est béni dans tous les siècles. Dans l'autre cité, au contraire, il n'y a point d'autre sagesse que la piété; c'est pourquoi on y sert le vrai Dieu, et on attend de lui sa récompense dans la société des saints, laquelle ne sera pas seulement composée d'hommes, mais d'anges, afin que Dieu soit toutes choses en tous.

Il y a une sorte de vie toute dans les sens, et dans les plaisirs des sens, qui ne tend qu'à chercher ce qui flatte le corps, et à éviter ce qui le blesse, et dont la félicité

n'est qu'une félicité passagère. C'est une nécessité de commencer par cette sorte de vie, mais ce n'est que par la volonté que l'on s'y tient. Quand une mère met un enfant au monde, c'est dans cette vie charnelle qu'elle le jette; aussi ne manque-t-il pas, dès qu'il est né, d'en fuir les incommodités, et d'en rechercher les jouissances; et il n'est pas capable d'autre chose. Mais quand il arrivera à l'âge où la raison, qui est comme endormie durant l'enfance, commence à se réveiller, sa volonté, aidée de la grâce, pourra choisir et rechercher une autre sorte de vie, dont les plaisirs ne touchent que l'esprit, et dont la félicité est éternelle.

Tous les hommes en effet ont une âme douée de raison; mais l'usage qu'ils font de cette raison est bien différent; les uns ne s'en servant que pour se porter aux biens qui touchent les sens, et qui sont d'une nature au-dessous de celle de l'âme; et les autres, au contraire, poursuivant les biens qui ne touchent que l'âme, et qui sont d'une nature au-dessus de la nature même de l'âme; c'est-à-dire les uns prenant pour leur partage de jouir des choses corporelles et sujettes au temps, et les autres pour le leur de jouir des choses divines et éternelles. Car l'âme de l'homme est comme dans un certain milieu, ayant au-dessous d'elle les natures corporelles, et au-dessus le Créateur commun des âmes et des corps.

L'âme raisonnable peut donc bien user de la félicité même temporelle, que les choses corporelles sont capables de produire; et c'est ce qu'elle fait lorsque, bien loin de se donner tout entière aux créatures, et jusques à négliger le Créateur, elle n'use que pour le service du Créateur de cette félicité même, qui est, ainsi que tout le reste, un effet de la bonté et de la libéralité divines.

Car, comme il n'y a rien que de bon dans tout ce que Dieu a créé, depuis l'âme raisonnable jusques aux corps les plus infimes; de même l'âme agit bien quand elle use de toutes ces choses, pourvu qu'elle observe l'ordre natu-

rel, et que les distinguant les unes et les autres, et sachant peser la juste valeur de chacune, pour s'attacher à celles qui valent le mieux, elle tienne tout ce qu'il y a de moins excellent et de moins noble, de corporel et de sujet au temps, au-dessous de ce qu'il y a de plus excellent et de plus noble, de spirituel et d'éternel. Autrement, en négligeant les choses d'en haut pour courir à celles d'en bas, elle se corromprait elle-même, et rendrait par conséquent sa condition pire, et même celle de son corps; au lieu qu'en réglant son amour selon l'ordre des choses, elle se procure le bien du corps en même temps que le bien de l'âme. Car toutes les substances étant des choses bonnes de leur nature, c'est un bien que d'en user suivant l'ordre; et tout ce que Dieu condamne comme mal, c'est d'en user contre l'ordre.

(Saint Augustin. *De la vraie religion*, ch. XXVI. — *Cité de Dieu*, liv. XI, ch. I, liv. XIV, ch. I-V; XXVIII. *Lettre CXL*[e].)

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

LES PÈRES ET LA VIE NOUVELLE.

I. DES PÉRILS DU MONDE.

Vous avez raison, mon cher Donat, de m'avertir de m'acquitter de ma promesse. Car je me souviens de vous avoir promis ce que vous me demandez, et la saison où nous sommes est tout à fait favorable pour m'acquitter, puisque c'est le temps des vendanges, où l'esprit libre de tous soins se délasse des fatigues du reste de l'année. La beauté même du paysage s'accorde fort bien avec celle du ciel, et la face riante de ces jardins conspire avec la douceur de l'automne à flatter agréablement les sens. Je suis donc d'avis que nous passions ici ce beau jour à nous entretenir, et à nous instruire l'un l'autre des divins préceptes. Et de peur que quelque profane ne vienne troubler notre entretien, ou que le bruit de la maison ne nous incommode, allons nous asseoir là-bas où ces pampres de vigne qui serpentent à l'entour de ces ormeaux forment un lieu couvert et une charmante retraite. Cet endroit, ce me semble, est fort propre pour notre projet; et en même temps que cette belle verdure réjouira nos yeux, notre esprit se nourrira avec plaisir des choses que nous dirons : quoique je voie bien que vous ne vous souciez maintenant que de m'entendre, et que méprisant tout ce qui pourrait captiver vos regards, vous les tenez seulement attachés sur moi. Car l'affec-

tion que vous me portez excite en vous une extrême attention. Mais que puis-je vous dire qui soit capable de répondre à cette grande attention, et de vous satisfaire? La médiocrité de mon esprit n'est pas suffisante pour produire de grandes choses, et il ne faut pas vous attendre à recueillir une moisson bien riche. Je m'efforcerai néanmoins selon mon pouvoir, puisqu'aussi bien la matière que j'ai à traiter offre un puissant intérêt. Au barreau, ou devant le peuple, l'éloquence a un vaste champ pour paraître; mais lorsqu'on parle des choses de Dieu, la vérité et la simplicité sont le plus bel ornement du discours. C'est pourquoi ne demandez pas de moi des choses éloquentes, mais fortes; ni que j'emploie ici des mots choisis et recherchés comme si j'avais à parler devant un auditoire. Je vous entretiendrai d'une façon simple et sans apprêt, parce qu'elle est la plus convenable au dessein que j'ai de relever la bonté et la miséricorde de Dieu. Car ce dont je veux vous parler se sent avant qu'on l'apprenne, et ne s'acquiert point par une étude longue et pénible, mais est l'effet d'une grâce prompte et agissante.

Lors donc que je languissais dans les ténèbres d'une nuit profonde, et que, flottant sur la mer orageuse du siècle, j'étais incertain de ce que je devais faire, rebelle à la lumière et à la vérité, je trouvais extrêmement dur ce qu'on me promettait de la bonté de Dieu pour être sauvé, qu'on pût naître encore une fois; en sorte que; recevant une nouvelle vie dans les eaux du baptême, on se dépouillât de ce qu'on était auparavant, et qu'un homme changeât entièrement d'esprit, quoique son corps demeurât toujours le même. Comment, disais-je, un si grand changement est-il possible, que l'on se défasse tout d'un coup de ce que la nature ou l'habitude ont tellement fortifié? Ce sont des choses profondément enracinées dans l'âme. Comment un homme accoutumé à faire bonne chère s'habituera-t-il en un moment à la

sobriété? Peut-on croire qu'une personne qui s'est toujours superbement vêtue, et qui a porté jusqu'ici des habits d'or et de soie, se puisse résoudre à s'habiller simplement et modestement? Un autre qui aura passé sa vie dans des charges et des emplois considérables, se réduira-t-il à une condition privée? Et celui qui s'est toujours vu accompagné d'une foule de personnes qui dépendaient de lui, ne regardera-t-il pas la solitude comme un supplice? Il faut que ceux qui ont vécu depuis si longtemps sous l'empire de leurs passions en soient encore dominés ; que la débauche les entraîne, que l'orgueil les enfle, que la colère les enflamme, que l'avarice les tourmente, que la vengeance les anime, que l'ambition les charme, que la volupté les précipite. Voilà ce que je repassais souvent en moi-même. Car, comme je me trouvais engagé dans une infinité de mauvaises habitudes dont je ne croyais pas pouvoir sortir, je secondais par ces réflexions mes inclinations vicieuses, et, désespérant de devenir meilleur que je n'étais, je m'accoutumais à mes maux qui m'étaient déjà devenus comme une autre nature.

Mais lorsque, les souillures de ma vie passée étant purifiées par l'eau salutaire de la régénération, la lumière se répandit d'en haut dans mon cœur ; lorsque, ayant reçu le Saint-Esprit, une seconde naissance m'eût fait devenir un nouvel homme ; aussitôt mes doutes s'éclaircirent, mon esprit s'ouvrit, mes ténèbres furent dissipées ; ce que je trouvais difficile me sembla facile, et je crus qu'on pouvait faire ce que j'avais estimé jusqu'alors impossible; en sorte qu'il était aisé de reconnaître que ce qu'il y avait auparavant en moi de charnel et de déréglé venait de la terre, et que ce que le Saint-Esprit animait déjà venait de Dieu. Vous savez vous-même aussi bien que moi, et le reconnaissez, ce que cette mort de nos crimes et la vie des vertus a ôté en nous et y a mis. Vous le savez, et je n'ai que faire de le publier; car la

louange de soi-même est odieuse; quoiqu'on puisse dire que ce n'est pas céder à la vanité, mais à la reconnaissance, que de rapporter un mérite quelconque à Dieu et non pas à l'homme, et d'attribuer à la grâce de la foi de ce qu'on ne pèche plus, comme à l'erreur humaine de ce qu'on a péché autrefois. Oui c'est de Dieu que nous tenons tout ce qu'il y a de forces en nous. C'est lui qui nous fait vivre; c'est lui qui nous anime et qui, nous donnant une nouvelle vigueur, fait que dès ce monde nous avons déjà des pressentiments de l'avenir. Ayons seulement soin de vivre toujours dans la crainte, qui est la gardienne de notre innocence, afin que Notre-Seigneur, qui a fait reluire des rayons de sa grâce en notre âme, soit invité à y demeurer par le plaisir que nous prendrons à bien agir, et qu'il n'arrive pas que l'assurance du pardon de nos fautes nous rende négligents, et laisse une porte ouverte à l'ancien ennemi pour rentrer en nous. Mais si vous ne sortez point de la voie de la justice et de l'innocence; si vous y marchez d'un pas ferme et égal; si, vous tenant attaché à Dieu de tout votre pouvoir et de tout votre cœur, vous demeurez toujours le même que vous avez commencé d'être, la grâce spirituelle s'augmentera en vous et vous donnera une nouvelle vigueur. Car les dons célestes ne ressemblent pas aux bienfaits des hommes; ils n'admettent ni bornes ni mesure. Le Saint-Esprit qui se répand abondamment n'est resserré par aucune limite, et ne se renferme point dans un espace défini. Ses eaux coulent toujours, et débordent de toutes parts. Que notre cœur seulement soit altéré et ouvert, et elles l'inonderont à proportion que la grandeur de sa foi le rendra capable de les recevoir. Lorsque nous serons chastes et purs, modestes dans nos actions, retenus dans nos paroles, nous pourrons même guérir les malades, et éteindre la malignité du poison qui les infecte; nous pourrons rendre la santé spirituelle à ceux qui l'ont perdue, la tranquillité aux violents, la paix aux

colères, la douceur aux emportés ; nous pourrons obliger par nos menaces les esprits immondes et vagabonds qui tourmentent les corps des hommes à confesser ce que nous leur demanderons, les presser de se retirer sous des coups de fouet invisibles, et lorsqu'ils résisteront, qu'ils pleureront, qu'ils gémiront, redoubler leurs châtiments, les battre de nouveau de verges spirituelles, et les brûler par le feu de nos prières. Car les exorcismes que nous faisons sur les possédés se voient; mais les tourments qu'en souffrent les démons qui les possèdent ne se voient point. Ainsi le Saint-Esprit agit avec liberté et autorité à cause de la grâce que nous avons déjà reçue par le baptême; mais parce que nous n'avons pas encore changé de corps, nos yeux sont couverts de nuages et ne sauraient apercevoir ce qui se passe. Combien un esprit ainsi renouvelé par les eaux du baptême est-il fort! Combien est-il puissant! puisqu'il n'est pas seulement délivré des attachements qu'il avait au monde et à couvert des efforts de l'ennemi par la pureté et l'innocence qu'il a reçue; mais que sa vigueur et ses forces étant en outre augmentées, il commande avec empire à toute l'armée des démons.

Mais afin que vous compreniez encore mieux l'éminence de cette grâce, je veux éclaircir cette vérité davantage, et la mettre dans un plus grand jour. Imaginez-vous donc que vous êtes transporté sur le sommet d'une haute montagne, d'où vous voyez tout ce qui se passe au-dessous de vous, et que, jetant les yeux de tous côtés, vous contemplez dans un calme d'esprit parfait toutes les tempêtes et les agitations du monde. N'est-il pas vrai que vous commencerez à en avoir pitié, et que, venant à réfléchir sur vous-même, et sur la grâce que Dieu vous a faite, vous serez encore plus heureux d'avoir échappé à un si grand péril ? Considérez en effet les chemins remplis de voleurs, les mers couvertes de corsaires, les guerres qui répandent partout l'effroi et l'horreur. Toute la terre

est teinte du sang des batailles. L'homicide est un crime quand un particulier en est l'auteur; mais on l'appelle vertu et courage lorsque plusieurs le commettent ensemble; de telle sorte que ce n'est pas l'innocence, mais la grandeur de la cruauté qui le rend impuni. Que si vous tournez la vue du côté des villes, vous y trouverez une société plus à craindre que la plus affreuse solitude. On y prépare des spectacles de gladiateurs pour repaître les yeux des assistants de sang et de carnage. On nourrit ces victimes publiques de viandes solides, et on huile leurs membres charnus, afin qu'ils soient plus forts et plus souples, et que ces misérables esclaves vendent plus chèrement leur vie. Un homme est tué pour donner du plaisir à un homme, et il y a un art et une science de tuer des hommes. Ainsi l'on ne commet pas seulement les crimes, mais on enseigne à les commettre. Se peut-il rien imaginer de plus barbare et de plus inhumain? Mais que direz-vous de ceux qui s'exposent aux bêtes, quoique personne ne les y ait condamnés? Des gens à la fleur de l'âge, bien faits, vêtus de riches vêtements, s'apprêtent froidement à célébrer leurs propres funérailles, et sont assez infortunés pour se glorifier de leur infortune. Des bêtes féroces combattent ainsi contre des bêtes féroces, non pour expier les crimes des hommes, mais pour assouvir leur fureur. Les pères regardent combattre leurs enfants. Un frère est dans l'amphithéâtre, et sa sœur est présente. Une mère assiste à une fête, triste objet de sa douleur, et elle-même fournit aux frais de cette lugubre solennité. Et on croit qu'au milieu de ces spectacles impies et funestes les yeux ne sont pas parricides! De là jetez la vue sur d'autres spectacles qui ne sont pas moins dangereux, et vous verrez sur les théâtres des choses pitoyables et honteuses tout ensemble. La tragédie tient à honneur de représenter les crimes passés, et l'on y renouvelle l'horreur des parricides et de toutes les infamies, de peur que la mémoire de

ces belles actions ne s'efface avec le temps. Tout le monde est averti par là qu'on peut faire ce qui s'est déjà fait. L'on a imaginé cette invention pour ne laisser jamais mourir le souvenir des crimes, et pour les transmettre à la postérité. Ces crimes ont cessé, et l'on en propose des exemples. Les bouffonneries honteuses des comédies représentent les infamies qui se passent dans les maisons, ou apprennent celles qu'on peut s'y permettre; et, l'autorité du magistrat qui approuve ces désordres flattant nos mauvaises inclinations, une femme qui était peut-être allée chaste au théâtre, en revient impudique. D'ailleurs, combien les postures indécentes des mimes ne sont-elles pas capables de corrompre les mœurs et de fomenter les vices? Et quel danger n'y a-t-il pas à représenter sur la scène des actions ignominieuses? Les crimes y tournent à gloire, et un personnage est estimé d'autant plus habile qu'il est plus abominable. Quelles impressions n'est point capable de donner un tel héros? Il émeut les sens, il flatte les passions, il bannit toute honte des cœurs les plus chastes. Ajoutez à cela qu'on ne manque jamais de justifier les forfaits par des exemples illustres, afin que les acteurs, se trouvant de la sorte autorisés, les insinuent plus avant dans l'esprit de ceux qui les écoutent. On n'hésite pas même à produire les turpitudes de Vénus et de Mars, et l'on peut voir Jupiter, qui est plutôt le premier des dieux à cause de ses crimes qu'à cause de son sceptre, brûlant avec ses foudres pour des beautés mortelles, tantôt prendre la forme d'un cygne, tantôt se changer en pluie d'or, et tantôt se servir du ministère d'un aigle pour enlever des enfants. Espère-t-on, après cela, que des spectateurs vivent dans la chasteté? Non, ils imitent les dieux qu'ils adorent, et ils consacrent leurs crimes.

Mais si du haut de ce lieu élevé vous pouviez pénétrer dans le secret des maisons, combien verriez-vous de crimes qu'un homme qui a un peu de pudeur ne saurait

même regarder sans rougir? Vous verriez des crimes que c'est même un crime d'apercevoir. Vous verriez des actions si horribles, que ceux qui prennent plaisir à les commettre n'oseraient les avouer. Les hommes font des choses que ceux même qui les font ne sauraient approuver. Ils sont les premiers à en blâmer les autres. Un infâme crie contre des infâmes, et croit par là être moins coupable, comme si sa conscience ne suffisait pas à le rendre criminel. Les hommes condamnent en public ce qu'ils font en particulier, et en censurant les autres ils se censurent eux-mêmes. C'est ainsi qu'ils joignent l'impudence à l'impudicité. Et ne vous étonnez pas de cette effronterie; c'est là le moindre de leurs crimes.

Mais après avoir ainsi considéré les routes qui sont pleines d'embûches, les combats répandus par toute la terre, les spectacles ou sanglants ou honteux, les impudicités qui se commettent dans les lieux de débauche, ou celles qui se font dans les maisons des particuliers, et dont la licence est d'autant plus grande que les fautes y sont plus cachées, peut-être croirez-vous que la curie est un lieu saint et exempt de toute sorte de désordres. Or, jetez les yeux sur ce sanctuaire de la justice pour considérer ce qui s'y passe, et vous y trouverez encore plus d'objets d'horreur et de détestation. En effet, quoique les lois soient gravées sur douze tables d'airain, et qu'on les ait exposées à la vue de tout le monde, on pèche au milieu des lois mêmes, et l'innocence est violée jusque dans le lieu où elle est défendue. Les plaideurs y font éclater leur fureur et leur rage, et les cris différents dont retentit le barreau forment au milieu de la paix une image de la guerre. L'on y voit des épées et des haches, des ongles de fer, des chevalets, des roues, enfin plus d'instruments pour torturer le corps d'un seul homme qu'il n'y a de membres dans son corps. Cependant qui secourt ceux qui sont opprimés? Des avocats? Ce sont des traîtres et des prévaricateurs. Des juges? Ils

vendent leurs jugements. Celui qui est assis sur le tribunal pour venger les crimes, les commet, et un juge devient coupable afin de faire périr un innocent. Les vices règnent là de toutes parts, et y paraissent sous toute espèce de formes. Celui-ci suppose un testament. Cet autre falsifie un acte public. Ici on arrache aux enfants la succession de leurs pères. Là des étrangers sont mis à la place des héritiers légitimes. L'on y rencontre partout des ennemis, des calomniateurs, des faux témoins, des bouches vénales et prostituées au mensonge : encore, si les coupables étaient enveloppés dans une même ruine avec les innocents ! Mais l'on s'y moque des lois et des magistrats ; car on ne craint point ceux qu'on peut corrompre. C'est même une espèce de crime d'être innocent parmi des coupables ; qui n'imite point les méchants les offense. Les lois mêmes sont en quelque sorte d'accord avec les crimes, et ce qui est public commence à être permis. Quelle pudeur, quelle intégrité peut-il y avoir en un lieu où il ne se trouve personne pour condamner les coupables, parce qu'il n'y a que des criminels ? Mais de peur qu'il ne semble que nous choisissions ce qu'il y a de pire, afin de tout décrier, et que nous ne vous fassions arrêter la vue que sur des objets funestes qui offensent tous ceux qui ont de la probité et de la conscience, je veux vous montrer les choses que l'ignorance du monde appelle biens, et vous verrez si elles ne sont pas à fuir tout autant que le reste. Que pensez-vous en effet que ce soit que ces charges, ces faisceaux, ces commandements, ces magistratures, cette opulence ? C'est une misère véritable couverte de l'apparence d'une félicité trompeuse. C'est un poison qu'on boit dans une coupe d'or. Car voyez-vous cet homme qui marche avec une robe tout éclatante d'or et de pourpre. Par combien de bassesses est-il arrivé où il est ! Combien d'indignités lui a-t-il fallu essuyer ! Combien de fois s'est-il morfondu à la porte d'un grand ! Combien a-t-il souffert d'affronts lors-

qu'il accompagnait les autres par honneur, afin de pouvoir lui-même un jour être accompagné d'une troupe de gens qui courtisent plutôt sa dignité que sa personne! Considérez d'ailleurs la fin de tels hommes, et combien elle est honteuse, lorsqu'ils ne sont plus environnés de cette multitude de flatteurs, lorsqu'ils se trouvent seuls et abandonnés. C'est alors qu'ils connaissent le désordre de leurs affaires, et qu'ils se repentent à loisir d'avoir tant dépensé d'argent pour acheter la faveur et les bonnes grâces du peuple. Folle et vaine dépense, également inutile à ceux qui la font et à ceux pour qui elle se fait! Et quant à ceux que vous estimez riches, qui ajoutent héritage à héritage, qui envahissent la terre des pauvres pour étendre la leur, et reculer sans cesse les limites de leurs parcs; qui ont des monceaux d'or et d'argent et des trésors cachés, ne sont-ils pas continuellement agités de frayeurs au milieu de leurs richesses? N'appréhendent-ils pas à chaque instant les voleurs, ou les ennemis, ou l'envie des personnes puissantes? Ils ne mangent ni ne dorment en repos. Vous les entendez soupirer dans les festins où ils boivent des perles et de l'ambre. Et lorsqu'après s'être rassasiés de toutes sortes de mets exquis, ils se vont coucher dans leurs lits mous et délicats, sur le duvet même ils ne peuvent fermer les yeux. Et ces infortunés ne comprennent pas que tous ces biens ne sont que de beaux supplices, qu'ils sont liés de chaînes d'or, et plutôt possédés de leurs richesses qu'ils ne les possèdent. Misérable aveuglement d'une convoitise insensée! Se pouvant décharger du poids qui les accable, ils font tout ce qu'ils peuvent pour en être encore davantage accablés. Ils cherchent de nouveaux sujets de peines et de tourments. Ils ne font aucune largesse de leurs biens à ceux qui leur appartiennent, ils n'en distribuent rien aux pauvres, et ils appellent leur un argent qu'ils gardent chez eux avec autant de soin et de précaution que s'il était à d'autres. Car, loin d'en distribuer quoi que ce soit

à leurs amis ou à leurs enfants, ils n'en prennent pas seulement pour eux-mêmes. Ils ne le possèdent qu'afin qu'un autre ne le possède pas. Cependant voyez quel renversement! Ils appellent bien des choses dont ils ne se servent que pour faire du mal. Mais ne croyez-vous pas au moins que ceux-là soient en assurance au milieu de leurs richesses, à qui la fortune a mis une couronne sur la tête, et qui sont environnés de gardes et de sentinelles? Ils sont encore moins assurés que les autres, et craignent au-moins autant qu'ils se font craindre. Ils ont beau avoir des gardes à leurs côtés, ils ne se sauraient garantir des misères qui accompagnent la grandeur. Leur propre puissance les épouvante avant qu'elle donne de la terreur à leurs sujets. La fortune ne leur sourit que pour leur être ensuite plus cruelle; elle ne les flatte que pour les tromper; elle ne les attire à soi que pour les perdre; elle ne les élève que pour les précipiter. Plus elle les comble de ses faveurs, plus elle exige d'eux un onéreux retour.

Le seul moyen donc de vivre en paix et en sécurité, c'est de se mettre à l'abri des tempêtes du siècle dans un port favorable; de lever constamment les yeux au ciel, et, lorsqu'on a été une fois admis au bain salutaire, et qu'on se trouve déjà proche de son Dieu, de regarder au-dessous de soi ce que les autres estiment de plus haut et de plus élevé. Et en effet, qu'est-ce que peut souhaiter dans le monde celui qui est plus grand que le monde? Et quelle situation heureuse et tranquille n'est-ce pas que d'être sorti des piéges du siècle, et de contempler avec un œil pur la céleste et immortelle lumière! Songez aux ruines que l'ennemi accumulait auparavant en nous. Car la considération de notre vie passée nous doit donner plus d'amour pour celle que nous menons présentement. Et afin d'arriver à cette vie, il n'est pas besoin d'argent, de faveur, de crédit, comme il en faut pour entrer dans les charges. C'est un don gratuit de Dieu, et une acquisition

très-aisée. En effet le Saint-Esprit se répand comme le soleil répand ses rayons, comme une fontaine répand ses eaux, comme le ciel verse les pluies. Après qu'une âme qui contemple le ciel a connu son Créateur, placée au-dessus de toutes les puissances de la terre, elle commence à être effectivement ce qu'elle croit être. Quant à vous qui êtes déjà enrôlé dans l'armée céleste, prenez garde seulement de conserver inviolables les lois de cette milice spirituelle, et de vous affermir de plus en plus dans la vertu. Priez ou lisez sans relâche. Tantôt parlez à Dieu, et tantôt que Dieu vous parle. Qu'il vous instruise de ses préceptes et vous forme. Celui qu'il aura enrichi ne deviendra jamais pauvre. On ne doit plus appréhender l'indigence, lorsqu'on a été une fois comblé des biens célestes. Vous n'aurez plus que du mépris pour ces lambris dorés, et pour ces parvis de marbre et de jaspe, lorsque vous penserez que c'est vous-même qu'il faut orner, parce que vous êtes la maison dont le Seigneur fait son temple, et où le Saint-Esprit a commencé d'habiter. Que l'innocence donc pare cette maison, et que la justice l'éclaire. Jamais elle ne tombera en ruines par l'effort du temps, non plus que le temps n'y pourra ternir l'or, ou effacer les peintures qui la décorent. Tout ce qui est fardé est caduc, et l'on ne saurait s'assurer de posséder longtemps des biens qui sont fragiles. La beauté de cette maison au contraire est toujours fraîche, toujours nouvelle, toujours durable; elle ne peut être détruite, elle peut seulement être changée en mieux, lorsque le corps ressuscitera. Mais c'est assez pour le moment, mon cher Donat. Car encore que votre complaisance, la solidité de votre esprit et la grandeur de votre foi vous fassent prendre plaisir à écouter des paroles saintes et salutaires, et que je reconnaisse qu'on ne vous puisse rien dire qui vous soit plus agréable, je crois néanmoins qu'il est bon que nous nous modérions un peu, puisque nous sommes toujours ensemble, et que nous pourrons encore

nous entretenir quand il nous plaira. Et puisque nous voilà maintenant au temps des vacances, et que nous n'avons aucune occupation qui nous presse, passons joyeusement le reste de cette journée, et que l'heure même du repas ne s'écoule pas sans que nous rendions grâces au ciel. Chantons des psaumes avant de nous mettre à table, et comme vous avez bonne mémoire et la voix belle, c'est à vous de vous faire entendre. Nourrissons-nous de ces cantiques spirituels, et qu'une si divine harmonie charme nos oreilles et nos cœurs.

(Saint Cyprien. *Lettre Ire.*)

II. DE LA CONCUPISCENCE.

Vous me défendez, mon Dieu, de me laisser emporter aux désirs de la chair, à la convoitise des yeux et à l'ambition du siècle. Vous avez défendu les amours illégitimes, et vous nous avez enseigné qu'il y a quelque chose de meilleur que le mariage, quoique vous l'ayez permis; et d'autant que vous m'avez fait la grâce de garder le célibat, j'ai accompli en cela votre volonté avant même d'avoir été appelé au ministère de votre Église et à la dispensation de vos sacrements.

Mais parce que les images de mes désordres passés sont encore vivantes dans ma mémoire, où mes longues habitudes les ont si profondément gravées, elles se présentent souvent à moi. Et bien que, lorsque je veille, elles n'aient aucune force sur mon esprit, elles en ont tellement néanmoins dans mes songes, qu'elles ne me portent pas seulement à y prendre plaisir, mais même jusqu'à une espèce de consentement et d'action. Et l'illusion de ces vains fantômes exerce un tel pouvoir sur mon esprit et sur mon corps, que de fausses visions me persuadent, lorsque je dors, ce que de véritables objets ne sauraient me persuader lorsque je veille. Seigneur mon Dieu, ne suis-je pas alors ce que j'étais auparavant? Et comment se peut-il donc faire qu'il y ait une aussi grande différence entre moi-même et moi-même, qu'il y en a entre ce moment où je m'endors et celui où je m'éveille?

Que devient alors cette raison qui pendant que je veille résiste à de semblables tentations, et demeure ferme sans être touchée de ces objets lorsqu'eux-mêmes se présentent à elle? S'enferme-t-elle lorsque je ferme les yeux? S'endort-elle avec mes sens corporels? Et comment arrive-t-il que souvent nous résistons même

en songe à ces attraits impurs, et que nous souvenant de nos saintes résolutions nous gardons une chasteté inébranlable, sans donner aucun consentement à ces coupables illusions ? Toutefois, lorsque le contraire arrive, et qu'après nous être éveillés, nous avons examiné notre conscience et trouvé qu'elle est calme, nous connaissons que nous n'avons pas fait ce que nous regrettons s'être fait en nous, en quelque manière que cela se soit fait. Dieu tout-puissant, votre main n'a-t-elle donc pas le pouvoir de guérir toutes les infirmités de mon âme, et d'éteindre par une grâce surabondante ces mouvements que je souffre durant mon sommeil ?

Seigneur, vous augmenterez, s'il vous plaît, de plus en plus les miséricordes dont vous m'avez comblé jusqu'ici, afin que mon âme, dégagée des filets de la concupiscence, me suive pour aller vers vous ; afin qu'elle ne se révolte pas contre elle-même, et qu'en songe, aussi bien que lorsque je veille, non-seulement elle ne se laisse point emporter par ses imaginations brutales, mais qu'elle n'y consente en aucune sorte. Car, comme vous êtes tout-puissant, capable d'accomplir plus que tout ce que nous saurions ou vous demander ou comprendre, il vous sera aisé de faire que non-seulement en cette vie, mais en l'âge que j'ai maintenant, mes actions soient si pures et si chastes, même quand je dors et durant mes songes, que je n'éprouve pas la moindre tentation, quand même elle serait si faible, qu'un clin d'œil suffirait à l'arrêter.

Cependant je n'ai pas craint de vous avouer, comme à mon bon maître, quel je suis encore dans cette sorte de misère. Je me réjouis avec une joie mêlée de crainte des faveurs que vous m'avez accordées. Je soupire après celles qui me manquent, espérant que vous consommerez en moi vos miséricordes, jusqu'à ce que tous mes sens, tant intérieurs qu'extérieurs, soient dans une pleine paix avec vous, et que par vous la mort expire dans sa défaite.

Il y a une autre misère qu'apporte chaque jour, et plût au ciel qu'elle suffît à chaque jour ! Car nous sommes tous les jours obligés de réparer, par la boisson et par la nourriture, les ruines de notre corps, jusqu'à ce que vous détruisiez le ventre et les viandes, comme dit l'Apôtre, lorsque par un rassasiement admirable vous éteindrez ma faim et ma soif, et revêtirez ma chair corruptible d'une éternelle incorruptibilité. Mais présentement, ce besoin m'est agréable, et je combats contre le plaisir que j'y trouve afin qu'il ne m'emporte pas : je me livre une guerre continuelle par les jeûnes et l'abstinence, réduisant souvent mon corps en servitude; et puis, phénomène étrange! c'est le plaisir qui chasse mes douleurs. Car la faim et la soif sont une espèce de douleur, puisqu'elles brûlent et qu'elles tuent aussi bien qu'une fièvre ardente, si les aliments, comme un remède favorable, ne viennent à notre secours. Mais parce qu'ils sont toujours à notre portée, à cause qu'il vous a plu, pour subvenir à nos misères, de nous soumettre la terre, l'air et les eaux, ces malheureuses nécessités passent pour des délices.

Sur quoi vous m'avez appris, Seigneur, à ne rechercher des aliments que comme je ferais des remèdes, et à en user de la même sorte. Mais lorsque je passe de l'incommodité de la faim au bien-être qui vient de la nourriture, la concupiscence me dresse des embûches sur ce passage; car ce passage est accompagné de volupté, et il n'y en a pas d'autre par où nous pussions arriver au soulagement vers lequel la nécessité nous pousse. Et quoique le besoin de soutenir la vie soit le seul motif qui nous oblige à boire et à manger, ce plaisir dangereux se jette à la traverse et paraît d'abord comme un serviteur qui suit son maître; mais souvent il s'efforce de marcher devant, afin de me porter à faire pour lui ce que je n'avais dessein de faire que pour la seule nécessité. Et ce qui contribue à nous tromper en cela, c'est que la nécessité n'a pas la même

étendue que le plaisir, car ce qui suffit au besoin n'apporte que peu d'agrément. Et souvent aussi nous sommes incertains si c'est encore aux besoins du corps que nous cédons ou si c'est l'enchantement trompeur de la volupté qui nous emporte. Notre âme infortunée se délecte dans une telle incertitude et y cherche des excuses pour se défendre. Elle se réjouit de ce qu'on ne peut aisément déterminer ce qui suffit aux besoins du corps, afin que le prétexte de la santé lui serve à voiler ses excès.

Je m'efforce chaque jour, Seigneur, de résister à cette tentation; j'implore le secours de votre main toute-puissante, et je vous représente les agitations de mon esprit, parce que je ne sais pas bien encore comment agir en ces rencontres. J'entends votre voix qui me dit : « Ne vous laissez point emporter à la gourmandise ni à l'ivrognerie. » Je suis très-éloigné de l'ivrognerie, et votre miséricorde m'empêchera d'y jamais tomber. Mais quelquefois la gourmandise, c'est-à-dire le plaisir de manger et de boire, me surprend. Vous aurez s'il vous plaît pitié de moi, afin qu'il n'en soit pas ainsi, car nul ne peut être sobre si vous ne lui en faites la grâce. Vous accordez beaucoup à nos prières, et si nous avons reçu quelque bien avant de vous avoir prié, c'est de vous que nous l'avons reçu; et si nous connaissons que nous l'avons reçu, c'est de vous aussi que nous tenons cette connaissance. Je n'ai jamais été sujet à l'ivrognerie; mais j'ai connu des ivrognes que vous avez rendus sobres. C'est donc vous qui avez fait que ceux qui ne l'ont jamais été ne l'ont point été, et que ceux qui l'ont été ne le sont plus, de même que c'est vous qui avez fait que les uns et les autres ont su par qui cela a été fait.

J'ai entendu aussi une autre de vos paroles : « Ne vous laissez point entraîner à la concupiscence et détournez-vous de la volupté. » Vous m'avez fait la grâce de comprendre encore cette autre parole qui m'a extrêmement touché le cœur : « Soit que nous mangions, nous n'en au-

rons rien de plus; soit que nous ne mangions pas, nous n'en aurons rien de moins. » Ce qui veut dire que ni l'une de ces deux choses ne me rendra heureux, ni l'autre ne me rendra malheureux. J'ai entendu aussi cette autre parole : « J'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve; je sais comment il faut vivre dans l'abondance, et de quelle sorte il faut souffrir la pénurie, et je puis tout en celui qui me fortifie. » Voilà le langage que parle un soldat de la milice céleste, et non pas celui que nous parlons, nous qui ne sommes que poussière. Mais souvenez-vous, Seigneur, que si nous sommes poussière, c'est de poussière que vous avez formé l'homme, et que cet homme s'étant perdu par sa faute, vous l'avez retrouvé. Et celui-là même dont j'admire les paroles inspirées, ne pouvait rien de lui-même non plus que nous, puisqu'il était poussière aussi bien que nous. « Je puis tout, dit-il, en celui qui me fortifie. Fortifiez-moi, Seigneur, afin que je puisse ce que je ne puis par moi-même. Donnez-moi la grâce d'accomplir ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez. » Ce grand apôtre confesse qu'il n'a rien qu'il n'ait reçu de vous, et que c'est en vous qu'il se glorifie de ce dont il se glorifie. J'ai entendu un autre de vos serviteurs qui vous demande la même faveur. « Détournez loin de moi, dit-il, les désirs de la gourmandise. » Par où il paraît, mon Dieu, qui êtes la sainteté même, que lorsque l'on accomplit ce que vous commandez, c'est vous qui nous donnez de l'accomplir.

Vous m'avez aussi appris, vous qui êtes mon bon père, que toutes choses sont pures à ceux qui sont purs; mais qu'il y a du mal à user des viandes avec le scandale du prochain; que toutes vos créatures sont bonnes; qu'il ne faut rien refuser de ce qui peut être mangé avec action de grâces; que ce n'est pas la viande qui nous rend recommandables à Dieu; que personne ne nous doit juger par le manger et par le boire; que celui qui mange ne doit

pas mépriser celui qui ne mange pas, et que celui qui ne mange pas ne doit pas condamner celui qui mange. J'ai appris toutes ces choses, je vous en rends grâces et je vous en loue, Seigneur, qui m'avez voulu en cela servir de maître, en frappant mes oreilles et en éclairant mon cœur. Délivrez-moi, mon Dieu, de toutes sortes de tentations.

Je ne crains pas qu'il y ait de l'impureté dans les viandes, mais j'appréhende l'impureté de la gourmandise. Je sais qu'il a été permis à Noé de manger de tous les animaux qui étaient bons à manger. Je sais qu'Élie mangea de la chair, et que saint Jean, dans son admirable abstinence, n'a pas été souillé pour avoir mangé des sauterelles. Je sais, au contraire, qu'Ésaü a perdu son droit d'aînesse pour avoir mangé des lentilles; et que David s'est accusé d'avoir désiré de l'eau, et que Jésus-Christ, qui est notre roi, n'a pas été tenté avec de la chair, mais avec du pain. Aussi le peuple dans le désert ne mérita pas d'être réprouvé de Dieu, à cause simplement qu'il désira manger de la chair, mais parce que cè désir le fit murmurer contre son Seigneur et son Maître.

Me trouvant donc au milieu de ces tentations, je combats tous les jours contre l'excès du manger et du boire. Car ce n'est pas une chose que je me puisse résoudre une fois pour toutes à retrancher entièrement. Il faut en ceci donner un frein à son appétit par un juste tempérament entre le trop et le trop peu. Et quel est celui, Seigneur, qui ne s'emporte pas quelquefois au delà des bornes de la nécessité! Quel qu'il soit, il est bien parfait, et doit glorifier votre saint nom. Pour moi, je ne suis pas tel, car je suis un pécheur; mais je ne laisserai pas néanmoins de glorifier votre nom, et de me consoler par cette espérance, que Celui qui a vaincu le monde et qui me considère comme l'une des parties les plus faibles et les plus infirmes de son corps, intercède auprès de vous pour mes péchés, parce que vos yeux ne dédaignent pas

de regarder ce qu'il y a encore d'imparfait dans le corps de votre Église et d'écrire tous vos serviteurs sur votre livre.

Je ne me mets pas fort en peine de ce qui regarde le plaisir qui se rencontre dans les parfums. Lorsqu'ils sont éloignés de moi, je ne les recherche point, et quand ils se présentent à moi, je ne les rejette pas, tout prêt d'ailleurs à m'en priver pour jamais. Il me semble qu'il en est ainsi; mais peut-être me trompé-je. Car l'un de nos plus déplorables aveuglements est de connaître si peu ce que nous pouvons, que notre esprit, lorsqu'il s'interroge sur ses propres forces, trouve qu'il ne doit pas aisément ajouter foi à soi-même, parce qu'à moins que l'expérience ne le lui découvre, il ignore le plus souvent ce qui est caché en lui. Et personne ne se doit tenir assuré en cette vie, qui est une tentation continuelle, ne sachant pas si, de même que de méchant il a pu devenir bon, de bon il ne deviendra point méchant. Votre miséricorde, ô mon Dieu, est l'unique espérance, l'unique confiance et l'unique promesse certaine.

Les voluptés de l'ouïe m'attachaient et me captivaient beaucoup davantage : mais vous m'en avez dégagé, mon Dieu, et m'avez délivré de cette sujétion. J'avoue néanmoins que je trouve encore du plaisir dans les chants animés de votre parole, quand ils sont mêlés avec l'harmonie d'une voix mélodieuse et exercée; mais je ne m'y arrête pas de telle sorte que je ne m'en retire quand il me plaît. Ces chants néanmoins semblent exiger que je les reçoive avec les maximes de l'Écriture, qui sont comme leur vie, et que je leur donne une place honorable dans mon cœur, en quoi j'ai peine à garder la modération qu'il faudrait.

Car il me paraît quelquefois que je leur défère plus que je ne devrais, à cause que mon esprit se sent plus ardemment touché de dévotion par ces saintes paroles,

lorsqu'elles sont ainsi chantées, que si elles ne l'étaient pas. J'éprouve en effet que, par je ne sais quelle sympathie, toutes les diverses passions de notre esprit ont du rapport avec les divers tons de la voix et du chant qui les excitent et les réveillent. Mais la délectation de la chair, qui ne devrait pas affaiblir la vigueur de l'âme, me trompe souvent lorsque le sens de l'ouïe n'accompagne pas la raison de telle sorte qu'il se contente de la suivre, et qu'au lieu de se souvenir que ce n'a été que pour l'amour d'elle qu'on lui a permis d'intervenir, il veut entreprendre de la précéder et de la conduire. Ainsi je pèche sans y penser, mais ensuite je m'en aperçois.

Quelquefois, pour vouloir trop me prémunir contre cette tromperie, je pèche par un excès de sévérité, lorsque je désire éloigner pour jamais de mes oreilles et de celles de l'Église tous les chants harmonieux dont on a coutume d'accompagner les psaumes de David, et que j'estime plus utile ce que je me souviens d'avoir si souvent entendu dire de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, qu'il ordonnait de les réciter avec si peu d'inflexion de voix, que le lecteur semblât plutôt parler que chanter.

Mais d'autre part, quand je me souviens des larmes que les chants de votre Église me firent répandre au commencement de ma conversion, et que maintenant encore je me sens touché non point par le chant, mais par les choses qui sont chantées, lorsqu'elles le sont d'une voix nette et d'un ton approprié, j'en reviens à penser que cette coutume est très-utile. Ainsi j'hésite entre le péril inhérent au plaisir lui-même et les avantages que l'expérience découvre dans la musique, et me trouve plus porté, sans néanmoins prononcer sur cela une décision irrévocable, à maintenir dans l'Église l'habitude du chant, afin qu'à l'aide du plaisir de l'ouïe l'esprit encore faible s'élève aux sentiments de la piété. Toutefois lorsqu'il arrive que le chant m'émeut plus que ce que l'on chante, je confesse avoir commis un péché qui mé-

rite châtiment, et j'aimerais alors beaucoup mieux n'avoir point entendu chanter.

Voilà les dispositions où je suis. Pleurez avec moi, et pleurez pour moi, vous qui réglez intérieurement votre âme, d'où procèdent au dehors des actions réglées ; car pour le reste des hommes de pareils soins ne les touchent guère. Et vous, mon Seigneur et mon Dieu, aux yeux duquel j'ai exposé mes langueurs, et devant qui je me suis mis moi-même à la question, exaucez-moi, regardez-moi, ayez pitié de moi, et guérissez-moi.

Il ne me reste plus à parler que des plaisirs de ces yeux de ma chair dont je veux confesser toutes les fautes ; et je désire, ô mon Dieu, que les oreilles de votre saint temple, ces oreilles fraternelles et charitables les écoutent. Ainsi j'achèverai de parler de toutes les tentations de la concupiscence que j'éprouve en ma chair, tentations qui me persécutent pendant que je soupire, et que je souhaite d'entrer en la possession de cette heureuse demeure que vous me préparez dans le ciel.

Les yeux aiment la diversité des beaux objets, les couleurs vives et agréables. Mais que ces objets n'arrêtent point mon âme : que Dieu seul l'arrête, lui qui a créé toutes ces choses, et qui les a créées toutes bonnes. Car c'est lui seul qui est mon unique bien et non pas elles. Ces objets, lorsque je veille tout le long du jour, frappent mes yeux et ne me donnent point de trêve comme les sons, soit que je n'entende point de sons harmonieux, soit que je n'entende aucun son, ainsi qu'il arrive quelquefois, dans un complet silence. Car la lumière, cette reine des couleurs qui se répand sur tout ce que nous voyons, me caresse durant le jour de ses reflets chatoyants, alors même que ma pensée est occupée ailleurs. Elle se glisse si avant en nous et nous devient si agréable, que si elle nous est ravie nous la recherchons avec ardeur, et notre esprit s'attriste si nous en sommes privés pour longtemps.

O lumière que voyait Tobie, lorsqu'étant aveugle des yeux du corps, il enseignait à son fils le véritable chemin de la vie, et, sans s'égarer jamais, marchait devant lui avec les pieds de la charité ! O lumière que le patriarche Isaac, quoique son âge eût appesanti et fermé les yeux charnels de son corps, ne laissa pas d'apercevoir des yeux de l'âme, lorsqu'il mérita, non de bénir ses enfants en les connaissant, mais de les connaître en les bénissant ! O lumière que voyait Jacob, lorsque la vieillesse lui ayant aussi ôté la vue, son cœur éclairé par la grâce lui fit prévoir, en la personne de ses enfants, la fécondité du peuple à venir, et croiser mystérieusement les mains sur ses petits-fils, non suivant ce que Joseph lui marquait au dehors, mais suivant ce que lui-même discernait au dedans !

Voilà quelle est la véritable lumière, l'unique lumière ; et tous ceux qui la voient et qui l'aiment sont réduits à l'unité. La lumière corporelle, au contraire, remplit la vie du siècle d'une douceur perfide et périlleuse pour ses aveugles amants. Mais ceux qui savent en tirer des sujets de vous louer, ô Dieu créateur de l'univers, la font servir à votre gloire, au lieu de se perdre par elle, dans l'assoupissement et le sommeil de leurs âmes. C'est ainsi que je désire d'être.

Je résiste aux tromperies des yeux, de peur qu'ils n'entravent mes pieds, qui commencent, ô mon Dieu, à marcher dans vos saintes voies. J'élève vers vous mes yeux invisibles, afin que vous retiriez mes pieds des filets où ils sont pris. Vous les en dégagez souvent, parce que souvent ils s'y prennent. Vous ne cessez point de les en retirer, parce que moi, au contraire, je me trouve fréquemment enveloppé dans les embûches qui me sont tendues de toutes parts, et que vous, qui êtes la garde d'Israël, ne dormez ni ne sommeillez jamais.

Combien d'ailleurs les hommes, par leur art et leur industrie, n'ont-ils pas ajouté d'attraits à ces tentations qui nous charment les yeux, soit dans les vêtements, les

chaussures, les vases et les meubles, soit dans les tableaux et les statues, toutes choses qui dépassent l'usage et la nécessité, ou ne servent pas même à exprimer une pensée pieuse; s'attachant ainsi au dehors aux ouvrages de leurs mains, abandonnant au dedans Celui dont ils sont l'ouvrage et effaçant en eux-mêmes les traces de cette œuvre divine. Quant à moi, mon Dieu, qui êtes toute ma gloire, cela même m'est un sujet de chanter un cantique en votre honneur et d'offrir à Celui qui me sanctifie un sacrifice de louange.

Je sais en effet que ces beautés qui passent de l'esprit dans les mains des artistes procèdent de cette beauté qui est au-dessus de nos esprits, et vers laquelle mon âme soupire nuit et jour. Ces artistes et ceux qui s'éprennent de ces beautés extérieures tirent de cette beauté première l'idée qui les leur rend agréables : mais ils n'en tirent pas la lumière qui leur apprendrait à en bien user : elle y est; et toutefois ils ne l'y voient pas, et ne comprennent point, ô mon Dieu, qu'ils n'ont pas besoin d'aller au delà, mais qu'il leur suffit de conserver toutes leurs forces pour votre service, sans les dissiper en de vains plaisirs qui ne produisent que de l'ennui.

Et moi-même, qui parle ainsi et qui fais ce discernement, je ne laisse pas de tomber dans le piége de ces beautés visibles, qui ne sont que de faibles crayons de votre invisible et souveraine beauté. Mais vous m'en retirez, Seigneur, vous m'en retirez, d'autant que votre miséricorde est toujours présente à mes yeux. Ainsi je me laisse prendre, parce que je suis faible et misérable; et vous me délivrez, parce que vous êtes bon et miséricordieux : vous me délivrez quelquefois sans que je m'en aperçoive, parce que j'étais tombé sans y penser, et quelquefois aussi avec douleur, parce que j'avais déjà quelque attache.

A cette tentation s'en ajoute une autre, sous beaucoup

de rapports plus périlleuse. Car outre cette concupiscence de la chair qui se rencontre dans tous les plaisirs des sens, outre ces voluptés, dont ceux-là deviennent les esclaves misérables et perdus, qui s'éloignent de vous, il y a dans l'âme une passion volage, indiscrète et curieuse, qui, se couvrant du nom de science, nous porte à nous servir des sens, non plus pour prendre plaisir dans la chair, mais pour faire des expériences et acquérir des connaissances par la chair. Et parce que cette passion consiste en un désir de connaître, et que la vue est le premier de tous les sens en ce qui regarde la connaissance, le Saint-Esprit l'a appelée la concupiscence des yeux.

Car encore qu'il n'y ait proprement que les yeux qui voient, nous ne laissons pas néanmoins d'employer cette expression en parlant des autres sens, lorsque nous les appliquons à ce qui concerne la connaissance. Ainsi nous ne disons pas : Écoutez comme cela est brillant, ou sentez comme cela est clair, ou goûtez comme cela est lumineux, ou touchez comme cela est resplendissant ; mais l'on use pour toutes ces choses du mot voir. Et ne nous contentant pas de dire : Voyez quelle clarté c'est là, ce qui appartient seulement aux yeux ; nous disons aussi : Voyez quel est ce son : voyez quelle est cette saveur : voyez combien cela est dur.

C'est pourquoi toute expérience qui a lieu par les sens s'appelle généralement la concupiscence des yeux ; parce que lorsque les autres sens veulent entrer dans quelque connaissance, ils usurpent d'une certaine façon l'office de la vue, en quoi consiste la prérogative des yeux. Or, il n'est pas difficile de discerner ce que les sens font par volupté ou par curiosité. La volupté ne cherche que les beaux objets, les sons harmonieux, les odeurs agréables, les saveurs délicieuses, et ce qui peut plaire à l'attouchement. Et la curiosité s'attache même à des objets tout contraires, non pour en ressentir de la peine et de la douleur, mais par le désir qui la pousse à vouloir tout savoir

et tout éprouver : car quel plaisir y a-t-il à considérer un cadavre en lambeaux et qu'on ne saurait regarder qu'avec horreur? et pourtant lorsqu'il se rencontre un cadavre, tous y courent, pour s'attrister et en avoir de l'effroi, quoiqu'ils craignent même de revoir en songe un objet semblable; comme si lorsqu'ils sont éveillés on les forçait à se donner un pareil spectacle, ou qu'ils pussent croire y découvrir quelque beauté. Il en est de même des autres sens; ce qui serait trop long à expliquer en détail.

C'est cette maladie de la curiosité, d'où naît notre admiration pour les spectacles; c'est elle qui nous pousse à la recherche des secrets cachés de la nature qui n'ont aucun rapport à nous, qu'il est inutile de scruter, et où les hommes ne poursuivent qu'une science stérile. C'est elle qui fait qu'il se trouve aussi des personnes qui, pour contenter ce malheureux désir de tout connaître, ont recours à la magie : et c'est elle enfin qui dans la religion même ose tenter Dieu, en lui demandant des prodiges et des miracles par le seul désir d'en voir, et non pour l'utilité qui en pourrait résulter.

O mon Dieu, mon Sauveur, combien par votre assistance et votre grâce ai-je opéré de retranchements en mon cœur dans cette vaste forêt pleine d'embûches et de dangers! Et néanmoins, comme le cours de notre vie se trouve incessamment environné et assiégé de toutes parts d'innombrables périls de cette sorte, quand oserai-je dire qu'aucun objet criminel n'attire mes regards et ne m'entraîne dans une vaine curiosité? Il est vrai que le plaisir du théâtre ne me touche plus; que je ne me soucie point de connaître le cours des astres; que je n'ai jamais consulté les ombres des morts, et que j'abhorre tous ces pactes sacriléges qui se font avec les démons. Mais, Seigneur mon Dieu, que je dois servir avec humilité et simplicité, quels efforts, quelles ruses l'ennemi ne tente-t-il point, afin de me porter à vous demander quelque mi-

racle? Je vous conjure par Jésus-Christ notre roi, et par notre chère patrie, cette pure et chaste Jérusalem, que comme j'ai été fort éloigné jusqu'ici de consentir à cette tentation, je le sois toujours de plus en plus.

Mais lorsqu'il arrive, mon Dieu, que j'implore votre assistance pour la santé de quelqu'un, le but que je me propose est alors fort différent de celui que j'aurais si c'était la curiosité qui me poussât. Et comme en cela vous ne faites que ce qu'il vous plaît, vous m'accordez et vous m'accorderez de recevoir de bon cœur tout ce qui arrive. Néanmoins, qui pourrait énumérer les frivolités méprisables, à propos desquelles nous sommes tous les jours tentés par la curiosité, et combien souvent nous y succombons? Combien de fois arrive-t-il, en effet, que lorsqu'on nous raconte des puérilités, nous les écoutons d'abord par tolérance, afin de ne pas choquer les esprits faibles, et qu'ensuite nous nous portons peu à peu à les écouter avec plaisir! Je ne vais plus voir dans le cirque un chien courir après un lièvre; mais si un tel spectacle s'offre par hasard à moi dans la campagne, il me divertira peut-être de quelque grande pensée et m'attirera vers lui, déviant ainsi non pas tant mon cheval que mon cœur. Et si en me montrant ma faiblesse, vous ne m'avertissez promptement, ô mon Dieu, que je dois, dans cette rencontre même, trouver sujet d'élever mon esprit vers vous, ou la mépriser entièrement et passer outre, je m'attache immobile à ce vain amusement.

Mais quoi! n'arrive-t-il pas, si je me tiens au logis, qu'un lézard qui prend des mouches, une araignée qui les enveloppe dans ses filets, me rend attentif? Et de ce que ces animaux sont petits, s'ensuit-il que je n'éprouve, à les considérer, aucun agrément? Il est vrai que je passe de là à vous louer, ô mon Dieu, qui avez créé toutes choses, et qui les ordonnez avec une sagesse si admirable : mais ce n'est point par là qu'a débuté mon attention; et il y a grande différence entre se relever promptement

et ne tomber pas. Toute ma vie est pleine de telles rencontres, et tout mon espoir consiste en votre extrême miséricorde. Car lorsque notre âme se remplit de fantômes, et qu'elle porte sans cesse avec soi une infinité de vaines pensées, nos prières mêmes en sont souvent troublées et interrompues, et lorsqu'en votre présence nous nous efforçons de vous faire entendre la voix de notre cœur, une action de telle importance est traversée par des imaginations frivoles qui viennent, on ne sait d'où, se jeter comme en foule à la traverse. Estimerons-nous que cela soit peu de chose? Et en quoi placer notre espoir, sinon en votre miséricorde qui a commencé à nous changer?

Vous savez d'ailleurs, Seigneur, combien vous m'avez changé, vous qui m'avez d'abord délivré de la passion de la vengeance pour me pardonner aussi mes autres péchés, guérir toutes mes langueurs, et retirer mon âme du désordre où elle était, me couronnant ainsi par votre compassion et par votre miséricorde, et comblant mes souhaits de biens. C'est vous qui avez étouffé mon orgueil par la crainte de vos jugements, et m'avez soumis avec douceur à votre joug sacré, que je porte à cette heure et qui me semble léger, parce que vous l'aviez ainsi promis, et que vous avez accompli votre promesse. Et, en effet, il était léger, et je l'ignorais, alors même que j'appréhendais de m'y soumettre.

Dites-moi, je vous prie, mon Dieu, vous qui seul régnez sans orgueil, parce que vous êtes le seul véritable Seigneur qui n'en reconnaît point d'autre; dites-moi, je vous supplie, si je suis délivré, ou si je pourrai l'être en toute ma vie de cette troisième sorte de tentation, qui nous porte à vouloir être craints et aimés des hommes, sans autre dessein que d'en recevoir une joie qui n'est pas une véritable joie. Cette vie n'est que misère, et la vanité n'est qu'une honteuse folie. De là vient principalement que l'on ne vous aime et que l'on ne vous craint pas avec la pureté que l'on devrait. C'est pourquoi vous

résistez aux superbes, et donnez votre grâce aux humbles : vous tonnez sur la tête des ambitieux du siècle, et les fondements des montagnes sont ébranlés.

C'est pourquoi, parce qu'il est nécessaire au maintien de la société humaine que ceux qui sont en dignité comme nous soient aimés et craints des hommes, l'ennemi de notre véritable bonheur, et qui tend ses piéges partout, nous presse et nous crie : « Courage, courage, » afin qu'embrassant avec trop d'ardeur les témoignages d'amour et de respect que l'on nous rend, nous soyons surpris à l'improviste, et que, cessant d'établir notre joie dans l'amour de la vérité, nous la mettions dans les mensonges et les tromperies des hommes, charmés du plaisir d'être aimés et d'être craints, non pas pour l'amour de vous, mais au lieu de vous. C'est ainsi que le démon s'efforce de nous rendre semblables à lui, nous appelant avec lui, non pas à la communion de la charité, mais au partage du supplice qu'il endure, lui qui a placé son trône sur l'aquilon, afin d'avoir pour esclaves ceux qui par des voies égarées entreprennent, à son exemple, de se rendre égaux à vous, et tombent de la sorte dans les ténèbres et la froideur.

Quant à nous, Seigneur, qui sommes votre petit troupeau, nous voici en votre présence. Prenez possession de nos âmes, et couvrez-nous de vos ailes, afin que nous soyons en sûreté sous votre divine protection. Vous êtes toute notre gloire. Ne soyons aimés qu'à cause de vous, ni craints que parce que nous annonçons votre parole. Celui qui veut être loué des hommes quand vous le blâmez, ne sera pas défendu par les hommes lorsque vous le jugerez, ni arraché par eux d'entre vos mains lorsque vous le condamnerez. Or, quand le pécheur n'est point loué de ses injustes désirs, ni béni pour ses mauvaises actions, mais qu'on loue seulement un homme à cause des dons que vous lui avez départis, s'il prend plus de plaisir à être loué qu'à posséder les dons mêmes qui lui attirent la

louange, il se trouve que lorsqu'on le loue vous le blâmez. Il y a plus : celui qui loue devient meilleur que celui qui est loué, car l'un révère en l'homme le don de Dieu, et l'autre tient plus à la louange, qui n'est que le don d'un homme, qu'à la grâce qui est le don de Dieu.

Seigneur, nous sommes tous les jours et sans relâche éprouvés par ces diverses tentations. La langue des hommes nous est tous les jours ce que la fournaise est à l'or, et vous nous commandez d'être en cela comme en tout le reste modérés et retenus. Donnez-nous la grâce d'accomplir ce que vous nous commandez, et commandez-nous ce que vous voudrez. Vous savez en tout ceci quels soupirs mon cœur pousse vers vous et quels ruisseaux de larmes versent mes yeux. Car j'ai peine à discerner combien je suis moins engagé dans cette corruption, et je crains extrêmement mes péchés cachés que vos yeux connaissent, et que mes yeux ne connaissent pas.

Dans les autres sortes de tentations, en effet, j'ai quelque moyen de m'examiner : mais pour l'orgueil je n'en ai presque point. Car en ce qui regarde les plaisirs des sens, et la vaine curiosité de savoir, je discerne bien jusqu'à quel point j'ai gagné sur moi-même de réprimer ces passions, lorsque, par ma propre volonté, ou par leur défaut, je me vois privé des objets qui les sollicitent. Alors, en effet, je m'interroge, et je reconnais si je suis peu ou beaucoup touché de ne les posséder plus. Et quant aux richesses que l'on ne désire que pour satisfaire à une, à deux, ou à toutes les trois de ces passions, la volupté, la curiosité, l'orgueil, si notre esprit ne peut discerner par lui-même s'il les méprise lorsqu'il les possède, il peut s'éprouver du moins en les quittant.

Mais afin de nous priver de toutes louanges, et d'expérimenter en cela le pouvoir que nous avons sur nous-mêmes, nous faut-il mal vivre, ou même nous aban-

donner à de tels déréglements, qu'il n'y ait pas un seul de tous ceux qui nous connaissent qui ne nous déteste? Quelle plus grande folie pourrait-on dire ou imaginer? Que si au contraire la louange a toujours été et doit toujours être la compagne de la bonne vie et des bonnes mœurs, nous ne devons non plus abandonner cette conséquence de la bonne vie, qu'abandonner la bonne vie elle-même. Et cependant ce n'est que lorsque les choses nous manquent, que nous pouvons reconnaître s'il nous serait facile ou difficile d'en supporter la privation.

De quoi me confesserai-je donc à vous, mon Dieu, en cette sorte de tentation? Que vous dire sinon que les louanges me donnent de la joie, mais que j'en ressens beaucoup plus de la vérité elle-même que des louanges? Car si j'avais le choix, ou d'être loué de tout le monde, malgré mes extravagances et mon ignorance en toutes choses, ou d'être blâmé par tous, quoique sage et très-instruit de la vérité, je sais bien lequel des deux je choisirais.

Certainement je ne voudrais pas que le témoignage d'autrui augmentât la satisfaction que j'éprouve du bien qui peut être en moi. Et néanmoins je confesse, non-seulement que l'approbation d'autrui augmente cette satisfaction, mais que le blâme la diminue : et lorsque je m'afflige de cette joie misérable que je ressens, il se présente à mon esprit des excuses pour la défendre. C'est à vous, Seigneur, à juger quelles elles peuvent être, puisque pour moi je suis dans l'incertitude. Car à cause que vous nous avez commandé non-seulement la continence, qui nous montre ce que nous devons ne pas aimer, mais aussi la justice qui nous apprend ce que nous devons aimer; et que ne vous contentant pas que nous ayons de l'amour pour vous, vous voulez aussi que notre charité s'étende jusqu'à notre prochain, il me semble que souvent je me réjouis de son avancement; ou de l'espérance qu'il en donne, lorsque je prends plaisir aux

louanges intelligentes que je reçois de lui, et qu'au contraire je m'afflige de ce qui lui est un mal, quand je vois qu'il blâme ce qu'il ne comprend point ou ce qui est bon.

Je me contriste même parfois des louanges qu'on m'adresse, soit qu'on loue en moi des choses qui m'y déplaisent, ou que l'on y estime beaucoup ce qui ne mérite que de l'être peu. Mais que sais-je si ce sentiment ne procède point de ce que je ne puis souffrir que celui qui me loue ait une opinion de moi différente de celle que j'en ai moi-même? Non qu'en cela je sois touché de son intérêt; mais parce que ces mêmes qualités qui me plaisent en moi, me sont encore plus agréables lorsqu'elles plaisent aussi aux autres ; car c'est en quelque manière ne me louer pas, que de pas louer l'opinion que j'ai de moi-même, ainsi qu'il arrive quand on loue en moi les choses qui m'y déplaisent, ou qu'on y loue davantage celles qui m'y plaisent le moins.

Ne me connais-je donc point moi-même en cela? Je vois bien en vous, Seigneur, qui êtes la vérité, que je ne dois être touché des louanges que l'on me donne qu'à cause de l'utilité de mon prochain, et non pas à cause de moi. Mais j'ignore si j'en use de la sorte. Et c'est en quoi je vous connais mieux, ô mon Dieu, que je ne me connais moi-même. Je vous conjure donc, ô Seigneur, de me révéler moi-même à moi-même, afin que j'avoue à mes frères qui prieront pour moi les plaies que je découvrirai dans mon âme.

Mais je veux m'examiner plus scrupuleusement encore. Si ce n'est que par la considération de l'utilité de mon prochain que je prends plaisir à être loué, pourquoi ressens-je moins le blâme injuste qu'on lui inflige, que celui que je reçois? Pourquoi suis-je plus touché lorsque l'on médit de moi, que lorsqu'avec aussi peu de raison l'on médit d'un autre en ma présence? Dirai-je que j'en ignore aussi la cause? Et userai-je encore de ce moyen

afin de me tromper moi-même, et manifester devant vous que je ne suis véritable ni dans mon cœur ni dans mes paroles ?

Seigneur, éloignez de moi cette folie, de peur que mes propres discours ne soient comme l'huile dont le pécheur voudrait huiler ma tête par ses flatteries. Je suis pauvre et misérable ; et tout ce que j'ai de meilleur, c'est que gémissant en secret je me déplais à moi-même, et recherche votre miséricorde jusqu'à ce que je me corrige de mes défauts, et que par un parfait renouvellement j'arrive à cette heureuse paix que l'œil du superbe ne connaît point.

En effet, quand nos paroles et nos actions éclatent devant les hommes, l'amour de la louange ne nous devient-il pas une tentation très-périlleuse en nous forçant à mendier, pour ainsi dire, des suffrages qui attestent en nous quelque éminente qualité ? Et si je condamne en moi la secrète disposition que je vais exprimer, de cela seul que je la condamne, il s'ensuit qu'elle s'y peut rencontrer. Or, n'arrive-t-il pas que ceux qui font profession de mépriser la vaine gloire, se glorifient de ce mépris avec encore plus de vanité ? Et ainsi ce n'est plus du mépris de la vaine gloire qu'ils se glorifient, puisque ce n'est pas la mépriser que de se glorifier de ce mépris au fond de l'âme.

Nous ressentons encore en cette espèce de tentation un autre mal au dedans de nous : c'est la vanité où tombent ceux qui se complaisent en eux-mêmes, quoiqu'ils ne plaisent pas aux autres, ou même quoiqu'ils leur déplaisent, et qu'ils ne prennent pas souci de leur plaire. Car en se plaisant à eux-mêmes, ils vous déplaisent beaucoup, mon Dieu, non-seulement lorsqu'ils se glorifient des choses qui ne sont pas bonnes comme si elles l'étaient, mais aussi lorsqu'il se glorifient des grâces que vous leur avez accordées, comme s'ils ne les tenaient pas de vous, ou comme si les tenant de vous ils les avaient obtenues par

leurs mérites, ou lors même que reconnaissant les tenir de votre pure bonté ils ne les possèdent pas dans la joie d'une union sainte avec leurs frères, mais leur envient les mêmes grâces. Parmi tous ces périls et toutes ces traverses vous voyez, mon Dieu, les tremblements de mon cœur, et si mes blessures ne me causent pas plus de douleur, cela vient, je le sens, de ce que votre main les guérit, et non pas de ce qu'elles me sont épargnées.

(Saint Augustin. *Confessions*, liv. X, ch. XXX-XXXIX.)

III. DE LA MORT DANS LA VIE.

Dès qu'on est dans ce corps mortel on ne cesse de tendre vers la mort, et l'on ne fait autre chose pendant cette vie, si néanmoins on doit nommer cette vie une vie. Il n'y a personne qui ne soit plus proche de la mort dans un an qu'à cette heure, et demain qu'aujourd'hui, et aujourd'hui qu'hier ; car tout le temps qu'on vit est autant de retranché de celui qu'on doit vivre, et ce qui reste diminue tous les jours, si bien que tout le temps de cette vie n'est autre chose qu'une course vers la mort, dans laquelle il n'est permis à personne de se reposer, ni de marcher plus lentement, mais où tous se précipitent d'une égale vitesse. En effet, celui dont la vie est plus courte ne passe pas plus tôt un jour que celui dont la vie est plus longue ; mais l'un a moins de chemin à faire que l'autre. Si donc nous commençons à mourir, du moment que nous commençons à avancer vers la mort, il faut dire que nous commençons à mourir dès que nous commençons à vivre. L'homme par conséquent n'est jamais dans la vie, s'il est vrai qu'il ne puisse être tout ensemble dans la vie et dans la mort, ou plutôt ne faut-il point affirmer qu'il est tout ensemble dans la vie et dans la mort ; dans la vie, parce qu'elle ne lui est pas complétement ôtée, et dans la mort, parce qu'il meurt à chaque instant par ce qui lui est ôté de la vie ? Car s'il n'est pas dans la vie, qu'est-ce donc qui lui est ôté jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien de la vie? Et s'il n'est pas dans la mort, d'où vient donc qu'il meurt tous les jours à quelque partie de la vie ? Car il n'y aurait point de raison de dire : *après la mort*, lorsque toute la vie est ôtée au corps, si la mort n'était déjà lorsque ce retranchement s'accomplit.

(Saint Augustin. *Cité de Dieu*, liv. XIII, ch. x.)

IV. DES TRISTESSES DE CETTE VIE.

Je m'ennuie bien, ô mon Dieu, de cette vie et de ce pèlerinage si pénible. Cette misérable vie est sujette à mille maux capables de la détruire : tout y est incertain, excepté les peines qu'on y rencontre. Ce n'est qu'iniquité; les méchants y sont les maîtres, les superbes y dominent : elle est exposée à tant d'erreurs et de misères, que c'est bien moins une vie qu'une véritable mort. Nous nous voyons tous à chaque instant mourir d'autant de morts différentes, que nous sommes sujets à de différents changements. Comment serait-ce une véritable vie, que celle que l'on mène en ce monde! Ce n'est qu'une faible étincelle, que le moindre souffle et la moindre humeur peuvent éteindre. Est-il, en effet, quelque espèce de misère à quoi nous ne soyons point sujets dans cette chair mortelle? Les douleurs l'exténuent, les chaleurs la dessèchent, la moindre intempérie de l'air altère ce qui peut lui rester de vigueur, l'excès de nourriture la surcharge, les jeûnes l'épuisent, les plaisirs l'affaiblissent, mille soucis la consument, mille soins la tourmentent, l'inaction l'engourdit. Qu'est-ce que cette vie, où la prospérité ne fait qu'enfler le cœur, l'adversité le resserrer; où la jeunesse n'est que témérité et qu'inconstance, la vieillesse que pesanteur et qu'assoupissement; où mille infirmités nous accablent, où mille chagrins nous dévorent; où, pour comble de maux, nous sommes sujets à la mort qui nous enlève avec tant de rapidité à cette misérable vie et à ses faux plaisirs, qu'à peine cessons-nous de vivre, qu'il ne semble seulement pas que nous ayons vécu? Et quoique cette vie mourante, ou plutôt cette mort vivante ne soit pleine que de véritables amertumes, combien, hélas! s'en trouve-t-il encore qui, charmés de ses fausses douceurs, se laissent

misérablement séduire, jusqu'à s'enivrer du breuvage empoisonné qu'elle leur présente sans cesse dans une coupe d'or! Heureux, mais infiniment rares ceux qui n'ont que du mépris pour les vanités de ce monde! Car on ne peut s'attacher à des biens aussi périssables, sans se mettre soi-même en danger de périr avec eux.

Je n'ai de véritable joie qu'en pensant à vous, ô bienheureuse vie que Dieu a préparée à ceux qui l'aiment : vie, seul principe de vie; vie exempte de crainte; vie, dont la pureté, la tranquillité, la beauté, la sainteté sont infinies; vie, où l'on ne sait ce que c'est que de mourir ou de souffrir; vie exempte de tache, de corruption, de douleur, de peine, de trouble, de changement; vie, seule souverainement noble, seule digne de notre cœur, où l'on n'a plus de combats à soutenir contre les charmes du péché; vie toute d'amour, mais d'un amour parfait qui ne souffre aucune crainte. O vie heureuse, où luit un jour qui ne finit jamais, où l'on n'est animé que d'un seul et même esprit, où l'on voit Dieu sans voile et face à face, où l'âme se nourrit sans cesse de ce pain de vie; heureux séjour de gloire, séjour tout éclatant de lumière, je n'ai pas de plus grande joie que de penser à vous, et plus mon cœur y pense, plus il se sent enflammé d'une ardeur toute sainte pour vos biens infinis. Je languis d'amour pour vous, seul objet de mes désirs, dont le seul souvenir a pour moi tant de douceur, et tant de voluptés ineffables. Tout mon plaisir est donc de tenir sans cesse les yeux de mon esprit élevés vers vous, et de régler sur vous tous les mouvements de mon cœur. Je ne puis plus ni parler, ni souffrir qu'on me parle, ni m'entretenir, ô mon Dieu, que de la gloire et du bonheur qu'on trouve en vous, ni cesser un instant de méditer sur un tel sujet jusqu'à ce que je puisse passer des peines et des troubles de cette vie mortelle, au torrent de délices, et à l'heureux repos que l'on ne trouve qu'en vous. Ce n'est que pour me re-

paître abondamment de ces vérités lumineuses que j'entre avec tant de plaisir dans les jardins de vos saintes Écritures. A force de les méditer, je les imprime dans mon cœur, et m'en nourris de plus en plus. Dès que je goûte votre douceur ineffable, je ressens moins les amertumes de cette misérable vie, ô seule vie souverainement heureuse, seul règne vraiment heureux, seul immortel, seul immuable, seul éclairé d'une lumière qui ne s'évanouit point comme les autres lumières, où quiconque par votre grâce a triomphé de ses ennemis, chante à jamais à votre louange avec les chœurs des anges les joyeux cantiques de Sion :

« Tout couronné qu'il est d'une gloire immortelle. »

Qu'un jour donc tous mes péchés me puissent être pardonnés, et que déchargé du poids de cette chair mortelle, je puisse enfin avoir part à cette paix ineffable, qui ne se trouve qu'en vous ! Que ne suis-je en état d'entrer dans l'enceinte immense de vos murs, ô bienheureuse ville, pour y recevoir de la main de Dieu même une couronne de vie aussi glorieuse qu'immortelle, et parfaitement uni à tous les chœurs des anges, contempler avec eux la gloire du Créateur du monde, et l'humanité sainte de Jésus-Christ son Fils unique, sans être désormais sujet ni à la mort, ni à nulle autre corruption.

Qu'heureuse en effet est l'âme qui, délivrée de sa prison mortelle, s'élance dans le ciel ! Que la paix et la sécurité dont elle y jouit sont parfaites ! Elle n'a désormais ni ennemis ni mort à craindre : elle contemple sans aucun voile les beautés de son Dieu qu'elle a toujours fidèlement servi, qu'elle a toujours aimé tendrement et sans réserve. Elle le possède parfaitement dans ce séjour de gloire et de délices, sans craindre que ses ennemis puissent jamais lui ravir ni même altérer cette suprême félicité. Les filles de Sion ne l'ont pas plutôt aperçue qu'elles ont publié son bonheur. Les reines et les favorites des

rois ont célébré ses louanges; elles se sont écriées : Qui est celle-là qui sort du désert toute comblée de joie, et s'appuie sur son bien-aimé? Son abord est aussi charmant que le lever de l'aurore; elle est belle comme la lune, brillante comme le soleil; son éclat imprime autant de terreur qu'une armée rangée en bataille; avec quel tressaillement et de quelle vitesse l'avons-nous vue courir à la voix de son bien-aimé, dès qu'il lui a dit : Levez-vous promptement, ma bien-aimée, dont la beauté me charme; venez au plus tôt, l'hiver est désormais passé, les pluies ont fait place à d'agréables rosées, les fleurs commencent à paraître, le printemps est venu; déjà la tourterelle roucoule dans nos champs, les figuiers ont déjà poussé leurs boutons et leurs feuilles, la vigne est en fleur et commence à répandre son odeur agréable; hâtez-vous donc, ma bien-aimée, dont les attraits m'enchantent; sortez, ô ma chère colombe, de la retraite où vous vous êtes abritée; montrez-vous à mes yeux et que j'entende votre voix : votre voix me charme aussi bien que votre beauté. Venez donc encore une fois, ma colombe sans tache, vous que j'ai choisie pour mon épouse bien-aimée; venez, que j'établisse mon trône dans votre propre cœur; venez jouir du bonheur suprême que je vous ai promis; venez, après tant de périls, de peines et de travaux, venez partager avec mes anges les délices du Seigneur votre Dieu, venez enfin le voir sans voile et le voir pour toute l'éternité.

Pourquoi donc, homme insensé, errez-vous en tous lieux, ne cherchant que de faux biens qui, loin de pouvoir rendre votre âme véritablement heureuse, ne peuvent même rendre vos sens véritablement heureux? N'aimez que le souverain bien qui renferme toutes sortes de biens, et vous n'aurez plus rien à désirer; ne désirez que ce bien suprême, la source de tout bien, et vous serez au

comble de vos désirs. Qu'aimez-vous, ô mes sens? Que désirez-vous, ô mon âme? Vous ne trouverez que dans ce bien par essence tout ce que vous pouvez jamais aimer ou désirer. Si c'est la beauté qui vous plaît, les justes ne brilleront-ils pas comme autant de soleils? Si c'est l'agilité, la force, la liberté du corps, ces justes ne seront-ils pas semblables aux anges de Dieu? Leur corps, quoique mis en terre tout matériel et destitué de sentiment et de vie, ne ressuscitera-t-il pas spirituel en quelque manière, sinon par un effort de la nature, du moins par un effet de la toute-puissance de Dieu? Si c'est une longue et heureuse vie que vous souhaitez, ne jouira-t-on pas dans le ciel d'une éternité de bonheur, d'une santé inaltérable? Les justes y vivront éternellement, et leur salut ne sera pas moins que le Seigneur lui-même. Les mets les plus exquis, les breuvages les plus délicieux ont-ils rien de comparable à ces mets tout divins, à ces torrents de délices, à ce séjour de gloire qui n'est autre que la maison de Dieu? Si c'est l'harmonie qui vous touche, les anges n'y chantent-ils pas sans cesse à la louange de Dieu d'harmonieux cantiques? Si ce sont des plaisirs, non pas impurs, mais innocents, le Seigneur ne comblera-t-il pas les saints d'ineffables plaisirs? Si c'est la sagesse qui vous charme, ne la verront-ils pas sans voile? Si ce sont les plaisirs d'une amitié toute pure, n'aimeront-ils pas Dieu plus qu'eux-mêmes, ne s'aimeront-ils pas les uns les autres comme eux-mêmes, et Dieu ne les aimera-t-il pas plus qu'ils ne s'aimeront eux-mêmes? Ce ne sera que par lui qu'ils s'aimeront, qu'ils s'aimeront les uns les autres et qu'ils s'aimeront eux-mêmes. Si c'est l'union que vous aimez, ne seront-ils pas unis par une même volonté, n'en ayant pas d'autre que celle de Dieu? Si c'est la puissance que vous ambitionnez, ne pourront-ils pas tout ce qu'ils voudront, comme Dieu peut tout ce qu'il veut, excepté que c'est par lui-même que Dieu peut tout ce qu'il veut, au lieu que ce ne sera que par lui

qu'ils pourront tout ce qu'ils voudront? Comme ils ne voudront rien que ce que Dieu voudra, de même il voudra tout ce qu'ils voudront, et rien de ce qu'il voudra ne pourra ne pas être. Si ce sont les honneurs et les richesses que vous désirez, Dieu ne rendra-t-il pas maîtres de toutes choses ses bons et fidèles serviteurs? Ils seront même appelés les enfants de Dieu, et ils le seront en effet. Et où se trouvera son Fils unique, ils se trouveront aussi comme héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ. Enfin s'ils ne désirent qu'une entière assurance de jouir à jamais d'un tel bonheur, ne seront-ils pas aussi sûrs que ce souverain bien ne leur manquera pas, qu'ils le sont de ne le jamais perdre de leur plein gré, et que celui qui les aime, et qui n'est autre que ce souverain bien, ne le leur ôtera jamais malgré eux? Parce que rien n'est plus puissant que Dieu, rien ne les séparera jamais de ce Dieu, seul tout-puissant. Et quel bien ne se trouve point où se trouve un si grand bien!

O cœur humain, cœur destitué de tout, cœur accablé de peines et de misères, quelle serait votre joie de jouir de tant de biens! Pourriez-vous jamais porter la joie d'un tel bonheur? Mais si quelque autre, que vous aimeriez comme vous-même, jouissait comme vous de la même félicité, n'en sentiriez-vous pas redoubler votre joie? Vous n'en ressentiriez pas moins pour lui que pour vous-même. Et si au lieu d'un seul il s'en trouvait plusieurs qui jouissent à l'égal de vous, n'en auriez-vous pas autant de joie pour chacun d'eux que pour vous-même? Quelle sera par conséquent la joie de cette multitude innombrable d'anges et d'hommes bienheureux qui seront unis à jamais d'un si parfait amour! Si donc le cœur de l'homme n'est qu'à peine capable de porter la joie d'un si grand bien par rapport à lui seul, comment sera-t-il capable de porter cette même joie par rapport à tant d'autres qui la partageront avec lui? On a de la joie du bien de quelqu'un à propor-

tion que l'on aime, et comme chacun de tous ceux qui jouiront de cette béatitude infinie aimera Dieu sans comparaison plus que soi-même, et que tous les autres avec soi-même, il aura par conséquent sans comparaison plus de joie de la félicité de Dieu que de la sienne propre, et de celle de tous les autres avec lui. Et de même que les esprits bienheureux peuvent aimer Dieu de tout leur cœur, de tout leur esprit et de toute leur âme, sans que toute leur âme, tout leur esprit et tout leur cœur soient capables ni parfaitement dignes d'un tel amour, de même tout leur cœur, tout leur esprit et toute leur âme ne suffiront pas à porter la joie dont ils seront comblés.

(Saint Augustin. *Méditations*, ch. XXI-XXIII. *Manuel*, ch. XXXIV-XXXV.)

V. DES MOYENS D'ARRIVER A LA PERFECTION.

Tout d'abord, dit le Seigneur, lavez-vous : nettoyez-vous; et purifiez vos âmes de toutes leurs taches, afin que n'étant plus souillés de la corruption du péché, vous paraissiez devant mes yeux ainsi qu'une terre féconde : apprenez à faire de bonnes œuvres : rendez justice à l'orphelin; et maintenez le droit de la veuve, pour que la terre de vos cœurs produise des pâturages en abondance, et des arbres fertiles en fruits. Venez, et que je vous instruise, dit le Seigneur, afin que vous deveniez des astres dans le firmament du ciel, et que vous éclairiez la terre.

Ce riche de l'Évangile demanda au bon maître ce qu'il devait faire pour acquérir la vie éternelle. Que ce bon maître, qu'il croyait n'être qu'un homme, et qui est bon parce qu'il est Dieu, lui dise : Que s'il veut arriver à la vie, il faut qu'il observe les commandements; qu'il fuie la corruption du péché; qu'il ne soit ni homicide, ni adultère, ni larron, ni faux témoin, afin de paraître ainsi qu'une bonne terre, et que de là naissent le respect envers les parents, et la charité envers le prochain. J'ai fait toutes ces choses, répondit-il.

Et d'où procèdent donc tant d'épines, si cette terre porte de bons fruits ? Va, arrache ces buissons épais de l'avarice : vends tout ce que tu possèdes; donne-le aux pauvres, et tu seras comblé de biens, et tu auras un trésor dans le ciel; suis le Seigneur si tu veux être parfait, et du nombre de ceux qu'il instruit dans la divine sagesse, lui qui connaît la distinction qu'il convient d'apporter entre le jour et la nuit, et qui te la fera aussi connaître, afin que tu trouves place entre les astres du ciel. Ce qui n'arrivera jamais si ton cœur n'est dans le ciel : et ton

cœur n'y sera jamais, si ton trésor n'y est, ainsi que tu l'as appris de ce bon maître. Mais cette terre stérile s'attrista de ce langage, et les épines étouffèrent la semence de la parole de Dieu.

Quant à vous, race choisie, âmes saintes, qui êtes les faibles du monde, vous qui avez tout abandonné pour suivre votre Seigneur; allez après lui, et confondez les puissants du siècle : que vos pieds purs et sans tache marchent après votre maître; et reluisez dans le firmament, afin que les cieux annoncent sa gloire en mettant de la différence entre la lumière des parfaits, qui ne le sont pas encore néanmoins autant que les anges, et les ténèbres des imparfaits et des petits, qui ne laissent pas que de lui être chers. Luisez sur toute la terre, et que ce jour tout enflammé des rayons du soleil qui est au-dessus des cieux annonce au jour, c'est-à-dire aux parfaits, la parole de sagesse; et que la nuit que la lune éclaire annonce à la nuit, c'est-à-dire aux petits et aux imparfaits, la parole de science.

La lune et les étoiles luisent dans la nuit; et la nuit ne les obscurcit pas, puisqu'au contraire elles l'illuminent autant qu'elle est capable d'être illuminée. Car comme si Dieu eût dit : Que les astres soient créés dans le firmament du ciel, lorsqu'il lui plut de former l'Église, on entendit soudain un grand bruit venant d'en haut tel qu'un tourbillon violent, et l'on vit comme des langues de feu qui, en se divisant, s'arrêtèrent sur la tête de chacun de ceux qui étaient présents : ainsi des astres ayant la parole de vie furent créés dans le firmament du ciel. Courez partout, feux sacrés, feux admirables. Car vous êtes la lumière du monde, et vous n'êtes pas cachés sous le boisseau. Celui auquel vous êtes unis et qui est monté dans le ciel vous y fait monter après lui : courez donc, et faites-vous connaître à toutes les nations du monde.

(Saint Augustin. *Confessions*, liv. XIII, ch. XIX.)

VI. DU RENONCEMENT AU MONDE.

Écoute donc, mon fils, et reçois avec respect la loi de ton père, je dis la foi d'Augustin, et ne rejette pas les conseils de ta mère, titre que la piété de ce saint évêque peut prendre justement à ton égard, puisqu'il t'a porté dans son sein dès ton enfance, et qu'après t'avoir nourri, dans ta jeunesse, du lait de la science du siècle, il désire encore te faire goûter la douceur du lait spirituel, et t'élever pour Jésus-Christ.

Car, bien que selon la vie corporelle tu sois dans un âge avancé, ce saint prélat te regarde dans la vie spirituelle comme un enfant au berceau, qui n'est pas encore bien formé à la parole de Dieu, et qui ne marche qu'avec peine et d'un pas chancelant dans la voie du Seigneur. Tu y marcheras néanmoins avec sûreté, si tu suis les conseils de ce saint évêque, te laissant conduire par lui comme si tu étais soutenu par la main d'une mère, et porté dans les bras d'une nourrice. Si tu reçois ses avis avec respect et si tu les suis exactement, tu seras couronné de grâces et de bénédictions, pour me servir encore des paroles du Sage; et tu deviendras alors, non en songe, mais en réalité, consul et pontife; Jésus-Christ voulant bien remplir, par les solides effets de sa puissance, ces vains fantômes de grandeur que ton imagination t'a présentés dans tes rêves.

Oui, Licentius sera effectivement consul et pontife; il méritera d'être élevé à la dignité du sacerdoce, et à celle d'un vrai consul, s'il règle sa conduite sur les instructions des prophètes et des apôtres; s'il s'attache à saint Augustin, comme Élisée au prophète Élie, et comme le jeune Timothée au grand apôtre saint Paul; s'il le suit fidèlement dans les voies de Dieu, marchant comme lui

sur les traces des saints, pour apprendre à mériter le sacerdoce par une vie toute sainte, et à travailler un jour, comme un docteur, à l'instruction des peuples.

Mais c'est assez t'avertir et t'exhorter. J'estime, en effet, qu'il ne faut ni beaucoup de paroles ni beaucoup d'efforts, mon cher Licentius, pour exciter en toi l'amour du Christ; car dès ton enfance, le vénérable Augustin, par ses discours enflammés, ne t'a-t-il pas embrasé de zèle pour la vérité et la sagesse, lesquelles sont le Christ même et, parmi tous les biens, le souverain bien? Que s'il n'a rien pu auprès de toi, que ferai-je, moi qui lui suis si grandement inférieur et qui me vois privé de toutes les ressources qu'il possède? Mais, comme j'espère que, grâce à la puissance d'un tel maître et à l'excellence de ton esprit, le progrès qu'il te reste à faire est moins considérable que celui que tu as déjà fait, j'ose aspirer au double avantage et d'être comparé à l'illustre Augustin par ma légitime sollicitude pour toi, et de prendre place par mon évidente affection parmi ceux qui désirent ton salut. Quant à la gloire d'un si heureux résultat, je sais que c'est à Augustin qu'il faut, avant tout, la rapporter.

Je crains, ô mon fils, que mes paroles téméraires n'offensent et n'importunent tes oreilles, et que, par les oreilles, ne pénètre jusqu'à ton âme la blessure de l'ennui. Heureusement je me rappelle que, dans une lettre, tu m'as témoigné avoir du goût pour le rhythme de la poésie, et c'était aussi pour moi un attrait, à ton âge. J'ai donc trouvé dans ce souvenir même un remède, qui me permettra d'adoucir les amertumes que je pourrais causer à ton âme, et par la modulation des vers je t'attirerai au Seigneur, l'auteur de toute harmonie. Prête-moi donc, je te prie, une oreille favorable; ne méprise pas des paroles où je défends la cause de ton salut, et dans mes chants imparfaits ne considère que le soin pieux et la tendresse paternelle qui m'animent. Le nom du Christ, qui s'y

trouve, ce nom qui est au-dessus de tout nom, exclut d'ailleurs chez un croyant tout dédain.

« Donc, plus de retard; brise les attaches du siècle : ne redoute pas le joug léger et doux du Seigneur. Aux esprits distraits l'éclat des choses présentes peut sembler merveilleux; mais un esprit sage n'en est point touché. Maintenant la perfide Rome te sollicite et t'attire par ses prestiges, Rome, hélas! qui peut amollir les plus robustes courages. Mais, ô mon fils, je t'en conjure, que toujours le souvenir présent d'Augustin ton père te protége contre les charmes de cette enchanteresse! Au milieu des nombreux périls de cette fugitive existence, considère sa vénérable image; porte-la dans ton cœur, et tu seras sauvé. Et cependant je te le dirai, je te le répéterai sans cesse, fuis les dangers d'un pénible labeur.

« C'est un mot caressant que la gloire; au fond, c'est un misérable esclavage; c'est une perpétuelle angoisse; d'abord on la désire et bientôt on se repent de l'avoir désirée. On aime à monter sur les hauteurs; on tremble d'en descendre; qu'on chancelle, et la chute devient d'autant plus grave qu'on était plus élevé.

« Maintenant les faux biens te plaisent; maintenant l'ambition remplit tes voiles de son souffle, et la vide renommée t'entraîne sur son fragile char. Mais quand tu auras éprouvé les déceptions inévitables d'une carrière chèrement achetée, quand tu succomberas sous un fardeau accablant, trop tard et vainement tu accuseras de frivoles espérances : et les liens que tu formes maintenant, tu les voudras briser. Vainement alors tu te souviendras avec douleur d'avoir méprisé les avertissements pleins de vérité d'Augustin ton père.

« C'est pourquoi si tu es sage, si tu es pieux, mon enfant, écoute-moi; accepte les paroles de tes pères et le conseil des vieillards. « Pourquoi retirer du joug ton col indocile? Mon fardeau est léger, mon joug est doux. » Voilà ce que dit la voix pieuse du Christ : crois en Dieu,

soumets ta tête au joug, ta bouche à un frein qui n'a rien de dur, et courbe tes épaules sous un poids qui sera léger. Tu le peux maintenant que tu es libre, maintenant que ne te retient aucune chaîne, ni le soin d'une famille, ni la préoccupation d'un emploi. C'est la vraie liberté que de servir le Christ, et c'est en lui qu'on est supérieur à tous. Il n'est point l'esclave des maîtres des hommes, ni l'esclave des vices, ni l'esclave des rois superbes, celui qui s'est donné uniquement au Christ son Seigneur.

« Au contraire ne crois pas qu'il soit libre ce riche, superbe et fastueux, que tu vois sur son char parcourir Rome étonnée, et qui semble si jaloux de son indépendance, qu'il dédaigne de courber la tête devant Dieu. Infortuné, il est l'esclave de beaucoup de mortels, il est l'esclave même d'esclaves; et c'est pour être dominé par eux, qu'il achète des serviteurs. Ils savent, ceux qui ont souffert l'insolence des eunuques, et l'insolence des palais; ils savent ceux qui, de leur plein gré, se sont jetés dans les misères de Rome; ils savent que de sueur, que de honte leur a coûté cette chlamyde dont ils se parent, ce poste dont ils tirent vanité. Bien plus; ce puissant de la terre qui, au prix de tous les sacrifices, a obtenu d'être supérieur à tous, ne peut parvenir à n'être pas, à son tour, esclave. Car lorsque, dans Rome entière, il a étalé son arrogance, il se trouve être l'esclave des démons, puisqu'il adore leurs images.

« Ô douleur! Ce sont là les hommes qui te retiennent à Rome, ô Licentius? Et si tu méprises le royaume du Christ, c'est pour leur plaire? Tu appelles tes maîtres, tu salues, la tête baissée, ceux que tu vois être les esclaves de la pierre et du bois? Insensés qui honorent d'un nom divin l'argent et l'or, et dont la religion est celle de ces malades qui s'appellent avares! Que celui-là donc les aime, qui n'aime pas Augustin; que celui-là ne songe pas à adorer le Christ, qui s'étudie à leur être agréable.

« C'est pourquoi Dieu lui-même a dit : « qu'on ne peut servir deux maîtres, » parce que Dieu n'agrée que l'âme qu'il possède tout entière. Il n'y a qu'une loi; il n'y a qu'un Dieu; il n'y a qu'un Christ qui procède du Père; il n'y a qu'une seule manière de servir un seul Seigneur. Autant la terre est distante du ciel, autant diffère l'empire de César de l'empire du Christ.

« Relève-toi donc, Licentius, et, pendant même cette vie terrestre, par la pensée transporte-toi dans les pures régions, sans que la chair arrête ton élan. Dès maintenant meurs à tous les actes corporels; et que ton âme rassérénée goûte, à l'avance, les biens de la vie céleste. Quoique retenu par les entraves du corps, tu jouiras de la libre condition des esprits, si par un pieux effort tu triomphes des obstacles de la chair et les surmontes. »

Voilà, mon cher enfant, ce que mon sincère amour pour toi m'a porté à t'écrire; si tu reçois mes conseils, Dieu lui-même te recevra. Persuade-toi qu'en moi Augustin s'est dédoublé; écoute avec une même piété la voix de tes deux pères. Si tu les repousses, leur douleur à tous deux te sera un accablant reproche. Si tu obéis à leurs exhortations, tu leur deviendras à tous deux un fils bien-aimé. C'est pour toi que deux pères se sont consumés d'inquiétude, et ce te sera un grand honneur, que de les avoir réjouis tous deux.

Que si j'associe mon nom à celui d'Augustin, ce n'est pas que je me prétende son égal par le mérite; je ne me compare à lui que par mon seul amour pour toi. Car quelles eaux répandre sur toi, des faibles sources dont je dispose? Et sans moi, n'es-tu pas arrosé par deux sources fécondantes? Car voici d'un côté Alype ton frère, et de l'autre Augustin ton maître : le sang de celui-là coule dans tes veines; celui-ci a cultivé ton esprit. Tu as un tel frère et un tel précepteur, Licentius, et porté par eux comme sur des ailes, tu hésites à t'élancer vers les cieux!

Quoi que tu fasses, le monde ne peut espérer en toi un de ses amateurs, et tu ne donneras pas à la terre une âme que réclame le Christ. Vainement tu médites une noble alliance et des honneurs, un jour tu seras restitué à ton Seigneur. Deux justes vaincront, je m'assure, un pécheur, et les prières de ton frère l'emporteront sur tes vœux. Reviens donc là, où ton père par sa voix, ton frère par son sang, tous deux prêtres, te conjurent de revenir. Ils te rappellent vers ta patrie; car maintenant tu désires des demeures qui te sont étrangères, et ta demeure est celle même de ton maître. C'est là qu'il faut diriger tes pas; là qu'il faut t'attacher; égaré au dehors, contempteur de la félicité qui t'est propre, comment espérer une félicité qui n'est pas faite pour toi? Veux-tu ne plus t'appartenir à toi-même, et, conduit par tes sens dans les vides lointains du dehors, être exilé, hélas! de ton propre cœur? Mais je termine ici ces conseils, que je te donne comme un père à son fils, comme un père qui ne craint ni ne désire rien pour toi qu'il ne craigne et ne désire pour soi-même. Ces vers donc, si tu les médites, un jour t'apporteront la vie; si tu les négliges, ils seront un témoignage contre toi. Que le Christ, ô mon fils très-cher, te conserve sain et sauf pour moi, et qu'il t'asservisse à jamais à lui-même. Vis, c'est là mon souhait le plus ardent; mais vis pour Dieu, car vivre pour le monde, c'est une œuvre de mort; la vraie vie est de vivre pour Dieu.

(Saint Paulin. *Lettre à Licentius.*)

VII. LES CONVERSIONS.

Il faut que je raconte les impuretés passées qui ont corrompu la chasteté de mon âme. Et si j'entreprends ce récit, ce n'est pas que j'aime ces désordres, Seigneur, mais c'est au contraire afin de continuer à vous aimer toujours davantage. Car je vous aime, ô mon Dieu, et j'aime l'amour que j'ai pour vous. Et c'est par le mouvement de cet amour que je veux repasser dans ma mémoire avec amertume et avec regret les fautes de ma jeunesse, afin que ce souvenir amer et cuisant serve à me faire goûter, d'une manière encore plus sensible, les douceurs ineffables que je trouve en vous, et qui ne sont ni trompeuses comme les fausses douceurs de la terre, ni funestes comme ces malheureux plaisirs, ni passagères et périssables comme ces vaines délices; mais solides, heureuses et assurées. C'est vous, mon Dieu, qui rassemblez et réunissez en votre seul et unique amour toutes les puissances de mon esprit et de mon cœur, que le vice et les passions avaient divisées en tant de parties, lorsque m'éloignant de votre unité suprême je me suis répandu dans la multiplicité des créatures, et me suis égaré en tant de routes perdues. Car en la fleur de ma jeunesse je brûlais du désir de me rassasier des voluptés basses et terrestres. Ainsi la beauté de mon âme s'était flétrie, et je n'étais plus que corruption et pourriture devant vos yeux, pendant que je me plaisais en moi-même, et que je n'avais point de plus grande joie que de plaire aux yeux des hommes.

Je mettais donc mon plus grand plaisir à aimer et à être aimé. Mais je ne demeurais pas dans les bornes de l'amitié chaste et lumineuse, où les seuls esprits s'en-

tr'aiment d'une manière spirituelle. Les vapeurs grossières et impures qui s'élevaient de la boue et du limon de ma chair et des bouillons de ma jeunesse obscurcissaient mon cœur, et l'offusquaient de telle sorte qu'il ne pouvait discerner la sérénité pure et resplendissante d'une affection légitime d'avec les images ténébreuses d'un amour coupable. Ces deux causes qui se mêlaient ensemble emportaient la faiblesse de mon âge dans les déréglements violents des passions, comme au travers des rochers et des précipices, et la plongeaient dans les abîmes.

Votre colère était enflammée contre moi, Seigneur, et je ne m'en apercevais pas. Car, pour punition de mon orgueil, le bruit que faisaient les chaînes de ma captivité misérable m'avait rendu sourd à votre voix : je m'éloignais de vous et vous me laissiez aller. Mon cœur était tout brûlant, tout bouillant : il se répandait, il se débordait, il se fondait en débauches. Et cependant, Seigneur, vous vous taisiez. O mon Dieu, qui avez si tard rempli mon âme d'une sainte joie, vous demeuriez alors dans le silence, et je m'éloignais toujours de vous en m'avançant de plus en plus dans les passions sensuelles, aussi stériles en vrais biens que fécondes en misères et en douleurs. Mais quoique je fusse dans l'état du monde le plus vil et le plus abject, je ne laissais pas d'être superbe dans ma bassesse : et quoique je me lassasse en marchant toujours dans l'iniquité, je ne laissais pas d'être inquiet et d'être agité dans ma lassitude.

C'eût été du moins un soulagement pour moi, Seigneur, que quelqu'un eût pu modérer alors mes peines, de telle sorte que les flots impétueux de ma jeunesse ne s'étendissent point au delà des bords et du rivage de l'union conjugale.

Mais d'autre part je devais écouter avec plus d'attention le bruit de ces paroles célestes et de cette voix de tonnerre que vous avez fait sortir de la bouche de votre apôtre comme d'une nuée toute divine : « Les personnes

mariées souffriront des afflictions en la chair. » Et encore : « Celui qui n'a point de femme ne pense qu'aux choses de Dieu et aux moyens de plaire à Dieu ; au lieu que celui qui est marié pense aux choses de ce monde et aux moyens de plaire à sa femme. » Je devais me rendre plus attentif à écouter ces excellentes paroles, et, en me privant de ces plaisirs profanes pour le royaume des cieux, me mettre en état de jouir un jour de vos saints et ineffables embrassements.

Mais, hélas! les impétueuses ardeurs de la jeunesse me transportèrent tellement hors de moi-même que je vous ai abandonné, Seigneur, pour céder au flot de mes inclinations vicieuses. Mais en violant votre loi je n'évitais pas vos châtiments. Et quel est l'homme sur la terre qui puisse les éviter? J'éprouvais toujours l'effet de votre présence par les peines et les plaies secrètes dont vous me frappiez pour mon salut ; et ce traitement était d'autant plus doux qu'il paraissait plus sévère. Vous répandiez sur tous mes plaisirs déréglés des dégoûts pleins d'amertume, afin de m'engager ainsi à chercher d'autres jouissances qui fussent sans dégoûts et sans déplaisirs. Mais où les pouvais-je trouver hors de vous, mon Dieu, qui feignez que l'accomplissement de vos préceptes est accompagné de quelque peine, comme dit votre prophète, qui ne nous blessez que pour nous guérir, et ne nous tuez que pour nous empêcher de mourir en nous séparant de vous?

Où étais-je, Seigneur, et combien dans cet exil me trouvais-je éloigné des délices de votre sainte maison, en cette seizième année de mon âge, où je me rendis esclave de cette folle et violente passion qui, à la honte des hommes, règne avec tant de licence dans le monde, quoiqu'elle soit condamnée par vos lois si saintes et si redoutables! Et pendant que j'étais prêt à périr dans cette tempête, mon père et ma mère ne prenaient point souci de m'ouvrir le port du mariage; mais ils pensaient seulement à me rendre capable de prononcer de beaux

discours et de persuader les hommes par mon éloquence.

Mais à qui dis-je ceci? Ce n'est pas à vous, mon Dieu, qui savez tout. Je le dis à mes frères en m'entretenant avec vous, je le dis à tous les hommes, ou plutôt à ceux qui pourront jeter les yeux sur ce que j'écris, en quelque petit nombre qu'ils puissent être; et le but que je me propose en tout ce livre, mon Dieu, est de considérer moi-même et de porter les autres à considérer avec moi de quel profond abîme de misère nous devons pousser nos cris en haut, afin qu'ils pénètrent jusqu'à vous. Et néanmoins vous vous approchez de nous, et vous êtes tout prêt à nous écouter, aussitôt que notre cœur reconnaît ses fautes et que nous commençons à vivre par l'esprit d'une véritable foi. Or, il n'y avait personne alors qui ne louât extraordinairement mon père de ce qu'il me donnait, au delà de ce que son bien lui pouvait permettre, tout ce qui m'était nécessaire pour continuer mes études; nul de ses concitoyens, quoique beaucoup plus riche que lui, ne prenant un tel soin pour ses enfants. Et cependant il ne se mettait nullement en peine que j'avançasse dans votre crainte à mesure que j'avançais en âge, ni que je fusse chaste; mais il ne désirait autre chose sinon que je fusse éloquent.

Ainsi donc ce fut en la seizième année de mon âge que je me sentis piqué par les pointes des désirs impurs. Ces épines et ces ronces crûrent tout d'un coup et s'élevèrent par-dessus ma tête, sans qu'il se trouvât aucune main favorable pour les arracher.

Et vous, hélas! mon Dieu, vous demeuriez dans le silence pendant que je m'éloignais si fort de vous. Mais comment oserais-je dire que vous soyez demeuré dans le silence? De qui étaient les paroles que ma mère, votre fidèle servante, faisait retentir à mes oreilles, sinon de vous, mon Dieu, qui me parliez par sa bouche? Et néanmoins il n'y en eut aucune qui pénétrât jusque dans

mon cœur, et qui me persuadât de lui obéir. Car il me souvient que, dans l'appréhension qu'elle avait que je ne tombasse dans le vice, elle me prit un jour en particulier, et m'avertit avec une extrême émotion de ne me point laisser emporter à des amours coupables. Mais ces remontrances passaient dans mon esprit pour des remontrances de femme, et il me semblait qu'il m'eût été honteux de les suivre. Cependant je ne m'apercevais pas qu'elles étaient d'un Dieu, et qu'elles venaient de vous; et au lieu que je m'imaginais que vous vous taisiez, et que ma mère seule me parlait, c'était vous-même qui me parliez ainsi par elle, et c'était vous-même que je méprisais en elle : que je méprisais, dis-je, moi qui étais son fils, et qui étais votre serviteur et le fils de votre servante. Mais alors j'étais dans une profonde ignorance de toutes choses; et je courais dans le précipice avec un tel aveuglement, que me trouvant parmi les jeunes gens de mon âge, qui se vantaient publiquement de leurs excès et de leurs débauches, et s'en glorifiaient d'autant plus qu'elles étaient plus infâmes et plus criminelles, j'avais honte de n'être pas aussi corrompu que les autres, et je me portais avec ardeur au péché, non-seulement pour trouver quelque plaisir en le commettant, mais encore pour être loué de l'avoir commis. Qu'y a-t-il dans le monde qui soit digne de blâme que le vice? Et cependant par un renversement étrange, c'était la crainte même du blâme qui me portait à me rendre vicieux. Et lorsque je n'avais rien fait qui pût égaler les débauches des plus perdus, je feignais de l'avoir fait pour ne paraître pas d'autant plus vil et plus méprisable que je serais plus chaste et plus innocent.

Voilà, Seigneur, quels étaient ceux en la compagnie desquels je marchais dans le chemin large de la Babylone de ce monde, me roulant dans sa fange et dans sa boue comme dans des eaux de senteur et dans des parfums précieux. L'ennemi des hommes me foulait aux pieds in-

visiblement, et me plongeait dans le centre de la corruption du péché, afin que je ne pusse jamais m'en retirer, et il me séduisait parce que je voulais bien être séduit. Aussi ma mère, qui était déjà sortie du milieu de Babylone, mais qui néanmoins marchait encore lentement dans le chemin de la piété, eut, il est vrai, le soin de m'avertir d'être chaste; mais elle ne s'inquiéta pas assez de veiller sur ma conduite, et de donner des bornes à mes passions dont elle prévoyait la violence, en les resserrant dans les bornes d'un légitime mariage, si elles ne pouvaient être entièrement étouffées. Ainsi elle ne se mit pas assez en peine de remédier à mon mal en me mariant; parce qu'elle craignait qu'en m'engageant dans les liens du mariage, on ne ruinât toute l'espérance qu'on avait conçue de moi : je ne dis pas l'espérance de la vie future qu'elle attendait de votre miséricorde, mais l'espérance que je deviendrais un jour habile dans les belles-lettres; ce que mon père et ma mère désiraient tous deux avec une passion immodérée, quoique pour des causes bien différentes. Car mon père le désirait, parce qu'il ne pensait presque point du tout à vous, et qu'il formait sur moi des desseins et des prétentions imaginaires; et ma mère le désirait, parce qu'elle croyait que ces sciences que l'on fait apprendre d'ordinaire aux jeunes gens, non-seulement ne me nuiraient pas, mais me serviraient à vous connaître, et à me donner tout à vous.

C'est, autant que je m'en puis ressouvenir, le jugement le plus véritable que je puisse porter de la disposition où mon père et ma mère étaient alors. Mais de plus, au lieu de me conduire avec une sévérité tempérée par la discrétion et par la douceur, ils me lâchaient la bride dans mes divertissements, me donnant une liberté qui allait jusqu'à l'excès et jusqu'à la licence, et me laissant emporter au déréglement de mes différentes passions. Ainsi mes ténèbres croissant toujours de plus en plus, il s'élevait dans mon esprit, ô mon Dieu, comme un brouil-

lard épais qui me dérobait la claire lumière de votre éternelle vérité ; et mon âme se fortifiait toujours, ou, pour user du terme sacré de l'Écriture, s'engraissait encore davantage dans la corruption et dans le mal.

Cependant je vins à Carthage. Je n'aimais pas encore, mais je désirais aimer, et dans ma pauvreté et mon indigence des biens du ciel, laquelle était d'autant plus grande qu'elle était plus secrète et plus cachée à mes yeux, je m'indignais en moi-même de ce que je n'étais pas encore assez pauvre. Comme je désirais aimer, je cherchais un objet que je pusse aimer. Les chemins sûrs et où il ne se rencontrait point de piéges et de périls m'étaient devenus odieux. Mon cœur était tout sec et tout affamé dans la privation et le besoin où il se trouvait de cette nourriture intérieure, qui est vous-même, mon Dieu; mais je ne sentais point cette faim spirituelle, et je n'étais touché d'aucun désir pour cet aliment céleste et incorruptible. Ainsi le peu de soin que j'avais de le rechercher ne procédait pas de mon abondance, mais de ma pénurie, et mon dégoût ne venait pas de ce que j'en fusse rassasié, mais au contraire de ce que j'en étais trop dépourvu. Ce défaut de la seule bonne nourriture que mon âme pût recevoir l'avait rendue toute languissante et toute malade, et comme elle était couverte d'ulcères, elle se jetait misérablement hors d'elle-même.

C'est ainsi que je ternissais sa splendeur et sa lumière par les vapeurs infernales qui sortaient comme de l'abîme de mes passions vicieuses. Cependant, lorsque j'étais si difforme et si infâme, je ne travaillais par mon excessive vanité qu'à paraître agréable et honnête homme, et enfin je tombai dans les filets de l'amour où je désirais tant tomber et être pris. Je ne saurais, mon Dieu, vous bénir assez de votre miséricorde, lorsque je me souviens com-

bien, par votre bonté, vous mêlâtes de fiel et d'amertume à mon bonheur. Car aussitôt que je me vis aimé selon mon désir, je me sentis cruellement déchiré comme avec des verges de fer toutes brûlantes, par les jalousies, les soupçons, les craintes, les colères et les piques.

Voilà les faiblesses et les tourments qui m'étaient devenus un supplice. Je m'accusais moi-même beaucoup plus vivement qu'à l'ordinaire, je me tournais et me roulais dans mes liens jusqu'à ce que j'en fusse dégagé, et que les moindres anneaux de cette chaîne auxquels je tenais un peu, et qui m'enveloppaient encore assez pour m'empêcher d'être libre, fussent tous rompus. Et vous cependant, vous me pressiez au fond du cœur par une sévère miséricorde, ô mon Dieu, et redoubliez les sentiments de ma confusion et de ma crainte, dont vous vous serviez comme d'aiguillons pour m'exciter à sortir de cette malheureuse négligence, en me montrant d'un côté qu'il était honteux d'y demeurer, et en me faisant appréhender de l'autre que si je n'achevais de rompre ce qui restait de ma chaîne, elle ne se renouât et ne m'attachât plus fortement que jamais.

Car je disais en moi-même du plus profond de mon âme : Ne différons pas davantage. Convertissons-nous tout à cette heure, et par ces paroles je m'avançais dans l'exécution de mon dessein. Je l'accomplissais presque et je ne l'accomplissais pas néanmoins. Je ne retombais pas toutefois dans mes anciennes passions; mais j'en étais encore proche et semblais reprendre haleine. Je faisais ensuite de nouveaux efforts; je touchais et embrassais presque déjà le bien que je désirais, et néanmoins je ne le touchais ni ne l'embrassais pas encore, puisque je n'étais pas entièrement résolu de mourir à la mort pour vivre à la vie; le mal qui m'était tourné en habitude ayant plus de pouvoir sur moi que le bien auquel je n'é-

tais pas accoutumé. Et plus le moment de ma conversion approchait, plus je sentais ma frayeur redoubler; mais cette frayeur suspendait seulement l'exécution de mon dessein, sans pouvoir me distraire ni me faire retourner en arrière.

Ces niaiseries et ces folles vanités qui étaient mes anciennes amies me retenaient et, me tirant comme par la robe de ma chair, me disaient à voix basse : Voulez-vous nous abandonner? Sera-ce dès ce moment que vous nous quitterez pour jamais? Et ce même moment vous ôtera-t-il pour jamais la liberté de faire cette action ou cette autre? Que votre miséricorde, mon Dieu, efface de la mémoire de votre serviteur les images qui se présentaient alors à moi et ce que j'ai voulu exprimer sous ces noms d'une action ou d'une autre. Car quelles infamies ne venais-je pas à me figurer?

Déjà, toutefois, mes passions ne me sollicitaient plus même à demi-voix; elles ne s'opposaient plus hardiment à moi en venant à ma rencontre; mais elles parlaient comme entre leurs dents derrière moi et me tiraient comme à la dérobée pour m'obliger à les regarder. Ainsi, quoiqu'elles ne pussent m'arrêter, elles ne laissaient pas de me retarder et de me rendre plus lent à secouer et à rompre entièrement ces chaînes qui m'attachaient encore à elles, pour passer avec vitesse où votre grâce m'appelait. Car l'habitude violente me disait : Pensez-vous pouvoir vivre sans elles?

Mais elle ne me disait plus cela que faiblement, parce que, du côté vers lequel je portais mes yeux et où je craignais de passer, la chasteté se présentait à moi avec un visage plein de majesté et de douceur, et joignant à un modeste souris des caresses sans afféterie, afin de me donner la hardiesse de m'approcher d'elle, elle étendait pour me recevoir et m'embrasser ses bras charitables, entre lesquels je voyais tant de personnes qui me pouvaient servir d'exemple. Il y avait un grand nombre de

jeunes garçons et de jeunes filles, des hommes et des femmes de tout âge, des veuves vénérables et des vierges arrivées jusqu'à la vieillesse. Et cette excellente vertu n'apparaissait pas stérile, mais féconde dans ces saintes âmes, puisqu'elle y enfantait tant de délices qu'elle conçoit de vous, mon Dieu, qui êtes son véritable et céleste époux.

Et cependant elle se moquait de moi, mais d'une moquerie propre à m'encourager, comme si elle m'eût dit : Croyez-vous ne pouvoir faire ce que font ces hommes et ces filles? Et l'ont-ils pu par eux-mêmes? N'est-ce point par la puissance de leur Dieu et de leur Seigneur? C'est lui qui m'a donnée à eux. Trouvez-vous étrange que vous tombiez, si vous croyez pouvoir vous soutenir de vous-même? Jetez-vous entre les bras de Dieu et ne craignez point. Il ne se retirera pas afin de vous laisser tomber. Jetez-vous-y hardiment, il vous recevra et vous guérira. Alors je rougissais en moi-même de ce que j'écoutais encore le murmure de ces niaiseries dont j'ai parlé, et demeurais ainsi dans l'incertitude, lorsqu'il me sembla que la chasteté continuait à me dire : Fermez l'oreille aux discours impurs de votre chair toute terrestre, afin de la mortifier. Elle vous représente des plaisirs, mais ces plaisirs sont-ils comparables à ceux qui se trouvent dans la loi de votre Dieu? Ce combat qui se passait dans mon cœur n'était qu'un combat de moi-même contre moi-même. Et Alype, qui était toujours près de moi, attendait sans me rien dire quelle serait la fin de cette agitation extraordinaire.

Or, après qu'une profonde méditation eut tiré des plus secrets replis de mon âme et exposé à la vue de mon esprit toutes mes misères et tous mes égarements, je sentis s'élever dans mon cœur une grande tempête qui fut suivie d'une grande pluie de larmes, et afin de la pouvoir verser tout entière avec les gémissements dont elle était accompagnée, je me levai et me séparai d'Alype,

jugeant que la solitude me serait plus propre pour pleurer tout à mon aise; et je me retirai assez loin à l'écart, afin de n'être point troublé même par la présence d'un si cher ami.

Voilà l'état où j'étais, et dont il s'aperçut. Car je crois que j'avais prononcé quelque parole d'un ton de voix qui témoignait assez que j'étais tout prêt à fondre en larmes. Ainsi je me levai; et lui, rempli d'étonnement, demeura au même lieu où nous nous étions assis. Quant à moi, je me couchai par terre sous un figuier : je ne saurais dire en quelle manière; et ne pouvant plus retenir mes larmes, il en sortit de mes yeux des fleuves et des torrents, que vous reçûtes comme un sacrifice agréable, ô mon Dieu! Je vous dis plusieurs choses ensuite, sinon en ces mêmes termes, au moins en ce même sens : Seigneur, jusques à quand? Jusques à quand serez-vous en colère contre moi? Oubliez s'il vous plaît mes iniquités passées. Car je connaissais bien que c'était elles qui me retenaient. Et c'est ce qui me faisait dire avec une voix lamentable : Jusques à quand? Jusques à quand remettrai-je toujours au lendemain? Pourquoi ne sera-ce pas tout à cette heure? Pourquoi mes impuretés ne finiront-elles pas dès ce moment?

Comme je parlais de la sorte, et pleurais très-amèrement dans une profonde affliction de mon cœur, j'entendis sortir de la maison la plus voisine une voix comme d'un jeune garçon ou d'une jeune fille qui disait et répétait souvent en chantant : « Prenez et lisez : Prenez et lisez. » Je changeai soudain de visage, et commençai à me demander à moi-même si les enfants ont accoutumé de chanter en certains jeux quelque chose de semblable; et je ne me souvins point de l'avoir jamais remarqué. Ainsi j'arrêtai le cours de mes larmes, et me levai sans pouvoir penser autre chose, sinon que Dieu me commandait d'ouvrir le livre des Épîtres de saint Paul, et de lire le premier endroit que je trouverais : car j'avais appris que

saint Antoine, étant un jour entré dans l'église lorsqu'on lisait l'Évangile, avait écouté et reçu comme particulièrement adressées à lui ces paroles qu'on en lisait : « Allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres; vous aurez un trésor dans le ciel : et venez et me suivez; » et que par cet oracle qu'il entendit, il fut dans le même moment converti à vous, ô mon Dieu.

Je retournai donc aussitôt vers le lieu où Alype était assis, parce que j'y avais laissé les Épîtres de saint Paul lorsque je m'étais éloigné. Je pris le livre : je l'ouvris, et dans le premier endroit que je rencontrai, je lus tout bas ces paroles sur lesquelles d'abord je jetai les yeux : « Ne vivez pas dans les festins et dans l'ivrognerie, ni dans les impudicités et les débauches, ni dans les contentions et les envies : mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter votre chair selon les plaisirs de votre sensualité. » Je n'en voulus pas lire davantage; et aussi n'en était-il pas besoin, puisque je n'eus pas plutôt achevé de lire ce peu de lignes, qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière qui le mit dans un plein repos, et dissipa toutes les ténèbres de mes doutes.

Puis ayant marqué cet endroit du livre avec le doigt, ou je ne sais quelle autre marque, je le fermai, et d'un visage tranquille j'appris à Alype ce qui m'était arrivé. Lui de son côté me découvrit ce qui se passait en lui et que j'ignorais. Il désira voir ce que j'avais lu. Je le lui montrai; et considérant avec attention ce qui suivait dans ce passage à quoi je n'avais pas pris garde, il trouva ces mots : « Assistez celui qui est faible dans la foi. » Ce qu'il prit pour lui, et me le déclara aussitôt. Ainsi il se trouva fortifié par cette exhortation du Saint-Esprit; et sans hésiter, ni tarder, il se joignit à moi par une bonne et sainte résolution fort convenable à ses mœurs, qui depuis longtemps avaient été sans comparaison plus pures et plus réglées que les miennes

De là nous allâmes trouver ma mère; et lui ayant dit

ce qui était arrivé, elle s'en réjouit. Nous lui racontâmes ensuite de quelle sorte tout s'était passé ; et elle en fut ravie. Elle tressaillait de joie, et louait vos miséricordes, Seigneur, dont la bonté toute-puissante prend plaisir à surpasser par la profusion de ses grâces, non-seulement nos demandes et nos désirs, mais même aussi nos pensées. Car elle voyait que vous lui aviez beaucoup plus accordé pour moi qu'elle n'avait accoutumé de vous demander par ses gémissements et par ses larmes ; puisque vous m'aviez converti à vous d'une telle sorte, que je ne pensais plus à me marier, et renonçais pour jamais à toutes les espérances du siècle, pour demeurer ferme dans cette règle de la foi, où vous lui aviez révélé tant d'années auparavant que je m'établirais avec elle. Ainsi vous changeâtes ses pleurs en une joie beaucoup plus grande qu'elle ne l'avait osé désirer, et d'une manière beaucoup plus chaste et qui lui était plus agréable que si elle eût vu naître les enfants qu'elle me souhaitait dans un légitime mariage.

Aussitôt que certains livres, que vous trouvez si remplis de lumière et d'onction, m'eurent pénétré, comme dit Celsinus, des excellentes odeurs de l'Arabie, aussitôt que les parcelles qui en sortaient eurent répandu sur moi quelques gouttes de ces parfums précieux, vous ne sauriez croire, mon cher Romanien, malgré votre indulgence pour moi, vous ne sauriez croire, et pour tout dire en un mot, je ne sais comment le croire moi-même, quel feu me vint tout à coup embraser. Il n'y eut plus de dignités, plus de grandeurs humaines, plus de désirs de fausse gloire, plus de plaisirs enfin, plus d'attraits dans cette vie mortelle qui fussent capables de m'émouvoir. Je redescendais le plus souvent qu'il m'était possible au fond de mon cœur. Cependant, je jetais de temps en temps quelques regards sur cette religion divine, que, dès nos plus ten-

dres années, on avait introduite et profondément gravée dans nos âmes. Et c'était elle-même, qui, sans que je le susse, m'attirait à elle! Incertain donc et tremblant, je saisis à la hâte le livre des Épîtres de saint Paul; car ces grands hommes, disais-je, n'auraient pas pu accomplir effectivement de si grandes choses, ni vivre comme il est manifeste qu'ils ont vécu, si leurs écrits et leurs principes étaient contraires à la sagesse. Je le lus avec beaucoup d'application et de réflexion. Alors, à la faveur de quelques rayons de lumière qui se répandirent en moi, la sagesse se découvrit à mon esprit sous les plus belles et les plus charmantes couleurs. Ah! si dans ce moment j'avais pu la faire voir, non-seulement à vous qui avez toujours brûlé pour elle d'une ardeur dont vous ne connaissiez pas la cause, mais même à celui contre qui vous plaidez, et qui peut-être n'est pas tant pour vous un obstacle qu'une occasion d'épreuve; je suis sûr que, méprisant et abandonnant ces délicieux jardins, ces promenades enchantées, ces festins magnifiques et voluptueux, ces troupes de comédiens domestiques, en un mot tout ce qui touche le plus vivement dans tous les différents plaisirs, bientôt un doux et innocent amour, mais plein de ravissements et de transports, l'aurait fait s'envoler entre les bras de cette beauté souveraine.

J'avais rencontré Alype dans la ville de Rome, et il s'unit à moi par le lien d'une si étroite amitié, que lorsque j'allai à Milan, il résolut d'y venir lui-même pour ne me point quitter, et aussi, parce qu'ayant appris la jurisprudence, il était bien aise d'y trouver quelque occasion de l'exercer, suivant en cela plutôt l'inclination de ses parents que la sienne propre. Il s'était déjà trouvé trois fois en fonctions et avait témoigné une probité si incorruptible, qu'il était admiré de tous, au lieu que lui au contraire admirait qu'il pût y avoir des personnes qui

préférassent un peu d'argent à l'intégrité et à l'innocence. Car étant employé à Rome en qualité d'assesseur auprès d'un des principaux officiers des finances de l'empereur, lequel était chargé de ce qui concernait l'Italie, on avait tâché d'ébranler sa fermeté et sa constance, non-seulement par des promesses de richesses et de fortune, mais encore par la terreur et par les menaces. Il y avait, en effet, un sénateur extrêmement puissant, qui s'était assujetti la plupart des officiers, ou par la reconnaissance qu'inspiraient ses bienfaits ou par l'appréhension de son crédit et de son autorité. Et comme il était accoutumé à ne trouver rien qui lui résistât, il voulut faire quelque chose qui était défendu par les lois; Alype s'y opposa. On lui offrit des présents; il les rejeta avec mépris. On le fit menacer; il dédaigna ces menaces : tout le monde admirant que, par un courage et une générosité vraiment extraordinaires, il ne désirât point d'avoir pour ami, ni ne craignît point d'avoir pour ennemi un magistrat si considérable, et qui avait mille moyens ou d'obliger ceux qu'il aimait, ou de perdre ceux qu'il haïssait. L'officier même dont Alype était assesseur n'osait refuser le sénateur ouvertement, quoiqu'il ne souhaitât pas non plus que l'affaire réussît, mais il rejetait le refus sur Alype, disant qu'il s'y opposait, et il disait vrai, puisqu'en effet Alype aurait plutôt quitté son emploi que d'y consentir.

La seule chose qui faillit tenter Alype à cause de son amour pour les lettres, fut de recevoir de l'argent dans l'exercice de ses fonctions, avec quoi il aurait pu acheter des livres. Mais ayant consulté les règles de la justice, il prit une meilleure résolution, et jugea qu'il valait mieux ne pas faire ce que son devoir lui défendait, que d'abuser de son pouvoir. Je sais bien que ce n'est pas là un trait de vertu merveilleux, mais celui qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes, et cet oracle, mon Dieu, de votre vérité éternelle est infaillible : « Si vous n'avez été fidèle dans la dispensation des fausses

richesses, qui vous confiera les véritables? Et si vous n'avez pas été fidèle dans le maniement d'un bien qui est hors de vous, qui vous donnera les biens de l'âme qui seuls sont proprement à vous?» Alype donc était dans la disposition d'esprit que je viens de dire. Et pour lors nous étions unis ensemble d'une amitié très-étroite, étant tous deux agités de doutes et d'inquiétudes touchant le genre de vie que nous devions suivre.

Il y avait aussi un de mes amis nommé Nébride, lequel ayant quitté son pays qui était proche de Carthage, quitté Carthage même où il demeurait d'ordinaire, quitté son héritage qui était très-considérable, quitté enfin sa maison et sa mère même, qui n'avait pas songé à le suivre, n'était venu à Milan pour aucune autre raison que pour vivre et travailler avec moi, cédant ainsi à l'ardeur violente qu'excitaient en lui la vérité et la sagesse. Il soupirait comme moi, il était dans l'irrésolution et dans le doute, cherchant avec une passion extrême la vie bienheureuse, et ayant une lumière et une vivacité d'esprit admirables pour pénétrer les questions les plus difficiles. Ainsi nous étions trois amis ensemble, tous trois pauvres et misérables, gémissant l'un avec l'autre et déplorant notre misère, et vous présentant nos bouches ouvertes, ô mon Dieu, dans la faim qui nous pressait, pour que vous daignassiez les remplir de la nourriture céleste après laquelle nous soupirions, et attendant le temps favorable que vous aviez marqué dans l'ordre de votre éternelle providence. Et parmi tous les dégoûts et les déplaisirs que nous causait notre vie toute mondaine, par une secrète conduite de votre miséricorde sur nous, lorsque nous voulions un peu considérer quel était notre but dans tous les maux que nous souffrions, il ne se présentait à notre esprit que des fantômes et des ténèbres. Nous en gémissions profondément nous-mêmes, et nous nous disions l'un à l'autre : Ne sortirons-nous donc jamais de cet état misérable? Nous répétions cette parole

fort souvent, et nous ne sortions pas néanmoins de notre misère, parce que nous ne trouvions rien de ferme et d'assuré sur quoi nous pussions nous appuyer en quittant les objets vains et périssables qui nous possédaient.

Mais mon étonnement n'était jamais plus grand que lorsque je repassais dans mon esprit et considérais attentivement le long temps qui s'était écoulé depuis la dix-neuvième année de mon âge, où j'avais commencé à brûler de l'amour de la sagesse, me disposant, après l'avoir une fois acquise, à renoncer à toutes les vaines espérances et aux promesses trompeuses de l'ambition et de la fortune. Car j'avais déjà trente ans, et je me voyais encore plongé dans la même fange et dans la même boue, ne pensant qu'à jouir des choses présentes, qui m'échappaient et divisaient mon esprit par une infinité de désirs et de passions. Demain, disais-je toujours, nous trouverons ce que nous cherchons. La vérité se découvrira à nous, et nous nous attacherons à elle. Fauste va venir, et il nous éclaircira toutes choses. O Académiciens, c'est vous qui avez excellé entre tous les philosophes, lorsque vous nous avez appris qu'on ne peut suivre aucune règle certaine de conduite. Mais pourquoi désespérer de la sorte ? Cherchons plutôt avec soin et avec confiance. C'est déjà beaucoup que les passages de l'Écriture sainte ne me semblent plus absurdes comme auparavant, mais que je reconnaisse au contraire qu'on les peut fort bien soutenir, et d'une manière qui ne choque nullement la raison. Il faut m'arrêter cependant au même point où mon père et ma mère m'avaient mis dès mon enfance, en attendant que je découvre la pleine vérité. Mais où la chercher, et quand la chercher ? L'évêque Ambroise n'a point de loisir pour résoudre mes doutes, et je n'en ai point moi-même pour lire. Mais quand j'en aurais, où trouverons-nous des livres ? Quand les aurons-nous ? Où est l'argent pour en acheter ? Où sont les personnes qui nous en pourraient prêter ?

D'autre part, je disais : Il faut régler mon temps et distribuer mes heures, de telle sorte qu'il m'en reste pour songer à mon salut. Voici un grand sujet de mieux espérer pour l'avenir. L'Église catholique n'enseigne pas ce que je pensais : elle est très-éloignée des erreurs dont je l'accusais si injustement ; ceux qui sont instruits dans sa doctrine condamnent comme un blasphème cette pensée, que Dieu soit renfermé dans les limites d'un corps humain. Puisque je suis déjà satisfait sur un point si important, à quoi tient-il que j'hésite à m'éclaircir de tout le reste? Si je suis obligé de donner à mes écoliers toutes les heures de la matinée, qu'ai-je à faire durant le reste du jour? Pourquoi ne l'emploierais-je pas à une occupation si importante? Mais quand irai-je donc rendre mes devoirs à mes principaux amis et aux personnes de condition, dont la protection et la faveur me sont nécessaires? Quand préparerai-je les leçons pour lesquelles je reçois une rémunération de mes écoliers? Quand prendrai-je du temps pour moi-même, afin de donner quelque relâche à mon esprit après tant de soins et tant de veilles? Mais que tout se perde, que tout périsse; à la bonne heure. Abandonnons toutes les choses du monde qui sont si vaines et si inutiles, et donnons-nous tout entiers à la recherche de la vérité. Cette vie n'est que misère, et l'heure de la mort est incertaine : si elle nous surprend tout d'un coup, en quel état sortirons-nous de ce monde? Où apprendrons-nous ce que nous n'y aurons pas appris par notre faute? Ou plutôt que nous reste-t-il, sinon à être punis sévèrement d'une négligence si criminelle? Mais peut-être qu'il n'y a plus aucun sentiment chez l'homme après sa mort, et que l'âme étant éteinte, toutes ses inquiétudes cessent avec elle. Il est donc d'autant plus nécessaire d'examiner attentivement cette question. Mais à Dieu ne plaise que cela soit ainsi! Ce n'est pas en vain que la religion chrétienne s'est élevée en un si haut degré de gloire, et s'est acquis une

si grande autorité par toute la terre. Dieu n'aurait jamais opéré pour nous tant de prodiges et tant de merveilles, si notre âme devait mourir avec notre corps. Pourquoi donc différons-nous davantage de renoncer à toutes les espérances du siècle, pour nous employer tout entiers à connaître Dieu, et à rechercher la vie bienheureuse?

Mais attendons encore un peu. Cette vie qu'on mène dans le monde a ses douceurs et ses charmes. Et il ne faut pas aisément s'en retirer, parce qu'il serait honteux d'y rentrer après en être sorti. Je suis au moment de parvenir à quelque emploi considérable; quand je l'aurai obtenu, n'aurai-je pas sujet d'être content? J'ai beaucoup d'amis qui sont très-puissants; et quelque hâte que j'aie de borner mes espérances, je puis toujours aspirer à quelque charge de judicature. Après cela, je pourrai prendre une femme qui ait du bien, afin d'être à même d'entretenir une famille, et mon ambition et mes désirs seront alors satisfaits. Combien a-t-on vu de grands personnages et très-dignes de servir d'exemple à tous les autres, qui, pour s'être engagés dans le mariage, n'ont pas laissé de s'occuper de l'étude de la sagesse?

Dans cette diversité de mouvements et de pensées dont mon cœur était agité à la fois, et poussé tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, comme un navire battu par des vents contraires, le temps se passait et je demeurais irrésolu. Je différais de jour en jour, ô mon Seigneur et mon Dieu, de me convertir et de vivre en vous, et ne différais pas un seul jour de mourir en moi. Aimant la vie bienheureuse, j'appréhendais le lieu où elle réside, et en même temps que je la cherchais, je la fuyais. Je croyais que ce me serait une extrême misère de passer ma vie sans une femme, ne considérant pas que c'est votre grâce qui nous doit guérir de cette faiblesse, parce que je n'avais jamais éprouvé un remède si divin; et me figurant qu'un homme doit être chaste par ses propres forces, en quoi je reconnaissais mon impuissance; car

j'étais assez ignorant pour ne savoir pas cet oracle de votre Écriture : Que nul ne peut être continent si vous ne lui donnez cette vertu. Et vous me l'eussiez donnée sans doute, mon Dieu, si j'eusse frappé vos oreilles par le gémissement intérieur de mon âme, et remis entre vos mains toutes mes inquiétudes et mes peines par une foi solide et véritable.

(Saint Augustin. *Confessions*, liv. II, ch. I-III; liv. III, ch. I-II ; liv. VIII, ch. XI-XII. *Contre les Académiciens*, liv. II, ch. II; *Confessions*, liv. VI, ch. X-XI.)

VIII. LES SAINTES FEMMES.

ÉLOGE FUNÈBRE DE SAINTE PAULE.

Quand toutes les parties de mon corps se changeraient en autant de langues; quand tous mes membres rendraient des sons de voix humaine, il me serait impossible de parler dignement des vertus de la sainte et vénérable Paule. Cette femme, si illustre par sa naissance, mais plus illustre encore par sa sainteté ; si puissante dans le monde par les grandes richesses qu'elle possédait autrefois, mais plus recommandable aujourd'hui par la pauvreté de Jésus-Christ qu'elle a embrassée ; cette femme sortie de la noble et ancienne famille des Gracques et des Scipions, l'héritière du fameux Paul-Émile dont elle porte le nom, et qui en naissant reçut et le sang et les vertus de Martia Papiria, mère de Scipion l'Africain ; cette femme préféra Bethléem à Rome, et le toit rustique d'une pauvre et misérable chaumière aux lambris dorés de ses superbes et magnifiques palais.

Bien loin de regretter une telle personne, nous devons rendre grâces à Dieu de ce que par sa bonté nous l'avons possédée, ou plutôt de ce que nous la possédons encore; car toutes choses vivent en lui, et on ne perd rien de ce qui retourne dans son sein. Perdre sainte Paule, c'est la voir en possession d'une heureuse éternité. En effet, durant sa vie mortelle, elle regarda toujours la terre comme un lieu d'exil. « Hélas ! disait-elle sans cesse à Dieu dans l'amertume de son cœur, que mon exil est long ! J'ai demeuré avec les habitants de Cédar, mon âme y a été longtemps étrangère. » Il ne faut point s'étonner qu'elle se soit plainte si souvent de la dure nécessité où elle se trouvait réduite de vivre au milieu des ténèbres (c'est ce

que signifie le mot de Cédar), puisque « le monde est plongé dans le mal ; que sa lumière est semblable à ses ténèbres ; que la lumière luit dans les ténèbres, et que les ténèbres ne l'ont point comprise. » Aussi s'écriait-elle souvent avec le Prophète-Roi : « Je suis étrangère sur la terre, comme l'ont été tous mes pères, » et avec l'apôtre saint Paul : « Je souhaite de me voir dégagée des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ. » Lorsqu'elle était affligée de quelque maladie que lui causaient ordinairement ses jeûnes excessifs et ses incroyables austérités, elle avait sans cesse ces paroles à la bouche : « Je traite durement mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'ayant instruit les autres, je ne sois réprouvée moi-même. Il est bon de ne point boire de vin, et de ne point manger de chair. J'ai affligé mon âme par le jeûne. Vous avez remué toute ma couche durant ma maladie. Je me suis tournée de tous côtés dans mon affliction, pendant que j'étais percée par la pointe des épines. » Au fort de ses douleurs, qu'elle souffrait avec une patience digne d'admiration, elle répétait comme si elle eût vu les cieux ouverts pour la recevoir : « Qui me donnera des ailes comme celles de la colombe, afin que je m'envole et que je trouve un lieu de repos ? »

Je prends à témoin Jésus-Christ, ses saints et l'ange même qui a toujours gardé et accompagné cette femme admirable, que je ne me répands point ici en flatteries intéressées : je ne fais que rendre justice à Paule, et tout ce que je pourrai dire d'elle sera toujours beaucoup au-dessous du mérite de cette illustre veuve, qui est estimée de tous, admirée des évêques, regrettée des vierges, pleurée par tous les solitaires et tous les indigents. Voulez-vous, mon cher lecteur, que je vous donne en peu de mots une exacte idée de ses vertus ? Elle a laissé tous les siens pauvres, et elle est morte plus pauvre qu'eux. Et il ne faut point s'étonner qu'elle en ait usé de la sorte à l'égard de ses proches et de ses domestiques, qu'elle re-

gardait comme ses frères et ses sœurs, puisque, oubliant la grandeur de sa naissance, elle n'a laissé que la foi et la grâce pour tout héritage à sa fille Eustochie, qui s'est consacrée à Jésus-Christ par le vœu de virginité, et à laquelle je dédie moi-même cet ouvrage, afin de la consoler de la perte qu'elle a faite d'une mère qui lui était si chère.

Commençons donc l'histoire de sa vie. Que d'autres remontant jusqu'à son berceau, et pour ainsi dire jusqu'aux premiers amusements de son enfance, relèvent sa gloire par les vertus de sa mère Blésille, qui descend des Scipions et des Gracques, et par la noblesse de Rogatus son père, que son illustre naissance, ses richesses, la longue suite de ses ancêtres font passer encore aujourd'hui presque dans toute la Grèce pour être du sang d'Agamemnon, qui, après un siége de dix ans, ensevelit la ville de Troie sous ses ruines ; pour moi, je ne louerai en elle que son mérite personnel, et je tirerai du fond de son propre cœur, comme d'une source très-pure, la matière de son éloge.

Les Apôtres ayant demandé à Jésus-Christ quelle récompense ils recevraient de lui, eux qui avaient tout abandonné pour le suivre, il leur répondit qu'il leur donnerait le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. Ce qui prouve que le mérite ne consiste pas à posséder de grandes richesses, ni à s'élever au faîte des grandeurs humaines ; mais à les dédaigner pour suivre Jésus-Christ et pour servir Dieu avec plus de fidélité. Ce que le Sauveur a promis à ceux qui le servent, Paule l'a véritablement reçu dès cette vie, puisque le mépris où elle a tenu la pompe et la gloire d'une seule ville lui a attiré l'estime et les applaudissements de tout l'univers. Lorsqu'elle demeurait à Rome, Rome seule la connaissait ; mais depuis qu'elle s'est cachée dans la petite ville de Bethléem, elle est devenue l'admiration et des nations étrangères et de tout l'Empire Romain. En effet, est-il quelque nation sur la terre qui ne vienne pas visiter les

lieux saints? Or, tous ceux qui s'y rendent, qu'y trouvent-ils de plus digne d'admiration que Paule? Semblable à un riche diamant qui au milieu d'autres pierreries jette un éclat qui les efface toutes, ou à un soleil qui par sa lumière éclipse la faible lueur des étoiles, elle obscurcit par son humilité la gloire et les vertus de tous. Elle mérita de tenir le premier rang, parce qu'elle voulut toujours occuper le dernier, Jésus-Christ prenant plaisir à l'élever à mesure qu'elle s'abaissait. Le soin qu'elle avait de se cacher aux yeux des hommes ne servait qu'à la faire mieux connaître. Elle s'attirait leur estime en la fuyant, car la gloire suit la vertu, de même que l'ombre suit le corps, et comme elle s'éloigne de ceux qui la poursuivent, aussi cherche-t-elle ceux qui la méprisent.

Mais je m'aperçois que je ne garde aucun ordre dans mon discours, et qu'en m'arrêtant à chaque action en particulier, je m'écarte des règles de la rhétorique. Paule donc, étant d'une naissance si illustre, fut mariée à Toxoce qui descendait d'Énée et de l'ancienne et noble famille de Jules. De là vient que sa fille Eustochie, cette fille consacrée à Jésus-Christ, porte le nom de Julie. Toxoce, son père, s'appelait aussi Jules,

Nom célèbre qui vient du grand Iule.

Quand je parle de la sorte, je ne prétends pas tant relever le mérite de Paule par l'éclat de sa naissance que par le mépris qu'elle en a fait. Les gens du monde estiment et honorent ceux qui se distinguent dans le siècle par l'ancienneté de leur noblesse et par la grandeur de leurs ancêtres; pour moi, je ne loue que ceux qui en méprisent toute la gloire pour l'amour de Jésus-Christ. J'estime peu ceux qu'une illustre naissance élève au-dessus du commun; mais dès qu'ils se dépouillent de tout l'éclat qui les environne, je les juge dignes de l'admiration et des applaudissements de tous les hommes.

Paule donc, qui comptait d'aussi célèbres aïeux, mé-

rita, par sa fécondité et par sa chasteté, l'estime et les louanges d'abord de son mari, et ensuite de ses parents et de toute la ville. Elle eut de Toxoce cinq enfants : Blésille; Pauline, qui fut mariée à Pammaque, ce grand homme qui a été l'héritier de ses biens et de sa piété; Eustochie, qui, par la vie qu'elle mène dans la Palestine, est l'ornement des vierges et la richesse de l'Église; Ruffine, qui, ayant été enlevée dès sa jeunesse par une mort précipitée, laissa sa mère dans un accablement qu'on ne saurait décrire; et Toxoce, qui fut le dernier de ses enfants, comme si elle n'eût usé du mariage que pour plaire à son mari, qui souhaitait avec passion d'avoir un fils. Lorsqu'elle perdit cet époux bien-aimé, elle fut pénétrée d'une douleur si vive, qu'elle en pensa mourir; mais, en même temps, elle se consacra au service de Jésus-Christ avec tant de ferveur, qu'il semblait qu'elle avait souhaité la mort de son mari afin de servir Dieu avec plus de liberté.

Que dirai-je de cette charité sans bornes qui lui fit répandre dans le sein des pauvres ces grands biens et ces richesses immenses que possédait autrefois sa famille; de cette douceur charmante avec laquelle elle recevait tous ceux qui l'approchaient; de cette bonté qu'elle avait pour ceux mêmes qui lui étaient inconnus ? Est-il mort un pauvre à qui elle n'ait fourni de quoi l'ensevelir ? Est-il un malade qu'elle n'ait secouru dans ses besoins ? Toujours occupée à chercher et à découvrir tous les indigents de la ville, elle s'estimait malheureuse si d'autres qu'elle les soulageaient dans leurs maladies, ou les secouraient dans leurs misères. Elle allait jusqu'à dépouiller ses enfants, et lorsque sa famille lui reprochait l'excès de ses aumônes, elle répondait qu'elle ne voulait leur laisser pour tout héritage que la miséricorde du Seigneur, héritage plus précieux et plus solide que toutes les richesses de la terre.

Les fréquentes visites que son rang et sa naissance lui

attiraient lui devinrent bientôt importunes. Fatiguée et chagrine des honneurs qu'on lui rendait, elle avait hâte de se dérober aux louanges et aux applaudissements des hommes. Les empereurs ayant donc fait assembler à Rome les évêques d'Orient et d'Occident pour régler quelques différends qui troublaient la paix de l'Église, Paule vit deux illustres prélats, Paulin, évêque d'Antioche, et Épiphane, évêque de Salamine en Chypre, que l'on appelle aujourd'hui *Constance*. Saint Épiphane habita chez elle, et quoique Paulin fût logé ailleurs, elle le traita avec autant de bonté et de générosité que si elle l'avait eu dans sa propre demeure. Or, la vertu de ces deux grands hommes, redoublant son zèle, lui inspirait à tout moment le désir de quitter le lieu de sa naissance. Oubliant sa maison, ses enfants, sa famille, ses biens, et toutes les choses de la terre, elle avait un saint empressement de se retirer seule et sans suite dans les déserts que les Paul et les Antoine ont sanctifiés par leur retraite. Enfin l'hiver étant passé, la mer ouverte à la navigation, et ces deux évêques retournant à leurs Églises, elle se sentit pressée d'un invincible désir de s'embarquer avec eux. Donc, elle descendit au port, accompagnée de son frère, de ses cousins, de ses parents, et même de ses enfants qui tâchaient de toucher et de vaincre leur excellente mère par les marques les plus touchantes de leur piété et de leur tendresse.

Déjà l'on déployait les voiles, et le vaisseau que Paule montait commençait à prendre le large. Le petit Toxoce lui tendait les mains du rivage; et Ruffine, qui était nubile, la conjurait, par son silence et par ses pleurs, de remettre après ses noces l'exécution de son dessein. Mais Paule, surmontant par sa piété envers Dieu la tendresse qu'elle avait pour ses enfants, levait les yeux au ciel sans verser une seule larme. Elle oubliait qu'elle était mère, pour faire connaître qu'elle était servante de Jésus-Christ. Son cœur était torturé, et, comme si on avait séparé les

membres de son corps, elle luttait avec sa douleur ; d'autant plus admirable en cela, qu'elle surmontait les élans de l'affection la plus vive. Rien ne paraît plus cruel à un père et à une mère qui sont tombés entre les mains de leurs ennemis, et réduits à une dure servitude, que de se voir arracher à leurs enfants. Mais cette séparation si cruelle et si contraire à la nature, Paule la souffrait avec une foi véritablement chrétienne. Que dis-je? Elle la souhaitait avec passion, et la goûtait avec délices; faisant céder à l'amour qu'elle avait pour Dieu l'amour qu'elle avait pour ses enfants; se complaisant dans la seule Eustochie qui avait voulu être la compagne de son voyage et de sa retraite.

Cependant le vaisseau s'avançait toujours en pleine mer, et tous les autres passagers regardant du côté du rivage, elle seule en détournait les yeux de peur d'y apercevoir des personnes qui lui étaient si chères, et dont la vue faisait sur son cœur des impressions si douloureuses. Car, je l'avoue, jamais enfants ne furent ainsi aimés de leur mère. Avant de partir elle leur donna tout ce qu'elle possédait, se déshéritant elle-même sur la terre, afin de s'assurer l'héritage du ciel.

Étant arrivée à l'île de Pontia, si célèbre par l'exil de l'illustre Flavie Domitille, qui y avait été reléguée comme chrétienne, sous l'empire de Domitien, et voyant les petites cellules où cette généreuse vierge avait souffert un long martyre, elle se sentit si fort embrasée du désir de voir les lieux saints et la ville de Jérusalem, qu'on eût dit qu'elle était soutenue et portée par les ailes de la foi. Les vents soufflaient trop faiblement à son gré, et quelque diligence qu'elle fît, il lui semblait toujours qu'elle allait trop lentement. S'étant donc embarquée sur l'Adriatique, et s'avançant entre les promontoires de Scylla et de Charybde, elle arriva à Méthone par un si grand calme, que la mer était aussi unie qu'un lac. Après s'y être un peu délassée des fatigues du voyage,

elle dépassa le promontoire de Malée, l'île de Cythère, et les Cyclades ; mais, après avoir touché à Rhodes et à la Lycie, elle aborda à l'île de Chypre, où elle se jeta aux pieds de saint Épiphane, qui la retint dix jours chez lui. Elle employa tout ce temps, non pas à se reposer, comme le pensait ce saint évêque, mais à faire des bonnes œuvres, comme on l'a su depuis : car étant allée visiter tous les monastères de cette île, elle assista selon son pouvoir tous les solitaires que la réputation de ce grand homme y avait attirés de toutes les parties du monde. De Chypre elle se rendit en peu de jours à Séleucie, et de là à Antioche, où le saint confesseur Paulin lui fit un si cordial accueil qu'elle ne put se dispenser de séjourner chez lui. Enfin cette femme si distinguée par sa naissance, et qui autrefois se faisait porter par ses esclaves, partit d'Antioche, au milieu de l'hiver, montée sur un âne, mais toute brûlante des ardeurs de la foi.

Je ne dis rien de la Célesyrie et de la Phénicie par où elle passa, car je n'ai pas dessein de faire ici une relation exacte de son voyage; de tous les lieux qu'elle a parcourus, je ne parlerai que de ceux dont il est fait mention dans l'Écriture sainte. Ayant laissé la ville de Bérite qui est une colonie romaine, et l'ancienne ville de Sidon, elle entra dans la petite tour d'Élie, qui se trouve aux portes de Sarepta. Elle y adora le Seigneur, et continuant sa route le long du rivage de Tyr, où l'apôtre saint Paul avait fait autrefois sa prière à genoux, elle arriva à la ville de Coth, que l'on appelle aujourd'hui Ptolémaïde. De là passant par la plaine de Mageddo, où Josias fut tué, elle entra sur le territoire des Philistins. Elle ne put voir sans étonnement les ruines de Dor, qui avait été autrefois une ville très-considérable. Elle ne fut pas moins surprise des beautés de la tour de Straton, qui avait été rebâtie par Hérode, roi des Juifs, et nommée Césarée en l'honneur de César Auguste. Là elle vit la maison de Corneille, qui avait été changée en une église; et

le logis de Philippe, avec les chambres de ses quatre filles, dont la virginité avait été récompensée par le don de prophétie. Elle traversa ensuite Antipatride, ville qu'Hérode avait fait bâtir, et qu'il avait ainsi appelée du nom de son père Antipater, mais qui présentement n'est plus qu'un petit bourg à demi ruiné. De là elle se rendit à Lydde, qu'on nomme aujourd'hui *Diospolis*, ville fameuse par la résurrection de Dorcas, et par la guérison d'Énée. Assez près de là elle vit le bourg d'Arimathie, où naquit Joseph qui ensevelit Notre-Seigneur, et la ville de Nobé, autrefois la demeure des prêtres, et qui aujourd'hui leur sert de tombeau. Elle alla voir aussi le port de Joppé, où Jonas s'embarqua afin de fuir de devant la face du Seigneur, et où Andromède (pour toucher ici en passant quelque chose de la fable) fut liée à un rocher.

Reprenant ensuite le chemin de Jérusalem, elle alla à *Nicopolis*, qu'on appelait auparavant *Emmaüs*, où le Sauveur se fit connaître à deux de ses disciples dans la fraction du pain, et changea la maison de Cléophas en église. De là elle vint à Béthoron, où il y a une haute et une basse ville, bâties par Salomon, mais qui depuis ont été ruinées par les guerres. Sur la droite elle vit les villes d'Ailon et de Gabaon, où Josué, ayant donné bataille à cinq rois, arrêta le cours du soleil et de la lune, et condamna les Gabaonites à porter de l'eau et à couper du bois, afin de les punir de la mauvaise foi et de la fourberie dont ils avaient usé pour faire alliance avec le peuple d'Israël. Elle s'arrêta quelque temps à Gabaa, qui est une ville entièrement détruite. Ses ruines lui rappelèrent le crime énorme que ses habitants commirent autrefois : cette femme que son mari coupa par morceaux, et l'entière défaite des Benjamites, dont néanmoins il resta six cents hommes, à cause que l'apôtre saint Paul devait un jour sortir de cette tribu. Enfin ayant laissé sur la gauche le tombeau d'Hélène, reine des Adiabéniens, qui dans un temps de famine envoya du

blé aux pauvres de Jérusalem, Paule entra dans cette ville, qui a eu trois noms différents, savoir : *Jébus*, *Salem* et *Jérusalem*, et qu'on appelle aujourd'hui *Ælia*, du nom de l'empereur Ælius Adrien, qui l'a fait rebâtir.

Le proconsul de Palestine, qui savait que Paule était d'une des plus illustres familles de l'Empire Romain, lui fit préparer un appartement dans le palais; mais elle voulut aller loger dans une petite maison écartée, et qui n'avait nulle apparence. Elle visita tous les lieux de la ville avec tant d'ardeur et de zèle, qu'il n'y avait que le désir et l'impatience de voir ceux qu'elle n'avait point encore vus qui pussent l'arracher de ceux où elle était. Prosternée devant la croix, elle l'adora comme si le Sauveur y eût été attaché. Puis étant entrée dans le saint Sépulcre, elle baisa la pierre que l'Ange renversa lorsque Jésus-Christ sortit du tombeau; et collant sa bouche sur le lieu où le corps du Sauveur avait reposé, elle le léchait avec avidité, comme si elle eût voulu se désaltérer avec les eaux d'une fraîche fontaine. Toute la ville de Jérusalem, et Jésus-Christ même à qui elle adressait ses prières et ses vœux, sont témoins des larmes qu'elle répandit, des soupirs qu'elle poussa, et de la douleur dont elle se sentit pénétrée dans ce lieu saint. De là elle monta à la citadelle de Sion, que David avait fait rebâtir après l'avoir prise d'assaut. L'Écriture sainte parlant de la prise de cette ville dit : « Malheur à toi, ô Ariel (c'est-à-dire, Lion de Dieu et ville très-forte), malheur à toi, ville que David a prise d'assaut. » Mais lorsqu'elle parle de cette même ville après qu'elle eut été rebâtie par David : « Ses fondements, dit-elle, sont posés sur les saintes montagnes; le Seigneur aime les portes de Sion plus que toutes les tentes de Jacob. » Par ces portes on ne doit point entendre celles que nous voyons aujourd'hui réduites en cendre et en poussière; mais celles contre lesquelles l'enfer ne saurait prévaloir, et par où entre la multitude des fidèles qui croient en Jésus-Christ. Là on lui fit voir

la colonne où le Fils de Dieu avait été attaché et flagellé : elle servait à soutenir le portail d'une église, et elle était encore toute teinte du sang du Sauveur. On lui montra encore le lieu où les fidèles au nombre de cent vingt étaient assemblés lorsque le Saint-Esprit descendit sur eux, selon la prédiction du prophète Joël. Ensuite, ayant distribué selon ses faibles ressources quelques aumônes aux chrétiens et aux pauvres de Jérusalem, elle se dirigea vers Bethléem.

Cependant elle s'arrêta au tombeau de Rachel que l'on trouve sur la droite, dans l'endroit même où elle accoucha d'un fils qu'elle nomma en mourant *Benoni*, c'est-à-dire « enfant de ma douleur, » et que son père inspiré d'en haut appela *Benjamin*, c'est-à-dire « enfant de ma droite. » Étant ensuite entrée dans Bethléem, elle alla visiter la crèche du Sauveur. A l'aspect de ce lieu sacré qui avait servi de retraite à la sainte Vierge; où « le bœuf, comme parle Isaïe, avait connu celui à qui il est; et l'âne l'étable de son maître, » et où s'était accompli ce que dit le même prophète : « Heureux celui qui sème sur le bord des eaux, où le bœuf et l'âne travaillent : » à l'aspect, dis-je, d'un lieu si saint, elle me protesta qu'elle voyait des yeux de la foi l'enfant Jésus enveloppé de langes, crier dans cette étable, les mages adorer le Sauveur, l'étoile briller sur la crèche, une vierge devenir mère, saint Joseph donner tous ses soins à ce divin enfant, les bergers venir durant la nuit admirer les merveilles de sa naissance, et être les premiers témoins de ce que dit saint Jean : « Au commencement était le Verbe..... et le Verbe a été fait chair. » Il lui semblait voir encore des enfants égorgés, Hérode transporté de fureur, Joseph et Marie fuyant en Égypte. Alors ne pouvant retenir les larmes que la joie lui faisait répandre : « Je vous salue, disait-elle, ô Bethléem, « maison « de pain, » dans laquelle est né « le pain qui descend du « ciel. » Je vous salue, Ephrata, terre abondante et

fertile, et dont Dieu même est le fruit. C'est de vous que le prophète Michée disait autrefois : « Et vous, Bethléem, « maison d'Ephrata, vous n'êtes pas la plus petite « d'entre les principales villes de Juda, car c'est de vous « que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la « génération est dès le commencement, dès l'éternité. « C'est pour cela que Dieu conservera les siens jusqu'au « temps de celle qui doit enfanter; elle enfantera; et alors « ceux d'entre ses frères qui seront restés, se convertiront « et se joindront aux enfants d'Israël. » C'est dans votre sein qu'a pris naissance un Prince « qui a été engendré « avant l'étoile du matin, » et qui est né de son Père avant tous les temps. Vous avez vu régner chez vous la maison de David, jusqu'à ce qu'une vierge ait enfanté, et que les restes de ceux qui croyaient en Jésus-Christ, s'adressant aux enfants d'Israël, leur aient dit avec une sainte hardiesse : « Vous étiez les premiers à qui il « fallait annoncer la parole de Dieu; mais puisque vous « la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes « de la vie éternelle, nous nous en allons présentement « vers les Gentils. » Car le Seigneur avait dit : « Je n'ai « été envoyé que pour les brebis perdues de la maison « d'Israël. » Et c'est alors qu'on a vu l'accomplissement de cette prophétie de Jacob : « Il y aura toujours un sou- « verain de la maison de Juda, et un prince de sa posté- « rité, jusqu'à ce que celui à qui le royaume appartient « soit venu; et c'est lui qui sera l'attente des nations. » David avait bien raison de faire ce vœu et ce serment : « Que je périsse si j'entre dans mon palais; si je monte « sur le lit où je dois coucher; si je permets à mes yeux « de dormir et à mes paupières de sommeiller; si je « repose ma tête, jusqu'à ce que j'aie trouvé une demeure « au Seigneur, et un tabernacle au Dieu de Jacob. » Et expliquant ensuite sa pensée, comme s'il eût vu des yeux de l'esprit l'avénement du Messie qui est venu, comme nous le croyons aujourd'hui, il ajoute aussitôt : « Nous

« avons ouï dire qu'il est à Ephrata, nous l'avons trouvé « dans les forêts. » Car vous m'avez appris vous-même, me disait-elle, en s'adressant à moi, que la lettre *Vau*, qui est dans le mot Hébreu, marque le masculin et non pas le féminin, et qu'ainsi ce passage doit s'entendre de Jésus-Christ, et non pas de la sainte Vierge. C'est pour cela que le Prophète dit avec assurance : « Nous entrerons « dans son tabernacle, nous l'adorerons dans le lieu où « il a posé ses pieds. » Par quelle heureuse destinée, moi qui ne suis qu'une misérable pécheresse, ai-je été jugée digne de baiser la crèche où le Sauveur est né, et de prier dans l'étable où une vierge l'a mis au monde ? « C'est ici « le lieu de mon repos, » parce que c'est la patrie de mon Seigneur : « J'établirai ici ma demeure, » parce que c'est le lieu que le Sauveur a choisi. « J'ai préparé une « lampe à mon Christ. Mon âme vivra pour lui, et ma « race le servira. »

Paule, étant sortie de Bethléem, alla voir une tour qui n'en est pas éloignée, et qu'on appelle *la tour d'Ader*, c'est-à-dire *du troupeau*. Elle est bâtie à l'endroit où Jacob fit autrefois paître ses troupeaux, et où des bergers qui veillaient durant la nuit méritèrent d'entendre ce cantique céleste : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes chéris de Dieu. » Pendant qu'ils gardaient leurs brebis, ils trouvèrent l'Agneau de Dieu, dont la toison très-pure était remplie de la rosée du ciel, tandis que le reste de la terre était dans la sécheresse, et qui, par son sang appliqué sur les portes des véritables Israélites, a écarté l'Exterminateur de l'Égypte, et effacé les péchés du monde. Après avoir vu la tour d'Ader, Paule prit promptement l'ancien chemin de la ville de Gaza, méditant en elle-même et dans un profond silence sur l'heureuse conversion de l'eunuque d'Éthiopie, qui était la figure des Gentils, et qui en lisant l'Ancien Testament découvrit la source de l'Évangile. De là marchant sur la droite, et laissant la ville de Bethsur, elle arriva à

Escol, qui signifie *grappe de raisin*. C'est de ce pays que ceux que Moïse avait envoyés pour reconnaître la terre de Chanaan, rapportèrent une grappe de raisin d'une grosseur prodigieuse, qui était tout à la fois et une marque de la fertilité de cette terre, et une figure de Celui qui dit : « J'ai été seul à fouler le vin, sans qu'aucun homme d'entre tous les peuples fût avec moi. » Après s'être encore un peu avancée, elle entra dans les cellules de Sara, et vit le lieu où Isaac était né, et le tronc du chêne sous lequel Abraham lui-même « vit le jour du Seigneur, et s'en réjouit. » De là elle se rendit à Hébron, qui s'appelait autrefois *Cariath-Arbé*, c'est-à-dire *la ville des quatre hommes*, savoir, Abraham, Isaac, Jacob et le grand Adam, que les Hébreux croient être enseveli en ce lieu, comme il est marqué dans le livre de Josué ; quoique plusieurs disent que le quatrième de ces grands hommes est Caleb dont on aperçoit le tombeau non loin de là. Elle ne voulut point aller à Cariath-Sepher, c'est-à-dire *la ville des Lettres*, parce que, méprisant la terre qui tue, elle avait trouvé l'esprit qui vivifie. Ce qu'elle admira le plus, ce furent les eaux qui arrosent le haut et le bas de la terre qu'Othoniel, fils de Jéphoné-Cénez, avait obtenue à la place d'une terre sèche et stérile qu'on lui avait donnée du côté du Midi, et qui, se répandant avec abondance sur les champs secs et arides du premier Testament, lui avaient fait trouver dans les eaux salutaires du Baptême la rémission de ses anciennes iniquités. Le lendemain, dès que le soleil fut levé, elle monta sur les hauteurs de Caphar-Barucha, qui veut dire *bourg de bénédiction* : Abraham accompagna jusque-là les anges qui lui apparurent en la vallée de Mambré. De là découvrant cette vaste solitude, et tout le pays où étaient autrefois les villes de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama et de Séboïm, elle considéra les vignes d'Engaddi, si fécondes en baume, et la ville de Ségor, que l'Écriture compare à une génisse de trois ans : on l'appelait auparavant *Bala*,

et depuis on l'a appelée en Syriaque *Zoara*, c'est-à-dire *Petite;* Paule se ressouvint alors de la caverne où Loth se retira pour éviter l'embrasement de Sodome; et ne pouvant retenir ses larmes, elle avertit les vierges qui l'accompagnaient de fuir le vin, source malheureuse de la luxure et de la dissolution, qui ont donné naissance aux Ammonites et aux Moabites.

Mais c'est trop nous arrêter du côté du Midi où l'épouse trouva son époux qui reposait, et où Joseph goûta avec ses frères les joies du festin. Revenons à Jérusalem, et passant par Thécué, lieu de la naissance du prophète Amos, allons considérer le mont des Oliviers, tout brillant de la gloire du Seigneur, qui monte de là vers son Père. C'est sur cette montagne qu'on immolait tous les ans en holocauste une vache rousse, dont la cendre servait à purifier le peuple d'Israël. C'est là que des chérubins abandonnant le temple de Jérusalem, comme il est marqué dans Ézéchiel, fondèrent l'Église du Seigneur.

Après avoir vu cette fameuse montagne, Paule entra dans le tombeau de Lazare; elle visita la maison de Marthe et de Marie, et alla voir le bourg de Bethphagé, qui veut dire *Maisons des mâchoires*, et qui était autrefois habité par des prêtres. C'est là que Jésus-Christ monta sur un âne, et que cet animal, qui était la figure des Gentils étant couvert des habits des Apôtres, souffrit le mors et s'assujettit au joug du Sauveur. De là elle descendit directement à Jéricho, méditant tantôt sur la dureté de ce prêtre et de ce lévite qui passèrent sans donner aucun secours à ce malheureux dont parle l'Évangile, que des voleurs avaient couvert de blessures, tantôt sur la charité du Samaritain (ce mot veut dire *gardien*), qui, ayant mis sur son cheval ce pauvre homme à demi mort, le conduisit dans l'hôtellerie de l'Église. Elle considéra en passant un lieu appelé *Adomin*, c'est-à-dire *de sang*, parce qu'il était rempli de voleurs qui y commettaient une infinité de meurtres. Elle vit le sycomore où Zachée monta,

effaçant par sa pénitence et ses bonnes œuvres les cruautés, les rapines et les injustices qu'il avait commises, et s'élevant au faîte des vertus pour voir Jésus-Christ dans son élévation. Elle remarqua aussi le lieu où le Sauveur rendit la vue à deux aveugles qui étaient assis le long du chemin, et qui étaient la figure de deux peuples qui devaient croire en Jésus-Christ.

Étant entrée dans Jéricho, elle vit cette ville où Hiel, qui avait voulu la rebâtir, perdit Abiram, son fils aîné, lorsqu'il en jeta les fondements, et Ségub le dernier de ses fils, lorsqu'il en posa les portes. Elle considéra le camp de Galgala, où les enfants d'Israël furent circoncis une seconde fois; les douze pierres qu'on avait tirées du lit du Jourdain, et qui représentaient les douze Apôtres; la fontaine dont le véritable Élisée corrigea l'amertume par sa sagesse, rendant les eaux douces et fécondantes, de stériles et amères qu'elles étaient. Dès la pointe du jour, quoiqu'il fît déjà extrêmement chaud, elle alla du côté du Jourdain. Le soleil qui se levait lui retraça l'idée et l'image du soleil de justice. S'étant arrêtée sur le bord de ce fleuve, elle rappela dans son esprit les grands prodiges qu'on y avait vus autrefois : les prêtres marcher à pied sec au milieu de son lit, ce fleuve suspendre son cours à la voix d'Élie et d'Élisée pour laisser un passage libre à ces prophètes, Jésus-Christ purifier par son baptême ces eaux qui avaient été corrompues par le déluge, et souillées par la mort de tous les hommes.

Je serais trop long si je voulais discourir de la vallée d'Achor, qui signifie *trouble* et confusion, où Acham fut puni de son larcin et de son avarice, et de Béthel, qui veut dire *Maison de Dieu,* où Jacob pauvre et nu s'endormit sur la terre nue, et ayant sous sa tête une pierre, figure de celle dont parle Zacharie, pierre à sept yeux et qu'Isaïe appelle *angulaire,* vit une échelle mystérieuse s'élever jusqu'au ciel, sur le haut de laquelle le Seigneur était appuyé, donnant la main à ceux qui montaient, et

précipitant les négligents et les lâches. Lorsqu'elle fut sur la montagne d'Éphraïm, elle visita avec une piété respectueuse les tombeaux de Josué et d'Éléazar, fils du grand Aaron, qui sont vis-à-vis l'un de l'autre; Josué ayant été enseveli à Thamnathsaré, qui est du côté du septentrion du mont Gaas, et Éléazar à Gabaath qui appartenait à Phinées, son fils. Elle ne put alors s'empêcher d'admirer la modération et le désintéressement de Josué, qui, en distribuant la terre de Chanaan aux enfants d'Israël, n'avait pris pour son partage qu'un pays de montagnes peu propre à être cultivé.

Que dirai-je de Silo, où l'on voit encore aujourd'hui les ruines de l'autel que les Israélites y élevèrent autrefois, et où les Benjamites enlevèrent les filles d'Israël, de même que Romulus enleva depuis celles des Sabins. Elle alla ensuite à Sichem, que quelques-uns appellent improprement *Sichar*, et qui s'appelle aujourd'hui *Néapolis*. Elle entra dans une église que l'on a bâtie vis-à-vis la montagne de Garizim, tout proche le puits de Jacob. C'est là que Jésus-Christ, épuisé par la faim et par la soif, se reposa et se rassasia de la foi de la Samaritaine, qui, abandonnant son sixième mari, et renonçant au judaïsme et aux erreurs de Dosithée, eut le bonheur de trouver le véritable Sauveur, et d'avoir le Messie même pour époux. De là elle alla voir les tombeaux des douze patriarches, et la ville de Samarie, qu'Hérode appela Sébaste en l'honneur d'Auguste. C'est là que sont ensevelis les prophètes Abdias, Élisée et Jean-Baptiste, *le plus grand d'entre les enfants des femmes*. Paule fut frappée d'étonnement à la vue de tous les miracles qui se faisaient aux tombeaux de ces saints. Elle ne put entendre sans frayeur les démons tourmentés de différents supplices, éclater en plaintes et en gémissements, des hommes hurler comme des loups, aboyer comme des chiens, rugir comme des lions, siffler comme des serpents, mugir comme des taureaux; tandis que d'autres se pliant en deux touchaient la terre de leur tête

renversée et que des femmes demeuraient suspendues par un pied, sans que leurs vêtements retombassent sur leur visage. Les maux que souffraient tous ces misérables excitèrent sa compassion; elle pleura sur chacun d'eux et pria le Seigneur de les soulager. Quelque faible et délicate qu'elle fût, elle gravit à pied le haut de la montagne, et elle y vit les deux cavernes où Abdias nourrit de pain et d'eau dans un temps de famine cent prophètes que Jézabel persécutait. De là parcourant toute la contrée, elle visita la ville de Nazareth, où le Sauveur fut nourri et élevé durant son enfance; celles de Cana et de Capharnaüm, témoins ordinaires des miracles qu'il y faisait tous les jours; le lac de Tibériade dont il sanctifia les eaux par sa navigation; le désert où il rassasia plusieurs milliers de personnes avec quelques pains, dont les restes suffirent pour remplir douze corbeilles, qui étaient la figure des douze tribus d'Israël. Elle monta sur le Thabor où Jésus-Christ se transfigura. Elle aperçut de loin les montagnes d'Hermon et d'Hermoniim, et les vastes campagnes de Galilée, où Barac défit Sisara et tailla en pièces toute son armée. On lui montra aussi le torrent de Cédron, qui coule au milieu de la plaine, et la ville de Naïm où Jésus-Christ ressuscita le fils d'une veuve.

Le temps me manquerait si je voulais parler de tous les lieux que cette illustre femme parcourut avec une foi et un zèle incroyables. Passons donc à l'Égypte. Nous nous arrêterons quelque temps entre Socoth et le lieu où Samson fit sortir une fontaine d'une des grosses dents d'une mâchoire d'âne; nous y rafraîchirons nos lèvres desséchées, et ayant repris de nouvelles forces, nous verrons Morasthi, où était autrefois le tombeau du prophète Michée et où il y a encore aujourd'hui une Église. Nous omettrons les Chorréens, l'Idumée, Geth, Marèse et Lachis; et traversant ce vaste désert *qui sépare l'Égypte d'avec la Palestine*, et ces sables mouvants qui se dé-

robent sous les pieds des voyageurs, nous arriverons sur les bords du fleuve *Sihor*, qui veut dire *trouble et bourbeux*. Nous traverserons enfin les *cinq villes d'Égypte où l'on parle la langue chananéenne*, la terre de Gessen ; les plaines de Tanis, où le Seigneur fit de si grands prodiges ; la ville de *No*, que l'on a depuis appelée *Alexandrie*, et le bourg de Nitrie où plusieurs solitaires servent le Seigneur et se purifient tous les jours des souillures de leurs péchés par la pratique continuelle de toutes les vertus.

Paule ayant donc parcouru tout ce pays, le saint et vénérable évêque Isidore vint au-devant d'elle, accompagné d'une multitude innombrable de solitaires, dont plusieurs étaient élevés à la dignité du diaconat et du sacerdoce. Elle voyait avec plaisir tant de grands hommes, dont l'emploi était de servir et de glorifier le Seigneur; mais en même temps elle se jugeait indigne de tous les honneurs qu'ils lui rendaient. Que dirai-je des Macaire, des Arsène, des Sérapion ; et de tant d'autres solitaires qui étaient l'appui et l'ornement de la religion? Elle entra dans toutes leurs cellules, et se prosterna aux pieds de tous les solitaires. Il lui semblait voir Jésus-Christ dans chacun de ces saints, et tous les dons qu'elle leur fit, elle crut les avoir faits à Jésus-Christ même. On ne saurait assez admirer jusqu'où allait l'ardeur et la vivacité de son zèle; et on aurait peine à croire qu'une femme pût le porter si loin : car, oubliant son sexe et sa propre faiblesse, elle souhaita de demeurer parmi ces illustres solitaires avec les vierges qui l'accompagnaient; et peut-être eût-elle obtenu d'eux ce qu'elle souhaitait, si le désir qu'elle avait de voir les Lieux Saints et de s'établir dans la Palestine, ne l'avait emporté dans son cœur sur l'amour de la solitude. Les brûlantes chaleurs de la saison l'ayant d'ailleurs forcée à s'embarquer, elle se rendit de Péluse à Majuma avec la rapidité de l'oiseau. Et peu après elle arriva dans la sainte ville de Bethléem, pour

n'en plus sortir, et s'établit durant trois années dans une étroite habitation, en attendant qu'on eut construit des cellules, des monastères, et des bâtiments pour les étrangers, tout près de cette route même où Marie et Jésus n'avaient pas trouvé d'asile.

Après avoir ainsi sommairement décrit le voyage que fit sainte Paule, accompagnée de sa fille Eustochie et de plusieurs autres vierges, il faut maintenant parler de ses vertus, où apparaît son mérite personnel. Ici je prends Dieu à témoin que bien loin d'y rien ajouter, et d'en rehausser l'éclat en les exagérant, suivant la coutume de ceux qui prononcent quelque éloge, je serai obligé d'en retrancher beaucoup, afin de les rendre vraisemblables, et d'empêcher que mes ennemis, qui prennent plaisir à déchirer sans cesse ma réputation, ne m'accusent d'avoir recours à la fiction, et d'orner la corneille, comme dit Ésope, avec des plumes qui ne lui appartiennent pas.

Son humilité, qui est la première vertu du chrétien, fut si grande et si profonde, que quiconque ne l'eût jamais vue, et eût souhaité de la voir à cause de sa grande réputation, l'aurait prise, non pas pour ce qu'elle était, mais pour la dernière de toutes les servantes. Parmi cette foule de vierges, dont elle était sans cesse entourée, ses habits, sa voix, son air, son attitude, la faisaient toujours regarder comme la moindre d'entre elles toutes. Depuis la mort de son mari jusqu'au dernier jour de sa vie, jamais elle ne mangea avec aucun homme, fût-il en réputation de sainteté, et élevé même à la dignité épiscopale. Jamais elle ne prit de bains qu'à la dernière extrémité. Jamais elle ne se servit de matelas, au fort même des fièvres les plus violentes. Elle reposait sur la terre dure, qu'elle couvrait de quelques cilices; si néanmoins c'est se reposer, que de passer, comme elle faisait, les jours et les nuits dans une oraison presque continuelle, pratiquant ce que dit le prophète : « Je laverai mon lit de mes pleurs toutes les nuits, et je l'arroserai de mes

larmes. » Ses yeux en effet semblaient être une fontaine de larmes; et à voir avec quelle douleur et quelle amertume elle pleurait les fautes les plus légères, on eût cru qu'elle se sentait coupable des plus grands crimes. Et lorsque nous lui conseillions d'épargner ses yeux, et de les conserver pour lire l'Évangile : « Il est juste, disait-elle, de défigurer un visage que j'ai souvent fardé à l'encontre de la défense que Dieu nous en fait. Il est juste de mortifier un corps qui n'a que trop goûté les délices de la vie : il faut que je me punisse par des larmes continuelles, des joies et des plaisirs auxquels je me suis follement abandonnée; il faut que je change en un rude et âpre cilice, ces habits magnifiques qui ont servi à flatter ma vanité et ma délicatesse : j'ai pris assez de soin pour plaire au monde et à mon mari, je veux maintenant plaire à Jésus-Christ. »

Il est inutile d'ajouter à toutes ces vertus l'éloge de sa chasteté. Elle en fut un modèle pour toutes les dames romaines, lors même qu'elle était encore engagée dans les exigences du siècle. Elle y vécut toujours d'une manière si exacte et si régulière, que la médisance ne put jamais donner la moindre atteinte à sa réputation. Elle avait un fonds inépuisable de bonté, et traitait les pauvres gens avec une douceur charmante. Elle ne cherchait point à lier commerce avec les grands du monde, quoique d'ailleurs elle ne méprisât pas ouvertement ceux qui se donnent des airs de grandeur, et qui se repaissent des vanités du siècle. Voyait-elle un pauvre, elle le soulageait dans sa misère; se trouvait-elle avec un homme riche, elle l'exhortait à faire l'aumône. Sa libéralité allait jusqu'à l'excès. Pour être en état de subvenir aux nécessités de tous les malheureux, elle prenait de l'argent à intérêt; et souvent elle changeait de créanciers, et contractait de nouveaux emprunts pour payer ses anciennes dettes. Et ici, il faut que j'avoue ma propre erreur. Je blâmais ses profusions, et pour en arrêter le cours je lui repré-

sentais ce que dit l'apôtre saint Paul : « Je n'entends pas que les autres soient soulagés, et que vous soyez surchargés ; mais que, pour ôter l'inégalité qui se trouve parmi vous, votre abondance supplée maintenant à leur pauvreté, afin que votre pauvreté soit soulagée un jour par leur abondance ; » et ce que dit Jésus-Christ dans l'Évangile : « Que celui qui a deux habits en donne à celui qui n'en a point. » Je lui répétais qu'elle ne devait pas tarir par ses profusions la source de ses aumônes ; je lui apportais mille autres raisons semblables qu'elle détruisait en peu de mots, et avec une modestie admirable ; prenant Dieu à témoin, qu'elle n'avait que lui seul en vue ; qu'elle souhaitait de ne rien laisser à sa fille, qu'elle voulait mourir elle-même en demandant l'aumône, et se réduire à une telle pauvreté, qu'on fût obligé d'emprunter jusqu'à un drap pour l'ensevelir. Enfin, elle me disait : « Si je suis obligée de demander, je trouverai assez de gens qui me donneront ; mais si je ne donne rien à ce mendiant, moi qui puis emprunter pour le soulager, et s'il vient à mourir, à qui Dieu demandera-t-il compte de sa vie ? » Je souhaitais donc qu'elle prît un peu plus de soin de ses affaires domestiques ; mais s'élevant par l'ardeur de la foi au-dessus de tous les ménagements qu'inspire l'intérêt, elle s'unissait au Sauveur de tout son cœur, suivant Jésus-Christ pauvre dans un détachement parfait de toutes les choses de la terre, lui rendant tout ce qu'elle avait reçu de sa libéralité, et se réduisant pour l'amour de lui au plus complet dénûment. Enfin elle a vu ses désirs accomplis, puisqu'elle a laissé à sa fille des dettes qui dépassent ses ressources et qu'elle n'espère pouvoir acquitter qu'avec le fonds inépuisable de la miséricorde de Jésus-Christ.

La plupart des femmes nobles ont coutume de combler de bienfaits ceux qui publient leurs louanges, et flattent leur vanité. Prodigues envers quelques gens choisis, elles sont avares à l'égard de tous les autres. Paule

n'eut jamais ce défaut. Elle proportionna toujours ses aumônes aux besoins de chacun; ne cherchant point à entretenir par ses libéralités une molle délicatesse, mais à soulager de véritables misères. Jamais elle ne refusa aucun pauvre, trouvant toujours de quoi donner, non pas dans les grandes richesses qu'elle possédait, mais dans la sage économie avec laquelle elle les distribuait. Elle avait sans cesse à la bouche ces paroles de l'Écriture sainte : « Bienheureux ceux qui sont compatissants et charitables, parce qu'on leur fera miséricorde. Comme l'eau éteint le feu, de même l'aumône éteint le péché. Employez les richesses injustes à vous ménager des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Faites l'aumône, et toutes choses vous seront pures. » Elle se souvenait aussi du conseil que Daniel donna autrefois au roi Nabuchodonosor, de racheter ses péchés par ses aumônes. Elle ne voulait pas employer son argent à des pierreries qui doivent passer avec la terre, et se détruire avec le monde. Mais elle l'employait à entretenir ces *pierres* vivantes *qui roulent sur la terre;* qui servent, comme dit saint Jean dans son Apocalypse, à bâtir la cité du grand Roi, et qui doivent un jour être changées, selon l'Écriture, en jaspe, en émeraudes, en saphirs et en diamants.

Il est vrai que cette tendresse pour les pauvres est une vertu qui peut être commune à plusieurs, et le démon même n'ignore pas qu'elle n'est point la perfection souveraine, puisque, après avoir dépouillé Job de tous ses biens, après avoir renversé ses maisons, et écrasé ses enfants sous leurs ruines, il disait au Seigneur : « L'homme donnera toujours peau pour peau, et il abandonnera tout pour sauver sa vie; mais étendez votre main, et frappez ses os et sa chair, et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face. » En effet, on en a vu plusieurs faire l'aumône, mais épargner leur corps; soulager le pauvre dans sa misère, mais en même temps se laisser vaincre aux

attraits de la volupté, en un mot, cacher un fonds de corruption sous les apparences de la vertu. Or, ce ne fut point là le caractère de Paule. Elle porta si loin la pratique de la mortification, qu'elle n'y garda presque aucune mesure, et qu'elle s'épuisa entièrement par des jeûnes excessifs et un travail continuel. Excepté les jours de fête, à peine mangeait-elle un peu d'huile; d'où l'on peut juger quel état elle faisait du vin, des ragoûts, du poisson, du lait, du miel, des œufs et d'autres choses semblables qui flattent la sensualité, et dont l'usage paraît à quelques-uns une abstinence si rigoureuse, qu'ils s'imaginent pouvoir se rassasier de ces sortes d'aliments sans compromettre leur pureté.

Comme la foudre tombe ordinairement sur les plus hautes montagnes, de même l'envie attaque toujours les vertus les plus éclatantes. Et il ne faut point s'étonner que les hommes soient en butte à ses traits, puisque Jésus-Christ même a été crucifié par la jalousie des Pharisiens; que tous les Saints ont eu des envieux, et qu'il s'est trouvé jusque dans le paradis terrestre un serpent *par l'envie duquel la mort est entrée dans le monde*. Dieu qui voulait garantir Paule des mouvements et des impressions de la vanité, lui suscita donc, comme à Salomon, un Adad Iduméen pour la tourmenter sans cesse. Cet ennemi fut à son égard ce qu'était à saint Paul l'aiguillon que cet Apôtre ressentait dans sa chair; c'est-à-dire qu'il l'avertissait sans cesse de ne se pas laisser éblouir par l'éclat de ses grandes vertus, de ne point juger de son mérite par les défauts des autres femmes, et de ne pas s'imaginer avoir déjà atteint le comble de la perfection. Je lui représentais qu'il fallait céder à l'envie, et faire place à cette aveugle et furieuse passion : que Jacob et David en avaient usé de la sorte, celui-là s'étant retiré en Mésopotamie pour se garantir de la colère de son frère Ésaü, et celui-ci s'étant livré aux Philistins pour se dérober aux fureurs de Saül, le plus passionné et le plus implacable

de ses persécuteurs, aimant mieux se voir en la puissance de ses ennemis qu'en celle de ses détracteurs. A cela elle me répondait : « Vous auriez raison de me parler de la sorte, si le démon ne faisait pas la guerre en tous lieux aux serviteurs et aux servantes de Dieu; si ceux qui le fuient ne le trouvaient point partout; si l'amour des Saints Lieux ne m'arrêtait pas, ici, et si je pouvais trouver ailleurs ma chère Bethléem. Pourquoi ne vraincrai-je pas l'envie par ma patience? Pourquoi ne surmonterai-je pas par mon humilité l'orgueil de mes ennemis? Pourquoi, en recevant un soufflet sur une joue, ne présenterai-je pas l'autre? Pourquoi ne pratiquerai-je pas ce que dit l'apôtre saint Paul : « Travaillez à vaincre « le mal par le bien. » Les Apôtres ne se sont-ils pas glorifiés de souffrir les confusions et les outrages pour l'amour de Jésus-Christ? Le Sauveur lui-même voulant nous racheter par sa passion, ne s'est-il pas anéanti en prenant la forme et la nature de serviteur, et en se rendant obéissant à son Père jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix? Si Job n'avait pas combattu et triomphé de son ennemi, aurait-il reçu la couronne de justice, et le Seigneur lui aurait-il dit : « Pensez-vous qu'en « vous éprouvant par tant de disgrâces, j'aie eu d'autre « dessein que de faire éclater votre vertu? » L'Évangile appelle *bienheureux* ceux qui souffrent persécution pour la justice. La paix et la tranquillité d'une conscience exempte de crimes nous prouvent assez que nos souffrances ne sont point la peine de nos péchés; et par les disgrâces passagères de la vie présente nous pouvons nous ménager une récompense éternelle. »

Ses ennemis s'acharnaient-ils à la persécuter? En venaient-ils jusqu'aux injures et aux outrages? Elle chantait avec le Psalmiste : « Dans le temps que le pécheur s'élevait contre moi, je me suis tû, et j'ai gardé le silence, pour ne pas dire même de bonnes choses. Je n'écoutais les injures de mes ennemis, non plus que si j'eusse

été sourd, et je n'ouvrais non plus la bouche que si j'eusse été muet. Je suis devenu semblable à un homme qui n'entend point, et qui ne sait ce que c'est que de répondre aux injures qu'on lui dit. »

Était-elle attaquée de quelque tentation ; elle avait toujours à la bouche ces paroles du Deutéronome : « Le Seigneur votre Dieu vous éprouve, afin qu'il paraisse clairement si vous l'aimez de tout votre cœur et de toute votre âme. » Se trouvait-elle accablée de chagrin et de tristesse ; elle répétait sans cesse ces paroles d'Isaïe : « O vous qui avez été sevrés et qu'on a arrachés de la mamelle, préparez-vous à souffrir tribulation sur tribulation, mais en même temps espérez au delà de toute espérance, car dans peu vous ne serez plus exposés aux outrages des langues malignes, ni aux traits de la médisance. » Et voici comment elle expliquait ce passage pour se consoler dans ses disgrâces : « C'est à ceux, disait-elle, qui ont été sevrés, c'est-à-dire, aux âmes d'un âge parfait et d'une vertu consommée, de souffrir tribulation sur tribulation, afin d'espérer au delà de toute espérance, persuadés qu'ils sont que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et que cette espérance ne nous trompe point ; que, quoique en nous l'homme extérieur se détruise, néanmoins l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour ; que le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une incomparable gloire ; et qu'ainsi nous ne devons point considérer les choses visibles, mais les invisibles, parce que les choses visibles sont temporelles, mais les invisibles sont éternelles. » Elle ajoutait : « que quelque lent que le secours de Dieu paraisse à notre vivacité et à notre impatience, nous ne pouvons pas être longtemps sans en sentir les effets, puisqu'il dit par la bouche d'Isaïe : « Je vous ai « exaucé au temps favorable, je vous ai assisté au jour du « salut ; » qu'il ne fallait point craindre la langue des im

posteurs et des impies, puisque nous sommes sous la protection du Seigneur qui nous dit lui-même par un prophète : « Ne craignez point les opprobres des hommes, et n'appréhendez point leurs blasphèmes, car ils seront mangés des vers comme un vêtement, et consumés de pourriture comme la laine. C'est par votre patience que vous posséderez vos âmes. Les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire que Dieu doit un jour découvrir en nous. Souffrez tribulation sur tribulation, c'est-à-dire, supportez constamment toutes les disgrâces de la vie, car celui qui souffre patiemment les adversités, donne des marques d'une grande sagesse, au lieu que celui qui se laisse aller aux plaintes et aux murmures fait paraître sa folie. » Était-elle dans la langueur, et affligée de fréquentes maladies; elle disait avec l'Apôtre saint Paul : « Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. Nous portons ce trésor dans des vaisseaux de terre, jusqu'à ce que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité, et que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité. A mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'accroissent et se multiplient en nous, nos consolations s'accroissent et se multiplient par Jésus-Christ, et comme vous avez part aux souffrances, vous aurez part aussi à la consolation. » Son cœur était-il rempli d'amertume; elle chantait ces paroles du Prophète : « O mon âme! pourquoi êtes-vous triste? et pourquoi me troublez-vous? espérez en Dieu, car je lui rendrai encore mes actions de grâces; il est mon Dieu et je le regarde comme l'unique espérance de mon salut. » Se voyait-elle exposée à quelque danger; elle répétait ces paroles de l'Évangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive, car celui qui voudra se sauver soi-même se perdra, et celui qui se perdra pour l'amour de moi se sauvera. » Lui venait-on apprendre la nouvelle de quelque fâcheux événement qui dérangeait ses affaires domestiques ou qui

la ruinait sans ressource : « Que servira à un homme, disait-elle, d'avoir gagné tout le monde, s'il vient à se perdre soi-même, et quand une fois il se sera perdu, par quel échange pourra-t-il se racheter ? » A quoi elle ajoutait avec le saint homme Job : « Je suis sortie nue du ventre de ma mère, et j'y retournerai nue. Il n'est arrivé que ce qui a plu au Seigneur ; que le nom du Seigneur soit béni. » Elle empruntait aussi ces paroles de l'Apôtre saint Paul : « N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde, car tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, ce qui ne vient point du Père, mais du monde. Or, le monde passe, et la concupiscence du monde passe avec lui. » Ayant appris un jour que ses enfants et particulièrement son fils Toxoce, pour qui elle avait une affection singulière, étaient dangereusement malades, après avoir soutenu, comme le Prophète, avec courage et dans un respectueux silence le trouble et l'étourdissement que lui avait causés une si affligeante nouvelle, enfin je lui vis épancher son cœur par ces paroles : « Celui qui aime son fils et sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. » Et adressant ses vœux et ses prières à Dieu : « Possédez, Seigneur, disait-elle, et conservez les enfants de ceux qui sont morts, c'est-à-dire qui mortifient tous les jours leur corps pour l'amour de vous. »

Un de ces semeurs de faux bruits, qui sont la peste du genre humain, vint un jour nous dire avec un air officieux en apparence que le zèle excessif avec lequel Paule se portait à la pratique de la vertu, la faisait passer pour folle, et qu'on disait qu'il fallait prendre soin de son cerveau. A quoi elle répondit : « Que nous sommes ici-bas comme sur un théâtre, où nous servons de spectacle au monde, aux anges et aux hommes ; que nous sommes fous pour l'amour de Jésus-Christ, mais que ce qui paraît en Dieu une folie est plus sage que la sagesse de tous les hommes ; » que c'est pour cela que le Sauveur

disait à son Père : « Vous connaissez ma folie. J'ai paru comme un prodige à plusieurs; je suis devenu comme une bête en votre présence et je ne me suis point éloigné de vous; » que ses proches mêmes, comme il est marqué dans l'Évangile, avaient voulu se saisir de lui et le lier comme un homme qui avait perdu l'esprit, et que ses ennemis disaient de lui avec un outrageant et dédaigneux mépris : « Il est possédé du démon; c'est un Samaritain, il ne chasse les démons que par Beelzébuth, prince des démons. »

« Mais pour nous, disait-elle, écoutons ce que dit l'Apôtre saint Paul : « Le sujet de notre gloire est le témoignage « que nous rend notre conscience de nous être conduits en « ce monde avec sainteté, avec droiture, dans la grâce et « l'esprit de Dieu. » Écoutons ce que Jésus-Christ dit à ses apôtres : « Le monde vous hait, parce que vous n'êtes « point du monde; si vous étiez du monde, le monde ai-« merait ce qui serait à lui. » Et s'adressant à Dieu : « Vous connaissez, Seigneur, disait-elle, le fond de nos cœurs; tous ces maux sont venus fondre sur nous, et cependant nous ne vous avons point oublié; nous n'avons point commis d'iniquité contre votre alliance, et notre cœur ne s'est point éloigné ni retiré en arrière. Nous nous sommes vus tous les jours livrés à la mort à cause de vous, et on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Mais le Seigneur est mon aide, et je ne craindrai point tout ce que les hommes me pourront faire, selon ce que dit l'Écriture : « Mon fils, honorez le Seigneur, ne « craignez que lui seul, et il sera votre force et votre « appui. »

C'était de ces passages et d'autres semblables qu'elle se servait comme d'autant d'armes divines contre tous les vices, et particulièrement contre les traits envenimés de l'envie, et par sa patience à souffrir les injures, elle triomphait de ses plus cruels et de ses plus implacables ennemis. Enfin tout le monde sait avec quelle fureur on

s'est déchaîné contre elle, et avec quelle longanimité elle a souffert jusqu'à la mort les persécutions de l'envie, passion cruelle qui ronge et dévore le cœur qui la fait naître, et qui, cherchant à perdre ceux qu'elle hait, tourne contre elle-même ses propres fureurs.

Parlons maintenant de l'ordre et de la discipline qu'elle établit dans son monastère, et montrons comment elle savait tourner à son profit les vertus des âmes saintes qui vivaient sous sa conduite. Elle semait, comme dit l'Apôtre saint Paul, des biens temporels pour en moissonner de spirituels; elle donnait des biens terrestres pour en recevoir de célestes; elle accordait ce qui passe en un moment afin de posséder ce qui doit durer pendant toute une éternité. Outre le monastère qu'elle avait bâti pour des hommes et dont elle leur avait laissé la conduite, elle fit construire encore trois autres monastères et forma trois communautés de filles, qu'elle avait rassemblées de différentes provinces, dont les unes étaient d'une noble origine, les autres d'une condition médiocre, d'autres enfin d'une très-basse extraction. Elles travaillaient et mangeaient séparément, mais elles psalmodiaient et récitaient l'oraison en commun. Après qu'on avait chanté *Alleluia*, qui était le signal de la réunion, il n'était permis à aucune de rester dans sa cellule, mais celle qui venait la première, ou l'une des premières, attendait les autres et les excitait au travail, non par la crainte mais par son exemple, et par la honte qu'il y aurait eu à ne la pas imiter. Elles chantaient tout le Psautier de suite, à tierce, à sexte, à none, à vêpres et à minuit. Toutes les sœurs étaient obligées de le savoir par cœur, et d'apprendre tous les jours quelque chose de l'Écriture sainte. Le dimanche elles se rendaient toutes à l'église, qui était attenante à leur monastère, chaque groupe ayant à sa tête une des anciennes qui les conduisait. Elles en revenaient dans le même ordre, et ensuite elles s'appliquaient aux différents ouvrages qu'on leur distribuait, et faisaient des

habits ou pour elles-mêmes ou pour les autres. Il n'était point permis aux filles d'une noble origine d'amener avec elles de chez leurs parents une suivante, de peur qu'elle ne retraçât dans leur esprit l'idée de leur première vie, et qu'elle ne les entretînt souvent des folies et des vains amusements de leur enfance. Elles étaient toutes vêtues de la même manière, et ne se servaient de linge que pour s'essuyer les mains. Elles vivaient dans une si grande séparation des hommes qu'il ne leur était pas seulement permis de voir leurs eunuques, de peur de provoquer les discours des médisants, qui, pour autoriser leurs désordres, ont coutume de déchirer la réputation des personnes les plus vertueuses et les plus saintes.

Lorsque quelqu'une des sœurs venait trop tard à l'office divin, ou travaillait avec trop de langueur et de nonchalance, Paule employait divers moyens pour la corriger, tâchant de la gagner par des caresses, si elle était trop vive et trop sensible à la correction, ou lui adressant de rudes réprimandes quand elle lui trouvait assez de vertu pour les souffrir, et pratiquant ainsi ce que dit l'Apôtre : « Que voulez-vous que je fasse? voulez-vous que je vous reprenne avec sévérité ou avec un esprit de douceur et de condescendance? » Excepté ce dont ses filles avaient besoin pour se nourrir et pour se couvrir, elle ne souffrait point qu'elles possédassent rien en propre; suivant cette règle de saint Paul : « Pourvu que nous ayons de quoi nous nourrir et nous vêtir, nous devons être contents. » Car elle craignait que, s'accoutumant à avoir quelque chose au delà du nécessaire, elles ne se laissassent aller à l'avarice, passion insatiable, qui ne donne aucune borne à ses désirs, et qui n'est pas moins vive dans l'abondance que dans l'indigence. S'il arrivait quelque contestation entre les sœurs, elle l'assoupissait aussitôt, et les réconciliait avec une douceur admirable. Elle amortissait en elles, par des jeûnes fréquents et rigoureux, les mouvements déréglés qu'inspire une brillante jeunesse; aimant

mieux qu'elles fussent sujettes aux douleurs d'estomac, qu'aux faiblesses de l'esprit. Lorsqu'elle en voyait quelqu'une plus propre et mieux mise que les autres, elle lui faisait sentir sa faute et la corrigeait de sa vanité par un air chagrin et un visage sévère, en lui disant « qu'on souille l'âme par l'excessive propreté du corps et des habits; qu'une parole malhonnête et trop libre ne doit jamais sortir de la bouche d'une vierge; que des discours de cette nature sont la marque d'une âme corrompue, et qu'à travers un extérieur mal réglé, on entrevoit les vices et la corruption du cœur. » Si elle en remarquait quelqu'une qui aimât trop à parler, qui fût de mauvaise humeur, qui prît plaisir à contredire et à quereller ses sœurs, et qui, après avoir été souvent reprise de ses fautes, ne voulût pas changer de conduite, elle la mettait au dernier rang et la séparait de la communauté; elle lui donnait pour pénitence de prier Dieu à la porte du réfectoire, et de manger en particulier, afin de corriger par la honte et par l'humiliation celle qui n'avait tenu aucun compte de ses réprimandes. Elle regardait le larcin avec autant d'horreur qu'un sacrilége; et elle disait « que ce qui passe dans le monde pour une faute légère et pour une bagatelle, doit passer pour un très-grand péché parmi ceux qui vivent dans le cloître. »

Que dirai-je de sa charité envers les malades, du soin qu'elle en prenait, de son application à les servir et à les soulager dans leurs maux? Elle leur accordait abondamment tout ce qui était nécessaire au rétablissement de leur santé, et leur permettait même de manger de la viande; mais lorsqu'elle-même était malade, elle ne relâchait rien de ses austérités ordinaires; et la seule chose en quoi elle se distinguât de ses sœurs, c'est qu'elle n'épargnait rien pour elles, et qu'elle se refusait tout à elle-même. Il n'y avait dans sa communauté aucune fille, quoique dans une pleine santé et dans la force de la jeunesse, qui portât l'amour et la pratique de la mortification aussi loin

qu'elle, tout usée qu'elle était et affaiblie par les ans. Il faut même avouer qu'elle fit toujours paraître en cela un peu trop d'obstination; car jamais elle ne voulut ni ménager sa santé, ni se rendre aux remontrances qu'on lui adressait sur ce sujet. Et je ne puis m'empêcher de rapporter à ce propos un fait dont j'ai moi-même été témoin. Pendant les plus grandes chaleurs du mois de juillet, elle tomba malade d'une fièvre très-violente, qui mit sa vie en péril. Lorsque par la miséricorde du Seigneur elle commença à se mieux porter, les médecins, persuadés qu'elle avait besoin de boire un peu de vin pour se fortifier et se rétablir entièrement, lui conseillèrent d'en user, de peur qu'en buvant de l'eau elle ne devînt hydropique. Moi, de mon côté, je priai en secret le bienheureux évêque Épiphane de l'engager, et même de l'obliger à suivre l'avis des médecins. Comme elle avait infiniment d'esprit, elle s'aperçut aussitôt du moyen détourné que j'employais, et elle me dit en souriant que c'était moi qui faisais parler ce prélat. Enfin ce saint évêque étant sorti de sa chambre après l'avoir longtemps exhortée, je lui demandai à quoi avaient abouti ses prières et ses remontrances : « A me persuader presque, me répondit-il, de m'abstenir moi-même de vin, tout vieux que je suis. » Je ne prétends point par ce récit autoriser le zèle irréfléchi de ceux qui, sans mesurer leurs forces, se chargent d'un fardeau dont le poids les accable, sachant ce que dit l'Écriture : « Ne vous chargez point d'un fardeau que vous ne pouvez porter; » je veux seulement montrer par cette persévérance dans les pratiques de la pénitence, quelle était la vivacité du zèle de Paule, et avec quelle passion cette âme fidèle souhaitait de s'unir à son Dieu, auquel elle disait souvent : « Mon âme brûle d'une soif ardente pour vous, et en combien de manières ma chair se sent-elle aussi pressée de cette ardeur! »

Il est bien difficile de se renfermer toujours dans les bornes que la discrétion nous prescrit; et les philosophes

ont eu raison de dire que la vertu consiste dans la modération, et que tout excès est vicieux. Ce que nous pouvons exprimer par cette maxime d'un ancien : « Rien de trop. » Cette sainte femme qui se refusait avec tant d'opiniâtreté la nourriture qui lui était nécessaire, ressentait avec une vivacité extrême la perte des personnes qui lui étaient chères. A la mort de ses proches, et particulièrement de ses enfants, toute sa constance semblait l'abandonner. Lorsqu'elle perdit son mari et ses filles, sa propre vie se trouva toujours en danger. Elle avait beau faire le signe de la croix sur sa bouche et sur son cœur, pour adoucir ses peines par cette impression salutaire, sa tendresse l'emportait; son âme trop sensible ne pouvait soutenir la douleur qui déchirait ses entrailles maternelles; et si son esprit supérieur à la nature s'élevait au-dessus de ses sentiments, son corps faible et délicat succombait sous le poids de son affliction. Lorsqu'elle tombait dans cet état de langueur, il lui fallait un très-long temps pour en revenir, ce qui nous donnait beaucoup d'inquiétude, et la mettait elle-même en péril. Mais elle se réjouissait de se voir réduite en cet état, et elle répétait à tout moment : « Malheureuse que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? »

On me dira peut-être que je la blâme, au lieu de la louer; mais je prends à témoin Jésus-Christ qu'elle a servi, et que je désire servir aussi, que je ne dissimule rien. C'est l'histoire de sa vie, et non pas son éloge que j'écris. Ce que je regarde comme un défaut passerait dans les autres pour vertu : je l'appelle néanmoins défaut, parce que j'en juge par ma douleur, et par celle de nos frères et de nos sœurs qui l'aimaient comme moi, et qui ressentent aussi vivement que moi la perte que nous avons faite.

Au reste, « elle a fourni sa carrière; elle a conservé inviolablement sa foi; elle a reçu maintenant la couronne de justice, et elle suit l'Agneau partout où il va. » Elle

se rassasie des fruits de la justice, parce qu'elle en a été affamée, et elle chante avec joie : « Nous voyons de nos yeux dans la cité du Dieu des armées, dans la cité de notre Dieu, tout ce que nous en avions entendu dire. » Quel heureux changement! Aux larmes qu'elle a répandues, succède une joie qui n'aura pas de fin. Elle a méprisé *des citernes entr'ouvertes*, et elle trouve dans le Seigneur une fontaine *d'eau vive*. Elle a porté le cilice, et aujourd'hui revêtue *d'habits blancs*, elle dit : « Vous avez déchiré le sac dont j'étais couverte, et vous m'avez comblée de joie. » Elle mangeait la cendre comme le pain, et mêlait ses larmes avec son breuvage, en disant : « Mes larmes ont été le pain dont je me suis nourrie jour et nuit; » et maintenant elle va se rassasier éternellement du pain des anges, et elle chante avec le Prophète-Roi : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. J'ai proféré des paroles saintes de l'abondance de mon cœur, c'est à la gloire du roi que je consacre mes ouvrages. » Elle a fait une heureuse expérience de ce que dit Isaïe, ou plutôt le Seigneur par la bouche de ce prophète : « Mes serviteurs mangeront, et vous souffrirez la faim; mes serviteurs boiront, et vous souffrirez la soif; mes serviteurs se réjouiront, et vous serez couverts de confusion; mes serviteurs, dans le transport de leur joie, feront retentir partout des cantiques de louanges, et vous jetterez de grands cris dans l'amertume de votre cœur, et pousserez de tristes hurlements dans l'excès des maux dont votre esprit sera accablé. »

J'ai dit qu'elle eut toujours soin de fuir les *citernes entr'ouvertes*, afin de trouver en Dieu une source d'eau vive, et de pouvoir chanter avec joie : « Comme le cerf désire avec ardeur de désaltérer sa soif dans les claires eaux des fontaines, de même mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu, quand donc viendrai-je vers vous, et paraîtrai-je en votre présence? » C'est ce qui m'oblige à rapporter en peu de mots combien elle fut soigneuse d'é-

viter les citernes bourbeuses des hérétiques, qu'elle regardait comme de véritables païens.

L'un d'entre eux, hypocrite raffiné, homme rusé et artificieux, qui se piquait de science et d'érudition, entreprit un jour, sans que j'en fusse averti, de lui adresser quelques questions. « De quels crimes, lui disait-il, les enfants sont-ils coupables pour être possédés du démon? A quel âge ressusciterons-nous? Si c'est en celui-là même auquel nous mourrons, les enfants auront donc besoin de nourrices après leur résurrection : si c'est à un autre âge, ce ne sera point une résurrection, mais une transformation. Y aura-t-il une diversité de sexe, ou n'y en aura-t-il point? Si les sexes sont différents, il s'ensuit donc qu'on se mariera, et qu'on aura des enfants. Si les sexes ne sont point distingués, ce ne seront point les mêmes corps qui ressusciteront; car les corps que nous avons maintenant, abattent l'esprit par la multiplicité des soins qui le partagent; au lieu que les corps ressuscités seront légers et spirituels, selon ce que dit l'Apôtre : « Le corps est mis en terre comme un corps tout ani« mal, et il ressuscitera comme un corps tout spirituel. » De tout ce raisonnement, il prétendait conclure que les âmes descendent dans les corps en punition de leurs vices, et des péchés qu'elles ont commis autrefois, et que selon la diversité et la qualité de leurs péchés, elles sont dévouées ici-bas à diverses conditions, comme d'être unies à un corps sain, et nées de parents riches et nobles; ou à des corps malsains, et engendrés de parents pauvres et misérables, et d'être enfermées dans ces corps et dans ce monde, comme dans une espèce de prison, afin d'y expier leurs anciennes iniquités.

Paule m'ayant fait connaître cet homme, et répété les discours qu'il lui avait tenus, je me crus obligé de m'opposer au poison de cette dangereuse vipère, et aux fureurs meurtrières de cette bête, qui était du nombre de celles dont parle le Prophète-Roi, lorsqu'il dit : « Ne livrez pas

aux bêtes les âmes de ceux qui confessent votre nom. » Et en un autre endroit : « Réprimez ces bêtes farouches qui se retirent parmi les roseaux, qui répandent l'iniquité dans leurs écrits, qui débitent le mensonge contre le Seigneur, et qui parlent du Très-Haut avec insolence. » J'allai donc trouver cet homme ; et, soutenu par les prières de celle qu'il voulait séduire, je lui fermai la bouche par une simple question.

Je lui demandai s'il croyait la résurrection des morts, ou s'il ne la croyait pas ? Il me répondit qu'il la croyait. « Ressusciteront-ils, ajoutai-je, avec les mêmes corps, ou avec d'autres ? — Avec les mêmes, me dit-il. — Sera-ce, poursuivis-je, dans le même sexe, ou dans un autre ? » Étant demeuré court à cette question, et tournant la tête de tous côtés comme une couleuvre, pour éviter le coup que je voulais lui porter : « Puisque vous vous taisez, lui dis-je, je vais répondre pour vous, et tirer moi-même les conséquences qui suivent de ce que nous venons d'affirmer. Si la femme ne ressuscite pas avec le corps d'une femme, ni l'homme avec le corps d'un homme, il n'y aura point de résurrection des morts, parce que chaque sexe est composé des parties qui lui sont propres, et ces parties sont tout le corps. Que s'il n'y a ni sexe ni parties, comment peut-on dire que les corps ressusciteront, puisqu'ils ne sauraient subsister sans le sexe qui leur est propre, et sans les parties qui les composent ? Or, s'il n'y a point de résurrection des corps, il n'y aura point non plus de résurrection des morts.

« Quant à l'objection que vous faites touchant les noces, que si l'on ressuscite avec le même corps et les mêmes parties, il s'ensuit qu'il y aura des mariages ; Jésus-Christ l'a détruite lorsqu'il a dit : « Vous vous « trompez, et vous ne comprenez ni les Écritures ni la « puissance de Dieu ; car après la résurrection des morts, « les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes « de maris ; mais ils seront semblables aux anges. »

Lorsqu'il dit que les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris, il fait assez connaître que les sexes seront différents. Car en parlant d'une pierre, et d'un morceau de bois, on ne dit pas qu'ils ne se marieront point, parce qu'ils ne sont pas d'une nature à se pouvoir marier; on le dit seulement de ceux qui peuvent s'unir ensemble par les liens du mariage, et qui néanmoins ne le font point, soutenus qu'ils sont par la grâce et la puissance de Jésus-Christ. Que si vous me demandez, comment donc serons-nous semblables aux anges, puisqu'il n'y a point entre eux de différence de sexe ? Je vous répondrai que Notre-Seigneur ne nous promet pas la nature, mais la vie et la félicité des anges. C'est dans ce sens que saint Jean-Baptiste, avant d'avoir eu la tête tranchée, a été appelé ange; et qu'on dit que les saints et les vierges consacrées à Dieu vivent ici-bas comme des anges. Ainsi quand Jésus-Christ nous dit que nous serons semblables aux anges, il nous promet que nous leur ressemblerons, mais néanmoins sans changer de nature.

« Dites-moi maintenant à votre tour, comment entendez-vous ce que dit l'Évangile, qu'après la résurrection de Notre-Seigneur, saint Thomas toucha ses mains, et vit la plaie de son côté; et que saint Pierre l'aperçut debout sur le rivage de la mer, mangeant du miel et un morceau de poisson rôti? Si Jésus-Christ était debout, il avait donc des pieds. S'il montra à saint Thomas la plaie de son côté, il avait donc aussi un ventre et une poitrine, puisque les côtés y sont attachés, et qu'ils ne sauraient subsister sans eux. S'il parla à ses Apôtres, il avait donc une langue, un palais et des dents; car comme l'archet touche les cordes d'un instrument de musique, de même la langue touche les dents pour former le son. S'il donna ses mains à toucher, il fallait qu'il eût aussi des bras. Puis donc qu'il avait toutes les parties dont le corps est composé, il s'ensuit qu'il avait un corps entier et parfait; non pas un corps de femme,

mais un corps d'homme, c'est-à-dire du même sexe que celui dont il était lorsqu'il mourut.

« Vous me direz peut-être qu'il s'ensuit de mon système que nous mangerons après la résurrection. Vous me demanderez encore comment Jésus-Christ a pu entrer dans le lieu où se trouvaient les Apôtres, les portes étant fermées, attendu que cela est contre la nature des corps solides et épais ? Vous allez l'apprendre : il ne faut pas, parce qu'il est dit que le Seigneur mangea, que cela vous serve de prétexte pour anéantir malicieusement la foi de la résurrection : car après que le Sauveur eut ressuscité la fille de Jaïre, chef de la synagogue, il commanda qu'on lui donnât à manger. Il est encore marqué dans l'Évangile que Lazare, qui avait été quatre jours dans le tombeau, s'assit à un festin avec Jésus-Christ ; ce qui ne s'est fait qu'afin d'empêcher que la résurrection de ces deux morts ne passât pour une chimère et une illusion.

« Que si vous prétendez que le Fils de Dieu avait un corps spirituel et composé d'air, à cause qu'il entra dans le lieu où étaient les Apôtres, les portes étant fermées ; il faudra donc affirmer aussi qu'avant la Passion il avait un corps spirituel, puisque contre la nature des corps pesants, il marcha sur la mer. On sera même obligé de croire que lorsque saint Pierre marcha sur les eaux, il n'avait qu'un corps spirituel : au lieu que la puissance de Dieu ne paraît jamais d'une manière plus éclatante que lorsqu'il agit contre les lois ordinaires de la nature. Et pour vous prouver que la grandeur des miracles n'est pas tant une marque du changement de la nature, qu'une preuve de la toute-puissance de Dieu, c'est que saint Pierre qui marchait sur les eaux, porté par la foi, allait être submergé à cause de son infidélité, si le Sauveur pour le soutenir ne lui eût tendu la main, en lui disant : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? » Au reste je m'étonne que vous ne vous rendiez pas à ce que dit Notre-Seigneur : « Portez ici votre doigt, et touchez

« mes mains; étendez aussi votre main, et la mettez dans « mon côté; et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. » Et dans un autre endroit; « Regardez mes mains et mes « pieds, et reconnaissez que c'est moi-même; touchez-« moi, considérez-moi, car un esprit n'a ni chair ni os, « comme vous voyez que j'en ai. » Après avoir dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds. Au lieu de vous rendre à ces passages qui sont si formels, vous ne me parlez que des globes des stoïciens, de corps composés d'air et d'autres semblables chimères.

« Que si vous me demandez pourquoi un enfant qui n'est coupable d'aucun péché est possédé du démon; ou à quel âge nous ressusciterons, puisque nous mourons à toutes sortes d'âge; je ne vous répondrai malgré vous qu'avec ces paroles du Prophète-Roi : « Les jugements « de Dieu sont un profond abîme; » et avec celles de l'Apôtre saint Paul : « O profondeur des trésors de la sa-« gesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont « impénétrables, et que ses voies sont incompréhensi-« bles! car qui a connu les desseins de Dieu? ou qui est « entré dans le secret de ses conseils? » Or la diversité de l'âge n'empêche pas que nos corps ne soient véritablement les mêmes. Car comme la substance de nos corps se renouvelle à toute heure par des écoulements insensibles; qu'ils croissent ou diminuent tous les jours; il s'ensuivrait que toutes les fois que nous changeons de constitution, nous deviendrions des hommes tout nouveaux, et qu'à l'âge de dix, de trente, de cinquante ans, et aujourd'hui que j'ai les cheveux tout blancs, qu'à tous ces différents âges, je n'ai point été le même homme. Il faut donc dire selon la tradition de toutes les Églises, et selon l'Apôtre saint Paul, qu'à la résurrection nous serons des hommes parfaits, et que nous aurons la mesure et la plénitude de l'âge de Jésus-Christ, qui est celui auquel les Juifs croient qu'Adam fut créé, et auquel nous lisons que Jésus-Christ est ressuscité. »

Je citai encore sur ce sujet plusieurs autres passages tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament, par lesquels j'achevai de confondre et d'accabler cet hérétique. Depuis ce jour-là Paule eut une telle horreur de lui, et de ceux qui étaient infectés des mêmes erreurs, qu'elle disait hautement qu'on devait les regarder comme des ennemis de Dieu. En rapportant toute cette discussion, je ne prétends pas réfuter cette hérésie en si peu de mots; car plusieurs volumes y suffiraient à peine : tout mon dessein est de montrer quelle a été la foi de cette vertueuse femme qui a mieux aimé s'attirer des inimitiés éternelles de la part des hommes, que d'offenser Dieu par des amitiés dangereuses. Reprenons donc l'histoire de sa vie.

On ne rencontra jamais un esprit plus docile que le sien. Elle était « lente à parler et prompte à écouter, » se souvenant de ce que dit l'Écriture : « Écoutez, ô Israël, et demeurez dans le silence. » Elle savait l'Écriture sainte par cœur, et quoiqu'elle en aimât le sens littéral, qui est le fondement de la vérité ; elle s'attachait néanmoins davantage au sens mystique, le regardant comme le comble de l'édifice spirituel qu'elle élevait dans son âme. Elle me pria même très-instamment de vouloir bien qu'elle et sa fille lussent en ma présence l'Ancien et le Nouveau-Testament, afin que je leur expliquasse les endroits les plus difficiles. Persuadé que j'étais que cette tâche était au-dessus de mes forces, je refusai d'abord de m'en charger; mais enfin il fallut me rendre à ses pressantes prières et je m'engageai à lui enseigner ce que j'avais appris, non pas de moi-même, c'est-à-dire de la présomption de mon propre esprit, qui est le plus dangereux de tous les précepteurs, mais des écrivains ecclésiastiques les plus fameux. Lorsque je trouvais quelque passage qui m'arrêtait, et que je lui avouais de bonne foi que je n'y entendais rien, elle ne se rendait pas pour cela, et ne cessant de m'interroger, elle m'obligeait de lui dire mon senti-

ment sur plusieurs explications différentes que je lui donnais, et de lui marquer quelle était la meilleure.

Je rapporterai encore ici une chose qui peut-être paraîtra incroyable à ses envieux. Elle voulut apprendre la langue hébraïque, dans laquelle j'avais fait quelque progrès, m'y étant appliqué dès ma jeunesse avec beaucoup de soin et de travail, et que j'étudie encore tous les jours avec une application infatigable, de peur de l'oublier. Et elle réussit si bien dans cette étude, qu'elle chantait les psaumes en hébreu, et parlait cette langue sans y mêler aucun accent de la langue latine. C'est ce que fait encore aujourd'hui sa sainte fille Eustochie, qui a toujours été si attachée à sa mère et si soumise à ses volontés, que jamais on ne l'a vue ni se coucher, ni manger, ni faire un seul pas sans elle; jamais elle n'a eu seulement une pièce de monnaie à sa disposition; au contraire, elle était ravie que sa mère distribuât aux pauvres tout le bien dont elle avait hérité de ses parents, persuadée que son amour et son respect pour une si bonne mère étaient le plus bel héritage et la plus riche succession qu'elle pût espérer.

Je ne dois pas non plus passer sous silence quel fut l'excès de la joie de notre illustre veuve quand elle apprit que sa petite-fille Paule, qui était née de Léta et de Toxoce, ou plutôt que le ciel avait accordée au vœu que ses parents avaient fait de la consacrer à Dieu, commençait dès le berceau, et au milieu des jouets de l'enfance, à chanter *Alleluia* et à prononcer à demi et en bégayant les noms de sa grand'mère et de sa tante. Une seule chose lui inspirait le désir de retourner à Rome, c'était le désir de voir son fils, sa bru et sa petite-fille servir Dieu dans un complet détachement du siècle. Et ses souhaits ont été en partie exaucés, car sa petite-fille doit prendre le voile des vierges, et sa bru, après s'être vouée à une chasteté éternelle, imite sa belle-mère par sa foi et par ses aumônes, et tâche de pratiquer à Rome les vertus dont Paule a donné à Jérusalem de si grands exemples.

Mais que faisons-nous, ô mon âme? Et pourquoi appréhender d'en venir à la mort de Paule? Je ne me suis déjà que trop étendu dans ce discours, par la crainte que j'ai d'arriver à ce qui doit en faire la triste conclusion; comme si en m'occupant toujours des louanges de Paule et en ne parlant point de sa mort, je pouvais en retarder le moment fatal. Jusqu'ici ma navigation a été heureuse, les vents et la mer m'ont été favorables; mais maintenant je me trouve au milieu des écueils, la mer s'enfle, les flots s'élèvent, je suis menacé de naufrage, et je n'ai plus qu'à dire avec les Apôtres: « Maître, sauvez-nous, nous périssons; » et avec le Prophète-Roi : « Levez-vous, Seigneur, pourquoi dormez-vous? » En effet, qui pourrait sans répandre des larmes raconter les derniers moments de Paule? Elle tomba donc dangereusement malade, ou plutôt ses désirs furent entièrement accomplis, lorsqu'elle vit qu'elle était sur le point de nous quitter pour s'unir plus étroitement au Seigneur. Or, ce fut dans cet état de langueur où elle était, que la piété et l'amour que sa fille Eustochie avait toujours eus pour elle parurent plus que jamais; car on la vit toujours attachée au chevet de son lit, agitant un éventail, lui soutenant la tête, redressant son oreiller, lui frottant les pieds, lui réchauffant l'estomac avec sa main, arrangeant mollement sa couche, disposant le linge avec soin, tempérant avec de l'eau fraîche l'eau chaude qu'on servait à la malade, prévenant les esclaves, et s'imaginant que laisser aux autres quelque chose à faire, c'était perdre une partie de sa récompense. Combien de fois la vit-on courir du lit de sa mère à la crèche du Sauveur? Avec combien de soupirs et de gémissements le pria-t-elle de ne la point priver de la compagnie d'une mère qui lui était si chère; de ne point souffrir qu'elle lui survécût, et de permettre qu'on la portât en terre avec elle dans le même cercueil.

Mais hélas! que la nature de l'homme est faible et fragile! S'il ne s'élevait pas vers le ciel par sa foi, et si

Dieu ne lui avait pas promis une glorieuse immortalité, sa condition serait-elle meilleure que celle des bêtes? Le juste meurt comme l'impie, l'homme de bien comme le méchant, le chaste comme l'impudique, celui qui offre des sacrifices comme celui qui n'en offre point : l'homme vertueux et le pécheur, le parjure et celui qui abomine les faux serments, les hommes et les animaux, tous deviennent par la mort cendre et poussière.

Mais à quoi m'arrêté-je? Pourquoi prolonger ma douleur en différant toujours le récit de la mort de Paule? Cette femme sage sentait bien qu'elle approchait de sa fin, qu'un froid mortel avait déjà saisi tout son corps, et qu'il ne lui restait plus qu'un peu de chaleur dans la poitrine qui faisait encore palpiter son cœur. Cependant, comme si elle n'eût fait que quitter des étrangers pour aller rejoindre ses proches, elle prononçait tout bas ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison, et le lieu où réside votre gloire. Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des armées! Mon âme désire ardemment d'entrer dans la maison du Seigneur, et ce désir la fait tomber en défaillance. J'aime mieux être la dernière dans la maison de mon Dieu, que de demeurer dans les tentes des pécheurs. » Lui ayant demandé pourquoi elle se taisait, et si elle sentait quelque douleur extraordinaire qui l'empêchât de nous parler, elle me répondit en grec qu'elle n'éprouvait aucune douleur, et qu'elle était fort calme et fort tranquille.

A partir de ce moment elle garda le silence, et fermant les yeux comme si elle eût déjà méprisé toutes les choses de la terre, elle répéta jusqu'au dernier soupir les mêmes versets des psaumes qu'elle avait récités auparavant; mais elle parlait si bas qu'à peine pouvions-nous saisir ce qu'elle disait; et tenant le doigt sur sa bouche, elle faisait sans cesse le signe de la croix sur ses lèvres. Enfin, ayant perdu tout sentiment, et pressée par l'agonie, son âme qui avait hâte de se détacher de son

corps, au lieu du râlement suprême, fit entendre les louanges du Seigneur. Auprès de cette sainte femme se trouvaient Jean de Jérusalem, les évêques des autres villes de la Palestine, et une multitude infinie de prêtres et de diacres. Tout le monastère était rempli de vierges et de solitaires. Aussitôt que cette belle âme entendit la voix de son époux qui lui disait : « Levez-vous et venez, ma bien-aimée, ma colombe, mon unique beauté, car l'hiver est déjà passé, la pluie a cessé et s'est entièrement dissipée, » elle lui répondit avec joie : « On a vu la campagne couverte de fleurs, le temps de la moisson est arrivé ; je crois que je verrai les biens du Seigneur dans la terre des vivants. »

Après qu'elle eut rendu l'esprit, on n'entendit point ces cris lugubres et ces tristes gémissements qui accompagnent d'ordinaire la mort des gens du siècle. Tout retentissait du chant des psaumes que plusieurs chœurs chantaient en différentes langues. Des évêques chargèrent son cercueil sur leurs épaules ; d'autres prélats précédaient le convoi, portant des flambeaux et des cierges allumés ; d'autres enfin marchaient à la tête de ceux qui chantaient les psaumes. On porta dans cet ordre le corps au milieu de l'Église de la grotte du Sauveur. Tous les peuples de la Palestine abandonnèrent leurs villes et vinrent en foule à ses funérailles. Les vierges sortirent de leurs retraites, les solitaires quittèrent leurs cellules et leurs déserts pour assister à cette pompe funèbre. Ils auraient cru commettre un sacrilége, s'ils avaient manqué de rendre les derniers devoirs à une femme d'un si rare mérite. Les veuves et les pauvres, comme l'Écriture le dit de Dorcas, montraient les habits dont elle les avait revêtus ; et tous ceux qui étaient dans l'indigence la regrettaient comme leur mère et leur nourrice. Mais ce qui était le plus digne d'admiration, c'est que son visage, tout pâle qu'il était, ne paraissait point changé : au contraire, on y remarquait je ne sais quoi de si grand

et de si majestueux, qu'on eût dit qu'elle était plutôt endormie que morte. On chanta par ordre des psaumes en hébreu, en grec, en latin et en syriaque ; non-seulement pendant les trois jours que son corps fut exposé, et jusqu'à ce qu'on l'eût mis dans un caveau sous l'église qui est tout proche de la crèche de Notre-Seigneur, mais encore durant toute la semaine ; tous ceux qui venaient s'imaginant qu'ils pleuraient eux-mêmes leur mort, et qu'ils assistaient à leurs propres funérailles. La vénérable vierge Eustochie, sa fille, qui se regardait comme un enfant qu'on vient de sevrer, ne pouvait quitter cette mère chérie ; elle baisait ses yeux, se collait sur son visage, embrassait son corps, et souhaitait qu'on l'ensevelît avec elle dans le même tombeau.

Paule n'a rien légué à sa fille, Jésus-Christ le sait ; au contraire, comme je l'ai déjà dit, elle l'a laissée chargée de beaucoup de dettes, et qui plus est, de l'entretien d'un nombre infini de vierges et de solitaires, qu'elle ne peut ni nourrir sans peine, ni abandonner sans impiété. Est-il rien de plus admirable que de voir une femme d'une naissance si illustre, et qui autrefois possédait des richesses immenses, porter sa foi jusqu'à distribuer tout son bien aux pauvres, et se réduire presque elle-même à la dernière misère ? Que les autres vantent les dons qu'ils offrent aux églises, et les riches présents qu'ils consacrent aux autels ; personne n'a donné plus aux pauvres que celle qui ne s'est rien réservé de tout ce qu'elle possédait. Aussi jouit-elle maintenant de ces biens et de ces richesses que « l'œil n'a jamais vus, que l'oreille n'a jamais entendus, et que le cœur de l'homme n'a jamais pu comprendre. » Si nous pleurions donc plus longtemps la mort de cette sainte femme, qui règne avec Dieu dans le ciel, nous donnerions sujet de croire que nous sommes jaloux de son bonheur, et que nous n'envisageons que nos propres intérêts.

Ne craignez rien, Eustochie, vous avez hérité d'une

très-riche succession, le Seigneur est votre partage ; et ce qui doit vous combler de joie, c'est que votre mère a été couronnée par un long martyre. Car le martyre ne consiste pas seulement à répandre son sang pour Jésus-Christ ; la vie innocente d'une âme dévote qui sert Dieu avec pureté est elle-même un continuel martyre. La couronne de ceux-là est faite de roses et de violettes ; celle de ceux-ci est composée de lis. C'est pourquoi il est écrit dans le Cantique des cantiques : « Mon bien-aimé est blanc et vermeil, » afin de montrer que ceux qui triomphent dans un temps de paix ont la même récompense que ceux qui remportent la victoire durant la guerre. Le Seigneur a dit à votre mère, de même qu'à Abraham : « Sortez de votre pays, abandonnez vos parents, et venez en la terre que je vous montrerai. » Il lui a dit par le prophète Jérémie : « Fuyez du milieu de Babylone, et mettez votre vie en sûreté. » Elle est donc sortie de son pays, et jusqu'à sa mort elle n'est point retournée en Chaldée. Elle n'a point désiré les mets et les viandes empoisonnées de l'Égypte. Accompagnée de plusieurs groupes de vierges, elle est devenue citoyenne de la Jérusalem céleste, et ayant passé de la petite ville de Bethléem dans le royaume du ciel, elle dit maintenant à la véritable Noëmi : « Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu est mon Dieu. »

Comme je ne suis pas moins vivement affligé que vous, ma chère Eustochie, de la mort de votre mère, j'ai été obligé de dicter pendant deux nuits l'éloge que je vous envoie. Car toutes les fois que j'ai voulu y travailler, pour remplir la promesse que je vous avais faite, mes doigts sont demeurés immobiles, ma main est tombée de faiblesse, et je me suis trouvé sans force et sans haleine. Ce discours presque barbare vous prouvera d'ailleurs que c'est une promesse dont je m'acquitte, en rédigeant un écrit si dépourvu de toute élégance et de tout ornement.

Adieu donc, illustre Paule ; soutenez, je vous conjure,

par vos prières l'extrême vieillesse d'un homme qui a toujours été plein d'estime et de respect pour vous. Puisque vous avez mérité par votre foi et vos bonnes œuvres d'être en la compagnie de Jésus-Christ, il vous sera plus facile d'obtenir de lui tout ce que vous lui demanderez. J'ai achevé un monument plus durable que l'airain et le bronze, et que le temps ne pourra jamais détruire. J'ai gravé sur votre tombeau une inscription que j'ajoute à ce volume, afin que tous ceux qui me liront, sachent que vous êtes ensevelie à Bethléem, et qu'on y a prononcé votre panégyrique.

Épitaphe de sainte Paule.

« La fille de Scipion et de Paul Émile, la race des Gracques, l'illustre descendance d'Agamemnon, gît dans ce tombeau; ses contemporains l'appelèrent Paule; d'elle naquit Eustochie : elle tint le premier rang dans la noblesse romaine : elle embrassa la pauvreté du Christ, et habita les champs de Bethléem. »

Inscription mise au-dessus de la grotte de Bethléem.

« Voyez-vous cet étroit sépulcre taillé dans la roche vive? Ce fut la retraite de Paule, dont l'âme maintenant habite le royaume des cieux. Après avoir quitté son frère, ses parents, Rome, sa patrie, ses richesses, ses enfants, elle s'enferma dans la grotte de Bethléem. Ce fut la crèche où tu naquis, ô Christ, ce fut là que les mages t'offrirent leurs mystiques présents comme à un homme et comme à un Dieu. »

La sainte et bienheureuse Paule mourut un mardi 26 janvier sur le soir, et elle fut enterrée le 28 du même mois, sous le sixième consulat de l'empereur Honorius, et le premier d'Aristénète. Depuis qu'elle se fut entièrement consacrée à Dieu, elle demeura cinq ans à Rome, et vingt à Bethléem. Elle a vécu en tout cinquante-six ans, huit mois et vingt-un jours.

(Saint Jérôme. *Lettre XLIII*[e]).

IX. LES SAINTS.

SAINT JÉRÔME A PAMMAQUE.

Un médecin qui guérit une blessure et veut ensuite, n'y laissant aucune cicatrice, rendre à la peau sa couleur naturelle, ne fait souvent qu'aigrir le mal, en cherchant à restituer au corps sa beauté première. C'est aussi pourquoi, mon cher Pammaque, j'appréhende de vous écrire sur la mort de votre épouse, après avoir tardé si longtemps à m'acquitter de ce devoir. J'ai eu tort de me taire pendant deux ans; ne serai-je pas plus blâmable encore en rompant le silence aujourd'hui? Je n'ose toucher la plaie de votre cœur, que le temps et la raison ont déjà fermée, de peur de renouveler votre affliction par le triste souvenir de la perte qui vous a frappé. Car quel est l'homme, quelque dur et insensible qu'il fût, qui puisse, sans verser des larmes, entendre seulement prononcer le nom de votre chère Pauline? Qui pourrait, d'un visage froid et tranquille, avoir vu tomber et sécher tout à coup cette rose naissante, tendre bouton qui n'avait pas eu le temps de s'épanouir et de paraître dans toute la fraîcheur de sa corolle et tout l'éclat de son feuillage? La plus précieuse des perles a été brisée; cette émeraude aux doux reflets a été broyée. Et, comme c'est surtout par les épreuves de la maladie que nous apprécions la santé, aussi rien ne nous fait mieux connaître le prix d'un bien que nous possédions, que la douleur que nous cause sa perte.

Nous lisons dans l'Évangile que la semence qui tomba dans la bonne terre ayant fructifié, quelques grains rendirent cent pour un, d'autres soixante, et d'autres trente. Je trouve dans cette parabole une figure de trois sortes de récompenses que Jésus-Christ a accordées à

trois personnes qui ne sont pas moins unies par la vertu que par le sang. Eustochie cueille les fleurs de la virginité; Paule mène dans la condition des veuves une vie pénible et laborieuse; et Pauline a conservé avec soin la chasteté conjugale. C'est en vivant avec ses deux saintes filles dans la pratique de toutes les vertus que Paule a reçu sur la terre tout ce que Jésus-Christ nous promet dans le ciel. Mais, afin de montrer qu'une même famille a été assez heureuse pour produire quatre personnes d'une sainteté peu commune, et que les hommes n'y cèdent point aux femmes en vertu et en mérite, joignons à ces trois femmes un homme semblable au chérubin dont parle Ézéchiel, je veux dire Pammaque, qu'elles aiment comme beau-frère, comme gendre, comme époux, ou plutôt comme leur propre frère; car dans les alliances spirituelles on ne connaît pas toutes ces dénominations qui ont quelque rapport au mariage. Ces quatre personnes représentent, pour ainsi dire, comme un char magnifique, attelé de quatre chevaux que Jésus-Christ lui-même prend soin de conduire. C'est de ces chevaux que parle le prophète Abacuc, lorsqu'il dit : « Vous monterez sur vos chevaux et ils feront le salut de votre peuple. » Ils courent tous à la victoire, non pas avec une égale vitesse, mais avec le même esprit. Quoiqu'ils ne soient pas de même couleur, ils tirent néanmoins avec une ardeur égale le joug auquel ils sont attachés; ils n'attendent pas pour marcher que le cocher se serve du fouet, sa voix seule les anime, et dès qu'ils l'entendent ils s'enflamment.

Disons aussi quelque chose des maximes des philosophes. Il y a, selon les stoïciens, quatre sortes de vertus, savoir; la prudence, la justice, la force et la tempérance; et ces vertus sont tellement inséparables que, dès qu'on ne les a point toutes ensemble, on ne peut se flatter d'en avoir aucune. Chacun de vous en particulier possède toutes ces vertus, et les possède même dans un souverain degré. Cependant on vous attribue particulièrement la prudence,

à Paule la justice, à Eustochie la force, et à Pauline la tempérance. En effet, est-il rien de plus sage que de mépriser, à votre exemple, toutes les folies du monde, pour suivre Jésus-Christ, qui est la vertu et la sagesse de Dieu? Est-il rien de plus juste que la conduite de Paule à l'égard de ses enfants, à qui elle a donné tout son bien, afin de leur apprendre, en se déchargeant des richesses, à quoi ils devaient attacher leur cœur? Est-il rien qui égale la force et le courage d'Eustochie, qui a fait triompher la virginité du faste et de l'orgueil qu'inspire une illustre naissance; et qui la première a soumis au joug de la charité ce que Rome a de plus noble et de plus illustre? Fut-il jamais une modération plus grande que celle de Pauline, persuadée qu'elle était de ce que dit l'Apôtre saint Paul, que « le mariage est honorable, » et que « le lit nuptial est sans tache? » Et d'ailleurs n'osant aspirer ni au bonheur de sa sœur qui avait embrassé la virginité, ni à la vertu de sa mère qui vivait dans la continence, elle aima mieux assurer son salut en menant une vie moins relevée que de l'exposer en s'élevant à un état trop sublime.

Saint Paul, écrivant aux Corinthiens, leur dit : « Considérez, mes frères, ceux d'entre vous que Dieu a appelés à la foi; il y en a peu de sages selon la chair, et peu de nobles selon le monde. » Il était nécessaire que Dieu en usât de la sorte dans les commencements de l'Église naissante, afin que « le grain de sénevé crût peu à peu, jusqu'à devenir un grand arbre, » et que l'Église, semblable à « une pâte que le levain fait enfler, » s'étendît par la prédication de l'Évangile. Rome voit de nos jours ce que le monde n'avait point encore vu. Autrefois il était rare que des gens sages, puissants et nobles selon le monde, en vinssent à pratiquer la religion chrétienne : aujourd'hui plusieurs personnes considérables dans le siècle par tous ces endroits embrassent la vie monastique. Mon cher Pammaque est de ce nombre, lui qui l'emporte si fort

sur tous les autres par sa sagesse, par sa dignité et par sa naissance. Autrefois il était grand entre les grands, le premier entre les premiers : aujourd'hui il est le chef et le patriarche des solitaires.

Voilà les enfants que Pauline nous a donnés en mourant, et qu'elle avait toujours souhaité d'avoir lorsqu'elle vivait. « Réjouissez-vous, stérile, vous qui n'enfantiez point ; chantez des cantiques de louanges, et poussez des cris de joie, vous qui n'aviez point d'enfants ; » parce que vous avez mis au monde en un moment autant d'enfants, qu'il y a de pauvres dans Rome. On emploie aujourd'hui au soulagement des pauvres ces pierreries qui servaient à relever l'éclat de la beauté. Ces habits de soie et brodés d'or, sont changés en des habits de laine, qui enveloppent le corps chaudement, et ne le laissent pas à demi nu, comme ces étoffes déliées que les femmes ont coutume de porter pour satisfaire leur amour de la parure et leur vanité. On consacre maintenant aux usages de la vertu, ce qui servait autrefois à entretenir le luxe et la délicatesse. Cet aveugle qui tendait la main pour recevoir l'aumône, et qui souvent la demandait où il n'y avait personne pour la lui donner, partage aujourd'hui avec Pammaque la riche succession de Pauline. C'est elle qui soutient en quelque façon de ses propres mains cet estropié qui n'a ni pieds ni jambes pour marcher, et qui est obligé de traîner tout son corps. La porte de sa demeure d'où l'on voyait autrefois sortir à tous moments une foule d'adorateurs et de courtisans, est aujourd'hui assiégée sans cesse par une troupe de pauvres. L'un est un hydropique, qui porte la mort dans son sein : l'autre un muet, qui ne peut seulement pas demander l'aumône, mais qui la demande d'une manière d'autant plus touchante, qu'il n'a pas de langue pour la demander : ici c'est un enfant que l'on a estropié presque dès le berceau, et qui implore la pitié, non pas pour lui, mais pour ceux qui lui ont cruellement ôté l'usage des

membres ; là c'est une espèce de cadavre vivant et animé.

« Non, quand j'aurais cent langues et cent bouches, je ne parviendrais pas à énumérer tous ces maux. »

C'est parmi cette foule de pauvres qui le suivent partout, que Pammaque paraît en public. Il console et soulage Jésus-Christ en leur personne, et leurs haillons lui donnent un nouvel éclat. Il tâche de gagner le ciel par sa bienfaisance envers les malheureux, et l'empressement qu'il témoigne de se voir lui-même au nombre des pauvres. Les autres maris jettent des fleurs sur les tombeaux de leurs femmes, afin d'adoucir par ces marques de tendresse la douleur de les avoir perdues. Mais Pammaque répand ses aumônes comme un baume précieux sur les saintes reliques et les vénérables ossements de Pauline. C'est avec ces odeurs qu'il parfume le tombeau où reposent ses cendres, sachant qu'il est écrit, « que l'aumône efface le péché de même que l'eau éteint le feu. » Saint Cyprien a écrit un traité où il s'est fort étendu sur les avantages et le mérite de l'aumône ; et Daniel témoigne assez quelle est l'excellence de cette vertu, lorsqu'il conseille à un roi impie de ménager et d'assurer son salut en soulageant les pauvres. Paule se félicite de ce que sa fille a eu pour héritier un homme qui sait faire un si bon usage des biens qu'elle lui a laissés. Elle ne regrette point de voir passer en des mains étrangères des richesses qu'on emploie à secourir les pauvres, à qui elle les avait destinées : ou plutôt elle est bien aise qu'en les distribuant selon ses désirs, on lui ait épargné le soin et la peine de les distribuer elle-même. Il est vrai que ces biens sont dispensés par d'autres mains que les siennes, mais la destination en est toujours la même.

Qui eût jamais cru que Pammaque, qui compte tant de consuls parmi ses ancêtres, et qui est lui-même la gloire et l'ornement de la famille des Furius, dût paraître un jour revêtu d'une tunique de bure, parmi des sénateurs

couverts de pourpre, sans craindre leurs regards moqueurs, et se raillant de ceux qui se raillaient de lui. « Il y a une confusion qui conduit à la mort, et il y a une confusion qui conduit à la vie. » La première vertu d'un solitaire est de mépriser les jugements des hommes, et de se souvenir toujours de ce que dit l'Apôtre saint Paul : « Si je voulais encore plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ. » C'est dans ce sens que le Seigneur dit aux prophètes, « qu'il les avait établis comme une ville d'airain, et une colonne de fer, et qu'il leur avait donné un front plus dur que le diamant, » afin qu'ils fussent à l'épreuve des injures et des outrages, et que par leur confiance et leur inflexibilité ils pussent confondre et dompter l'impudence d'une populace insolente et audacieuse. Les opprobres et les confusions remuent les belles âmes plus que la crainte; et quelquefois ceux que la rigueur des supplices n'a pu ébranler, se laissent surmonter par la honte.

L'admirable spectacle de voir un homme illustre par sa naissance, par ses richesses et par son éloquence, éviter de paraître dans les places publiques en la compagnie des grands du monde; se mêler avec les petits, s'attacher aux pauvres, s'associer à des hommes grossiers, et descendre du plus haut rang parmi le peuple! Mais il trouve dans ses abaissements un nouvel accroissement d'honneur et de gloire; semblable en quelque manière à une perle précieuse et à un diamant très-pur qui brillent parmi les ordures et jusque dans la boue. C'est ce que Dieu nous promet dans l'Écriture : « Je glorifierai, disait-il, ceux qui me glorifient. » D'autres peuvent appliquer ce passage aux plaisirs de la vie future qui mettront fin à nos maux; et à cette gloire immortelle qui succédera aux humiliations passagères de la vie présente, et dont Dieu couronne ses saints dans le ciel : pour moi, je trouve que les justes jouissent dès ce monde de la gloire que le Seigneur leur promet. Avant de se consacrer tout

entier à Jésus-Christ, Pammaque était connu dans le sénat; mais il y en avait bien d'autres que lui qui portaient les marques attachées à la dignité de proconsul. Ces sortes de dignités ne sont point rares, le monde en est rempli. Pammaque se trouvait élevé aux premières charges de l'empire; mais plusieurs partageaient avec lui cet honneur; et s'il se voyait supérieur aux uns, il était d'ailleurs inférieur aux autres. Or il n'est point de poste, quelque éclatant qu'il soit, qui ne perde une partie de son prix, à être accessible au grand nombre : et même les gens de bien regardent avec mépris les emplois les plus hauts, quand ils sont occupés par des personnes sans mérite. De là vient que Cicéron dit admirablement de César : « Qu'ayant voulu élever certains hommes à des emplois considérables, il avait déshonoré les dignités, sans honorer ceux qu'il en avait dotés. » Aujourd'hui on ne parle que de Pammaque dans toutes les Églises, et l'univers qui jusqu'ici avait ignoré qu'il fût riche, ne peut sans admiration le savoir dans la pauvreté. Est-il rien, dira-t-on, de plus éminent que le consulat? Mais le consulat ne dure qu'une année, ensuite il faut céder la place, et cesser d'être ce qu'on était. Les lauriers se cachent et se perdent au milieu de la foule des conquérants, et souvent l'indignité du triomphateur obscurcit toute la gloire du plus beau triomphe. Ces grandes dignités qui autrefois ne sortaient jamais des familles patriciennes, et auxquelles la noblesse seule avait droit d'aspirer; dont Marius, ce vainqueur des Numides, des Teutons et des Cimbres, fut jugé indigne à cause de la bassesse et de l'obscurité de sa naissance; et que Scipion, tout jeune qu'il était, mérita par sa seule vertu; ces dignités ne sont données aujourd'hui qu'aux gens de guerre, et il n'y a plus que des hommes rustiques à qui on décerne la palme de la victoire.

Nous avons donc plus reçu que nous n'avons donné : ce que nous avons quitté n'est presque rien, et ce que nous possédons est d'un prix infini. Jésus-Christ nous

rend au centuple ce qu'il nous a promis. C'était sur ces promesses qu'Isaac comptait autrefois, lui qui, prêt à la mort, porta la croix évangélique avant les temps de l'Évangile. « Si vous voulez être parfait, dit Jésus-Christ, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, puis venez et me suivez. Si vous voulez être parfait. » Quand le Sauveur veut nous exciter aux grandes choses, il nous laisse toujours la liberté de les entreprendre. C'est pourquoi l'Apôtre saint Paul ne veut pas obliger les fidèles à embrasser l'état de virginité, parce que Jésus-Christ parlant de ceux qui vivent dans cet état pour gagner le royaume du ciel, ajoute aussitôt : « Que celui qui peut comprendre ceci, le comprenne ; car cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. Si vous voulez être parfait. » On ne vous fait point une loi de cette perfection ; on veut en laisser à votre zèle tout le mérite et toute la gloire. Si donc vous voulez être parfait, et vous rendre semblable aux Prophètes, aux Apôtres, à Jésus-Christ même ; *vendez*, non pas une partie de votre bien, de peur qu'appréhendant de tomber dans l'indigence, vous ne tombiez dans l'infidélité, et que vous ne périssiez malheureusement comme Ananie et Saphire ; mais « vendez tout ce que vous avez, » et après que vous l'aurez vendu, « donnez-en le prix aux pauvres, » et non pas aux riches, ou à ceux qui ne cherchent qu'à contenter leur orgueil et leur vanité. Donnez au pauvre de quoi subvenir à ses nécessités, et non pas au riche de quoi augmenter ses trésors. Quand vous lirez dans l'Apôtre saint Paul, « qu'on ne doit point lier la bouche au bœuf qui foule le grain ; que celui qui travaille est digne du prix de son travail ; que ceux qui servent à l'autel doivent avoir part aux oblations de l'autel : » souvenez-vous en même temps de ce que dit ailleurs le même Apôtre, que « nous devons nous contenter d'avoir de quoi nous nourrir, et de quoi nous vêtir. » Ne donnez point votre bien à un homme chez qui

vous voyez une table délicatement entretenue, des richesses immenses, de beaux chevaux, des serviteurs aux longs cheveux, des meubles magnifiques, car cet homme est plus riche que vous; et c'est une espèce de sacrilége de donner ce qui appartient aux pauvres à des gens qui vivent dans l'abondance.

Mais pour s'élever au comble de la perfection et acquérir une vertu consommée, il ne suffit pas de mépriser les richesses, de distribuer tout son bien, et de rejeter ce que l'on peut et perdre et trouver en un moment. Cratès de Thèbes, Antisthène, et plusieurs autres philosophes, gens d'ailleurs très-corrompus, ont porté leur détachement jusque-là. Un disciple de Jésus-Christ doit aller dans les voies de la perfection plus loin que ces sages du monde qui se rendaient esclaves de la vanité, et qui mendiaient l'estime et les applaudissements des hommes. Si vous ne suivez Jésus-Christ, en vain méprisez-vous toutes les richesses de la terre. Or, suivre Jésus-Christ, c'est quitter le péché et embrasser la vertu. Voilà ce trésor que l'on trouve dans le champ des saintes Écritures ; voilà cette perle précieuse pour laquelle on donne tout ce que l'on possède. Que si vous aimez une captive, je veux dire la sagesse du siècle ; si vous vous êtes laissé gagner par les attraits de sa beauté, « coupez-lui les cheveux et les ongles, » retranchez-lui ces vains ornements dont l'éloquence a coutume de se parer : lavez-la avec ce nitre dont parle un prophète ; puis, prenez votre repos avec elle, et dites : « Elle met sa main gauche sous ma tête, et elle m'embrasse de sa main droite. » Cette captive quittera Moab pour entrer dans Israël et récompensera par une heureuse fécondité l'attachement que vous aurez pour elle. Jésus-Christ est en nous le principe de cette sainteté sans laquelle personne ne verra Dieu. Il est « notre rédemption, » il est tout à la fois et notre rédempteur et le prix de notre salut; il est tout, afin que ceux qui ont tout quitté pour le suivre retrouvent

aussi tout en lui, et qu'ils puissent dire avec confiance : « Le Seigneur est mon partage. »

Je m'aperçois que vous aimez passionnément l'Écriture sainte. Vous ne faites pas comme certains esprits téméraires et présomptueux qui veulent se mêler d'apprendre aux autres ce qu'ils ignorent eux-mêmes ; vous voulez vous instruire avant d'enseigner. Le style de vos lettres, simple et naturel, a quelque chose de celui des Prophètes et des Apôtres. Vous n'affectez point une vaine et pompeuse éloquence ; vous ne vous étudiez point comme un jeune écolier à terminer vos périodes par des expressions brillantes et ampoulées : toute cette enflure, semblable à celle de l'écume, se dissipe en un moment ; et cette tumeur, quelque grande qu'elle soit, est toujours contraire à la santé. Caton disait que « l'on fait toujours assez tôt ce que l'on fait assez bien. » Je crois que vous vous souvenez qu'autrefois, jeunes et insensés que nous étions, nous nous raillâmes de cette maxime qu'un fameux orateur cita dans son exorde, et que tout l'Athénée retentit des voix des écoliers qui répétaient : « L'on fait toujours assez tôt ce que l'on fait assez bien. » Que les arts seraient heureux, dit Quintilien, si ceux-là seuls qui les cultivent se mêlaient d'en disserter. Il faut être poëte pour apprécier toutes les beautés de la poésie ; il faut connaître les différents systèmes des philosophes pour bien entendre leurs doctrines. Personne ne juge mieux qu'un artisan l'œuvre d'un artisan. Pour nous, ce qu'il y a de plus dur, c'est que nous sommes obligés d'abandonner nos écrits à la censure du public ; et tel dans la foule se rend redoutable par sa critique, qui, pris individuellement, n'est que méprisable.

Je vous dis cela en passant, afin que, content d'avoir l'approbation des savants, et méprisant les vains discours d'une multitude ignorante, vous vous appliquiez tous les jours à vous nourrir de l'esprit des Prophètes et à vous entretenir, comme les Patriarches, des vérités et des

mystères de Jésus-Christ. Soit que vous lisiez, soit que vous écriviez, soit que vous veilliez, soit que vous dormiez, que l'amour divin, comme une trompette, retentisse sans cesse à vos oreilles et excite dans votre cœur de nobles sentiments. Transporté hors de vous-même par la vivacité de cet amour, « cherchez votre bien-aimé, » et dites avec confiance : « Je dors, et mon cœur veille. » Quand vous l'aurez trouvé, « arrêtez-le, et ne le laissez point aller. » Que s'il vous échappe au moment que vous y penserez le moins, ne perdez pas pour cela toute espérance de le retrouver ; « allez le chercher dans les places publiques, conjurez les filles de Jérusalem de vous en apprendre des nouvelles ; vous le trouverez parmi les troupeaux des autres pasteurs, couché à l'heure de midi, fatigué, enivré d'amour, tout mouillé de la rosée qui est tombée durant la nuit, » se reposant à l'ombre des arbres du jardin et respirant la douce odeur des aromates. « Là donnez-lui vos mamelles, » afin qu'il suce le lait de la science dont vous vous êtes rempli, et « qu'il repose au milieu de son héritage, comme une colombe qui a les ailes argentées, et dont les plumes sont éclatantes comme l'or. » Cet enfant « qu'on nourrit » de beurre et de miel, et qu'on élève « sur des montagnes très-fertiles, » deviendra bientôt grand et ne tardera guère « à dépouiller vos ennemis, à enlever toutes les richesses de Damas, et à triompher du roi d'Assyrie. »

On m'a dit que vous aviez fait bâtir un hôpital à Porto, et planté sur les côtes d'Italie un rejeton de l'arbre d'Abraham. Vous vous êtes campé, comme autrefois Énée, sur les bords du Tibre, et dans le lieu même où cet illustre fugitif fut contraint par la faim à manger les croûtes fatales qui lui servaient de table, là vous avez bâti une *Bethléem*, c'est-à-dire une *maison de pain*, où les pauvres, après avoir souffert longtemps la faim, reçoivent sans aucun retard de quoi subvenir à leurs besoins. Courage, mon cher Pammaque, votre vertu n'a

rien de la langueur et de la faiblesse des vertus naissantes; vous voilà déjà au nombre des parfaits; dès les premières démarches que vous avez faites dans les voies de Dieu, vous vous êtes élevé au comble de la perfection. C'est imiter la vertu et le détachement du premier des Patriarches que de tenir comme vous faites le premier rang parmi les solitaires dans la première ville du monde. Que Lot, dont le nom veut dire *qui baisse*, choisisse la plaine pour y établir sa demeure; qu'il prenne la gauche et qu'il marche dans ces routes faciles et agréables figurées par l'Y de Pythagore, qui représentait toute la vie de l'homme sous la figure d'un Y, dont la branche droite marquait le chemin de la vertu, qui est rude et difficile; et la branche gauche, les voies du vice qui sont aisées et agréables. Pour vous, allez vous ensevelir tout vivant dans les cavernes et les rochers; que l'étude de l'Écriture sainte fasse votre occupation dans votre retraite; et après avoir triomphé des vices et calmé vos passions, goûtez dans la solitude les douceurs et la joie d'une âme tranquille et épurée des affections de la terre. Abraham était riche en or, en argent, en troupeaux, en terres, en meubles précieux. Il avait un si grand nombre de serviteurs, qu'en prenant seulement les plus jeunes, il mit en un instant une armée sur pied, et défit quatre rois qu'il avait poursuivis jusqu'à Dan, et auxquels cinq autres rois n'avaient osé résister. Après avoir souvent exercé l'hospitalité, il mérita enfin de recevoir le Seigneur. Il ne faisait pas servir ses hôtes par ses serviteurs, de peur que ceux-ci ne dérobassent quelque chose à sa charité; mais regardant l'arrivée des étrangers comme une bonne fortune, on le voyait seul avec Sara leur rendre tous les devoirs, aller choisir lui-même parmi ses troupeaux un veau gras qu'il apportait sur ses propres épaules, laver les pieds de ses hôtes, demeurer debout comme un esclave pendant qu'ils mangeaient, leur servir les viandes que Sara elle-même avait apprêtées, et n'oser par respect se mettre à table avec eux.

L'amitié que j'ai pour vous, mon très-cher frère, m'engage à vous parler de la sorte, afin qu'après avoir donné tous vos biens à Jésus-Christ, vous vous offriez encore vous-même à lui « comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, pour lui rendre un culte raisonnable et spirituel ; » et que vous imitiez le Fils de l'homme, « qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, » et qui a rendu à ses serviteurs et à ses disciples, lui qui était leur maître et leur Seigneur, les mêmes devoirs que le patriarche Abraham rendait aux étrangers. L'homme peut « donner peau pour peau et abandonner tout ce qu'il possède pour sauver sa vie ; mais frappez sa chair, dit le démon au Seigneur, et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face. » Notre ancien ennemi sait qu'il est plus difficile de se refuser aux plaisirs qu'aux richesses. Nous quittons aisément ce qui est hors de nous, mais la guerre que nous livrent les passions est plus à craindre. Nous délions sans beaucoup de peine les nœuds qui nous attachent aux objets extérieurs ; mais nous ne saurions, sans nous faire une extrême violence, rompre les liens que la nature a formés. Zachée était riche, et les Apôtres étaient pauvres. Zachée donc, après avoir restitué à ceux qu'il avait injustement dépouillés quatre fois autant de bien qu'il leur en avait pris, distribua aux pauvres la moitié de ce qui lui restait, et en recevant Jésus-Christ chez lui, il mérita de recevoir en même temps la grâce du salut. Cependant, parce qu'il n'était qu'un enfant, et qu'il ne pouvait pas s'élever jusqu'à la hauteur de la perfection apostolique, il n'a pas été mis au nombre des Apôtres. Ceux-ci, au contraire, n'ont rien quitté, si l'on a égard à ce qu'ils possédaient dans le monde ; mais si l'on envisage les dispositions de leur cœur, on peut dire qu'ils ont abandonné le monde et tout ce qui le compose. Si nous offrons à Jésus-Christ tout ce que nous possédons, et tout ce que nous sommes, notre offrande sera très-agréable à ses yeux ; mais si, contents d'abandonner

les dehors à Dieu, nous réservons le cœur au démon, ce partage sera injuste, et on nous dira : « Quoique votre offrande soit bonne, l'injuste partage que vous en faites ne vous rend-il pas criminel ? »

Ne tirez pas vanité d'être le premier des sénateurs qui aient embrassé la vie monastique ; cet état ne doit vous inspirer que des sentiments d'humilité. Songez que le Fils de Dieu s'est fait homme, et que vos humiliations, quelque profondes qu'elles puissent être, ne sauraient jamais aller plus loin que celles par où Jésus-Christ a passé. Vous avez beau marcher nu-pieds, vous habiller de bure, vous confondre avec les pauvres, aller chercher l'indigent jusque dans sa cabane, être l'œil des aveugles, la main des faibles, le pied des boiteux, porter vous-même de l'eau, fendre du bois, faire du feu ; tout cela est-il comparable aux liens, aux soufflets, aux crachats, aux fouets, à la croix et à la mort que Jésus-Christ a soufferts ? Mais quand bien même vous auriez fait tout ce que je viens de dire, vous seriez toujours en cela très-inférieur à Paule et à Eustochie. Car si elles ne vous surpassent point par la grandeur de leurs actions, du moins la délicatesse de leur sexe donne à leur vertu un mérite que la vôtre n'a pas. Je n'étais pas à Rome du vivant de Toxoce votre beau-père, dans le temps où ces saintes femmes étaient encore engagées dans le commerce du monde : j'habitais alors le désert, et plût à Dieu que je n'en fusse jamais sorti. Mais j'ai appris qu'elles ne pouvaient aller à pied dans les rues, tant elles les trouvaient malpropres ; qu'elles se faisaient porter par des esclaves ; que pour peu que le chemin fût rude et inégal, elles avaient toutes les peines du monde à y marcher ; que les habits de soie leur paraissaient trop pesants, et que la chaleur du soleil leur était insupportable. Aujourd'hui on les voit négligées et sans souci d'elles-mêmes, s'élever par leur courage au-dessus des faiblesses naturelles de leur sexe, préparer les lampes, allumer le feu, balayer les appartements,

apprêter les légumes, faire cuire les herbes, dresser la table, verser à boire, servir les viandes, et remplir tour à tour mille emplois différents. Comme elles ont avec elles une nombreuse communauté de vierges, elles pourraient sans doute se reposer sur les autres de tous ces soins. Mais elles ne veulent pas céder le mérite des exercices extérieurs à des filles qu'elles surpassent par les vertus de l'âme.

Quand je vous parle de la sorte, ce n'est pas que je doute de la vivacité de votre zèle : mon dessein est de vous exciter à fournir courageusement la carrière où vous êtes entré, et de vous animer au combat.

Pour vous dire maintenant quelque chose de ce qui me regarde, vous saurez que nous avons bâti ici un monastère et un hospice, afin que si Joseph et Marie viennent encore à Bethléem, ils puissent y trouver une retraite. Mais nous sommes tellement accablés de solitaires qui arrivent ici en foule de toutes les parties du monde, que nous ne pouvons ni renoncer ni suffire à leur donner l'hospitalité. Comme nous n'avons pas eu soin, selon la parabole de l'Evangile, de « supputer la dépense qui était nécessaire pour achever la tour que nous avions dessein de bâtir, » j'ai été obligé d'envoyer mon frère Paulinien en notre pays, pour vendre le reste de notre patrimoine, qui a échappé à la fureur des barbares, de peur que l'ouvrage que nous avons entrepris en faveur des étrangers venant à tomber, nous ne soyons exposés aux railleries des envieux et des médisants.

En finissant ma lettre où j'ai parlé de Paul et d'Eustochie, de vous et de Pauline, je m'aperçois que je n'ai rien dit de Blésille qui la première vous a tous précédés auprès de Dieu. De cinq que vous étiez, Blésille et Pauline, sa sœur, se sont doucement endormies dans le Seigneur; pour vous, vous irez aisément à Jésus-Christ en marchant dans les voies de la perfection entre Paule et Eustochie.

(Saint Jérôme. *Lettre XLII*e.)

X. LES SAINTS.

ÉLOGE FUNÈBRE DE NÉPOTIEN.

Un sujet relevé est un fardeau trop pesant pour un faible esprit : quand il est assez téméraire pour s'engager dans une entreprise qui surpasse sa capacité, il y succombe toujours, malgré tous ses efforts pour en soutenir le poids; et plus la matière qu'il entreprend de traiter a de dignité et d'importance, plus il se sent accablé des grandes choses qu'il doit dire, et qu'il ne saurait exprimer. Népotien que j'aimais si tendrement, qui vous était si étroitement uni, Héliodore, et qui nous était si cher à l'un et à l'autre, ou plutôt qui était tout à Jésus-Christ, et, par cette raison-là même, plus véritablement à nous : ce cher Népotien nous a abandonnés sur la fin de nos jours, et par cette séparation qui nous a été si cruelle, nous a laissés dans l'affliction et la douleur. Nous sommes réduits vous et moi à pleurer la mort de celui que nous regardions comme notre successeur. A qui consacrerai-je désormais mes travaux et mes veilles? A qui prendrai-je plaisir à écrire mes lettres? Où est cet homme qui ne me donnait jamais de relâche, et qui avec une voix plus douce que celle du cygne, fit encore l'éloge de mes ouvrages un peu avant de mourir? Mon esprit reste frappé de stupeur; ma main tremble, mes yeux se couvrent de ténèbres; ma langue balbutie. En vain voudrais-je parler, puisque Népotien ne m'entend plus, il me semble que personne ne m'entend. Mon style même, devenu en quelque façon sensible à ma douleur, se couvre de rouille; et la cire de mes tablettes a je ne sais quoi de plus morne et de plus sombre qu'à l'ordinaire. Dès que je veux me faire violence pour parler, et que j'entreprends de jeter, pour ainsi dire, quelques fleurs sur le

tombeau de cet illustre défunt, aussitôt mes yeux se remplissent de larmes, le sentiment de ma douleur se réveille, et je me trouve comme enseveli dans un abîme de deuil et d'amertume.

Les enfants avaient coutume autrefois de prononcer l'éloge funèbre de leurs parents, en présence de leurs cadavres; afin d'exciter par une espèce de chant triste et lugubre, les larmes et les gémissements de leurs auditeurs. Mais aujourd'hui l'ordre des choses a changé à notre égard, et la nature, pour notre malheur, a perdu ses droits, puisque l'on voit deux vieillards rendre à un jeune homme les devoirs de la sépulture; qu'ils devaient attendre de lui. Quel parti donc dois-je prendre dans une conjoncture si funeste? Mêlerai-je mes larmes avec les vôtres? Mais l'Apôtre saint Paul semble nous en interdire l'usage, lorsqu'il appelle la mort des chrétiens un sommeil. Jésus-Christ dit aussi dans l'Evangile : « Cette fille n'est pas morte; elle n'est qu'endormie : » et il ressuscita Lazare, parce que sa mort n'était qu'un sommeil. Me réjouirai-je avec vous de ce que Dieu a enlevé Népotien du monde, de peur que la corruption et la malignité qui y règne ne gâtât cette âme innocente qui était si agréable à ses yeux? Mais en vain essayerai-je de retenir mes larmes, je les sens couler malgré moi; et l'espérance de la résurrection future, jointe aux maximes de vertu que la religion nous enseigne, n'est point capable de me soutenir dans l'accablement où me jette la perte d'une personne qui m'était si chère.

Cruelle et impitoyable mort, qui sépares les frères les uns d'avec les autres, et qui romps tous les liens que forme l'amitié la plus tendre, « le Seigneur a fait venir un vent brûlant qui s'est élevé du désert, qui a desséché tous tes ruisseaux, et en a tari la source. » Il est vrai que tu as englouti notre Jonas; mais il a toujours été vivant dans ton sein; il y est entré comme un homme mort, afin de calmer la tempête dont le monde était agité; et de

sauver notre Ninive par sa prédication. Il t'a vaincue, il t'a égorgée. Ce prophète fugitif, après avoir abandonné son héritage, quitté sa maison, s'est remis lui-même entre les mains de ceux qui cherchaient à le perdre. C'est lui qui autrefois te disait par la bouche du prophète Osée, avec un air fier et menaçant : « O mort, un jour je serai ta mort; ô enfer, je serai ta ruine. » Sa mort a été pour toi un principe de mort, et pour nous une source de vie. Tu as cru le dévorer, mais c'est lui-même qui t'a dévorée; car dans le temps qu'attirée par l'appât du corps mortel dont il s'était revêtu, tu le regardais avidement comme ta proie, tu t'es trouvée prise toi-même à un hameçon qui t'a déchiré les entrailles.

Divin Sauveur, nous vous rendons grâces, nous qui sommes vos créatures, de nous avoir délivrés par votre mort de ce puissant et redoutable ennemi. Avant sa défaite, qu'y avait-il de plus misérable que l'homme, qui toujours frappé de l'image affreuse d'une mort éternelle, semblait n'avoir reçu la vie que pour la perdre sans ressource. Car « depuis Adam jusqu'à Moïse, la mort a exercé son empire sur ceux mêmes qui n'ont point péché par une transgression de la loi de Dieu comme a fait Adam. » Si Abraham, Isaac et Jacob sont descendus aux enfers, quel est l'homme qui sera monté au ciel? Si ces hommes justes qui n'étaient coupables d'aucun crime, et que vous regardiez comme vos amis, ont été enveloppés dans le péché d'Adam, et dans la peine qu'il s'est attirée par sa désobéissance; quelle aura été la destinée de ces impies, « qui ont dit dans leur cœur : il n'y a point de Dieu; qui se sont corrompus, et qui sont devenus abominables dans leurs désirs; qui se sont écartés du droit chemin et rendus inutiles, et qui depuis le premier jusqu'au dernier n'ont fait aucun bien? » Quoique l'on nous représente Lazare dans le sein d'Abraham, et dans un lieu de rafraîchissement, n'y a-t-il pas toujours une différence infinie entre l'enfer et le royaume des cieux?

Avant Jésus-Christ, Abraham est détenu dans les enfers; mais après la mort de Jésus-Christ, le larron est reçu dans le paradis. C'est pourquoi lorsque ce divin Sauveur sortit du tombeau, plusieurs saints qui étaient dans le sommeil de la mort en sortirent avec lui, et parurent dans la Jérusalem céleste : et l'on vit alors l'accomplissement de cette parole de l'Apôtre saint Paul : « Levez-vous, vous qui dormez, sortez d'entre les morts, et Jésus-Christ vous éclairera. » Jean-Baptiste crie dans le désert : « Faites pénitence, parce que le royaume du ciel est proche. » Car depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, on ne prend le royaume du ciel que par force, et on ne l'emporte que par violence. Jésus-Christ nous a ouvert le paradis par sa mort, et il a éteint dans son sang ce glaive de feu que tenait un chérubin pour nous en défendre l'entrée.

Il ne faut point s'étonner que l'on nous fasse de telles promesses pour le jour de la résurrection, puisque ceux même qui dans une chair mortelle ne vivent point selon la chair, sont déjà réputés citoyens du ciel, et que le Fils de Dieu dit dans l'Evangile à des hommes qui vivaient encore sur la terre : « Le royaume de Dieu est au dedans de vous. » Ajoutez à cela que quoique avant la résurrection de Jésus-Christ, Dieu ne fût connu que dans la Judée, et que son nom ne fût grand qu'en Israël, néanmoins cette connaissance que les Juifs avaient du vrai Dieu ne les empêchait pas de descendre aux enfers. Que devenaient alors tous les hommes qui habitaient la terre depuis les Indes jusqu'à la Grande-Bretagne, depuis le septentrion jusqu'au midi; toute cette foule prodigieuse de peuples, toutes ces nations aussi innombrables dans leur multitude, que différentes dans leur langage, dans leurs coutumes, dans leurs habits et leurs armes? Tous ces hommes étaient écrasés comme des poissons et des sauterelles, comme des mouches et des moucherons. Car s'il ne connaît son créateur, tout homme

est un animal. Mais aujourd'hui il n'y a point de nation sur la terre où le mystère de la mort et de la résurrection du Sauveur ne soit connu : l'on en écrit, l'on en parle par tout l'univers. Je ne compte point ici les Hébreux, les Grecs et les Latins, ces heureux peuples dont Jésus-Christ consacra par avance la religion et la foi, par l'inscription que l'on mit au haut de sa croix. Les Indiens, les Perses, les Égyptiens et les Goths raisonnent aujourd'hui en véritables philosophes sur l'immortalité de l'âme, qui a paru incroyable à Démocrite, sur laquelle Pythagore n'a débité que des chimères, et dont Socrate ne s'entretint, dans sa prison, que pour se fortifier contre la crainte de la mort à laquelle il était condamné. Les Besses et tant d'autres peuples barbares, qui ne sont couverts que de peaux de bêtes, et qui autrefois se faisaient une religion d'immoler des hommes vivants aux mânes des morts, oubliant leur férocité naturelle et la barbarie de leur langage, se sont accoutumés peu à peu à chanter les mystères de la croix : et aujourd'hui le nom de Jésus-Christ est dans la bouche de tous les peuples du monde.

Mais que fais-je? Quel est mon but et mon dessein? Que dois-je dire d'abord? Que dois-je faire? Ai-je donc oublié les règles de la rhétorique? Occupé que je suis du sentiment de ma douleur, abîmé dans mes larmes, étouffé par mes sanglots, me serais-je écarté de mon sujet? Qu'est devenue cette étude des belles-lettres, dont j'ai fait mon occupation et mon plaisir dès mes plus tendres années? Quel usage fais-je aujourd'hui de ces belles paroles de Télamon et d'Anaxagore, lesquelles sont dans toutes les bouches : « Je savais bien que j'étais père d'un homme mortel. » J'ai lu tous les ouvrages de Crantor, où Cicéron même a été chercher des adoucissements à sa douleur. J'ai parcouru tout ce que Platon, Diogène, Clitomaque, Carnéade et Possidonius ont écrit de plus propre à dissiper les plus grands chagrins ; de manière

que si je voulais puiser dans les ouvrages que ces philosophes ont composés, en divers temps, pour adoucir les peines de plusieurs personnes affligées, j'y trouverais des sources abondantes, qui me rendraient fécond, quelque stérile que je fusse d'ailleurs sur ces sortes de sujets. Ils nous y font voir, en effet, la fermeté admirable de plusieurs grands hommes, et particulièrement d'un Périclès, d'un Xénophon, disciple de Socrate, dont l'un eût le courage de parler en public avec la couronne sur la tête, dans le temps même qu'il venait de perdre deux de ses enfants ; et l'autre apprenant la mort de son fils, occupé qu'il était à offrir des sacrifices aux dieux, ôta la couronne qu'il portait, puis la remit aussitôt sur sa tête, ayant su que son fils avait été tué en combattant généreusement pour la patrie. Que dirai-je de ces capitaines romains, dont les grandes actions sont comme autant d'étoiles qui brillent dans nos histoires? Pulvillus ayant appris, au moment qu'il consacrait le Capitole, la nouvelle de la mort de son fils, qu'un accident imprévu venait de lui ravir, commanda froidement que l'on fît les obsèques en son absence. L'on a vu un Lucius Paulus recevoir dans Rome durant sept jours les honneurs du triomphe, au milieu des funérailles de deux de ses enfants. Je ne dis rien de la fermeté d'un Maxime, d'un Caton, d'un Gallus, d'un Pison, d'un Brutus, d'un Scévola, d'un Métellus, d'un Scaurus, d'un Martius, d'un Crassus, d'un Marcellus et d'un Aufidius, qui n'ont pas fait paraître moins de fermeté dans les disgrâces que de courage dans les combats, et dont Cicéron nous a décrit les malheurs dans le livre qu'il a intitulé : *De la consolation*. Car je ne veux pas que l'on puisse me reprocher d'avoir emprunté des autres tout ce que je dis, au lieu de le tirer de mon propre fonds. Au reste, ce que je viens de rapporter en passant doit nous couvrir de confusion, si notre foi ne nous rend pas capables de cette constance héroïque, dont la vertu païenne nous a laissé de si grands exemples. Je reprends donc notre sujet.

Je n'ai point à pleurer comme Jacob et David des fils qui sont morts dans la loi ; mais, avec Jésus-Christ, je recevrai des morts que l'Évangile voit ressusciter. Car ce qui fait la désolation et l'accablement du Juif doit faire la joie et la consolation du Chrétien. « Le soir, dit le Prophète-Roi, nous serons dans les larmes, et le matin dans la joie. La nuit est déjà fort avancée, et le jour s'approche. » Aussi voyons-nous dans l'Écriture sainte que les enfants d'Israël pleurèrent la mort de Moïse ; et qu'au contraire ils ensevelirent Josué sur la montagne sans donner aucune marque de douleur.

Sans doute, nous sommes bien persuadés, vous et moi, Héliodore, que notre cher Népotien est avec Jésus-Christ, en la compagnie des saints, et que, contemplant de près ces biens immortels, qu'il n'avait fait qu'entrevoir de loin, et qu'il recherchait ici-bas avec nous, comme les seuls trésors capables de le rendre heureux, il s'écrie maintenant : « Nous avons vu de nos yeux dans la cité du Seigneur des armées, dans la cité de notre Dieu tout ce que nous avions entendu dire. » Néanmoins nous gémissons toujours sous le poids de la douleur que nous cause son absence. Ce n'est pas son sort, c'est le nôtre que nous plaignons ; et plus le bonheur dont il jouit est grand, plus aussi le regret que nous avons de ne pas le partager avec lui est vif et sensible. Marthe et Marie, quoique assurées de voir ressusciter leur frère Lazare, ne laissèrent pas de pleurer sa mort ; et Jésus-Christ même, qui devait lui rendre la vie, le pleura, pour montrer par ces marques de douleur et de tendresse qu'il était sensible comme le reste des hommes. Nous voyons aussi que saint Paul, qui souhaitait avec tant d'ardeur de se voir dégagé des liens du corps, et qui disait : « Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain ; » nous voyons que cet Apôtre, par un sentiment de charité plutôt que par un manque de foi, remercie Dieu de lui avoir rendu Epaphras, qui était près d'ex-

pirer, et dont la perte aurait été pour lui un surcroît d'affliction. Combien plus vive donc, et combien plus juste doit être votre douleur, vous dont le cœur a été cruellement déchiré par la mort de votre cher Népotien, dont vous étiez tout à la fois et l'oncle et l'évêque, c'est-à-dire le père et selon l'esprit et selon la chair? Mais je vous supplie de ne pas vous abandonner à une tristesse démesurée, et de vous souvenir de cette maxime d'un profane, que l'on doit se prescrire des bornes en toutes choses. Suspendez donc un peu votre douleur, pour entendre l'éloge d'un neveu dont vous avez toujours aimé la vertu; et au lieu de regretter la perte d'un tel homme, félicitez-vous de l'avoir possédé. Je vais vous faire ici, non pas un portrait achevé, mais un léger crayon de ses vertus; imitant les géographes qui savent l'art de tracer sur une petite carte le plan de toute la terre. Je vous prie d'ailleurs de considérer dans cet ouvrage, non pas tant ce que je peux, que ce que je désirerais faire pour vous.

Les orateurs qui veulent louer quelqu'un selon toutes les règles de l'art ont coutume de remonter jusqu'à ses aïeux, de rappeler la mémoire des belles actions qu'ils ont faites, et de descendre ensuite comme par degrés jusqu'à celui dont ils entreprennent l'éloge, afin de relever sa gloire par les vertus de ses ancêtres, en faisant voir, ou qu'il s'est toujours montré digne de ceux de ses ancêtres qui se sont rendus célèbres, ou qu'il a lui-même illustré par son propre mérite ceux dont la vie n'a rien eu d'éclatant. Mais pour moi je ne prétends point mêler ici, avec les qualités de l'esprit et du cœur que j'ai à louer en Népotien, les avantages de la chair et du sang qu'il a toujours méprisés. Je ne vanterai point son illustre naissance, c'est-à-dire un bien qui ne lui appartient pas; puisque je sais qu'Abraham et Isaac, ces hommes si saints, ont été les pères d'Ismaël et d'Esaü, qui n'étaient que des pécheurs; et qu'au contraire, l'Apôtre saint Paul met au rang des justes, Jephté dont la naissance n'était

pas légitime. « Celui qui aura commis un péché, dit Dieu dans Ezéchiel, sera lui-même condamné à mort en punition de son crime ; » par conséquent, celui qui n'aura point péché ne sera point puni de mort. Car Dieu n'impute aux enfants ni les vertus ni les vices de leurs pères. Ils répondent pour eux-mêmes, depuis qu'ils ont été régénérés en Jésus-Christ. Saint Paul commença d'abord par persécuter l'Église, mais ensuite ce loup ravissant de la tribu de Benjamin se donna lui-même en proie, et se soumit à Ananias, qui était une des brebis du troupeau. Remontons donc jusqu'au temps où notre cher Népotien commença à renaître en Jésus-Christ, et envisageons-le comme s'il ne faisait que sortir des eaux du Jourdain.

Si quelqu'autre que moi prononçait son éloge, peut-être vous dirait-il que, préférant à tout les intérêts de son salut, vous quittâtes autrefois l'Orient et la solitude où vous vous étiez retiré; que, malgré notre vieille amitié, vous m'abandonnâtes, en me repaissant néanmoins toujours de l'espérance de votre retour ; qu'enfin vous voulûtes donner vos premiers soins à une sœur qui était demeurée veuve et chargée d'un petit enfant ; et alors même qu'elle ne suivrait pas vos conseils, songer du moins à conserver un neveu qui vous était si cher. L'on ajouterait encore qu'étant au service des empereurs, Népotien portait un rude cilice sous la cuirasse et sous le lin : qu'il ne paraissait jamais en présence de ces maîtres du monde, qu'avec un visage défait et abattu par une continuelle abstinence; que sous les livrées du siècle, il combattait pour Dieu, et que l'on eût dit qu'il n'avait embrassé cette profession que pour être plus en état de secourir les misérables, de protéger les veuves et les orphelins, et de défendre ceux qui étaient injustement opprimés. Quoique je ne puisse approuver tous ces retards et toutes ces réserves qui nous empêchent de nous donner entièrement à Dieu ; et que l'Écriture sainte, après nous avoir

fait le détail des bonnes œuvres du centurion Corneille, nous parle aussitôt de son baptême; néanmoins je ne laisse pas de compter beaucoup sur ces heureux commencements d'une foi naissante, persuadé que je suis, qu'un homme qui a servi avec tant de zèle un prince étranger, ne peut manquer de gagner des couronnes, dès qu'il viendra à combattre sous les étendards de son propre roi.

Dès que Népotien eut changé d'habits et quitté l'épée, il distribua aux pauvres tout ce qu'il avait gagné au service de l'empereur, pratiquant à la lettre ce que Jésus-Christ dit dans l'Évangile : « Si quelqu'un veut être parfait, qu'il vende tout ce qu'il possède, qu'il en donne le prix aux pauvres, et qu'il me suive. » Et ailleurs : « On ne saurait servir deux maîtres ; on ne saurait aimer tout à la fois et Dieu et l'argent. » De tout ce qu'il possédait, il ne se réserva qu'une mauvaise tunique et une couverture également mauvaise pour se garantir du froid, suivant d'ailleurs les usages du pays, sans affecter de paraître ou plus propre ou plus négligé que les autres. Quelque passion qu'il eût de se retirer dans les monastères de l'Égypte, ou de visiter les solitaires de la Mésopotamie, ou de mener une vie cachée dans ces îles de la Dalmatie qui ne sont séparées de la terre ferme que par le détroit d'Altino : néanmoins jamais il ne put se résoudre à se séparer d'un oncle et d'un évêque, dont la vie était un modèle accompli de vertu, qu'il avait sans cesse devant les yeux, et sur lequel il pouvait aisément se former, sans quitter sa demeure. Dans une même personne il imitait la sainteté d'un solitaire, et respectait la dignité d'un évêque. Quoiqu'il fût toujours en la compagnie de son oncle, néanmoins l'assiduité, comme il arrive d'ordinaire, ne le rendit jamais plus familier, ni la familiarité moins respectueux. Il l'honorait comme son propre père, et il l'admirait tous les jours de plus en plus, comme s'il n'eût fait que commencer à le connaître.

Enfin il s'engagea dans l'état ecclésiastique, et après avoir passé par tous les degrés ordinaires de la cléricature il fut ordonné prêtre. O Dieu ! combien ce rang où il se vit porté lui arracha-t-il de gémissements et de soupirs ! Combien de fois refusa-t-il de prendre un peu de nourriture ! Combien de temps fut-il sans oser se montrer en public ! C'est la première et la seule fois qu'il ait adressé des reproches à son oncle ; se plaignant que sa jeunesse convenait mal avec le sacerdoce et qu'on lui imposait un fardeau dont il ne pouvait soutenir le poids. Mais toute sa résistance ne servait qu'à redoubler l'empressement que l'on éprouvait à le voir élevé à cette haute dignité ; il s'en rendait plus digne par ses refus, et le sentiment qu'il témoignait de son indignité ne faisait qu'augmenter l'idée que l'on avait conçue de son mérite. Nous avons vu de nos jours un second Timothée : nous avons vu dans une grande jeunesse cette prudence consommée qui tient lieu de cheveux blancs : nous avons vu Moïse placer au rang des prêtres un jeune homme, en qui il trouvait la sagesse et la maturité des vieillards.

Népotien donc envisageant bien moins dans son ministère l'honneur et la gloire qui l'accompagne, que les peines et les fatigues qui y sont attachées, songea d'abord à étouffer par son humilité l'envie que son élévation avait excitée. Il prit soin ensuite de ne donner par sa conduite aucune occasion aux mauvais bruits, et de s'attirer par sa retenue l'estime et l'admiration de ceux qui ne pouvaient, sans jalousie, voir un jeune homme au-dessus d'eux. Son emploi fut de soulager les pauvres, de visiter les malades, de les retirer chez lui, d'adoucir leurs maux par ses tendres paroles ; se réjouissant avec ceux qui étaient dans la joie, pleurant avec ceux qui pleuraient, servant de guide aux aveugles, nourrissant ceux qui avaient faim, relevant l'espérance des malheureux, consolant les affligés.

A voir avec quelle perfection il pratiquait chaque vertu

en particulier, l'on eût dit que toutes les autres vertus lui manquaient. Se trouvait-il avec ses égaux et en la compagnie des prêtres? il était toujours le dernier en rang et le premier au travail. Faisait-il une bonne œuvre? il en renvoyait aussitôt le mérite et la gloire à son oncle. Manquait-il de réussir dans quelque entreprise, il donnait à entendre qu'il s'y était engagé sans sa participation, et se chargeait lui seul du mauvais succès. En public, il le respectait comme son évêque, en particulier il le regardait comme son père. Il savait l'art de tempérer par la sérénité de son visage, cet air grave et sérieux que donne la vertu. Son ris toujours modéré, mais jamais éclatant, était un témoignage de sa joie, et non pas une marque de sa légèreté. Se trouvait-il avec les veuves et les vierges consacrées à Dieu, il les respectait comme ses mères, et les exhortait comme ses sœurs, sans jamais passer les bornes que prescrivent la modestie et la pudeur.

Mais à peine était-il de retour chez lui, que se dépouillant en quelque façon de sa qualité d'ecclésiastique, il se livrait tout entier aux pénibles exercices de la vie solitaire; s'appliquant souvent à l'oraison, passant toujours une partie de la nuit en prières, offrant à Dieu, et non pas aux hommes, le sacrifice de ses larmes; jeûnant, autant que ses forces, épuisées par un travail continuel, le lui pouvaient permettre : imitant en cela la prudence d'un cocher, qui ne presse jamais trop ses chevaux, et qui les ménage toujours avec discrétion. Était-il à table avec son oncle, il mangeait un peu de tout ce que l'on y servait, de manière que, sans être superstitieux, il était toujours sobre. Il ne parlait durant le repas que pour y proposer quelque question sur les saintes Écritures; écoutant les autres avec plaisir, leur répondant avec modestie, s'attachant toujours à l'opinion qu'il croyait la véritable, réfutant sans emportement celle qui lui paraissait fausse, et songeant toujours plus à

instruire qu'à vaincre ceux contre lesquels il disputait. Avec une candeur qui convenait parfaitement bien à son âge, il avouait de bonne foi de quel auteur il avait tiré ce qu'il disait, témoignant ainsi d'une érudition profonde, dans le temps même qu'il tâchait de s'en dérober la gloire. « Cette pensée, disait-il, est de Tertullien ; celle-ci de saint Cyprien ; c'est l'opinion de Lactance ; c'est le sentiment de saint Hilaire ; voici ce qu'en dit Minutius Félix : Victorin parle de la sorte ; c'est ainsi qu'Arnobe s'explique ; » et parce qu'il me regardait et qu'il m'aimait comme l'intime ami de son oncle, il me faisait aussi l'honneur de me citer quelquefois.

Appliqué qu'il était sans cesse à la lecture des livres saints, il avait fait de son cœur comme une bibliothèque sacrée. Combien de fois m'a-t-il écrit d'au delà des mers, pour me prier de lui envoyer quelqu'un de mes ouvrages ? Combien de fois ne m'a-t-il pas rappelé cet homme dont parle l'Évangile qui, par sa persévérance, contraignit son ami de se lever au milieu de la nuit pour lui prêter trois pains, et cette pauvre veuve qui, par ses importunités, força un mauvais juge à lui rendre justice. Mais jugeant par mon silence, plutôt que par mes lettres, que je n'étais pas disposé à céder à ses désirs, il me fit prier par son oncle, qui pouvait plus librement demander cette grâce pour un autre, et qui, par le respect que l'on doit à sa dignité, pouvait aussi l'obtenir plus aisément. Me rendant donc enfin à ses instantes prières, je lui dédiai un petit ouvrage qui sera un monument éternel de notre amitié. Après l'avoir reçu, il se vantait de posséder un trésor que toutes les richesses de Darius et de Crésus n'avaient jamais égalé. Il ne pouvait s'empêcher de le lire à tout moment, de l'avoir toujours entre les mains, de le porter dans son sein, d'en parler à toute heure ; et comme il le lisait fort souvent au lit, il s'endormait sur cette agréable lecture, et laissait tomber doucement le livre sur son cœur. Si quelque étranger, ou quelqu'un

de ses amis le venait voir, il témoignait en sa présence combien il était sensible à cette marque que je lui avais donnée de mon amitié et de mon estime. Quand il rencontrait dans mon ouvrage quelque endroit un peu faible, il prononçait tous les mots avec tant de mesure, et les faisait si bien valoir par les différents tons de voix qu'il prenait, que l'approbation ou la censure des auditeurs ne tombait jamais que sur celui qui le lisait. D'où pouvait naître un si grand empressement, sinon d'un grand amour de Dieu? D'où pouvait venir cette application continuelle à méditer la mort du Seigneur, sinon d'un ardent désir de se voir uni à l'auteur de la loi ? Que les autres mettent tous leurs soins à amasser de l'argent, à remplir leurs bourses, à gagner par leurs services les femmes dévotes et à s'enrichir à leurs dépens : qu'ils deviennent plus riches dans le désert qu'ils ne l'étaient dans le siècle, qu'ils possèdent au service d'un Dieu pauvre des biens qui leur manquaient au service du démon qui les donne ; et que l'Église ait la douleur de voir dans l'abondance des gens que le monde a vus auparavant dans la mendicité ; le caractère de notre cher Népotien fut de regarder toujours les richesses avec dédain, et de n'avoir de l'empressement que pour les livres.

Mais comme il se négligea toujours lui-même, et qu'il ne chercha point d'autre ornement que celui que donne la pauvreté, aussi ne s'épargna-t-il aucune peine pour orner l'Église. Si l'on compare ce que je vais dire avec ce que j'ai déjà dit, peut-être n'y remarquera-t-on rien que de fort commun; mais on y reconnaîtra du moins le même esprit jusque dans les plus petites choses. Car comme Dieu ne se fait pas seulement admirer dans la création du ciel, de la terre, du soleil, de l'océan, des éléphants, des chameaux, des bœufs, des chevaux, des léopards, des lions; mais encore dans la production des plus petits animaux, tels que sont les fourmis, les mou-

ches, les moucherons, les vermisseaux de terre et autres semblables insectes, dont les corps nous sont plus connus que les noms, et où nous découvrons les mêmes traits de la sagesse du Créateur, qui paraît en toutes choses également adorable : de même une âme qui s'est entièrement consacrée à Jésus-Christ, accomplit les plus petites actions avec autant d'application et de zèle que les plus grandes; persuadée qu'elle est qu'un jour Dieu lui demandera compte de tout, même d'une parole inutile. Népotien donc fut toujours fort soigneux d'orner les autels; de nettoyer les murailles, de frotter le pavé de l'église, de tenir le sanctuaire propre, de rendre les vases sacrés clairs et reluisants, de faire garder exactement la porte, et de la couvrir toujours d'un voile; se montrant zélé pour les moindres cérémonies, et ne négligeant rien de tout ce qui regardait son ministère. Si l'on voulait le trouver, c'était dans l'église qu'il fallait le chercher.

L'antiquité a vu avec admiration en la personne de Quintus Fabius un homme d'une noble origine, qui, outre l'histoire romaine qu'il composa, excella encore dans la peinture, et se rendit même plus recommandable par son pinceau que par sa plume. L'Écriture sainte nous montre aussi un Béséléel et un Hiram, né d'une famille tyrienne, qui furent remplis l'un et l'autre de la sagesse et de l'esprit de Dieu, pour faire, celui-là tous les ornements du tabernacle, et celui-ci tous les meubles du temple. Car il est des hommes d'un esprit si étendu et d'un fonds si heureux, qu'il n'y a point d'art où ils ne se distinguent par leur habileté et leur délicatesse; semblables en quelque façon à ces terres grasses et à ces moissons abondantes, qui souvent ne sont que trop fertiles en tiges et en épis. C'est par cet endroit que la Grèce estima tant autrefois un certain philosophe, qui se vantait d'avoir fait lui-même tout ce qui servait à son usage; car jusqu'à son anneau et son manteau, tout était son

ouvrage. C'est aussi la louange que l'on peut donner à Népotien, puisqu'il avait soin d'orner les chapelles de l'église et les autels des martyrs, de toutes sortes de fleurs, de feuillages et de branches de vigne : de manière que l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer le travail et le zèle d'un prêtre dans ces différents ornements, qui récréaient la vue, autant par leur arrangement que par leur beauté naturelle. Plaise au ciel que cette vertu naissante se soutienne toujours ! Que ne doit-on point attendre d'un jeune homme qui commence de la sorte ?

Mais hélas ! qui pourrait comprendre la grandeur et l'étendue de notre misère ? Qui pourrait dire quelle est la vanité et la fragilité de la vie que nous menons ici-bas, éloignés de Jésus-Christ ? Pourquoi reculer, pourquoi balancer si longtemps à parler de la mort de Népotien ? Je ne saurais y penser sans frémir, et comme si je pouvais ou prolonger sa vie ou différer sa mort, j'appréhende toujours de venir à ce moment fatal. « Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire passe comme la fleur des champs. » Que sont devenus les traits de ce beau visage, et l'air majestueux de ce corps si bien fait, dont cette belle âme semblait être revêtue ? Hélas ! nous l'avons vu dans l'abattement et dans la langueur, semblable à un lis que le vent du midi flétrit et dessèche ; ou à une violette qui pâlit peu à peu, et dont la pourpre perd insensiblement tout son éclat. Consumé qu'il était par les ardeurs d'une violente fièvre, et pouvant à peine respirer, il ne laissait pas de consoler son oncle, qu'il voyait accablé de tristesse. La joie était répandue sur son visage, et tandis que tout le monde fondait en larmes autour de son lit, lui seul, il souriait. Vous l'eussiez vu soulever sa couverture, donner la main à ceux qui étaient auprès de lui, s'apercevoir de mille choses qui échappaient aux autres, se lever à demi sur son lit pour saluer ceux qui entraient, et comme pour aller au-devant d'eux. Vous eussiez dit alors qu'il se préparait, non pas à mou-

rir, mais à changer de demeure, et qu'il ne quittait pas ses anciens amis, mais qu'il allait revoir de nouveaux amis. Ici je sens couler mes larmes, et malgré tous mes efforts pour vaincre la douleur dont je suis pénétré, il m'est impossible de la cacher plus longtemps. Qui croirait que dans ces derniers moments, il se souvint encore de notre amitié, et qu'au fort de son agonie il parut sensible au plaisir qu'il avait goûté dans nos études? Ayant pris la main de son oncle : « Je vous prie, lui dit-il, d'envoyer à mon cher ami Jérôme cette tunique que j'avais coutume de porter lorsque je servais à l'autel. Vous savez que son âge me l'a toujours fait respecter comme mon père, et que la participation d'un même ministère me l'a fait aimer comme mon propre frère. Quoiqu'il ne vous soit pas moins cher qu'à moi, je vous conjure néanmoins de lui donner dans votre cœur la place que j'y devais occuper moi-même. » Sa vie finit avec ces paroles, et il expira en tenant la main de son oncle, et en lui marquant qu'il se souvenait de moi.

Je suis persuadé, mon cher Héliodore, que vous auriez été bien aise qu'un coup si funeste ne vous eût pas appris combien vous étiez aimé de vos compatriotes, et je ne doute point que les preuves d'affection qu'ils vous donnèrent alors ne vous eussent causé plus de plaisir dans une conjoncture plus favorable. Mais si ces témoignages d'estime et d'amitié ont quelque chose de plus agréable et de plus flatteur dans la prospérité, ils ont aussi dans l'adversité quelque chose de plus doux et de plus consolant. Toute la ville d'Altino, toute l'Italie même pleura la mort de Népotien. L'on mit son corps en terre, et son âme alla se joindre à Jésus-Christ. Partout où vous étiez, vous regrettiez de ne plus avoir votre neveu près de vous; et l'église s'apercevait que son prêtre lui manquait. Votre successeur vous a précédé au tombeau. Car tout le monde le jugeait digne de remplir votre place; en sorte que de deux évêques sortis d'une même famille,

l'on a eu la joie que l'un fût élevé à cette haute dignité, et la douleur que l'autre en fût privé par une mort prématurée.

C'est une maxime de Platon; estimée et applaudie de tous les autres philosophes; « que la vie du sage doit être une méditation continuelle de la mort. » Mais l'Apôtre saint Paul a dit encore avec plus de force : « Il n'y a point de jour que je ne meure pour votre gloire. » Car il y a bien de la différence entre une tentative et une action; entre un homme qui vit pour mourir, et un autre qui meurt pour vivre : parce que celui-là doit en mourant être dépouillé de toute sa gloire, au lieu que celui-ci meurt tous les jours pour acquérir une gloire toujours nouvelle. Il nous faut donc avoir sans cesse devant les yeux le moment suprême qui doit décider de notre destinée, et auquel, malgré nous, nous touchons toujours de près. En effet, quand bien même nous dépasserions neuf cents ans, comme ceux qui vivaient avant le déluge, et que nous aurions une existence aussi longue que celle de Mathusalem; néanmoins dès que cette longue suite d'années se serait écoulée, il faudrait toujours la compter pour rien. Lorsqu'une fois l'on a fourni sa carrière, et qu'une mort présente et inévitable nous ôte l'espérance d'une plus longue vie, toute la différence qu'il y a entre un homme qui n'a vécu que dix ans; et un autre qui en a vécu mille, est que celui-ci sort du monde chargé d'un plus grand nombre de péchés.

« Pour les mortels malheureux, dit Virgile, les meilleurs jours de la vie fuient les premiers; puis surviennent les maladies et la triste vieillesse. Accablés de labeur, ils se sentent entraînés par l'implacable mort. »

Le poëte Névius dit aussi :

« Il est nécessaire qu'un mortel souffre beaucoup de maux. »

De là vient que les anciens ont feint que Niobé, à force

de pleurer, avait été changée en pierre, et tour à tour en diverses bêtes. C'est pourquoi aussi Hésiode déclarait qu'il fallait pleurer à la naissance des hommes, et se réjouir à leur mort. C'est enfin une belle maxime d'Ennius, qu'un des avantages que le vulgaire a sur les rois, c'est qu'il est permis à un homme du peuple de pleurer; mais qu'il sied mal à un roi de répandre des larmes.

Or, un évêque doit en cela garder la même bienséance que les rois. Que dis-je? Il est encore moins permis à un évêque de pleurer qu'à un roi : parce qu'un roi commande à des hommes qui sont contraints malgré eux de plier sous son autorité; au lieu qu'un évêque conduit des personnes qui se soumettent volontairement à sa direction. Celui-là gouverne ses peuples par la crainte; celui-ci en se rendant leur esclave. L'un a soin des corps qui mourront un jour; l'autre veille à la conservation des âmes qui vivront éternellement. Tout le monde a maintenant les yeux ouverts sur vous; chacun observe ce qui se passe dans votre maison; votre conduite, exposée à la vue de votre peuple, va devenir la règle de la sienne, il se croira obligé de vous imiter. Prenez donc garde qu'il ne vous échappe rien qui puisse ou autoriser les calomnies de ceux qui ne cherchent qu'à censurer vos actions, ou engager dans le mal ceux qui prennent votre conduite pour le modèle de la leur. Faites tout ce que vous pourrez, et au delà même de ce que vous pouvez, pour vaincre la tendresse de votre cœur, et pour arrêter le cours de vos larmes, de peur que l'excès de votre amour envers votre neveu ne passe dans l'esprit des infidèles pour un véritable désespoir. Vous devez témoigner de l'empressement à le revoir, comme s'il était absent, et non pas le regretter comme un homme mort; donnant à connaître que vous ne pleurez pas sa perte, mais que vous attendez son retour.

Mais que fais-je, et pourquoi cherché-je à panser une plaie que le temps et la raison ont déjà fermée? N'est-il pas plus à propos d'étaler à vos yeux les calamités de

notre siècle, et les disgrâces de nos derniers empereurs; pour vous faire comprendre, qu'au lieu de plaindre Népotien de ce qu'il n'est plus au monde, vous devez le féliciter d'être affranchi par sa mort de toutes les misères de la vie présente? L'empereur Constance, protecteur de l'hérésie arienne, mourut au petit bourg de Mopsueste, dans le temps qu'il se préparait au combat, et qu'il s'avançait à grandes journées pour donner bataille aux Perses; et en mourant il eut le chagrin de laisser l'empire à son ennemi. Julien, après avoir vendu son âme au démon et égorgé l'armée chrétienne, se sentit frappé, dans la Médie, de la main de Jésus-Christ même qu'il avait renié dans les Gaules : et en voulant ajouter à l'empire romain de nouvelles conquêtes, il perdit celles de ses prédécesseurs. A peine Jovien commençait-il à goûter les douceurs de la royauté, qu'il fut étouffé par la vapeur de charbon; enseignant à tous ce qu'est la puissance humaine. L'empereur Valentinien, après avoir vu ravager le pays qui lui avait donné la naissance, mourut d'un vomissement de sang avant d'avoir eu le temps de venger sa patrie. Son frère Valens, ayant été défait par les Goths dans la Thrace, trouva en un même lieu et sa mort et son tombeau. Gratien, trahi par son armée et abandonné de toutes les villes qui étaient sur son passage, se vit exposé aux outrages et à la cruauté de ses ennemis; et tes murailles, ville de Lyon, portent encore les marques sanglantes de la main qui l'assassina. Le jeune Valentinien qui n'était presque qu'un enfant, après avoir été obligé d'abandonner sa cour, et de vivre exilé dans un pays étranger, fut enfin tué assez près de la même ville où son frère avait été assassiné; et pour ajouter l'infamie à la cruauté, l'on pendit son corps à un arbre après sa mort. Que dirai-je de Procope, de Maxime et d'Eugène, qui durant leur règne firent trembler toute la terre? Ils ont paru chargés de fers en présence de leurs vainqueurs; et par une infortune insupportable à des hommes naguère

très-puissants, ils ont éprouvé, avant de périr par l'épée de leurs ennemis, tout ce que la servitude a de plus honteux et de plus humiliant.

L'on me dira peut-être que c'est le sort des princes d'être exposés à toutes ces disgrâces, et que la foudre tombe ordinairement sur les plus hautes montagnes. Voyons donc quelle a été la destinée des particuliers. Je ne parle que de ceux dont nous avons vu la ruine depuis deux ans, et omettant un grand nombre de personnes qui ont fini leurs jours dans la misère, je me borne à vous décrire ici la chute de trois personnages consulaires. Abondantius est exilé à Pytionte, et tout lui manque dans le lieu de son exil. L'on a porté dans les rues de Constantinople la tête de Rufin au bout d'une lance, et pour se moquer de son insatiable avarice, l'on a été mendier de porte en porte avec sa main droite, que l'on avait coupée. Timase s'est vu précipiter tout à coup du faîte des grandeurs ; et, s'imaginant avoir échappé aux coups de sa mauvaise fortune, il s'estime trop heureux de mener à Asse une vie obscure et cachée.

Mon dessein n'est pas de vous raconter l'histoire des disgrâces de quelques malheureux ; je prétends seulement exposer à vos yeux la fragilité et l'inconstance des choses humaines. Mais je ne puis sans horreur décrire toutes les calamités de notre siècle. Depuis plus de vingt ans l'on voit tous les jours couler le sang humain entre Constantinople et les Alpes Juliennes. La Scythie, la Thrace, la Macédoine, Thessalonique, l'Achaïe, l'Épire, la Dalmatie, les deux Pannonies, sont en proie aux Goths, aux Sarmates, aux Quades, aux Alains, aux Huns, aux Vandales, aux Marcomans. Combien de femmes illustres, combien de vierges consacrées à Dieu, combien d'autres personnes, également distinguées et par leur mérite et par leur naissance, ont-elles été exposées aux emportements et aux outrages de ces hommes brutaux ? Les évêques ont été chargés de fer, les prêtres et les clercs égorgés, les églises

détruites ; les autels de Jésus-Christ changés en écuries ; les reliques des martyrs enlevées de leurs tombeaux. Partout ce n'était que deuil et que gémissement ; partout l'image multipliée de la mort. L'empire romain s'écroule, et néanmoins notre tête orgueilleuse ne se courbe point! Quelle pensez-vous que soit aujourd'hui la désolation des Corinthiens, des Athéniens, des Lacédémoniens, des Arcadiens et de tous les autres peuples de la Grèce, qui gémissent sous la cruelle domination des barbares ? Et je ne parle que de quelques villes qui formaient autrefois des royaumes assez considérables. L'Orient du moins semblait être à couvert de tous ces malheurs ; on n'en connaissait que les alarmes. Mais enfin, l'année dernière, des loups, non pas de l'Arabie, mais du Septentrion, sortis des extrémités du Caucase, ravagèrent en peu de temps toutes ces provinces. Combien ces barbares prirent-ils de monastères ? Combien de fleuves teignirent-ils du sang humain ? Combien de prisonniers traînèrent-ils en esclavage ? Antioche et toutes les villes qu'arrosent l'Halis, le Cydnus, l'Oronte et l'Euphrate furent assiégées ; et l'Arabie, la Phénicie, la Palestine et l'Égypte épouvantées semblaient ne plus attendre que des chaînes. « Non, quand j'aurais cent langues, cent bouches, une voix de fer, je ne saurais énumérer tous les genres de maux qu'on a subis. »

Aussi bien je ne songe qu'à déplorer en peu de mots nos malheurs ; et je n'entreprends pas d'en écrire l'histoire. Salluste même et Thucydide ne pourraient pas trouver de termes assez forts ni des expressions assez vives pour les exprimer.

Quel bonheur donc pour Népotien de ne point voir toutes ces misères ! Quel avantage pour lui de n'en point entendre parler ! Nous sommes seuls à plaindre, nous qui les ressentons et qui sommes témoins de tous les maux que souffrent nos frères. Cependant nous voulons vivre, et nous nous imaginons toujours que la destinée de ceux

que la mort a affranchis de toutes ces calamités est plus digne de compassion que d'envie. Il y a longtemps que Dieu nous fait sentir le poids de sa colère, et néanmoins nous ne cherchons point à l'apaiser. Ce sont nos péchés qui font triompher les barbares et succomber les Romains ; et comme si nous n'étions pas assez malheureux d'être exposés à tant de disgrâces, il y a presque plus de victimes immolées par les guerres civiles que par l'épée des ennemis. Tel fut autrefois l'abaissement des Juifs, qu'au mépris de cette nation misérable, Dieu donna à Nabuchodonosor la qualité de son serviteur ; et telle est aujourd'hui notre infortune, que Dieu, irrité de l'excès de nos crimes et ne daignant pas nous punir lui-même, se sert pour nous châtier d'un peuple cruel et barbare.

La pénitence du roi Ézéchias arma pour sa défense un ange qui extermina durant une nuit quatre-vingt cinq mille Assyriens. Josaphat chanta les louanges du Seigneur, et le Seigneur triompha pour Josaphat. Moïse eut recours à l'oraison, au lieu de se servir de l'épée, pour combattre les Amalécites. Humilions-nous donc aussi, si nous voulons sortir du triste état où nous sommes réduits. Je ne saurais le dire qu'à notre honte ; mais à voir les Romains, ces vainqueurs et ces maîtres du monde, craindre, trembler et succomber à l'aspect d'un ennemi qui ne peut pas seulement marcher et qui se croit perdu dès qu'il a touché terre, ne dirait-on pas que nous n'avons ni raison ni foi ? Ne trouvons-nous pas ici l'accomplissement de ce que les prophètes ont prédit : Qu'un seul homme en ferait fuir mille ? Si nous voulons nous délivrer de tous ces maux, coupons-en la racine, et aussitôt les flèches de nos ennemis céderont à nos javelots, leurs tiares à nos casques et leurs chevaux à notre cavalerie.

J'ai dépassé la mesure qui convient à une lettre de condoléance, et en voulant vous empêcher de pleurer la mort d'une seule personne, je n'ai pu me défendre de pleurer moi-même celle de tous les hommes. L'on rapporte que

Xerxès, ce roi si puissant qui aplanit les montagnes et combla les mers, considérant d'un lieu élevé cette multitude prodigieuse d'hommes dont son armée était composée, ne put retenir ses larmes, réfléchissant que de tous ceux qu'il voyait alors il n'y en aurait pas un seul en vie au bout de cent ans. Ah ! plût à Dieu que nous fussions aussi vous et moi en un lieu d'où nous puissions découvrir toute la terre. De là je vous montrerais le monde enseveli sous ses propres ruines : tous les hommes acharnés à se détruire les uns les autres, nation contre nation, royaume contre royaume, les uns livrés aux tourments, les autres mis à mort ; ceux-ci abîmés dans les flots, ceux-là traînés en esclavage. Vous y verriez naître les uns et mourir les autres ; ici des gens qui se marient, là des malheureux qui gémissent ; ceux-là enivrés de délices, ceux-ci exténués de misère. Vous y verriez enfin non-seulement l'armée d'un Xerxès, mais tous les hommes de la terre, qui sont aujourd'hui pleins de vie et qui dans peu de temps ne seront plus.

Mais les paroles faiblissent sous la grandeur des choses, et je sens qu'il m'est impossible de vous en donner une juste idée. Revenons donc à nous-mêmes, et, descendant pour ainsi dire de ce ciel où nous nous étions élevés, méditons un peu sur ce qui nous concerne. Dites-moi, je vous prie, vous êtes-vous jamais aperçu comment vous avez passé par tous les différents degrés de l'enfance, de la puberté, de la jeunesse, de l'âge viril et de la vieillesse? Nous mourons tous les jours et nous changeons à toute heure ; et néanmoins nous nous croyons immortels. Le temps même que j'emploie ici à dicter, à écrire, à retoucher et à corriger ce que j'ai écrit est un temps qu'il faut retrancher de ma vie. A chaque point que font mes copistes, je perds toujours quelque parcelle du temps. Nous nous écrivons souvent ; nos lettres passent les mers, et à mesure que le vaisseau avance, nos jours s'écoulent, et chaque flot en emporte quelque moment. L'union étroite

que l'amour de Jésus-Christ a formée entre nous est le seul gain qui nous reste. « La charité est patiente, elle est douce et bienfaisante; la charité n'est point envieuse, elle n'est point téméraire, ni précipitée; elle ne s'enfle point d'orgueil, elle tolère tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout. La charité ne finit jamais, » elle est toujours vivante dans le cœur. C'est par elle que Népotien, quoique absent, est toujours avec nous; c'est par elle qu'il nous embrasse tendrement, malgré ces espaces infinis qui nous séparent. Nous trouvons en lui un gage assuré de notre amitié. Unissons-nous donc étroitement ensemble et d'esprit et d'affection. Supportons la perte d'un fils qui nous était si cher avec cette fermeté d'âme que le saint évêque Chromace a fait paraître à la mort de son frère. Ne parlons que de Népotien dans nos écrits et dans nos lettres, souvenons-nous de lui, puisque nous ne pouvons plus le posséder; et s'il ne nous est plus permis de converser avec lui, du moins qu'il soit toujours l'objet de nos entretiens!

(Saint Jérôme. *Lettre XXXVI*e.)

XI. LES SOLITAIRES.

VIE DE SAINT HILARION.

Au moment où j'entreprends d'écrire la vie du bienheureux Hilarion, j'invoque le Saint-Esprit, dont il était rempli, afin que celui qui l'a comblé de tant de vertus m'assiste pour les raconter dignement, et égale mes paroles à ses actions : car, comme dit Salluste, on n'estime ceux qui ont fait des choses excellentes et extraordinaires qu'à proportion des louanges que des esprits rares leur ont données. Alexandre le Grand (que Daniel figure sous le nom d'un léopard, ou d'un bouc), voyant le tombeau d'Achille, s'écria : « O que tu as été heureux d'avoir rencontré un si grand poëte pour publier ton héroïque vaillance ! » voulant par ces paroles signifier Homère.

Or, j'ai à écrire la vie d'un homme tellement admirable que, si Homère était vivant, ou il me porterait envie d'avoir trouvé une matière si favorable, ou, s'il entreprenait de la traiter, il y succomberait lui-même ; car, encore que saint Épiphane, évêque de Salamine en Chypre, qui a eu grande familiarité avec Hilarion, ait écrit en peu de mots son éloge dans une lettre qui est entre les mains de tout le monde, il y a toutefois grande différence entre se servir de lieux communs pour louer un homme et représenter au vif les vertus qui lui ont été particulières. Ainsi donc j'entreprends de nouveau, en faveur de saint Épiphane plutôt que pour lui faire tort, d'exécuter l'ouvrage qu'il n'a fait qu'ébaucher. Je serai d'ailleurs mépris par la voix des médisants, qui, ayant déjà trouvé à redire à la vie de Paul, que j'ai rédigée, pourra bien aussi blâmer celle d'Hilarion, prenant la solitude de l'un pour un sujet de calomnie, et reprochant à l'autre d'avoir

trop conversé parmi le monde; comme si ce que je rapporte de celui qui s'est toujours caché n'était qu'une fable, ou que l'on dût moins estimer l'autre à cause qu'il a été vu de plusieurs. Leurs pères, qui sont les pharisiens, en ont autrefois usé de la sorte, n'ayant pu approuver ni la solitude et le jeûne de saint Jean, ni voir, sans se récrier, notre Sauveur environné de grandes foules, ni souffrir enfin qu'il bût et mangeât en la manière ordinaire. Mais je vais mettre la main à l'œuvre que je me suis proposée, et boucher mes oreilles pour passer outre sans entendre aboyer les chiens de Scylla.

Hilarion naquit au bourg de Tabatha, qui est situé au midi de Gaza, ville de Palestine, à une distance d'environ cinq milles. Ses parents étaient idolâtres; ce fut donc une rose qui fleurit parmi des épines. Envoyé par eux à Alexandrie, il fut confié à un grammairien, et là, autant que le comportait son extrême jeunesse, il se distingua par son esprit, sa vertu, devint en peu de temps cher à tous, et habile dans l'art de la parole. Et ce qui est plus considérable encore, il croyait en Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne trouvait aucun plaisir dans les fureurs du cirque, le carnage de l'arène, la licence du théâtre; mais plaçait toute volupté à prendre part aux travaux de l'Église.

Or, vers ce temps-là, ayant entendu prononcer le nom célèbre d'Antoine, qui retentissait par toutes les populations de l'Égypte; enflammé du désir de voir cet illustre personnage, il se rendit au désert. Et aussitôt qu'il eut vu Antoine, changeant ses anciennes habitudes, il demeura près de trois mois entiers auprès de lui, à contempler l'ordre de la vie du saint et la gravité de ses mœurs : combien il était assidu dans la prière, humble à assister ses frères, sévère à les corriger, ardent à les exhorter; et comment jamais aucune infirmité ne brisait sa discipline et l'âpreté de son régime. D'ailleurs ne pouvant supporter le grand nombre de ceux qui accou-

raient vers Antoine, pour être délivrés de leurs maux et de la poursuite des démons; jugeant ainsi qu'il ne convenait pas qu'on souffrît dans le désert la multitude tumultueuse des cités, et qu'en conséquence il lui fallait avec plus d'effort commencer, à l'exemple d'Antoine, qui recevait présentement comme un guerrier valeureux le prix de la victoire, tandis que lui n'avait pas encore combattu, il s'en retourna avec quelques moines dans sa patrie; et ses parents étant morts, il distribua une partie de son avoir à ses frères, une partie aux pauvres, ne se réservant absolument rien pour lui-même, car il redoutait le terrible supplice d'Ananias et de Saphire, rapporté aux Actes des Apôtres, ou plutôt il se ressouvenait que Dieu a dit: « Celui qui n'aura pas renoncé à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple. » Or, il était alors âgé de quinze ans. Ainsi dépouillé, et armé en Jésus-Christ, il s'enfonça dans une solitude, qui, en longeant le rivage du côté de l'Égypte, s'étend un peu à gauche, à sept milles de Majuma, marché de Gaza. Et comme cette contrée était tout ensanglantée de brigandages, et que les proches et les amis d'Hilarion l'avertissaient des périls les plus menaçants, il méprisa la mort pour échapper à la mort.

Tous admiraient son courage, tous admiraient sa jeunesse; mais en même temps on voyait briller dans ses yeux comme une vive flamme d'enthousiasme et des étincelles de foi. Ses joues étaient imberbes, son corps délicat et frêle, incapable de supporter aucune atteinte, et tel que le moindre froid ou la moindre chaleur devait l'accabler. Cependant, couvert seulement d'un sac, sans autres vêtements qu'un surtout de peau, que le bienheureux Antoine lui avait donné à son départ, et une saie rustique; entre la mer et les marais il jouissait d'une vaste et horrible solitude, ne mangeant rien que quinze figues après le coucher du soleil, et parce que le pays était désolé par les voleurs, ne demeurant jamais

dans le même lieu. Que pouvait faire le démon? Où se tourner? Celui qui naguère se glorifiait en disant: « Je monterai jusques aux cieux, je placerai mon trône au-dessus des astres des cieux, et je serai semblable au Très-Haut, » celui-là se voyait vaincu par un enfant, et foulé aux pieds par lui, avant que l'âge lui eût permis de pécher.

Aussi le démon cherchait-il à émouvoir les sens d'Hilarion. Le jeune soldat du Christ était obligé de penser à ce qu'il ignorait, et de rouler dans son esprit les idées d'une dissolution et d'un plaisir dont il n'avait aucune expérience. C'est pourquoi irrité contre soi-même, se frappant et se déchirant la poitrine de ses ongles, comme si ces meurtrissures eussent pu chasser ses pensées : « Je ferai en sorte, disait-il, animal, que tu ne regimbes pas; je ne te nourrirai pas d'orge, mais de paille; je t'épuiserai de faim et de soif; je te chargerai des plus lourds fardeaux; je te promènerai de telle sorte, à travers les ardeurs du soleil et les frimas, que tu songes plutôt à te repaître d'aliments que de luxure. » C'était donc avec le suc des herbes et quelques figues, qu'après trois ou quatre jours écoulés de jeûne, il soutenait sa vie défaillante, priant fréquemment et psalmodiant, et creusant la terre avec une bêche, afin que la fatigue de ce labeur redoublât la fatigue des jeûnes. Et en même temps il tressait des corbeilles avec du jonc, suivant l'exemple des moines de l'Égypte et aussi la maxime de l'Apôtre, qui a dit, « que celui qui ne travaille pas, ne mange pas, » exténué, et le corps tellement amaigri, qu'à peine sa peau tenait à ses os.

Une nuit, voici qu'il entendit des vagissements d'enfants, des bêlements de troupeaux, des mugissements de bœufs, comme des plaintes de femmes, des rugissements de lions, le murmure d'une armée, et enfin toute espèce de cris mystérieux et terrifiants, de telle manière qu'avant qu'il se fût rendu compte d'où venait ce bruit, ce bruit seul suffisait à l'épouvanter. Il comprit que

c'étaient là des jeux des démons; il se mit à genoux, et fit sur son front le signe de la croix; et ainsi armé du casque et entouré de la cuirasse de la foi, il combattait prosterné avec plus de courage, désirant ensuite voir les êtres mêmes qu'il tremblait d'entendre, et promenant çà et là tout autour de lui ses regards inquiets. Cependant tout à coup, à la clarté de la lune, il aperçut un char qui se précipitait sur lui, emporté par des chevaux de feu, et comme il se prit à invoquer Jésus, la terre s'entr'ouvrant subitement, tout cet appareil disparut à ses yeux. Alors il prononça ces paroles : « Il a précipité dans les flots et le cheval et le cavalier; » et encore : « Ceux-ci sont montés sur des chars et ceux-là sur des coursiers : mais nous, c'est au nom de notre Dieu que nous serons exaltés. »

Les tentations d'Hilarion furent nombreuses, et jour et nuit les démons ne cessèrent de lui tendre des embûches; un volume ne suffirait pas à les toutes raconter. Combien de fois, dévoré par la faim, vit-il des tables chargées de mets succulents! Ou encore c'était le hurlement d'un loup, le glapissement d'un renard, qui venait interrompre sa prière; ou, pendant qu'il psalmodiait, le spectacle d'un combat de gladiateurs se dressait devant lui, et l'un des combattants tombait mourant à ses pieds, en lui demandant la sépulture.

Un jour qu'il priait, la tête appuyée contre terre, et que son esprit distrait, comme il arrive, ne pensait plus à l'oraison, un démon sauta sur son dos, et lui pressant les flancs de ses pieds, lui frappant le cou avec un fouet, « sus, s'écriait-il, pourquoi dors-tu? » Et poussant des éclats de rire, parce que le saint avait défailli, il lui demandait s'il voulait de l'orge.

Ce fut dans une petite hutte qu'il avait tressée avec du jonc et du glaïeul que, depuis sa seizième année jusqu'à l'âge de vingt ans, Hilarion se mit à l'abri des chaleurs et des pluies; il se construisit ensuite une petite

cellule, qui subsiste encore aujourd'hui, large de quatre pieds, haute de cinq, c'est-à-dire trop basse pour sa taille, mais un peu plus longue que son corps, de telle façon que c'était un sépulcre plutôt qu'une demeure.

Il ne coupait ses cheveux qu'une fois l'an, le jour de Pâques ; ce fut sur la terre nue et une natte de jonc qu'il coucha jusqu'à sa mort, ne lavant jamais le sac dont il s'était une fois revêtu, et disant que les recherches de la propreté étaient superflues sous le cilice. Il ne changea jamais de tunique qu'elle ne fût entièrement déchirée. Il savait les saintes Écritures par cœur, et après les oraisons et les psaumes, il les récitait, comme si Dieu eût été présent. Mais parce qu'il serait trop long de rappeler en divers temps les progrès qu'il fit dans la perfection, je les mettrai sommairement et d'ensemble sous les yeux du lecteur, avec les dates de sa vie ; après quoi je reprendrai la suite de la narration.

Depuis l'âge de vingt et un ans jusqu'à vingt-sept, pendant trois ans, il ne mangea chaque jour qu'un demi-setier de lentilles trempées dans de l'eau froide, et pendant les trois autres années, du pain avec du sel et de l'eau. Depuis vingt-sept ans jusqu'à trente, il se soutint avec les herbes des champs et les racines crues de quelques arbrisseaux. Depuis trente et un ans jusqu'à trente-cinq, il prit pour nourriture six onces de pain d'orge et des légumes peu cuits et sans huile. Cependant, sentant que sa vue s'offusquait de ténèbres, et que tout son corps desséché et contracté était envahi par la gale, aux aliments que nous avons indiqués il ajouta de l'huile ; et jusqu'à sa soixante-troisième année il observa les mêmes rigueurs de sobriété, ne touchant à aucune autre chose, ni à des fruits, ni à des légumes, ni à quoi que ce pût être. Puis, voyant que son corps était accablé, et jugeant sa mort prochaine, depuis soixante-quatre ans jusqu'à quatre-vingts il s'abstint de pain, par une incroyable ferveur de zèle, et comme s'il n'eût fait qu'entrer au service de Dieu,

au moment même où les autres hommes ont coutume de vivre plus commodément. On lui composait une espèce de breuvage avec de la farine et des légumes écrasés, boisson et nourriture qui pesaient à peine cinq onces ; et ce fut ainsi qu'il acheva sa vie, ne rompant jamais le jeûne avant le coucher du soleil, ni durant les jours de fête, ni pendant ses plus cruelles maladies. Mais il est temps de reprendre la suite du récit.

Hilarion habitait encore dans sa hutte et était âgé de dix-huit ans, lorsque des brigands vinrent vers lui pendant la nuit, pensant qu'ils trouveraient à emporter quelque chose, et croyant peut-être qu'il leur serait honteux qu'un enfant isolé ne redoutât pas leur approche. C'est pourquoi ils battirent le pays, entre la mer et les marais, depuis le soir jusqu'au lever du soleil, sans pouvoir découvrir la retraite de celui qu'ils cherchaient. Mais le jour étant venu et ayant trouvé Hilarion : « Que ferais-tu, lui dirent-ils en raillant, si des brigands venaient vers toi? » Lui de répondre : « Celui qui n'a rien ne craint pas les brigands. — Mais tu peux être tué! — Je le puis, sans doute je le puis, reprit Hilarion, c'est pourquoi je ne crains pas les brigands, parce que je suis prêt à mourir. » Alors les brigands, admirant sa fermeté et sa foi, avouèrent leurs recherches de la nuit, leur aveuglement, et promirent de mener une vie plus régulière.

Notre saint était dans la solitude et âgé de vingt-deux ans, sans être connu de personne que de nom, mais populaire dans toutes les villes de la Palestine, lorsqu'une femme d'Éleuthéropolis, s'apercevant que son mari la méprisait à cause de sa stérilité (car après quinze ans de mariage elle n'avait eu aucun fruit de son hymen), osa la première pénétrer jusqu'au bienheureux Hilarion, et sans qu'il s'y attendît le moins du monde, se précipita tout à coup à ses genoux. « Pardonne à mon audace, lui dit-elle, pardonne à la nécessité qui me presse. Pourquoi détourner les yeux? Pourquoi fuir une suppliante? Ce

n'est pas une femme qui est devant toi, c'est une malheureuse. Mon sexe a engendré le Sauveur. Ce ne sont pas ceux qui sont sains qui ont besoin du médecin, mais ceux qui sont malades. » Enfin Hilarion s'arrêta, et considérant cette femme, lui qui n'avait pas vu de femme depuis si longtemps, il lui demanda la cause de sa venue et de ses larmes. Et après qu'il l'eut apprise, levant les yeux au ciel, il lui ordonna d'avoir confiance, et l'ayant suivie de ses pleurs, au bout d'un an, il la revit avec un fils.

Ce fut le commencement de ses miracles, mais il s'illustra par un miracle plus grand encore.

Aristénète, épouse d'Elpidius, qui fut plus tard préfet du prétoire, femme très-considérable parmi les siens, plus considérable encore parmi les chrétiens, revenant d'auprès du bienheureux Antoine avec son mari et ses trois fils, s'arrêta à Gaza à cause de la maladie de ses enfants. En effet, soit que l'air fût corrompu, soit (comme cela devint ensuite manifeste) que l'événement dût tourner à la gloire d'Hilarion le serviteur de Dieu, ils furent saisis en même temps d'une fièvre tierce et abandonnés de tous les médecins. Leur mère gisait se lamentant, ou s'agitant égarée comme au milieu des cadavres de ses fils, elle ne savait lequel il lui fallait pleurer le premier. Or, ayant appris qu'il y avait un moine dans une solitude voisine, oubliant la pompe qui convient aux matrones pour se souvenir uniquement qu'elle était mère, elle s'en alla accompagnée de femmes et d'esclaves, et c'est à peine si son mari put lui persuader de faire le chemin sur un âne. Lorsqu'elle fut parvenue auprès d'Hilarion : « Par Jésus, notre Dieu très-clément, je t'en supplie, lui dit-elle, par sa croix et son sang, rends-moi mes trois fils, et que dans la ville des Gentils le nom du Dieu Sauveur soit glorifié, et que son serviteur entre à Gaza, et que Marnas tombe des autels. » Comme Hilarion refusait et disait que jamais il n'était sorti de sa cellule, qu'il n'a-

vait coutume d'entrer non-seulement dans aucune ville, mais pas même dans une pauvre métairie, Aristénète se prosterna à terre en s'écriant avec insistance : « Hilarion, serviteur du Christ, rends-moi mes enfants. Que ceux qu'Antoine a tenus entre ses bras en Égypte soient sauvés par toi en Syrie. » Tous ceux qui étaient là pleuraient, et Hilarion lui-même pleurait tout en refusant. Quoi plus? Cette femme ne se retira pas qu'il n'eût promis qu'après le coucher du soleil, il se rendrait à Gaza. Après qu'il fut arrivé, marquant du signe de la croix les lits et les membres brûlants des enfants, il invoqua Jésus. Alors, ô miracle! comme de trois sources la sueur jaillit à la fois : à l'heure même les malades demandèrent de la nourriture, et reconnaissant leur mère en pleurs, et bénissant Dieu, ils baisèrent les mains du saint. Aussitôt que cet événement fut connu, et que la renommée en eut été répandue au loin, à l'envi on accourut vers Hilarion de la Syrie et de l'Égypte; beaucoup même crurent en Jésus-Christ et se firent moines. En effet il n'y avait pas encore de monastères dans la Palestine et avant saint Hilarion on n'avait pas vu de moine en Syrie. Ce fut lui qui établit et entretint dans cette province ce concours et cette ardeur de piété. Le Seigneur Jésus avait en Égypte le vieillard Antoine; il eut en Palestine le jeune Hilarion.

Facidia est un petit bourg de Rhinocolura, ville d'Égypte. Or, de ce bourg, une femme aveugle depuis dix ans fut amenée au bienheureux Hilarion ; et lui ayant été présentée par les frères (car beaucoup de moines s'étaient déjà réunis à lui), elle dit qu'elle avait dépensé tout son avoir à payer les médecins. A quoi Hilarion lui répondit : « Si ce que tu as perdu avec les médecins tu l'avais donné aux pauvres, le vrai médecin Jésus t'aurait guérie. » Et comme elle criait et implorait miséricorde, le saint lui cracha dans les yeux, à l'exemple du Sauveur, et aussitôt elle recouvra la vue.

A Gaza, un conducteur de char, frappé par un démon

au milieu du cirque, fut saisi d'une complète paralysie; de telle sorte qu'il ne pouvait ni remuer la main ni tourner la tête. Porté dans son lit, comme il n'avait conservé que l'usage de la langue pour prier, on lui dit qu'il ne pouvait être guéri que s'il croyait en Jésus-Christ et promettait de renoncer à sa profession. Le malade crut; il fut guéri, et se réjouit plus du salut de son âme que du salut de son corps.

Ce n'est pas tout. Un jeune homme très-vigoureux nommé Marsitas, du territoire de Jérusalem, était si fier de sa force qu'il portait longtemps et loin quinze muids de froment, et mettait ainsi la satisfaction de son orgueil à se montrer plus fort qu'un âne. Or, il advint que ce jeune homme, possédé d'un démon de la pire espèce, brisait les chaînes, les entraves, les portes et les barreaux; il avait emporté de ses morsures le nez et les oreilles de beaucoup de personnes; à ceux-ci il avait brisé les jambes, à ceux-là les cuisses. Il avait inspiré à tous une telle terreur, qu'on le chargea de chaînes, on l'enveloppa de cordes, et, le traînant avec effort, on le conduisit au monastère comme un taureau furieux. A peine les frères l'eurent-ils aperçu, qu'épouvantés (car il était d'une taille extraordinaire), ils l'annoncèrent au père. Hilarion, qui était assis, ordonna qu'on le conduisît jusqu'à lui et qu'on le lâchât. Et quand il fut libre : « Courbe la tête, lui dit-il, et viens. » Celui-ci de trembler et de baisser la tête, de n'oser regarder fixement le saint et de lécher ses pieds avec douceur. Ainsi conjuré et mis à la torture, le démon qui possédait le jeune homme le quitta le septième jour.

Mais on ne peut non plus passer sous silence ce qui arriva à l'occasion d'Orion, homme puissant et riche d'Aila, ville située sur les bords de la mer Rouge, et qui, possédé par une légion de démons, fut conduit vers Hilarion. Ses mains, son cou, ses flancs, ses pieds étaient chargés de fers, et ses yeux menaçants annonçaient toute l'ardeur de sa rage. Et comme le saint se promenait avec les

frères et interprétait je ne sais quel passage des Écritures, le possédé s'échappa des mains de ceux qui le tenaient, et, embrassant Hilarion par derrière, il le souleva de terre. Un cri s'éleva parmi tous les assistants, car ils craignaient de voir briser des membres épuisés par les jeûnes. Mais le saint souriant : « Laissez, dit-il, laissez-moi lutter avec lui. » Et, passant la main par-dessus son épaule, il toucha la tête du possédé, et, le saisissant par les cheveux, il le conduisit à ses pieds ; prenant alors ses mains dans ses mains et mettant avec force ses pieds sur ses pieds : « Souffre, dit-il, troupe de démons. » Et comme le possédé criait et, le cou renversé, touchait la terre de sa tête : « Seigneur Jésus, dit-il, délivrez un malheureux, délivrez un captif. Comme vous en avez vaincu un, vous pouvez en vaincre plusieurs. » Chose inouïe ! de la bouche d'un seul homme on entendait différentes voix et comme la clameur confuse d'un peuple. Orion se vit cependant délivré et vint peu de temps après au monastère avec sa femme et ses enfants, apportant beaucoup de présents, comme pour rendre grâces. Mais le saint : « N'as-tu pas lu, lui dit-il, ce qu'ont souffert Giezi et Simon, dont l'un reçut une somme d'argent, dont l'autre l'offrit, celui-ci pour vendre le don de l'Esprit-Saint, celui-là pour l'acheter ? » Et comme Orion pleurant disait : « Reçois ces présents et donne-les aux pauvres, » Hilarion lui répondit : « Tu peux mieux distribuer toi-même tes biens, toi qui vas par les villes et connais les pauvres. Moi qui ai abandonné mes biens, pourquoi désirerais-je les biens d'autrui ? Pour beaucoup le nom des pauvres est une occasion d'avarice ; la miséricorde seule ne connaît pas d'artifice. Personne ne demande avec plus d'autorité que celui qui ne se réserve rien pour lui-même. » Orion étant triste et gisant à terre : « Ne sois pas contristé, mon fils, lui dit Hilarion ; ce que je fais pour moi, je le fais aussi pour toi. Car si je reçois ces présents, j'offenserai Dieu, et la légion des démons retournera vers toi.... »

Mais c'est peu de parler des hommes; chaque jour on amenait au saint des animaux furieux, parmi lesquels il faut compter un chameau de Bactriane, qui déjà avait écrasé beaucoup de personnes et que trente hommes et plus traînèrent entouré de câbles solides et en poussant de grands cris. Ses yeux étaient injectés de sang, sa bouche écumante, sa langue agitée et gonflée, et pour comble d'effroi il poussait des rugissements épouvantables. Le vieillard ordonna donc qu'on le laissât aller. Et aussitôt ceux qui l'avaient amené et ceux qui se trouvaient auprès du vieillard s'enfuirent tous jusqu'au dernier. Seul donc, Hilarion s'avança à sa rencontre, et parlant en syriaque: « Non, dit-il, tu ne me troubles pas, démon, avec cette masse énorme de chair; car dans le corps d'un renard et dans celui d'un chameau, tu es exactement le même. » Et cependant il s'arrêtait la main étendue. Le monstre s'avance vers lui en fureur et comme pour le dévorer; mais aussitôt il s'affaisse; sa tête inclinée va toucher la terre, et tous les assistants admirent comment à une si grande férocité a tout d'un coup succédé une si grande douceur.

Or, le vieillard enseignait que c'est à cause des hommes que le démon envahit aussi les bêtes, et qu'il est enflammé contre eux d'une haine si vive, qu'il désirerait faire périr non-seulement les hommes eux-mêmes, mais tout ce qui leur appartient. Et il confirmait cette assertion par l'exemple de Job, dont le démon avait ruiné la fortune avant d'avoir pu tenter le bienheureux Job lui-même.

Il ajoutait enfin qu'on ne devait pas s'étonner que, par l'ordre de Dieu, deux mille porcs eussent été tués par les démons; car, à moins de voir un si grand nombre d'animaux comme poussés par plusieurs personnes se précipiter en même temps dans la mer, les témoins d'un tel spectacle n'auraient pu croire qu'il fût sorti du corps d'un seul homme une si grande multitude de démons.

Le temps me manquerait si je voulais raconter tous les prodiges qui furent accomplis par Hilarion. Car Dieu

l'éleva à un tel degré de gloire, que le bienheureux Antoine lui-même, apprenant ces nouvelles, lui écrivait et en recevait volontiers des lettres; et si parfois des malades le venaient trouver du fond de la Syrie, il leur disait : « Pourquoi avoir entrepris une route si fatigante quand vous aviez chez vous mon fils Hilarion? » Grâce en effet à l'exemple du saint, d'innombrables monastères s'établirent par toute la Palestine, et tous les moines accoururent à l'envi vers lui. Aussi Hilarion rendait grâce à Dieu; et il exhortait chacun à cultiver son âme, disant que la figure de ce monde passe et que c'est la véritable vie qui s'achète par les déplaisirs de la vie présente.

Or, voulant donner aux frères un exemple d'humilité et de devoir, Hilarion, à des jours marqués, avant la vendange, visitait les cellules des moines. A la nouvelle de son départ, les frères se rendaient en foule auprès de lui; et accompagnés d'un tel chef, ils parcouraient les monastères, emportant avec eux leur nourriture, car il y avait parfois jusqu'à deux mille hommes rassemblés. Mais, avec le temps, chaque village offrit de grand cœur aux moines voisins les provisions nécessaires pour recevoir les saints. Et Hilarion mettait à ces visites un tel zèle qu'il n'y avait pas de frère, pour humble et pour pauvre qu'il fût, qu'il négligeât sur son passage. C'est ce qu'il prouva bien un jour qu'en se rendant au désert de Cadès afin d'y visiter un de ses disciples, il arriva avec un nombre infini de moines à Élusa, dans le temps même où un anniversaire solennel réunissait dans le temple de Vénus toute la population de la ville. Car les Sarrasins adorent sous le nom de Vénus l'étoile du matin, qui est leur principale divinité. Quant à la ville elle-même, sa situation la rend en grande partie à demi barbare. Le bruit s'étant donc répandu qu'Hilarion passait (car le saint avait souvent guéri des Sarrasins possédés du démon), les habitants d'Élusa se portèrent en foule à sa rencontre avec leurs femmes et leurs enfants, courbant la tête et criant en sy-

riaque : « Barech, » c'est-à-dire : « Bénis-nous. » Le saint, les recevant affectueusement et humblement, les suppliait d'adorer Dieu plutôt que des pierres, et en même temps il versait d'abondantes larmes, regardant le ciel, et leur promettant, s'ils croyaient au Christ, de venir fréquemment vers eux. Par une merveilleuse grâce de Dieu, les Élusates ne le laissèrent pas aller avant qu'il eût tracé le plan d'une église, et que leur prêtre, tout couronné qu'il était, eût été marqué par lui du signe de la croix.

Une autre année, comme il s'apprêtait à visiter les monastères, et qu'il notait sur des tablettes ceux chez qui il devait rester et ceux qu'il ne devait voir qu'en passant, les moines, sachant qu'un des frères était avare, et voulant le guérir de ce vice, prièrent Hilarion de s'arrêter chez lui. Mais lui : « Pourquoi, dit-il, voulez-vous vous faire injure à vous-mêmes et vexer un frère ? » Le moine avare ayant appris cela en éprouva de la confusion, et les frères se joignant à lui, ce fut à grand'peine qu'il obtint d'Hilarion qu'il mît son monastère au nombre de ceux où il séjournerait. Dix jours après, on se rendit donc chez lui, mais il avait placé des gardiens dans sa vigne, qui devaient à coups de pierres, de mottes de terre et de frondes, écarter les arrivants. C'est pourquoi les moines partirent tous de bonne heure sans avoir touché à un seul raisin, le saint souriant et feignant d'ignorer ce qui s'était passé.

Or, ils furent accueillis par un autre moine appelé Sabas (car si nous devons taire le nom du moine avare, nous devons au contraire révéler le nom du moine généreux), et comme c'était le jour du Seigneur, il les invita tous à entrer dans sa vigne, afin qu'avant l'heure du repas ils pussent se délasser de la fatigue de la route en mangeant des raisins. Mais le saint de dire : « Maudit soit celui qui cherche à refaire son corps avant son âme. Prions, psalmodions, rendons hommage à Dieu, et ensuite vous vous hâterez vers la vigne. » Après que ce devoir eut été rempli, Hilarion, se tenant sur une hauteur, bénit la vigne et

puis envoya ses brebis au pâturage. Et ceux qui mangèrent des raisins de cette vigne n'étaient pas moins de trois mille. Et la vigne, qu'on estimait devoir rendre cent tonneaux avant qu'on y eût touché, vingt jours après en rendit trois cents. Le moine avare au contraire fit une récolte moins abondante que d'ordinaire ; encore son vin s'aigrit-il, ce qui lui inspira de tardifs regrets. Le saint l'avait d'ailleurs prédit à un grand nombre de frères, bien avant l'événement. Il détestait surtout les moines, qui, par manque de confiance, réservaient leurs biens pour l'avenir et s'inquiétaient ou de leurs dépenses, ou de leurs vêtements, ou de quelqu'une de ces choses qui passent avec le siècle.

C'est ce que prouve l'histoire d'un frère qui demeurait environ à cinq milles d'Hilarion et que celui-ci avait éloigné de sa vue, parce qu'il avait découvert que ce moine mettait trop de soin et d'attache à son jardin et possédait un peu d'argent. Le moine, voulant se réconcilier avec le vieillard, venait visiter souvent les frères, et surtout Hésychius, qui était tendrement aimé d'Hilarion. Or, un certain jour, il apporta des pois chiches encore verts. Hésychius les ayant servis sur la table au repas du soir, le vieillard s'écria qu'il ne pouvait supporter cette puanteur, et demanda d'où elle provenait. Hésychius répondant qu'un frère avait apporté aux frères les prémices de son champ : « Ne sens-tu pas, dit-il, cette puanteur horrible et dans ces pois l'exhalaison de l'avarice ? Donne-les aux bœufs, donne-les à des bêtes brutes et vois si ces animaux les mangeront. » Hésychius, obéissant à cet ordre, porta les légumes dans le râtelier; mais les bœufs, épouvantés et mugissant plus que de coutume, rompirent leurs liens et s'enfuirent de côté et d'autre. Le vieillard en effet possédait le privilége, à l'odeur des corps et des vêtements et des choses qu'on avait touchées, de découvrir quel démon y était caché, ou quel vice elles révélaient.

Vers la soixante-troisième année de sa vie, Hilarion, considérant la grandeur de son monastère, la multitude

des frères qui habitaient avec lui et la foule de ceux qui lui amenaient des malades ou des possédés, de telle façon que le désert était rempli par un concours d'hommes de toute sorte, Hilarion versait chaque jour des larmes et se rappelait avec une amertume incroyable son ancienne existence. Interrogé par les frères sur la cause de la tristesse qui le consumait : « Me voici, dit-il, revenu dans le siècle, et j'ai reçu ma récompense en cette vie. Voici que les habitants de la Palestine et de la province voisine m'estiment de quelque prix ; et moi, sous prétexte d'entretenir un monastère et de pourvoir aux besoins des frères, je me trouve avoir des meubles que je méprise. » Mais les frères prenaient soin de lui, et surtout Hésychius, qui avait conçu pour le vieillard un amour et un respect admirables. Or, après qu'il eut ainsi passé deux ans à pleurer, cette Aristénète dont nous avons fait mention plus haut, et dont le mari était devenu pour lors préfet du prétoire, mais qui n'avait rien du faste de son époux, vint à lui, annonçant qu'elle voulait de nouveau visiter Antoine : « Moi aussi, lui dit Hilarion en versant des larmes, je voudrais aller vers lui, si je n'étais renfermé dans la prison de ce monastère et s'il y avait quelque utilité à partir. Car il y a aujourd'hui deux jours que le monde entier a été privé d'un tel père. » Aristénète le crut et s'arrêta. Et, peu de temps après, elle apprit qu'Antoine s'était endormi dans le Seigneur.

Que d'autres s'étonnent des miracles et des prodiges qu'Hilarion opéra ; que d'autres s'étonnent de son incroyable abstinence, de sa science, de son humilité ; pour moi je n'admire rien tant que de voir qu'il ait pu fouler aux pieds la gloire et les honneurs. Des évêques, des prêtres, des troupes de clercs et de moines, des matrones chrétiennes (ce qui est un grand sujet de tentation), et non-seulement deçà et delà la multitude obscure des villes et des champs, mais aussi des hommes puissants et des magistrats accouraient pour recevoir du pain et de l'huile

qu'il bénissait. Mais lui, il ne songeait qu'aux délices de la solitude, tellement qu'un jour il résolut de s'éloigner ; et s'étant fait amener un âne (car son corps, épuisé par les jeûnes, ne lui permettait pas de marcher), il s'efforça de se mettre en route. A cette nouvelle, comme si la Palestine allait être ravagée et ruinée, plus de dix mille personnes de tout âge et de tout sexe se réunirent pour le retenir. Lui, immobile devant les prières et faisant voler le sable avec son bâton, disait : « Je ne rendrai pas mon Seigneur trompeur ; je ne puis voir les églises renversées, les autels du Christ foulés aux pieds, le sang de mes fils répandu. » Tous ceux qui étaient là comprenaient qu'il lui avait été révélé quelque secret qu'il ne voulait pas divulguer ; et néanmoins ils faisaient la garde, de peur qu'il ne partît. Le saint déclara donc à haute voix et en les adjurant qu'il ne prendrait aucun aliment ni aucune boisson, à moins qu'on ne le laissât aller. Et après qu'il eut supporté durant sept jours la privation de toute nourriture, laissé enfin en liberté et disant adieu au plus grand nombre, il s'achemina, avec un cortége infini de suivants, vers Bétylle, où, ayant persuadé à la multitude de se retirer, il choisit quarante moines qui eussent des provisions pour la route et qui pussent voyager en jeûnant, c'est-à-dire ne rien prendre avant le coucher du soleil. Le cinquième jour il arriva à Péluse ; et, après avoir visité des frères qui se trouvaient dans le désert voisin et ceux qui habitaient le lieu qu'on appelle Lychnos, au bout de trois jours il se dirigea vers Theubathe, pour y voir Dracontius, évêque et confesseur qui y était exilé. Celui-ci reçut une consolation inexprimable de la présence d'un si grand homme ; et, après trois autres jours, Hilarion parvint avec beaucoup de fatigue à Babylone, où il visita l'évêque Philon, qui avait aussi confessé la foi. Car l'empereur Constance, qui favorisait l'hérésie des Ariens, avait déporté dans ces lieux les deux évêques. De là, après trois jours, il arriva à Aphrodisie, où, ayant ren-

contré le diacre Baïsane (qui, à cause du manque d'eau dans le désert, transportait, sur des chameaux de louage, ceux qui se rendaient auprès d'Antoine), il annonça aux frères que le jour anniversaire de la mort du bienheureux Antoine approchait et qu'il voulait passer la nuit en prière dans le lieu même où il était décédé. Ils marchèrent donc durant trois jours à travers une vaste et horrible solitude, et parvinrent enfin sur une montagne très-élevée, où ils trouvèrent deux moines, Isaac et Pélusien, dont le premier avait été l'interprète d'Antoine.

Et puisque l'occasion se présente et que c'est ici le lieu, il semble convenable de décrire en peu de mots la demeure d'un si saint homme. C'était une montagne de roche vive et haute d'environ mille pas, au pied de laquelle jaillissaient des eaux, dont une partie est bue par les sables, dont l'autre partie, tombant un peu plus bas, forme peu à peu un ruisseau, sur les deux rives duquel s'élèvent d'innombrables palmiers qui donnent à cet endroit beaucoup d'ombrage et d'agrément. Vous eussiez vu le vieillard se promener çà et là avec les disciples du bienheureux Antoine. C'est là, disaient-ils, qu'il avait coutume de psalmodier, là de prier, là de travailler, là de se reposer de ses fatigues. Ces vignes, ces arbustes, il les a plantés lui-même; ce parterre, il l'a disposé lui-même de ses propres mains; ce petit bassin destiné à l'arrosement du jardin, il l'a péniblement construit; voilà la houe dont il s'est servi plusieurs années pour remuer la terre. Hilarion se reposait sur la couche d'Antoine et baisait son lit comme s'il eût été encore chaud. Sa cellule n'occupait en carré qu'un espace à peine assez grand pour qu'un homme pût s'y étendre et y dormir. Mais on voyait, en outre, sur l'extrême cime de la montagne, en montant avec effort comme par un escalier tournant, deux cellules de la même dimension, où Antoine venait se réfugier lorsqu'il voulait se soustraire à la multitude des visiteurs et au commerce de ses disciples. Ces cellules étaient creu-

sées dans le roc, et on n'avait eu qu'à y ajouter des portes. Lorsque Hilarion et ceux qui l'accompagnaient furent arrivés au jardin : « Vous voyez, dit Isaac, ce verger planté d'arbustes et tout verdoyant de légumes ? Il y a environ trois ans qu'un troupeau d'onagres le dévastait ; Antoine ordonna à un de ceux qui conduisaient la bande de s'arrêter, et, le frappant avec un bâton : « Pourquoi, dit-il, mangez-vous ce que vous n'avez pas semé ? » Et depuis lors, excepté que ces animaux venaient s'abreuver aux eaux de la source, jamais ils n'ont touché à un arbuste ni à un légume. » De plus, le vieillard demanda qu'on lui montrât le lieu de la sépulture d'Antoine. Les moines l'ayant conduit à l'écart, on ignore s'ils le lui firent voir. Ils rapportaient que leur maître avait ordonné de cacher son tombeau, de peur qu'un certain Pergamius, homme riche de cette contrée, ne s'avisât de lui faire bâtir une église comme à un martyr.

Étant donc retourné à Aphrodisie et ne gardant avec lui que deux frères, Hilarion séjourna dans un désert voisin, en observant une telle abstinence et un tel silence, qu'il disait que c'était pour la première fois qu'il commençait à servir Jésus-Christ. Or, il y avait trois ans que le ciel, fermant les sources de ses eaux, avait desséché ces terres, de telle sorte que les gens du pays affirmaient que les éléments eux-mêmes déploraient la mort d'Antoine. La renommée d'Hilarion leur fut bientôt connue ; et à l'envi, hommes et femmes, le visage livide, exténués par la faim, ils implorèrent la pluie du serviteur du Christ, c'est-à-dire du successeur du bienheureux Antoine. Celui-ci, en les voyant, fut saisi d'une merveilleuse compassion. Et, tournant ses yeux vers le ciel et tenant ses deux mains élevées, il obtint aussitôt ce qu'ils avaient demandé. Mais voici que cette contrée aride et sablonneuse n'eut pas plutôt été arrosée par les pluies, qu'elle engendra tout d'un coup une si grande multitude de serpents et d'animaux venimeux, que nombre de personnes blessées auraient

péri sur-le-champ si elles ne se fussent réfugiées auprès d'Hilarion. Mais en mettant sur leurs blessures de l'huile que le saint avait bénite, tous, pasteurs et laboureurs, recouvraient aussitôt la santé.

Hilarion, voyant que là même il était l'objet des plus grands honneurs, se dirigea vers Alexandrie, pour se rendre ensuite dans l'oasis la plus avancée du désert. Et parce que jamais, depuis qu'il avait commencé à être moine, il n'avait séjourné dans les villes, il se détourna pour visiter quelques frères à Bruchium, non loin d'Alexandrie. Ceux-ci le reçurent avec la plus vive joie, et déjà la nuit approchait, lorsque tout à coup ils s'aperçurent que ses disciples préparaient son âne et qu'il s'apprêtait à partir. C'est pourquoi, se jetant à ses pieds, ils le suppliaient de n'en rien faire, et, étendus devant le seuil de la porte, ils déclaraient qu'ils mourraient plutôt que de se priver d'un tel hôte. Le vieillard leur répondit : « Si je me hâte de partir, c'est pour ne point attirer sur vous de périls. Vous comprendrez assez par ce qui va suivre que ce n'est pas sans raison que je me suis subitement mis en marche. » Or, le lendemain les magistrats de Gaza, accompagnés de licteurs (car ils avaient appris que le saint était arrivé la veille), entrèrent dans le monastère, et, ne l'y trouvant pas, se dirent les uns aux autres : « Ne dit-on pas vrai ? C'est un magicien, et il connaît l'avenir. » Sur quoi il faut savoir que lorsque Hilarion eut quitté la Palestine, Julien étant parvenu à l'empire, la ville de Gaza détruisit le monastère du saint, et, par les prières qu'elle adressa à l'empereur, obtint la condamnation à mort d'Hilarion et d'Hésychius : c'est pourquoi des ordres avaient été donnés pour qu'on les cherchât de tous côtés.

Hilarion, étant donc sorti de Bruchium, pénétra dans l'oasis à travers une solitude inaccessible; et là ayant demeuré environ un an, parce que sa renommée y était aussi parvenue, comme s'il ne pouvait déjà plus trouver de retraite en Orient, où beaucoup le connaissaient de

réputation et de visage, il ne songeait plus qu'à se retirer dans une île, afin que celui que la terre avait découvert fût au moins caché par les mers. Mais presque vers le même temps, Adrien, un de ses disciples, survint, annonçant que Julien avait été tué et qu'un empereur chrétien était monté sur le trône; en conséquence il invitait Hilarion à revenir trouver les restes de son monastère. Ce discours déplut au saint, et, poussant son chameau à travers une vaste solitude, il parvint à Parétonium, ville maritime de Libye. Ce fut là que le misérable Adrien, voulant retourner en Palestine et se servant du nom de son maître pour recevoir les mêmes honneurs qu'il lui avait vu rendre autrefois, lui fit un extrême tort. Enfin, s'étant approprié tout ce qu'il lui avait apporté de la part des frères, à son insu, il partit. Et comme je n'en trouverai pas ailleurs l'occasion, je dirai seulement, à la terreur de ceux qui trompent leurs maîtres, que très-peu de temps après Adrien mourut de la jaunisse.

Cependant le vieillard, ne gardant avec lui qu'un de ses disciples nommé Gazane, monta sur un vaisseau qui faisait voile pour la Sicile. Et comme il se disposait à vendre un exemplaire des Évangiles, que dans sa jeunesse il avait transcrit de sa propre main et à en donner le prix pour payer son passage, vers le milieu de la mer Adriatique le fils du maître du navire, saisi par le démon, se mit à crier et à dire : « Hilarion, serviteur de Dieu, pourquoi ne nous permets-tu pas d'être en sûreté sur mer ? Laisse-moi le temps d'arriver à terre, afin qu'ici je ne sois pas précipité dans le gouffre. » A quoi Hilarion répondit : « Si mon Dieu t'accorde de rester, reste ; mais s'il te chasse, pourquoi exciter la haine contre moi, qui ne suis qu'un pécheur et un mendiant ? » Il disait cela, de peur que les matelots et les marchands qui étaient sur le navire ne le découvrissent quand ils seraient arrivés à terre. Mais peu de temps après, il délivra l'enfant de l'esprit immonde, le père et le reste des assistants ayant

donné leur parole qu'ils ne prononceraient devant personne le nom du saint.

Ayant donc abordé au promontoire de Sicile appelé Pachynum, Hilarion offrit au maître du navire son Évangile pour prix de son passage et de celui de son compagnon. Celui-ci le refusa et finit par jurer qu'il ne l'accepterait pas, voyant qu'excepté ce manuscrit et les vêtements qu'ils portaient, ces deux hommes n'avaient absolument rien. Le vieillard, qui avait conscience de sa pauvreté, s'en réjouissait d'autant plus, qu'en effet il ne possédait rien des choses du siècle et qu'il espérait être considéré comme un mendiant par les habitants de ce pays.

Toutefois, réfléchissant que des marchands venant de l'Orient pourraient le faire reconnaître, il s'enfuit dans l'intérieur des terres, à vingt milles de la mer; et là, dans un champ désert, faisant chaque jour un fagot de bois, il le mettait sur le dos de son disciple. Celui-ci le vendait aux plus prochaines habitations, et, avec le produit, ils achetaient pour eux deux de la nourriture, et pour ceux qui venaient par hasard les voir, un peu de pain. Mais c'est avec vérité qu'il est écrit : « Que la ville qui est placée sur le haut d'une montagne ne peut être cachée. » Un armurier était torturé par le démon dans la basilique de Saint-Pierre à Rome, lorsque l'esprit immonde cria en lui : « Il y a peu de jours qu'est arrivé en Sicile Hilarion, le serviteur de Dieu, et personne ne l'a reconnu, et il croit être caché ; j'irai et je le livrerai. » Et aussitôt, gagnant le port et montant sur un navire avec ses esclaves, il aborda à Pachynum, et, conduit par le démon, il se prosterna devant la chétive habitation du vieillard et fut aussitôt guéri. Ce commencement des miracles d'Hilarion en Sicile attira vers lui non-seulement une multitude innombrable de malades, mais aussi d'hommes pieux, entre lesquels un des habitants les plus considérables du pays, qui souffrait d'une hydropisie, fut guéri le jour même de son arrivée. Puis, comme il offrait au saint beaucoup de présents,

le saint lui répéta cette parole du Sauveur à ses disciples : « Vous avez reçu gratuitement; donnez gratuitement. »

Pendant que ces choses se passaient en Sicile, Hésychius, disciple d'Hilarion, cherchait le vieillard par tout l'univers, parcourant les rivages, pénétrant au fond des déserts, soutenu par cette seule pensée que quelque part que fût son maître, il ne pouvait y être longtemps caché. Or, au bout de trois ans, il apprit à Méthone, d'un Juif qui vendait des habits, qu'un prophète des chrétiens était apparu en Sicile, et qu'il y faisait de tels miracles et de tels prodiges, que l'on croyait voir revivre les saints des anciens temps. Hésychius l'ayant interrogé sur l'extérieur du prophète, sur sa démarche, sur son langage, et surtout sur son âge, ne put rien en apprendre. Car le Juif ne parlait que du bruit que la renommée avait apporté jusqu'à lui. Le disciple d'Hilarion s'embarqua donc sur l'Adriatique et après une heureuse traversée aborda à Pachynum; et s'étant enquis du vieillard auprès des habitants de quelques maisons qui bordaient le rivage, il connut par leurs témoignages unanimes où était Hilarion et ce qu'il faisait; tous admirant surtout en lui, qu'après tant de miracles et de prodiges, il n'eût jamais, dans ce pays, rien reçu de personne, pas même un morceau de pain. Et pour abréger, le saint homme Hésychius se jetant aux pieds de son maître, les arrosant de ses larmes, enfin relevé par lui, après avoir conversé avec lui pendant deux ou trois jours, apprit de Gazane que le vieillard ne pouvait déjà plus habiter cette contrée, et qu'il voulait se rendre chez quelque nation barbare, où on ignorât son nom et son langage.

C'est pourquoi Hésychius conduisit Hilarion à Epidaure, ville de Dalmatie, où, après avoir demeuré quelques jours dans un champ voisin, il ne put se dérober à la célébrité. En effet, un serpent d'une merveilleuse grandeur, de l'espèce de ceux que les gens du pays ap-

pellent boas, parce qu'ils sont tellement énormes, qu'ils peuvent engloutir des bœufs, ravageait au loin toute la province, et dévorait, en les attirant de son haleine mortelle, non-seulement les bestiaux et les brebis, mais aussi les laboureurs et les pasteurs. Hilarion ordonna que l'on préparât un bûcher, et adressant une prière au Christ, il évoqua le serpent et lui enjoignit de monter sur cet amas de bois, auquel il mit le feu; aux yeux de tout le peuple, le monstre fut ainsi dévoré par les flammes. Mais Hilarion, inquiet sur ce qu'il devait faire, ne sachant de quel côté tourner ses pas, méditait encore de fuir; et parcourant en imagination les lieux inhabités, il gémissait de ce que, malgré son silence, il était trahi par ses miracles.

Vers le même temps, à la suite du tremblement de terre, qui, après la mort de Julien, se fit sentir dans tout l'univers, les mers sortirent de leurs limites, et comme si Dieu eût menacé le genre humain d'un nouveau déluge, et que toutes choses dussent rentrer dans l'antique chaos, les vaisseaux pressés par les vagues restaient suspendus au sommet des montagnes. En voyant les flots frémissants, les masses liquides et les eaux des gouffres transformées en montagnes, envahir les rivages, les habitants d'Épidaure craignaient (ce qu'ils savaient déjà être arrivé) que leur ville ne fût renversée de fond en comble; ils vinrent donc trouver le vieillard, et le portant comme une arme pour le combat, ils le placèrent sur le rivage. Lui, traçant sur le sable trois croix, et tendant ses mains contre les flots, on ne saurait croire à quelle hauteur la mer s'enflant s'arrêta devant lui; et après avoir frémi longtemps, et comme irritée de l'obstacle, elle retomba sur elle-même. C'est là ce que racontent encore Épidaure et tout le pays; c'est là ce que les mères apprennent à leurs enfants, afin qu'ils le transmettent à la postérité. En vérité, cette parole que Jésus dit aux Apôtres : « Si vous croyez, vous direz à cette montagne :

jette-toi dans la mer, et elle s'y jettera; » cette parole peut s'accomplir à la lettre, si quelqu'un a la foi des Apôtres, une foi semblable à celle que le Seigneur leur ordonna d'avoir. N'est-ce pas, en effet, la même chose, qu'une montagne descende dans la mer, ou que des montagnes immenses d'eaux se solidifiant tout d'un coup, et se dressant aux pieds du vieillard comme des rochers, se soient doucement écoulées du côté opposé?

Toute la ville était dans l'admiration, et la grandeur du miracle s'était répandue jusqu'à Salone. C'est pourquoi le vieillard s'enfuit secrètement pendant la nuit sur une petite barque, et après deux jours, ayant rencontré un navire marchand, il se dirigea vers l'île de Chypre. On se trouvait entre le promontoire de Malée et Cythère, lorsque des pirates, laissant sur la côte le gros de leurs embarcations, se présentèrent avec deux légers vaisseaux; à leur approche, tous ceux qui se trouvaient sur le navire qui portait Hilarion, d'être saisis de crainte, de pleurer, de courir çà et là, de préparer les rames; et comme si ce n'était pas assez d'une seule personne pour annoncer la nouvelle, de se presser à l'envi, auprès du vieillard, en lui disant que les pirates étaient là. Lui, les considérant de loin, sourit. Et se tournant vers ses disciples : « Hommes de peu de foi, dit-il, pourquoi craignez-vous? Les pirates sont-ils plus nombreux que les soldats de Pharaon? Cependant, par la volonté de Dieu, ceux-ci furent tous submergés. » Il leur parlait, et les vaisseaux ennemis ne s'avançaient pas moins au milieu des ondes écumantes; ils n'étaient plus même qu'à un demi-jet de pierre, lorsque Hilarion, se plaçant sur la proue du navire, et étendant la main à l'encontre de ceux qui venaient : « C'est assez, leur dit-il, que vous soyez venus jusque-là. » Merveilleuse efficacité de ces paroles! Aussitôt les navires reculèrent, et, malgré l'effort contraire des rameurs, tout le mouvement se portait vers la poupe. Les pirates étonnés ne voulaient pas revenir sur leurs pas; ils

luttaient donc de toutes leurs forces et tâchaient d'arriver jusqu'à leur proie; mais ils étaient emportés vers le rivage avec plus de rapidité qu'ils n'en étaient venus.

Il est temps de mettre fin au récit de ces miracles. Ajoutons seulement que tandis qu'Hilarion naviguait heureusement entre les Cyclades, de tout côté on entendait les voix des esprits immondes qui s'écriaient du sein des villes et des bourgs et accouraient au rivage. Le saint aborda à Paphos, ville de Chypre, que les poëtes ont célébrée dans leurs vers, mais qui, fréquemment bouleversée par des tremblements de terre, ne montre plus que par des ruines ce qu'elle fut autrefois; il y habita inconnu à deux milles de la ville et se réjouissait de ce qu'il pouvait vivre quelques jours en repos. Mais il ne se passa pas plus de vingt jours, que dans toute l'île tous ceux qui étaient possédés par des esprits immondes ne se missent à crier qu'Hilarion, le serviteur de Dieu, était venu, et qu'il fallait se hâter vers lui. C'est là ce qu'on criait à Salamine, à Curium, à Lapétha et dans toutes les autres villes; le plus grand nombre disant qu'ils connaissaient Hilarion et qu'il était vraiment le serviteur de Dieu, mais qu'ils ne savaient où il était. Néanmoins, dans l'espace d'un peu plus de trente jours, deux cents personnes, tant hommes que femmes, se réunirent auprès de lui. En les voyant, le saint gémit de ce qu'ils troublaient son repos et, comme pour se venger, il les fouetta si vivement des coups de sa prière, que quelques-uns furent guéris sur-le-champ, d'autres après deux ou trois jours, tous au bout d'une semaine.

Hilarion demeura deux ans dans l'île de Chypre, et, songeant toujours à fuir, il envoya Hésychius, qui devait venir le retrouver au printemps, saluer les frères de la Palestine et visiter les cendres de son monastère. A son retour, comme le saint désirait retourner en Égypte, dans le pays qui s'appelle Bucolie, parce qu'il n'y avait là aucun chrétien, mais seulement une nation barbare et

féroce, Hésychius lui persuada de s'enfoncer plus avant dans l'île et d'y chercher une retraite plus impénétrable. Après de longues investigations, il découvrit et indiqua au saint un lieu distant de douze milles de la mer, entre des montagnes âpres et désertes, et où l'on pouvait à peine parvenir en rampant sur les mains et les genoux. Hilarion s'y rendit; il contempla avec contentement ce lieu plein d'horreur et de solitude, entouré d'arbres de tout côté, et où se trouvaient, avec des eaux qui s'échappaient du haut d'une colline, un jardin délicieux et des arbres fruitiers en abondance, dont pourtant il ne goûta jamais les fruits; près de là enfin se voyaient les ruines d'un temple très-ancien, où nuit et jour, comme le saint le disait lui-même et comme l'attestaient ses disciples, résonnaient les voix d'innombrables démons, de telle sorte que vous eussiez cru entendre une armée. Charmé d'avoir des ennemis si près de lui, et visité souvent par Hésychius, il passa là cinq ans, tout consolé de ce que, dans les derniers temps de sa vie, à cause de l'âpreté et de la difficulté des lieux, et aussi, comme le croyait le vulgaire, à cause de la multitude des ombres, personne, ou presque personne ne pouvait ou n'osait monter jusqu'à lui.

Un jour cependant, étant sorti du jardin, il vit un paralytique qui était gisant devant sa porte, et il demanda à Hésychius qui il était et de quelle manière il était arrivé jusque-là. Le malade cependant déclara qu'il avait été le fermier d'une métairie d'où dépendait le jardin même où ils se trouvaient. Et le saint pleurant et tendant les mains au paralytique : « Je te le dis, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lève-toi et marche. » Rapidité merveilleuse! Hilarion parlait encore, et déjà les membres du malade s'affermissant lui permettaient de se lever. A peine ce miracle fut-il connu, que chez un grand nombre la nécessité pressante l'emporta sur les difficultés du chemin et les périls. D'autre part, l'unique soin des ha-

bitants, dont les demeures entouraient celle d'Hilarion, était d'empêcher qu'il ne s'échappât, car on disait de lui qu'il ne pouvait pas rester longtemps dans le même endroit. Ce n'était cependant pas à la légèreté ou à une inconstance puérile que cédait Hilarion; mais il fuyait les honneurs et leur importunité et ne désirait rien tant que le silence et une vie obscure.

Le saint avait atteint la quatre-vingtième année de son âge lorsque, en l'absence d'Hésychius, il lui écrivit, en forme de testament, une courte lettre de sa propre main, lui léguant toutes ses richesses, un Évangile, une tunique en forme de sac, une cape et un manteau; car Gazane, son serviteur, était mort peu de jours auparavant. Aussitôt qu'ils surent la maladie d'Hilarion, beaucoup d'hommes pieux de Paphos vinrent auprès de lui, et ils se hâtèrent, d'autant plus qu'ils avaient appris que le saint disait qu'il allait se rendre vers le Seigneur et être délivré des liens du corps; parmi eux se trouvait une sainte femme nommée Constance, dont Hilarion avait arraché le gendre et la fille à la mort, en les oignant d'huile. Il les adjura tous de ne pas conserver son cadavre une seule minute, mais de l'ensevelir immédiatement dans le jardin, comme il était vêtu, avec sa tunique faite de poil de chèvre, sa cape et sa saie rustiqne.

Et déjà il ne lui restait plus qu'un peu de chaleur au cœur, et, excepté le sentiment, il n'avait plus rien d'un homme vivant, et cependant les yeux ouverts, il parlait: « Sors, pourquoi crains-tu? Sors, mon âme, pourquoi hésites-tu? Durant près de soixante et dix ans tu as servi le Christ, et tu crains la mort? » A ces mots, il expira. Il fut inhumé sur-le-champ, et la ville apprit qu'il était enseveli avant de savoir qu'il était mort.

A cette nouvelle, le saint homme Hésychius revint à Chypre, et feignant de vouloir habiter le jardin où était enterré Hilarion, afin de déjouer les soupçons et la vigilance des habitants; au péril de sa vie, après dix mois,

il déroba le corps du saint. Et l'ayant transporté à Majuma, entouré de la foule des moines et des populations des villes, il l'ensevelit dans son ancien monastère; la tunique du saint était parfaitement conservée, ainsi que sa cape et son manteau ; tout son corps était intact comme s'il eût été encore vivant, et répandait de si bonnes odeurs, qu'on l'eût cru enveloppé de parfums.

Il ne faut pas, en terminant ce récit, passer sous silence la dévotion de cette très-sainte femme, nommée Constance, qui apprenant que le corps d'Hilarion était en Palestine, cessa de vivre, prouvant par sa mort combien elle aimait le serviteur de Dieu. Elle avait, en effet, coutume de passer des nuits entières sur son tombeau, s'entretenant avec lui comme s'il avait été présent, et s'excitant ainsi à l'oraison. Aujourd'hui encore on remarque une étonnante rivalité entre les habitants de la Palestine et les Cypriotes, ceux-là se vantant d'avoir le corps d'Hilarion, et ceux-ci son âme. Et cependant chez les uns et chez les autres chaque jour de grands miracles s'accomplissent; mais ces merveilles se passent surtout dans le jardin de Chypre, peut-être parce que le saint a particulièrement chéri ce lieu.

(Saint Jérôme. *Vie de saint Hilarion.*)

XII. DE LA NATURE DE DIEU.

Quoique l'essence de cette lumière souveraine, la seule vraie lumière qui ne finit jamais, qui seule éclaire les anges, soit de telle nature que personne ne puisse la voir en cette vie, puisque c'est le prix que Dieu réserve aux saints dans la gloire céleste : c'est toutefois la voir et la posséder en quelque manière, que de la voir des yeux de l'intelligence et de la foi, et de s'y attacher jusqu'à ne désirer qu'elle seule.

Que l'homme donc, malgré sa faiblesse, s'élève d'esprit et de cœur, même au-dessus des anges : qu'il contemple attentivement les merveilles de Dieu, et qu'il ne cesse jamais de publier ses louanges. Il est bien juste que la créature rende gloire à son Créateur. Car encore que le Créateur n'ait nul besoin de nos louanges, il ne nous a créés que pour le louer. Le Seigneur notre Dieu n'a nul besoin de ses créatures : il se suffit à soi-même : sa grandeur, sa puissance, sa sagesse sont infinies et incompréhensibles : le Seigneur est grand et digne de louanges : ne cessons donc jamais de l'aimer de toute notre âme, de chanter ses merveilles, et qu'il soit l'unique centre de tous les mouvements de notre cœur. Que toute âme donc qui ne croit digne de ses désirs que le bonheur de contempler les choses éternelles, se nourrisse à jamais d'un mets si délicieux; et que cette nourriture toute céleste lui donne assez de force pour s'écrier désormais dans le transport d'une joie toute sainte : O mon Dieu, je ne soupire plus qu'après vous.

Que mon âme vous dise donc sans cesse : O souverain Être des êtres, vous êtes tout-puissant, vous êtes la bonté même, la justice même. Quoique vous soyez invisible, vous ne laissez pas d'être présent partout. Votre puis-

sance est infinie aussi bien que votre beauté, et vous êtes toujours le même. Vous êtes incompréhensible, nul ne saurait vous voir en cette vie, et vous voyez toutes choses. Vous n'êtes point sujet à changer, et vous opérez tous les changements qui se produisent dans l'univers. Vous êtes immortel : nul espace ne vous renferme. Vous êtes infini, ineffable, et l'on ne peut même rien concevoir qui soit digne de vous être comparé. Vos desseins sont impénétrables. Votre essence est immuable, et vous êtes le seul principe des mouvements de la nature, aussi bien que de la grâce. On ne peut jamais ni vous concevoir parfaitement, ni parler de vous dignement. Vous êtes un Dieu terrible; mais vous n'imprimez pas moins de respect et d'amour que de crainte et de terreur. Vos beautés si anciennes, puisqu'elles sont éternelles, ne laissent pas d'être toujours nouvelles : il n'appartient même qu'à vous de renouveler toutes choses : et par des jugements secrets, mais justes, vous laissez vieillir les superbes dans leurs égarements, sans même qu'ils viennent jamais à s'en apercevoir. Quoique continuellement en action, vous n'en êtes pas moins dans un parfait et continuel repos. Vous conservez toutes choses sans avoir besoin d'aucune. Vous soutenez toutes choses sans en sentir le poids. Vous renfermez toutes choses, et rien ne vous renferme. Vous avez tout créé : vous prenez soin de tout : vous nourrissez tout ce qui vit : tous vos ouvrages sont parfaits : et quoique rien ne puisse vous manquer, vous ne laissez rien perdre. Vous aimez, mais sans passion ; vous êtes jaloux, mais sans trouble ; vous vous repentez, mais sans regret ; vous vous irritez, mais vous n'en êtes pas moins tranquille ; vous changez vos ouvrages, mais jamais vos desseins. Quoique vous ne puissiez rien perdre, vous voulez nous retirer de nos égarements ; vous aimez à gagner, quoique vous possédiez tout ; sans être avare, vous exigez qu'on reconnaisse vos dons ; quoique nous n'ayons rien, ni ne puissions rien avoir qui ne vous appartienne,

vous vous constituez notre débiteur. Vous vous acquittez sans rien devoir, et même sans rien perdre : vous remettez ce qui vous est dû. Vous êtes le seul principe de vie de tout ce qu'il y a de vivant, le seul principe d'être de tout être créé : vous êtes partout tout entier : nous ne pouvons vous voir que des yeux de notre intelligence et de ceux de la foi : les yeux de notre corps ne peuvent atteindre jusqu'à vous. Quelque loin que vous soyez de l'esprit et du cœur des méchants, vous n'en êtes pas moins partout : dans les cœurs où vous n'êtes pas par votre grâce, vous y êtes par votre justice. Vous imprimez dans chaque espèce de vos créatures un caractère essentiel qui la distingue de toutes les autres : vous donnez aux unes l'être, mais non pas la vie ni le sentiment; à d'autres l'être, le sentiment et la vie, mais non pas l'intelligence : à d'autres enfin, non-seulement l'être, le sentiment et la vie, mais l'intelligence même : et quoique vous imprimiez tant de différents caractères à toutes ces différentes espèces de créatures, votre nature n'en est pas moins parfaitement simple. Vous êtes présent partout sans paraître nulle part : vous êtes au dedans de nous-mêmes, et nous vous cherchons partout ailleurs; comment pourrions-nous vous trouver? Vous possédez toutes choses : vous les remplissez et les renfermez toutes : vous les soutenez et les surpassez toutes infiniment, sans avoir aucune étendue : on ne saurait dire que ce soit de quelque partie de votre substance que vous les soutenez ou les remplissez toutes, quelque infini que l'on supposât le reste de vous-même, par où vous les surpasseriez en les contenant. Vous instruisez les cœurs de ceux qui croient en vous sans le secours d'aucune parole. Vous disposez toutes choses avec une douceur ineffable. Votre toute-puissance s'étend partout. Nul espace ne vous renferme. Vous n'êtes point sujet au temps. Comme vous êtes partout tout entier, on ne saurait dire ni que vous vous approchiez, ni que vous vous éloigniez de quoi que ce puisse

être. Vous habitez un séjour de gloire et de lumière inaccessible, que nul homme n'a vu ni ne peut voir en cette vie. Quoique vous veilliez continuellement sur tout ce que vous renfermez dans le sein de votre miséricorde, vous n'en êtes pas moins, ô mon Dieu, dans un parfait repos. Votre nature est une, elle est simple, et par conséquent indivisible. Vous seul soutenez toutes choses : vous les remplissez et les possédez toutes, et rien n'a de beauté ni d'éclat que par vous. L'esprit humain ne saurait concevoir la profondeur immense d'un tel mystère : l'éloquence la plus sublime n'en saurait dignement parler. Quand l'univers serait plein des plus savants écrits sur votre divine essence, ils n'en pourraient encore donner que de faibles et imparfaites idées. Car qui pourrait exprimer ce que vous êtes, ô mon Dieu, source inépuisable de lumière, divin soleil, dont les splendeurs sont éternelles. Votre grandeur est sans mesure, votre bonté sans bornes. Vous êtes le seul véritable et souverain bien. Votre puissance est absolue : en vous, vouloir et agir ne font qu'une même chose. Pour créer l'univers, vous n'avez eu qu'à le vouloir. Vous possédez toutes vos créatures sans avoir besoin d'aucune. Vous en prenez soin vous-même, sans travail et sans peine, et sans être sujet à vous rebuter du soin que vous en prenez. Rien ne peut troubler l'ordre de votre volonté sur elles, ni dans les plus grandes choses, ni dans les plus petites. Vous êtes en tout lieu sans qu'aucun lieu vous contienne : vous seul renfermez tout. Vous êtes présent partout, sans qu'on puisse dire de quelle manière vous y êtes. Vous n'êtes point l'auteur du mal, et vous n'en pouvez faire, quoique vous puissiez tout. Vous n'êtes point sujet à vous repentir de ce que vous faites. Rien ne peut troubler la paix de votre esprit. Votre royaume n'est renfermé dans aucune partie de l'univers. Vous êtes incapable de commander ou d'approuver la moindre apparence du mal. Loin d'être sujet à l'erreur ou au mensonge, vous êtes la vérité

éternelle. Vous ne nous avez créés que par votre bonté. Lorsque vous nous punissez, c'est par votre justice, et lorsque vous nous pardonnez, c'est par votre miséricorde. Le ciel, la terre, la lumière visible, en un mot, rien de sensible ne mérite d'être adoré; vous seul méritez de l'être. Vous seul êtes véritablement tout ce que vous êtes, sans être sujet à changer : c'est vous seul que les Grecs et les Latins nomment celui qui *est*; vous êtes toujours le même, et vos années ne passent point.

Voilà ce que m'apprend votre sainte Église, notre mère commune, dont j'ai le bonheur d'être membre par votre sainte grâce. Elle m'a de plus appris que vous êtes le seul Dieu vivant et véritable : que vous n'êtes rien de corporel, de passible ou de sensible : que votre substance est incorruptible, immuable, parfaitement simple et parfaitement vraie : que nul ne vous a jamais vu des yeux du corps, ni ne peut jamais vous voir. Mais ce qui donne lieu de comprendre clairement que nous vous verrons au moins après cette vie, c'est que les anges jouissent déjà de cette souveraine félicité, quoiqu'ils ne puissent toutefois vous voir tel que vous êtes; car il n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu, de connaître parfaitement votre très-sainte et toute-puissante Trinité.

Vous êtes un seul Dieu en trois personnes, dont l'essence infinie est infiniment au-dessus de tout nombre, de tout poids et de toute mesure. Comme nous reconnaissons que vous êtes le souverain bien, le seul principe de toutes choses, qui seul conservez tout ce qui est fait par vous seul, nous sommes bien éloignés de croire que vous ayez aucun principe. Votre substance n'est rien qui ait rapport aux sens; et au lieu de recevoir de quelque autre que de vous-même sa forme toute divine, c'est d'elle que toute autre substance tient sa forme la plus parfaite. Vous imprimez, d'une manière inconcevable, comme un caractère divin sur chaque ouvrage de vos mains. Quelques-unes

de vos créatures portent même votre ressemblance, mais dès qu'elles sont vos créatures, elles sont infiniment différentes de vous, ô sainte Trinité, qui n'êtes qu'un seul Dieu, dont la toute-puissance possède, gouverne, remplit tout ce que vous avez créé. Et lorsque nous disons que vous remplissez toutes choses, ce n'est pas qu'elles vous contiennent : c'est au contraire que vous les contenez. Et ce n'est point par parties que vous contenez toutes choses, en sorte que les plus grandes parties de vous-même continssent les plus grandes parties de toutes ces créatures, et que les plus petites continssent les plus petites; puisque vous n'êtes rien d'étendu, ni rien par conséquent qui ait des parties, et que vous êtes tout entier en toutes choses, ou plutôt que toutes choses sont tout entières en vous. Vous renfermez donc toutes choses par votre puissance infinie, et rien de ce que vous renfermez ne peut vous échapper : quiconque est assez malheureux pour irriter votre colère toujours juste, ne peut se soustraire à vos justes vengeances. Car il est écrit : « la justice de Dieu s'étend de l'Orient à l'Occident, et jusque sur les montagnes les plus désertes. » Il est encore écrit : « Où pourrai-je fuir de devant vos yeux? » Votre grandeur est de telle nature que vous êtes en tout, sans que rien puisse vous renfermer, et tout à la fois hors de tout, sans cesser néanmoins de tout remplir parfaitement. Vous n'êtes en toutes choses que pour les remplir toutes : et vous n'êtes hors de toutes choses que pour les renfermer toutes. En étant hors de toutes choses, non-seulement vous faites voir que vous ne dépendez de rien, et que tout dépend de vous, mais que vous avez tout créé; et étant en toutes choses, vous faites voir que vous voulez bien prendre soin vous-même de toutes vos créatures. Mais soit que l'on vous considère comme en tout, ou comme hors de tout, la raison ne permet pas de croire que vos créatures puissent jamais être sans vous : et ce n'est point par une immensité d'espace ou d'étendue que vous renfermez toutes

choses : c'est par votre souveraine puissance que vous êtes présent à tout, et que tout vous est présent, soit que nous le comprenions ou que nous ne puissions le comprendre. Vous êtes un Dieu en trois personnes, et par conséquent inséparables; toutes les trois ne sont qu'un Dieu. Ce n'est pas qu'on ne puisse nommer chacune de ces personnes séparément; mais, ô sainte Trinité, qui n'êtes qu'un seul Dieu, vous êtes tellement inséparable dans vos personnes divines, que le nom de chacune en particulier se rapporte aux deux autres, le nom du Père se rapporte au Fils, celui du Fils au Père, et celui du Saint-Esprit au Père et au Fils : et tout nom qui désigne, ou votre substance, ou votre essence, ou votre puissance, en un mot ce qui s'appelle proprement *Dieu*, convient également à chacune des trois personnes : comme lorsque l'on dit que Dieu est grand, qu'il est tout-puissant, qu'il est éternel, et tout ce qu'il a bien voulu nous révéler de ses divines perfections. Il n'y a donc point de nom qui désigne votre nature, ô Dieu, Père tout-puissant, dont on puisse dire qu'il vous convienne tellement, qu'il ne puisse également convenir à votre Fils ou à votre Esprit saint. Nous disons, ô Père éternel, que de votre nature vous êtes Dieu; mais votre Fils de sa nature est Dieu comme vous-même : votre Esprit saint de sa nature est encore Dieu comme vous-même : cependant vous n'êtes point trois Dieux, vous n'êtes qu'un seul Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Vous êtes donc inséparable dans vos personnes divines, ô sainte Trinité, puisque vous n'êtes qu'un seul Dieu. Quoique vous ayez différents noms pour chacune de vos trois personnes adorables, vous n'avez qu'un seul nom pour désigner votre nature : et l'on voit clairement par le rapport si naturel de vos trois personnes divines, que comme vous n'êtes véritablement qu'un seul Dieu, elles sont par conséquent inséparables. On ne saurait parler du Père sans donner à entendre qu'il a un Fils : on ne saurait non plus parler du Fils,

sans faire entendre qu'il a un Père : on ne saurait enfin parler du Saint-Esprit, sans donner lieu de penser qu'il faut nécessairement qu'il soit l'Esprit de quelque substance, et c'est celle du Père et du Fils. Voilà la véritable foi qui part de la saine et sainte doctrine, la foi catholique et orthodoxe que vous m'avez enseignée, ô mon Dieu, par votre sainte grâce, dans le sein de l'Église, la mère commune des fidèles.

C'est donc par cette même foi que vous m'avez donnée avec tant de bonté pour mon salut, que je vous invoque, ô mon Dieu. C'est cette foi qui donne la vie à toute âme assez heureuse pour croire en vous, et qui lui montre, comme par avance, ce qu'elle doit un jour contempler en effet, et même posséder pour une éternité. Je vous invoque, ô mon Dieu, de toute l'ardeur de mon cœur, qu'il vous a plu de purifier par votre saint amour, et par les douceurs ineffables de cette foi par où vous avez dissipé mes ténèbres, même les plus profondes; par où vous m'avez éclairé de votre vérité même, et sevré des fausses douceurs de ce siècle, qui laissent après elles tant d'amertumes, pour me combler ensuite des seules véritables et parfaites douceurs, que l'on ne goûte qu'autant que l'on vous aime. Et c'est uniquement par la voix du sincère amour de cette foi, dont votre sainte grâce a daigné et m'éclairer et me nourrir dès mon enfance, et que les instructions de votre Église notre mère ont de plus en plus développé en mon âme, que je vous invoque humblement, ô bienheureuse Trinité. C'est par cette foi que je veux éternellement vous bénir, et vous rendre gloire, ô seul Dieu véritable, Père, Fils, Esprit-Saint, Dieu tout-puissant, Père éternel, souverain Seigneur, Fils unique du Père, divin consolateur, Esprit saint du Père et du Fils, source infinie de grâces et d'amour, Verbe engendré du Père de toute éternité, Esprit saint, souverain principe de notre sainte régénération; lumière souveraine et seule véritable,

véritable splendeur de cette souveraine lumière, seul et véritable terme de cette lumière souveraine, et de sa splendeur éternelle : source éternelle de tout bien, fleuve de cette source éternelle, continuel épanchement de cette source dans son fleuve, et de ce fleuve dans sa source! Vous êtes, ô Père éternel, le seul principe de tout être créé : c'est par vous, ô Verbe incréé, que votre Père éternel a créé toutes choses : et en vous, ô Esprit saint, Esprit du Père et du Fils, que le Père éternel conserve toutes choses. Vous êtes la vie par essence, ô Père tout-puissant : vous êtes, ô Verbe incréé, la vie seule engendrée de toute éternité de la vie par essence, et vous êtes, ô Saint-Esprit, le principe et le centre de tout ce qu'il y a de vivant. Le Père est par lui-même, le Fils est engendré du Père, et le Saint-Esprit procède et du Père et du Fils : c'est par lui-même que le Père est celui qui *est*, c'est par le Père que le Fils est celui qui *est*, et c'est par l'un et l'autre que le Saint-Esprit est celui qui *est*. Le Père est la vérité même, le Fils est la vérité même, le Saint-Esprit est la vérité même. Le Père éternel, le Verbe incréé, et le Saint-Esprit l'unique consolateur, n'ont donc tous trois qu'une seule et même essence, qu'une seule et même puissance, qu'une seule et même bonté : ils ne sont tous trois qu'un seul et même Dieu, dont la félicité seule véritable et souveraine est l'unique source d'où procède, par qui procède, et en qui se trouve le parfait bonheur de tout ce qui est parfaitement heureux.

Dieu est donc la seule vie véritable et souveraine. C'est de lui seul, par lui seul, en lui seul, que vit tout ce qui vit, dans un véritable bonheur. Dieu seul est la bonté souveraine et la souveraine beauté : il est le principe par qui seul et en qui seul tout ce qui est beau est beau, et tout ce qui est bon est bon. O Dieu, qui nous animez par la foi, qui nous soutenez par l'espérance, et qui nous unissez à vous par votre amour ; ô Dieu, qui nous ordonnez de vous demander vous-même à vous-même, et qui nous ac

cordez la grâce de vous trouver, qui nous ouvrez dès que nous frappons à la porte de votre miséricorde; ô Dieu, qui êtes tellement notre centre, que c'est tomber que de s'éloigner de vous, que c'est se relever que de retourner vers vous; que c'est être enfin dans une situation ferme et sûre, que de demeurer en vous; ô Dieu, que l'on ne peut perdre que par des voies d'erreur, que l'on ne peut chercher que par la voie de la vérité, et qu'enfin l'on ne peut trouver sans être véritablement revenu de tous ses égarements; ô Dieu, qui êtes de telle nature que vous connaître c'est vivre, que vous servir c'est régner, que vous louer c'est goûter les heureuses prémices du salut de notre âme; que mon cœur et mes lèvres puissent à jamais vous louer, vous bénir, vous adorer de tout leur pouvoir, vous rendre d'humbles grâces des biens infinis dont vous m'avez comblé avec tant de bonté et de miséricorde, et que je puisse à jamais m'écrier avec vos saints anges : Que vous êtes saint, ô mon Dieu, que vous êtes saint et infiniment saint! Puissiez-vous donc, ô bienheureuse Trinité, venir dans mon âme, et la rendre digne de servir de sanctuaire à votre majesté infinie. Puissiez-vous, ô Père éternel par votre Fils unique : puissiez-vous, ô Fils adorable, par votre Père éternel : puissiez-vous, ô Saint-Esprit, par le Père et le Fils, déraciner de mon cœur tout ce qu'il peut y avoir de vices, et y répandre les semences de toutes sortes de vertus. O Dieu, souverainement immense, de qui toute créature tant invisible que visible tient son origine, par qui seul et en qui seul subsistent toutes les créatures, qui n'êtes autour d'elles que pour les défendre, en elles que pour remplir de la plénitude de votre être le vide de leur néant, au-dessus d'elles que pour les protéger; et s'il est permis de se servir de ce terme, en un sens au-dessous d'elles que pour les soutenir, je suis l'ouvrage de vos mains, je n'ai d'espérance et de confiance qu'en votre miséricorde; préservez-moi dans ce lieu-ci, et quelque part que je puisse être, présentement et toujours, au

dedans de moi-même, aussi bien qu'au dehors, de tous les piéges de mes ennemis. Vous êtes, ô Dieu tout-puissant, le protecteur de tous ceux qui n'espèrent qu'en vous, et l'on ne peut que par vous se préserver ni se tirer d'aucun danger. Vous êtes le seul Dieu du ciel et de la terre : il n'appartient qu'à vous d'accomplir des choses dont les grandeurs et les merveilles soient incompréhensibles et le nombre infini. Il n'appartient qu'à vous d'être l'objet des louanges et des cantiques de tous les saints anges du ciel. Toutes les puissances des cieux chantent sans cesse votre gloire, et vous sont humblement soumises, comme des créatures à leur Créateur, des serviteurs à leur maître, des sujets à leur roi. Toutes vos créatures parlent à leur manière de votre grandeur suprême, ô sainte et indivisible Trinité ; mais de toutes vos créatures, ce sont les esprits bienheureux, qui savent vous louer de la manière la plus parfaite.

Après ces heureux citoyens de la Jérusalem céleste, après les ordres et les chœurs de tous ces esprits bienheureux qui vous adorent humblement et chantent sans cesse votre gloire immortelle, ceux qui savent vous louer le plus parfaitement, ce sont les justes et les saints, les vrais humbles de cœur. L'homme ne peut donc vous louer d'une manière aussi parfaite et aussi excellente, que ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste ; mais puisqu'il est, après eux, la meilleure portion de toutes vos créatures, qu'au moins il ne cesse jamais de vous louer, ô mon Dieu, autant que le peut permettre l'état de cette vie.

Quoique je ne sois, ô mon Dieu, qu'un homme faible et qu'un pécheur, je ne laisse pas de désirer avec ardeur de vous aimer et de vous louer ; vous êtes, ô mon Dieu, toute ma vie, toute ma force, le seul digne objet de notre amour et de nos louanges. Permettez-moi donc de vous louer. Répandez dans mon cœur une assez vive lumière,

pour me faire méditer sans cesse votre gloire infinie. Apprenez-moi des termes assez dignes de vous. Mais comme la plus parfaite louange ne sied point dans la bouche d'un pécheur, et que je suis un homme dont la langue et les lèvres ne sont point assez pures pour entreprendre de vous louer, daignez les purifier vous-même de toute impureté. Sanctifiez mon esprit et mon cœur, sanctifiez mes sens mêmes, ô source unique de toute sainteté; que je puisse vous louer d'une manière digne de vous. Recevez le sacrifice de mes lèvres comme une effusion de mon cœur. Que mon âme embrasée du feu de votre amour, vous offre de continuels vœux dont l'ardeur monte jusqu'à vous, comme un parfum délicieux. Que votre seul souvenir fasse tout le bonheur et toute la joie de mon âme, et qu'il l'enflamme du seul amour des choses invisibles. Que tous les objets visibles et temporels, terrestres et sensibles, lui servent d'autant de degrés pour s'élever jusqu'à ceux qui ne sont point sujets au temps, qui sont tout célestes, tout spirituels, dont enfin la seule vue peut nous rendre heureux à jamais.

O éternelle vérité, ô véritable charité, ô chère éternité, vous n'êtes pas moins que mon Dieu. Je soupire sans cesse après vous : je ne vous perds jamais de vue, et je ne désire désormais que de vous posséder. Quiconque vous connaît, Seigneur, connaît la vérité, la charité, l'éternité. Vous êtes la vérité même qui présidez à tout; mais nous ne saurions vous voir tel que vous êtes, que vous ne nous ayez tirés de cette vie mortelle où règne un si terrible et si profond aveuglement, que l'on n'ose que trop souvent nous demander : Où est notre Dieu? Pour moi je vous dis à vous-même : Où puis-je, ô mon Dieu, vous trouver? Quelquefois je respire en vous dans la dilatation de mon cœur, quand je m'abandonne au plaisir de vous contempler et de publier vos merveilles; mais je retombe bientôt dans un abîme profond de tristesse et d'ennui, je sens parfaitement que je ne suis moi-même qu'un pro-

fond abîme de misère. Pour lors je m'adresse à mon âme par cette foi dont vous avez daigné m'éclairer, ô mon Dieu, même au milieu de mes ténèbres. Pourquoi, lui dis-je, vous abandonnez-vous à des pensées si tristes, qui ne peuvent que me troubler? Espérez dans le Seigneur; sa parole est comme un flambeau qui seul peut éclairer mes pas. Ne cessez donc point d'espérer, qu'il n'ait détruit les impies, ces enfants de ténèbres, et que sa colère ne soit entièrement passée. Nous n'étions autrefois nous-mêmes que de dignes enfants de cette même colère, nous n'étions que ténèbres, et nous n'en portons même encore que trop de restes, dans un corps que le péché a rendu sujet à la mort. Mais ne laissez pas, ô mon âme, d'espérer dans le Seigneur, jusqu'à ce que toutes ces ombres soient dissipées, et qu'un heureux jour leur ait succédé. Je me lèverai dès le matin pour méditer sa sainte loi, et pour gémir en sa présence de ne l'avoir pas toujours suivie. Je me lèverai dès le matin pour contempler mon Dieu, dont la vue seule est mon salut. Il ressuscitera même quelque jour nos corps fragiles et mortels, et ne les ressuscitera que parce qu'ils sont la demeure et le temple du Saint-Esprit : et s'il veut bien habiter en nous, c'est afin de nous rendre enfants de lumière, d'enfants de ténèbres que nous étions auparavant, et pour nous donner même l'espérance du salut éternel. Autrefois, ô mon Dieu, nous n'étions que ténèbres : mais nous sommes devenus lumière en vous; quoique nous ne puissions encore vous voir que par la foi, et non point face à face. Nous en sommes encore à espérer; et l'on cesse d'espérer, dès qu'on voit ce qu'on espérait.

Que tous les chœurs de vos saints anges et toutes les puissances du ciel chantent vos louanges incessamment, et rendent gloire à votre nom adorable, de n'avoir pas besoin de consulter vos saints écrits, pour connaître votre sainte et indivisible Trinité. Ils contemplent sans cesse votre divine essence : c'est là l'unique livre qui leur ap-

prend votre éternelle volonté : c'est là qu'ils la lisent incessamment : et ils font toutes leurs délices de la connaître et de l'aimer. Ils la lisent sans cesse, et n'oublient jamais ce qu'ils lisent. C'est ce qui leur découvre vos desseins immuables : et plus ils les pénètrent, plus ils les adorent. Ce livre, ô mon Dieu, leur sera éternellement ouvert : et ce livre n'est pas moins que vous-même. Que toutes ces puissances et toutes ces vertus des cieux sont heureuses, Seigneur, de pouvoir vous louer pour toujours d'une manière si pure et si sainte! Ces esprits bienheureux y trouvent des douceurs qui passent toute idée. L'objet de leur bonheur et de leurs délices est le seul objet de leurs louanges. Comme ils ne cessent jamais d'en voir les beautés infinies; ils ne cessent jamais non plus de le louer et d'être heureux. Pour nous, ô mon Dieu, qui nous trouvons accablés du poids de notre chair mortelle, qui gémissons encore dans ce triste exil où nous sommes si loin de vous, et qu'une infinité d'objets si différents que le monde nous présente, détournent de vous incessamment, nous ne saurions vous louer d'une manière digne de vous : et nous ne pouvons tout au plus vous voir que par la foi, et non pas encore face à face. Mais pour ces esprits bienheureux, ils vous contemplent face à face, et non plus par la foi. C'est par là que nos louanges sont si différentes des leurs. Mais quelque différentes qu'elles puissent être, c'est toujours à vous seul, ô Créateur de toutes choses, qu'on offre le sacrifice de louanges sur la terre et dans le ciel. Cependant, ô mon Dieu, nous espérons de votre miséricorde d'être unis quelque jour à tous ces esprits bienheureux, pour vous voir et vous louer pendant toute l'éternité.

Cependant que mon cœur et mes lèvres, ô mon Dieu, ne cessent jamais de vous louer; que tout ce qui me reste de temps à vivre dans ce corps fragile et mortel, que tout ce qu'il y a de plus intime en moi vous dise incessamment: « Seigneur, y a-t-il rien de semblable à vous ? » Vous êtes

le Dieu puissant. Nous reconnaissons trois personnes en vous, qui n'ont toutes trois qu'une seule et même substance. Nous vous adorons donc, ô sainte et indivisible Trinité, qui n'êtes qu'un seul Dieu. Nous vous adorons humblement, Père éternel, non engendré, Fils unique du Père, Esprit saint, qui procédez et du Père et du Fils, et qui leur êtes uni de toute éternité. C'est vous seul, ô mon Dieu, qui par votre toute-puissance nous avez tirés du néant. Nous nous sommes perdus depuis par notre propre faute : ensuite vous nous avez rachetés par votre bonté infinie, d'une manière qui passe toute créance et toute idée. Ne permettez donc pas, ô mon Dieu, que nous soyons assez ingrats pour ne pas vous rendre éternellement d'humbles grâces de tant de bienfaits, dont nous étions si indignes. Nous vous demandons de toute l'ardeur de notre cœur, de vouloir bien augmenter en nous tout ce qu'il vous a plu d'y mettre de sentiments de foi, d'espérance et de charité. Accordez-nous d'être non-seulement inébranlables dans la foi, mais de la manifester durant toute notre vie par de dignes et saintes œuvres, qui nous conduisent un jour par votre sainte miséricorde à la vie éternelle : en sorte que, contemplant votre gloire telle qu'elle est, nous adorions éternellement votre majesté infinie, et que nous célébrions à jamais la grâce toute gratuite, qui seule nous aura rendus dignes de voir vos ineffables beautés. Gloire donc au Père éternel, qui nous a tirés du néant, gloire à son Fils unique qui nous a rachetés, gloire à leur Esprit saint qui nous a rendus saints nous-mêmes. Gloire à cette Trinité suprême et indivisible jusque dans ses opérations. Gloire à cette adorable Trinité, dont l'empire souverain subsiste de toute éternité, et subsistera éternellement : toute louange, tout honneur, toute gloire, toute bénédiction, toute action de grâces ne conviennent qu'à vous. Qu'à jamais notre esprit et notre cœur vous adorent donc, ô Dieu tout-puissant, source infinie de lumière et d'ardeur.

Pardonnez-moi, Seigneur, en vertu de votre bonté et de votre miséricorde, dont les trésors sont infinis : pardonnez-moi mes ignorances et toutes mes imperfections. Ne me rejetez point, si je suis assez téméraire pour oser vous louer, vous bénir et vous adorer; quoique je ne sois, ô mon Dieu, que le dernier de vos serviteurs, faites que je sois au moins un serviteur fidèle et non point inutile, et assez misérable pour me présenter devant vous, Dieu tout-puissant et terrible, sans trembler à vos yeux, et sans répandre des torrents de larmes pour toutes mes ingratitudes. Si les anges même, quelque purs et quelque comblés qu'ils soient de délices ineffables, n'adorent et ne louent sans cesse votre Majesté infinie que dans un humble frémissement, comment osé-je, faible pécheur que je suis, paraître en votre présence pour vous offrir mes louanges, mes sacrifices et mes vœux sans pâlir de terreur, et sans gémir devant vous de l'horreur de mes fautes? Je sens bien que je le voudrais, mais je sens bien aussi que je ne le puis de moi-même. Et je ne saurais assez m'étonner, qu'au moment même où je considère des yeux de la foi combien vous êtes un Dieu redoutable, je sois cependant assez délaissé pour rester impassible, quelque envie que j'aie de verser des torrents de pleurs. Mais le peut-on sans le secours de votre sainte grâce? Notre salut dépend uniquement de votre miséricorde infinie. Encore une fois, ô mon Dieu, que je suis misérable, et que je suis insensible de n'être point pénétré de terreur, quand je me présente à vos yeux pour vous louer et vous adorer! Quel est l'excès de ma misère d'avoir le cœur assez endurci pour ne pas me répandre sans cesse en larmes, pendant qu'un serviteur si faible, un homme fragile et et sujet à la mort, une créature formée du limon de la terre, ose parler à son souverain Maître, le Dieu dont la toute-puissance a créé l'univers! Souffrez néanmoins, Seigneur, que je paraisse devant vous pour vous découvrir humblement, comme à mon Père céleste, les senti-

ments les plus secrets de mon cœur. Vous qui êtes si abondant en miséricordes, si magnifique en récompenses, daignez me faire part de ces biens infinis; en sorte que je vous serve désormais d'une manière digne de vous. Nous ne saurions, en effet, vous servir d'une manière qui vous plaise, que par un don de votre grâce toute gratuite. Puissiez-vous donc me pénétrer jusqu'au vif de votre crainte salutaire! Que mon cœur fasse toute sa joie de craindre votre nom; que mon âme défaillant sous le poids de ses péchés s'écrie sans cesse avec Job, cet homme si saint : Votre crainte, ô mon Dieu, m'a presque submergé, comme les flots d'une tempête. O Dieu, source inépuisable de biens, rendez mon esprit et mon cœur assez justes à vos yeux pour vous bénir et pour vous louer. Que je mette toute ma joie à pleurer amèrement toutes mes infidélités, en sorte que vous aimant d'un amour assez parfait pour vous louer dignement, je puisse ressentir au fond de mon cœur, et goûter à longs traits ces douceurs ineffables qu'on ne trouve qu'en vous. Goûtez vous-même, et voyez, s'écrie le saint Prophète, combien le Seigneur est doux. Heureux quiconque met en lui toute son espérance! Heureux le peuple qui connaît le plaisir de l'aimer! Heureux qui se ressent de votre secours, ô mon Dieu, et qui s'élève, au moins d'esprit et de cœur, de cette vallée de larmes jusqu'à la céleste patrie! Heureux, Seigneur, ceux qui habitent votre sainte maison; ils chanteront vos louanges dans toute l'étendue des siècles!

(Saint Augustin. *Méditations*, ch. XXVIII-XXXIV.)

XIII. DIEU, LIEN DES AMITIÉS.

Les témoignages d'affection et les marques de tendresse qui procèdent du cœur de ceux qui s'aiment, et qui se produisent au dehors par leur bouche, par leur langue, par leurs yeux, et par mille autres démonstrations si pénétrantes, sont comme autant d'étincelles du feu de l'amitié, lequel embrase nos âmes, et de plusieurs n'en fait qu'une seule.

C'est là ce qu'on aime dans les amis; et ce que l'on aime de telle sorte que la conscience humaine estime qu'il y a faute, lorsqu'une personne n'aime point celui qui l'aime, ou qu'elle n'est point aimée, à son tour, par celui qu'elle aime, sans que ceux qui s'aiment réclament autre chose l'un de l'autre que des gages d'une affection réciproque. C'est de là que proviennent nos plaintes, et les ténèbres de notre douleur quand la mort nous enlève nos amis. C'est ce qui change en amertume les douceurs dont nous jouissions auparavant. C'est ce qui noie notre cœur dans les larmes, et fait que la perte de la vie de ceux qui meurent, devient la mort de ceux qui survivent.

Seigneur, bienheureux celui qui vous aime, et qui aime son ami en vous, et son ennemi pour l'amour de vous. Car celui-là seul ne perd aucun de ses amis qui n'en aime aucun qu'en celui qui ne se peut jamais perdre. Et qui est celui-là, sinon notre Dieu qui a fait le ciel et la terre, et qui les remplit, parce qu'il les a créés en les remplissant? Nul ne vous perd, Seigneur, que celui qui vous abandonne. Et où peut aller ou s'enfuir celui qui vous abandonne, sinon de vous favorable, à vous-même irrité et en colère? Car où ne rencontre-t-il pas votre loi vengeresse, votre loi qui est la vérité, comme vous êtes vous-même la vérité?

Dieu des vertus, convertissez-nous, montrez-nous votre visage et nous serons sauvés. Car de quelque côté que se tourne l'âme de l'homme, et quoi qu'elle recherche pour y trouver son repos, elle ne rencontre que des douleurs jusqu'à ce qu'elle se repose en vous, encore que les choses qu'elle cherche hors d'elle et hors de vous soient toutes belles, parce qu'elles sont vos créatures, qui ne seraient rien si elles n'avaient reçu de vous tout ce qu'elles sont. Elles naissent, et elles meurent : en naissant elles commencent d'être, elles croissent ensuite pour arriver à la perfection de leur nature, et elles n'y sont pas plutôt parvenues qu'elles vieillissent et qu'elles meurent. Car tout dépérit en ce monde; tout est sujet à la défaillance et à la mort. Ainsi vos créatures ne sont pas plutôt nées, qu'elles tendent en croissant à un être plus parfait; et plus elles se hâtent d'être plus parfaitement tout ce qu'elles sauraient être, plus elles se hâtent de n'être plus. Telle est leur nature; c'est tout ce qu'elles ont reçu de vous, et tout ce qu'elles en doivent recevoir, puisqu'elles tiennent à des choses qui ne peuvent subsister toutes en un même temps, mais qui en s'écoulant et en se succédant les unes aux autres, composent ce grand corps de l'univers dont elles sont des parties. C'est de cette même manière que le discours se forme dans notre bouche par une suite de plusieurs sons, puisque, afin qu'il soit achevé, il faut qu'aussitôt qu'une parole a été prononcée, elle passe pour donner lieu à une autre.

Que mon âme vous loue de toutes ces choses, ô mon Dieu, mais qu'elle ne s'y attache point par cet amour violent qui la tient captive, lorsqu'elle s'abandonne aux plaisirs des sens. Car comme ces créatures périssables passent et courent à leur fin, elle est déchirée par ces différentes passions qu'elle a pour elles et qui ne cessent de la tourmenter, parce que l'âme désirant naturellement se reposer dans ce qu'elle aime, il est impossible qu'elle

se repose dans ces objets passagers, puisqu'ils n'ont point de subsistance, et qu'ils sont dans un flux et un mouvement perpétuel : ils n'ont pas plutôt paru, qu'ils disparaissent et s'enfuient avec une telle vitesse, que lors même qu'ils sont présents aux sens corporels, les sens ne peuvent les atteindre ni les suivre dans leur course. Ce qui arrive, parce que nos sens sont terrestres et grossiers, comme il fallait qu'ils fussent pour être proportionnés à ce corps pesant et matériel. Ils ont assez de force et d'activité pour recevoir les impressions des choses extérieures, et les rapporter à l'âme qui est la fin à laquelle ils ont été destinés ; mais non pas pour les arrêter dans ce mouvement si rapide, par lequel elles passent du point qui leur est marqué pour commencer d'être, au terme qui leur est assigné pour n'être plus. Car comme c'est votre Verbe, mon Dieu, qui en les créant leur donne tout l'être qui leur est propre, c'est lui aussi qui leur prescrit, et le moment de leur origine pour commencer d'être, et son terme pour n'être plus.

O mon âme, ne te laisse donc pas aller au vain amour des créatures, et prends garde que le bruit et le tumulte de tes vanités et de tes passions pour les choses périssables, ne rendent sourdes les oreilles de ton cœur, et ne l'empêchent d'ouïr la voix de la parole éternelle. Car c'est cette parole éternelle, c'est le Verbe qui te crie du haut du ciel que tu retournes à lui, et c'est en lui que tu trouveras un repos inébranlable, parce que c'est en lui seul que l'amour est assuré de n'être jamais abandonné de l'objet qu'il aime, si lui-même ne l'abandonne le premier. Vois comme les créatures passent toutes, et il faut qu'elles passent afin qu'elles soient suivies des autres, et qu'elles accomplissent par cette succession continuelle le cours de ce monde inférieur et sensible, dont toutes les parties sont fluides et passagères. Mais le Verbe de Dieu ne passe point : Je suis, dit-il, immobile

et immuable. C'est donc en lui, ô mon âme, que tu dois établir ta demeure : c'est à lui que tu dois donner en garde les dons que tu as reçus de lui-même, et t'y résoudre, maintenant que tu dois être lasse d'avoir été si longtemps trompée. Attache-toi désormais à la vérité. Remets en ses mains ce que tu as reçu de ses mains. Tu conserveras tout en la rendant dépositaire de tout. Et de plus tes plaies se refermeront : toutes tes langueurs seront guéries, tes défauts réformés ; ta force se renouvellera ; les choses qui en toi sont sujettes à l'inconstance et au changement ne s'écouleront point hors de toi ; elles ne te porteront pas en bas vers le néant où elles tendent ; mais elles seront immobiles avec toi, étant appuyées sur celui qui est toujours le même, et incapable de changer jamais.

Pourquoi te corrompre en suivant les vicieuses inclinations de la chair ? N'est-ce pas plutôt à la chair à se purifier par ta pureté et à te suivre ? Toutes les choses que tu connais par les sens de cette chair, ne sont que les parties de ce tout que tu ignores, et dont les parties ne laissent pas de te plaire. Mais si tes sens charnels avaient une activité assez étendue pour embrasser et comprendre ce tout, et que Dieu en punition de tes offenses ne les eût point bornés à n'en connaître qu'une faible partie, tu désirerais que ce qui s'en présente à tes yeux passât aussitôt, afin que le reste suivît, et que toutes les parties se succédant l'une à l'autre, et composant la perfection de ce tout, elles te plussent davantage considérées dans leur ensemble. Car il en serait de tous les sens ce qui en est de celui de l'ouïe, par lequel tu entends tout ce que l'on peut dire. Or, tu ne veux pas que les syllabes demeurent fixes ; mais qu'elles passent avec vitesse, afin que les autres leur succèdent, et que tu entendes tout le discours. Par où il paraît clairement que lorsqu'un tout est composé de plusieurs parties, et que ces parties ne subsistent pas toutes ensemble, elles plaisent beaucoup plus lorsqu'on les peut considérer toutes, que lorsqu'on en considère seulement

quelqu'une en particulier. Mais l'auteur de toutes ces créatures passagères est incomparablement plus excellent qu'elles, et il n'est point sujet à passer, parce que rien ne peut lui succéder et remplir sa place. Que si les corps te plaisent, ô mon âme, prends d'eux un sujet de louer Dieu, et porte ton amour vers cet admirable ouvrier qui les a formés : de peur qu'en te plaisant seulement en eux, et n'élevant point ta pensée vers leur auteur, tu ne viennes à lui déplaire toi-même.

Que si les âmes te plaisent, aime-les en Dieu, parce qu'elles sont errantes et muables en elles-mêmes, fixes et immobiles seulement en lui, de qui elles tiennent toute la solidité de leur être, et sans qui elles s'écouleraient et périraient. Ne les aime donc qu'en Dieu, et entraîne vers lui avec toi toutes celles que tu pourras, leur disant : « Voilà celui qui doit être l'objet unique de notre amour; voilà celui que nous devons seul aimer. C'est lui qui a créé toutes choses, et il n'est pas éloigné de nous; car il ne s'en est pas allé après les avoir créées; mais étant toutes procédées de lui, elles sont toutes demeurées en lui. Si on le cherche, on le trouvera au lieu où l'on goûte la vérité; on le trouvera dans le fond du cœur; mais le cœur s'est éloigné de sa présence. Pécheurs, revenez à votre cœur : unissez-vous à celui qui vous a créés ; attachez-vous fortement à lui, et vous serez inébranlables; reposez-vous en lui, et rien ne troublera votre repos. »

Pourquoi vous égarez-vous dans des chemins rudes et difficiles? Où allez-vous? Le bien que vous aimez vient de lui; mais ce bien n'est doux et agréable que lorsque vous l'aimez pour lui et en lui, et c'est avec justice qu'il se convertit en amertume pour ceux qui l'aiment injustement, lorsqu'ils se séparent de celui de qui procèdent ce bien et les autres biens. Pourquoi allez-vous errant çà et là par des chemins âpres et pénibles ? Le repos n'est pas où vous le cherchez. Vous avez raison de le chercher; mais

il n'est pas où vous le cherchez. Vous cherchez une vie heureuse dans la région de la mort : vous ne l'y trouverez pas. Car comment trouverait-t-on la vie heureuse où l'on ne trouve pas même la vie?

Celui qui est notre véritable vie est descendu ici-bas : il a souffert notre mort, et a fait mourir notre mort même par l'abondance de sa vie; il a tonné en criant que nous retournions d'ici à lui dans le secret où habite sa dignité, et d'où il est venu à nous lorsqu'il est descendu dans le sein de la bienheureuse Vierge, où il a épousé la nature humaine, cette chair mortelle qu'il devait rendre immortelle, et d'où il est sorti comme l'époux de sa couche nuptiale, marchant à grands pas comme un géant qui se hâte d'arriver jusqu'au bout de sa carrière. Car il ne s'est point arrêté, mais il a toujours couru en criant par ses paroles, par ses actions, par sa vie, par sa mort, par sa descente aux enfers, par son ascension dans le ciel; et ne criant autre chose, sinon que nous retournions à lui. Il a disparu de devant nos yeux, afin que nous revenions à notre cœur, et que là nous le trouvions. Il s'en est allé, et néanmoins il est ici. Il n'a pas voulu demeurer plus longtemps avec nous, et toutefois il ne nous a pas abandonnés : car il s'en est allé au lieu d'où il n'était jamais parti, parce que c'est lui qui a créé le monde, et qui était en ce monde, et qui est venu dans le monde sauver les pécheurs.

C'est donc à lui que mon âme confesse toutes ses misères, afin qu'il lui plaise de la guérir; car c'est lui qu'elle a offensé. Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur endurci? Se peut-il qu'après que la vie est descendue vers vous, vous ne vouliez pas monter vers elle pour trouver la vie en elle? Mais où êtes-vous montés lorsque vous vous êtes élevés au-dessus de vous-mêmes par l'enflure de l'orgueil, et avez porté vos têtes jusque dans le ciel? C'est de là que vous devez descendre par l'humilité, afin de monter ensuite, et de monter

vers Dieu, puisqu'en vous élevant contre lui vous n'étiez pas montés vers lui, mais tombés dans le fond d'un précipice. Répète-leur ces choses, ô mon âme, afin qu'ils pleurent dans cette vallée de larmes ; et entraîne-les ainsi avec toi vers Dieu. Tu les entraîneras vers lui, si c'est par l'esprit de Dieu que tu leur parles ; et tu leur parleras par l'esprit de Dieu, si tes paroles sont enflammées du feu de la charité.

Mais moi, je ne comprenais pas alors ces vérités ; je me précipitais dans l'abîme, et je n'aimais que les beautés basses et périssables.

(Saint Augustin. *Confessions*, liv. IV, ch. IX-XIII.)

XIV. DIEU, SOURCE DU BONHEUR.

Augustin Évêque, serviteur de Jésus-Christ et de tous ceux qui servent ce divin Sauveur, à son cher fils Macédonius, salut dans le même Seigneur Jésus-Christ.

Quoique je ne reconnaisse point en moi cette sagesse dont vous me louez, je ne laisse pas de vous être très-reconnaissant de l'affection si vive et si pure qui vous inspire un tel langage : je vous en remercie autant que je le puis ; et je ressens une extrême joie de ce que mes ouvrages plaisent à un homme de si grand mérite. Mais j'en ai encore bien davantage de voir votre cœur, touché de l'amour de l'éternité et de la vérité, soupirer après ce céleste et bienheureux empire, dont Jésus-Christ est le prince, et dans lequel seul se trouve la vie immortelle et la félicité parfaite, que nous y posséderons un jour, si nous vivons ici-bas dans la rectitude et la piété. A mesure que vous en approchez davantage, et que l'ardeur que vous avez de la posséder augmente, l'affection qui m'unit à vous augmente aussi en même temps. Car c'est de là que naît la véritable amitié, qui ne doit pas rouler sur des intérêts temporels, mais sur un amour tout pur et tout gratuit ; et il ne nous faut compter pour nos véritables amis que ceux de qui la vérité est la première et la principale amie, ce qui ne se peut faire si on ne l'aime gratuitement.

On trouve dans les écrits mêmes des philosophes assez de choses sur ce sujet, mais on n'y trouve point la piété véritable, c'est-à-dire le véritable culte du vrai Dieu, d'où se doivent prendre toutes les règles de la bonne vie. Et cela ne vient, selon moi, que de ce qu'ils ont prétendu se faire et se procurer eux-mêmes une vie heureuse ; et qu'au lieu de la demander à Dieu, ils l'ont regardée

comme un objet à quoi ils pouvaient parvenir par leur industrie, quoiqu'il n'y ait que Dieu qui nous la puisse procurer.

Car il n'appartient de faire l'homme heureux qu'à celui qui a fait l'homme, et qui ayant donné aux bons et aux méchants, non-seulement l'être qui leur est commun avec toutes les autres créatures, mais encore la raison qui les rend hommes, les sens et les autres facultés qui les mettent en état d'agir, la force et la santé par où ils subsistent, et tout ce que la terre produit, où ils trouvent abondamment de quoi fournir à tous leurs besoins, se donnera enfin lui-même aux bons pour les rendre heureux, après leur avoir accordé cette bonté même, qui est comme tout le reste un effet de sa libéralité.

Mais pour ceux qui au milieu des misères de cette vie, dans ce corps mortel, sous le poids de cette chair corruptible, ont prétendu se faire à eux-mêmes une vie heureuse dont ils seraient les auteurs, où ils arriveraient par leur propre vertu, et qu'ils se croyaient même sur le point d'atteindre à chaque moment, au lieu de la demander à celui qui est la source de toute vertu, et de ne l'attendre que de lui, ils n'ont eu garde de le trouver ce Dieu qui résiste aux superbes, et que leur orgueil éloignait d'eux.

Aussi en sont-ils arrivés à ce point d'erreur et d'extravagance de dire d'un côté, que le sage était heureux jusque dans le taureau de Phalaris, et de l'autre, qu'il devait, en quelques cas, s'ôter à lui-même cette vie qu'ils prétendaient être heureuse. Car lorsque la douleur est venue à un certain degré, ils veulent qu'on quitte la vie; et que, pour se délivrer de ce que l'on souffre, on se donne la mort à soi-même. Je ne m'arrêterai point à démontrer quel crime c'est à un homme que de se tuer lui-même, non-seulement quand il est innocent, mais quelque criminel qu'il pût être. Je demande seulement que l'on considère, de sens rassis et avec un esprit revenu des fougues de l'orgueil, comment on peut appeler heu-

reuse une vie que le sage est contraint de s'arracher de ses propres mains, au lieu de la conserver et d'en jouir.

Il y a, comme vous savez, un endroit remarquable sur ce sujet dans Cicéron, vers la fin du cinquième livre des Tusculanes. Il parle de l'aveuglement corporel, et soutient que le sage, quoique aveugle, peut être heureux par un grand nombre de choses agréables qu'il peut entendre; et que, quand il serait sourd, il serait également heureux par un grand nombre de choses agréables qu'il pourrait voir. Il n'a osé dire néanmoins que le sage serait heureux quand il serait tout à la fois aveugle et sourd ; mais seulement que quand on ajouterait à cette privation de la vue et de l'ouïe les plus cruelles douleurs, toujours pourrait-il s'en délivrer en s'ôtant la vie, si elles ne la lui ôtaient pas, et gagner par sa vertu le port de l'insensibilité.

Si le sage cède donc aux grandes détresses, s'il y succombe jusqu'à ne pouvoir s'empêcher de s'ôter la vie à lui-même, à qui ne l'ôtera-t-il point pour le délivrer de pareils maux? Cicéron a-t-il oublié que le sage est toujours heureux; qu'il fait lui-même le bonheur de sa vie, et que nulle calamité ne saurait lui ravir ce bonheur? Qu'est-elle donc devenue cette vie heureuse du sage lorsque, se trouvant aveugle, sourd, et accablé de douleurs, il se donne la mort à lui-même? Car, si avec tous ces maux le sage est encore heureux, il résulte du raisonnement de tous ces grands hommes qu'il y a telle vie heureuse que le sage ne saurait supporter, ou, ce qui est encore plus absurde, qu'il y a telle vie heureuse que le sage ne doit pas supporter, et qu'il lui faut trancher et s'arracher à lui-même par le fer, par le poison, ou par quelque autre sorte de mort qui lui permette de gagner le port de l'insensibilité, en le précipitant dans le néant, selon l'opinion insensée des Épicuriens et de quelques autres, ou en lui procurant ce bonheur suprême d'être délivré d'une vie heureuse comme du plus grand de tous les maux.

O excès! ô extravagance de l'orgueil humain! Si le sage possède une vie heureuse jusque dans les plus cruelles douleurs, pourquoi n'y demeure-t-il pas pour jouir de son bonheur; et s'il est misérable, dans cet état, pourquoi faut-il que son orgueil l'empêche de l'avouer? Pourquoi ne s'adresse-t-il pas à Dieu? Que n'implore-t-il le secours de ce Dieu qui n'a pas moins de miséricorde que de justice, et qui peut ou détourner ou adoucir les misères de cette vie, ou donner la force de les supporter, ou même nous en délivrer entièrement, et nous faire passer des maux qui nous accablent ici-bas à une vie véritablement heureuse, où le mal n'a point d'accès, et où l'on possède le souverain bien sans le pouvoir perdre?

C'est en quoi consiste la récompense de ceux qui servent Dieu avec piété, et c'est l'espérance de cette vie bienheureuse qui fait que nous nous proposons un exercice de patience, plutôt qu'un sujet de plaisir, dans cette vie passagère et mortelle, dont nous ne supportons les maux avec un véritable courage, comme il faut les supporter, que lorsque la grâce de Dieu nous soutient par une sainte joie, et une espérance fidèle fondée sur la fidélité des promesses de Dieu. C'est à quoi l'Apôtre nous exhorte quand il dit : « Réjouissez-vous dans votre espérance, et soyez patients dans les afflictions. » Car s'il parle d'abord de cette joie que donne l'espérance, c'est pour nous apprendre qu'elle est le principe de la patience qui doit nous soutenir dans les afflictions. C'est à cette espérance que je vous exhorte par Jésus-Christ Notre-Seigneur; car c'est ce que ce divin maître est venu nous inspirer lorsqu'il a caché la majesté de sa divinité sous les voiles d'une chair passible et mortelle. Et il ne s'est pas contenté de nous l'enseigner par l'oracle de sa parole, il l'a encore établi et confirmé par sa passion et sa résurrection. Par l'une, il nous a montré jusqu'où doit aller notre patience, et par l'autre quelle est la récompense qu'il nous en faut attendre. C'est à quoi ces faux sages au-

raient pu atteindre s'ils n'avaient point été enflés d'un orgueil qui les a sollicités à de pénibles mais inutiles efforts, pour faire ici-bas une vie heureuse, quoique ce bonheur qu'ils cherchaient ne puisse venir que de Dieu, qui l'a promis après cette vie à ceux qui le serviraient fidèlement. Car Cicéron même, dans un autre endroit où il parle avec plus de sens, a reconnu que « cette vie n'est qu'une mort, dont il serait aisé, » dit-il, « d'étaler et de déplorer les misères. » Si elle est déplorable, comment peut-on la trouver heureuse; et dès là qu'elle est déplorable, n'est-elle pas malheureuse? Accoutumez-vous donc, mon cher Macédonius, à vous contenter d'être heureux ici-bas par l'espérance, afin de l'être un jour en effet, lorsque ceux qui auront persévéré dans la piété recevront la félicité éternelle pour récompense.

Si la longueur de cette lettre vous fatigue, c'est à vous-même que vous devez vous en prendre, puisque la sagesse que vous m'attribuez est ce qui m'a donné lieu d'entamer ce discours, non pour faire parade de ce que je puis avoir de sagesse, mais pour vous montrer quelle doit être la véritable sagesse, qui consiste, en cette vie, dans le vrai culte du vrai Dieu, dont nous recueillerons pour fruit, dans les siècles futurs, la véritable et parfaite félicité du ciel, en retour de notre persévérante piété ici-bas. Si cette sagesse, qui est la seule véritable, est en moi en quelque degré, c'est de Dieu que je la tiens, et je n'ai jamais prétendu y arriver par moi-même. La confiance que je mets en lui me fait espérer qu'il achèvera ce que j'ai la joie de voir de bien en moi; comme l'humilité m'oblige de reconnaître que c'est lui qui l'a commencé; et je tâche de ne manquer ni de foi ni d'espérance touchant ce qu'il ne m'a pas encore donné, ni de reconnaissance à l'endroit de ce qu'il lui a plu de m'accorder.

Car c'est uniquement de sa grâce, et non point de mes mérites ni de mon industrie, que je tiens tout ce que je

puis avoir de bon. C'est ce que j'ai soin de me remettre sans cesse devant les yeux, sachant que de très-grands et de très-excellents esprits sont tombés d'autant plus bas dans le précipice de l'erreur, qu'ils marchaient avec plus de confiance en leurs propres forces, sans songer à implorer le secours de Dieu, afin qu'il lui plût de les conduire et de leur montrer le chemin. Et qu'est ce que les mérites des hommes, quels qu'ils puissent être, puisque cet homme qui seul a été exempt de tout péché, et qui est venu délivrer les hommes de leurs péchés, et leur départir, non la récompense de leurs mérites, mais une grâce toute gratuite, les a tous trouvés pécheurs?

Si donc nous sommes touchés du désir de la véritable vertu, disons avec David à ce divin Sauveur : « Je vous aimerai, ô mon Seigneur, qui êtes toute ma vertu. » Et si nous voulons être heureux, comme nous ne saurions ne le pas vouloir, tenons-nous fidèlement à ce que le même Prophète nous apprend par ces belles paroles : « Heureux celui dont le nom du Seigneur est toute l'espérance, et qui ne daigne pas seulement regarder ce que le monde lui présente, qui n'est que folie, mensonge et vanité. » Or, quelle est la vanité, le mensonge et la folie d'un homme mortel, qui, tout accablé qu'il est de toutes les misères à quoi l'expose une chair corruptible et un esprit sujet à changer, tout chargé qu'il est de tant de péchés, battu de tant de tentations, sujet à se corrompre en tant de manières, destiné à des supplices si horribles mais si justes, prétend néanmoins pouvoir être heureux par lui-même, lui qui n'est pas même capable de garantir de l'erreur ce qu'il y a de plus noble en lui, c'est-à-dire son intelligence et sa raison, si Dieu qui est la lumière de l'esprit, ne l'assiste et ne l'éclaire.

Loin de nous par conséquent la vanité, la folie et le mensonge des faux philosophes, puisque nous ne pouvons espérer ni vertu, s'il ne plaît à Dieu de nous aider, ni bonheur, s'il ne lui plaît de nous faire jouir de lui et

d'absorber, pour ainsi dire, par le don de l'immortalité et de l'incorruptibilité, tout ce qu'il y a en nous de corruptible et de muable ; car c'est là ce qui nous met dans l'impuissance d'être heureux, et c'est la matière et la source de toutes nos misères.

Mais comme je sais que vous aimez le bien de l'État, remarquez, je vous prie, mon cher Macédonius, combien il est clair, par l'Écriture, que ce qui fait le bonheur des États n'est point différent de ce qui fait le bonheur de l'homme. C'est ce que le saint roi David nous déclare lorsque plein de l'esprit de Dieu, il s'écrie, dans la ferveur de sa prière : « Délivrez-moi de la main des enfants étrangers, de la bouche desquels il ne sort que des paroles de mensonge, dont la main droite est une main d'injustice et d'iniquité, et qui ne cessent de dire : Qu'on voie croître nos enfants comme de nouvelles plantes, que nos filles soient parées comme un temple magnifique, que nos celliers soient pleins jusqu'à regorger de l'un dans l'autre, que nos brebis soient fécondes et produisent des agneaux en abondance, que nos bœufs soient gras, qu'on n'aperçoive point de ruines dans nos maisons, qu'on ne passe point sur nos héritages, qu'on n'entende point de gémissements ni de plaintes dans nos places publiques. Ils appellent heureux le peuple qui jouit de tous ces biens, mais plutôt heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu! »

Vous voyez donc que si un peuple est heureux par l'amas de tout ce qui compose une félicité temporelle, ce n'est qu'au gré des « enfants étrangers, » c'est-à-dire de ceux qui n'ont point de part à la régénération par laquelle nous sommes devenus enfants de Dieu, et de la *main* de qui David priait Dieu de le délivrer, afin de n'être point entraîné dans leurs péchés, en partageant cette idée fausse et impie du bonheur de l'homme. Car « s'il ne sort de leur bouche que des paroles de mensonge, » c'est en ce qu'ils appellent heureux ceux qui jouissent de ces sortes de biens qu'il énumère et qui composent la

seule sorte de félicité que les amateurs du monde connaissent ; et si « leur main droite est une main d'iniquité, » c'est en ce qu'ils mettent à la droite ce qu'il faut mettre à la gauche, c'est-à-dire qu'ils placent au premier rang ce qui ne se doit placer qu'au dernier. Car quoiqu'on possède de ces sortes de biens, ce n'est pas par là qu'on se doit trouver heureux : il faut les tenir dans l'assujettissement et non pas nous y laisser assujettir, il faut qu'ils nous suivent et non pas qu'ils nous mènent.

Or, comme si l'on avait dit à David : vous demandez à Dieu qu'il vous délivre de ces « enfants étrangers, » au gré desquels un peuple est heureux quand il possède de ces sortes de biens, et qu'il ne vous confonde pas avec eux ; mais vous, qu'en pensez-vous ? Quel est, selon vous, le peuple qui est heureux ? Il ne répond pas en disant : Heureux le peuple qui a trouvé dans son propre fonds de quoi être vertueux. Et toutefois il aurait désigné par là un peuple d'un caractère bien différent de celui qui place le bonheur de la vie dans les choses sensibles et corporelles ; mais il serait toujours demeuré dans le détroit de la vanité, du mensonge et de la folie, « car maudit est celui, dit un Prophète, qui met son espérance en l'homme, » et par conséquent en lui-même aussi bien que dans les autres, puisque chacun est homme comme les autres. Pour franchir donc tout d'un coup tout ce qui n'est que folie, mensonge et vanité, et trouver la vie heureuse où elle est véritablement, « un peuple heureux, nous dit David, c'est celui dont le Seigneur est le Dieu. »

Vous voyez, par conséquent, où l'on doit chercher ce que les savants et les ignorants désirent également, mais ce que la plupart ne trouvent point, parce que leur orgueil et l'égarement de leur esprit les empêche de voir de qui on le peut attendre, et à qui il faut le demander. L'Écriture reprend tout à la fois, dans un même passage des psaumes, et ceux qui, se confiant dans leur propre vertu, cherchent leur bonheur en eux-mêmes, et ceux qui

se glorifient dans l'abondance de leurs richesses, c'est-à-dire et les philosophes profanes et ceux qui, trop grossiers pour être capables des sentiments même de cette fausse philosophie, ne trouvent heureux que les peuples qui sont dans l'abondance des biens de la terre. C'est donc à celui qui nous a créés, c'est-à-dire au Seigneur notre Dieu, que nous devons demander et la vertu dont nous avons besoin pour surmonter les maux de cette vie, et cette autre vie souverainement heureuse dont nous puissions jouir à jamais après celle-ci. En suivant ces maximes, nous pourrons dire que nous pratiquons, et à l'égard de la vertu, et à l'égard de ce qui en est la récompense, cet important avis du grand Apôtre, que « celui qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur. » Voilà ce que nous avons à souhaiter, et pour nous-mêmes et pour la république dont nous sommes citoyens. Car ce qui fait le bonheur des États ce n'est autre chose que ce qui fait le bonheur de l'homme, puisqu'un État n'est qu'une multitude d'hommes, lesquels sont unis les uns avec les autres par le lien de la société.

Si donc toute la prudence par où vous tâchez de maintenir les choses dans l'ordre, et d'être utile aux hommes, si toute la force qui vous soutient inébranlable contre toutes les entreprises des méchants, si toute la tempérance qui vous permet de résister au torrent de la corruption, si toute la justice qui reluit dans l'intégrité de vos jugements et qui vous porte à rendre à chacun ce qui lui appartient, si tout cela, dis-je, ne va qu'à garantir ceux que vous prétendez servir, de ce qui pourrait menacer leur corps et leur vie, à assurer leur repos contre les violences des pervers, à faire que leurs enfants croissent comme de jeunes plantes, que leurs filles soient parées comme un temple magnifique, que leurs celliers regorgent de provisions, que leurs brebis soient fécondes, que leurs bœufs soient gras, que nulle ruine ne défigure leurs héritages, qu'on n'entende point de clameurs dans

leurs places publiques, qu'il n'y ait parmi eux ni querelle ni procès; vos vertus ne seront non plus de véritables vertus, que le bonheur de ceux pour qui vous travaillez, ne sera un véritable bonheur. Je ne crains point de vous le déclarer ; et cette pudeur, que vous louez dans votre lettre avec des termes si pleins de bonté, ne m'en doit point empêcher. Je vous répète donc que si dans les fonctions de votre charge, où vous paraissez muni des vertus que j'ai mentionnées, vous n'avez pour but que de garantir les hommes de tout ce qui pourrait leur causer des douleurs selon la chair, sans vous mettre en peine à quoi ils rapportent ce repos que vous tâchez de leur procurer, c'est-à-dire, pour m'expliquer plus clairement, sans vous inquiéter de quelle sorte ils rendent au vrai Dieu le service qui lui est dû (car ce n'est que pour avoir plus de moyens de le lui rendre qu'une vie tranquille est désirable, et c'est tout le fruit qu'on en peut tirer), toutes vos peines ne vous serviront de rien pour la vie où se trouve la véritable félicité.

Vous jugerez peut-être que je parle trop hardiment, et que j'oublie cette retenue et cette modestie que j'ai coutume de garder dans les lettres où il s'agit d'intercéder pour les criminels ; mais cette modestie même, qui n'est autre chose qu'une certaine crainte de blesser et de déplaire, doit céder ici à une autre crainte bien plus forte. Car je craindrais et de déplaire à Dieu et de manquer à l'amitié que vous avez bien voulu contracter avec moi, si j'étais plus réservé à vous donner des avis si salutaires.

Quand il s'agit d'intercéder pour les autres auprès de vous, je ne saurais me tenir trop exactement dans les bornes d'une juste réserve; mais quand c'est pour vous-même, je dois me donner d'autant plus de liberté que je professe plus d'amitié pour vous, et je ne puis dire que j'en ai qu'autant que je suis fidèle à ce que je vous dois. D'ailleurs, dans ces excuses même, ne reconnaissez-vous pas cette retenue que je paraissais avoir oubliée?

Et s"il est vrai, comme vous me l'avez écrit, qu'elle triomphe des plus grandes difficultés et qu'il n'y ait rien qui produise autant d'effet sur le cœur des honnêtes gens, qu'elle me soit donc d'un aussi grand secours auprès de vous pour vous-même que pour les autres, afin que j'aie la consolation de vous voir tout entier à celui qui m'a mis en état de vous parler avec tant d'ouverture et de confiance. C'est ce que j'espère avec d'autant plus de confiance que les vérités que je tâche de vous insinuer ne doivent pas être inaccessibles à un esprit déjà orné et enrichi, comme le vôtre, de tant de présents du ciel.

Car si, connaissant qui est celui de qui vous tenez les vertus qu'on découvre en vous, et étant fidèle à lui en rendre grâces, vous rapportez à son culte tout ce qu'elles vous inspirent dans l'accomplissement même de votre charge; si vous employez, pour un tel objet, et les exemples d'une sainte vie et tout ce que vos fonctions vous mettent en état d'accorder de protection aux uns et d'imprimer de terreur aux autres, encourageant de la sorte au service de Dieu tous ceux qui sont soumis à votre autorité, et que, par le repos que vous tâchez de leur procurer, vous n'ayez en vue que de leur donner plus de moyens d'arriver à celui en qui seul ils peuvent trouver la véritable félicité; vos vertus seront de véritables vertus, et venant à croître et à se perfectionner par le secours de celui dont la libéralité vous les a départies, elles vous feront sûrement parvenir à la vie heureuse, qui n'est autre que celle que nous posséderons dans l'éternité. La prudence n'aura plus alors à discerner le bien du mal, parce qu'il n'y aura plus de mal; la force n'aura plus d'adversité à supporter, parce qu'il n'y aura plus rien qui nous traverse : la tempérance n'aura plus de cupidités à combattre, parce que la cupidité sera éteinte; la justice n'aura plus d'oppressions à réprimer, ni de misères à soulager, parce qu'il n'y aura plus d'opprimés, ni de misérables. Il n'y aura donc plus qu'une seule vertu, et ce sera tout un que

la vertu et la récompense de la vertu. C'est ce que nous apprend le saint roi David lorsque, embrasé de l'amour de cet unique bien, il s'écrie : « Mon bien est de vous être uni, ô mon Dieu ! » Voilà ce qui vous mettra en possession et de la véritable et parfaite sagesse, et de la vie véritablement heureuse, qui consiste à avoir atteint le bien souverain et éternel; la consommation de notre bonheur étant d'être unis pour jamais à ce souverain bien.

Mais, quoiqu'il n'y ait plus alors qu'une seule vertu, on peut l'appeler et prudence, parce que ce sera avec choix et avec connaissance que nous nous tiendrons unis à ce bien ineffable que rien ne nous pourra plus ôter; et force, parce que nous y serons attachés si étroitement, que rien ne nous en pourra jamais séparer; et tempérance, parce que nous n'y serons unis que par un amour chaste et incapable de nous corrompre; et justice, parce que c'est dans cette union même que consiste ce parfait assujettissement à Dieu, où les lois de sa justice éternelle veulent que nous soyons.

Dans cette vie même la vertu n'est autre chose que l'amour de ce qu'il faut aimer : le savoir discerner, c'est ce qu'on appelle prudence; n'en pouvoir être détourné par aucun mal, par aucun plaisir, par aucun orgueil, c'est ce qu'on nomme force, tempérance et justice. Et que pouvons-nous choisir pour objet principal de notre amour que le plus grand de tous les biens ? Et quel est-il ? C'est Dieu, qui est tellement notre souverain bien, que d'aimer quelque autre chose ou plus, ou autant que lui, c'est ne savoir pas nous aimer nous-mêmes. Car notre état est d'autant meilleur, que nous nous portons avec plus d'impétuosité vers ce qu'il y a de meilleur. Mais ce ne sont point nos pas, c'est notre amour qui nous porte vers ce bien suprême, et il nous sera d'autant plus intimement présent, que l'amour qui nous y porte sera plus pur. Nul espace ne contient ni n'enferme ce bien ineffable; et comme il est présent partout, et tout entier partout, ce

ne sont point nos pieds qui nous acheminent vers lui, mais nos mœurs; et nos mœurs dépendent non de la qualité de nos connaissances, mais de celle de notre amour. Car nos mœurs ne sont bonnes ou mauvaises, que selon que nous sommes possédés d'un bon ou d'un mauvais amour. Comme c'est donc par la dépravation et la tortuosité de notre cœur, pour parler ainsi, que nous sommes loin de Dieu, qui est la rectitude même, c'est l'amour de cette rectitude qui nous redresse, et qui nous met en état de nous unir à lui.

Si nous savons déjà, par conséquent, nous aimer nous-mêmes, c'est-à-dire, si nous aimons Dieu, travaillons de toutes nos forces à porter vers ce bien souverain ceux que nous aimons comme nous-mêmes. Car Jésus-Christ, c'est-à-dire la vérité même, nous apprend que la Loi et les Prophètes sont compris dans le double commandement d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de tout notre esprit, et notre prochain comme nous-mêmes. Quand il dit « notre prochain, » il n'entend pas seulement ceux qui nous sont unis par le lien du sang, mais tous ceux à qui nous tenons par le don commun de la raison, qui lie tous les hommes dans une même société. Car si l'argent de plusieurs négociants mis en commun les peut faire entrer en société, combien plus forte et plus intime doit être la société qu'établit entre les hommes la nature qui leur est commune par une loi bien supérieure à celle du commerce, c'est-à-dire, par la loi de la naissance?

C'est ce que la lumière de la vérité, dont les excellents esprits ont toujours été éclairés, a révélé au poëte comique. Car dans une de ses pièces, où deux vieillards sont en scène, après avoir fait dire à l'un : « Vos propres affaires vous laissent-elles tant de loisir que vous puissiez vous mettre en peine de celles des autres, qui ne vous concernent point? » Térence fait répondre au second : « Je suis homme, et rien de ce qui regarde les hommes

ne m'est étranger; » à quoi l'on rapporte que tout le théâtre applaudit tout d'une voix. Car, quoiqu'il fût rempli de gens ignorants et de mauvais sens, il ne se trouva personne, dans toute cette multitude, à qui une impression secrète, gravée naturellement dans le fond de l'âme, ne fît sentir qu'étant homme, il n'y avait point d'homme qu'il ne dût regarder comme son prochain.

De là vient qu'encore que l'homme, par cet amour à quoi l'oblige la loi de Dieu, doive aimer et Dieu, et lui-même, et le prochain; Jésus-Christ n'en a pas fait trois préceptes, mais deux seulement qui renferment la « Loi » et « les Prophètes, » et qui sont d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de tout notre esprit, et le prochain comme nous-mêmes; afin que nous comprissions que l'amour dont nous devons nous aimer nous-mêmes n'est point différent de celui dont nous aimons Dieu. Car s'aimer d'un autre amour, c'est se haïr plutôt que s'aimer, puisque l'homme devient injuste, et perd l'éclat de tout ce qu'il pouvait avoir de justice et de sainteté, lorsque se détournant du souverain bien, il se tourne vers les biens inférieurs, quels qu'ils puissent être, c'est-à-dire vers lui-même aussi bien que vers tous les autres biens incapables de le satisfaire; et par là se vérifie en lui cette parole de l'Écriture : « Celui qui aime l'iniquité, se hait lui-même.» Comme donc nous ne nous aimons nous-mêmes, qu'autant que nous aimons Dieu, il n'était pas nécessaire d'ajouter le précepte de nous aimer nous-mêmes, à celui qui nous ordonne d'aimer Dieu, puisque aimer Dieu c'est nous aimer. Il faut, par conséquent, que l'homme aime Dieu et son prochain, puisque ces deux commandements comprennent la Loi et les Prophètes; et il faut qu'il aime son prochain comme il s'aime lui-même, c'est-à-dire qu'il convie et qu'il porte tous les hommes, autant qu'il pourra, soit par ses enseignements, soit par ses bienfaits, soit par ses réprimandes, à aimer et à servir Dieu.

Voilà quel est le bien de l'homme : s'y porter par un choix de lumière et de connaissance, c'est être prudent; n'en pouvoir être détourné par aucune adversité, c'est être fort; ne le quitter pour aucun plaisir, c'est être tempérant; ne s'en éloigner par aucun mouvement d'orgueil, c'est être juste. C'est par le don de ces vertus, lesquelles nous sont communiquées par la grâce de Jésus-Christ notre médiateur, Dieu comme son Père, et homme comme nous, qui, d'ennemis de Dieu que nous étions par nos péchés, nous a réconciliés avec lui par l'infusion de son esprit et de sa charité; c'est, dis-je, par le don de ces vertus que nous menons ici-bas une bonne vie, et que nous en méritons la récompense, qui consiste dans la vie heureuse, et par conséquent éternelle, puisque rien ne saurait être heureux s'il n'est éternel.

Les vertus du ciel et les vertus d'ici-bas sont donc les mêmes; mais ici nous nous y exerçons et nous y avançons, et là nous les posséderons dans toute leur plénitude : ici elles font nos mérites, et là elles feront notre récompense : ici nous en pratiquons les actions, et là nous jouirons de ce qui en est la fin. Si donc les justes et les saints sont heureux dès à présent jusque dans les plus cruels tourments, où la grâce de Dieu soutient leur patience, ce n'est que par l'espérance d'arriver à ce bienheureux terme; et ils ne le seront en effet que lorsqu'ils l'auront atteint. Car s'ils étaient pour toujours en proie à ces tourments, la droite raison ne nous permet pas de douter qu'ils ne dussent être malheureux avec toutes leurs vertus.

La piété, qui n'est autre chose que le vrai culte du vrai Dieu, est, par conséquent, utile à tout; c'est-à-dire et à détourner ou adoucir les maux de cette vie et à nous ouvrir le chemin de l'autre, où nous n'aurons plus de maux à endurer, et où nous jouirons à jamais du bien souverain et éternel. C'est pourquoi je vous y exhorte, mon cher Macédonius, autant que je le puis, et comme je m'y exhorte

moi-même. Ayez donc soin de vous établir de plus en plus, et de persévérer dans la piété, dont il paraît que vous êtes déjà touché, et à quoi vous croyez devoir faire servir votre dignité même, comme le témoignent ces belles paroles d'un de vos édits, rendu par vous pour ramener les Donatistes à la paix et à l'unité de Jésus-Christ. « C'est de votre bien dont il s'agit, leur dites-vous ; c'est pour vous que travaillent et les évêques de la communion orthodoxe, et l'empereur même, et ceux qui sont, comme nous, dépositaires d'une partie de son autorité, » sans compter plusieurs autres endroits du même édit, qui prouvent si bien que les soins de la république de la terre ne vous empêchent pas de penser à celle du ciel. C'est là ce qui me permet d'espérer que ce long discours où je suis entré avec vous sur les véritables vertus, et sur la vie véritablement heureuse ne vous sera pas fastidieux, quelque absorbé que vous soyez par votre emploi ; puisque la force et l'étendue de votre esprit sont si grandes, que sans négliger les fonctions qui vous sont confiées, vous faites vos plus douces et vos plus agréables occupations de ce qui regarde l'autre vie.

(Saint Augustin. *Lettre CLV*[e].)

XV. DIEU, SOUVERAIN BIEN.

AMBROISE A IRÉNÉE, SALUT.

Lorsque, pendant ma lecture, j'eus donné un peu de repos à mon esprit, et interrompu mon travail, je commençai à réfléchir sur ce verset que nous avions chanté durant les veilles du soir : « Le plus beau des enfants des hommes, que les pieds de ceux qui l'annoncent sont beaux! » Et véritablement il n'est rien de plus beau que ce souverain bien dont la prédication même reflète les splendeurs, surtout lorsqu'on persévère à répandre la divine parole, et à la prêcher en suivant les traces des Apôtres. Mais qui sont ceux qui ont le courage de s'acquitter de cette glorieuse fonction? Ce sont ces hommes excellents à qui Dieu a donné non-seulement d'annoncer Jésus-Christ, mais aussi de souffrir pour lui.

Pour nous, portons autant que nous pouvons les regards de notre esprit vers ce souverain bien si beau, si charmant, si bon; ne nous occupons que de lui, attachons-nous-y fortement, afin que notre âme soit embellie par sa lumière et par son éclat, et que notre entendement en soit pénétré : car si nos yeux affaiblis par quelque accident se recréent en contemplant la verdure d'une campagne, si par la vue d'une forêt et d'une colline couverte de gazon, ils se soulagent de ce qui avait causé leur maladie, si leurs paupières et leurs orbites semblent se ranimer, combien plus est lumineux et brillant l'œil de notre âme lorsqu'il voit ce souverain bien, qu'il s'en occupe fortement, et qu'il s'en nourrit, en sorte que ce qui est écrit s'accomplisse : « Que mon âme soit remplie, et comme rassasiée et engraissée. » Enfin celui qui connaît parfaitement les âmes de son troupeau, a soin que les

campagnes où il les paît soient couvertes d'herbes abondantes; car de gras pâturages rendent les agneaux plus gras et le lait plus salubre; c'est de ces pâturages dont ont usé « les riches qui ont mangé et qui ont adoré, » d'autant que les pâturages de la foi où le saint de Dieu est placé sont excellents.

Il y a donc un foin dont se nourrissent les troupeaux de brebis qui portent les toisons de la sagesse, et qui fournissent de quoi faire les vêtements de la prudence. Or peut-être est-ce là le foin de la montagne sur lequel les paroles du Prophète descendent « comme la neige sur le foin, » et que le sage a grand soin de recueillir, afin que ses brebis lui fournissent des vêtements spirituels dont il puisse se couvrir. L'âme donc qui s'attache à ce souverain bien, qui est Dieu même, a sa nourriture et son vêtement. L'Apôtre saint Pierre nous exhorte à le rechercher, afin qu'en acquérant sa connaissance, nous soyons participants de la nature divine.

Dieu par sa bonté donne cette connaissance à ses saints, et il la donne en la tirant de son bon trésor comme le témoigne l'Écriture : « Dieu a promis avec serment à vos pères de vous donner, et de vous ouvrir son bon trésor, » et c'est de ce trésor céleste qu'il fait couler les pluies sur la terre, et qu'il répand la bénédiction sur tous les ouvrages de ses mains. Cette pluie, c'est la parole de la Loi qui arrose cette âme et la rend féconde en toute sorte de bonnes œuvres, afin qu'elle soit toujours humectée par la grâce.

David désirait ardemment la connaissance de ce souverain bien, ainsi qu'il le marque en ces termes : « J'ai demandé au Seigneur une seule chose et je la rechercherai uniquement, c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie, afin de contempler les délices du Seigneur, et de considérer son temple. » Il a insinué d'abord, dans le même psaume, que ce qu'il désirait était le souverain bien. « Je crois voir les biens

du Seigneur dans la terre des vivants. » Ici nous cherchons ce bien. Là nous le verrons pleinement face à face. Ce bien est dans la maison de Dieu, mais dans un lieu secret, et dans un réduit éloigné. C'est pourquoi David dit encore : « Nous serons remplis des biens de votre maison. » Il a déclaré, dans un autre endroit, que c'est là le comble des bénédictions : « Que le Seigneur vous bénisse de Sion, afin que vous contempliez les biens de Jérusalem. » Heureux donc celui qui y habite par un commencement de foi, par les désirs du cœur, par les mouvements de la piété, par la pratique des vertus !

Plaçons-y notre séjour, et établissons notre demeure dans le lieu dont Isaïe dit : « Que les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent les biens sont beaux ! » Qui sont ceux qui annoncent la paix et les biens, sinon Pierre, Paul, et tous les Apôtres ? Et que nous annoncent-ils, si ce n'est le Seigneur Jésus ? C'est lui qui est notre paix. C'est lui qui est ce souverain bien, parce qu'il est né bon d'un père bon, et que d'un bon arbre on cueille un bon fruit. Enfin son esprit qui reçoit de lui et qui conduit les serviteurs de Dieu dans le droit chemin est aussi souverainement bon. Or qui, ayant en soi l'esprit de Dieu, osera nier qu'il soit bon, puisqu'il dit : « Votre œil est-il méchant parce que je suis bon ? » Désirons que ce bien vienne dans notre âme, qu'il remplisse notre esprit et notre intérieur, ce bien que Dieu propice donne à ceux qui le lui demandent. Ce bien est notre trésor, notre voie, notre sagesse, notre justice, notre pasteur, et notre bon pasteur, et notre vie. Voyez quelle foule de biens est renfermée dans ce seul bien !

Tels sont les biens que les Évangélistes nous prêchent. David recherchant ces biens, dit : « Qui nous montrera les biens ? » Et il déclare que ces biens sont Jésus-Christ ; en ajoutant « la lumière de votre visage est gravée sur nous. » Car qui est la lumière du visage du Père, sinon celui qui est la splendeur de sa gloire, et l'image invi-

sible de Dieu dans lequel le Père est vu et glorifié comme le Père glorifie son Fils?

Jésus-Christ est donc le souverain bien que les Prophètes nous ont annoncé, que les anges ont publié, que le Père a promis, que les Apôtres ont prêché. Il est venu parmi nous comme un fruit mûr, et non-seulement comme un fruit mûr, mais comme un fruit mûr sur les montagnes, afin qu'il ne se trouve rien de dur ni d'âpre dans nos conseils, rien de cruel et d'inhumain dans nos actions, ni dans nos mœurs. C'est lui qui est venu le premier annoncer les biens, c'est pourquoi il dit : « Moi qui parlais me voilà présent. » C'est-à-dire, moi qui parlais par les Prophètes, me voilà présent dans le corps que j'ai pris d'une vierge. Je suis présent comme l'image intérieure de Dieu, le caractère de sa substance, et je suis présent comme homme. Mais qui est-ce qui me connaît? Ils ont vu au dehors l'homme, et ils ont cru par ses œuvres qu'il était au-dessus de l'homme. Ne l'ont-ils pas connu comme homme, lorsqu'il pleurait Lazare, et au-dessus de l'homme, lorsqu'il le ressuscitait? Ne l'ont-ils pas connu comme homme, lorsqu'il était flagellé, et au-dessus de l'homme, lorsqu'il effaçait les péchés de tout le monde?

Hâtons-nous donc d'aller à celui en qui réside le souverain bien, parce qu'il est la bonté même, et la patience d'Israël qui vous invite à la pénitence, afin que vous n'éprouviez pas la rigueur du jugement, mais que vous receviez la rémission de vos péchés : « Faites pénitence, » dit-il. C'est de lui que le prophète Amos parle, en disant : « Recherchez le bien. » Celui-là est le souverain bien qui n'a besoin de rien et qui a toutes choses en abondance. Celui-là a facilement toutes choses en abondance dans lequel la plénitude de la divinité habite corporellement. Celui-là a facilement toutes choses en abondance, de la plénitude duquel nous avons tout reçu, et dans lequel nous sommes remplis de toute sorte de dons, comme dit l'Évangéliste.

Si donc l'âme a goûté ce véritable et souverain bien avec un ardent désir et un plaisir indicible, et que par cette double affection elle l'ait fait entrer dans son cœur en éloignant la douleur et la crainte, elle sent un feu et une ardeur incroyables. Car ayant reçu le baiser du Verbe-Dieu, elle n'est plus à elle-même, et ne se rassasie point, en disant : « Vous êtes bon, Seigneur, et dans votre bonté enseignez-moi vos ordonnances pleines de justice. » Ayant reçu le baiser du Verbe-Dieu, elle le désire plus que tout ce qui est parfaitement beau; elle l'aime plus que les plaisirs les plus doux, elle se plaît en lui plus que dans les parfums les plus exquis, elle souhaite de le voir souvent, de fixer sur lui ses regards, d'être attirée tellement par lui qu'elle puisse le suivre. « Votre nom, » dit-elle, « est un parfum qui s'exhale; » c'est pour cela que nous vous aimons nous qui sommes de jeunes filles, c'est pourquoi nous faisons des efforts pour vous comprendre sans que nous le puissions. Attirez-nous afin que nous puissions courir, et que par l'odeur de vos parfums nous recevions la force de vous suivre.

Elle se hâte aussi de pénétrer les mystères secrets, le repos du Verbe, la demeure de ce bien souverain, la lumière dont il brille, la gloire dont il est environné. Elle se hâte d'entendre les paroles qu'il prononce dans la retraite ineffable du sein du Père, et lorsqu'elle les a entendues elle les reçoit avec une joie inexprimable. Apprenez cela du Prophète qui avait goûté cette joie, et qui s'écrie : « Que vos paroles sont douces ! elles le sont plus que le miel ne l'est à ma bouche. » En effet, quel autre bien peut désirer l'âme qui a une fois goûté la douceur du Verbe, et qui a une fois contemplé sa gloire ? Moïse étant sur la montagne pour recevoir la Loi, ne demandait pas durant quarante jours la nourriture du corps. Élie, pour jouir plus tôt de ce bonheur, souhaitait que sa vie fût abrégée. Pierre voyant sur la montagne la gloire de son maître durant sa transfiguration, ne voulait plus en

descendre, et s'écriait : « Seigneur, il est bon d'être ici. » Quelle est donc la gloire de la substance éternelle ! Quels sont les biens du Verbe que les anges mêmes désirent de contempler !

L'âme donc qui le voit, bien loin d'être attachée à son corps, comprend qu'elle ne doit tenir à lui que le moins qu'elle peut ; elle renonce au siècle ; elle brise les liens de la chair et du sang ; elle s'éloigne de toutes les voluptés capables de l'asservir. Saint Étienne voyait Jésus, et ne craignait pas d'être lapidé, et lors même qu'on le lapidait il ne priait pas pour lui, mais pour ceux qui lui ôtaient la vie. Paul, de même, étant ravi jusqu'au troisième ciel, ne savait si c'était dans son corps ou hors de son corps ; étant, dis-je, ravi dans le paradis, il ne faisait plus aucun usage de son corps, et entendant les paroles de Dieu, il rougissait de ressentir les infirmités de son corps.

Ainsi, sachant ce qu'il avait vu, et ce qu'il avait entendu dans le paradis, il s'écriait : « Comment vous occupez-vous du monde comme si vous y étiez encore ? Ne mangez rien ; ne goûtez rien ; ne touchez à rien de toutes les choses qui périssent par l'usage. » Car il voulait que dès cette vie, l'homme regardât le monde comme une figure, bien loin d'en désirer la possession ; qu'il en usât comme n'en usant point ; qu'il y fût comme un étranger qui passe, non comme un citoyen qui s'établit ; qu'il marchât dans l'image du siècle, sans s'en laisser éblouir, et sans s'y attacher. Je veux moi-même abréger mon discours pour passer avec une très-grande vitesse sur cette image du monde. Pour lui, comme il s'avançait par la foi, et non par la claire vision, il était étranger dans son propre corps, il était avec le Seigneur, et quoiqu'il fût sur la terre, il ne s'occupait pas des choses de la terre, mais des choses du ciel.

Que notre âme donc, qui veut s'approcher de Dieu,

s'élève au-dessus de son corps, qu'elle se tienne toujours attachée à ce souverain bien, à ce bien qui est divin, qui existe toujours, qui était au commencement, et qui était en Dieu, c'est-à-dire le Verbe-Dieu. C'est là ce bien divin « en qui nous avons la vie, l'être et le mouvement; » c'est ce bien qui était au commencement, qui est celui qui est. Car « Jésus-Christ le fils de Dieu est en vous. Le oui et le non ne s'est pas trouvé en lui ; mais le oui a été en lui. » Il a ordonné lui-même à Moïse de dire : « Celui qui est m'a envoyé. »

Notre âme étant donc de cette nature, il faut qu'elle travaille à se procurer, si cela se peut, une existence éternelle, afin que quelqu'un d'entre nous puisse dire : « Mon âme est toujours dans vos mains. » Elle sera telle si elle n'est pas dans la chair, mais dans l'esprit; elle sera telle si elle ne se jette pas dans l'embarras des affaires séculières. Car lorsqu'elle se tourne vers les objets de la sensualité, alors elle se laisse séduire par les plaisirs du corps; alors elle est enflammée par les mouvements de la colère, de l'emportement; alors elle est abattue par la tristesse; alors elle est enflée par l'orgueil; alors elle succombe sous le poids de la douleur et de l'affliction.

Telles sont les grandes maladies de l'âme, et elles la conduisent souvent à la mort, lorsque tombant dans l'aveuglement elle ne voit plus la lumière de la véritable gloire, ni les richesses de l'héritage éternel. Si, au contraire, elle tient ses yeux toujours tournés vers Dieu, elle recevra de Jésus-Christ l'éclat de la sagesse, de sorte qu'elle aura une claire connaissance de Dieu, qu'elle verra quelle est l'espérance de notre vocation, et regardera ce qui est bon, ce qui est agréable, ce qui est parfait. Car ce qui est bon est agréable au Père, ce qui lui est agréable est parfait; ainsi que Jésus-Christ dit dans l'Évangile : « Aimez vos ennemis, afin que vous imitiez votre Père qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. » Ce qui

est une marque de son infinie bonté d'où il tire la conclusion. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Car la charité est parfaite, d'autant qu'elle est la plénitude de la Loi. Et quoi de meilleur que la charité, qui ne pense point au mal?

Ainsi fuyez la terre, où règnent l'envie, l'ambition, la dispute. Faites en sorte que votre âme, se rendant capable de posséder ce bien suprême, s'envole au-dessus des nuées, se renouvelle comme l'aigle, quitte ses vieilles plumes comme l'aigle, et s'étant formé des ailes nouvelles, ne craigne pas de s'élever en haut et de quitter cette demeure terrestre; car la demeure terrestre appesantit l'âme. Faites qu'elle se dépouille du vieil homme, qu'elle renonce aux désirs déréglés, qu'elle purifie ses yeux afin de voir cette fontaine de la véritable sagesse, cette fontaine de la vie éternelle, qui coule et qui suffit pour tout le monde sans avoir besoin de personne. Car qui lui a donné quelque chose? puisque « tout est de lui, tout est par lui, tout est en lui. »

Ce souverain bien est donc la fontaine de vie, d'où tous les hommes tirent le principe de leur vie, et qui a en lui-même cette vie toujours subsistante. N'étant pas dans la pauvreté, il n'a besoin de rien recevoir de personne. Il répand, au contraire, sur les autres toute sorte de biens. Il n'en prend pas d'ailleurs, n'ayant aucun besoin de nous. C'est pourquoi il dit en la personne d'un homme : « Vous n'avez nul besoin de mes biens. » Qu'y a-t-il donc de plus beau que d'approcher de lui? Quel plaisir plus touchant que de s'attacher à lui? Celui qui a vu cela, et qui a goûté gratuitement des eaux vives de cette fontaine, que peut-il désirer autre chose, soit des royaumes, soit des dignités, soit des richesses, s'il réfléchit combien la condition même des rois est misérable, à combien de changements les empires sont exposés, combien le temps de cette vie est court, à combien de servitudes sont assujettis ceux qui commandent aux

autres, vivant bien moins selon leur propre volonté, que selon celle de leurs sujets ?

Or, quel riche entre dans la vie éternelle, s'il n'a pour appui les richesses des vertus ? maxime qui, s'appliquant à tout le monde, n'est regardée comme impraticable que pour les seuls riches. Le bonheur ne consiste donc pas à posséder de grands biens, mais à se convaincre qu'il faut les mépriser, qu'il faut les regarder comme n'ayant rien de vrai et de solide, qu'il faut les croire pleins de vide et d'inutilité, et qu'il faut aimer la beauté charmante de la vérité qui nous découvre le néant et la vanité de tout ce que le siècle estime.

Élevez donc, ô âme, vos yeux, ces yeux dont le Verbe-Dieu vous dit : « Vous avez pris mon cœur, ma sœur, mon épouse, vous avez pris mon cœur par l'un de vos yeux. » Montez sur le palmier. Triomphez du siècle, afin que vous atteigniez à la hauteur du Verbe. Laissez dehors l'image de ce monde; laissez dehors sa malignité. Introduisez la bonté du cœur, qui a sa grâce, dans l'arbre de vie, pourvu qu'il lave son vêtement et qu'il entre dans la Cité (ce qui forme la véritable grâce des saints) où est le tabernacle de Dieu, autour duquel les docteurs du Seigneur dressent leurs tentes ; où ni le jour, ni le soleil, ni la lune ne donnent la lumière, mais où le Seigneur est lui-même la lumière qui éclaire toute cette Cité; car il est la lumière du monde, non la lumière visible, mais la lumière intelligible des âmes qui sont dans ce monde et dans lesquelles elle brille en y répandant une rare prudence ; cette lumière est annoncée dans l'Évangile, et elle allume par une force toute divine un feu céleste dans la partie la plus secrète et la plus intime des esprits.

Si donc quelqu'un a commencé à être citoyen de cette magnifique Cité, citoyen par l'innocence et par la pureté des mœurs, qu'il ne se retire point de son enceinte, qu'il ne sorte pas de ses murailles, qu'il n'en détourne pas ses pas, non les pas du corps, mais ceux du cœur; qu'il ne

retourne point en arrière, où se trouvent la débauche et l'impureté. Loth en montant sur la montagne laissa derrière lui les crimes des habitants de Sodome : au lieu que sa femme ayant regardé en arrière ne put arriver sur la hauteur. Ce ne sont donc pas vos pieds, mais vos mœurs qui ne doivent pas retourner en arrière. Que vos mains ne deviennent pas lasses, ni les genoux de votre foi et de votre piété tremblants. Que votre volonté ne soit plus sujette à ses anciennes faiblesses. Ne retombez plus dans le crime. Vous êtes entré dans cette Cité, demeurez-y ; vous y êtes arrivé, fixez-y votre séjour. « Sauvez, sauvez votre âme. »

En y montant, allez-y par le chemin droit, nul ne revient de là sûrement ; d'un côté est la voie, et de l'autre un abîme. Par là est la route où l'on monte, par ici est le précipice. On ne gravit pas cette montée sans fatigue, mais on n'en descend pas sans danger. Le Seigneur qui vous y a établi est assez puissant pour vous garder en vous environnant des murailles des Prophètes, et en vous fortifiant par les tours des Apôtres. C'est pourquoi le Seigneur vous dit : « Entrez, foulez, parce que la vendange est prête. » Tenons-nous dedans, et non pas dehors. Le Fils de Dieu dit dans l'Évangile : « Que celui qui est sur le toit n'en descende pas pour enlever ses meubles. » Il ne parle pas du toit matériel d'une maison, mais de celui dont il est dit : « Il étend le ciel comme une voûte. »

Tenez-vous donc au dedans ; tenez-vous au dedans de Jérusalem, au dedans de votre âme, douce, pacifique et tranquille. Ne sortez point d'elle, et n'en descendez pas pour emporter vos meubles, c'est-à-dire pour vous élever, ou par les honneurs, ou par les richesses, ou par l'autorité. Demeurez au dedans, afin que les étrangers, je veux dire les péchés, les mauvaises actions, les pensées vaines et inutiles ne passent pas au travers de votre âme. Or elles n'y passeront pas, si vous sanctifiez la guerre en combattant pour la piété et pour la foi ; si vous

résistez aux mouvements des passions par le zèle de la vérité; si vous prenez les armes de Dieu, contre les esprits de malice et les ruses du démon, qui fait illusion à nos sens par ses fraudes et par ses mensonges, et qu'un combattant plein de douceur renverse facilement, lorsqu'il n'excite point de querelles, mais qu'il enseigne modestement, comme il convient à un serviteur du Seigneur, les vérités de la foi, et reprend ceux qui les contredisent. L'Écriture dit en parlant de lui : « Que celui qui est doux se lève pour être guerrier. » Et que le faible dise : « Je puis tout en celui qui me fortifie. »

Celui qui est faible, s'appuyant sur cette confiance, demeurera victorieux; et son âme sera sainte, d'autant que les montagnes des Prophètes et des Apôtres dégoutteront sur elle la douceur du miel, et les collines répandront le lait, ainsi que cette célèbre colline le donnait à boire aux Corinthiens. Les eaux, de même, couleront pour elle de leurs vases, et les fontaines de leurs puits, ou bien les eaux vives sortiront de son cœur, ces eaux spirituelles que le Saint-Esprit dispense aux fidèles, et dont je souhaite qu'il daigne arroser votre âme, afin que vous ayez en vous une source abondante dont les eaux rejaillissent jusqu'à la vie éternelle. Adieu, aimez-moi comme un fils aime son père, parce que je vous aime comme un père aime son fils.

AMBROISE A IRÉNÉE, SALUT.

Aussitôt que j'eus achevé la lettre précédente et que je l'eus donnée pour qu'on vous l'apportât, il me vint dans l'esprit ce que le Seigneur a dit par la bouche du prophète Aggée : « Si vous avez le temps d'habiter dans des maisons creusées. » Que nous insinue-t-il par là, sinon qu'il faut habiter dans des lieux élevés, non dans des vallées et dans les lieux souterrains? Car ceux qui habi-

tent sous terre ne peuvent bâtir le temple de Dieu, et disent : « Il n'est pas encore temps d'édifier la maison du Seigneur. » D'autant que c'est la coutume des hommes sensuels de chercher des lieux souterrains pour prendre le frais pendant l'été, parce qu'étant noyés dans les délices, ils ne sauraient autrement supporter la chaleur; ce qui leur fait chercher les bocages; d'abord parce qu'ils se livrent dans ces lieux souterrains à la paresse et à l'oisiveté : ensuite parce qu'ils se plaisent davantage dans ces réduits ténébreux et obscurs, où ils croient dérober leurs crimes à la connaissance des hommes, selon cette parole : « Les ténèbres et les murailles m'environnent de toutes parts, que dois-je craindre? » Mais ils se trompent dans leur espérance, Dieu voyant dans les abîmes les plus profonds, découvrant les pensées les plus secrètes, et connaissant toutes choses avant qu'elles arrivent.

Ni Élie, ni Élisée n'habitaient dans les lieux souterrains. Aussi l'un porta au haut de la maison, où il avait coutume de loger, l'enfant mort de la veuve, et là il le ressuscita. La Sunamite, cette femme admirable, comme le témoigne l'Écriture, prépara à Élisée une chambre au plus haut étage de sa maison, et là elle reçut la promesse qu'elle deviendrait mère d'un fils, n'en ayant point eu jusqu'alors, et y vit le miracle de ce même fils ressuscité. Parlerai-je de saint Pierre qui, étant monté à midi au haut de la maison, découvrit le mystère qui permet d'admettre les Gentils au baptême? Le parricide Absalon, au contraire, s'étant érigé à lui-même une colonne dans la vallée du Roi, y fut jeté dans une fosse après sa mort. Les saints montent donc vers le Seigneur, et les méchants descendent vers les vices. Les justes demeurent sur les montagnes, les pécheurs dans les vallées, car « Dieu est le Dieu des montagnes et non pas des vallées. »

Ceux donc qui habitaient dans ces maisons situées dans des vallées, où Dieu ne fait pas sa demeure, ne pouvaient avoir en eux-mêmes la maison de Dieu. Car

celle que le Seigneur voulait qu'ils édifiassent, était en eux-mêmes, de telle sorte que devenant des pierres vivantes par la foi, ils devaient élever dans leur cœur le temple de Dieu. Le Seigneur ne désirait pas qu'ils construisissent des murailles matérielles, et qu'ils coupassent dans les forêts des poutres pour la charpente, puisque, quand ils l'auraient fait, une main ennemie aurait tout renversé, mais il cherchait ce temple qui devait être bâti dans le cœur des hommes, afin qu'on pût dire : « Vous êtes le temple de Dieu ; » où le Seigneur Jésus habiterait, et d'où il sortirait pour racheter tous les hommes : en sorte que le sein d'une vierge devînt une demeure sainte où le Roi du ciel habiterait, et où le corps humain serait le temple de Dieu, qu'il ressusciterait aussi après trois jours lorsqu'il aurait été mis à mort.

Mais les hommes sensuels qui habitent dans des maisons creusées, et qui se plaisent à avoir de l'argent ciselé, ne bâtissent pas cette maison. Car, comme ils dédaignent l'argent qui n'est point travaillé, de même ceux-là n'ont que du mépris pour une maison simple et ordinaire. Ils veulent qu'elle occupe un grand terrain. Ils ajoutent de nouveaux espaces aux espaces qu'elle avait déjà. Ils joignent maison à maison, campagne à campagne. Ils creusent jusqu'aux entrailles de la terre, et la forcent de céder la place à leurs bâtiments, et étant les enfants de la terre, ils tâchent en quelque sorte de se cacher dans son sein. Ce sont là ces hommes dont Jérémie dit : « Malheur à ceux qui bâtissent leurs maisons dans l'injustice ! » Car celui qui bâtit sa maison avec justice ne la bâtit pas sur la terre, mais dans le ciel.

« Vous vous êtes bâti une maison, » dit le même prophète, « mesurez les appartements où il y aura de grandes fenêtres revêtues de lambris de cèdre peint d'un rouge éclatant. » Celui-là mesure les appartements hauts, lequel, contemplant le jugement de Dieu, prononce un ju-

gement juste en faveur de l'humble et en faveur du pauvre; au lieu que celui qui est avare et qui répand le sang de l'innocent, n'édifie pas les appartements hauts avec jugement et ne les mesure pas, parce que ne possédant pas Jésus-Christ il n'aspire pas à sentir le souffle de la grâce divine. Il ne cherche pas la splendeur d'une lumière brillante. Il n'a pas des appartements peints d'un rouge éclatant, et l'on ne peut lui dire : « Vos lèvres sont comme une bandelette d'écarlate. »

« Cet homme ne sera point enseveli, » ajoute Jérémie. Car celui qui s'enfouit tout vivant sous la terre, et qui s'est enseveli comme dans un sépulcre, s'est ravi après sa mort le repos de la sépulture. Déposé dans la vallée des voluptés charnelles, il ne trouve point de tombeau d'où il puisse ressusciter. Un homme de cette sorte ne construit donc point à Dieu de temple, parce qu'il ne connaît point de temps propre à se corriger. Comment, en effet, de tels pécheurs peuvent-ils bâtir un temple, en se rendant semblables à des bêtes féroces, lesquelles se retirent dans des cavernes; qui, pareils à des serpents, se jettent et se cachent dans des trous, et se pratiquent des fosses profondes à la manière des renards?

Cet homme ne se fait point non plus de sépulcre, parce qu'il meurt avant le temps; car tout vivant qu'il est, il est mort, et il n'entend point la voix d'Aggée, c'est-à-dire de celui qui assiste à un festin, selon l'interprétation de ce nom, parce qu'il n'entre point dans le tabernacle de Dieu, « au milieu des chants d'allégresse et de louange, et des cris de joie de ceux qui sont dans un festin. » Car, comment entendrait-il la voix du Prophète, lui qui ne voit pas ses œuvres? S'il les voyait, il entendrait la parole que Dieu a prononcée par sa bouche. Il se plairait à admirer ses actions par lesquelles il a frappé, et on lui a ouvert, et la grâce est descendue dans son âme, afin qu'il mange, comme dans un festin, les viandes de la sincérité et de la vérité.

Comme il n'a pas entendu la parole d'Aggée, Dieu lui parle une seconde fois par ce même prophète, et lui dit : Levez-vous, et quittez ces maisons basses que la malice a creusées, et montez sur la montagne des Écritures divines, et coupez l'arbre de la sagesse, l'arbre de vie, l'arbre de la connaissance. Redressez vos voies. Réglez vos actions, afin qu'elles soient faites selon l'ordre qui convient et qui est utile et nécessaire pour bâtir la maison du Seigneur.

Si vous manquez à le faire, ni « le ciel ne donnera sa rosée ; » c'est-à-dire la parole de Dieu, laquelle descend sur l'herbe comme une rosée, ne tempérera pas les mouvements ardents des passions charnelles, et n'éteindra pas les flèches brûlantes des diverses cupidités ; ni « la terre, » c'est-à-dire l'âme, « ne donnera son fruit, » demeurant toute sèche si le Verbe-Dieu ne la remplit des eaux de sa parole, n'y répand sa rosée céleste et ne l'engraisse de sa grâce.

Comme ce prophète savait que celui qui habite les lieux bas et qui sont plongés dans le gouffre des vices, sont ordinairement paresseux et oisifs, « je susciterai, dit-il, l'esprit de Zorobabel de la tribu de Juda, et l'esprit de Jésus fils de Josedech, grand prêtre, » afin de les animer à bâtir la maison de Dieu. Car « si le Seigneur ne se bâtit lui-même une maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent. » C'est lui qui est Zorobabel, dont le nom signifie une effusion continuelle, d'autant qu'il est la fontaine de vie et le Verbe-Dieu. « Toutes choses sont par lui, toutes choses sont de lui, toutes choses sont en lui. » Celui dont le nom signifie effusion, dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive ; » c'est-à-dire l'effusion d'un canal intarissable. Nous lisons aussi qu'il y a dans Zabulon une effusion nocturne, ce qui est prophétique ; et que Zabulon a brillé par les eaux de cette source, laquelle a tari l'effusion de la vanité dans Jézabel, qui, étant l'ennemie de la vérité et opposée aux

oracles des Prophètes, a été tellement déchirée par les dents des chiens, qu'il n'est resté aucune partie de son corps, et que sa famille avec tous ses enfants a été entièrement éteinte. Zorobabel donc, de la tribu de Juda, et Jésus, le grand prêtre, connu par sa tribu et par son nom, semblent être deux personnes et n'en expriment qu'une, parce que le même, comme un Dieu puissant né d'un Dieu puissant, comme le Rédempteur né d'une vierge, le même dans la diversité des deux natures, a rempli, comme un géant Sauveur, la vérité d'un seul Fils de Dieu.

Le Seigneur devant ressusciter d'entre les morts, Zorobabel, la source de la sainteté, dit : « Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et le désert. » Il avait auparavant ébranlé tout cela, en délivrant son peuple de l'Égypte, lorsqu'il parut dans le ciel une colonne de feu, lorsque la terre se trouva entre deux murailles d'eau, lorsque la mer ouvrit un chemin au travers de ses flots, lorsque dans le désert la moisson d'une nourriture céleste se multiplia chaque jour, lorsque le rocher fit jaillir des torrents d'eau. Dans la suite, il ébranla encore tout cela durant la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsque le ciel fut couvert de ténèbres, lorsque le soleil s'éclipsa, lorsque les pierres se fendirent, lorsque les tombeaux furent ouverts et que les morts ressuscitèrent, lorsque le dragon vaincu vit dans ses flots les pêcheurs d'hommes qui, non-seulement naviguaient dans la mer, mais y marchaient sans aucun danger.

Le désert fut aussi ébranlé, lorsque le peuple des Gentils, jusqu'alors stérile, produisit des moissons de piété et de foi, et l'ébranlement de ce désert et de ces Gentils fut tel, que la prédication des Apôtres envoyés pour appeler les nations à la foi, se fit avec un succès et un éclat prodigieux, de sorte que « le bruit s'en répandit par toute la terre, et que leur parole fut entendue jusqu'aux extrémités du monde. » L'ébranlement, dis-je, du désert

fut si grand, que celle qui avait été déserte et abandonnée eut plus d'enfants que celle qui avait un mari, que le désert fleurit comme le lis, et que les Gentils élus se joignirent au peuple Juif, dont les restes devaient être sauvés selon l'élection de la grâce.

« Et je remplirai, » continue le Prophète, « cette maison » de mon argent et de mon or, c'est-à-dire des paroles divines qui sont comme un argent épuré par le feu : et de la clarté de la véritable lumière qui brille comme un or spirituel dans le fond de l'âme des saints. Jésus-Christ donne à son Église ces richesses dont ses trésors spirituels sont remplis, et cette maison jouit d'une gloire beaucoup plus grande que n'a été la gloire qu'elle avait du temps du peuple autrefois choisi.

Car la paix et la tranquillité de l'âme sont au-dessus de toute la gloire de cette maison, parce que la paix surpasse tout sentiment. C'est cette paix au-dessus de la paix qui nous sera donnée après le troisième ébranlement du ciel, de la mer, de la terre, du désert, lorsque Jésus-Christ détruira toutes les puissances et toutes les principautés. Car le ciel et la terre passeront aussi bien que la figure de ce monde; et chacun s'élèvera avec l'épée contre son frère, c'est-à-dire avec une parole qui pénétrera jusqu'à la moelle de l'âme; afin que tout ce qui est opposé à Dieu soit détruit, soit les chariots d'Éphraïm, soit les cavaliers de Jérusalem, comme a dit Zacharie. Ainsi la paix régnera en toutes manières, le corps n'ayant plus de passions qui se révoltent, et l'esprit d'incrédulité n'opposant plus d'obstacle à la foi, afin que Jésus-Christ soit tout en tous, et qu'il offre le cœur de tous les hommes soumis aux ordres de son Père.

Voilà pourquoi c'est à lui seul qu'il est dit dans un sens mystique : « Je vous prendrai sous ma protection, ô Zorobabel, et je vous garderai comme mon sceau et mon cachet, parce que je vous ai choisi. » En effet, lorsque notre âme sera pacifique, en sorte qu'on lui dise : « Re-

venez, revenez, Sunamite, » qui signifie pacifique, alors elle recevra en elle Jésus-Christ comme un cachet, c'est-à-dire l'image de Dieu dont elle aura tous les traits imprimés, parce que « le second homme étant céleste, ses enfants sont aussi célestes. » Il faut que nous portions l'image de l'homme céleste qui n'est autre que la paix.

Et afin que nous sachions que cela est vrai, vous lisez dans le Cantique qu'il est dit à l'âme déjà parvenue au dernier degré de la perfection, ce que je souhaite que le Seigneur Jésus vous dise à vous-mêmes : « Mettez-moi comme un cachet sur votre bras, » afin que la paix brille dans votre cœur, que Jésus-Christ soit retracé dans vos œuvres, et que la sagesse, la justice et la rédemption soient formées en vous. Adieu, mon fils, aimez-moi, parce que je vous aime.

(Saint Ambroise. *Lettres XXIXe et XXXe*.)

XVI. DU DIEU DES CHRÉTIENS.

Celui que nous adorons est un seul Dieu, qui par sa parole, sa sagesse et sa toute-puissance a tiré du néant le monde avec les éléments, les corps et les esprits, pour être l'ornement de sa grandeur. C'est pour cela que les Grecs ont donné au monde un nom qui signifie ornement. Dieu est invisible, quoiqu'il se montre partout : impalpable, quoique sa grâce nous trace son image; incompréhensible, quoique la raison humaine le connaisse. C'est ce qui prouve à la fois son existence et sa grandeur; car ce qu'on peut voir à la manière ordinaire, ce qu'on peut toucher et comprendre, est moindre que les yeux qui voient, que les mains qui touchent, que la raison qui comprend. Mais ce qui est immense ne peut être parfaitement connu que de soi-même. Rien ne donne une idée de Dieu plus magnifique que l'impossibilité de le concevoir : son infinie perfection le découvre et le cache tout à la fois aux hommes. Voilà pourquoi ils sont inexcusables de ne pas reconnaître celui qu'ils ne sauraient ignorer.

Voulez-vous que nous prouvions l'existence de Dieu par ses ouvrages, par ceux qui nous environnent, qui nous conservent, qui nous réjouissent, qui nous effrayent? Par le témoignage même de l'âme, qui, malgré la prison du corps, malgré les préjugés et la mauvaise éducation, malgré la tyrannie des passions, l'esclavage des faux dieux, lorsqu'elle se réveille comme de l'ivresse ou d'un profond sommeil, lorsqu'elle recouvre pour ainsi dire la santé, invoque Dieu sous le seul nom qui lui convienne : *Grand Dieu! Bon Dieu! Ce qui plaira à Dieu!* Ce langage est dans la bouche de tout le monde. L'âme reconnaît aussi Dieu pour juge par ces paroles : *Dieu le voit; je*

mets ma confiance en Dieu : Dieu me le rendra. O témoignage de l'âme naturellement chrétienne ! Et en disant cela, elle ne regarde pas le Capitole, mais le ciel. Elle sait que c'est là que Dieu a son palais, que c'est de là qu'elle-même tire son origine, puisqu'elle la tire de Dieu.

Pour nous donner une connaissance plus parfaite de lui-même et de ses volontés, Dieu nous accorde le secours de l'Écriture, que consultent tous ceux qui le cherchent dans la vue de croire en lui et de le servir après l'avoir trouvé : car dès le commencement il a envoyé dans le monde des hommes dignes, par leur justice et leur innocence, de le connaître et de le faire connaître. Il les a inondés de son esprit, pour annoncer qu'il n'y a qu'un Dieu, qui a tout créé, qui a formé l'homme de terre (c'est là le vrai Prométhée); qui a réglé pour jamais le cours des saisons ; qui a semé la terreur de ses jugements par les feux et par les eaux ; qui a donné des préceptes pour lui plaire, que vous ignorez ou que vous transgressez, mais auxquels sont attachées des récompenses dignes de lui : car à la fin du monde tous les morts ressusciteront et comparaîtront à son tribunal, pour recevoir le supplice ou la récompense qu'ils auront mérité. Il accordera à ses fidèles adorateurs une félicité éternelle ; il condamnera les profanes à des flammes également éternelles. Nous avons ri comme vous de ces dogmes ; nous avons été des vôtres : les hommes ne naissent pas chrétiens, mais ils le deviennent. Les prédicateurs dont nous avons parlé sont appelés Prophètes, parce qu'ils prédisaient l'avenir. Leurs prophéties et les miracles qu'ils ont faits pour prouver la divinité de leur mission, sont consignés dans des livres sacrés, qui sont maintenant publics. Le plus savant des Ptolémées, surnommé Philadelphe, très-curieux en tout genre de littérature, ayant conçu le projet de former une nombreuse bibliothèque, à l'exemple peut-être de Pisistrate, donna tous ses soins pour rassembler les livres les plus anciens et les plus renommés ; et, par le conseil

du célèbre Démétrius de Phalère, son bibliothécaire, il fit demander aux Juifs leurs livres écrits en leur langue, et qui ne pouvaient se trouver que chez eux. Les Prophètes, qui étaient tous Juifs, n'avaient prophétisé que pour les Juifs, que Dieu avait adoptés pour son peuple dans la personne de leurs pères. Les Juifs sont originairement Hébreux. C'est pour cela qu'ils parlent hébreu, et que leurs livres sont écrits en cette langue. Pour en donner l'intelligence à Ptolémée, les Juifs lui envoyèrent donc soixante-douze interprètes. Ménédème, philosophe religieux, a été frappé de l'uniformité de leurs versions : Aristée vous en a laissé l'histoire en grec. On voit encore aujourd'hui ces livres dans la bibliothèque de Ptolémée, près du temple de Sérapis, avec l'original hébreu. Les Juifs ont la liberté de les lire publiquement, moyennant un tribut : on a coutume d'aller les entendre le jour du sabbat. Si on y va pour connaître le vrai Dieu, on le trouvera : on ne pourra même se dispenser de croire en lui.

La grande antiquité de ces livres leur donne une autorité supérieure à celle de tous les autres. Chez vous, l'antiquité va de pair avec la religion. Or les livres d'un seul de nos prophètes, qui sont comme un trésor où se gardent tous les mystères de la religion juive, et par conséquent de la religion chrétienne; oui, ces livres devancent de plusieurs siècles ce que vous avez de plus antique : vos édifices, vos monuments, vos origines, vos ordres, votre histoire, les sources de votre histoire, la plupart même des nations, les villes les plus fameuses, jusqu'aux caractères de l'écriture, ces témoins et ces gardiens de toutes les choses humaines. Je n'en dis pas assez ; ils sont antérieurs de plusieurs siècles à vos dieux, à vos temples, à vos oracles, à vos sacrifices. Si vous avez entendu parler de Moïse, il est contemporain d'Inachus, roi d'Argos, antérieur de cent soixante-dix ans à Danaüs, un de vos plus anciens rois, d'environ mille ans au désastre de Priam. Je pourrais aussi, avec plusieurs chro-

nologistes, le faire précéder Homère de plus de cinq cents ans. Tous les autres prophètes sont postérieurs à Moïse; et cependant les moins anciens devancent encore les plus anciens de vos sages, de vos législateurs et de vos historiens.

La preuve de ce que je viens d'avancer n'est pas difficile, mais elle est immense; elle demande de longs calculs. Il faut ouvrir les archives des peuples les plus anciens, des Égyptiens, des Chaldéens, des Phéniciens; il faut consulter leurs historiens, Manéthon d'Égypte, Bérose de Chaldée, Iromus de Phénicie, roi de Tyr, et ceux qui ont écrit d'après eux, Ptolémée de Mendès, Ménandre d'Éphèse, Démétrius de Phalère, le roi Juba, Appion, Thallus et le Juif Josèphe, qui tantôt les suit, tantôt les combat dans l'ouvrage qu'il a écrit en grec sur les antiquités de son pays. Il faudrait aussi conférer les annales des Grecs, s'attacher à fixer les dates de chaque événement, pour former une chaîne des temps exacte et lumineuse; il faudrait feuilleter les histoires du monde entier. Nous avons déjà fait une partie de la preuve en indiquant les sources d'où on peut la tirer. Nous nous en tenons là aujourd'hui, de peur, ou de la tronquer en nous pressant, ou de nous écarter trop en voulant la mettre dans tout son jour.

Nous allons, d'ailleurs, vous dédommager de ces retards. Si nous ne prouvons pas à présent l'antiquité de nos Écritures, nous faisons quelque chose de plus; nous allons prouver leur divinité. La preuve ne se fera pas attendre ni chercher; nous l'avons sous les yeux : c'est le monde même et tout ce qui s'y passe. Ce qui arrive, ce que nous voyons tous les jours, a été prédit : il a été prédit que la terre engloutirait des villes, que la mer submergerait des îles, que des guerres intestines et extérieures déchireraient les hommes, que les royaumes se choqueraient les uns les autres; que la famine, la peste, des calamités publiques, désoleraient certains pays; que les bêtes féroces feraient de grands ravages; que les

petits seraient élevés et les grands humiliés; que la justice deviendrait plus rare; que l'injustice se fortifierait; que l'amour de toutes les vertus s'affaiblirait; que les saisons mêmes et les éléments se dérangeraient; que des monstres et des prodiges troubleraient le cours de la nature. Pendant que nous souffrons toutes ces épreuves, nous les lisons dans nos Écritures; mais nous ne pouvons les y reconnaître sans avoir en même temps une preuve invincible en faveur des livres où elles sont annoncées. L'accomplissement des prophéties est, ce me semble, un garant de leur divinité. Les prophéties déjà accomplies nous font croire celles qui restent à s'accomplir. Les mêmes bouches les ont prononcées, les mêmes mains les ont écrites, le même esprit les a dictées. Il n'y a qu'un temps pour les Prophètes : à leurs yeux tout est présent. Les hommes ordinaires distinguent avec soin tous les temps : l'avenir devient le présent, et le présent est aussitôt le passé. Or, je vous le demande, avons-nous tort de croire pour l'avenir ceux que nous avons trouvés si véridiques pour le présent et pour le passé?

Comme nous venons de dire que la secte des chrétiens a pour fondement les livres des Juifs, les plus anciens qui existent, et que cependant, de notre aveu même, elle ne remonte pas au delà du règne même de Tibère, on nous accusera de chercher à répandre des opinions nouvelles et téméraires, à l'ombre d'une religion fameuse et permise dans l'État, tandis que nous n'avons rien de commun avec elle, ni l'ancienneté, ni l'abstinence de certaines viandes, ni les fêtes, ni la circoncision, ni même le nom, ce qui devrait être, selon vous, si nous reconnaissions le même Dieu. Le peuple même sait que le Christ a paru sur la terre comme un homme ordinaire, et que les Juifs l'ont jugé tel. De là il se croit autorisé à nous accuser d'adorer un homme.

Nous n'avons garde de rougir de Jésus-Christ; nous nous glorifions au contraire d'être persécutés et condam-

nés pour son nom; mais nous n'avons pas d'autre Dieu que les Juifs. Pour me faire entendre, il est nécessaire de vous expliquer en peu de mots notre croyance sur la divinité de Jésus-Christ. Les Juifs seuls étaient agréables à Dieu, à cause de la foi et de la justice de leurs pères. De là la grandeur de leur nation; leur royaume florissant et heureux à un tel point que Dieu lui-même les instruisait, les avertissait de lui être fidèles et de ne point l'offenser. Mais, follement enflés des vertus de leurs ancêtres, ils abandonnèrent sa loi pour se plonger dans l'impiété et dans toutes sortes de crimes. Quand ils n'en conviendraient pas, leur état actuel le prouverait assez. Dispersés, vagabonds, bannis de leur patrie, ils errent partout, sans avoir ni Dieu, ni homme pour roi; sans qu'il leur soit permis de mettre le pied dans leur pays, même comme étrangers. Les saints oracles qui les menaçaient de ces malheurs leur annonçaient aussi que, dans les derniers siècles, Dieu se choisirait parmi tous les peuples et dans tous les lieux des adorateurs beaucoup plus fidèles, à qui il accorderait des grâces plus abondantes, à cause de la dignité du nouveau législateur. Il était prédit que l'auteur de cette grâce et de cette loi, le maître qui viendrait éclairer, réformer et conduire le genre humain, serait le fils de Dieu, mais non pas un fils qui rougît du nom de fils et des désordres de son père, qui dût le jour à l'inceste d'une sœur, à la faiblesse d'une fille, à l'infidélité d'une épouse étrangère, à un père métamorphosé en serpent, en taureau, en oiseau, en pluie d'or (vous reconnaissez là votre Jupiter). Le fils de Dieu n'est pas même né d'un mariage : sa mère ne connaissait aucun homme. Je vais vous expliquer sa nature, pour vous faire entendre le mystère de sa naissance.

J'ai déjà dit que Dieu avait créé le monde par sa parole, sa raison et sa puissance. Vos philosophes mêmes conviennent que le monde est l'ouvrage de Dieu, c'est-à-dire de la parole et de la raison. C'est le sentiment de Zénon,

qui l'appelle destin, Dieu, l'âme de Jupiter, la nécessité de toutes choses. Selon Cléanthe, ce sont là les attributs de l'esprit répandu dans toutes les parties de l'univers. Nous disons aussi que la propre substance du Verbe, de la raison et de la puissance par laquelle Dieu a tout fait, est un esprit; verbe, quand il ordonne; raison, quand il dispose; puissance, quand il exécute. Nous avons appris que Dieu l'a proféré, et en le proférant l'a engendré; que pour cette raison on lui a donné le nom de fils de Dieu, et celui de Dieu à cause de l'unité de substance, car Dieu est l'esprit. Lorsque le soleil darde un rayon, ce rayon est une portion d'un tout; mais le soleil est dans le rayon, puisque c'est son rayon; et il ne se fait pas une séparation mais seulement une extension de substance. Ainsi le Verbe est esprit d'un esprit, Dieu de Dieu, comme la lumière est une émanation de la lumière. La source de la lumière ne perd rien, ni de sa substance ni de son éclat, en se communiquant et en se répandant. De même ce qui procède de Dieu est Dieu et fils de Dieu (et les deux ne sont qu'un), esprit de l'esprit; Dieu de Dieu; autre en propriété, non en nombre; en ordre, non en nature; sorti de son principe sans le quitter.

Ce rayon de Dieu, comme il a toujours été prédit, est descendu dans une vierge, s'est fait chair dans son sein : il naît homme uni à Dieu. La chair animée par l'esprit se nourrit, croît, parle, enseigne, opère; et c'est le Christ. Recevez toujours cette fable, semblable aux vôtres, en attendant que je vous montre comment on prouve la divinité du Christ. Ceux qui parmi vous ont inventé des fables pour détruire la vérité que je vous annonce, savaient que le Christ devait venir. Les Juifs le savaient : c'est à eux que les Prophètes l'avaient promis. Ils l'attendent encore à présent, et le grand sujet de contestation entre eux et nous, c'est qu'ils soutiennent qu'il n'est pas encore venu. Deux avénements du Christ sont marqués dans les Prophètes : l'un, dans la bassesse de la condition humaine,

il est passé; l'autre, dans la majesté de la divinité qui se manifeste, c'est pour la fin des siècles. Les Juifs, ne comprenant pas le premier, espèrent le second, qui a été prédit avec plus de clarté, et croient qu'il est l'unique. Leurs crimes les ont empêchés de croire le premier, qu'ils auraient cru s'ils l'eussent compris, et qui les aurait sauvés s'ils l'eussent cru. Ils lisent eux-mêmes dans leurs livres, que Dieu, pour les punir, leur a ôté la sagesse et l'intelligence, l'usage des yeux et des oreilles. L'abaissement de Jésus-Christ le faisait paraître aux Juifs comme un pur homme, sa puissance devait le faire regarder comme un magicien. D'un mot chassant les démons des corps des hommes, éclairant les aveugles, guérissant les lépreux, ranimant les paralytiques, ressuscitant les morts, commandant aux éléments, apaisant les tempêtes, marchant sur les eaux, il se montrait partout le Verbe éternel de Dieu, son premier-né, toujours rempli de sa sagesse, de sa puissance et de son esprit. Mais les docteurs et les premiers d'entre les Juifs, révoltés contre sa doctrine qui les confondait, furieux de voir le peuple courir en foule sur ses pas, forcèrent Pilate, commandant en Judée pour les Romains, de le leur abandonner pour le crucifier. Lui-même il l'avait prédit. Ce n'est pas assez; les Prophètes l'avaient prédit longtemps auparavant. Attaché à la croix, il rendit l'esprit en parlant, et prévint le ministère du bourreau. A l'instant, le jour disparut en plein midi. Ceux qui ignoraient que ce phénomène avait été prédit pour la mort du Christ, le prirent pour une éclipse. Dans la suite, ne pouvant en découvrir la raison, ils l'ont nié; mais vous le trouverez rapporté dans vos archives.

Après qu'on eut détaché de la croix le corps du Christ, et qu'on l'eut mis dans le tombeau, les Juifs le firent garder avec soin par une troupe de soldats, dans la crainte que ses disciples ne l'enlevassent, et ne fissent croire à des gens déjà prévenus qu'il était ressuscité le troisième

jour, comme il l'avait prédit. Mais, le troisième jour, la terre trembla tout à coup, la pierre qui renfermait le tombeau fut renversée, les gardes furent saisis de frayeur: et sans qu'il eût paru aucun de ses disciples, on ne trouva plus dans le tombeau que les dépouilles d'un tombeau. Cependant les principaux d'entre les Juifs, intéressés à supposer un crime pour éloigner de la foi, pour retenir tributaire et dépendant un peuple prêt à leur échapper, répandirent le bruit que le corps du Christ avait été enlevé par ses disciples. Le Christ ne se montra pas à la multitude, pour laisser les impies dans leur aveuglement, pour que la foi, destinée à de magnifiques récompenses, coûtât quelque chose à l'homme; mais il demeura pendant quarante jours avec ses disciples, dans la Galilée, qui fait partie de la Judée, leur enseignant ce qu'ils devaient enseigner eux-mêmes. Ensuite, les ayant chargés de prêcher son Évangile par toute la terre, il monta au ciel environné d'une nuée qui le déroba à leurs yeux. Ce prodige est plus sûr que celui des Romulus, dont vous n'avez que des Proculus pour garants. Pilate, chrétien dans le cœur, rendit compte de tout ce que je viens de dire à l'empereur Tibère; et les Césars eux-mêmes auraient cru au Christ, si les Césars n'étaient pas nécessaires au monde, ou qu'ils eussent pu être à la fois Césars et chrétiens. Les Apôtres, fidèles à leur mission, se partagèrent l'univers; et, après avoir beaucoup souffert des Juifs, avec le courage et la confiance que donne la vérité, ils semèrent le sang chrétien à Rome dans la persécution de Néron.

Nous vous produirons des témoins irréprochables de la divinité du Christ, ceux mêmes que vous adorez. Vous serez étonnés que nous nous servions, pour vous faire croire les chrétiens, de ceux qui vous empêchent de les croire. En attendant, voilà l'histoire et la date exacte de notre secte, de son auteur et de notre nom. Qu'on ne cherche plus à nous décrier comme des imposteurs. Il n'est per-

mis à personne de mentir en parlant de sa religion; car en disant qu'on adore ce qu'on n'adore pas en effet, on renie le véritable objet de son culte : on abjure sa religion en transportant à une autre les honneurs divins. Oui, nous le disons publiquement, au milieu des tortures et tandis que le sang jaillit de nos plaies, nous confessons hautement que nous adorons Dieu par le Christ. Croyez-le un homme si vous voulez : c'est par lui et en lui que Dieu veut être connu et adoré.

Je répondrai aux Juifs qu'eux-mêmes ils ont appris d'un homme, c'est-à-dire de Moïse, à servir le vrai Dieu. Je répondrai aux Grecs qu'Orphée dans la Thrace, Musée à Athènes, Mélampe à Arges, Trophonius dans la Béotie, initiaient les hommes aux mystères des dieux. Je répondrai à vous-mêmes, ô maîtres de l'univers : Numa, qui n'était qu'un homme, mit les Romains sous le joug des plus gênantes superstitions. Qu'il soit donc permis au Christ de révéler le mystère de sa nature divine; je ne dis pas de chercher, comme Numa, à dompter, à humaniser un peuple grossier et farouche par le spectacle imposant et par le culte d'une foule de divinités; mais qu'il soit permis de dessiller les yeux et de faire connaître la vérité à des hommes bien civilisés sans doute, mais trompés par leur urbanité même. Examinez donc si le Christ est véritablement Dieu, si sa religion corrige et rend meilleurs ceux qui la professent. Si cela est, il s'ensuit que toute autre religion qui lui est opposée est fausse, particulièrement celle qui, se cachant sous des noms et des images de mort, n'a pour preuve de sa divinité que quelques prétendus prodiges et des oracles.

(Tertullien. *Apologétique.*)

XVII. JÉSUS-CHRIST CONSOLATEUR.

Que toute la race humaine ait été condamnée dans sa première origine, cette vie même, s'il la faut appeler ainsi, remplie de tant de maux, le témoigne assez. En effet, que signifie autre chose cette profonde ignorance où naissent tous les enfants d'Adam, qui est la source de toutes leurs erreurs, et dont ils ne peuvent sortir sans beaucoup de peine et de travail? Que signifie autre chose l'amour de tant d'objets vains et nuisibles, d'où naissent tant de cuisants soucis, les inquiétudes, les tristesses, les craintes, les fausses joies, les querelles, les procès, les guerres, les trahisons, les colères, les inimitiés, la tromperie, la fraude, la flatterie, le larcin, les rapines, la perfidie, l'orgueil, l'ambition, l'envie, les homicides, les parricides, la cruauté, l'inhumanité, la méchanceté, la débauche, l'insolence, l'impudence, l'impudicité et tant d'autres impuretés qu'on n'oserait seulement nommer, les sacriléges, les hérésies, les blasphèmes, les parjures, l'oppression des innocents, les calomnies, les surprises, les prévarications, les faux témoignages, les jugements injustes, les violences, les brigandages, et tant de semblables malheurs qui ne sauraient tous tomber dans la pensée des hommes, et qui néanmoins traversent leur vie? Il est vrai que ce sont les méchants qui commettent ces crimes, mais ces crimes ne laissent pas de venir tous de cette ignorance et de ce mauvais amour, comme d'une racine que tous les enfants d'Adam portent en eux dès leur naissance. Car qui ne sait dans quelle ignorance de la vérité qui apparaît si manifeste chez les enfants, et dans combien de passions différentes qui commencent déjà à se montrer au sortir de l'enfance, l'homme vient au monde; si bien que si on le laissait vivre à sa fantaisie, il

n'y a presque point de déréglements où il ne se portât? Mais par un effet de la providence de Dieu qui n'abandonne pas complétement ceux qu'il a condamnés, et qui malgré sa colère n'arrête point le cours de ses miséricordes, la loi et l'instruction veillent contre ces ténèbres et ces convoitises au milieu desquelles nous naissons. Mais cela ne se fait pas sans beaucoup de peines et de douleurs. Car pourquoi, je vous prie, toutes ces menaces qu'on adresse aux enfants, afin de les retenir dans leur devoir? Pourquoi ces maîtres, ces gouverneurs, ces férules, ces fouets, ces verges, dont l'Écriture dit qu'il se faut souvent servir envers un enfant qu'on aime, de peur qu'il ne devienne incorrigible ou indomptable? Pourquoi toutes ces peines, sinon pour vaincre l'ignorance et réprimer la convoitise, deux maux qui nous accompagnent à notre entrée dans la vie? D'où vient que nous avons de la peine à nous souvenir d'une chose et que nous l'oublions aisément; qu'il faut beaucoup de travail pour apprendre, et qu'il n'en faut point pour ne rien savoir; qu'il en coûte tant pour être diligent, et qu'il est si aisé d'être paresseux? Cela ne prouve-t-il pas clairement à quoi la nature corrompue incline par son propre poids et de quel secours elle a besoin pour s'en relever? La paresse, la négligence, la lâcheté, la fainéantise, sont des vices qui fuient le travail, tandis que le travail même, qui est utile, est une douleur. Mais outre les tribulations qu'endurent les enfants et sans lesquelles ils ne peuvent apprendre ce que veulent leurs maîtres qui ne savent presque rien vouloir utilement, qui peut, je ne dis pas exprimer, mais comprendre toutes celles à quoi les hommes sont sujets, et qui sont des apanages de leur misérable condition? Quelle appréhension et quelle douleur ne causent point la mort des proches, la perte des biens, les condamnations, les supercheries des hommes, les faux soupçons, les violences qu'on peut souffrir, comme les brigandages, la captivité, les fers, la prison, l'exil, les tortures, le retran-

chement des membres, les infamies et les brutalités, et mille autres traitements horribles, et néanmoins très-fréquents? Ajoutez à cela une infinité d'accidents à quoi les hommes ne contribuent point, le chaud, le froid, les orages, les débordements, les foudres, la grêle, les tremblements de terre, les chutes de maisons, les venins des herbes, des eaux, de l'air ou des animaux, les morsures des bêtes, ou mortelles ou difficiles à guérir, la rage d'un chien plus à craindre que les lions et les dragons, et qui rend un homme qui en est mordu plus redoutable à ses proches que les bêtes les plus farouches. Que ne souffrent point ceux qui naviguent, ou qui voyagent? Qui peut aller nulle part sans s'exposer à quelque accident imprévu? Un homme qui se portait fort bien, revenant de la place publique, tomba, se cassa la jambe et en mourut. Qui est, ce semble, plus en sûreté qu'un homme assis dans sa chaise? Héli tombe de la sienne et se tue. Quels accidents les laboureurs ou plutôt tous les hommes ne craignent-ils point pour les biens de la campagne, tant du côté du ciel et de la terre, que du côté des animaux? Ils ne sont certains de la moisson que lorsqu'elle est dans les greniers; et toutefois, nous en savons qui l'ont perdue, même lorsqu'elle y était, par des tempêtes et des inondations. Qui se peut assurer sur son innocence d'être à couvert des insultes des démons, puisque quelquefois ils tourmentent si cruellement des enfants nouvellement baptisés, que Dieu qui le permet ainsi nous apprend bien par là à déplorer la misère de cette vie et à désirer la félicité de l'autre? Que dirai-je des maladies, qui sont en si grand nombre, que même les livres des médecins ne les contiennent pas toutes? Et d'ailleurs la plupart des remèdes qu'on emploie pour les guérir, ne sont-ils pas autant de supplices, si bien qu'un homme ne se peut délivrer d'une douleur que par une douleur? La soif n'en a-t-elle pas contraint quelques-uns à boire de l'urine? Et la faim n'a-t-elle pas porté des mères à souiller leurs mains du

sang de leurs enfants? Le sommeil même, qu'on appelle proprement repos, combien est-il souvent inquiet, combien accompagné de songes terribles et affreux qui effrayent l'âme, et dont les images sont si vives qu'on ne les saurait distinguer de la vérité? En certaines maladies ces rêveries tourmentent même ceux qui veillent; sans parler des illusions que les démons font aux hommes en leur plus grande santé, et dont ils se servent au moins pour troubler leurs sens, s'ils ne peuvent par là les attirer à leur parti. Il n'y a que la grâce du Sauveur Jésus-Christ notre Seigneur et notre Dieu, qui nous puisse délivrer de l'enfer de cette misérable vie. C'est, en effet, ce que son nom même signifie; et nous lui devons demander surtout qu'après cette vie il nous délivre d'une autre vie plus misérable encore, et cette fois éternelle, qui ne serait pas tant une vie qu'une mort. Car en cette vie, quoique nous trouvions de grands soulagements à nos maux dans les choses saintes et dans l'intercession des saints, toutefois ceux qui demandent ces grâces ne les obtiennent pas toujours, de peur que ce ne soit ce motif qui nous porte à suivre une religion qu'il faut plutôt embrasser en vue de l'autre vie, où tout mal sera aboli. C'est pour cela que la grâce aide les plus gens de bien parmi ces maux, afin qu'ils les souffrent d'autant plus constamment qu'ils ont plus de foi. Les doctes du siècle prétendent que la philosophie procure aussi quelque soulagement ; la philosophie que les dieux, dit Cicéron, ont accordée dans sa pureté à un petit nombre de personnes. Et ils n'ont jamais fait, ajoute-t-il, et ne peuvent faire un plus grand présent aux hommes ; tant il est vrai que ceux mêmes que nous combattons ont été obligés, en quelque sorte, de reconnaître que la grâce de Dieu est nécessaire pour acquérir la véritable philosophie. Que si la véritable philosophie, qui est l'unique secours contre les misères de cette vie, a été donnée à si peu de personnes, cela témoigne bien encore que ces misères sont un châtiment à quoi les hommes ont

été condamnés. Or, comme les philosophes tombent d'accord que le ciel ne nous a point fait de plus grand présent que la sagesse, il faut croire aussi que ce présent ne nous peut venir que du Dieu qui est reconnu pour le plus grand des dieux par ceux mêmes qui en adorent plusieurs.

(Saint Augustin. *Cité de Dieu*, liv. XXII, ch. XXII.)

XVIII. DE LA VÉRITABLE RELIGION.

Augustin salue en Jésus-Christ son très-excellent fils, le très-illustre Volusien.

J'ai lu votre lettre, où j'ai vu un résumé très-bien fait d'une longue conversation. J'ai donc cru que je devais vous répondre sans tarder, d'autant plus qu'il se trouve, par une coïncidence heureuse, que je suis présentement assez libre des affaires du dehors. J'avais, il est vrai, résolu d'employer ce que j'ai de loisir à dicter de certaines choses, mais je remettrai ce travail-là pour quelque temps. Car, après vous avoir invité moi-même à me proposer vos questions, il ne serait pas raisonnable de différer à y répondre. Or, de tout ce que nous sommes de ministres de Jésus-Christ et de dispensateurs de sa grâce, il n'y en a pas un qui, après avoir vu ce que vous m'écrivez, se contentât de ne vous instruire dans la doctrine de Jésus-Christ qu'autant qu'il serait nécessaire pour votre salut, je dis pour ce salut éternel où nous tendons et pour lequel nous sommes chrétiens, et qui est le seul bien sur quoi nous devions compter, puisque cette vie n'est, comme dit l'Écriture, qu'une vapeur qui n'a pas sitôt paru qu'elle disparaît et s'évanouit.

Ce n'est donc pas assez de ne vous donner précisément que les instructions qui vous seraient nécessaires pour vous mettre en état de vous sauver : il faut qu'un homme d'un aussi bon esprit et aussi éloquent que vous êtes puisse encore aider les autres, et qu'il ait de quoi faire triompher de la stupidité ou de la malignité de quelques gens le mystère par lequel il a plu à Dieu de nous faire part de sa grâce, et qui, tout adorable qu'il est, n'est regardé qu'avec mépris par de certains petits esprits pleins d'une fausse opinion de leurs forces, quoique, bien loin

d'être capables de guérir ce qu'il y a en eux de vicieux et de déréglé, ils ne puissent pas même le réprimer.

Vous demandez donc s'il est possible que le Maître du monde, qui l'a fait et qui le gouverne, se soit renfermé dans le sein d'une vierge; qu'elle l'ait porté neuf mois, qu'elle l'ait enfanté au terme ordinaire de la grossesse des femmes, et que tout cela se soit passé en elle sans compromettre sa virginité; que celui que l'univers ne saurait contenir ait été caché et renfermé dans le corps d'un enfant, sujet à toutes les infirmités des autres enfants; qu'il ne soit parvenu à l'état d'un homme fait qu'en passant, comme les autres hommes, par tous les degrés de l'enfance et de l'adolescence; que ce Maître du monde ait été si longtemps absent du trône d'où il préside à l'univers, et que le soin et le gouvernement du monde se soient trouvés transportés dans le corps d'un petit être; enfin que cet Homme-Dieu se soit laissé aller au sommeil comme les autres hommes; qu'il n'ait soutenu sa vie que par les aliments et qu'il ait éprouvé tout ce qui fait impression sur une nature mortelle, sans qu'il ait paru ce qu'il était par aucun signe proportionné à une si grande majesté. Car, dites-vous, et les démons chassés, et les malades guéris, et les morts ressuscités, sont peu de chose pour un Dieu, puisque d'autres en ont fait autant. Voilà les objections que, dans une réunion de vos amis, proposa l'un d'entre eux. Vous dites même qu'il voulait aller plus avant, mais que vous l'en empêchâtes en rompant la conférence, et que vous vous réservâtes de consulter sur ces difficultés quelque personne plus éclairée, de peur que les erreurs où vous auriez pu tomber, quoique innocemment et sans dessein, ne dégénérassent en crime par la témérité qu'il y aurait eu à vouloir entrer inconsidérément dans le secret des mystères.

Après cet aveu de votre insuffisance, vous me dites que c'est moi que cette question regarde et que c'est de moi

qu'on en attend l'éclaircissement. Vous ajoutez même qu'il y va de ma réputation de vous le donner ; que l'ignorance se tolère en quelque sorte dans les autres évêques sans que la religion en souffre, au lieu que quand on vient à l'évêque Augustin, on compte que tout ce qu'il ignore n'est point de la Loi. Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut compter ; vous avez trop bonne opinion de moi et vous l'avez conçue trop légèrement. Ainsi, quoiqu'elle vienne d'un grand fonds d'amitié, je vous prie avant toutes choses de vous en défaire et de me croire en ce qui me concerne plutôt que tout autre, si vous m'aimez, et si vous êtes pour moi ce que je suis pour vous. Car la profondeur des saintes Écritures est si grande, que quand je n'aurais fait autre chose depuis mon enfance jusqu'à la dernière vieillesse que de les étudier, quand j'aurais apporté à cette étude beaucoup plus d'esprit que je n'en ai, quand je m'y serais appliqué de toutes mes forces et que j'aurais eu tout le loisir nécessaire pour cela, j'y ferais encore tous les jours de nouvelles découvertes.

Ce n'est pas qu'il soit si difficile d'arriver à ce qu'il est nécessaire d'en savoir pour se sauver ; mais après même qu'on y a pénétré par la foi jusqu'aux choses sans quoi il n'y a ni piété ni bonne vie, il en reste encore tant à découvrir, et l'on trouve, à mesure qu'on avance, que les voiles et les figures mystérieuses qui les cachent sont en si grand nombre et qu'il y a une si grande profondeur de sagesse, non-seulement dans les choses, mais dans les paroles qui les expriment, que les meilleurs esprits et les plus désireux d'apprendre, et qui ont donné le plus de temps à cette étude, éprouvent tous les jours la vérité de cette parole de la même Écriture : « Quand l'homme croira avoir achevé, il n'en sera qu'au commencement. »

Mais sans prolonger davantage ces préliminaires, venons à ce que vous demandez. Sur cela vous devez savoir avant toutes choses que la doctrine chrétienne ne dit pas que Dieu se soit enfermé de telle sorte dans la chair dont

il s'est revêtu et sous laquelle il est né d'une vierge, qu'il ait perdu ou abandonné le gouvernement de l'univers et qu'il en ait transporté le soin dans ce corps, comme une matière qu'il aurait ramassée pour l'y renfermer. Toutes ces idées ne viennent que de ce que les hommes ne sont capables de concevoir que des corps ou plus grossiers comme la terre et l'eau, ou plus subtils comme l'air et la lumière, qui, de quelque subtilité qu'ils soient, sont toujours des corps incapables d'être tout entiers partout et qui ont autant de parties différentes qu'il y a de différentes parties dans l'espace qu'ils remplissent; en sorte que les plus petits corps, non plus que les plus grands, ne sont pas tout entiers dans chaque partie de l'espace qu'ils occupent, mais répondent aux diverses parties de cet espace par autant de parties de leur substance. Ainsi il n'appartient qu'aux corps d'être resserrés ou étendus, condensés ou raréfiés, et de recevoir diminution ou augmentation de parties. Ce sont là des conditions de la nature des corps ; mais la nature de l'âme est bien différente, et à plus forte raison celle de Dieu, qui est le créateur de l'âme aussi bien que du corps. Quand on dit donc que Dieu est partout et qu'il remplit tout le monde, ce n'est pas comme l'eau, l'air ou la lumière même le pourraient remplir, en sorte qu'une plus petite partie de la substance de Dieu remplisse une plus petite partie du monde et une plus grande une plus grande. Dieu est partout sans qu'aucun lieu le contienne; il vient sans sortir d'où il était, il s'en va sans sortir d'où il vient.

Cela étonne l'esprit de l'homme, et parce qu'il ne le comprend pas, peut-être ne le croit-il pas ; mais s'il méconnaît son Dieu, qu'il se considère lui-même; que son âme s'élève un peu, s'il est possible, au-dessus du corps et de ce qu'elle aperçoit par le corps, et qu'elle considère ce qu'elle est, elle à qui le corps sert d'instrument pour agir. Mais peut-être qu'elle est incapable même de ce que je demande, car, comme dit un ancien, c'est tout

ce que peuvent faire les plus grands esprits que de s'élever au-dessus de leurs sens et de dégager leurs pensées des impressions que le commerce perpétuel des corps a produites en nous. Examinons donc au moins nos sens corporels un peu plus attentivement que l'on ne fait d'ordinaire. Les sens sont au nombre de cinq, et quoiqu'on les appelle *corporels*, ils ne sauraient subsister sans âme non plus que sans corps; car il faut être vivant pour sentir, et l'on n'est vivant que par l'âme. Il faut aussi à l'âme un corps et des organes corporels pour sentir, c'est-à-dire pour voir, pour entendre, en un mot pour exercer les fonctions de tous les sens.

Que l'âme raisonnable fasse donc attention à ce que je viens de dire et qu'elle considère les sens de son corps, non par ces mêmes sens, mais par la lumière de sa raison. L'homme ne saurait sentir, qu'il ne soit vivant, et jusqu'au moment de la séparation des deux parties qui le composent, il n'est vivant que dans son corps. Comment donc l'âme, qui ne vit que dans son corps, sent-elle ce qui est hors de son corps? Car ne voyons-nous pas dans le ciel le soleil et les autres astres qui non-seulement sont hors de nos corps, mais qui en sont très-éloignés? Or, voir n'est-ce pas sentir, et la vue n'est-elle pas le premier et le plus excellent de tous les sens? Dira-t-on que l'âme est dans le ciel aussi bien que dans son corps, puisque la vie et la sensation sont inséparables et qu'il faut qu'il y ait de la vie partout où la sensation se trouve? Ou dira-t-on que l'âme sent même au delà du lieu où elle vit, puisque, encore qu'elle ne vive que dans son corps, sa sensation porte jusqu'où sont les objets à quoi la vue peut atteindre? Vous comprenez donc combien il y a d'obscurité dans ce qui appartient à ce sens même, le plus lumineux de tous, que nous appelons la vue, et ne trouvons-nous pas la même chose dans l'ouïe? Car ce sens-là s'étend en quelque manière hors du corps aussi bien que l'autre, puisque nous ne dirions pas comme nous

faisons tous les jours, « il se fait du bruit là dehors, » si nous ne sentions où le bruit se fait. Nous vivons donc aussi là où nous entendons, et par conséquent hors de notre corps ; car comment sentir où l'on ne vit pas, puisqu'il n'y a point de sentiment sans vie?

L'action des trois autres sens est renfermée en eux-mêmes; et quand on en pourrait douter à l'égard de l'odorat, il est hors de doute, à l'égard du goût et du toucher, que nous ne sentons que dans notre propre chair ce que nous percevons par ces deux sens. Mais laissant à part ces trois derniers sens, ce qui se passe à l'égard de la vue et de l'ouïe suffit à nous jeter dans l'étonnement, et nous avons à nous demander comment il est possible que l'âme sente où elle ne vit pas, ou qu'elle vive où elle n'est pas? Car est-elle ailleurs que dans son corps? Cependant elle sent hors de son corps, puisque voir et entendre c'est sentir. Or si elle voit et entend hors de son corps, elle sent donc hors de son corps, et ainsi il faut ou qu'elle vive où elle sent, et par conséquent qu'elle y soit aussi bien que dans son corps, ou qu'elle sente dans les lieux mêmes où elle ne vit pas, ou qu'elle vive dans ceux mêmes où elle n'est pas.

De ces trois partis, il n'y en a aucun qui ne m'étonne et à quoi l'on se puisse ranger sans quelque sorte d'absurdité. Cependant ce n'est que d'un sens mortel et corruptible que nous parlons; que doit-ce donc être que l'âme même considérée hors des sens et dans cette intelligence pure où elle raisonne de toutes ces merveilles? Car ce n'est pas par les sens qu'elle juge des sens. Et après cela nous traiterons d'incroyable et nous trouverons au-dessus de la toute-puissance de Dieu ce qu'on nous dit que le Verbe de Dieu, par lequel toutes choses ont été faites, a su prendre un corps dans le sein d'une vierge, et se rendre semblable aux hommes sans rien perdre de son immortalité, sans qu'il soit arrivé aucun changement à son éternité, sans déchoir de sa puissance, sans abandonner le

soin et le gouvernement de l'univers, sans sortir du sein de son Père, c'est-à-dire de cette lumière inaccessible où il habite en lui et avec lui ?

Or quand je vous parle du Verbe ou de la parole ineffable de Dieu, gardez-vous bien de la concevoir comme une parole qui passe, en sorte que dans cette parole il y ait eu quelque chose qui, après avoir été, ne soit plus présentement. Le Verbe de Dieu demeure toujours ce qu'il est, et il est tout entier partout. Quand on dit qu'il vient ou qu'il s'en va, cela ne veut dire autre chose sinon qu'il se montre ou qu'il se cache. Car, qu'il soit visible ou caché, il est toujours présent partout, comme la lumière est présente aux yeux d'un aveugle aussi bien qu'à ceux d'un homme qui voit clair, quoiqu'il soit vrai de dire, en un autre sens, qu'elle n'est présente qu'à l'un et non pas à l'autre ; et comme la même voix est présente aux oreilles d'un sourd aussi bien qu'à celles d'un homme qui entend, quoiqu'elle ne soit sensible qu'à l'un et non pas à l'autre. Qu'y a-t-il en effet de plus admirable que ce qui arrive à l'égard de nos paroles et des sons de la voix, quoique ces paroles et ces sons n'aient point d'être subsistant et ne fassent que passer, en sorte qu'il faut que la première syllabe ne soit plus pour que la seconde commence d'être et de se faire entendre ? Cependant, comme lorsqu'il n'y a qu'un homme qui nous écoute, il entend tout ce que nous disons ; lorsqu'il y en a deux, chacun entend tout et entend autant que l'autre ; et si c'est une multitude qui nous écoute, quelque grande qu'elle puisse être, les sons de notre voix ne se partagent pas entre tous comme on partagerait de l'argent ou quelque mets, mais ce que nous disons est tout entier pour tous et tout entier pour chacun. Sera-t-il donc encore incroyable, après cela, que ce que nous voyons que la parole de l'homme, qui ne fait que passer, est à l'égard des oreilles, le Verbe de Dieu, qui subsiste éternellement, le soit à l'égard de toutes choses, en sorte que, tandis que l'une est entendue tout

entière et tout à la fois de toute une multitude, l'autre soit aussi tout entière partout et tout à la fois ?

Il ne faut donc pas que le peu d'étendue du corps de Jésus-Christ enfant nous fasse craindre qu'une aussi grande majesté que celle de Dieu y ait été resserrée. Car la grandeur de Dieu n'est pas une grandeur d'étendue, mais de vertu et de puissance : aussi s'est-il plu à faire paraître ses merveilles dans les plus petites choses. C'est pour cela que sa providence a donné un sentiment plus exquis aux fourmis et aux abeilles qu'aux ânes et aux chameaux ; que d'une aussi petite semence que les grains qui se trouvent dans les figues, il fait naître d'aussi grands arbres que les figuiers, au lieu que d'autres semences beaucoup plus grosses ne produisent que des plantes beaucoup plus petites ; qu'il a donné à un aussi petit organe que la prunelle la vertu de parcourir dans un instant la moitié du ciel ; que d'un point, qui est comme le centre du cerveau, il fait sortir les cinq branches des nerfs, qui servent aux cinq différentes sensations et se partagent dans les organes auxquels ils sont destinés ; et que par le mouvement d'une aussi petite partie que le cœur, il porte la vie dans toute la masse du corps ; par où, aussi bien que par une infinité d'autres merveilles semblables, ce Dieu qui est également grand en tout, nous découvre ses grandeurs dans les plus petites choses.

C'est par la grandeur de cette même puissance, qui sait se renfermer dans ce qu'il y a de plus étroit sans y être ni contrainte ni resserrée, qu'il a rendu une Vierge féconde, sans que rien d'extérieur ni d'étranger ait contribué à la faire devenir mère. C'est par cette même puissance qu'ayant uni une âme raisonnable au corps qu'il a formé dans le sein de cette Vierge, il s'est uni lui-même à cette âme et à ce corps ; que sans aucun changement qui le dégrade, il a opéré dans cet homme un changement qui l'ennoblit, et qu'il a bien voulu, par un effet de sa bonté, entrer en communauté avec lui du nom et de la

qualité d'homme, et lui faire part en même temps du nom et de la dignité de Dieu. C'est cette même puissance qui, au bout des neuf mois, a fait sortir le corps de cet enfant du sein vierge de Marie, sans aucune lésion de sa virginité, par une merveille semblable à celle par laquelle ce même corps, devenu grand, est entré dans le cénacle les portes fermées. Or, dans tout cela il n'y aurait plus rien d'admirable si on en pouvait rendre raison, ni rien de singulier, s'il y en avait des exemples. Concevons que Dieu peut faire des choses qui nous sont incompréhensibles, et qu'il n'y a point d'autre raison à rendre de ces merveilles que la puissance de celui qui les a opérées.

Que si cet Homme-Dieu s'est laissé aller au sommeil; s'il a soutenu sa vie par les aliments, et s'il a éprouvé tout ce qui produit impression sur une nature mortelle, c'est qu'il a voulu, par là, convaincre les hommes qu'il était véritablement homme, et que pour avoir été uni à la nature de Dieu, il n'avait pas perdu la nature de l'homme. Et cependant il s'est trouvé des hérétiques qui, se faisant de fausses idées de la grandeur et de la puissance de Jésus-Christ, n'ont point voulu reconnaître en lui de nature humaine, quoique ce soit par son union à cette nature que Dieu ait signalé la grâce, en vertu de laquelle celui en qui résident tous les trésors de la science et de la sagesse, sauve ceux qui croient en lui, et communique la foi à ceux qu'il lui plaît d'élever jusqu'à la contemplation éternelle de la vérité. Que serait-ce donc si le Tout-Puissant, au lieu de faire naître d'une mère cet homme auquel son Verbe s'est uni, l'avait créé quelque autre part et l'avait exposé tout d'un coup aux yeux des hommes? Que serait-ce si on ne l'avait point vu passer par tous les degrés de l'âge et qu'il n'eût ni mangé ni dormi; n'aurait-ce pas été donner lieu à l'erreur de ces hérétiques? Qui aurait pu croire après cela que cet homme, uni au Verbe, eût été un homme véritable et de même nature que les autres hommes; et cette conduite toute miraculeuse n'aurait-elle pas rendu

inutiles les conseils de sa miséricorde? Il fallait donc que ce médiateur entre Dieu et les hommes, en réunissant les deux natures dans l'unité d'une même personne, relevât par des choses extraordinaires ce qui paraissait en lui d'ordinaire et de commun, et qu'il tempérât aussi par des choses communes et ordinaires ce qui paraissait en lui de miraculeux.

Mais pour revenir aux merveilles de la toute-puissance de Dieu, y a-t-il rien que de merveilleux dans ce que Dieu produit tous les jours par les divers mouvements des êtres créés, quoiqu'à force de le voir nous ayons cessé de l'admirer? Évidemment il y a une infinité de choses qui d'un côté sont si communes que nous les foulons aux pieds sans daigner y faire attention, mais qui d'ailleurs sont si admirables qu'elles nous jettent dans l'étonnement dès que nous nous arrêtons à les considérer. Quand il n'y aurait en effet que la vertu des semences, combien renferment-elles de propriétés différentes? Quelle force, quel principe de vie, quelle activité cachée, quels grands effets prêts à sortir d'une si petite cause! Ce même Dieu, qui dans la nature a produit les premières semences des plantes sans les avoir tirées d'autres semences, a donc bien pu former un homme sans le secours de ce qui, dans le cours ordinaire, est le principe de la génération. Il a voulu que son corps s'accrût par le progrès du temps et la succession des divers âges, comme il a composé le cours des siècles des divers changements des temps, mais sans qu'il lui soit arrivé à lui-même aucun changement; car de ce qui compose Jésus-Christ, pour parler ainsi, il n'y a que ce qui a commencé dans le temps qui se soit accru avec le temps; mais pour le Verbe qui a fait les temps et qui « était dès le commencement, » il a choisi et marqué un temps pour s'unir à une chair mortelle, mais sans se changer en chair, ni devenir sujet au temps. Dieu a élevé l'homme jusqu'à lui, mais sans sortir de lui-même, et sans cesser d'être ce qu'il était.

Il y en a qui demandent raison de cette union ineffable qui ne s'est accomplie qu'une seule fois, et qui voudraient qu'on leur expliquât comment Dieu et l'homme ont pu s'unir assez étroitement pour ne faire qu'une même personne. Mais comprennent-ils comment une âme et un corps peuvent être unis assez étroitement pour ne faire aussi qu'une personne, et sont-ils en état de rendre raison de cette union qui se produit tous les jours? Comme donc ce qui fait un homme, est un corps et une âme conjoints en unité de personne, ainsi ce qui fait le Christ, c'est Dieu et l'homme conjoints également en unité de personne. Dans l'un il y a un mélange et un tout composé d'une âme et d'un corps, et dans l'autre, un mélange et un tout composé d'un homme et d'un Dieu. Mais quand nous parlons ici de mélange, qu'on écarte les idées qui nous restent des impressions des sens, et qu'on ne se figure pas un mélange semblable à celui de deux liqueurs, qui se confondent ensemble en se mêlant, en sorte qu'aucune des deux ne demeure en son entier; ni même un mélange semblable à celui de l'air et de la lumière, laquelle ne s'altère point en se mêlant avec l'air.

Comme donc la personne d'un homme est un mélange d'une âme et d'un corps, la personne du Christ est un mélange d'un Dieu et d'un homme. Car le Verbe, en s'unissant à une âme qui avait un corps, s'est uni au corps aussi bien qu'à l'âme. L'un se fait tous les jours pour multiplier les hommes; l'autre s'est fait une seule fois pour sauver les hommes, et de ces deux unions ou mélanges, l'union de deux choses incorporelles doit être moins difficile à croire que l'union de deux choses, dont l'une est corporelle et l'autre incorporelle. Or, comme l'âme, quand elle n'a point de fausses idées de sa propre nature, conçoit qu'elle est incorporelle, à plus forte raison doit-elle concevoir le Verbe de Dieu comme quelque chose d'incorporel. Ainsi le mélange du Verbe de Dieu avec une âme doit être plus aisé à croire que celui d'une âme avec un corps. Cependant nous voyons celui-ci en nous-

mêmes ; nous ne devons donc pas avoir de peine à croire l'autre en Jésus-Christ, ainsi que la foi nous l'ordonne. Car si les deux nous étaient également inconnus, et qu'on nous ordonnât de les croire, ne demeurerions-nous pas d'accord que le mélange de deux choses incorporelles est plus aisé que celui d'une chose corporelle et d'une chose incorporelle, si toutefois l'idée qui s'est attachée au terme de *mélange*, par l'usage et le commerce des choses corporelles, dont la nature est toute différente de celles dont nous parlons, et qui nous sont connues d'une autre manière, nous permet de nous servir de ce terme en un tel sujet?

Donc ce Verbe de Dieu, Fils du Père, éternel comme lui, et qui étant la puissance et la sagesse de Dieu atteint avec force d'une extrémité à l'autre, c'est-à-dire depuis la créature raisonnable, jusqu'à la créature inanimée, et dispose tout avec douceur; cette sagesse, dis-je, qui est présente partout sans se laisser voir nulle part, sans qu'aucun lieu la renferme, ni que la différence des lieux la partage, et qui n'étant ni massive ni étendue, est tout entière en chaque chose, s'est unie à un homme d'une manière infiniment élevée au-dessus de celle dont elle est dans les autres créatures, et a fait d'elle-même et de cet homme un seul Jésus-Christ médiateur entre Dieu et les hommes, égal au Père selon sa divinité, et moindre que lui selon sa chair, c'est-à-dire selon son humanité; immortel et immuable selon cette divinité par laquelle il est égal au Père et en même temps mortel et capable de changement, selon l'infirmité de la nature qui lui est commune avec nous.

Ce Verbe de Dieu dans le temps qui lui était connu, et où il avait arrêté, avant tous les siècles, de paraître revêtu de cette humanité avec laquelle il ne fait qu'un même Christ, est donc venu enseigner les hommes, et leur fournir les secours nécessaires pour arriver au salut éternel. Il est venu les enseigner en confirmant et scellant, pour ainsi dire, par sa présence et par son auto-

rité, non-seulement ce qui avait été dit par les prophètes, qui n'ont dit que des vérités, mais même tout ce qui a été dit de vrai par les philosophes et le reste de vos auteurs jusqu'aux poëtes mêmes. Car qui peut nier qu'il ne se trouve des vérités dans leurs ouvrages parmi un grand nombre d'erreurs? Une telle autorité était principalement nécessaire à ceux qui n'auraient pas su découvrir et discerner les vérités particulières dans cette vérité primitive où elles résident, et qui, avant même de s'être unie à une nature humaine, éclairait et assistait tous ceux qui étaient capables de recevoir ses lumières. Or, entre autres enseignements que le Fils de Dieu a donnés aux hommes, voici un des plus importants et des plus salutaires. Les hommes étaient pour la plupart touchés d'un extrême désir d'atteindre la divinité : mais comme d'un côté ils s'imaginaient que c'était par l'entremise des puissances aériennes, qu'ils regardaient comme des dieux, et par le culte de ces mêmes puissances, qui était un culte sacrilége plutôt que religieux, qu'on pouvait trouver auprès de Dieu l'accès qu'ils y cherchaient; et que d'ailleurs il y avait bien moins de piété que d'orgueil dans cette recherche, elle n'avait servi qu'à établir entre eux et les démons une espèce d'affinité, et à donner lieu à ces esprits orgueilleux de les tromper, en se faisant passer pour anges de lumière. Voilà sur quoi Jésus-Christ les a désabusés, et son incarnation leur a montré que ce Dieu, qui leur paraissait si éloigné d'eux qu'ils croyaient ne pouvoir aller à lui que par des puissances qui tinssent le milieu entre lui et eux, était si près de nous, et si accessible à la piété des hommes, qu'il avait même daigné s'unir à un homme, et faire un tout avec l'âme et le corps de cet homme, par une union aussi étroite que celle de l'âme et du corps, sans toutefois participer à la mutabilité à quoi nous voyons que l'âme est sujette aussi bien que le corps, Dieu ne pouvant en aucune sorte être sujet au changement.

Voilà par où Jésus-Christ est notre science et notre sagesse, comme il est notre secours et notre force par la grâce de la foi qui vient de lui, foi salutaire sans laquelle les hommes ne sauraient surmonter leurs convoitises, et dont le mérite efface les fautes légères où nous entraîne ce qui reste en nous de cupidité.

C'est donc par la vertu des leçons toutes divines de Jésus-Christ que nous voyons que les plus grossiers et les plus ignorants, et jusqu'aux femmes les plus simples, sont présentement persuadés que l'âme est immortelle, et qu'il y a une autre vie après celle-ci. Et cependant de telles croyances étaient ignorées des Grecs avant l'Assyrien Phérécyde, qui, en les proclamant pour la première fois, fit une si grande impression sur l'esprit du Samien Pythagore, que d'athlète qu'il était, il devint en un instant philosophe. Ainsi la doctrine de Jésus-Christ nous permet de dire avec Virgile :

« Partout naissent les parfums de l'Assyrie, » de même que la force de la grâce, dont il est la source, nous permet de lui appliquer ces autres vers du même poëte :

« Sous vos auspices, s'il reste encore quelques traces de notre crime, elles disparaîtront, et la terre sera délivrée des angoisses d'une incessante terreur. »

Mais, dit-on, il n'a paru en Jésus-Christ rien de proportionné à une si grande majesté, puisque et les démons chassés, et les malades guéris, et les morts ressuscités, sont peu de chose pour un Dieu, surtout quand on considère que d'autres en on fait autant. Nous avouons que les Prophètes ont accompli de semblables miracles, puisque les plus grands miracles consistent à avoir rendu la vie à des morts, et que nous trouvons qu'Élie et Élisée l'ont fait. Quant aux prétendus miracles des magiciens, c'est à ceux qui, malgré tout ce que dit Apulée pour se défendre de magie, s'efforcent de l'en convaincre, et prétendent même le louer par là plutôt que le décrier, c'est à ceux-là, dis-je, à voir si les magiciens ont ressuscité des morts. Ce que nous

trouvons dans l'Écriture, c'est que les magiciens d'Égypte, quelque habiles qu'ils fussent dans cet art diabolique, furent vaincus par le serviteur de Dieu, Moïse, qui, pendant que ces malheureux, à l'aide de leur industrie sacrilége, opéraient quelques merveilles apparentes, rendait tous leurs efforts inutiles par la seule invocation du nom du Seigneur.

Mais enfin tous ces faiseurs de miracles, c'est-à-dire Moïse et les Prophètes, ont tous prophétisé Jésus-Christ, et lui ont rendu hommage, l'annonçant, non comme un homme qui les dût égaler ou surpasser par des miracles, mais comme le Seigneur et le Dieu de tous, fait homme pour l'amour des hommes. Si donc il a fait des miracles du même genre que ceux des Prophètes, c'est parce qu'il était à propos qu'il fît par lui-même ce qu'il avait fait par eux. Mais il en a dû faire aussi qui lui fussent particuliers, comme de naître d'une vierge, de ressusciter et de monter au ciel. Si on trouve encore que de tels miracles soient peu de chose pour un Dieu, j'ignore ce qu'on peut désirer de plus.

Voudrait-on qu'il eût fait ce qu'il n'a pas dû faire, étant revêtu de chair ? C'est lui qui a créé le monde ; car c'est par ce Verbe qui était au commencement, qui était en Dieu, et qui était Dieu lui-même, que toutes choses ont été faites. Fallait-il donc, après s'être uni à notre nature, qu'il créât un autre monde, pour nous convaincre que c'était par lui que le monde avait été fait ? Ne voit-on pas qu'un monde ni plus grand, ni aussi grand que celui-ci, ne se pouvait faire dans celui-ci ; et s'il en avait fait un moindre, ne dirait-on pas encore que ce serait peu de chose pour un Dieu ? Mais au lieu d'un nouveau monde qu'il n'était pas à propos de faire, il a fait dans le monde des choses toutes nouvelles. Car de faire naître d'une vierge l'homme auquel il s'est uni ; de passer de la mort à la vie qui ne finit point, et de s'élever au-dessus des cieux, c'est quelque chose de plus grand que d'avoir fait le monde.

On dira peut-être qu'on ne croit pas que ces merveilles soient arrivées : mais comment convaincre des gens qui méprisent les miracles ordinaires, et qui ne veulent pas croire les plus grands? On veut bien croire que Jésus-Christ a rendu la vie à des morts, et on le croit parce que d'autres l'ont fait, et qu'on trouve que c'est peu de chose pour un Dieu : mais que le Fils de Dieu se soit formé un corps d'une vierge, qu'il ait rendu la vie à ce corps après sa mort, et qu'il l'ait enlevé au ciel, c'est ce qu'on ne veut point croire, parce que personne n'en a fait autant, et que cela n'appartient qu'à un Dieu. Ainsi chacun croira ce qui lui paraîtra aisé à comprendre, quoique cela ne soit pas aisé à faire; et ce qui passe son intelligence, il le rejettera comme fabuleux. A Dieu ne plaise, mon cher Volusien, que vous comptiez parmi de tels hommes.

On pourrait traiter toute cette matière plus au long, et développer tous les replis des mystères nécessaires à connaître; mais il faut pour cela que la foi ouvre l'intelligence, que l'infidélité tient fermée. Or comment refuser de croire, si on considère toute la suite des choses, depuis le commencement jusqu'à présent; et cette succession des temps dont les événements se tiennent et se rapportent si bien, que les derniers rendent témoignage de la vérité des premiers, et en deviennent des preuves incontestables?

Dieu tire d'entre les Chaldéens un homme qu'il avait doué d'une foi et d'une piété singulières, le choisit pour lui révéler et lui confier ses promesses, qui ne devaient être accomplies qu'après plusieurs siècles et dans les derniers temps du monde, et lui prédit que toutes les nations seront bénies dans sa race. Cet homme, qui ne connaissait et n'adorait point d'autre Dieu que le Dieu véritable, créateur de l'Univers, engendre un fils dans sa vieillesse, d'une femme à qui l'âge aussi bien que la stérilité avaient ôté toute espérance d'avoir des enfants.

De ce fils sort un grand peuple, qui s'accroît prodigieusement en Égypte, où les dispositions de la Provi-

dence, qui se manifestait de jour en jour par de nouvelles promesses, et par les effets dont elles étaient suivies, avaient fait passer cette race des contrées de l'Orient. Dieu tire d'Égypte cette nation devenue puissante, et l'en tire par les plus étonnants de tous les miracles, la conduit et l'établit dans la terre promise, d'où elle chasse les nations impies qui l'habitaient ; et enfin il l'élève jusqu'à en faire un royaume florissant. Ensuite ce peuple se laissant aller au péché, et par une insolence sacrilége venant à offenser fréquemment celui qui l'avait comblé de tant de bienfaits, le Seigneur, pour le châtier, l'afflige de diverses calamités, entremêlées néanmoins de prospérités et de douceurs, à mesure qu'il revenait à reconnaître son Dieu. C'est ainsi que ce peuple privilégié est conduit jusqu'au temps de l'incarnation et de la manifestation de Jésus-Christ, c'est-à-dire de ce Fils et de ce Verbe de Dieu fait homme, annoncé ou figuré perpétuellement par toutes les promesses, par les prophéties, le sacerdoce, les sacrifices, le temple, les sacrements ; toutes ces choses n'ayant servi qu'à prédire, chacune en sa manière, que le Christ viendrait dans une chair visible et mortelle, qu'il mourrait, qu'il ressusciterait, qu'il monterait au ciel, que la puissance de son nom lui donnerait par toute la terre des nations qui lui seraient consacrées, et que ceux qui croiraient en lui y trouveraient la rémission de leurs péchés et leur salut éternel.

Jésus-Christ vient donc enfin ; et dans sa naissance, dans sa vie, dans ses discours, dans ses actions, dans ses souffrances, dans sa mort, dans sa résurrection, et dans son ascension, s'accomplissent tous les oracles des Prophètes. Il envoie le Saint-Esprit, il en remplit les fidèles assemblés dans une même maison, attendant et demandant par leurs prières ce don du ciel qui leur avait été promis. Tout pleins de ce divin esprit, les Apôtres parlent toutes sortes de langues ; ils attaquent courageusement les erreurs ; ils prêchent les vérités qui nous sau-

vent ; ils exhortent les hommes à faire pénitence de leurs péchés et leur promettent qu'ils en obtiendront le pardon de la miséricorde de Dieu. Non-seulement ils prêchent la véritable religion, et la véritable piété, mais afin qu'on ne puisse douter de ce qu'ils prêchent, ils le confirment par les miracles les plus éclatants.

Cependant la rage des infidèles s'allume contre eux : mais comme ils ne souffrent rien qui ne leur ait été prédit, leurs souffrances mêmes les fortifient dans l'espérance de ce qui leur a été promis, et les rendent encore plus fidèles à dispenser aux hommes les vérités dont ils sont chargés. Quoiqu'en petit nombre, ils parcourent toute la terre ; ils convertissent toutes les nations avec une facilité admirable ; ils croissent au milieu de leurs ennemis et se multiplient à force de persécutions ; et tous les maux qu'on leur fait endurer ne servent qu'à les répandre jusqu'aux extrémités du monde. D'une poignée de gens qu'ils étaient, grossiers, ignorants et méprisés, ils se trouvent tout d'un coup éclairés et célèbres par tout l'univers, et se multipliant avec une vitesse incroyable, plient au joug de Jésus-Christ les plus grands esprits, les plus éloquents, les plus subtils, et les plus savants hommes, dont ils font non-seulement des disciples, mais des prédicateurs de la doctrine du salut et de la véritable piété. Dans les alternatives des adversités et des prospérités, ils ne songent qu'à soutenir courageusement les unes, et à user sobrement des autres, et lorsqu'ils voient que le monde tend à sa fin, et que la décadence de toutes choses l'annonce, leur espérance se ranime ; et se souvenant que même ces marques du déclin du monde ont été prédites, ils attendent avec plus de confiance que jamais la félicité de la céleste patrie.

Pendant que l'Église de Jésus-Christ combat de cette sorte, les nations impies et infidèles frémissent contre elle : mais elle demeure victorieuse par sa patience et par un attachement inviolable à sa foi, malgré les

cruautés de ses persécuteurs. Dès que la vérité, si longtemps cachée sous les figures mystérieuses qui en exprimaient la promesse, vient à paraître, et que le sacrifice qui lui convient commence à s'établir, les sacrifices de l'ancienne Loi, qui n'étaient que des figures de celui-ci, s'abolissent; et le temple même, qui était le seul lieu où on les pût offrir, est détruit. Le peuple juif, réprouvé pour son incrédulité, est chassé de son propre pays, et dispersé çà et là par l'univers afin qu'il porte de toutes parts les Livres saints, et qu'on ne puisse pas dire que les prophéties qui prédisent Jésus-Christ et son Église sont des pièces fabriquées après coup par les chrétiens, puisqu'elles sont produites par nos adversaires, dont l'incrédulité est prédite dans ces mêmes livres.

Les idoles et les temples des démons se détruisent peu à peu, et tout le culte sacrilége qu'on leur rendait, tombe comme il avait été prédit. Enfin il s'élève des hérésies contre le nom de Jésus-Christ, qui se couvrent néanmoins du nom du même Jésus-Christ; et cela arrive, comme il a été prédit, pour donner lieu à l'Église de manifester de plus en plus les trésors de la sainte doctrine dont elle est dépositaire. Tout cela s'étant passé de point en point comme il avait été prédit dans les Livres saints, et après l'accomplissement si complet de tant de prophéties, que nous reste-t-il donc qu'à attendre avec confiance ce qui doit s'accomplir encore des promesses de Dieu? Où est l'âme touchée du désir de l'éternité, et que le peu de durée de la vie présente ait fait rentrer en elle-même, qui puisse ne se pas rendre à des preuves si lumineuses et qui portent si visiblement le caractère de Dieu?

Maintenant, que trouve-t-on dans les livres des philosophes, et dans les lois des plus sages républiques, de comparable à ces deux préceptes, où Jésus-Christ nous assure que sont compris la Loi et les Prophètes : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit, et votre prochain

comme vous-même? » Dans ces deux mots se résume et la physique, puisque les causes de toutes les choses naturelles sont dans le Dieu qui les a créées ; et la morale, puisque ce qui fait la bonne vie, c'est uniquement d'aimer ce qu'il faut aimer, c'est-à-dire, Dieu et le prochain, et de l'aimer comme il faut; et la logique, puisqu'il n'y a point d'autre vérité qui éclaire l'âme raisonnable que Dieu seul. On trouve encore dans ces deux règles le bien et la perfection des sociétés civiles et des états, qui ne s'établissent et ne durent que sur le fondement de la foi réciproque, et de l'union des cœurs ; et cette union ne subsiste que lorsqu'on aime le bien commun, c'est-à-dire Dieu, qui est le bien véritable et souverain, et lorsque les hommes s'aiment les uns les autres, en celui, et pour l'amour de celui qui voit, sans que nous puissions l'en empêcher, quel est le principe et le motif de l'amour dont nous nous aimons réciproquement.

Quant au style de l'Écriture, combien la rend-il accessible, pour ainsi dire, à tout le monde, quoiqu'il s'y trouve des profondeurs que peu d'esprits peuvent pénétrer! Dans ce qu'elle dit clairement il semble qu'elle parle au cœur des plus simples aussi bien que des plus éclairés, comme un ami qui ne cherche qu'à se faire entendre à son ami, sans couvrir d'aucun nuage le sens de ses paroles. Et même dans ce qu'elle cache sous des figures mystérieuses, elle n'emprunte point ses expressions de ce qu'il y a de plus savant et de moins connu, ce qui en pourrait éloigner les esprits qui ont peu de lumière et d'érudition, comme l'éclat et la magnificence des riches fait que les pauvres n'osent les approcher. Dans ces endroits-là même, elle conserve une simplicité de style par où elle appelle tout le monde à soi, pour nous nourrir de la vérité qu'elle nous montre quelquefois à découvert, mais qu'elle nous cache aussi quelquefois afin de nous exercer.

Car ce qu'elle nous cache dans les passages obscurs

n'est que ce qu'elle nous exprime clairement dans les autres ; mais de peur que le peu que nous coûtent les vérités qu'elle nous apprend par de claires expressions, ne nous en fasse perdre le goût, elle le réveille en couvrant ailleurs ces mêmes vérités d'une obscurité que nous ne saurions nous empêcher de vouloir percer ; et quand nous l'avons pénétrée, ce qu'elle nous cachait nous devient comme nouveau, quoique nous le sussions déjà, et cette sorte de nouveauté nous l'imprime davantage au fond du cœur. Ainsi l'Écriture, par ses enseignements salutaires, redresse les esprits qui s'égarent, nourrit et éclaire ceux qui manquent de lumière, et fait les délices de ceux qui en ont le plus. Il n'y a donc d'ennemis de cette céleste doctrine que ceux qui sont ou assez insensés pour ne pas comprendre combien elle est salutaire, ou assez malades pour l'avoir en répugnance.

Vous voyez, mon cher Volusien, combien je me suis étendu dans cette lettre : par conséquent si vous éprouvez de l'embarras sur quelque sujet qui vous paraisse mériter que nous le traitions entre nous, vous ne devez pas craindre de dépasser les bornes des lettres ordinaires, comme s'il y avait quelque loi qui vous obligeât à vous y tenir. Car vous savez combien les anciens ont écrit de longues lettres, lorsqu'ils ont eu quelque matière à traiter qui ne se pouvait expliquer en peu de mots. Et quand les auteurs, dont les ouvrages composent ce qu'on appelle *les lettres humaines*, ne se seraient pas donné cette liberté, nous avons sur cela l'exemple des auteurs sacrés, qui nous doit être d'une bien plus grande autorité que celui des autres. Voyez donc de quelle longueur sont les lettres des Apôtres, et de ceux qui ont travaillé sur l'Écriture ; et ne craignez point de proposer un grand nombre de questions, s'il y a beaucoup de choses à quoi vous trouviez de la difficulté, ou de vous étendre davantage sur ce qui vous semble obscur, et de le retourner en tous sens, afin que nous ayons moyen de dis-

siper tous vos nuages, autant que nous en sommes capables, et qu'il ne reste rien qui puisse faire obstacle à la lumière de la vérité.

Je sais que vous avez bien des contradicteurs, et de fort opiniâtres ; et ce sont ceux qui croient, ou qui voudraient faire croire que la doctrine chrétienne est préjudiciable au bien de l'état, et qui ne soutiennent cette fausse opinion que parce qu'ils voudraient que l'état subsistât par l'impunité du vice, plutôt que par la pratique solide de la vertu. Mais il n'en est pas de Dieu comme des rois de la terre ou des magistrats, à l'égard de qui toutes les fautes sont impunies dès qu'il y en a beaucoup qui les commettent. La justice de Dieu ne laisse rien d'impuni ; mais sa miséricorde et sa grâce, prêchée aux hommes par Jésus-Christ homme, et répandue sur eux par le même Jésus-Christ Dieu et homme, aussi bien que par son Père éternel, n'abandonne point ceux qui vivent de la foi, et qui le servent avec piété, soit dans les maux de cette vie, lorsqu'ils les supportent patiemment et courageusement, soit dans la jouissance des biens de la terre, lorsqu'ils en usent sobrement, et qu'ils les dispensent avec libéralité. Car, pour avoir été bienfaisants et charitables, ils recevront une récompense éternelle dans la céleste patrie, où il n'y aura plus de misère à supporter, ni de cupidité à réprimer ; et où, affranchis de toute peine et de toute servitude, nous n'aurons qu'à aimer Dieu à jamais, et à nous aimer les uns les autres.

Que Dieu, par sa miséricorde et par sa toute-puissance, vous conserve et vous rende toujours heureux de plus en plus, mon très-cher fils et très-illustre seigneur. Je salue en Jésus-Christ, comme je dois, votre très-sainte et très-digne mère, et prie Dieu qu'il exauce les prières qu'elle lui adresse pour vous. Mon très-saint frère et collègue dans l'épiscopat, Possidius, vous salue tous avec beaucoup d'affection.

(Saint Augustin. *Lettre CXXXVII*e.)

XIX. DE LA TRINITÉ.

Il me semble que j'aperçois comme en énigme la Trinité qui est vous-même, mon Dieu, lorsque je vois, Père tout-puissant, que par le principe qui est votre sagesse née de vous, et qui vous est égale et coéternelle, c'est-à-dire par votre Fils, vous avez fait le ciel et la terre. Or n'ai-je point déjà longuement parlé de ce ciel du ciel, de cette terre invisible, de ce chaos, et de cet abîme ténébreux qui aurait été sujet à tant d'égarements et de défaillances dans sa nature spirituelle encore informe, s'il n'eût été réuni à celui de qui il tenait cette vie défectueuse, et si étant éclairé de lui il n'en eût reçu une nouvelle vie si belle et si éclatante, qu'il a été fait le ciel de ce ciel visible, lequel fut créé ensuite et placé entre les eaux? Ainsi par ce nom de Dieu je connaissais déjà le Père qui a fait toutes ces choses, et par le nom de principe je connaissais aussi le Fils par lequel il les a faites. Mais croyant, comme je le croyais, que mon Dieu était une Trinité, j'en cherchais la preuve dans les Écritures saintes, lorsque j'y ai vu que son esprit était porté sur les eaux. Voilà donc la Trinité que j'adore, et que je reconnais pour mon Dieu, le Père, le Fils et le Saint Esprit, tous trois un seul créateur de toutes les créatures.

Mais, ô mon Dieu, qui êtes ma véritable lumière, permettez, s'il vous plaît, que mon esprit, qui ne peut m'enseigner de lui-même que la fausseté et le mensonge, s'approche de vous pour y trouver la vérité qu'il poursuit. Dissipez les ténèbres qui l'environnent, et dites-moi, je vous en conjure par la charité qui est la mère de tous les fidèles; dites-moi, je vous supplie, pourquoi après que votre Écriture sainte a nommé ce ciel, cette terre invisible

et informe, et ces ténèbres répandues sur la face de l'abîme, elle nomme ensuite votre Esprit? Est-ce qu'il était nécessaire, pour le désigner, de dire qu'il était porté sur quelque chose; et qu'ainsi il fallait auparavant parler de la chose sur laquelle il était porté? Car il n'était porté ni sur le Père ni sur le Fils; et l'on n'aurait pas pu dire, s'il n'avait été porté, qu'il était porté sur quelque chose. Mais pourquoi fallait-il qu'on parlât de votre Esprit en ces termes?

Que celui qui voudra pénétrer la raison de ce mystère, ô mon Dieu, suive s'il peut le vol de votre Apôtre, soit lors qu'il dit : Que votre charité est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné; soit lorsqu'il nous instruit des choses spirituelles, et qu'il nous enseigne la voie suréminente de l'amour; soit enfin lorsqu'il fléchit le genou devant votre majesté pour nous obtenir la grâce de connaître la science suréminente de la charité de Jésus-Christ. Et quand il aura bien considéré toutes ces choses, il comprendra pourquoi dès le commencement cet esprit d'amour et de charité était porté sur les eaux.

Mais à qui parlerai-je, et en quels termes parlerai-je du poids de la cupidité qui nous précipite dans le gouffre, et de la puissance de la charité qui nous en retire par votre Esprit qui était porté sur les eaux? A qui parlerai-je? Et comment dire que nous tombons et que nous nous relevons? Car il n'y a point de lieux dans lesquels nous tombions, et d'où nous nous relevions : et ainsi qu'y a-t-il de plus semblable et de plus dissemblable tout ensemble? Ces abîmes, ce sont nos affections, ce sont nos amours, c'est la corruption de notre esprit qui se laisse submerger par l'amour des soins de la terre; et c'est la sainteté de votre Esprit qui nous en retire, par l'amour de la seule véritable et éternelle tranquillité, afin que nous élevions en haut notre cœur vers vous, où réside cet Esprit adorable qui est porté sur les eaux, et que nous arriviens à la

jouissance de ce bonheur par excellence, lorsque notre âme se sera dégagée des fluides affections du monde.

L'esprit angélique et l'âme de l'homme se sont éloignés de vous, ô mon Dieu, et ont fait connaître, par leur chute, combien est profond l'abîme de ténèbres où seraient tombées toutes les créatures spirituelles, si, dès le commencement, vous n'eussiez fait la lumière en disant qu'elle fût faite. Oui, il a fallu que tous les esprits de votre céleste Jérusalem s'attachassent à vous avec obéissance, et se reposassent en votre Esprit, qui est porté immuablement sur toutes les choses muables : autrement, ce ciel du ciel ne serait en lui-même qu'un abîme ténébreux ; au lieu que maintenant il est lumière par la lumière du Seigneur. Et vous montrez assez, par la misérable inquiétude de ces esprits qui se sont éloignés de vous, et qui, dépouillés de cette robe lumineuse dont vous les aviez revêtus, sont retombés dans leurs ténèbres, quelle est la dignité de la créature raisonnable, puisque tout ce qui est moins que vous ne suffit pas à la rendre heureuse ; et qu'ainsi elle ne saurait trouver sa félicité en elle-même. Car c'est vous, ô notre Dieu, qui illuminerez nos ténèbres : c'est vous seul qui nous revêtirez de lumière, et rendrez nos ténèbres aussi éclatantes que le soleil l'est en son midi.

Donnez-vous à moi, mon Dieu, donnez-vous à moi, car je vous aime ; et si je ne vous aime pas assez, faites que je vous aime davantage. Je ne saurais juger combien il me manque d'amour pour en avoir assez, afin que ma vie se passe dans vos embrassements, et ne s'en détourne jamais, jusqu'à ce qu'elle soit toute cachée dans la lumière de votre visage. Tout ce que je sais, c'est que partout ailleurs qu'en vous je ne trouve que dégoût et que misère, non-seulement hors de moi-même, mais aussi en moi-même ; et toute abondance qui n'est pas mon Dieu, m'est une véritable indigence.

Mais le Père ou le Fils n'était-il point aussi porté sur les eaux? Car si c'était en la manière qu'un corps est dans un lieu, le Saint-Esprit ne pouvait être porté non plus que le Père et le Fils. Que si c'est par l'éminence de la Divinité, qui étant immuable, est au-dessus de tout ce qui est muable, le Père, le Fils et le Saint-Esprit étaient donc tous trois portés sur les eaux. Pourquoi donc cela a-t-il seulement été dit de votre Saint-Esprit? Pourquoi cela n'a-t-il été dit que de lui seul, comme si ce qui n'est point un lieu eût été un lieu? C'est sans doute parce qu'il est dit aussi de lui seul que c'est votre don. Or c'est dans ce don que nous trouverons notre repos ; c'est en lui que nous jouirons de vous, mon Dieu, qui êtes ce repos véritable de nos âmes, et notre véritable centre.

C'est là où l'amour nous élève; et votre Esprit-Saint, qui est la bonté même, nous retire des portes de la mort. C'est dans la bonne volonté qu'est notre paix. Le corps tend à son lieu par son poids; et le poids ne tend pas seulement en bas, mais au lieu qui lui est propre. Le feu tend en haut, et la pierre en bas à cause que leur poids les porte vers le lieu qui leur est naturel. L'huile versée dans l'eau s'élève au-dessus de l'eau ; et l'eau versée dans l'huile s'enfonce au-dessous de l'huile, parce que leur poids porte chacun de ces liquides vers le lieu qui lui appartient. De même tout ce qui n'est pas dans l'ordre est inquiet; mais que l'ordre se rétablisse et le calme renaît. Mon poids est mon amour; et en quelque lieu que j'aille, c'est lui qui m'y porte. C'est par votre Saint-Esprit, qui est votre don, ô mon Dieu, que nous sommes enflammés et portés en haut : il nous embrase, et nous le suivons. Nous montons vers le ciel par une sainte élévation de notre cœur, et nous chantons le cantique mystérieux des degrés. Votre feu divin, ce feu qui n'est qu'amour et que charité, nous embrase, et nous le suivons. Nous nous élevons en haut pour aller jouir de la paix de la Jérusalem céleste ; et mon âme est ravie d'entendre dire : Nous

irons à la maison du Seigneur. C'est là où cette bonne volonté, qui n'est autre chose que votre amour, nous a établis; et nous n'avons rien à souhaiter que d'y demeurer éternellement.

Bienheureuse donc est la créature qui n'a pas connu d'autre état, quoique par soi-même elle n'y fût jamais arrivée, si aussitôt quelle fut créée, votre Saint-Esprit, qui est votre don et qui est porté sur toutes les choses muables, ne l'eût élevée à cet éminent degré de bonheur où il vous a plu de l'appeler en disant : Que la lumière soit faite, et elle fut faite. Car, quant à nous, un certain intervalle est marqué entre le temps où nous n'étions que ténèbres et celui où nous sommes devenus lumière; au lieu qu'en ce qui regarde ces créatures intellectuelles, l'Écriture dit seulement ce qu'elles auraient été, si Dieu ne les avait point illuminées. Elle parle d'elles, comme si elles avaient été auparavant flottantes et ténébreuses, pour nous apprendre que ce n'est point par elles-mêmes qu'elles n'ont point été telles, mais seulement parce qu'étant unies à vous, ô Dieu, qui êtes la souveraine et immuable lumière, elles sont devenues lumière. Que celui qui peut comprendre ces hautes vérités, les comprenne; et que celui qui est incapable de les comprendre, vous en demande l'intelligence. Car, pourquoi s'adresser à moi, comme si j'avais le pouvoir d'illuminer tout homme venant en ce monde?

Quel est l'homme, en effet, qui est capable de comprendre la toute-puissante Trinité? Et, toutefois, quel est l'homme qui n'en parle, encore qu'il ne la comprenne pas? Certes, il y en a peu qui sachent ce qu'ils disent lorsqu'ils en parlent; et néanmoins ils ne laissent pas de contester et de disputer sur ce sujet, quoique ce soit un mystère qui ne se peut bien connaître que dans la tranquillité et la paix de l'âme. Je voudrais du moins que les hommes considérassent attentivement en eux-mêmes ces

trois choses : l'être, le connaître et le vouloir. Je sais bien qu'elles sont très-éloignées et très-différentes de la sainte Trinité; mais je les propose seulement, afin que les hommes s'exercent à les méditer, et qu'ils découvrent et reconnaissent la distance infinie de cette imparfaite copie avec son divin original. Qu'ils considèrent donc en eux, l'être, le connaître et le vouloir. Car je suis, je connais et je veux. Je suis ce qui connaît et ce qui veut : je connais que je suis et que je veux, et je veux être et connaître.

Je voudrais que les hommes considérassent comment notre âme est inséparable de ces trois choses, et comment ces trois choses ne forment toutes trois ensemble qu'une même âme, une même vie, une même nature intelligente et raisonnable; de telle sorte cependant qu'il ne laisse pas d'y avoir entre elles de la distinction, quoique cette distinction ne fasse pas qu'elles puissent jamais être séparées. Que celui qui est capable de comprendre cette vérité, la comprenne. Et certainement il n'y a personne qui ne se puisse représenter soi-même à soi-même. Que chacun prenne donc garde à ce qui se passe en lui, qu'il le considère, et qu'il me le dise.

Mais lorsqu'il aura trouvé sur ce sujet quelque lumière, qu'il ne s'imagine pas pour cela avoir compris quelle est cette essence immuable si élevée au-dessus de tout ce qui est, et qui est immuablement, qui connaît immuablement, et qui veut immuablement. Car qui sera capable de concevoir, qui pourra exprimer en quelque manière, et qui aura la témérité d'assurer, si c'est à cause que ces trois choses, être, connaître et vouloir se trouvent en Dieu, qu'il y a en lui une trinité de personnes? ou si elles se trouvent toutes trois en chaque personne? ou enfin si c'est l'un et l'autre; la trinité des personnes, résultant de ce que ces trois choses se trouvent en Dieu; et néanmoins chaque personne les possédant toutes trois, parce que la nature ineffable de cet être souverain

fait, par une voie incompréhensible, qu'avec simplicité et multiplicité tout ensemble, il est, se connaît et jouit immuablement de soi-même, dans une indéfectible et féconde unité.

Mais passe encore plus outre, ma foi, dans la confession de cette auguste et adorable Trinité, et dis au Seigneur ton Dieu : Saint, Saint, Saint, mon Seigneur et mon Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit : c'est en votre nom que nous sommes baptisés; et c'est en votre nom, Père, Fils et Saint-Esprit, que nous baptisons. Car ce n'est pas seulement en créant cet univers, mais aussi en formant l'Église qui est le monde nouveau, que vous avez fait par Jésus-Christ votre Fils un ciel et une terre, c'est-à-dire les spirituels et les parfaits, et ceux qui sont encore charnels et imparfaits. Ainsi notre terre avant d'avoir reçu la forme qu'une doctrine toute céleste lui a donnée, était invisible et informe, et nous étions ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance, parce que vous avez châtié l'homme pour son péché, et que vos jugements sont comme un profond abîme.

Mais parce que votre Saint-Esprit était porté sur les eaux, votre miséricorde ne nous a pas abandonnés dans cette misère. Vous nous avez dit : Que la lumière soit faite, en disant : faites pénitence, car le royaume des cieux s'approche : faites pénitence, et que la lumière soit faite. Et parce que notre âme était troublée en soi-même, nous nous sommes souvenus de vous, Seigneur, au bord du Jourdain et du haut de cette montagne qui est égale à vous, mais qui s'est abaissée à cause de nous. Ainsi nos ténèbres nous ont déplu; nous nous sommes convertis à vous; la lumière a été faite; et comme autrefois nous n'étions que ténèbres, nous sommes maintenant lumière dans le Seigneur.

(Saint Augustin. *Confessions*, liv. XIII, ch. v-xii.)

XX. DE LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR.

La résurrection des morts est l'assurance des chrétiens; l'espérance que nous en avons conçue, fait que nous y croyons, et la vérité nous oblige d'y croire d'une foi constante et invariable. Mais c'est Dieu qui nous révèle cette vérité. Cependant le commun des hommes s'en moque. Se persuadant qu'il ne reste rien de nous après la mort, ils ne laissent pas toutefois de rendre des offices funèbres aux morts, et d'apporter sur leurs sépulcres des viandes avec une grande profusion, et de celles même qui avaient été le plus de leur goût, et qui selon la diversité des saisons sont les plus délicates, comme s'ils estimaient que ceux qui, à leur avis, n'ont pas du tout de sentiment, ont encore de l'amour pour la bonne chère. Pour moi, j'ai sujet de prendre ce peuple en pitié, lorsque je vois qu'il brûle si cruellement ces mêmes morts qu'il nourrit ensuite si délicieusement et avec tant d'excès, les flammes qui consument les corps étant également des outrages et des devoirs d'amitié. O piété farouche et qui se joue de ce que la cruauté a de plus terrible, quand elle brûle des viandes sur le bûcher de ceux qu'elle a fait dévorer par le feu! Est-ce une insulte, ou un sacrifice? Certes, les sages du monde sont quelquefois de l'avis du peuple. C'est une leçon de l'école d'Épicure, qu'il n'y a rien après la mort; et Sénèque a dit que tout finit par la mort, et que la mort même finit comme toutes les autres choses. Je pense que ce serait assez pour réfuter cette erreur, d'opposer au sentiment d'Épicure et de Sénèque l'opinion de Pythagore et d'Empédocle, qui ne sont pas de moindre autorité parmi les philosophes ; mais je passe aux platoniciens, qui soutiennent que l'âme est immortelle : ils veulent néanmoins que les âmes rentrent incontinent dans les corps, quoique non pas dans les mêmes corps, et

que ce ne soit pas seulement dans les corps humains qu'elles rentrent, comme ils disent que l'âme d'Euphorbe a depuis été l'âme de Pythagore, et que le corps d'un paon a logé l'âme d'Homère. Ainsi ils établissent le retour de l'âme dans la chair, et il est plus supportable d'avoir changé, que d'avoir nié absolument l'état de son immortalité : il est vrai qu'ils n'ont pas pénétré jusqu'à la vérité, mais du moins ils ont frappé à la porte pour tâcher de la découvrir, et de cette sorte le monde, lors même qu'il est dans l'erreur, n'est néanmoins pas dans l'ignorance de la résurrection des morts.

En effet, cette chair que Dieu a créée à son image, et qu'il a formée de ses propres mains, qu'il a animée de son souffle et de son esprit, lui donnant une vie semblable à la sienne; qu'il a préposée à toutes ses œuvres merveilleuses, pour les posséder, pour en jouir, pour en être la souveraine, et pour user sur toutes d'un absolu commandement; qu'il a revêtue de la robe précieuse de ses divins mystères, qu'il a honorée de la grâce de ses sacrements, et de la sainteté de ses lois; dont il aime la pudeur et l'honnêteté; dont il approuve les mortifications et les travaux; dont il se consacre les passions par le prix inestimable que nous recevons de sa bonté; cette chair, dis-je, qui appartient à Dieu par tant de titres, ne ressuscitera-t-elle point? Non, non, il ne faut point craindre que Dieu abandonne à une mort, qui soit sans retour à la vie, l'ouvrage de ses mains, l'objet des soins de son esprit, celle qui a reçu le souffle de sa divine bouche, cette reine de toutes ses créatures, l'héritière de tous les biens que sa libéralité a versés sur l'homme avec tant de profusion, cette chair qui porte le caractère du sacerdoce de sa religion toute sainte, cette guerrière qui soutient de si illustres combats pour rendre à sa majesté le témoignage qu'elle lui doit, et enfin cette sœur de son Fils Jésus-Christ. Nous connaissons un Dieu qui est bon, nous apprenons qu'il y a un seul Dieu très-bon ; et nous en sommes

instruits par le Christ de ce seul Dieu souverainement bon. Comme il commande l'amour du prochain après l'amour que l'on doit avoir pour lui, il fera lui-même ce qu'il commande; il aimera cette chair qui lui est proche en tant de façons. Si elle est infirme, la vertu se perfectionne dans l'infirmité; si elle est faible et malade, il n'y a que ceux qui se trouvent en cet état, qui cherchent le médecin; si elle a quelque chose de déshonnête, c'est des choses de cette sorte que l'on parle avec le plus de préambules d'honneur; si elle est perdue: « Je suis, dit-il, venu pour sauver ce qui était perdu. » Si elle est pécheresse : « J'aime mieux, dit-il, le salut que la mort du pécheur. » Si elle est condamnée : « Je blesserai, dit-il, et je guérirai ce que j'aurai blessé. » Pourquoi reproches-tu à la chair ce qui attend la gloire et la possession de Dieu, ce qui espère en Dièu, ce que Dieu honore, ce qui reçoit les assistances de Dieu? J'ose dire que si ces accidents ne fusssent point arrivés à la chair, la bonté, la grâce, la miséricorde, toute la force, et l'abondance des bienfaits de Dieu fussent demeurées inutiles et sans effet.

As-tu connaissance, ô âme, des Écritures qui déshonorent la chair? Apprends aussi celles qui relèvent son honneur. Lis-tu les passages des saintes lettres qui portent le mépris de la chair? Jette aussi les yeux sur ceux qui marquent sa gloire et son prix. Il est écrit que « toute chair est vile comme de l'herbe; » mais ce n'est pas la seule parole qu'ait prononcée Isaïe; il a dit encore : « Toute chair verra Dieu le Sauveur. » On remarque que Dieu a dit dans la Genèse: « Mon esprit ne demeurera point dans ces hommes-là, parce qu'ils ne sont que chair; » mais le prophète Joël a dit : « Je répandrai mon esprit sur toute chair. » Il ne suffit pas que tu connaisses l'Apôtre, lorsqu'il aiguise son style contre la chair, comme il fait assez souvent; car encore qu'il nie qu'il y ait rien de bon dans sa chair, encore qu'il assure que ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu,

« parce que la concupiscence de la chair s'élève contre l'esprit; » quoiqu'il énonce d'autres maximes semblables, qui toutefois ne vont pas à déshonorer la substance de la chair, mais seulement à découvrir la honte des actions charnelles, nous dirons ailleurs qu'il n'y a rien que l'on puisse reprocher à la chair, sans faire rejaillir ce reproche contre l'âme qui se sert du ministère de la chair. Cependant nous pouvons remarquer que lorsque saint Paul fait entendre sa voix dans ces expressions qui semblent réprouver la chair, il porte en même temps sur son corps les marques des plaies de Jésus-Christ; il défend de laisser corrompre ce temple qui est notre temple, comme il est le temple de Dieu; il fait de nos corps les membres de Jésus-Christ; il nous avertit de porter et de glorifier Dieu en notre corps. Si donc les ignominies de la chair sont des raisons qui excluent sa résurrection, pourquoi ne dirons-nous pas et avec plus de justice, que ses prérogatives sont des fondements assurés qui établissent l'espérance de cette même résurrection? Certes, il est plus convenable à Dieu de sauver ce qu'il semble avoir eu quelquefois en aversion, que de laisser tout à fait périr ce qu'il a aussi quelquefois favorisé et honoré de sa bienveillance.

Que si la dignité de la chair est assez bien établie pour lui faire mériter le salut, ne devons-nous pas mettre aussi au rang des causes qui l'élèvent à cette félicité, la puissance de Dieu, et cette autorité avec laquelle il fait toutes choses? Ne devons-nous pas rechercher, s'il est si grand, que ce tabernacle de chair étant disparu, ayant été ou dévoré ou détruit par quelque accident que ce soit, il puisse le remettre en son premier état? Mais n'a-t-il pas donné des témoignages publics de sa toute-puissance dans toutes les parties de la nature, pour obliger à la croire ceux même qui peut-être n'ont encore aucune connaissance de cet être éternel, lui en qui l'on ne croit point, si l'on ne croit qu'il est partout, et que sa puissance n'a

point de bornes? Et de vrai, s'il y a des philosophies qui soutiennent que ce monde est éternel, qu'il n'est point né, qu'il n'a point été fait, presque toutes les sectes qui se sont élevées dans le christianisme en ont bien mieux jugé, ayant cru que le monde est né et a été fait, et attribuant à notre Dieu sa naissance et sa création. Tiens donc pour certain, ô âme, que Dieu a tiré tout cet univers du néant; et ayant cette opinion ferme et assurée qu'à Dieu appartient une si grande puissance, tu as la connaissance de ce qu'il est. Il est vrai qu'il y a des esprits incapables d'embrasser cette créance, qui se persuadent plutôt selon le sentiment de quelques philosophes que Dieu a formé l'univers d'une matière première et incréée. Mais quand cette opinion serait véritable, puisqu'elle suppose que Dieu aurait tiré de cette matière première beaucoup de substances et beaucoup d'espèces toutes distinctes de ce principe, je ne laisserais pas de soutenir qu'il a tiré ses créatures du néant, s'il a produit des créatures qui n'étaient point auparavant. Car qu'importe qu'une chose soit faite du néant ou de quelque autre chose, pourvu que ce qui a été fait soit ce qui n'était pas, puisqu'il n'y a point de différence entre n'être rien et n'être point, ou qu'au contraire l'on ne peut pas dire que ce qui a l'être ne soit rien? Il y a plus, car alors même que cette diversité de principe, ou du néant ou d'une matière première, serait importante, je trouve mon avantage également en l'un et en l'autre; car, soit que Dieu ait créé toutes choses du néant, il pourra aussi tirer du néant la chair, après qu'elle aura été réduite au néant; soit qu'il ait formé l'univers d'une autre matière, il pourra rappeler d'une autre matière la chair, quelque engloutie et consumée qu'elle puisse être. Et certes celui qui a fait une chose la peut refaire. C'est une opération plus grande de faire, que de refaire ce qui a été fait, de donner le commencement à quelque chose, que de lui restituer ce qu'elle a été; et enfin tu dois croire que c'est une

œuvre plus facile de rendre la vie à la chair que de l'avoir créée.

Mais jette maintenant les yeux sur ces exemples que nous avons de la puissance de Dieu : le jour meurt au moment que la nuit commence, et les ténèbres qui l'enveloppent de toutes parts sont comme son tombeau : toute cette beauté du monde se revêt de deuil, l'univers n'a point de substance qui ne soit comme dans un vêtement lugubre, une funèbre langueur est répandue sur toutes choses, le silence et le sommeil règnent partout, et partout les affaires cessent et sont sans action. Ainsi l'on déplore la perte de la lumière, et toutefois elle revient tout entière éclairer cet univers; elle répand la vie avec tous ses ornements et toutes ses grâces, accompagnée de ses astres et de son soleil; elle donne la mort à la nuit, qui est sa mort; elle franchit l'épaisseur des ténèbres, qui est son sépulcre; elle se succède à soi-même, jusqu'à ce que la nuit revienne avec son appareil : alors les étoiles, dont les rayons avaient été éteints par les flambeaux du matin, se rallument; les astres, qui semblaient n'être plus et qui ne s'étaient retirés que pour un temps, paraissent de nouveau à nos yeux; ces miroirs du corps de la lune, dans le lustre inégal qu'elle parcourt tous les mois, se représentent avec ce qu'ils ont de splendeur et de clarté; on sent le retour des hivers et des étés, des printemps et des automnes, et par une continuelle vicissitude l'on éprouve la vertu des productions différentes et des diverses propriétés de ces saisons. C'est encore le propre de la terre, par la fécondité qu'elle reçoit du ciel, que les arbres, après avoir été dépouillés de leurs richesses, se parent de nouveaux trésors; que les fleurs reprennent leurs couleurs si belles et si agréables; que les jardins poussent de nouveau et reproduisent leurs herbes; que les mêmes semences qui ont été consumées dans le sein de cette mère féconde se relèvent, et qu'elles ne se relèvent qu'après avoir été consumées. Secret mer-

veilleux de la Providence! la terre nous prive de nos biens pour nous les conserver; elle nous les ôte pour nous les rendre. Quand elle les prend, elle ne fait que nous les garder; elle les consume pour nous les restituer tout entiers, et elle les consume d'abord pour nous en faire ensuite des présents plus riches et plus magnifiques. En effet, ce qu'elle nous rapporte est plus beau et plus abondant que ce qu'elle nous a ravi et qu'elle a fait périr, tellement que la perte qui nous en arrive n'est effectivement qu'un prêt que nous lui faisons; qu'elle nous paye l'intérêt de ce qu'elle nous prend, et que nous trouvons une indemnité dans le dommage même qu'elle nous cause. Et pour dire tout en un mot, la nature est sujette à cette révolution; tout ce que tu trouves aujourd'hui a été autrefois; tout ce que tu perds n'est pas tellement perdu qu'il ne soit plus et qu'il retombe dans le néant; les choses qui s'en vont, après qu'elles sont disparues reviennent à leur premier état, et celles qui sont finies, par un merveilleux changement, recommencent d'être ce qu'elles étaient, et l'on peut même dire qu'elles ne finissent qu'afin de recouvrer leur être; tant il est vrai que rien ne périt que pour son bien et que pour être plus heureusement conservé. Certes, cette belle vicissitude de toutes choses est une excellente preuve de la résurrection des morts. Dieu en a donné des témoignages par ses œuvres avant d'en donner par les Écritures; il l'a enseignée par les effets de sa puissance avant de l'enseigner par sa parole. Il t'a donné, ô âme, la nature pour recevoir d'elle tes premières instructions, et ayant résolu de t'envoyer les Prophètes pour seconder les instructions de la nature, il t'a fait disciple de la nature afin de te disposer à croire plus facilement aux Prophètes, en telle sorte que sans hésiter tu admettes pour véritable ce que l'on t'annonce de conforme à ce que tes yeux te font découvrir en toutes les créatures, et que tu ne puisses douter que Dieu, de qui tu as cette connaissance qu'il est le restaurateur de toutes choses, ne

le soit aussi de la chair, par une vraie résurrection. En effet, en pourrais-tu douter, voyant que toutes choses ressuscitent pour l'homme, à qui elles ont été destinées? Mais si elles n'ont été faites que pour l'homme, si elles n'ont été faites que pour la chair, quelle apparence y a-t-il donc que cette chair, pour la considération de laquelle rien ne périt, et qui ne souffre la perte entière d'aucune créature, doive elle-même périr entièrement?

Que si ce qui se passe en général dans tout l'univers ne prouve pas assez la résurrection des morts; si la création ne montre rien de pareil; si les choses singulières qui sont dans la nature n'en sont pas des figures assez expresses, parce que l'on ne peut pas si bien dire qu'elles meurent, que l'on peut dire qu'elles cessent d'être, et que l'on n'estime pas qu'elles reprennent une âme qui les ranime, mais que de l'état de non-être elles reviennent à l'être; fais réflexion sur un autre exemple que je vais te proposer, qui est une preuve tout à fait juste et puissante de notre résurrection. Je parle d'une production de la nature animale, sujette à la vie et à la mort, de cet oiseau qui ne se voit qu'en Orient, si renommé en ce qu'il est unique et qu'il n'a point de pareil, et dont la renaissance, source de sa postérité, a quelque chose de prodigieux; car se faisant de lui-même ses funérailles, il se renouvelle; pour renaître il perd la vie, et en la perdant il devient son successeur à soi-même dès l'instant qu'il n'est plus; il est un nouveau phénix, et quoiqu'il ne soit plus, il est encore le même; enfin c'est un autre oiseau, mais un autre tout semblable à celui qui n'est plus. Se peut-il rien voir de plus exprès et de plus formel sur le sujet que nous traitons, et y a-t-il quelque autre enseignement que celui-là, pour lequel cet exemple si propre à nous instruire ait pu nous être donné? Dieu même l'a marqué dans l'Écriture : « Il fleurira, dit-il, comme le phénix, » c'est-à-dire qu'il triomphera de la mort et du tombeau, afin que tu croies que la substance du corps peut être

rappelée du sein même des flammes. Notre-Seigneur a prononcé que nous sommes dans un degré d'excellence au-dessus de plusieurs passereaux. Certes ce ne serait pas un grand avantage, si nous ne l'emportions point aussi sur des phénix : mais peut-être que les hommes mourant une fois périssent pour toujours, tandis que les oiseaux d'Arabie sont assurés de leur résurrection.

Dieu donc ayant exprimé ces traits admirables de sa puissance, et comme on peut dire qu'il ne les a pas moins représentés par les figures de ses paraboles que par la vertu de ses discours divins, nous devons passer de cette considération à celle des causes profondes de ses conseils et des décrets de sa justice; car c'est ainsi que nous formons la division de notre matière. Nous avons commencé par la dignité et le mérite de la chair, examinant si elle est de telle qualité que, détruite par la mort, elle soit capable d'être sauvée. Après cela nous avons touché l'argument de la puissance de Dieu, recherchant si elle est si grande qu'elle ait coutume de conserver l'être à ce qui n'est plus, et de le remettre dans l'état qu'il a perdu. Que si nous avons prouvé l'un et l'autre, je t'invite maintenant, ô âme, à me demander la cause de la résurrection de la chair, et à désirer que je t'apprenne s'il y a quelque cause assez décisive pour assurer la vérité d'une chose de cette importance, quelque cause qui montre que la résurrection des corps est nécessaire et qu'elle est conforme à la raison et à la justice de Dieu. En effet l'on peut opposer, que si la chair est capable d'être rétablie, si la Divinité a la puissance de la rétablir, il faut qu'il y ait antérieurement une cause pour laquelle elle doive être remise dans cet état dont elle a été dépouillée par la mort. Écoute donc quelle est cette cause, toi qui apprends de ton Dieu qu'il est aussi vrai que souverainement bon, qu'il est vrai, qu'il est juste, souverainement bon par lui-même, et juste par notre attentat; car si l'homme n'eût point péché il n'eût connu Dieu qu'en la qualité qui lui

est propre par sa nature de principe souverainement bon, mais maintenant il éprouve sa justice par la nécessité de la cause qu'il lui en a donnée : cependant Dieu est souverainement bon en ce qu'il est juste, parce que faisant éclater sa justice, en soutenant le bien et en punissant le mal, les jugements différents qu'il rend sur le bien et sur le mal produisent toujours un bien, soit qu'il châtie l'un, soit qu'il récompense l'autre. Ainsi toute la cause, ou plutôt la nécessité de la résurrection dépend de la destination du jugement de Dieu, de ce décret si convenable à sa grandeur, et à l'autorité qu'il a sur ses créatures ; de sorte que ce qu'il faut maintenant examiner est si le jugement de Dieu, par l'ordre de sa providence, prononcera sur les deux substances qui composent l'homme, sur l'âme et sur la chair ; car il est hors de doute que ce qui doit être jugé doit aussi être ressuscité. Nous disons donc premièrement qu'il faut croire que le jugement de Dieu sera plein et parfait, parce que ce sera le jugement final, et qu'en qualité de jugement final il sera éternel, d'où il s'ensuit encore que ce jugement sera accompagné de toute justice, en ce qu'il ne traitera pas inégalement l'âme et la chair ; et qu'il sera digne de Dieu en ce qu'après une si longue patience que Dieu aura eue, il s'étendra sur tous dans une plénitude et une perfection entières. Or cette plénitude et cette perfection du jugement de Dieu ne consistent qu'en ce que l'homme tout entier comparaîtra pour être jugé, et comme l'homme est un composé des deux substances de l'âme et du corps, il doit comparaître à ce jugement en l'une et en l'autre substance, parce qu'il faut que l'homme qui n'a vécu que tout entier, soit aussi jugé tout entier, et il sera jugé tel qu'il a vécu, parce qu'il doit être jugé sur tout ce qu'il a fait durant qu'il a vécu ; en effet, la vie de l'homme est la cause de son jugement, et elle doit être examinée dans autant de substances qu'elle en a eues pour remplir ses fonctions sur la terre.

La chair ressuscitera donc, et non-seulement toute la chair ressuscitera, mais elle ressuscitera la même et tout entière. Cependant en quelque lieu qu'elle soit, elle est en dépôt sous la main de Dieu, et Jésus-Christ a ce dépôt, lui ce fidèle séquestre de Dieu et des hommes, qui rendra Dieu à l'homme, et l'homme à Dieu, l'esprit à la chair, et la chair à l'esprit : il a fait en sa personne une alliance de la chair avec l'esprit, donnant un époux à l'épouse, et à l'épouse un époux. Que s'il y a quelqu'un qui prétende que l'âme est l'épouse, elle sera suivie de la chair comme de sa dot; car l'âme ne sera pas une abandonnée, et son époux ne la recevra pas dépouillée et sans bien : la chair est sa fortune, sa parure et sa richesse, et elle l'accompagnera comme sa sœur de lait. Mais il est vrai que la chair est l'épouse, et qu'en vertu d'une illustre alliance contractée par le sang, elle a pris en Jésus-Christ l'esprit pour son époux. Ce que tu crois être sa mort, n'est que sa retraite; l'âme ne se retire pas toute seule, la chair a aussi ses retraites, et ces retraites sont le eaux, les feux, les oiseaux et les bêtes brutes. Lorsqu'il semble qu'elle se dissout dans ces substances, elle s'y écoule seulement ainsi que dans des vases; et si les vases se dissipent, elle s'en écoule encore; et comme si elle sortait des complications de nombreux tours et retours, elle est rejetée dans la terre, sa première origine, afin que de son sein Adam se représente une autre fois à Dieu pour entendre de lui cette parole : « Voici Adam qui est devenu comme l'un de nous. » Et certes, en cet état il possède vraiment une science parfaite, connaissant le mal qu'il a évité, et le bien qu'il a obtenu. Pourquoi, ô âme, portes-tu envie à la chair? Il n'y a point de créature pour qui tu doives avoir plus d'amour, après celui que tu dois avoir pour Jésus-Christ; il n'y a personne que tu doives plus chérir d'une affection fraternelle, puisqu'elle renaît en Dieu avec toi; tu aurais même dû lui obtenir par tes prières le bien de la résurrection, parce qu'en

effet, c'est par toi qu'elle a commis le péché qui l'a rendue criminelle. Mais je reviens à toi, ennemi de la vérité, et je dis que je ne m'étonne pas si tu hais la chair, puisque tu as rejeté l'auteur de la chair, puisque tu nies la chair en Jésus-Christ, ou que tu changes sa nature, et que tu la veux faire passer en lui pour autre qu'elle n'est; ainsi tu corromps même, ou par tes faux raisonnements, ou par tes mauvaises explications, la parole de Dieu, cette parole divine, c'est-à-dire le Verbe qui a été fait chair; tu allègues même pour appui, ton erreur, tes écrits apocryphes et tes fables toutes pleines de blasphèmes; mais Dieu tout-puissant a pourvu par sa grâce à ces impostures de la malice et de l'infidélité des hommes; car répandant aux derniers temps son esprit sur toute la chair, et échauffant de ses ardeurs le cœur de ses serviteurs et de ses servantes, il a rallumé cette foi en la résurrection de la chair, si outrageusement attaquée par les hérétiques, et a éclairci avec tant de lumière, soit dans les termes, soit dans le sens, les passages de Moïse et des Prophètes, qu'il n'y est resté aucune apparence d'ambiguïté. Comme il fallait qu'il y eût des hérésies pour éprouver les fidèles, et pour rendre leur fidélité manifeste, et que les hérésies ne pouvaient rien entreprendre si les Écritures ne leur en donnaient quelque occasion ou quelque prétexte, il semble que la lettre de l'Ancien Testament leur ait fourni quelques arguments et quelques preuves; mais la même lettre de l'Ancien Testament détruit ces arguments et ces preuves. Enfin, il ne fallait pas que le Saint-Esprit demeurât plus longtemps sans inspirer aux fidèles des paroles si efficaces et si fortes, que quelque subtils que soient les hérétiques, ils n'y puissent plus trouver de semences d'erreurs, et qu'elles renversent même leurs vieux édifices de terre et de boue. Ainsi Dieu a dissipé toutes les ténèbres du temps passé et toutes les ombres dont l'hérésie tâche d'obscurcir ce qu'elle prend pour des paraboles, par l'explication claire

et manifeste qu'il a donnée de tous les mystères, de toutes les paraboles et de toutes les figures, grâce à cette nouvelle prophétie qui a été tout inondée des eaux divines du Paraclet. Que si tu puises, ô âme, dans cette source féconde, elle te remplira d'une doctrine qui t'ôtera la soif de toute autre doctrine; elle te délivrera de cette ardeur de contention et de dispute qui te dévore; et goûtant de toutes parts, dans le courant de cette belle et agréable fontaine, les douceurs de la résurrection de la chair, tu y trouveras un rafraîchissement qui modérera le feu et la véhémence de ton esprit.

(Tertullien. *De la Résurrection de la chair.*)

XXI. DES SAINTES ÉCRITURES.

J'ai reçu de notre frère Ambroise, mon très-cher Paulin, avec les présents que vous avez bien voulu m'envoyer, une de vos lettres qui m'a causé un vrai plaisir : car vous y faites paraître, dès les commencements d'une amitié naissante, toute la droiture et toute la fidélité d'un vieil ami. En effet, l'amitié n'est jamais plus sincère et plus solide que lorsqu'elle est fondée, non pas sur un intérêt temporel, sur la seule présence des personnes, sur d'indignes flatteries, sur des complaisances affectées ; mais sur la crainte du Seigneur et sur l'amour des saintes Écritures.

L'histoire ancienne nous apprend qu'il y a eu des hommes qui ont parcouru les provinces, voyagé parmi les nations étrangères, et passé les mers, afin de voir de leurs propres yeux de grands hommes qu'ils ne connaissaient que par leurs ouvrages. C'est ainsi que Pythagore quitta son pays, pour aller consulter les sages de Memphis ; et que Platon vint à Tarente écouter Archytas, après avoir visité, au prix de beaucoup de fatigues, l'Égypte et toute cette côte d'Italie que l'on appelait autrefois la Grande-Grèce. Quoique universellement estimé dans Athènes, où il enseignait la philosophie avec une haute réputation, et où sa doctrine était reçue avec respect dans toutes les écoles de l'Académie, ce grand homme voulut bien se rendre étranger sur la terre, et devenir disciple, de maître qu'il était, aimant mieux écouter les autres avec modestie, que débiter avec faste ses propres sentiments. Enfin, tandis qu'il cherchait avec empressement des connaissances qui semblaient se cacher par toute la terre pour se dérober à son zèle et à ses poursuites, il fut pris et vendu par des pirates : mais quoique esclave d'un maître inhumain et barbare, qui le chargea de

chaînes, et lui fit sentir toutes les rigueurs d'une dure et cruelle captivité, néanmoins la vertu et la sagesse dont il faisait profession, le rendirent supérieur à celui qui l'avait acheté.

Nous lisons aussi que d'illustres personnages vinrent à Rome, des extrémités de l'Espagne et des Gaules, attirés non point par la pompe et la magnificence de cette grande ville, mais par la réputation de Tite-Live, dont l'abondante éloquence coule doucement comme un fleuve de lait. Ce fut alors un spectacle nouveau et bien digne d'admiration, de voir dans Rome, cette ville si fameuse, des gens qui venaient y chercher quelque chose de plus grand que Rome même.

Apollonius, soit qu'il fût magicien, comme on le croit communément, soit qu'il fût philosophe, comme les disciples de Pythagore le prétendent, parcourut la Perse, le Caucase, l'Albanie, la Scythie, le pays des Massagètes, et les riches royaumes des Indes; et après avoir passé le Gange, il alla chez les brachmanes pour entendre Hiarchas, qui étant assis sur un trône d'or, et buvant de l'eau de la fontaine de Tantale, enseignait à un petit nombre de disciples les secrets de la nature, le mouvement des astres, et le cours journalier du soleil. De là, il passa chez les Élamites, les Babyloniens, les Chaldéens, les Mèdes, les Assyriens et les Parthes; parcourut la Syrie, la Phénicie, l'Arabie, la Palestine, et étant de retour à Alexandrie, il alla en Éthiopie voir les Gymnosophistes, et cette fameuse table du soleil qui est au milieu des sables; trouvant partout à s'instruire, et ne cherchant qu'à faire de nouveaux progrès dans les sciences et dans la vertu. C'est ce que nous apprenons de l'histoire de sa vie, que Philostrate a écrite fort au long en huit livres.

Mais pourquoi m'arrêter ici à rapporter les exemples des auteurs profanes, puisque saint Paul, ce vase d'élection, ce docteur des nations, qui, fortifié par la présence de celui qu'il portait au dedans de lui-même, disait avec

confiance : « Est-ce que vous voulez éprouver la puissance de Jésus-Christ, qui parle par ma bouche » ; puis, dis-je, que cet Apôtre, après avoir demeuré longtemps à Damas, et parcouru toute l'Arabie, se rendit à Jérusalem, pour conférer avec saint Pierre, chez qui il passa quinze jours, afin de s'instruire, durant ce temps-là, de l'Évangile qu'il devait prêcher aux Gentils. Il y a plus : quatorze ans après, ayant pris avec lui Tite et Barnabé, il alla encore à Jérusalem, afin de rendre compte aux Apôtres de l'Évangile qu'il prêchait, ne voulant pas perdre le fruit de ce qu'il avait déjà fait, ou de ce qui lui restait à faire dans le cours de son ministère. En effet, les instructions que l'on donne de vive voix ont je ne sais quelle force secrète qui touche et qui persuade tout à la fois ; et lorsqu'elles sortent de la bouche même d'un maître habile, elles produisent sur l'esprit et sur le cœur de ceux qui l'entendent de plus vives impressions. De là vient qu'Eschine, étant relégué à Rhodes et entendant lire la harangue que Démosthène avait prononcée contre lui, dit en soupirant à ceux qui louaient et admiraient cette pièce : Que serait-ce si vous eussiez entendu le monstre lui-même, et les éclats de sa voix?

Quand je parle de la sorte, ce n'est pas que je me flatte de savoir quelque chose qui soit digne de vos recherches ou de votre application; mais c'est qu'indépendamment de ce que vous pouvez espérer de moi, je crois devoir louer ce zèle ardent que vous témoignez pour l'étude; car un esprit docile est toujours digne de louanges, quoiqu'il n'ait point de maître pour le former. Aussi bien, je n'envisage pas tant ce que je puis faire pour vous que ce que vous attendez de moi. Une cire molle et maniable, quoiqu'encore brute et informe, ne laisse pas de renfermer en elle-même toutes les figures qu'un habile ouvrier peut lui donner. L'Apôtre saint Paul se glorifie d'avoir appris la Loi de Moïse et les Prophètes aux pieds de Gamaliel, afin qu'étant muni de ces armes

spirituelles, il pût ensuite dire avec confiance : « Les armes de notre milice ne sont point charnelles, mais puissantes en Dieu pour renverser les remparts qu'on leur oppose; c'est par ces armes que nous détruisons les raisonnements humains et tout ce qui s'élève avec hauteur contre la science de Dieu ; et que nous réduisons en servitude tous les esprits pour les soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ, étant tout prêts à dompter tous les désobéissants. » Le même Apôtre, écrivant à Timothée, qui dès ses plus tendres années avait été élevé dans l'étude des saintes Écritures, l'exhorte à s'appliquer sans cesse à cette divine lecture, de peur qu'il ne vienne à négliger la grâce qu'il avait reçue par l'imposition des mains. Après avoir tracé à Tite le portrait d'un véritable évêque et des vertus qu'il doit posséder, il lui ordonne de n'élever à cette haute dignité que ceux qui joindront à toutes ces vertus la science de l'Écriture sainte : « Il faut, dit-il, qu'un évêque soit fortement attaché à la parole de vérité, telle qu'on la lui a enseignée, afin qu'il soit capable d'exhorter selon la saine doctrine et de convaincre ceux qui la combattent. »

En effet, un ignorant, quelque vertueux qu'il puisse être d'ailleurs, n'est bon que pour lui-même; et s'il ne s'oppose pas à ceux qui attaquent l'Église de Dieu, il lui fait autant de tort par son ignorance qu'il l'édifie par sa vertu. « Allez demander au prêtre l'explication de la Loi, » dit Aggée, ou plutôt le Seigneur par la bouche de ce Prophète ; tant il est vrai qu'un prêtre est obligé par son ministère de répondre à toutes les questions qu'on lui adresse sur la Loi de Dieu. Nous lisons aussi dans le Deutéronome : « Interrogez votre père, et il vous enseignera; interrogez vos Anciens, et ils vous instruiront. » Et dans le psaume cent dix-huitième : « Je chante votre sainte Loi dans le lieu de mon pèlerinage. » David, traçant le portrait de l'homme juste, et louant ses vertus, après l'avoir comparé à l'arbre de vie qui est dans le Paradis,

ajoute : « Il met toute son affection et tout son plaisir dans la Loi du Seigneur, et il la médite jour et nuit. » Daniel dit sur la fin de sa prophétie : « Que les justes brillent comme les étoiles, et que les savants ressemblent au firmament. » Vous voyez par là quelle différence il y a entre un homme vertueux destitué de science et de lumières, et un homme qui sait allier la vertu avec la science ; puisque le Prophète compare celui-là aux étoiles, et celui-ci au firmament. On peut néanmoins, en suivant le texte hébreu, entendre l'un et l'autre, de ceux qui se distinguent par leur science, car voici ce qu'il porte : « Les savants auront un éclat pareil à celui du firmament ; et ceux qui apprennent aux autres les voies de la justice brilleront comme des astres durant toute l'éternité. »

Pourquoi pensez-vous que saint Paul a été appelé « Vase d'élection ? » C'est parce qu'il était rempli de la Loi de Dieu et de la science des saintes Écritures. Les Pharisiens étaient surpris d'entendre Jésus-Christ parler des choses de Dieu avec tant de lumière et de sagesse; et ils ne pouvaient comprendre comment saint Pierre et saint Jean, qui n'avaient jamais étudié, pouvaient être si savants dans la Loi. C'est que le Seigneur, comme parle l'Écriture, les instruisait lui-même, et que le Saint-Esprit leur inspirait ce que les autres n'apprennent que par de longues méditations et par un travail continuel. Le Fils de Dieu, ayant atteint l'âge de douze ans, alla au temple, et proposa aux Anciens quelques difficultés sur sa Loi, mais avec tant de sagesse, que les questions qu'il leur fit furent autant d'instructions pour eux. Prétendrons-nous que saint Pierre et saint Jean étaient des gens grossiers et ignorants, eux qui pouvaient dire l'un et l'autre : « Si je suis grossier et peu instruit pour la parole, il n'en est pas de même pour la science. » Saint Jean n'était-il qu'un homme rustique, et un pauvre pêcheur, un ignorant? Mais alors, d'où partaient donc, je vous prie, ces belles paroles : « Au commencement était le Verbe, et le

Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu? » Car ce mot (Verbe) reçoit en grec plusieurs significations; on le prend tantôt pour la « parole, » tantôt pour la « raison; » quelquefois il veut dire « supputation, » ou « la cause universelle de tous les êtres; » et tout cela convient parfaitement à Jésus-Christ.

Voilà ce que ne sut pas le docte Platon; voilà ce que l'éloquent Démosthène ignora. « Je détruirai, » dit Dieu, « la sagesse des sages, et j'abolirai la science des savants. » La véritable sagesse confondra et détruira la fausse prudence des hommes. Quoique la prédication de la Croix paraisse une folie aux yeux du monde, néanmoins saint Paul ne laisse pas de prêcher la sagesse aux parfaits, « non la sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde qui se détruisent; mais la sagesse de Dieu, cette sagesse cachée dans le mystère et prédestinée avant tous les siècles. » C'est de Jésus-Christ qu'on doit entendre ce que saint Paul dit ici de la sagesse de Dieu, car il est la vertu et la sagesse de Dieu. Or cette sagesse est enveloppée dans le mystère; de là vient que David a intitulé le neuvième psaume: « Pour les secrets du Fils, » c'est-à-dire que ce Fils en qui tous les trésors de la science et de la sagesse sont renfermés, et qui, étant caché dans le mystère, a été prédestiné avant tous les siècles, est représenté sous des figures dans la Loi et les Prophètes. C'est pour cela qu'on appelait ceux-ci « Voyants, » parce qu'ils voyaient celui qui était caché et inconnu à tous les autres. Abraham vit le jour de ce divin Sauveur, et il s'en réjouit. Le ciel fut ouvert à Ézéchiel, tandis qu'il était fermé à un peuple pécheur. « Otez le voile de dessus mes yeux, » disait David, « afin que je puisse contempler les merveilles de votre Loi. » Comme la Loi de Dieu est spirituelle, nous avons besoin qu'il écarte le voile qui nous empêche d'en pénétrer les mystères, et de contempler à découvert la gloire du Seigneur.

Saint Jean parle dans l'Apocalypse d'un livre fermé

avec sept sceaux : « Donnez ce livre à un homme qui saura lire, il vous répondra : Je ne saurais le lire parce qu'il est fermé. » Combien en voyons-nous aujourd'hui qui se flattent d'être savants, et qui ne sauraient ouvrir ce livre scellé, à moins qu'il ne leur soit ouvert par celui « qui a la clef de David, qui ouvre ce que personne ne peut fermer, et qui ferme ce que personne ne peut ouvrir ? » Nous lisons dans les Actes des Apôtres que saint Philippe ayant demandé à l'eunuque de la reine d'Éthiopie, qui lisait le prophète Isaïe, s'il entendait bien ce qu'il lisait, cet homme (car c'est le nom que l'Écriture donne à cet eunuque) répondit : « Comment puis-je l'entendre, si quelqu'un ne m'en donne l'intelligence ? » Pour moi (car enfin il est temps d'en parler) je n'ose me flatter d'être ni plus saint, ni plus affectionné à l'étude de l'Écriture, que cet eunuque qui quitta la cour, et vint du fond de l'Éthiopie, c'est-à-dire des extrémités du monde, visiter le temple de Jérusalem, et qui était si passionné pour la science de la Loi de Dieu et des saintes Écritures, qu'il les lisait même en litière. Mais quoiqu'il eût le livre entre les mains, qu'il entendît bien les paroles du Prophète, et qu'il les répétât souvent, néanmoins il ne savait qui était celui qu'il adorait dans ce livre sans le connaître. Saint Philippe, l'ayant abordé, lui révéla Jésus-Christ qui était caché sous les paroles qu'il lisait. Admirez donc ici combien d'avantages on peut tirer des instructions d'un habile maître. Cet officier dans un même moment croit en Jésus-Christ, reçoit le baptême, entre en la compagnie des fidèles et des saints, devient maître, de disciple qu'il était, et trouve dans les eaux sacrées de l'Église, quoi que peu fréquentées alors, ce qu'il avait inutilement cherché dans le magnifique temple de la Synagogue.

Comme les bornes d'une lettre ne me permettent pas de m'étendre davantage sur ce sujet, je me contente de vous avoir dit ceci en passant, pour vous faire comprendre

que vous avez besoin d'un maître dans l'étude des saintes Écritures, et que vous ne devez point vous engager sans guide dans des routes si difficiles. Je ne dis rien ici des grammairiens, des orateurs, des philosophes, des géomètres, des astronomes, ni des médecins dont la science est si utile aux hommes, et se divise en règles, en méthode et en pratique : je ne parle que des arts mécaniques, où l'on se sert plus de la main que de la parole. Tous ceux qui font profession de quelque métier, comme les laboureurs, les maçons, les forgerons, les charpentiers, les foulons, les drapiers; tous ces gens-là ne sauraient se rendre habiles dans leur art sans le secours d'un maître.

« Les médecins promettent ce qui appartient aux médecins, et les forgerons manient les outils des forgerons. »

Il n'y a que l'Écriture sainte où tout le monde veut être maître.

« Ignorants et savants, nous écrivons des poëmes. »

Une vieille femme qui babille sans cesse, un vieillard qui radote, un sophiste qui ne saurait se taire, tous se piquent d'entendre la sainte Écriture; chacun la tire à soi, et prétend l'enseigner avant de l'avoir apprise. Les uns, prenant un air de pédant et un ton emphatique, agitent dans un cercle de femmes les questions les plus difficiles de l'Écriture. Les autres ne rougissent pas d'apprendre des femmes mêmes ce qu'ils doivent enseigner aux hommes. Ils portent même leur impudence plus loin, car entêtés de je ne sais quelle facilité qu'ils ont à s'exprimer, ils viennent effrontément débiter aux autres ce qu'ils n'entendent pas eux-mêmes. Je ne parle point de ceux qui comme moi s'appliquent à l'étude de l'Écriture sainte, après avoir étudié les lettres humaines : s'ils peuvent réussir à plaire à leurs auditeurs par des discours polis et un style affecté, ils prétendent qu'on doit recevoir tout ce qu'ils disent, comme si cela sortait de la bouche de Dieu ; et sans se mettre en peine d'expliquer le véritable

sens des Prophètes et des Apôtres, ils font violence aux passages de l'Écriture pour l'ajuster à leurs propres idées ; comme s'il y avait en cela quelque grandeur, ou plutôt comme si ce n'était pas la chose du monde la plus ridicule et la plus impertinente, que de corrompre l'Écriture et que de lui donner un sens forcé et une explication arbitraire. C'est ainsi que certains auteurs, accommodant à leurs desseins les vers d'Homère et de Virgile, en ont composé des ouvrages que l'on appelle Centons. On pourrait, dès lors, ériger Virgile en chrétien, tout païen qu'il était, parce qu'il a dit :

« Déjà aussi, la Vierge est de retour et le règne de Saturne reparaît. Déjà une nouvelle progéniture est envoyée du haut du ciel. »

On pourrait mettre ces paroles dans la bouche du Père s'adressant au Fils :

« Mon Fils, qui es ma force, en qui seul est ma toute-puissance. »

On pourrait dire du Sauveur parlant du haut de la croix où il était attaché ;

« Il parlait ainsi et restait immobile. »

Que toutes ces applications sont frivoles et puériles ! Ne faut-il pas être un vrai charlatan pour entreprendre d'enseigner aux autres ce qu'on ignore : ou plutôt (car je ne puis m'empêcher de traiter ici des hommes de ce caractère avec toute l'indignation qu'ils méritent) pour ne pas se convaincre soi-même de sa propre ignorance ?

Quoi donc ? Est-ce qu'il n'y a aucune difficulté dans le livre de la Genèse, qui comprend l'histoire de la création du monde, de la formation de l'homme, de la division de la terre, de la confusion des langues, et de l'entrée des Hébreux en Égypte ? N'en trouve-t-on point dans l'Exode, où il est parlé des dix plaies dont le Seigneur frappa Pharaon, du Décalogue, et des Commandements

de Dieu qui renferment tant de mystères? Le Lévitique est-il si aisé à comprendre? Le nombre des sacrifices, les habits du grand prêtre, les différents emplois des lévites, les syllabes mêmes de ce livre divin, tout y est plein d'une obscurité sacrée. Le livre des Nombres n'est-il pas tout énigmatique, soit dans le dénombrement du peuple, soit dans la prophétie de Balaam, soit dans les quarante-deux campements que les Israélites firent dans le désert? Le Deutéronome, qui est une seconde Loi et la figure de l'Évangile, ne contient-il pas de telle sorte ce qui a été dit dans les autres livres, qu'il semble être un livre tout nouveau? Ce sont là les cinq livres de Moïse qu'on appelle le Pentateuque, et qui sont comme les cinq paroles que l'Apôtre saint Paul se glorifiait de prononcer dans l'assemblée des fidèles.

Combien de mystères Job, ce beau modèle de patience, n'a-t-il pas renfermés dans le livre qui porte son nom! Le commencement et la fin de ce livre sont en prose, et le reste en vers. L'auteur y observe exactement toutes les règles de la dialectique, proposant d'abord le sujet de son discours, le prouvant ensuite par des raisonnements, le fortifiant par des autorités et des exemples, et tirant enfin ses conclusions. Toutes ses expressions sont vives et pathétiques : surtout il parle de la résurrection des morts d'une manière si claire et si bien marquée, que jamais personne ne s'en est mieux expliqué. « Je sais, dit-il, que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour; que je verrai mon Dieu dans ma chair, que je le verrai, dis-je, moi-même, et non un autre, et que je le contemplerai de mes propres yeux; c'est là l'espérance que j'ai, et qui repose toujours dans mon cœur. »

Venons à Josué, fils de Navé, qui a été la figure de Jésus-Christ, non-seulement par ses actions, mais encore par son nom. Il passe le Jourdain, il se rend maître du pays ennemi, il le distribue aux Israélites victo-

rieux, et par le partage qu'il fait des villes, des bourgs, des montagnes, des fleuves, des torrents et des frontières de la Palestine, il nous représente une image du royaume spirituel de l'Église et de la Jérusalem céleste.

Tous les gouverneurs du peuple d'Israël, dont il est parlé dans les livres des Juges, sont autant de figures des choses à venir. Nous voyons dans Ruth, qui était Moabite, l'accomplissement de cette prophétie d'Isaïe : « Seigneur, envoyez l'agneau dominateur de la terre, de la pierre du désert à la montagne de la fille de Sion. »

Les livres de Samuel nous montrent dans la mort d'Héli et de Saül une figure de l'abolition de l'ancienne Loi, et nous représentent en la personne du grand prêtre Sadoch et du roi David l'établissement d'un nouveau sacerdoce et d'un nouvel empire. Le troisième et le quatrième livre des Rois, que les Hébreux appellent *Malachim*, contiennent l'histoire des rois de Juda, depuis Salomon jusqu'à Jéchonias ; et des rois d'Israël depuis Jéroboam, fils de Nabath, jusqu'à Osée, qui fut mené captif à Babylone. Toute cette histoire est écrite d'une manière fort simple; mais si on pénètre bien le sens qui est caché sous la lettre, on y verra une image du petit nombre de fidèles, et des guerres que les hérétiques ont faites à l'Église.

Les douze Prophètes, qui sont resserrés dans les étroites limites d'un volume unique, cachent une infinité de figures sous les apparences de la lettre.

Osée parle souvent d'Éphraïm, de Samarie ; de Joseph et Jezraël; d'une femme de mauvaise vie, et des enfants de cette prostituée; d'une épouse adultère renfermée dans la chambre de son mari, habillée de deuil, et qui demeure longtemps veuve en attendant le retour de son époux.

Joël, fils de Phanuël, nous décrit les ravages que les chenilles, les sauterelles, les vers et la nielle firent dans les terres des douze tribus. Il prédit ensuite que Dieu, après la destruction de l'ancien peuple, répandra son

esprit sur ses serviteurs et ses servantes; ce qui s'accomplit lorsque le Saint-Esprit descendit sur cent vingt personnes assemblées dans le cénacle de Sion : ce nombre même de cent vingt a quelque chose de mystérieux, car si l'on compte en multipliant depuis un jusqu'à quinze, on trouvera le nombre de quinze degrés, figurés par les quinze psaumes graduels du Psautier.

On ne saurait expliquer en peu de paroles le prophète Amos, quoiqu'il ne fût qu'un berger et un paysan, qui « cueillait des mûres sauvages sur les buissons. » En effet, qui pourrait dire ce que ce Prophète entend par les trois ou quatre crimes de Damas, de Gaza, de Tyr, des Iduméens, des Ammonites, des Moabites et du peuple de Juda et d'Israël qu'il nomme les derniers? Il s'adresse aux « vaches grasses » de la montagne de Samarie, et prédit la ruine de la grande et de la petite maison. Il voit tantôt celui qui produit les sauterelles; tantôt le Seigneur assis sur une muraille crépie ou de diamant; ici un crochet qui fait tomber le fruit des arbres, figure des châtiments que les pécheurs s'attirent par leurs crimes; là le Seigneur qui envoie la famine sur la terre, non la famine du pain, ni la soif de l'eau; mais la famine et la soif de la parole de Dieu.

Abdias, dont le nom signifie « serviteur du Seigneur, » fulmine et lance ses traits contre Édom, cet homme de sang et de terre, qui fut toujours ennemi déclaré de son frère Jacob.

Jonas, qui veut dire « colombe, » et dont le naufrage fut une image de la passion du Sauveur, exhorte tous les hommes, sous le nom de Ninive, à faire pénitence, et à rentrer dans les voies du salut.

Michée, natif de Morasthi et cohéritier de Jésus-Christ, prédit à la ville de Jérusalem, qu'il appelle « fille de voleur, » qu'elle sera assiégée et pillée par ses ennemis, pour avoir frappé à la joue le prince d'Israël.

Nahum, « consolateur de l'univers, » s'élève contre une

ville de sang, et après avoir prédit sa ruine, il ajoute : « Je vois paraître sur les montagnes les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles et qui annonce la paix. »

Abacuc, « lutteur » fort et robuste, se tient en sentinelle et demeure ferme sur les remparts afin de dire en voyant Jésus-Christ attaché à la croix : « Sa gloire a couvert les cieux, et la terre est pleine de ses louanges ; il jette un éclat semblable à une vive lumière : sa force est dans ses mains, et c'est là que sa puissance est cachée. »

Sophonie, cet homme « qui considère et qui connaît les mystères du Seigneur, entend de grands cris à la porte aux poissons et des gémissements à la seconde porte, et le bruit d'un grand carnage du haut des collines. » Il exhorte ensuite les habitants de Jérusalem, qui devaient être pilés dans leur ville comme dans un mortier, à jeter des hurlements, « parce que, dit-il, toute cette race de Chanaan sera réduite au silence, et que ceux qui sont couverts d'argent seront tous exterminés. »

Aggée, qui veut dire « solennel et joyeux, » sème avec larmes pour recueillir avec joie, rétablit les ruines du temple et met ces paroles dans la bouche du Père Éternel : « Encore un peu de temps et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers : j'ébranlerai tous les peuples, et le Désiré de toutes les nations viendra. »

Il y a dans Zacharie, dont le nom signifie « souvenir de Dieu, » plusieurs sortes de prédictions. Ce prophète voit Jésus revêtu d'habits en désordre, une pierre qui a sept yeux, un chandelier d'or garni de sept lampes, deux oliviers, dont l'un est à la droite du chandelier, et l'autre à la gauche; des chevaux roux, noirs, blancs et tachetés, les chariots d'Éphraïm qu'on brise et des chevaux qu'on chasse de Jérusalem : après quoi il prédit la venue d'un roi pauvre qui doit venir monté sur le poulain d'une ânesse qui est sous le joug.

Malachie, qui est le dernier des prophètes, prédit d'une manière très-sensible et marquée la réprobation des Juifs

et la vocation des Gentils ; voici ses paroles : « Mon affection n'est point en vous, dit le Seigneur des armées, et je ne recevrai point de présents de votre main, car depuis l'Orient jusqu'à l'Occident mon nom est grand parmi les nations, et l'on m'offre en tout lieu des sacrifices et une oblation toute pure. »

Qui pourrait entendre ou expliquer Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel? Il semble qu'Isaïe soit un Évangéliste plutôt qu'un Prophète. Jérémie voit une baguette de coudrier, une chaudière bouillante qui vient du côté de l'Aquilon, et un léopard dont la peau n'est plus tachetée : il fait aussi plusieurs sortes de vers en parcourant quatre fois l'alphabet. Le commencement et la fin de la prophétie d'Ézéchiel sont si obscurs qu'il n'est pas permis aux Hébreux de les lire, non plus que le commencement de la Genèse, avant l'âge de trente ans. Daniel, qui est le dernier des quatre grands Prophètes, possède parfaitement la science des temps et de l'histoire universelle. Il prédit d'une manière très-claire qu'une pierre, se détachant d'elle-même d'une montagne, doit détruire tous les royaumes de la terre.

David, que nous pouvons regarder comme notre Simonide, notre Pindare, notre Alcée, notre Horace, notre Catulle et notre Serenus, chante sur la lyre les louanges de Jésus-Christ, et célèbre avec un instrument à dix cordes la gloire de sa résurrection.

Salomon, ce roi pacifique, ce bien-aimé du Seigneur, nous donne des règles pour bien vivre, nous instruit de la nature des choses, unit l'Église à Jésus-Christ par les liens d'un mariage tout divin, et chante l'Épithalame de ces noces sacrées.

Le livre des Paralipomènes, qui est un abrégé de l'Ancien Testament, est d'une si grande conséquence, que ce serait se tromper soi-même que de prétendre savoir l'Écriture sainte, sans l'intelligence de ce livre : car il n'y a pas jusqu'aux noms et aux liaisons mêmes des

mots, qui ne servent ou à éclaircir quelque point d'histoire qui a été omis dans le livre des Rois, ou à expliquer plusieurs endroits de l'Évangile.

Esdras et Néhémias, envoyés du Seigneur pour secourir et pour consoler son peuple, ne forment qu'un seul livre, où l'on voit le rétablissement du temple de Jérusalem et des remparts de la cité. Le dénombrement qu'on y fait du peuple qui revient en foule dans son pays, celui des prêtres, des Lévites, des prosélytes, la tâche qu'on assigne à chaque famille dans la construction des murailles et des tours ; tout cela a un sens apparent, mais aussi un sens caché.

Vous voyez que la passion que j'ai pour l'Écriture sainte m'a déjà emporté au delà des limites qu'on doit se prescrire dans une lettre ; cependant je n'ai pas encore atteint mon but. Je vous ai seulement indiqué quel doit être l'objet de notre étude et de nos désirs, afin de pouvoir répéter avec le Prophète-Roi : « Mon âme brûle sans cesse du désir de connaître votre sainte Loi. » Après tout, nous pouvons bien nous appliquer ce que disait Socrate : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. » Mais touchons aussi en passant quelque chose du Nouveau Testament.

On peut regarder les quatre Évangélistes comme le chariot du Seigneur. Ce sont de véritables chérubins qui ont la plénitude de la science. « Tout leur corps est plein d'yeux, ils jettent des étincelles de feu, ils vont et viennent comme des éclairs ; leurs pieds sont droits, et s'élèvent en haut ; ils ont des ailes par derrière, et volent partout ; ils tiennent l'un à l'autre, semblables à une roue emboîtée dans une autre roue, et vont partout où les emporte l'impétuosité du Saint-Esprit.

Saint Paul écrit à sept Églises (car plusieurs auteurs croient que la lettre aux Hébreux n'est point de lui). Il instruit Tite et Timothée de leurs devoirs, et demande à Philémon la grâce d'un esclave fugitif. Mais je crois qu'il

est plus à propos de ne rien dire de ce grand homme, que de n'en pas dire assez.

Il semble que les Actes des Apôtres ne soient qu'une simple histoire de l'Église naissante; mais si nous faisons réflexion que saint Luc, médecin de profession, « qui est devenu célèbre par l'Évangile dans toutes les Églises, » en est l'auteur, nous y trouverons dans chaque parole un remède propre à guérir les maladies et les langueurs de nos âmes.

Les Apôtres saint Jacques, saint Pierre, saint Jean et saint Jude ont écrit sept lettres qui renferment en peu de mots de profonds mystères. On peut dire qu'elles sont et fort courtes et fort longues tout à la fois; fort courtes pour les paroles, fort longues pour le sens, de manière qu'il y a très-peu de personnes qui soient capables de les entendre. L'Apocalypse de saint Jean renferme autant de mystères que de paroles. Je ne loue pas même encore assez cet excellent ouvrage, qui est au-dessus de toutes sortes de louanges; il n'y a point de mot qui ne renferme plusieurs sens différents.

Dites-moi, je vous prie, mon très-cher frère, ne vous semble-t-il pas que passer toute sa vie dans l'étude et dans la méditation de ces grandes vérités, c'est goûter par avance sur la terre les délices du ciel? Prenez garde que la simplicité du style et la bassesse apparente des expressions de ces Livres divins ne révoltent votre délicatesse; attribuez-en la cause à l'ignorance des interprètes ou plutôt au dessein qu'ils ont eu de s'accommoder à la portée des esprits les plus simples et les plus grossiers, afin que les savants pussent entendre un même passage d'une manière et les ignorants d'une autre. Pour moi je ne suis pas assez plein de moi-même ni assez entêté de mon mérite pour me flatter de savoir à fond des choses si sublimes et de cueillir ici-bas les fruits d'un arbre qui a sa racine dans le ciel; mais je vous avoue que cette étude fait toute ma passion, et je crois pouvoir sans vanité me

préférer en cela à ceux qui, ennemis du travail, passent toute leur vie dans une honteuse oisiveté. Je ne prétends pas m'ériger ici en maître, je m'offre seulement à être votre compagnon d'étude. « On donne à celui qui demande, on ouvre à celui frappe à la porte, et celui qui cherche trouve. » Apprenons donc sur la terre ce que nous n'oublierons jamais dans le ciel. Je vous recevrai à bras ouverts et je tâcherai (peut-être me flatté-je un peu trop, prévenu et séduit comme le philosophe Hermagoras par ma propre vanité), je tâcherai, dis-je, d'apprendre avec vous tout ce que vous voudrez savoir.

Notre frère Eusèbe, qui est ici et qui vous aime tendrement, a de beaucoup augmenté la joie que m'a donnée votre lettre par le récit qu'il m'a fait de vos manières douces et honnêtes, du mépris où vous tenez les choses du monde, de l'attachement sincère que vous avez pour vos amis et de votre amour pour Jésus-Christ. Pour ce qui est du caractère de votre esprit et de la délicatesse de votre style, il n'était pas nécessaire qu'il m'en parlât; votre lettre m'en donnait une assez grande idée. Hâtez-vous donc, je vous prie, et au lieu de perdre le temps à lever l'ancre, coupez tout d'un coup le câble qui retient votre vaisseau. Quand une fois on a pris le parti de renoncer au monde et de vendre des objets que l'on méprise, on ne doit point s'amuser à les bien vendre. Si vous y perdez quelque chose, ce sera un gain pour vous. Un avare manque également et de ce qu'il a et de ce qu'il n'a point. « Le monde entier est le trésor de l'homme fidèle, mais tout manque à celui qui n'a pas de foi. » Vivons comme n'ayant rien et possédant tout. Avoir de quoi vivre et se vêtir, c'est être riche en chrétien. Si vous êtes maître de votre bien, vendez-le; si vous ne pouvez en disposer, renoncez-y sans réserve. Jésus-Christ nous ordonne d'abandonner notre manteau à celui qui veut prendre notre robe. Pourquoi différer de jour en jour l'exécution de vos bons desseins? Craignez-vous que Jé-

sus-Christ n'ait pas de quoi nourrir ses pauvres, si vous n'avez soin de vendre peu à peu tout ce que vous possédez? On donne tout à Dieu quand on se donne soi-même. Les Apôtres n'abandonnèrent que leur barque et leurs filets. Les deux petites pièces de monnaie que la veuve de l'Évangile mit dans le tronc furent plus agréables aux yeux de Dieu que les trésors immenses d'un Crésus. Quand on pense sans cesse qu'on doit mourir un jour, on n'a point de peine à mépriser tous les biens de la terre.

« L'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur, et on connaît l'arbre par les fruits. » Vous mesurez ma vertu par la vôtre, mon très-cher Paulin; élevé que vous êtes au-dessus des autres, vous voulez élever les petits jusqu'à vous, et vous prenez la dernière place parmi les convives, afin que le Père de famille vous fasse monter plus haut. Par quel endroit ai-je pu mériter des éloges de cette bouche éloquente, qui a si bien défendu les intérêts et la gloire de l'empereur Théodose, moi qui n'ai rien d'éminent et en qui tout est médiocre? Ne jugez donc point de mon mérite, mon très-cher frère, par le nombre de mes années; ne pensez pas qu'on soit sage dès qu'on a les cheveux blancs; croyez au contraire qu'on a les cheveux blancs dès qu'on est sage, selon ce que dit Salomon : « La prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs. » Aussi Dieu ordonna-t-il à Moïse de choisir soixante et dix vieillards, qu'il connût pour être de véritables vieillards, c'est-à-dire des hommes plus recommandables par leur sagesse que par leur âge. Daniel, tout jeune qu'il était, fut le juge des vieillards, et dans un âge qui n'a du penchant et de l'attrait que pour le plaisir, il condamna les déréglements d'une vieillesse impudique. Je le répète encore, ne jugez point de ma foi par les an-

nées, et ne pensez pas que pour m'être engagé plus tôt que vous au service de Jésus-Christ, je sois meilleur et plus vertueux que vous. Saint Paul, ce vase d'élection, cet homme qui de persécuteur est devenu apôtre de Jésus-Christ, quoique appelé le dernier à l'apostolat, est néanmoins supérieur en mérite aux autres Apôtres, parce qu'il a plus travaillé qu'eux tous. Judas, de qui il avait été dit : « Vous qui trouviez tant de douceur à vous nourrir des mêmes aliments que moi, qui étiez mon conseil et mon confident, avec qui je marchais avec tant d'union dans la maison de Dieu, » Judas trahit son ami et son maître, et convaincu de cette perfidie par les justes reproches que lui fait le Sauveur,

« D'un nœud attaché à la voûte, il s'étrangle honteusement lui-même. »

Au contraire le larron passe du gibet au paradis, et trouve le mérite et la couronne du martyre dans le supplice qu'il souffre pour ses crimes. Combien en voit-on aujourd'hui dont la longue vie ressemble à des funérailles, et qui, pareils à des sépulcres blanchis, ne renferment que des ossements de morts ! Une ferveur qui ne fait que de naître surmonte quelquefois une longue tiédeur : aussi vous a-t-on vu vous-même, touché de ces paroles du Sauveur : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, puis venez et me suivez ; » on vous a vu mettre ce conseil en pratique, vous dépouillant de tout pour suivre la croix toute nue, et vous déchargeant du poids accablant des richesses pour monter plus aisément au ciel par l'échelle mystérieuse de Jacob. Vous avez changé tout à la fois et d'esprit et de vêtement. Les mains pleines d'argent, vous n'étalez point une sordide avarice ; mais toujours pur et le cœur exempt de souillures, vous vous glorifiez d'être pauvre et d'esprit et en réalité. Il est fort aisé de cacher

sous un visage pâle et abattu une abstinence ou feinte ou affectée et de porter par ordre un méchant manteau, tandis qu'on vit dans l'opulence et qu'on a des revenus considérables. Cratès de Thèbes, qui était très-riche, allant à Athènes pour se donner tout entier à l'étude de la philosophie, jeta une grande somme d'or qu'il portait, persuadé qu'il ne pouvait être riche et vertueux tout ensemble. Cependant nous marchons à la suite de Jésus-Christ pauvre, chargés d'or; et nous donnons tous nos soins et toute notre application à augmenter et à conserver nos trésors. Comment pouvons-nous distribuer fidèlement aux pauvres le bien d'autrui, nous qui avons si fort à cœur de ménager le nôtre? Quand on a fait un excellent repas, il est fort aisé de faire l'éloge du jeûne.

On ne mérite pas de louanges pour avoir été à Jérusalem, mais pour y avoir bien vécu. La Jérusalem où l'on doit souhaiter de demeurer n'est pas celle qui a tué les Prophètes et répandu le sang de Jésus-Christ, mais celle « qu'un fleuve réjouit par l'abondance de ses eaux ; » qui étant située sur la montagne, ne peut être cachée, que saint Paul appelle la mère des Saints; et où cet Apôtre se réjouit d'avoir droit de cité avec les justes. Quand je parle de la sorte, ce n'est pas que je prétende m'accuser moi-même de légèreté et d'inconstance, ni condamner la démarche que j'ai faite en abandonnant, à l'exemple d'Abraham, mes parents et ma patrie : mais c'est que je n'ose donner des bornes si étroites à la toute-puissance de Dieu, ni renfermer dans un petit coin de la terre celui que le ciel ne saurait contenir. On doit juger de chaque fidèle en particulier, non point par le lieu où il fait sa résidence, mais par le mérite de sa foi. Ce n'est ni dans Jérusalem, ni sur la montagne de Garizim, que les véritables adorateurs adorent le Père céleste : « Dieu est esprit, il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. L'Esprit souffle où il veut. La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur. » Depuis que a Ju-

dée, semblable à la toison de Gédéon, est demeurée dans la sécheresse, et que la rosée du ciel s'est répandue par toute la terre; depuis que plusieurs sont venus d'Orient et d'Occident se reposer dans le sein d'Abraham, Dieu n'a pas seulement été connu dans la Judée; et son grand nom n'a pas été renfermé dans Israel; mais la voix des Apôtres a retenti par toute la terre, et leurs paroles se sont fait entendre jusqu'aux extrémités de l'univers. Le Sauveur parlant à ses disciples dans le Temple : « Levez-vous, leur dit-il, sortons d'ici. » Et aux Juifs : « Vos maisons demeurent désertes. » Si le ciel et la terre doivent passer, toutes les choses de la terre passeront aussi.

S'il y a donc quelque avantage à demeurer dans les lieux où le Sauveur du monde a accompli les mystères de sa croix et de sa résurrection, c'est pour ceux qui portant leur croix, et qui ressuscitant tous les jours avec Jésus-Christ, se rendent dignes d'une demeure si sainte. Mais que ceux qui répètent : « Ce temple est au Seigneur, ce temple est au Seigneur, » écoutent ce que leur dit l'Apôtre saint Paul : « Vous êtes le temple du Seigneur, et le Saint-Esprit habite en vous. » Le ciel est également ouvert et aux citoyens de Jérusalem, et aux habitants de la Grande-Bretagne, parce que « le royaume de Dieu, dit Jésus-Christ, est au dedans de vous. » Saint Antoine et une infinité de solitaires de l'Égypte, de la Mésopotamie, du Pont, de la Cappadoce, de l'Arménie, n'ont pas laissé d'aller au ciel, quoiqu'ils n'eussent jamais vu Jérusalem. Hilarion, qui était né et qui vivait dans la Palestine, n'alla qu'une seule fois à Jérusalem, et n'y demeura qu'un seul jour; pour faire voir qu'il ne méprisait pas les Lieux Saints dont il était si proche, mais que d'ailleurs il ne croyait pas que Dieu fût renfermé dans cette seule ville. Depuis l'empereur Adrien jusqu'à Constantin, c'est-à-dire, durant près de cent quatre-vingts ans, les païens ont adoré l'idole de Jupiter, au lieu même où Jésus-Christ

est ressuscité : ils ont rendu le même culte à une statue de marbre qu'ils avaient consacrée à Vénus sur la montagne où le Fils de Dieu fut crucifié; car ces ennemis déclarés du nom chrétien s'imaginaient qu'en profanant les Lieux Saints par un culte idolâtre, ils pourraient abolir la foi de la mort et de la résurrection du Sauveur. Il y avait aussi un bois consacré à Thamnus, c'est-à-dire, à Adonis, près de notre ville de Bethléem, ce lieu le plus auguste de l'univers, dont le Prophète-Roi a dit : « La vérité est sortie de la terre ; » et l'on pleurait le favori de Vénus dans la crèche où l'on avait entendu les premiers cris de Jésus-Christ enfant.

Mais à quoi bon, me direz-vous, un si long préambule? C'est pour vous apprendre que vous pouvez, sans préjudice de votre foi, vous passer de voir la ville de Jérusalem; que quoique je demeure dans un lieu si saint, je n'en suis pas meilleur pour cela ; et que soit ici, soit ailleurs, vos bonnes œuvres sont toujours d'un égal mérite aux yeux de Dieu. Au reste, pour ne vous point déguiser ici mes sentiments, quand je pense et au parti que vous avez embrassé, et à la ferveur avec laquelle vous avez renoncé au monde, il me semble que vous ne devez plus être indifférent sur le lieu de votre demeure. Après vous être éloigné de la foule et du tumulte des villes, votre emploi doit être de vivre à la campagne, de chercher Jésus-Christ dans la retraite, de prier seul avec lui sur la montagne, et de ne désirer point d'autre voisinage que celui des Lieux Saints, afin de renoncer entièrement aux villes, et de rester constamment attaché à votre état. Je ne parle ici ni aux évêques, ni aux prêtres, ni aux clercs; leur condition est différente de la vôtre : je parle à un solitaire, mais à un solitaire autrefois distingué dans le monde par son illustre naissance, qui pour mener une vie humble et cachée, et mépriser toujours ce qu'il a une fois méprisé, a mis aux pieds des Apôtres tout ce qu'il possédait, témoignant par là que toutes les richesses de la

terre ne sont dignes que d'être foulées aux pieds. Si les lieux que Jésus-Christ a sanctifiés par sa mort et par sa résurrection n'étaient pas dans une ville très-célèbre, où il y a un barreau, une garnison, des courtisanes, des comédiens, des bateleurs, et tout ce qu'on a coutume de voir dans les autres villes, ou si cette ville n'était fréquentée que par des solitaires, tous les solitaires devraient souhaiter d'y établir leur demeure. Mais quelle folie serait-ce de renoncer au siècle, d'abandonner son pays, de s'éloigner des villes, de faire profession de la vie monastique, si l'on venait à s'engager dans le commerce du grand monde, avec moins de ménagement, et beaucoup plus de péril que dans le lieu même de sa naissance? On se rend à Jérusalem de toutes les parties du monde; cette ville est remplie de toutes sortes de gens, et l'on y voit une si grande foule d'hommes et de femmes, qu'on est contraint d'y souffrir tout à la fois la vue de mille objets qu'on avait eu soin d'éviter, et qu'on ne rencontre ailleurs qu'en partie. Mais puisque vous me priez, avec l'amitié et la confiance d'un frère, de vous marquer la route que vous devez tenir, je vous parlerai sans déguisement et à cœur ouvert. Si vous avez dessein de vous engager dans les fonctions du sacerdoce, ou si le ministère, et peut-être même la dignité de l'épiscopat a de l'attrait pour vous, demeurez dans les bourgs et dans les villes, et tâchez de vous sauver en travaillant au salut des autres. Mais si vous voulez mener une vie qui réponde au nom de solitaire que vous portez, c'est-à-dire au nom d'un homme qui est séparé du reste des hommes, que faites-vous dans les villes qui sont la demeure d'un certain nombre de personnes unies par les liens de la société, et non point de ceux qui font profession de vivre seuls et à l'écart? Il n'y a point de condition dans la vie humaine qui n'ait ses héros et ses maîtres. Que les généraux de l'armée romaine imitent les Camille, les Fabricius, les Régulus, les Scipion. Que les philosophes suivent Pythagore, Socrate, Platon, Aris-

tote. Que les poëtes étudient Ménandre, Homère, Virgile, Térence. Que les historiens prennent pour modèles Thucydide, Salluste, Hérodote, Tite-Live. Que les orateurs forment leur éloquence sur celle des Gracques, de Lysias, de Cicéron, de Démosthène. Et pour venir à notre religion, que les évêques et les prêtres imitent les Apôtres et les hommes apostoliques : héritiers de leurs charges et de leurs dignités, qu'ils tâchent de l'être encore de leur mérite et de leurs vertus. Mais, pour nous, imitons les maîtres de la vie solitaire que nous professons; c'est-à-dire, les Paul, les Antoine, les Julien, les Macaire et les Hilarion. Et pour revenir à l'autorité des saintes Écritures, reconnaissons pour nos maîtres Élie, Élisée, et les enfants des Prophètes, qui toujours retirés à la campagne et vivant dans la solitude, se bâtissaient des cabanes sur les bords du Jourdain. On doit mettre aussi au nombre de ces illustres solitaires les enfants de Réchab, que Dieu même a loués par la bouche de Jérémie, lesquels ne buvaient ni vin ni aucune autre boisson capable d'enivrer, qui logeaient sous des tentes, et à qui le Seigneur promit que leur race ne cesserait point de produire des hommes qui se tiendraient toujours en sa présence. Je crois que c'est en ce sens qu'on doit entendre le titre du psaume soixante-dixième, qui porte : « Des enfants de Jonadab, et de ceux qui ont été les premiers menés en captivité. » C'est de ce Jonadab, fils de Réchab, qu'il est dit dans le livre des Rois, que Jéhu le fit monter avec lui dans son chariot; et c'étaient ses enfants qui demeuraient toujours sous des tentes, et qui furent contraints de se retirer dans la ville de Jérusalem, pour se mettre à couvert des irruptions de l'armée des Chaldéens. C'est pour cela qu'on dit qu'ils souffrirent les premiers les malheurs de la captivité, parce qu'ayant toujours joui dans la solitude d'une heureuse liberté, ils se virent alors renfermés dans la ville de Jérusalem, comme dans une espèce de prison.

Puis donc que vous êtes encore attaché à une femme

vertueuse qui est votre sœur en Jésus-Christ, et que vos engagements ne vous permettent pas de marcher en liberté dans les voies de la perfection; je vous conjure de fuir les compagnies, les festins, les vains compliments et les complaisances affectées des hommes du monde, comme autant de chaînes qui ne sont propres qu'à vous rendre esclaves de la volupté. Mangez sur le soir un peu d'herbes et de légumes; que ce soit pour vous des délices exquises que de manger quelquefois quelques petits poissons. Quand on se nourrit de Jésus-Christ, et qu'on tourne vers lui tous les désirs de son cœur, on se met fort peu en peine de la qualité des aliments dont on repaît le corps. Estimez autant le pain et les légumes que les viandes les plus délicates qui ne flattent le goût qu'en passant, et qu'on ne sent plus quand une fois on en est rassasié. Soyez toujours appliqué à la lecture de l'Écriture sainte, vaquez souvent à la prière; prosterné devant Dieu, élevez vers lui toutes vos pensées, veillez souvent, et mettez-vous quelquefois au lit sans avoir mangé. Fuyez les vains applaudissements des hommes, et regardez comme de véritables ennemis ceux qui vous donnent des louanges empressées. Distribuez vous-même votre argent à vos frères et aux pauvres; car il est rare de trouver de la bonne foi parmi les hommes. Si vous ne voulez pas m'en croire, souvenez-vous de l'avarice et de la perfidie de Judas. Ne faites point vanité d'être vêtu pauvrement. N'ayez aucun commerce avec les gens du siècle, et particulièrement avec les grands. Qu'est-il nécessaire que vous voyez souvent ce que vous avez méprisé pour embrasser la vie monastique? Que votre épouse surtout ait soin d'éviter la compagnie des femmes du monde; et si quelquefois elle est obligée de se trouver avec elles, qu'elle ne rougisse point de se voir avec un habit pauvre et négligé, parmi des personnes couvertes de soie et de pierreries; puisqu'un habit simple et modeste est en elle la marque de la vie pénitente dont elle fait profession, et qu'au contraire la richesse et la magni-

ficence des vêtements sont dans les autres une source d'orgueil et de vanité.

Après avoir distribué votre bien aux pauvres avec une fidélité et un désintéressement qui a fait tant d'éclat dans le monde, et qui a été si universellement applaudi, prenez garde de vous charger du soin de distribuer celui des autres. Vous comprenez parfaitement ce que je veux dire ; car le Seigneur vous a donné l'intelligence en toutes choses. Ayez la simplicité de la colombe, pour ne tendre de piéges à personne ; et la prudence du serpent, pour éviter ceux qu'on pourrait vous tendre. Un chrétien qui se laisse tromper est presque aussi blâmable que s'il trompait autrui. Quand un solitaire ne vous entretiendra que d'argent (excepté lorsqu'il s'agira de faire l'aumône, car il est permis à tout le monde de la faire), regardez-le plutôt comme un marchand que comme un véritable solitaire. Ne donnez rien à qui que ce soit, sinon à ceux qui sont dans de véritables nécessités, et qui n'ont pas de quoi se nourrir et se vêtir, de peur que les chiens ne mangent le pain des enfants. Une âme chrétienne est le véritable temple de Jésus-Christ; c'est elle que vous devez orner et revêtir; c'est à elle que vous devez faire des présents; c'est en elle que vous devez recevoir Jésus-Christ. A quoi sert de faire briller les pierreries sur les murailles, tandis que Jésus-Christ meurt de faim en la personne du pauvre? Vous n'êtes plus le maître de vos biens ; vous n'en êtes que le dispensateur. Souvenez-vous d'Ananie et de Saphira. Ils se réservèrent, par une timide précaution, une partie de leur héritage ; mais pour vous, prenez garde de dissiper par une profusion indiscrète le bien qui appartient à Jésus-Christ ; c'est-à-dire de donner, par une charité mal réglée, le bien des pauvres à ceux qui ne sont point véritablement pauvres, et de perdre ainsi, selon la pensée d'un homme très-sage, le fruit de vos libéralités par une libéralité mal entendue. Prenez garde de vous laisser surprendre par ces gens qui, sous les appa-

rences trompeuses d'une fausse sagesse, veulent passer pour des Catons, et à qui on peut appliquer ce que dit un poëte :

« Je te connais jusqu'au fond des entrailles. »

C'est quelque chose de grand, non pas de paraître chrétien, mais de l'être véritablement. Il arrive même, par je ne sais quel renversement de raison, que ceux-là plaisent davantage au monde qui déplaisent à Jésus-Christ.

Ne m'appliquez pas ici ce qu'on dit communément, que la truie veut se mêler d'instruire Minerve. Comme vous êtes prêt à vous embarquer sur une mer dangereuse, j'ai cru devoir vous donner en ami ces salutaires conseils, afin que vous puissiez éviter les écueils où j'ai fait moi-même naufrage. J'aime mieux que vous ayez à me reprocher mon peu d'autorité que mon peu d'amitié.

J'ai lu avec grand plaisir le livre que vous avez composé pour la défense de l'empereur Théodose, et que vous m'avez envoyé. Il y a dans cet ouvrage beaucoup d'éloquence et de justesse : le dessein surtout m'en plaît extrêmement. Comme vous surpassez les autres dans la première partie de votre ouvrage, aussi vous surpassez-vous vous-même dans la dernière. Le style en est serré, et les expressions en sont nettes : on y trouve une pureté égale à celle de Cicéron, jointe à des pensées solides et profondes. Car, comme dit un certain auteur, un discours dont toute la beauté consiste dans les mots est toujours plat et rampant. Il y a d'ailleurs beaucoup d'ordre dans votre livre ; tout y est soutenu, tout y est lié naturellement ou avec ce qui précède ou avec ce qui suit. Heureux l'empereur Théodose d'avoir eu pour avocat un orateur chrétien si éloquent et si habile ! Vous avez relevé par cet ouvrage l'éclat de la pourpre de ce prince, vous avez consacré pour les siècles futurs l'utilité de ses lois. Courage donc ! après un tel essai, que ne doit-on

pas attendre de vous! Oh! si je pouvais conduire un si beau génie, non point, comme disent les poëtes, sur les monts Aoniens et le haut de l'Hélicon; mais sur les montagnes de Sion, du Thabor et du Sinaï! Si je pouvais l'instruire de ce que j'ai appris et lui donner comme de la main à la main l'intelligence des mystères qui sont renfermés dans les livres des Prophètes, nous verrions naître parmi nous quelque chose de plus grand que tout ce que la savante Grèce a jamais produit.

Écoutez donc, mon cher ami, mon cher frère, vous qui servez avec moi le même maître, écoutez et apprenez par quelle route vous devez marcher pour arriver à l'intelligence des Écritures saintes. Il n'y a aucun endroit dans les Livres divins qui n'ait de grandes beautés, et jusque dans le sens littéral tout y brille; mais ce qu'ils ont de plus agréable et de plus doux est caché sous la lettre. Si on veut manger l'amande il faut casser le noyau. « Otez le voile qui est sur mes yeux, » disait David, « et je considérerai les merveilles qui sont renfermées dans votre Loi. » Si ce grand Prophète avoue qu'il est dans les ténèbres de l'ignorance, de quelle profonde nuit devons-nous être environnés, nous qui ne sommes que des enfants presque encore à la mamelle? Dieu a mis ce voile, non-seulement sur les yeux de Moïse, mais encore sur les livres des Évangélistes et des Apôtres. Le Sauveur ne parlait au peuple qu'en paraboles; et pour lui marquer que ce qu'il lui enseignait était mystérieux, il disait: « Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. » Il faut que tout ce qui est écrit nous soit ouvert par celui « qui a la clef de David; qui ouvre, et personne ne ferme; qui ferme, et personne n'ouvre: » tout autre que lui ne saurait nous ouvrir ces Livres sacrés. Si vous bâtissiez sur ce solide fondement, ou plutôt si vous mettiez par là la dernière main à vos ouvrages, nous n'aurions rien de plus beau, de plus savant, de plus délicat, ni de mieux écrit en notre langue. Tertullien abonde en maximes,

mais son style est dur et embarrassé. Celui de saint Cyprien, semblable à une source très-pure, est doux et coulant, et toujours égal; mais ce Père n'a composé aucun traité sur les saintes Écritures, parce qu'il s'est uniquement appliqué à inspirer l'amour et la pratique des vertus chrétiennes, et que d'ailleurs il s'est vu continuellement exposé à une cruelle persécution qui ne lui donnait ni le temps ni la liberté d'écrire. Victorin, qui a reçu la couronne d'un illustre martyr, ne saurait exprimer ses pensées. On trouve dans Lactance un fonds d'éloquence qui égale presque celle de Cicéron; mais plût à Dieu qu'il eût établi aussi solidement la vérité de notre foi, qu'il a facilement ruiné les fondements des religions étrangères! Arnobe est inégal et confus, et il n'y a ni ordre ni justesse dans ses ouvrages. Le style de saint Hilaire se ressent de cette élévation et de cette majesté qui fait le caractère de la langue des Gaules. Mais comme ce Père y joint aussi les beautés et les ornements de la langue grecque, il s'enveloppe quelquefois dans des périodes si longues, que les simples n'y sauraient rien comprendre. Je ne dis rien, du reste, de nos écrivains, soit morts, soit vivants, et je laisse à d'autres à faire après moi la critique de leurs ouvrages.

Je reviens à vous, mon cher confrère, mon compagnon, mon ami; mais un ami que j'ai aimé avant de le connaître. Je vous prie d'être persuadé que l'adulation n'a aucune part aux sentiments d'estime et d'amitié que j'ai pour vous, et que je suis plus capable de me laisser ou aveugler par l'erreur, ou prévenir par l'amour, que de séduire un ami par d'indignes flatteries. Vous faites paraître dans vos ouvrages beaucoup d'esprit et beaucoup d'éloquence; votre style est pur et aisé; cette facilité et cette pureté avec laquelle vous vous exprimez est accompagnée de beaucoup de justesse; car lorsque la tête est saine et bien disposée, tous les sens sont vifs et animés. Si à cette justesse et à cette éloquence que l'on rencontre

dans vos écrits, vous joigniez ou l'étude ou l'intelligence des saintes Écritures, je vous verrais bientôt tenir le premier rang parmi nos écrivains, monter avec Joab sur les toits de Sion et prêcher sur le haut des maisons ce que vous auriez appris en secret. Hâtez-vous donc, je vous prie, de vous appliquer sérieusement à cette étude.

« Les mortels en cette vie n'obtiennent rien sans un rude labeur. »

Illustrez-vous dans l'Église, comme vous vous êtes illustré dans le sénat. Tandis que vous êtes jeune et à la fleur de l'âge,

« Avant que votre tête blanchisse, avant que les maladies arrivent et la triste vieillesse, avant que la faiblesse vous accable ou que la mort vous entraîne sans pitié, » amassez des richesses que vous puissiez répandre tous les jours, sans que la source en tarisse jamais. Je ne saurais rien souffrir en vous de médiocre, je désire que tout y soit dans un souverain degré de perfection.

Je ne vous dis point avec quelle affection et quel empressement j'ai reçu ici le saint prêtre Vigilance, j'aime mieux que vous l'appreniez de lui-même. Il m'a quitté bien promptement et n'a pas fait ici un long séjour. Je ne vous expliquerai point quelle a été la cause d'un départ si précipité; car je ne veux offenser personne. Cependant je l'ai retenu quelque temps comme un homme qui ne faisait que passer et qui avait grande hâte de partir. Je n'ai pas laissé de lui marquer les sentiments d'estime et d'amitié que j'ai pour vous; vous jugerez, par ce qu'il vous en dira, si je suis tel que vous souhaitez pour me compter au nombre de vos amis. Je vous prie de saluer en mon nom votre sainte épouse, qui sert avec vous le Seigneur.

(Saint Jérôme. *Lettres XVIe et XVIIe.*)

FIN DE LA QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

SUR

TERTULLIEN — SAINT CYPRIEN
LACTANCE — SAINT HILAIRE — SAINT AMBROISE
SAINT AUGUSTIN — SAINT JÉROME — SAINT PAULIN.

NOTICES.

I. TERTULLIEN.

Tertullien (*Quintus Septimius Florens Tertullianus*) naquit à Carthage vers l'an 160 après Jésus-Christ. Il était fils d'un centurion proconsulaire. Élevé par des parents païens, doué d'une vive imagination et d'un tempérament de feu, il connut tous les emportements de la jeunesse et ses orages. C'est lui-même qui l'avoue: le futur apologiste du christianisme blasphéma la religion qu'il devait défendre: « Nous nous sommes moqués autrefois de ces maximes comme vous faites aujourd'hui : nous avons été des vôtres. Car on ne naît pas chrétien ; on le devient. » *Apologét.*, ch. XVIII.

Le futur ascète commit des adultères et s'enivra des fureurs de l'amphithéâtre. *Prescr.*, ch. XIX. *De Spect.*, ch. XIX.

L'ardélion à qui bientôt les pratiques du christianisme devaient sembler trop molles, se dissipa dans toute espèce de désordres. « Ego præstantiam in delictis meam agnosco. » *De Pœnit.*, ch. IV. « Peccator omnium notarum cum sim. » *Ib.*, ch. XII.

Peut-être faut-il rabattre un peu de ces accusations excessives, par où Tertullien a voulu s'humilier, et que lui arrachait sans doute la ferveur d'une pénitence exaltée. Quoi qu'il en soit, il goûta les délices, il aima la corruption du monde, et, après avoir, par jeu d'esprit, écrit contre le mariage, en accepta lui-même les liens.

Intelligence curieuse, ouverte, supérieure, le siècle ne l'avait pas tellement captivé qu'il n'eût embrassé l'étude avec la même ardeur que les plaisirs. Sa riche nature suffisait à tout : aussi était-il réputé pour son savoir. La poésie, la rhétorique, la physique, la géométrie, la philosophie, rien ne lui était étranger, et Eusèbe rapporte que nul n'était plus versé que lui dans la connaissance des lois.

Tertullien avait trop de lumières pour n'être pas chrétien. Il se convertit. La vocation de Moïse, la perpétuité et l'accom-

plissement des prophéties, l'exemple des martyrs, qui chaque jour confessaient leur foi au prix de leur sang, la vérité, en un mot, et l'héroïsme frappèrent son âme d'un étonnement salutaire.

Il dépouilla le vieil homme, et renonçant aux douceurs de la vie et du ménage, il devint prêtre de l'Église catholique, faisant dès lors son unique affaire de s'amender lui-même, en même temps qu'il défendait la religion contre ses ennemis : les Juifs, les païens, les hérétiques.

Contre les Juifs il écrivit des dissertations savantes; contre les païens l'*Apologétique* et le *Traité des Spectacles;* contre les hérétiques le *Traité des Prescriptions*.

De ces admirables compositions, l'*Apologétique* est à la fois la plus éclatante et la plus populaire. Septime Sévère venait de détruire en Orient le parti de Pescennius Niger et dans les Gaules la faction d'Albinus. Soit désir d'exercer des représailles, soit effort pour affermir par la terreur son autorité naissante et ramener tout à l'unité, le nouvel empereur lança, en 202, un édit contre les chrétiens. La persécution devança même cet édit; car, deux ans auparavant, le proconsul Vigellius Saturninus avait mis à mort les premiers martyrs de l'Afrique, les martyrs scillitains, ainsi nommés de la ville de Scillite, leur patrie.

Ce fut en de telles circonstances que Tertullien crut devoir élever la voix et rédiger son *Apologie du christianisme*, qu'il adresse aux magistrats de Carthage. Et d'abord, la législation romaine ne saurait autoriser des persécutions contre des citoyens romains. Les citoyens que l'on persécute sont chrétiens, il est vrai. Mais pour être chrétiens, sont-ils donc hors la loi? Qui oserait affirmer à ciel ouvert les infamies qu'on leur impute? Ces infamies ne sont-elles pas le propre des païens, et les chrétiens, au contraire, n'apparaissent-ils pas les plus purs des hommes? Leur nombre est si considérable, ils se trouvent tellement répandus partout que, si on voulait les extirper de l'empire, l'empire deviendrait un désert. Qui pourrait d'ailleurs les accuser d'irrévérence ou de rébellion contre la majesté des empereurs? Tibère, Vespasien, ont défendu qu'on les poursuivît; Domitien a cessé de les persécuter; Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Lucius Vérus les ont épargnés. Les empereurs n'ont pas de sujets plus soumis que les chrétiens. Enfin, qu'on examine la simplicité de leur vie, leur courage dans les tourments, la beauté de leurs dogmes, la profondeur de leurs mystères et

qu'on dise s'ils ne sont pas plus dignes d'admiration que de châtiment?

Il semble que ce pathétique et fort plaidoyer resta sans effet. Car, à Carthage même, deux femmes à jamais célèbres, sainte Félicité et sainte Perpétue, consommèrent bientôt leur indescriptible martyre, en compagnie de Saturnin, de Sécondule et de Révocat.

Néanmoins Tertullien ne cessa pas de lutter. En 204, Sévère faisait célébrer les jeux séculaires. Tertullien en prit occasion pour rappeler aux chrétiens ce que les spectacles offrent de coupable et de dangereux. Une femme est revenue du théâtre, possédée du démon, et le démon interrogé répond que cette femme lui appartient puisqu'il l'a trouvée dans sa demeure. Tertullien enseigne donc que les spectacles sont défendus aux chrétiens : 1° par l'Écriture sainte; 2° par les promesses de leur baptême; 3° par l'esprit même du christianisme. Il termine son livre en exhortant ses frères à se représenter souvent à eux-mêmes le plus grand des spectacles, celui du jugement dernier.

Mais ce n'était pas assez de prémunir les fidèles contre les voluptés du paganisme, il fallait les préserver des séductions non moins dangereuses de l'hérésie. Tertullien opposa donc aux hérétiques son *Traité des Prescriptions*. « Mais quoi! objecte-t-il, si un évêque, un diacre, une veuve, un prédicateur, ou même un martyr, allaient abandonner la foi? —Vous jugez donc de la foi par les personnes, répond éloquemment Tertullien, et non des personnes par la foi? » Et il développe cette maxime de saint Paul: *Oportet et hæreses esse:* « Il faut qu'il y ait des hérétiques! » Apelles, Hermogène, les Gnostiques, Marcion, Praxéas, Sabellius, Valentin, sont tour à tour réfutés par lui avec une entraînante ardeur.

Cette ardeur même devait perdre Tertullien. Il avait environ 40 ans, lorsque des démêlés assez mal définis avec le clergé de Rome irritant son orgueil, cet athlète du catholicisme défaillit et justifia une fois de plus par sa chute ces paroles qui sont de lui : *Philosophus animal gloriæ:* « Le philosophe est un animal glorieux. » Il se jeta dans l'hérésie de Montan.

Montan, eunuque néophyte de la Mysie phrygienne, impatient de l'obscurité où il languissait, s'était déclaré chef de secte vers la onzième année du règne de Marc-Aurèle. Deux femmes de la première noblesse, Priscilla et Maximilla, avaient, pour le suivre, abandonné leur mari. Les nouveaux sectaires

prétendaient à une perfection absolue, ordonnaient trois carêmes et faisaient montre de la plus sévère austérité. Ils avaient établi leur métropole à Papouze en Phrygie, et l'appelaient Jérusalem. Selon eux, Dieu s'était d'abord manifesté par Moïse, ensuite par Jésus-Christ; en dernier lieu, le Saint-Esprit venait de s'incarner dans Montan, Priscilla et Maximilla. Les évêques d'Asie ne manquèrent pas de condamner Montan, et on rapporte qu'il se pendit, avec Maximilla. Son hérésie cependant se perpétua sous le nom d'hérésie des Phrygiens.

Telle fut la secte étrange à laquelle le dépit donna Tertullien pour recrue. A partir de cette époque, ses emportements contre les catholiques ne connurent plus de bornes. Il ne les désigna plus que sous la dénomination injurieuse de *psychici*, ou animaux, et d'autre part, comme s'il eût du même coup perdu la foi et la raison, il se mit lui-même à disserter ridiculement sur la forme et la couleur de l'âme.

Toutefois, il faut le reconnaître, même après qu'il fut sorti de l'Église, Tertullien ne se lassa pas de réclamer la paix en faveur des chrétiens. C'est ainsi qu'au commencement du règne de Caracalla, il écrivit à Scapula, proconsul d'Afrique, pour l'inviter à l'indulgence. Un chrétien, lui disait-il, n'est ennemi d'aucun homme, à plus forte raison ne l'est-il pas de l'empereur. D'ailleurs, toujours exagérateur, impétueux, extrême, il n'hésitait pas à condamner la fuite durant les persécutions et ne cessait de célébrer les douceurs du martyre.

« Nous sommes, écrivait-il, dans la plus grande ardeur et comme dans la canicule de la persécution. La constance des chrétiens a été éprouvée, des uns par le feu, des autres par l'épée, des autres par les dents des bêtes. Il y en a aussi qui soupirent dans les prisons après le martyre, dont ils ont déjà goûté la douceur par les coups de bâton, et les ongles de fer qu'ils ont endurés. Nous sommes destinés nous-mêmes à ce sort heureux, et l'on commence déjà à nous environner et à nous attaquer de loin. » (*Scorpiaque.* — Cf. *Discours sur la couronne.*)

On ne voit pas que Tertullien ait été au nombre des victimes du paganisme. Les écrivains ecclésiastiques s'accordent à penser qu'il mourut vers l'an 245, dans un âge avancé. Il avait fini par se séparer des Montanistes, et, du temps de saint Augustin, Carthage comptait encore de ses sectateurs, nommés Tertullianistes.

« Tertullien, dit saint Vincent de Lérins, a été parmi les Latins ce qu'a été Origène parmi les Grecs, c'est-à-dire le

premier homme de son siècle. Chaque mot paraît une sentence, et presque chaque sentence une nouvelle victoire. Néanmoins, avec tous ces avantages, il n'a point persévéré dans l'ancienne foi de l'Église universelle. Ses mœurs, comme l'observe le bienheureux Hilaire, font que ses écrits n'ont pas l'autorité qu'ils auraient eue sans cela. »

II. SAINT CYPRIEN.

A peu près vers le même temps où Tertullien mourut, saint Cyprien (*Thascius Cæcilius Cyprianus*) se voyait élevé, malgré lui, aux honneurs de l'épiscopat.

Comme Tertullien, Cyprien naquit à Carthage. Il appartenait à une famille sénatoriale, et les agréments de son esprit ajoutaient encore à l'éclat de son origine. Aussi enseigna-t-il la rhétorique dans sa ville natale avec une rare distinction, mêlant les plaisirs à la culture des lettres, et se laissant mollement porter au courant d'une existence toute mondaine, qu'il se reprochait plus tard sévèrement lui-même dans une lettre célèbre à un de ses amis, appelé Donat. Baronnius croit qu'il fut marié et qu'il eut des enfants.

Heureusement pour Cyprien, il vivait dans une familiarité intime avec un prêtre nommé Cécile. Les discours de ce saint homme changèrent son âme. Il se convertit.

Pénétré alors de l'esprit du christianisme, il vendit son bien, en distribua le prix aux pauvres, et assez riche de sa foi, il n'eut plus d'autre souci que de se fortifier par l'étude des Écritures. Les ouvrages de Tertullien étaient aussi perpétuellement dans ses mains. « Donnez-moi le maître, » disait-il sans cesse.

Devenu chrétien, Cyprien ne pouvait manquer de devenir prêtre. Bientôt même, Donat, évêque de Carthage, étant mort, le peuple, d'une voix unanime, proclama Cyprien son successeur. Et comme il refusait d'accepter un tel fardeau, sa maison fut entourée pour ainsi dire par une armée d'assaillants, qui ne lâchèrent prise que lorsqu'il eut consenti à ce qu'on voulait de lui.

Il ne s'écoula, de la sorte, qu'un temps assez court entre sa conversion et son élévation à l'épiscopat, qui eut lieu vers 248, la troisième année du règne de Philippe l'Arabe.

Une fois évêque, Cyprien s'appliqua sans réserve à la conduite des fidèles que la Providence lui avait confiés, et, sous sa direction, l'Église la plus considérable d'Afrique florissait, lorque l'avénement de l'empereur Dèce vint troubler la paix des chrétiens; car dès l'année suivante, en 250, ce prince cruel ordonna par tout l'empire une persécution sanglante, qui, s'é-

tendant jusqu'à Carthage, y porta la dévastation. Il eût été facile à Cyprien d'attendre le fer des bourreaux. Mais le pieux évêque comprit qu'un tel sacrifice serait inutile, et, quelque amoureux qu'il fût du martyre, par intérêt pour son peuple, il chercha à le différer. Il se réfugia donc dans une retraite inconnue, d'où il ne cessa de gouverner son Église, l'exhortant par ses lettres, l'aidant par ses aumônes, combattant avec succès le schisme du prêtre Félicissime. Au bout d'un an, en 251, il put reparaître au milieu des siens. Mais il trouva son troupeau affaibli, dispersé, divisé. Beaucoup avaient cédé à l'horreur des tourments ou à de simples menaces, et maintenant que l'orage était passé, demandaient à rentrer en grâce avec l'Église, où les uns plaçaient la satisfaction de leur conscience, les autres le contentement de leur orgueil; car, dès cette époque, l'Église était puissante et plusieurs enviaient les distinctions de sa hiérarchie. Cyprien, unissant la fermeté à la douceur et la prudence à la sévérité, écrivit, à ce sujet, son traité *De lapsis* ou *Des tombés*, dans lequel il déclare que si ceux qui ont failli ne doivent pas être rejetés à toujours, il ne faut cependant les admettre au pardon qu'après pénitence. Ce tempérament de justice dénote assez le caractère ferme à la fois et conciliant de Cyprien. Aussi avait-il grande autorité. C'est ce qui parut lors de l'élection du pape Corneille qui lui dut d'être reconnu par toute l'Afrique, tandis qu'il faisait rejeter son adversaire Novatien. Une telle compétition du trône pontifical fut en même temps pour le saint évêque l'occasion de rédiger un remarquable discours *sur l'Unité de l'Église.* Son exemple d'ailleurs confirmait ses paroles. Car malgré des dissentiments assez vifs avec le clergé de Rome sur quelques points de doctrine, il n'hésita point à se soumettre et à reconnaître l'autorité du pape.

Aussi bien il s'agissait alors d'autre chose que de débattre des difficultés théologiques. On avait, avant tout, à soutenir le choc terrible des persécutions qui commençaient avec Gallus.

Cyprien se vit donc menacé de nouveau du martyre et l'attendit avec joie. Mais l'heure de sa délivrance n'était pas encore venue, et comme si Dieu eût voulu exercer contre ses ennemis de justes représailles, l'empire fut envahi par le double fléau de la peste et des barbares. Les païens fuyaient, se délaissant les uns les autres. Par un contraste admirable, les chrétiens au contraire exposaient leur vie pour soigner les malades et épuisaient leurs richesses pour racheter les captifs. Le

zèle de leur évêque les avait enflammés et aussi la lecture de ses écrits sur *Les bonnes œuvres et l'aumône.*

Cette mansuétude, ce parfait dévouement, ce bien rendu pour le mal, en un mot la vertu des chrétiens sembla d'abord toucher Valérien, successeur de Gallus. Mais ce prince ne tarda pas lui-même à céder au sanguinaire entraînement des Césars. De nouveaux massacres furent ordonnés, et Aspasius Paternus, proconsul d'Afrique, traduisant Cyprien à son tribunal, le somma de sacrifier au génie de l'empereur, lui reprochant d'être depuis longtemps le chef de scélérats et de factieux. « Je ne puis sacrifier, répondit Cyprien; les chrétiens ne sont ni des scélérats ni des factieux. Ils n'adorent qu'un seul Dieu; ils prient jour et nuit pour eux-mêmes, pour tout le monde, pour la conservation des empereurs. » Le proconsul se contenta de reléguer Cyprien à Curube, petite ville de l'Afrique septentrionale.

De Curube, comme de son premier exil, le saint évêque s'efforça de soulager et d'encourager son peuple, dont jamais les souffrances n'avaient été plus grandes. En un jour trois cents chrétiens d'Utique furent jetés dans un four ardent, rempli de chaux. On les désignait sous le nom de *la Masse blanche.* Une vision annonça à Cyprien que sa propre mort serait prochaine. En effet, Galère Maxime, ayant succédé à Paternus dans le proconsulat d'Afrique, rappela Cyprien à Carthage. Ce furent les mêmes questions, les mêmes réponses. Saint Cyprien reçut enfin la palme du martyre; il fut décapité le 14 septembre 258, et « par les sources de grâce qui sortirent en abondance de sa bouche et de ses plaies, rendit féconds, écrit saint Paulin, les sables arides et brûlants de la Lybie. »

III. LACTANCE.

Les écrivains ecclésiastiques ne s'accordent ni sur le pays, ni sur le temps où naquit Lactance, ni sur sa famille. Ce qui est certain, c'est qu'il vécut pieux et que, dans sa jeunesse, il suivit à Sicca, ville d'Afrique, les leçons d'Arnobe. On le trouve ensuite à Nicomédie, où il avait été appelé en 290, pour enseigner la rhétorique en latin. Mais comme on n'y estimait que le grec, il y vécut si pauvre qu'au rapport de saint Jérôme, il manquait même du nécessaire. Néanmoins il y resta dix ans.

Si le séjour de Nicomédie ne fut point favorable à la fortune de Lactance, il semble certain qu'il a tout fait pour son salut et pour ses ouvrages. Cette ville, en effet, était alors la résidence des empereurs. Lactance y fut donc témoin des cruautés que Dioclétien y exerça à diverses reprises contre les chrétiens. Un pareil spectacle lui brisa le cœur. Ajoutez à ces vives émotions de l'âme une méditation profonde, la lecture assidue de Tertullien, de Minutius, de saint Cyprien. Non-seulement Lactance abandonna la religion païenne; mais il résolut d'opposer des réponses victorieuses aux écrits par lesquels Hiéroclès et quelques autres philosophes s'efforçaient d'accabler ceux-là même que décimait le glaive des magistrats.

Vers 317, Lactance se rendit dans les Gaules, où Constantin le Grand venait de le nommer précepteur de son fils Crispus, qu'il avait eu de sa première femme Minervine et qui était, pour lors, âgé de neuf ans. Rien n'égalait les espérances que donnait ce jeune prince, élevé par un tel maître. Malheureusement Fausta, seconde femme de Constantin, transportée de dépit contre Crispus, l'accusa de l'avoir outragée. L'empereur mit à mort son fils d'une manière impitoyable, et peu de temps après, la fausseté de l'accusation étant reconnue, fit étouffer Fausta dans un bain chaud. Quant à Lactance, inviolablement attaché à la mémoire de son élève, il demeura à Trèves et y mourut dans l'indigence. Il avait du moins mis la dernière main à son ouvrage des *Institutions divines*, où il combat l'idolâtrie, conformément au dessein de réfutation qu'il avait conçu. Il

laissait en outre d'autres écrits, notamment un *Traité de la colère de Dieu*, et un *Traité de l'ouvrage de Dieu*. Saint Jérôme, tout en admirant chez Lactance comme le flot d'une éloquence Cicéronienne, avoue qu'il n'a pas eu autant de bonheur à prouver les vérités chrétiennes, que de facilité à détruire le mensonge et l'impiété.

IV. SAINT HILAIRE.

Saint Hilaire fut, au IVe siècle, un des représentants les plus considérables de l'Église d'Occident. Un concile de Paris le qualifiait, de son vivant, de prédicateur fidèle du nom du Seigneur. Saint Jérôme lui a prodigué les plus magnifiques louanges. Il l'appelle la trompette des Latins contre l'Arianisme, le grand soutien de l'Église dans ses plus horribles tempêtes, le Rhône de l'éloquence latine. Il dit qu'il s'est rendu célèbre partout où allait le nom Romain, soit par le mérite de sa confession, soit par la sagesse de sa conduite, soit par l'éclat de son éloquence. Nul, en effet, après saint Athanase, ne défendit le symbole de Nicée avec plus d'ardeur que saint Hilaire contre les évêques Ariens et les empereurs; la puissance ecclésiastique et la puissance séculière conjurées.

Saint Hilaire naquit à Poitiers, d'une des meilleures familles des Gaules. Il se maria et eut une fille nommée Abra, qui, plus tard, le suivit, avec sa mère, dans la foi; car Hilaire était païen. Mais la solidité de son esprit, la variété de ses études, l'inquiétude naturelle aux grands cœurs ne tardèrent pas à changer ses vues. Lui-même a raconté, au début de son *Traité de la Trinité*, par quel progrès suivi il fut amené à embrasser le christianisme. Il reconnut d'abord bien vite que l'homme n'est pas fait uniquement pour l'abondance et le repos, sans quoi son sort ne différerait en rien de celui des bêtes. Dieu est l'objet de l'homme. Mais comment admettre les divinités ténébreuses et défigurées des païens? Hilaire rencontra les livres de Moïse et des Prophètes, où il découvrit le Dieu qu'il cherchait; la lecture des écrits des Évangélistes et des Apôtres lui en révéla ensuite le véritable essence. Il se convertit donc et reçut le baptême.

Depuis lors, sa vie fut si réglée, son langage si édifiant, son zèle de prosélytisme si pénétrant tout ensemble et si modéré, qu'à la mort de Maxence, évêque de Poitiers, le peuple l'acclama comme son successeur. Déjà le bruit de son nom s'était répandu partout, et le grand saint Martin accourait du fond de la Pannonie pour se ranger sous sa conduite.

A peine investi des fonctions de l'épiscopat, Hilaire en com-

prit toute l'importance. C'est pourquoi, dès 355, il écrivit à l'empereur Constance pour le supplier d'arrêter les violences des évêques Ariens, de défendre aux juges séculiers de s'immiscer dans les affaires de l'Église, de permettre aux fidèles de suivre les instructions des pasteurs qu'ils se seraient choisis; enfin de rappeler les évêques qui avaient été forcés de s'enfuir au désert. On ne sait quel fut le succès de cette requête. Mais l'année suivante, 356, Hilaire renouvelait au concile de Béziers ses énergiques et éloquentes protestations contre l'Arianisme, déclarant que sous le nom de saint Athanase, dont Constance exigeait que tous les évêques signassent la condamnation, on ne prétendait pas moins que la condamnation même des vérités de la foi. Un tel langage exaspéra les évêques Ariens qui avaient provoqué la réunion du concile, notamment Saturnin, évêque d'Arles, Ursace et Valens, évêques d'Illyrie. Ils dénoncèrent Hilaire à la fois à Julien César qui arrivait dans les Gaules et à Constance qui prononça son exil.

Relégué en Phrygie, saint Hilaire ne cessa de correspondre avec les évêques des Gaules qui n'avaient point succombé à l'Arianisme, lesquels ne souffrirent pas qu'on le remplaçât sur le siége de Poitiers. Or, en 357, ces évêques lui mandaient qu'ils venaient de rejeter la profession de foi que les évêques Ariens avaient faite à Sirmich, et en même temps lui marquaient leur étonnement de la multiplicité des symboles de l'Église d'Orient. Ce fut pour résoudre ces difficultés qu'Hilaire composa le *Livre des Synodes*, où, en expliquant la diversité des formules, il soutient avec force la consubstantialité du Père et du Fils. Il consacrait en outre à la défense de ce dogme et à la réfutation des Ariens son *Traité de la Trinité*. Enfin ce fut aussi durant son exil qu'il écrivit à sa fille cette lettre mêlée d'hymnes où il l'exhorte à n'accepter d'autre époux que le Seigneur. Docile à ces conseils et touchée de la grâce, Abra fut mise au rang des vierges.

Les épreuves d'Hilaire n'étaient pas épuisées, non plus que son courage.

En 359, pendant que les Occidentaux se laissaient prendre, au concile de Rimini, par les piéges des Ariens, l'Arianisme triomphait également chez les Orientaux au concile de Séleucie. Vainement Hilaire, qu'on avait appelé à Séleucie, y avait-il élevé la voix. Vainement avait-il suivi, pour les contredire, les députés qu'on avait envoyés, après le concile, vers l'empereur Constance. Les Ariens de Rimini et de Séleucie lui reprochaient

avec la même âpreté de soutenir la divinité de Jésus-Christ, et le concile désastreux de Constantinople confirmait ces accusations.

Dans de pareilles conjonctures, Hilaire prit le parti d'adresser une nouvelle requête à Constance. Il lui demandait d'être reçu par lui en audience, d'être confronté avec le promoteur de l'Arianisme, l'évêque Saturnin, assurant qu'il ne prononcerait pas une parole qui ne fut en l'honneur de l'empereur et qui ne contribuât au maintien de la foi, à l'union et à la paix de l'Orient et de l'Occident. Sa requête ne fut pas écoutée, mais on lui permit de retourner dans les Gaules. Avant cette décision, sans espoir comme sans mesure, il avait écrit une violente invective contre Constance et les évêques Ariens Ursace et Valens.

On comprend avec quel transport de joie Hilaire fut reçu à Poitiers, lorsqu'il y reparut en 360. En remontant sur son siége, le saint évêque retrouva toute sa puissance. Il fit annuler les décrets du concile de Rimini, chasser Saturnin de l'Église, pâlir l'Arianisme, tandis que, de son côté, le concile de Paris rendait une fois de plus hommage au symbole de Nicée.

Mais ce n'était point assez pour Hilaire d'avoir raffermi la religion dans les Gaules. En 363, il se rendit en Italie afin d'y travailler au triomphe de l'orthodoxie. L'empereur Valentinien, qui se trouvait vers cette époque à Milan, venait de rendre un édit par lequel il enjoignait à tous les fidèles de reconnaître l'évêque Arien Maxence. Aussitôt Hilaire s'émut et obtint de l'empereur d'en venir avec Maxence à une conférence publique, où celui-ci se vit réduit à confesser la divinité de Jésus-Christ. L'Arien vaincu eut d'ailleurs recours au subterfuge. Une relation mensongère de ce qui s'était passé dans la discussion fut mise par lui sous les yeux de Valentinien. Saint Hilaire voulut réclamer; mais il reçut l'ordre de quitter Milan et vengea du moins la vérité en écrivant contre Maxence une lettre célèbre qu'il adressa à tous les évêques et à tous les peuples catholiques. Il mourut à Poitiers en janvier 368.

V. SAINT AMBROISE.

On raconte qu'un essaim d'abeilles vint se poser sur le berceau d'Ambroise ; les abeilles entraient dans sa bouche et en sortaient, sans qu'il lui fût fait aucun mal. Témoin de ce prodige, son père, qui était pour lors préfet du prétoire des Gaules, annonça que cet enfant serait quelque chose de grand si Dieu lui conservait la vie. Ambroise était né à Trèves en 340.

Il perdit son père de bonne heure et sa jeunesse studieuse se passa dans la compagnie de sa sœur Marcelline et de son frère Satyre qui, tous deux, devaient plus tard, être élevés eux-mêmes aux honneurs des autels. Versé à la fois dans la langue latine et dans la langue grecque, il pénétra tous les secrets de l'éloquence. Aussi, lorsqu'il parut au barreau de Milan, la justesse de son esprit, la distinction de sa parole, attirèrent sur lui l'attention et bientôt la faveur du préfet du prétoire, Anicius Probus Sextus. En 373, Probus nommait Ambroise gouverneur de la Ligurie et de l'Émilie dont Milan même était la capitale. « Allez, lui dit-il, et agissez non en juge et en magistrat, mais en évêque. » Il semble que Probus, aussi bien que le père d'Ambroise, pressentît la destinée de cet illustre défenseur du catholicisme.

Or il y avait peu de temps qu'Ambroise était arrivé dans son gouvernement, lorsque mourut Maxence, dont saint Hilaire avait bien pu démasquer les impostures, mais non pas ruiner le crédit. Aussitôt, Ariens et Catholiques s'agitèrent pour lui nommer un successeur. Réunis dans la cathédrale de Milan, les deux partis exaspérés allaient en venir aux mains. Ambroise se présente pour calmer ce tumulte, quand tout à coup une voix d'enfant s'écrie : « Ambroise évêque ! » Tout le peuple répète spontanément cette acclamation ; le successeur de Maxence est désigné.

Ambroise, qui n'était encore que catéchumène, s'effraya du fardeau qu'on lui voulait imposer. Il chercha donc, par toutes sortes de moyens, à se soustraire à un choix qui l'importunait. Mais enfin il dut céder aux prières du peuple et aux désirs de l'empereur lui-même, Valentinien Ier. En huit jours, il fut baptisé et sacré évêque. L'Italie tout entière dut se réjouir ; car l'Arianisme allait trouver en lui un destructeur, le paganisme

un ennemi puissant, le despotisme et la violence une insurmontable barrière.

Une fois revêtu de la dignité d'évêque, Ambroise en embrassa avec amour tous les devoirs. Il vendit ses biens, dont il distribua le prix aux pauvres; il se mit à veiller, à jeûner, à s'instruire dans la science ecclésiastique, et en même temps qu'il s'initiait à la connaissance des Écritures, sous la direction d'un de ses prêtres, de Simplicien, il lisait Origène, correspondait avec saint Basile, se préparant de la sorte à reproduire dans son *Hexaméron* les vives et pieuses peintures, l'éloquence pleine de force et d'onction de l'Apôtre de la Cappadoce. Cependant rien ne l'occupait autant que l'administration de son Église, et sa chambre restait sans cesse ouverte à tout venant. Un jour saint Augustin devait y entrer comme un timide visiteur, et en sortir, l'âme salutairement troublée.

En 375, Valentinien mourut, laissant le trône à l'aîné de ses fils, Gratien. Dès lors, commencèrent pour Ambroise ces fréquents rapports avec les empereurs, où il montra tant de prudence et de fermeté.

Gratien avait compris le génie d'Ambroise, la caducité du paganisme, ce qu'il y avait de dissolvant dans l'hérésie. Il travailla donc avec le saint évêque au triomphe du catholicisme. Ainsi ce fut à la sollicitation de ce prince qu'Ambroise rédigea successivement cinq de ses livres *sur la Foi*, et son ouvrage *sur le Saint-Esprit*. Gratien, de son côté, à la demande d'Ambroise, exemptait les femmes chrétiennes de la nécessité de paraître sur la scène, lorsqu'elles auraient eu pour parents des acteurs; il retirait aux païens divers priviléges et abolissait l'autel de la Victoire; enfin, malgré la protection que leur accordait l'impératrice mère, Justine, il apaisait les troubles des Ariens et diminuait leur crédit.

De toutes ces mesures, aucune ne touchait plus Ambroise que la défaveur où Gratien voulait bien tenir l'Arianisme. Car il regardait avec raison cette hérésie comme le pire des maux. C'est pourquoi ce lui était peu de gouverner une Église, de lui inspirer l'amour de la chasteté par ses écrits *sur la Virginité* et *sur les Veuves*, d'y raviver la pratique de l'aumône en vendant lui-même les vases sacrés pour racheter les captifs, d'y faire fleurir, en un mot, toutes les vertus par ses enseignements et par ses exemples. Il lui importait par-dessus tout d'y maintenir le dogme inaltéré. Et déjà, repoussé par l'empereur, condamné en 381, au concile d'Aquilée, dans la personne de son

représentant le plus considérable, l'évêque Pallade, l'Arianisme, grâce aux efforts d'Ambroise, semblait abattu. Malheureusement, la mort de Gratien vient lui fournir de nouvelles chances.

Ce prince, après avoir vengé l'assassinat de son oncle Valence, tué par les Goths à Andrinople, avait remis l'empire d'Orient au plus habile de ses généraux, à Théodose, dont il avait autrefois fait périr le père, sur de faux soupçons. Excité par un tel exemple, un autre de ses lieutenants, Maxime, se fit proclamer, en 383, par les légions de la Grande-Bretagne. Gratien marcha contre lui et trouva la mort, laissant l'Occident à son jeune frère Valentinien II.

Les circonstances étaient difficiles. L'impératrice Justine oubliant donc qu'Ambroise était l'adversaire des Ariens, le supplia de se rendre auprès de Maxime pour conjurer ses entreprises. En effet, les nobles paroles de l'évêque de Milan et aussi sans doute la pression de Théodose tempérèrent un instant l'ambition du rebelle. Il se contenta des Gaules, de l'Espagne, de la Grande-Bretagne, et permit à Valentinien de régner sur le reste de l'Occident.

Soit reconnaissance, soit véritable intelligence de ses intérêts, le jeune empereur se montra d'abord le protecteur déclaré du catholicisme. — Vainement Symmaque, au nom du sénat, lui demanda-t-il le rétablissement de l'autel de la Victoire; il ne fut point écouté et les représentations chrétiennes de saint Ambroise prévalurent sur l'éloquence de l'orateur païen.

Mais bientôt l'influence de Justine fit dévier Valentinien II de la sage politique qu'avait suivie Gratien. Ambroise se vit en proie aux persécutions; on forma le projet de l'enlever; l'impératrice, soutenue par son fils, réclama pour les Ariens la basilique Potamienne. Le saint évêque refusa courageusement de livrer la maison de Dieu. La cour redouta sa puissance et feignit d'abandonner ses prétentions. Mais la paix ne dura pas longtemps.

Dès l'année suivante, Valentinien accordait une liberté entière à ceux qui suivaient les décrets Ariens du concile de Rimini, leur permettait de tenir des assemblées, défendait aux catholiques de les troubler sous peine de la vie. D'autre part, Justine renouvelait hautement sa demande au sujet de la basilique Potamienne. Ambroise demeura inébranlable : « Le tribut, disait-il, appartient à César, et ainsi on ne le lui refuse pas; mais l'Église appartient à Dieu, et on ne doit pas la donner à César, parce que le temple de Dieu ne dépend pas de

César. » On lui ordonna de quitter Milan ; il n'eut garde d'obéir. Renfermé dans la basilique, comme dans une forteresse, entouré par le peuple qui s'était levé pour le défendre, il y passa plusieurs jours et plusieurs nuits au milieu des hymnes et des prières, protégé à la fois contre les soldats de Valentinien et les assassins qu'avait armés Justine. Enfin la révélation des corps des martyrs saint Gervais et saint Protais étant venue porter à son comble l'enthousiasme religieux, la Cour dut s'avouer vaincue et la persécution s'apaisa.

Aussi bien, l'intervention d'Ambroise semblait-elle de nouveau nécessaire pour détourner les menaces persistantes de Maxime. Car ce soldat insatiable, mettant à profit les troubles de Milan, se disposait à s'approprier tout l'Occident. Ambroise fut une seconde fois député vers lui. Il lui demanda le corps de Gratien, lui fit entendre des conseils de modération, et, n'ayant rien obtenu, le sépara de la communion des fidèles. Maxime, irrité, lui ordonna de s'éloigner et se précipita sur l'Italie. Mais Valentinien avait eu le temps de s'enfuir avec sa mère Justine, auprès de Théodose, qui arrêta et vainquit l'usurpateur.

Maxime mort, Théodose, maître de l'Orient, se trouvait en même temps investi du patronage de l'Occident. L'empire du monde se résumait en lui. Néanmoins, une telle puissance n'intimida pas Ambroise; car Théodose, à la suite d'une révolte de Thessalonique, ville d'Illyrie, ayant fait massacrer 7000 habitants, le pieux évêque de Milan se retira à la campagne, et de là écrivit à Théodose pour l'inviter au repentir. Bien plus, il osa lui interdire l'entrée de la basilique, jusqu'à ce qu'il se fût purgé de son crime, et, lorsqu'au bout de huit mois de pénitence, l'empereur absous se présenta dans le chœur, il lui enjoignit d'en sortir, « parce que, disait-il, la pourpre faisait les empereurs, mais non pas les évêques. » Loin de s'irriter de ces rigueurs, Théodose sut s'y soumettre, accréditant ainsi le catholicisme et déclarant « qu'il ne connaissait qu'Ambroise qui méritât le nom d'évêque. »

Et en effet jamais évêque n'avait fait paraître plus d'inflexibilité dans le droit, plus d'entente dans les affaires, plus de vigilance contre les doctrines pernicieuses, plus de sollicitude pour l'éducation et le salut des âmes. Il dirigeait les conciles d'Italie, prêchait les fidèles, catéchisait des Perses attirés par sa réputation, convertissait Fritigile, reine des Marcomans, composait pour son clergé son *Traité des Devoirs* et les beaux

livres d'*Élie*, de *Tobie* et de *Naboth*. Il était enfin le contradicteur quelquefois, le médiateur souvent des peuples et des empereurs.

Ce fut même dans ce difficile office de médiation que s'écoulèrent les dernières années de sa vie.

A peine Théodose avait-il quitté l'Occident, laissant à Valentinien II un trône affermi, que ce faible empereur se vit trahi par un de ses généraux. Arbogaste, son favori, souleva les légions des Gaules. Valentinien marcha à sa rencontre, et, arrivé à Vienne, appela Ambroise, afin de recevoir de lui le baptême, n'étant encore que catéchumène. Mais avant que le saint évêque fût rendu auprès de Valentinien, il apprit qu'Arbogaste avait égorgé son maître et proclamé le rhéteur Eugène empereur. Avec Eugène l'Église se trouvait menacée, et déjà le nouveau dominateur de l'Occident avait rétabli cet autel de la Victoire, dont la restauration semblait devoir être celle du paganisme tout entier. Heureusement Théodose vivait encore. Il accourut du fond de l'Orient, vainquit Arbogaste et Eugène à Aquilée, et mourut bientôt lui-même, léguant l'empire de l'univers à ses deux fils, à Arcadius Constantinople, et Rome à Honorius. Saint Ambroise prononça son oraison funèbre, et ne tarda pas à le suivre au tombeau, luttant jusqu'à la fin et après avoir défendu contre Stilicon le droit d'asile. Il décéda le 4 avril 397, et fut enterré dans la basilique qui, de son nom, a été appelée basilique Ambroisienne.

VI. SAINT AUGUSTIN.

Comme Tertullien, Lactance, saint Cyprien, saint Augustin appartient à l'Afrique. Il naquit en 354 à Tagaste, ville de la province de Numidie, près de Madaure et d'Hippone. Son père, Patrice, s'étant converti, était devenu chrétien. Sa mère, Monique, fit Augustin catéchumène, et lui-même a rapporté que, pendant une maladie, qui le mit encore enfant en danger de mort, il demanda le baptême. Mais le péril une fois passé, son naturel de feu l'emporta vers d'autres pensées.

Tel, en effet, parut Augustin, dès ses premiers ans, impétueux, plein de trouble et de désirs, dévoré par les ardeurs d'un sang numide, agité de tous les élans du génie.

Son père, qui, de bonne heure, avait discerné en lui une vivacité d'esprit singulière, le destinait aux triomphes opulents de l'éloquence. Augustin étudia donc d'abord à Tagaste, puis à Madaure, et se rendit en dernier lieu à Carthage pour y apprendre, des plus habiles maîtres, tous les secrets de la rhétorique. On sait quels furent ses fautes, ses désordres, durant cette période de sa vie, et les impuretés dont il se souilla. Réglé cependant dans le déréglement même, il s'était attaché à une seule femme, et, à dix-huit ans, en avait eu ce fils bien-aimé, cet Adéodat, dont le nom revient souvent sur ses lèvres et d'une façon touchante.

L'âme d'Augustin ne pouvait d'ailleurs être entièrement captivée par les sens. Aussi, alors même qu'il s'enivrait de plaisirs et se repaissait de sa misère, il ne laissait pas que de chercher avec angoisse la vérité. La lecture de l'*Hortensius* de Cicéron l'enflamma d'un incroyable amour pour la sagesse.

Mais de vagues aspirations ne suffisent pas à apaiser les besoins de l'intelligence. Il lui faut une croyance définie, une doctrine certaine. Augustin s'arrêta à la doctrine des Manichéens et y entraîna trois de ses amis qui devaient suivre invariablement les péripéties de son existence, Alype, Romanien, Honorat. Car, dès lors, il était passé au rang des maîtres et enseignait lui-même la rhétorique à Tagaste. Son père venait de mourir, sans avoir pu jouir des premiers succès de son fils. Sa mère gémissait de le voir engagé dans l'hérésie, quoiqu'il y fût

seulement *auditeur* et non pas *élu*. Lui se leurrait des préoccupations vulgaires de la volupté et de l'ambition. Bientôt il quitta Tagaste pour Carthage, et, en 378, le futur docteur de l'Église y eut l'insigne honneur de recevoir du proconsul Vindicien un prix de déclamation.

Cependant Augustin ne se trouvait point en repos. Les mauvaises mœurs des Manichéens le blessaient; leurs principes ne le satisfaisaient pas davantage, et le plus considérable d'entre eux, le célèbre Fauste, n'avait pu résoudre ses doutes ni répondre à ses questions. C'est pourquoi, après être resté neuf ans dans le Manichéisme, il se sentait violemment ébranlé. Il vint alors à penser qu'il découvrirait peut-être à Rome la lumière après laquelle il soupirait. En vain Monique s'efforça-t-elle de le détourner de ce voyage. Augustin, trompant son inquiète vigilance, s'embarqua secrètement, et, à peine arrivé à Rome, y tomba malade. D'autre part, cette capitale de l'univers ne lui offrit qu'un indéfinissable chaos de toutes les sectes, de tous les systèmes, de toutes les opinions, et le mieux qu'il put faire fut de se ranger au doute tempéré des *Académiciens*. C'était ailleurs que se devait dénouer sa destinée.

Milan avait besoin d'un professeur d'éloquence. Symmaque, après avoir éprouvé le talent de saint Augustin, l'appela dans cette ville où Valentinien le Jeune tenait sa cour. Là Augustin entendit saint Ambroise; il se sentit pénétré de cette claire et véhémente parole; quittant donc les Manichéens, il demeura simple catéchumène dans l'Église romaine. Sur ces entrefaites, Monique, qui n'avait pu supporter son absence, arrivait à Milan, et le bonheur de retrouver son fils s'augmentait de la joie de le retrouver presque croyant.

C'est qu'en effet un lent mais fécond travail s'opérait dans l'âme d'Augustin. Déjà les instructions répétées de saint Ambroise lui avaient persuadé la nécessité de la foi et l'autorité des Écritures; déjà encore les livres des platoniciens qu'il avait étudiés, dans la traduction du rhéteur Victorin, avaient élevé son esprit à la conception pure de Dieu.

Mais comment comprendre la nature du mal? Il y avait là des ténèbres que l'enseignement de l'Église ne dissipait point. Comment accepter cette révoltante parole: *le Verbe s'est fait chair?* Ce mystère restait inexplicable à la philosophie. A ces embarras de la spéculation, ajoutez les attachements du monde, la passion des honneurs, la passion dominante des plaisirs. Ce n'est pas qu'Augustin ne portât ses idées plus haut, et un jour qu'il

avait été témoin de l'ivresse d'un pauvre, par un prompt retour sur lui-même, il la comparait éloquemment à l'ivresse des hommes charnels et ambitieux. Mais, effrayé du bruit de ses chaînes, accablé de leur poids, il n'avait point la force de les rompre et de s'en dégager. Tantôt, projetant de se marier, il renvoyait sa concubine, et, peu après, en prenait une autre. Bientôt il songeait à vivre en commun avec ses amis, avec Alype, cet autre lui-même, avec Romanien, avec Nébride, qui l'avaient accompagné à Milan; les platoniciens réchauffaient son enthousiasme attiédi; les Écritures le frappaient par leur majesté; les Épîtres de saint Paul par leur profondeur; il voulait tout quitter pour Dieu et ne pouvait.

Toutefois ce douloureux combat devait avoir un terme, et Augustin allait en sortir vainqueur. Au milieu de ses irrésolutions, de ses gémissements, de ses amertumes, il crut entendre une voix qui lui criait : *Prenez et lisez;* et prenant le livre de l'Apôtre, il y lut ces paroles : « Ne vivez pas dans les festins et l'ivresse, dans les plaisirs et les impudicités, dans la jalousie et les disputes; mais revêtez-vous de Jésus-Christ, et n'ayez pas de prévoyance pour le corps, au gré de vos sensualités. » Il n'en fallut pas davantage. Ces mots furent pour Augustin comme une révélation soudaine, et la grâce entra en lui pour l'animer jusqu'à son dernier souffle.

Aussitôt il résolut de quitter sa profession, et afin de se préparer au nouvel état que Dieu exigeait de lui, il se retira à Cassiacum, campagne que lui offrit un de ses amis, nommé Vérécundus. Sainte Monique, Navige, son frère, Trigécius et Licentius, fils de Romanien, ses disciples; Lastidien et Rustique, ses cousins; Adéodat et Alype l'y accompagnaient.

Alors commença cette courte mais admirable solitude, où germèrent tant d'utiles pensées et furent rédigés d'ingénieux et solides écrits, les *Trois livres contre les Académiciens*, les *Traités de la vie bienheureuse* et de l'*Ordre*, les *Soliloques*. Les habitants de cette pieuse colonie avaient coutume de se réunir autour d'une table frugale, où ils dissertaient, chacun suivant ses inspirations, sur les choses de l'âme. C'était un banquet à la manière de Platon, mais un banquet chrétien, où tour à tour sainte Monique interrogeait Augustin et Augustin Adéodat.

Au bout d'un an, tous revinrent à Milan, et en 387 Augustin y reçut le baptême des mains d'Ambroise, avec son fils, avec Alype et beaucoup d'autres. L'illustre néophyte, renonçant dès lors totalement au monde, n'eut plus d'autre désir que de re-

tourner en Afrique pour y vivre en communauté. Il allait même s'embarquer à Ostie, lorsqu'il perdit sainte Monique, après avoir eu avec elle un dernier et sublime entretien. Ce malheur retarda un peu l'exécution de ses projets, et il demeura quelque temps à Rome, où il écrivit le *Traité de la Vie et des Mœurs selon l'esprit de l'Église catholique*, le *Traité de la Grandeur de l'âme* et les livres contre les *Manichéens*. Ensuite il se rendit à Tagaste. Une fois de retour dans sa ville natale, il y mena avec ceux qui l'avaient suivi une vie de pénitence, distribua ses biens aux pauvres et partagea son temps entre l'étude, la lecture et la prière. L'Écriture, saint Athanase, saint Ambroise, saint Cyprien, Origène, Josèphe étaient sans cesse dans ses mains, et cependant il composait lui-même les livres *de la Musique et du Maître* et son *Traité de la Véritable religion*.

Bien qu'elle évitât de paraître, une telle vertu ne pouvait manquer d'être remarquée et enviée par l'Église. Un jour donc qu'Augustin était venu à Hippone et assistait à l'office divin, célébré par l'évêque Valère, le peuple demanda par acclamation qu'Augustin fût consacré prêtre. Il voulut résister à cet appel; mais cette fois encore la voix du peuple était la voix de Dieu. Valère lui conféra, malgré lui, le sacerdoce en 390.

Devenu prêtre, Augustin fonda un couvent d'hommes à Hippone, et bientôt même institua des religieuses, de telle sorte que, par lui, la vie monastique se répandit dans l'Afrique. Le premier aussi il y établit l'usage de la prédication. Enfin, entamant contre les hérétiques la lutte implacable qui devait l'immortaliser, il attaquait les Manichéens, expliquait le symbole dans le concile général d'Afrique qui se tint à Hippone, et, par l'intermédiaire d'Alype, devenu évêque de Tagaste, formait, avec saint Jérôme et saint Paulin de Nole, des liens que la mort seule put dénouer.

Mais le rôle d'Augustin n'eut de l'éclat et sa noble figure n'apparut dans toute sa majesté, que lorsque Valère se le fut donné pour coadjuteur. Car il se montra le modèle des évêques. On le vit bâtir des églises pour les fidèles et des hôpitaux pour les malades, discipliner son clergé en le soumettant à la pauvreté et à la vie commune, se porter médiateur entre les riches et les indigents, terminer les différends, juger les procès, catéchiser son peuple par ces prédications passionnées qui arrachaient tour à tour à son auditoire des cris d'enthousiasme, des gémissements et des larmes de repentir. Sentinelle sans cesse veillante, il semblait qu'il n'eût pas reçu seulement la garde de

son diocèse, mais que le soin de la catholicité lui était commis. Les évêques de Numidie trouvaient en lui leur représentant naturel. Et en même temps qu'il entretenait une immense correspondance avec les Pinien et les Mélanie de Rome, les Dioscore de Constantinople, les Jérôme, les Ambroise, les Paulin, les Lazare d'Arles, les Rustique de Narbonne, les Germain d'Auxerre, les Hilaire, il composait ses *Livres à Simplicien*, son traité de la *Doctrine chrétienne*, les *Quinze livres sur la Trinité*, son *Catéchisme à l'usage des païens*, et enfin cet ouvrage unique, souvent imité, toujours parodié, où il s'accuse pour se condamner, se révèle pour s'humilier, prière ardente, récit entraînant, métaphysique incomparable, histoire de tout un monde qui se reflète dans l'histoire d'une âme, les édifiantes et impérissables *Confessions*.

D'ailleurs chaque jour de la vie d'Augustin était marqué par de décisifs triomphes sur l'erreur. Déjà il avait réuni à l'Église les Tertullianistes et les Abéloniens ; déjà aussi les Manichéens avaient dû céder à sa parole et subir son irrésistible ascendant. Malheureusement, l'hérésie, semblable à l'hydre de la fable, paraissait dans ses blessures mêmes puiser une nouvelle vigueur. Il fallut donc que l'évêque d'Hippone combattît les Donatistes et Pélage, et certes il n'eut pas trop de sa science et de son intrépidité contre d'aussi redoutables ennemis.

Les Donatistes, en effet, espèce de Pharisiens du catholicisme, ne se contentaient pas de dénaturer, en les exagérant, les préceptes de l'Évangile. Excessifs dans leurs actes mêmes, ils troublaient, ensanglantaient l'Afrique, et condamnés par les conciles, cherchaient dans la violence un abri. Augustin n'échappa que par un heureux hasard à leurs coups. Aussi ne doit-on pas s'étonner qu'il ait eu recours contre eux au préfet Cécilien. Les désordres furent même poussés si loin qu'en 404 le concile de Carthage supplia Honorius de porter des lois qui pussent y mettre un terme. L'empereur se rendit à la demande des évêques. Des édits sévères furent publiés contre les hérétiques, notamment les Donatistes, les Manichéens, les Priscillianistes, et leurs temples démolis. Toutefois, pour accabler par la raison ceux qu'on réduisait par la force, Honorius ordonna qu'une conférence aurait lieu entre les Donatistes et les Catholiques. Augustin fut le principal tenant de ce solennel débat, et les Donatistes vaincus tentèrent inutilement d'en appeler à l'empereur.

A peine les Donatistes étaient-ils domptés que parut la doc-

trine de Pélage, qui ne tendait à rien moins, par l'exaltation du libre arbitre, qu'à nier la nécessité de la grâce et le péché originel. Né dans la Grande-Bretagne, Pélage s'était acquis à Rome une réputation de piété, lorsque, vers 410, il aborda en Afrique, où saint Augustin le put voir une ou deux fois. Dès cette époque, il était facile de démêler dans le moine le novateur. Aussi laissa-t-il en Afrique des traces de son passage. Mais, comme si cette terre eût été trop bien défendue par l'évêque d'Hippone, il se hâta d'aller répandre en Palestine les semences de son dogmatisme délétère.

Et en quel temps l'Église se trouvait-elle attaquée par ceux-là même qu'elle avait nourris? En un temps, où les Barbares faisant irruption de toutes parts, les païens attribuaient au christianisme les désastres de l'empire, qu'ils n'auraient dû imputer qu'à leurs vices et à leur lâcheté. Mais, inébranlable au milieu de la tempête, Augustin pourvoyait à tout. Par la consécration de l'illustre vierge Démétriade, il faisait fleurir la chasteté sous le ciel brûlant de la Lybie. En écrivant la *Cité de Dieu*, il démontrait que les calamités présentes ne pouvaient être apaisées par les divinités de l'Olympe, et que c'était bien plutôt à leurs exemples infâmes et aux désordres qu'elles autorisaient qu'il convenait de rapporter les maux de la société Romaine. En outre, par delà l'horizon désolé de cet univers, il découvrait aux yeux charmés les beautés toujours riantes et sans nuage de la Jérusalem céleste. Le paganisme ne pouvait donc se prévaloir des agitations de l'hérésie.

Néanmoins, il importait de les calmer. C'est pourquoi Augustin, non content d'exterminer le Pélagianisme de l'Afrique, le proscrivait en tous lieux par ses doctes écrits *sur la Nature et la Grâce*. D'autre part, il accueillait Paul Orose, chassé de l'Égypte envahie par les Vandales, les Alains, les Suèves; et, après l'avoir exhorté à écrire une histoire du monde, où les souffrances des hommes n'apparaissent que comme un châtiment de Dieu, il l'envoyait en Palestine au secours de saint Jérôme pour soutenir l'effort de Pélage.

Jusque-là, en effet, Pélage était parvenu à éluder les justes rigueurs de l'orthodoxie. En 415, le concile de Diospolis avait répudié la doctrine, en absolvant l'auteur, et le pape Zozime lui-même s'était laissé surprendre.

Mais les Pélagiens n'étaient pas moins violents que les Donatistes; c'est pourquoi ils perdirent par leurs emportements les avantages qu'ils avaient conservés par leurs sophismes.

Honorius rendit des lois contre eux; Zozime finit par reconnaître leur véritable esprit; les conciles de Carthage en 416 et 417, celui d'Antioche en 424, les condamnèrent, et leur condamnation, publiée dans les Églises, fut signée par tous les évêques, à l'exception de dix-huit qu'on déposa. Ainsi, la catholicité tout entière put applaudir à la fermeté d'Augustin, qui avait protesté de quitter l'épiscopat plutôt que de consentir à l'absolution de Pélage.

Le saint évêque venait de livrer son combat suprême. Sans doute il agira encore pour écraser les tronçons remuants de l'hérésie; il écrira contre les Ariens, contre les Priscillianistes, contre le Pélagien Julien; il rédigera, pour calmer des consciences timorées, les *Dix Livres du libre arbitre*, tout en soutenant la doctrine de la prédestination; enfin il publiera ses *Rétractations*, impartial examen de ses nombreux ouvrages. Mais l'âge arrive, et l'Afrique, que ne déchirent plus aussi cruellement les dissensions religieuses, par un autre malheur, devient la proie des Vandales, qu'y appelle le comte Boniface, irrité d'une injuste disgrâce. Vainement ce général voudra réparer sa faute et éloigner des alliés odieux. Les richesses du sol Africain y retiennent les Barbares; Genseric s'y établit; les temples sont pillés ou brûlés, les prêtres massacrés, les livres dispersés, et il faut qu'Augustin rappelle aux évêques « qu'ils ne peuvent abandonner leurs Églises ni rompre les liens par lesquels Jésus-Christ les a liés à leur ministère. » Il se trouve bientôt lui-même enfermé dans Hippone assiégée et y meurt, plein de foi, mais aussi de tristesse, le 28 août 430, dans sa soixante-seizième année. Peu de temps après, Hippone, prise d'assaut, était livrée aux flammes, et Théodose II mandait saint Augustin au concile œcuménique d'Éphèse, que nécessitait l'hérésie de Nestorius. Le grand évêque y fut du moins présent par son esprit, comme il devait l'être dans toutes les assemblées où s'agiteraient les intérêts de l'Église catholique.

VII. SAINT JÉROME.

La vivacité de l'esprit, la profondeur des études, la vie de luttes et de saintes aventures rapprochent d'une manière singulière saint Jérôme de saint Augustin. Il semble qu'on puisse dire de ces deux hommes qu'ils furent par excellence les athlètes de l'Église latine, vainqueurs d'abord d'eux-mêmes, et, par la discipline autant que par la science, triomphant ensuite du monde entier.

Saint Jérôme naquit en 342 à Stridon, sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, d'une famille chrétienne. Ses parents, qui étaient riches, prirent grand soin de son éducation, et de bonne heure il fut envoyé à Rome, où se trouvaient alors mêlées toutes les élégances et toutes les barbaries. Jérôme se perdit d'abord au milieu de ce chaos.

En même temps qu'il étudiait sous le grammairien Donat et apprenait de Victorin à pénétrer Platon et les philosophes, sa jeunesse ardente s'enivrait du vin facile des voluptés. Mais ce coupable vertige dura peu. L'âme forte de Jérôme reprit bientôt les rênes, et la seule passion de sa vie devint la passion de la vérité.

Dès lors, il composa ces immenses travaux, œuvres de génie et surtout de patience, qui devaient, en l'immortalisant, servir à la propagation de la doctrine. Le premier fut une copie du *traité des Synodes* de saint Hilaire.

C'était peu d'ailleurs que de se purifier par l'étude. Jérôme, après s'être arrêté à Trèves, revint à Rome, où il reçut le baptême des mains du pape Libère en 366.

Les grâces de son imagination, les charmes pieux de ses entretiens, l'irrésistible ascendant de son caractère ne tardèrent pas à lui créer des attachements. Et sans doute il n'eût plus quitté l'Italie, si des envieux n'avaient calomnié ses mœurs. Il céda à l'intrigue, et, suivi de quelques amis, d'Héliodore, homme de cour, d'Innocent, d'Hylas et du prêtre grec Évagre, il se mit à parcourir la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, n'emportant d'autres trésors que ses livres et cherchant plus encore à s'instruire qu'à oublier les persécutions dont il avait été l'objet.

Après avoir séjourné quelque temps à Antioche, où il étudia

les Écritures et habité, aux environs de la ville, une retraite illustrée par saint Malch, il continua sa course et s'enfonça dans le désert de Syrie. Mais ses disciples se lassèrent d'accompagner le saint, qui se trouva seul « avec les scorpions et les bêtes sauvages, » en proie à d'attendrissants souvenirs, soutenant d'une manière héroïque cette lutte contre le vieil homme, que le christianisme a suscitée. Enflammé par l'exemple des solitaires, s'il connut leurs ravissantes extases, il éprouva aussi leurs angoisses et leurs douleurs. Lui-même décrivait à Héliodore les émouvants détails de cette agonie et le pressait d'en venir partager les mérites et les périls. Aux larmes, aux prières, aux jeûnes, Jérôme, pour dompter sa chair, ajoutait les occupations les plus ardues de l'esprit. S'efforçant, mais sans y parvenir, d'abandonner la séduisante lecture des auteurs profanes, il apprenait l'hébreu et le chaldéen, rédigeait la vie de saint Paul ermite, et écrivait son dialogue contre les Lucifériens. Néanmoins les fantômes du désert ne cessaient de l'épouvanter. Inquiet pour sa foi, il se résolut donc à rompre ce genre d'existence, et, la même année 378, l'évêque Paulin le consacrait prêtre à Antioche.

D'Antioche Jérôme se rendit à Constantinople, où il étudia l'Écriture sous saint Grégoire de Nazianze, traduisit la chronique d'Eusèbe et quelques homélies d'Origène. Puis il reparut à Rome et y devint secrétaire du pape Damase, qui lui confia la correction du Nouveau Testament. Là se renouèrent promptement les liens que l'absence avait rompus. Grandi par le malheur, consacré par les austérités de la retraite et de la pénitence, Jérôme se vit entouré par l'élite des dames Romaines, sainte Asella, Albine, Marcelline, Félicité, sainte Léa, sainte Marcelle, Mélanie, nobles veuves, la vierge Principie, et cette Paule, la descendante des Scipions et des Gracques, dont les cinq filles, Blésille, Pauline, Julie, Eustochie, Ruffine, Toxoce son fils et Pammaque son gendre offrirent à leur tour le modèle accompli de la vertu.

Un tel concours autour d'un tel homme ne pouvait manquer d'exciter l'envie. D'autre part, le saint ne ménageait pas ses censures, reprenant avec âpreté les vices de ses contemporains et le relâchement du clergé. Ces reproches éclatèrent notamment dans une lettre célèbre qu'il écrivit à Eustochie, et où, après Tertullien, saint Cyprien, saint Ambroise, il retrace tous les avantages de la virginité. Ce fut le signal d'un déchaînement contre lui.

Cette fois encore Jérôme plia devant l'orage. Il dit adieu à ces illustres Romaines qu'édifiaient ses enseignements ; il jeta sur Rome un triste et dernier regard et s'embarqua pour l'Orient, où sainte Paule le suivit bientôt avec sa fille Eustochie. Le saint visita avec elles l'Égypte et la Palestine, et ensuite tous les trois vinrent s'enfermer à Bethléem, où la dévotion attirait les chrétiens de toutes les parties de la terre.

Rien n'égalait les douceurs et le calme de cet asile. « Ici, écrivaient Paule et Eustochie à Marcelle, tout est champêtre, et, hors le temps de la psalmodie, un profond silence y règne partout. De quelque côté qu'on se tourne, on entend le laboureur chanter *alleluia* en menant sa charrue, le moissonneur tout en eau soulager son travail par le chant des psaumes, et le vigneron chanter quelques cantiques de David en taillant sa vigne. Voilà quels sont les airs du pays; voilà, comme on dit ordinairement, les chansons amoureuses que chantent les bergers, voilà à quoi les paysans s'occupent en cultivant la terre. » Cependant sainte Paule bâtissait des monastères et saint Jérôme, tout en se vouant à l'éducation des petits enfants, commentait les Épîtres aux Éphésiens et à Tite, composait la vie de saint Malch et de saint Hilarion, traduisait la Bible de l'hébreu en latin, rédigeait enfin son *Traité des hommes illustres*. Malheureusement, ce pieux loisir ne devait être qu'un temps d'arrêt dans la lutte. Car l'univers romain tremblait sous les pas des Barbares, et la mort de Théodose abaissant les dernières barrières, ce n'était partout que pillages, incendies, massacres. Il fallait subvenir à ces désastres et conjurer ces calamités. De là, pour la charité de Jérôme, de perpétuels et ardents efforts.

Aussi bien, plus soucieux du salut des âmes que de celui des corps, du fond même de sa solitude, le saint veillait à l'établissement ou à la défense de la foi. A Bethléem, à Rome, ses lettres allaient tour à tour célébrer les exemples donnés par sainte Fabiole et la vierge Démétriade, ou exciter les vertus d'un Népotien. D'autre part, les nouveautés licencieuses du moine Jovinien ne pouvaient se produire sans être sur l'heure réprimées. Le prêtre Ruffin lui-même avait beau se prévaloir d'une ancienne amitié; Jérôme condamnait impitoyablement dans sa personne le traducteur et le fauteur d'Origène. Ni les récriminations de Ruffin, qui lui reprochait son amour persistant des lettres profanes, ni les invectives du prêtre Vigilance ne parvinrent à arrêter son accablante censure.

Ce n'est pas que Jérôme prît goût à de semblables débats

l'âge, l'infortune, l'expérience avaient singulièrement attiédi en lui tout emportement de dispute. Il ne combattait plus que par nécessité. C'est ce qu'il fit assez paraître dans le dissentiment célèbre qui s'éleva entre lui et saint Augustin.

Dès 393, Alype, visitant la Judée, avait révélé l'un à l'autre le solitaire de Bethléem et l'évêque d'Hippone. Tout en admirant les travaux de Jérôme, Augustin lui marqua son étonnement qu'il entreprît de traduire les Livres saints sur le texte hébreu, et non pas simplement sur la version grecque des Septante. Il craignait que des différences d'interprétation ne jetassent dans l'esprit des fidèles le trouble et l'inquiétude. Il regrettait surtout que Jérôme considérât comme simulée la réprimande que saint Paul adresse à saint Pierre.

Quoique touché au vif, Jérôme refusa de répondre ou de faire droit à ces observations. Superbe jusque dans la prière, il conjura saint Augustin de lui épargner d'inutiles controverses, et, jeune athlète, de respecter un athlète vigoureux encore, mais vieillissant. Augustin se rendit à ce langage. La charité, un mutuel respect, une conviction commune établirent entre les deux apôtres une indissoluble confiance. Déférant au sentiment de Jérôme, Augustin le consultait fréquemment, soit par des lettres, soit par des intermédiaires, tels que Paul Orose. Jérôme, de son côté, n'hésitait pas à rendre à Augustin un tribut d'admiration méritée. Séparés par les distances, la cause dont ils se portaient les défenseurs, les tint étroitement unis. Et certes, ce n'était pas trop de leurs forces combinées pour repousser les attaques de l'hérésie, ennemi toujours renaissant. A lui seul, Pélage semblait suffire à défier leurs coups. On sait avec quelle vivacité et quelle lumière saint Augustin confondit le moine Breton, qui, en dépréciant la grâce, calomniait la liberté. Jérôme félicita l'évêque d'Hippone du service signalé qu'il venait de rendre à l'Église. Mais, avant d'applaudir à cette victoire, il y avait contribué. Ses écrits avaient imposé silence à Jean, évêque de Jérusalem, qui protégeait ouvertement le Pélagianisme, et il avait montré, par sa patience, que les calomnies des Pélagiens ne pouvaient rien sur lui, non plus que leurs violences. Les violences cependant avaient été extrêmes, car « Eustochie même, et la vierge Paule sa nièce, se sauvèrent à peine toutes nues et faibles comme elles étaient, du feu et des armes qui les environnaient, et où elles avaient vu battre et tuer ceux qui leur appartenaient. »

Malgré ces dangers, Jérôme ne songea pas un seul instant à

quitter Bethléem, et se contenta d'adresser ses plaintes au pape Innocent. Depuis nombre d'années, il s'était habitué à la souffrance, aux ruines, et ne faisait plus, pour ainsi parler, que mener un long deuil. En 404, il avait perdu sainte Paule, compagne sacrée de ses enthousiasmes et de sa solitude. En 410, après le siége de Rome par Alaric, il avait vu le flot des Barbares tout submerger. Sainte Marcelle, Pammaque, étaient descendus au tombeau. En 418, sainte Eustochie elle-même le quitta pour un monde meilleur. Que restait-il à Jérôme qu'à gémir et à espérer? Parmi ces douleurs, une fervente étude était sa consolation. Il commentait les Prophètes, se plaisait à leurs paroles de mort mais en même temps de résurrection; et lorsqu'enfin, en 420, le souffle abandonna ses organes épuisés, étendu sur son lit, se soulevant avec peine à l'aide d'une corde suspendue à la voûte, il n'avait cessé de prier, de veiller, de dicter à ceux qui l'entouraient. Il ne voulait, lui aussi, d'autre repos que l'éternité.

VIII. SAINT PAULIN.

Saint Jérôme, saint Ambroise, Ausone, l'Église et le siècle, les lettres sacrées et les lettres profanes se sont disputé saint Paulin comme une conquête. « Vous savez beaucoup, lui écrivait saint Ambroise, vos discours sont remplis de force et d'élo quence; si à tous ces talents vous vouliez joindre une parfait connaissance de l'Écriture sainte, j'aurais la satisfaction de vous voir bientôt élevé au-dessus des grands hommes du temps présent — Oh! si je pouvais vous conduire, s'écriait saint Jérôme, non point comme disent les poëtes, sur les monts Aoniens, et sur le haut de l'Hélicon, mais sur les montagnes de Sion, du Thabor, et du Sinaï! si je pouvais vous instruire de ce que j'ai appris et vous donner comme de la main à la main l'intelligence des mystères qui sont conservés dans les livres des Prophètes! Nous verrions naître parmi nous quelque chose de plus beau et de plus grand que tout ce que la savante Grèce a jamais produit. » D'autre part, Ausone, le précepteur de l'empereur Gratien, le poëte récompensé et puissant, tentait les derniers efforts pour retenir Paulin dans le monde, « conserver aux Muses cet aimable nourrisson, l'empêcher de partager entre cent différentes personnes les royaumes du vieux Paulin, son père. »

Pontius Méropius Paulinus naquit à Bordeaux vers 353. Sa famille abondait en richesses et en illustrations. Aussi cette noble origine, les agréments de son caractère et son précoce savoir, enfin la protection d'Ausone, qui était l'ami de son père, lui ouvrirent de bonne heure la route des emplois. Tour à tour préfet d'Épire, consul, préfet de Rome, sénateur, il se laissa quelque temps séduire aux délices d'une vie douce et honorée. Suivant le train ordinaire, il se maria, et sa femme, nommée Thérasie, lui donna bientôt un fils.

Mais par un coup terrible de la Providence, ce fils mourut. De nombreux dégoûts vinrent d'ailleurs assaillir Paulin. C'est pourquoi, encouragé et suivi par sa femme dans une résolution violente, il se démit de toute charge publique, et passa en Égypte, où il séjourna quatre années, occupant ses pieux loisirs par les travaux de la poésie. Ce ne fut que vers 389 qu'il reçut le baptême à Bordeaux, par le ministère de l'évêque Delphin. Pénétré alors plus que jamais de la crainte du jugement dernier, il voulut tout abandonner, sénat, patrie, famille, pour s'ensevelir

dans la retraite, et commença par distribuer son patrimoine aux pauvres. Vainement les habiles du siècle blamèrent-ils une pareille conduite ; vainement Ausone lui fit-il entendre les plaintes les plus tendres. Paulin ne se sentit pas ébranlé. Aussi bien il se voyait soutenu par la voix des sages. Saint Ambroise le louait hautement; saint Augustin l'exaltait et cherchait à l'attirer en Afrique; saint Jérôme célébrait son abnégation ; saint Martin le proposait pour exemple.

Le projet de Paulin était de se retirer à Nole, qu'il avait naguère préférée à Capoue, alors qu'il administrait la Campanie. Touché d'une vénération particulière envers le prêtre Félix, qui avait confessé la foi durant la persécution de Dèce, il méditait de se consacrer à l'entretien de son tombeau, veillant la nuit pour le garder, balayant tous les matins le parvis du temple qui renfermait les dépouilles du saint. En conséquence, il aurait désiré n'être d'abord que portier dans l'ordre ecclésiastique; mais comme il se trouvait dans l'église de Barcelone, le jour de Noël, le peuple l'ayant acclamé prêtre, il fut ordonné par l'évêque Lampius.

Une fois arrivé à Nole, Paulin s'y fixa pour toujours. La maison qu'il habitait, divisée en cellules, offrait l'aspect d'un monastère, et là, dans la pauvreté, la mortification, le silence, l'illustre cénobite se livrait « à toutes les austérités capables de rabattre la mollesse d'un sénateur. » L'éloquence ne lui était plus rien, ou, s'il s'en souvenait, c'était uniquement pour honorer dans ses vers, à chaque anniversaire, la mémoire de saint Félix. Un de ses amis, Endélèque, put bien encore le persuader de composer le panégyrique de Théodose, vainqueur de Maxime et d'Eugène ; mais il ne prenait volontiers la plume que pour un pieux commerce de lettres, où il se déclarait avec saint Jérôme contre Ruffin, avec saint Augustin contre Pélage, consolant Pammaque de la mort de sa femme, invitant à la pratique chrétienne Jovien, son parent, et Licentius, le fils de Romanien.

En 410, Paul, évêque de Nole, étant venu à mourir, saint Paulin fut tout d'une voix appelé à lui succéder. Sa vertu l'avait porté à ce poste éminent; il sut aussi s'en montrer digne par son courage, car, au milieu des désordres de tout genre qui suivirent l'invasion des Goths et des Vandales, il fut secourable à tous. Dans Nole prise d'assaut, il n'échappa que par miracle, et ne songea jamais à lui qu'après avoir assuré le salut de son troupeau. Il mourut en 431, et fut enterré dans la chapelle de saint Félix dont il s'était fait le serviteur et l'émule.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.

Les Pères et les Empereurs.

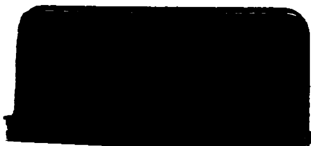
QUATRIÈME PARTIE.

Les Pères et la Vie nouvelle.

NOTICES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.




3 2044 069 641 132





